



Histoire de Grenade

**Gabriel Martinez-Gros
Sophie Makariou**

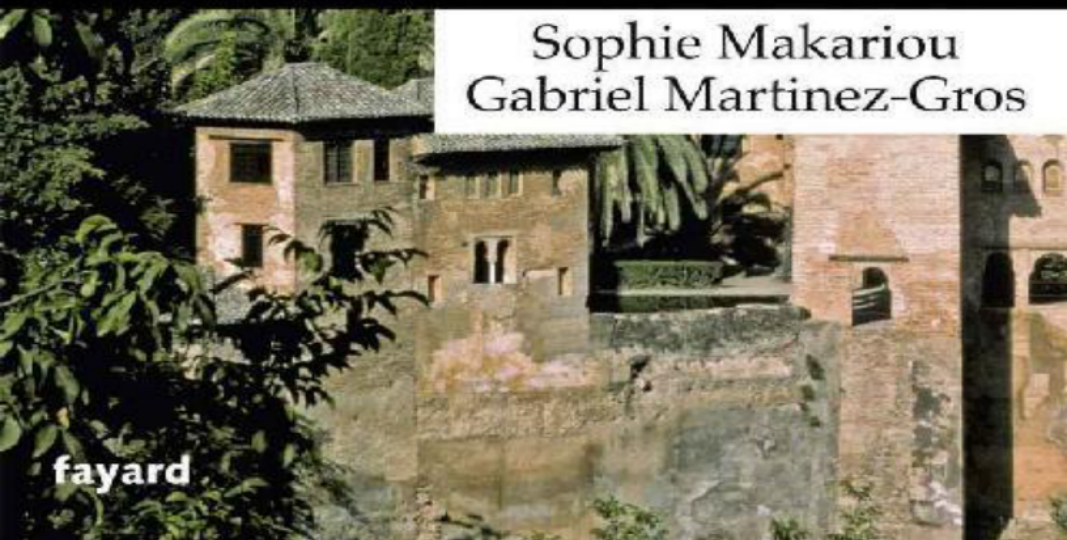
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



HISTOIRE DE GRENADE

Sophie Makariou
Gabriel Martinez-Gros



fayard

Sophie Makariou
Gabriel Martinez-Gros

Histoire de Grenade

Fayard

Des mêmes auteurs

Sophie Makariou :

L'apparence des cieux, astronomie et astrologie en terres d'Islam,

Louvre éditions, 1998

Andalousie arabe, Hazan, 2000

L'Orient de Saladin, l'art au temps des Ayyoubides, Gallimard, 2001

Istanbul, Isfahan, Delhi: three capitals of Islamic Art, Sabanci Museum, 2008

Les arts de l'Islam au musée du Louvre, Hazan, 2012

La Pyxide d'al-Mughira, Louvre éditions, 2012

Miroir du désir, images de femme dans l'estampe japonaise, RMN éditions, 2014

Gabriel Martinez-Gros :

De l'amour et des amants, trad. de l'arabe de *Tawq al-hamâma fî-l-ulfa wa-l-ullâf* d'Ibn Hazm (XI^e s.), Sindbad, 1992

L'idéologie omeyyade. La construction de la légitimité du califat de Cordoue, Bibliothèque de la Casa de Velazquez, 1992

Identité andalouse, Sindbad, 1997

Pays d'Islam et monde latin (dir.), Atlande, 2001

L'Islam en dissidence, genèse d'un affrontement, en collaboration avec Lucette Valensi, Seuil, 2004 ; rééd. *L'islam, l'islamisme et l'Occident,* Points-Seuil, 2013

Ibn Khaldûn et les sept vies de l'Islam, Sindbad-Actes Sud, 2006

Brève Histoire des Empires, Seuil, 2014

Fascination du jihad, fureurs islamistes et défaite de la paix, PUF, 2016

Les auteurs tiennent à remercier très chaleureusement Carlos Sanchez, architecte à Grenade, connaisseur passionné et émérite de sa ville, pour l'aide généreuse qu'il leur a apportée et pour l'accès qu'il leur a ouvert à son incomparable collection de photographies des monuments de Grenade.

Que soient aussi remerciés la bibliothèque universitaire de Grenade, la Bibliothèque nationale autrichienne ainsi que le secrétariat de la cathédrale de Grenade.

Couverture : création graphique © un chat au plafond

Illustration : Grenade, Alhambra © AKG-images/Gérard Degeorge

En intérieur de couverture :

à gauche : carte topographique de la ville de Grenade par Francisco Dalmau, 1796.

© Biblioteca nacional de España.

à droite : Plan de la Grenade arabe, par Luis Seco de Lucena, 1910. © coll. part.

ISBN : 978-2-213-71085-3

© Librairie Arthème Fayard, 2018.

Table des matières

Couverture

Page de titre

Page de copyright

Introduction

Chapitre I – La fondation : Grenade arabe

La création de Grenade : les Zirides

Un manuscrit romanesque

Les origines de Grenade

Quelques reflets de la théorie d'Ibn Khaldun

Badis et ses vizirs juifs

Les débuts de la *Reconquista*

Les Almoravides

'Abd Allah, première victime des Almoravides

Une capitale almoravide (1090-1155)

Une province almohade (1155-1228)

L'effondrement almohade, les débuts du royaume de Grenade

L'énigme du royaume de Grenade

Les Volontaires de la Foi

Les Volontaires au bord du pouvoir

L'intervention mérinide (1330-1362)

Chapitre II – La fin de l'émirat de Grenade

L'apogée du règne de Muhammad V

Antequera

Les Rois catholiques

La victoire d'Isabelle

Les débuts de la guerre de Grenade

Les premiers combats

Les pratiques de la guerre

L'impôt

Jouer des divisions de l'ennemi

La guerre totale : Ronda (1485)

Málaga

Baeza

Grenade

Après la conquête

L'écriture d'une histoire

Chapitre III – La fin de l'Islam à Grenade : la guerre des Alpujarras (1568-1571)

Les Alpujarras, le nom et la chose

Les auteurs : Mármol Carvajal et Hurtado de Mendoza

Le problème morisque

Le démantèlement des clauses de la capitulation de Grenade

Les deux camps

Les données démographiques du problème morisque

Identité morisque : l'argument libéral

Identité morisque : l'argument conservateur

Précis d'identité

Une autre identité morisque

Tentatives d'assimilation

Les débuts de la guerre (décembre 1568-mars 1569)

L'échec de la Noël 1568

Les massacres

La contre-attaque (janvier-mars 1569)

L'hésitation (mars-avril 1569)

Don Juan d'Autriche

La mort d'Aben Humeya et les campagnes décisives (hiver 1569-1570)

Bilan

Épilogue : l'affaire des Plombs

Chapitre IV – Renaissance : Grenade, nouvelle Rome

Une image balbutiante

Une capitale très chrétienne

Une autre forme de ville

Une ville en chantier

Un chantier catholique et impérial : à l'ombre de la cathédrale

L'anoblissement de la ville

Grenade la neuve : bouleversements d'une silhouette urbaine

Au ^{xvii}e et au ^{xviii}e siècle : une capitale du baroque péninsulaire

Chapitre V – Le monument de Grenade : l'Alhambra

Un air de jamais-vu

Un ensemble de palais islamiques

L'abord

De l'ordre de la visite : mode d'emploi et chronologie

La dar al-insha' et les vizirs-poètes

De Yusuf I er à Muhammad V : l'ère des grands travaux

Les tours de la Captive et des Infantes

L'Alhambra, résidence de Charles Quint

Un lieu réenchanté

*La construction d'un palais de la Renaissance : la massivité
contre la grâce ?*

L'Alhambra réinventée

Chapitre VI – Grenade romantique, les retrouvailles de l'Europe et des Maures

Les Lumières et la légende dorée d'Al-Andalus

Chateaubriand, Potocki, Conde : la brûlure révolutionnaire

Chateaubriand, le dernier Abencérage

Potocki (1761-1815)

Conde (1768-1820)

La naissance d'une histoire de l'art

Du jugement de valeur à l'histoire

Le voyage : Irving, Custine et Mérimée

Washington Irving (1783-1859)

Custine (1790-1857)

Mérimée (1803-1870)

Chapitre VII – Grenade moderne, une terre de sang

Simonet

Ganivet (1865-1898)

Fermer les portes et les fenêtres

El porvenir de España

Granada la Bella

Lorca

Une enfance andalouse

Le festival du Cante Jondo

De la poésie au théâtre

La République, la Barraca

Voyages

Une mort espagnole

Conclusion

Glossaire

Chronologie

Notes

Bibliographie

Index des lieux

Index des noms de personnes

Crédits des illustrations

Introduction

Grenade est un récit singulier, une histoire comme il n'en existe et n'en a existé que très peu ; une histoire que chacun connaît et pourtant méconnaît. Pour un chrétien d'autrefois, le nom de Jérusalem sonnait comme une croix sur un ciel sanglant, comme la promesse du salut et d'un paradis perdu. Toutes proportions et révérence gardées, Grenade soulève des émotions analogues chez l'Européen moderne, à la mesure d'un monde qui a tourné. Comparée à Jérusalem, elle appelle moins de ferveur et plus de charme, moins d'horizons messianiques et plus de plaisir. Grenade est une sorte d'Éden laïcisé qui se donne au sommet de sa colline sacrée dominée par l'Alhambra – sous l'aspect d'un palais enchanté, vide des rois d'un temps révolu. Un palais, « des jardins où coulent des ruisseaux », des colonnes gracieuses et des murs menacés par le temps sur lesquels courent d'étranges inscriptions dont l'un des charmes tient à ce qu'on ne sait pas les lire.

Écrire sur Grenade ne se peut sans succomber à la légende. Grenade est un monument d'écritures, une montagne de papier et un océan d'images. Au XIX^e siècle, ce fut le site au monde le plus scruté par l'œil nouveau de la photographie. Cette petite ville a suscité une production de mots, de signes et de sons si pléthorique qu'elle constitue un genre artistique en soi, qu'on a nommé l'alhambrisme. Le phénomène se communique à toute la ville, sous l'ombre immense de son palais miniature. Car l'histoire de Grenade nous ramène toujours à l'Alhambra et aux fantômes des Maures.

On n'a plus idée, en effet, de l'écho formidable de la prise de Grenade, en janvier 1492, dans la conscience européenne ; de cette victoire de la Chrétienté sur l'Islam qui venait réparer la perte de Constantinople en 1453 et, avec elle, la disparition de l'Empire romain et chrétien d'Orient. Pour marquer leur victoire sur les hérésies – la juive et la musulmane –, les Rois catholiques Isabelle et Ferdinand font ériger leur austère tombeau dans la nouvelle cathédrale de Grenade, la capitale des vaincus. Charles Quint, leur petit-fils, avant même d'arriver en Espagne, décide d'en faire la

nécropole familiale en y fixant la sépulture de ses propres parents. En 1526, au cours d'un long séjour, il investit l'Alhambra, se l'approprie en y décidant d'importants travaux. Mais il défend que ces aménagements dénaturent l'héritage de ces rois maures dont le souvenir commence pourtant à s'estomper. Peut-être même l'empereur songe-t-il à s'établir à Grenade – du moins le marquis de Mondéjar, gouverneur de la ville, le laisse-t-il entendre aux notables morisques de la cité assemblés en 1530 – et à en faire la capitale de cet immense empire à la géographie inédite, qui s'étend sur l'Ibérie, l'Italie, les Flandres, l'Allemagne et l'Europe centrale, et auquel les *conquistadores* sont en train d'ajouter l'Amérique. Un empire sur lequel, selon l'expression consacrée, le soleil ne se couche jamais, et qui ne paraît admettre d'autre capitale naturelle que celle de la Chrétienté elle-même, Rome l'éternelle. Un moment au moins, on envisage bien de faire de Grenade la pareille de Rome. Le projet n'aboutit pas ; l'empire de Charles Quint n'aura jamais de centre incontesté. L'idée de donner Grenade la Maure, à peine conquise, pour siège à l'empire par excellence chrétien était périlleuse, peut-être même scandaleuse. Et pourtant, tout est là.

On comprend l'importance, pour un pouvoir victorieux et conquérant, de s'emparer du butin des vaincus. Plus tôt au cours de la Reconquête, au moment de la prise de Cordoue (1236) ou de celle de Séville (1248), les rois de Castille en avaient déjà éprouvé l'ivresse. Alphonse X le Sage (1252-1284) fonde son règne sur le profit et le prestige intellectuels qu'il tire des nouveaux territoires et des nouvelles populations, musulmane et juive, annexées à la Couronne de Castille. L'Espagne, l'Europe d'Alphonse X entendaient reconquérir sur l'Islam, grâce aux manuscrits que les Arabes abandonnaient dans leur déroute, la science des Grecs et l'héritage de la Méditerranée antique – ce même héritage grec qui fit une part de la grandeur des califats islamiques entre le VIII^e et le XII^e siècle. Les Européens goûtaient là des retrouvailles avec leurs ancêtres – les Anciens, les Grecs. C'est en ce sens que les annexions de territoires, mais surtout de savoirs, dont profite l'Europe de ce temps peuvent être à juste titre qualifiées de *reconquêtes*.

En somme, se nourrir des dépouilles matérielles et intellectuelles des vaincus est l'un des privilèges de la victoire : les Romains l'ont montré au détriment des Grecs, les Arabes au détriment des Romains. On pourrait en conclure que la prise de Grenade redonne une pièce déjà jouée. En fait, il n'en est rien. Grenade avant sa conquête est sans doute déjà réputée pour sa beauté, déjà célébrée dans la littérature castillane. Mais elle n'a rien à apprendre à l'Europe de la Renaissance. Le jeune Charles Quint est nourri d'une

culture d'un extrême raffinement, sûre de ses fondements antiques, auxquels l'esthétique de l'Alhambra est totalement étrangère. On comprend que l'empereur voie dans le palais un joyau ajouté à sa couronne. On comprend moins qu'il montre ce souci de ne toucher à rien, ce respect quasi religieux d'un temps passé qui n'est même pas celui de ses ancêtres, mais celui de ses ennemis. Pour la première fois peut-être dans l'histoire, une civilisation – celle de l'Europe – accueille un chef-d'œuvre étranger à ses propres critères pour ce qu'il est, précisément parce qu'il est étranger, parce qu'il ne ressemble à rien de ce qu'on admire ailleurs, de ce qu'on imite partout, c'est-à-dire l'art antique. L'Alhambra est reçue en palais arabe, et destinée à le rester. De ce point de vue, la conquête de Grenade rejoint la découverte de l'Amérique. L'une et l'autre témoignent d'un enchantement du monde, d'une piété rendue à la diversité des héritages humains et aux chemins innombrables de la beauté.

Voilà Grenade exaltée. Restent les Grenadins, les Maures de la ville et du pays de Grenade. De ceux-là, en cette année 1526, Charles Quint commence d'exiger le contraire de ce qu'il veut de l'Alhambra. Le palais restera arabe, les Maures seront espagnols. Une série de lois forcent l'assimilation de ces nouveaux chrétiens en leur interdisant l'usage du dialecte arabe, du vêtement, des usages qui les distinguent du reste des sujets de la péninsule. Lois vite rapportées, mais que le fils de l'empereur, Philippe II, décide d'appliquer dans toute leur rigueur quarante ans plus tard. La révolte des Morisques qui s'ensuit marque le début du processus d'expulsion d'Espagne de la dernière descendance des musulmans. Ce sera chose faite au début du XVII^e siècle.

Si paradoxal qu'il puisse sembler de l'affirmer, il n'y a pas nécessairement de contradiction entre les deux attitudes : l'accueil de l'Alhambra et l'assimilation manquée, puis l'expulsion des Morisques ; la construction du mythe arabe et la destruction de la réalité morisque. L'expulsion des Morisques, une fois accomplie, ouvre la plénitude du règne du mythe, désormais débarrassé de l'entrave de toute réalité et de tout témoignage contraires. C'est elle qui rendra possible la légende du bien vivre ensemble, de la *convivencia* encore chère à l'Espagne d'aujourd'hui, et qui fera de l'ennemi féroce d'hier l'ami éternel, voire l'aïeul révéral.

I. Pour les noms arabes et espagnols, la lettre « u » transcrit le son « ou ».

Chapitre I

La fondation : Grenade arabe

Grenade est située dans une dépression entre deux chaînes de montagnes parallèles à la mer. Le Genil, qui la traverse, mène vers l'ouest à la vallée du Guadalquivir, dont il est l'affluent, et de là à l'océan. Vers l'est, la dépression grenadine conduit à la vallée de la Segura, au pays de Murcie et à la Méditerranée. La vallée du Genil est donc l'un des rares axes de communication entre Méditerranée et Atlantique que compte l'Andalousie, et cette position, ajoutée à la fertilité du sol, a sans doute assuré dès l'Antiquité la fortune de la région. La ville occupe un site de collines de 700 à 800 mètres d'altitude. Leurs pentes douces ont rendu possible, à l'époque moderne, l'expansion urbaine vers les sols fertiles de la Vega du Genil, formés de terrasses alluviales de 500 à 600 mètres d'altitude.

La cuvette sédimentaire que forme la Vega a probablement très tôt abrité un peuplement humain. Le plus vieux site repéré est un établissement celtibère du VII^e siècle avant notre ère, sur les pentes qui devaient plus tard accueillir la citadelle et la ville zirides du XI^e siècle. On a retrouvé sur la colline du Mauror deux cimetières du V^e siècle avant notre ère qui confirment l'importance de ce premier noyau urbain, de 5 000 à 6 000 habitants à son apogée, sur lequel s'appuya ensuite la ville romaine à partir du III^e siècle avant J.-C. Toutefois, cette première Iliberi ne semble pas avoir pris un ascendant décisif sur les autres établissements de la région. La conquête romaine imposa d'abord à la ville un tribut, avant de lui concéder le droit de citoyenneté en 45 avant J.-C. et d'en faire enfin le centre de la Vega. C'est peut-être au temps de la paix impériale que le noyau urbain principal se déplace vers la plaine et la localité proche qu'on nomme aujourd'hui Atarfe. Il y restera pratiquement jusqu'aux X^e-XI^e siècles¹. C'est ce dernier emplacement qui gardera le nom historique d'Elvira, dérivé d'Iliberi. Mais les fouilles archéologiques du XX^e siècle ont finalement tranché, en faveur du site de l'actuelle Grenade, le débat sur l'Iliberi primitive qui avait agité le milieu des érudits du XIX^e siècle².

Comme ailleurs dans l'empire, le modèle urbain antique se dégrade

à partir de la crise du III^e siècle, le recul de la population et des ressources réduit la ville au rang de gros bourg rural, distingué cependant par la création d'un évêché dès avant le triomphe définitif du christianisme. Le premier concile de l'Église d'Espagne, encore à demi-clandestine sous les persécutions de Dioclétien et de ses successeurs, se tient à Elvira en 305.

La ville ne figure pas au nombre des capitales de province les plus fréquemment citées dans les maigres chroniques wisigothiques. Venue d'outre-Pyrénées, longtemps établie à Toulouse, jusqu'à la défaite que lui infligea Clovis à Vouillé en 507, la monarchie germanique des Wisigoths n'affirme qu'assez tard son emprise sur l'Andalousie – la Bétique, disait-on encore comme dans l'Antiquité –, sans doute la province la plus riche, la plus urbanisée et la mieux romanisée d'Espagne. La présence de l'empire s'y efface sans doute plus tard encore que dans le reste de la péninsule – pas avant le dernier quart du V^e siècle – et son retour y est plus précoce. Les côtes orientales et méridionales de l'Espagne sont en effet reconquises par l'empereur Justinien (527-565) en même temps que l'Italie et la province d'Afrique, c'est-à-dire la Tunisie et l'est de l'Algérie d'aujourd'hui. Elvira reste aux Goths, semble-t-il, mais aux confins immédiats du territoire réoccupé par les Romains, qu'il est désormais convenu dans notre historiographie de dénommer Byzantins. Les Wisigoths ne leur reprennent ce lisière côtier, démographiquement, économiquement et surtout symboliquement essentiel qu'entre 602 et 624, à la faveur des guerres que Byzance doit mener à la fois contre le peuple turc des Avars dans les Balkans et surtout contre les Perses en Syrie et en Égypte. Victorieux, l'empire aurait sans doute réclamé à nouveau ses territoires ibériques si la conquête arabe n'avait pas balayé sa présence en Syrie, en Égypte, puis en Tunisie entre 636 et 698. Paradoxalement, le royaume des Wisigoths trouve un bref répit, et même une forme d'apogée, au VII^e siècle, grâce aux progrès de cette même conquête arabe qui devait le détruire.

La province d'Elvira est en revanche présente dès les premières générations de l'époque islamique. Après la bataille décisive du Guadalete (711) remportée par Tariq ibn Ziyad – l'homme qui laissa son nom au détroit de Gibraltar, *jabal* (mont) *Tariq* – et la mort, ou la disparition sur le champ de bataille, du roi goth Rodéric, le vainqueur musulman remporte sur les Wisigoths une seconde victoire, à Ecija (713), au confluent du Genil et du Guadalquivir. Elvira n'est toutefois ni sur le trajet de Tariq, aimanté par Tolède, la capitale des Wisigoths, ni sur celui de son patron et rival Musa ibn Nusayr, débarqué d'Afrique après lui, et qui emprunte la route des vieilles cités romaines de l'Ouest, Séville, puis Mérida. Il semble qu'Elvira ait réussi, comme le pays voisin de Murcie, à préserver provisoirement une forme

d'autonomie. Le site même de Grenade abritait déjà, sur la rive orientale de la rivière Darro, une communauté juive qui aurait accueilli favorablement les conquérants, et qui vaudra à la ville, jusqu'au ^x^e siècle, son nom de « Grenade des juifs ».

S'il faut en croire les chroniques omeyyades, écrites deux cents ans plus tard à l'apogée du califat, tout change avec la révolte des Berbères d'Afrique du Nord contre l'Empire arabe des Omeyyades en 739-740. Le califat omeyyade de Damas envoie, pour venir au secours des garnisons arabes du Maghreb ruinées ou assiégées par les révoltés, une puissante expédition militaire, recrutée parmi les meilleures troupes syriennes de l'empire. Mais cette expédition est à son tour vaincue par les Berbères, ses forces disloquées, dispersées ou anéanties. Un tiers environ de la trentaine de milliers d'hommes initialement rassemblés échappe au désastre en prenant résolument la direction de l'ouest, vers Tanger et Ceuta, d'où ils réussissent à passer en Al-Andalus. Ils y prennent une revanche éclatante sur les Berbères établis dans la péninsule depuis la conquête de 711, et qui avaient prêté main forte à leurs cousins révoltés d'Afrique.

Le Maghreb est perdu pour l'Empire islamique. Pendant plusieurs siècles, de petites dynasties musulmanes hétérodoxes y mèneront une existence indépendante des grands courants politiques et culturels de l'Islam central. L'Espagne en revanche restera arabe. Les Syriens s'établissent dans la péninsule comme dans une nouvelle patrie, en s'y répartissant les terres les plus riches et les mieux cultivées par la paysannerie indigène, non sans quelques frictions avec les premiers conquérants de la vague de 711. Chaque *jund* – division militaire syrienne – reçoit en partage l'une des riches provinces méridionales, c'est-à-dire le droit d'y prélever l'impôt sur les populations indigènes soumises : les Arabes de la division militaire d'Égypte sont assignés à Murcie, ceux de Homs à Séville, ceux de Palestine à Medina Sidonia, ceux de Qinnasrin (c'est-à-dire d'Alep) à Jaén, ceux du Jourdain (l'actuelle Jordanie) à Málaga. La province d'Elvira est attribuée au *jund* le plus prestigieux, celui de la capitale, Damas.

Il ne sera pas donné à ces exilés victorieux de revoir la Syrie. Tout au contraire, ils auront la triste tâche de recevoir et d'abriter la défaite de leurs patrons omeyyades et de leurs parents vaincus par les Abbassides. Entre 745 et 750 en effet, un soulèvement né en Iran oriental, dans la province du Khurassan, au nom des droits présumés bafoués de la famille du Prophète, c'est-à-dire de son gendre Ali, de ses petits-enfants Hassan et Hussein et de leurs descendants, balaye les Omeyyades et renverse leur califat. La nouvelle dynastie des Abbassides, qui descend de l'oncle du Prophète Al-Abbas, ôte à la Syrie sa dignité de province capitale, désormais dévolue à l'Iraq et à la ville-palais que les Abbassides y fondent en 762, Bagdad. D'où

l'importance cruciale que les chroniques omeyyades du ^xe siècle accorderont à l'épisode de la révolte berbère et du refuge andalou des survivants de l'armée syrienne. Rétrospectivement, il apparaissait que la défaite des Syriens au Maghreb, puis leur miraculeux salut en Espagne préfiguraient la défaite des Omeyyades en Orient et leur miraculeux rétablissement dans la péninsule Ibérique.

Fuyant le massacre des siens en Orient, un petit-fils du calife omeyyade Hicham (724-743), du nom de 'Abd al-Rahman, se dirige vers l'ouest, comme l'avaient fait les survivants de l'armée syrienne vaincue par la révolte berbère. Après avoir traversé non sans péril l'Égypte et l'Ifriqiya/Tunisie, il aurait cherché et trouvé appui auprès des parents de sa mère, les Berbères Nafza de la côte méditerranéenne du Maroc d'aujourd'hui. Alertés, les clients omeyyades d'Espagne, proches et obligés de son clan, le font passer dans la péninsule où ils présument, à juste titre, qu'il recevra un accueil favorable parmi les Syriens dominants. C'est à Almuñécar, dans le port le plus proche de Grenade, qu'il débarque en 755. C'est à Torrox, dans la même province d'Elvira, qu'il réunit les Syriens du *jund* de Damas, qui le reconnaissent sans difficulté pour leur émir, et qu'il noue les étendards de son armée. Quelques mois plus tard, après avoir rallié les Syriens de Málaga, Sidonia et de Séville – mieux voudrait dire les *ajnâd* du Jourdain, de Palestine et de Homs –, il entre victorieusement à Cordoue.

La présence des Syriens, ou plus généralement des conquérants arabes, dans l'ancienne Bétique relève de la logique : ces terres sont les plus fertiles, probablement les mieux peuplées de la péninsule. C'est donc là que se met en place le difficile métabolisme de l'acculturation d'une population indigène à la fois nombreuse et profondément christianisée. Les cartes de la présence chrétienne sous la domination islamique que permettent de tracer pour les premiers siècles de l'Espagne musulmane les mentions d'évêchés ou de monastères montrent, dans cette région, l'excellente résistance du christianisme des Mozarabes – on nomme ainsi les chrétiens soumis au gouvernement des Arabes³. L'actuelle Andalousie présente l'apparent paradoxe d'abriter à la fois l'arabité islamique et le christianisme les plus forts, les mieux affirmés dans leurs identités respectives. Il s'y ajoute enfin, à partir du ^{ix}e siècle surtout, d'importantes communautés d'Hispaniques convertis à l'islam, ceux que les historiens nomment les *muwallad*⁴. Par sa proximité des centres du pouvoir, la Bétique en général et la province d'Elvira en particulier étaient donc par excellence destinées à illustrer et à abriter le grand conflit qui allait opposer musulmans et chrétiens, mais surtout, à l'intérieur du camp musulman, Arabes et *muwallad* à la fin du ^{ix}e et au début du ^xe siècle.

Dans l'obscurité où la faiblesse des sources plonge les premiers

siècles de la présence arabe en Espagne, ces affrontements tranchent par la place éminente qu'ils occupent dans les chroniques omeyyades rédigées pour la plupart au ^x^e siècle, à l'époque où les souverains de Cordoue revendiquent de nouveau le titre de calife que leurs ancêtres avaient porté à Damas. C'est alors qu'ils écrivent leur histoire, dans le but d'illustrer leurs droits à ce califat que leur disputent deux autres dynasties, les Abbassides à Bagdad et, depuis le début du ^x^e siècle, les Fatimides chiites qui ont fondé leur capitale à Mahdiya, sur la côte orientale de l'Ifrîqiya⁵. C'est dans ce contexte idéologique qu'il faut comprendre le récit de ces guerres ethniques. Pour les Omeyyades, leurs adversaires abbassides et fatimides sont soutenus par des peuples convertis à l'islam, qui trouvent dans ce combat politique l'occasion d'exprimer l'essentiel de ce qui les anime, c'est-à-dire leur haine des Arabes. Les Abbassides ont été portés au pouvoir par les Persans, les Fatimides par les Berbères de l'actuelle Kabylie. Les Omeyyades seuls, parmi les trois grandes familles qui revendiquent le califat, peuvent se prévaloir, affirment-ils, d'appuis arabes indiscutables – à savoir les *ajnâd* syriens et leurs descendants, qui n'ont jamais cessé de dominer la société et le pouvoir andalous.

Or la violente révolte des convertis ibériques, au ^{ix}^e siècle, vient confirmer cette thèse aux yeux des Omeyyades. Ce qui se joue d'abord dans l'histoire de l'Islam, c'est le duel des Arabes et des étrangers (*'Ajam*). À la fin du ^{ix}^e siècle en Espagne comme au milieu du ^{viii}^e siècle en Orient, des convertis, entrés sans droit dans l'Islam, donnent l'assaut à un pouvoir arabe. Mais cette fois, ils échouent. Les Persans l'avaient emporté, les *muwallad* seront vaincus. Et ce triomphe des Arabes en Espagne donne aux Omeyyades le droit de reprendre le front haut la dignité de calife dont leur défaite en Orient les avait privés. Ce que le désastre oriental avait ôté, la victoire andalouse le rend – et c'est le califat, bien sûr, qui est ainsi restitué à ses seuls maîtres légitimes.

Les guerres des *muwallad* sont donc essentielles à l'écriture d'une histoire omeyyade, dont elles occupent une large part des chroniques. Ce qui ne signifie pas que ces événements soient « inventés », ni même grossis. Mais dans l'immense masse des « faits » dont peuvent se nourrir des textes historiques au total très brefs (de quelques dizaines ou centaines de pages pour relater deux ou trois siècles), ceux-là sont choisis, rapportés, mis en valeur parce qu'ils font sens.

Il est clair en tout cas que le pouvoir omeyyade connaît, après 870, une crise générale d'autorité qui multiplie les dissidences dans les provinces et favorise le lent repeuplement chrétien des terres du quart nord-ouest de la péninsule pratiquement abandonnées par l'Islam. Parmi ces révoltes, nombre sont d'inspiration arabe mais, les plus spectaculaires, s'il faut en croire les chroniques omeyyades, sont

animées par des Hispaniques convertis à l'islam, comme les Banu Qasi (sans doute des Cassii, d'ascendance romaine), dans la vallée de l'Èbre, Marwan le Galicien en Estrémadure, et surtout Ibn Hafsun dans la Sierra de Málaga, sur les terres grenadines qui nous intéressent. Surpassant tous les autres, Omar ibn Hafsun fait figure dans les chroniques omeyyades de rebelle par excellence. D'une famille de *muwallad* déjà anciens – c'est son grand-père qui avait choisi la conversion à l'islam –, ancien officier des forces omeyyades, il rompt avec Cordoue vers 885 et s'empare de la forteresse de Bobastro, dans les montagnes qui surplombent Málaga, où il établit le centre de son pouvoir et qu'il ne quittera plus jusqu'à sa mort. Il résiste victorieusement en 886 à l'assaut de l'émir omeyyade, et ce succès élargit considérablement son influence, progressivement étendue, dans les années suivantes, à tout le quart sud-est de la péninsule Ibérique, de la Sierra Morena et de la vallée du Guadalquivir jusqu'à Murcie et Alicante – la province d'Elvira y est incluse. Malgré un échec devant Cordoue (vers 902), et un certain recul de son influence, Ibn Hafsun meurt vaincu en 917-918. Ses fils lui succèdent jusqu'à la victoire finale des Omeyyades et la chute de Bobastro en 927-928.

Le souverain omeyyade reprend quelques mois plus tard (au début de 929) le titre de calife. À l'été 928, il s'est longuement rendu dans la forteresse reconquise, y a remarqué « le délabrement des mosquées et la splendeur des églises ». Il fait exhumer le corps d'Ibn Hafsun, mort depuis dix ans, et constater par témoins que le rebelle a été enterré les bras croisés sur la poitrine, selon le rite chrétien. À une date indéterminée en effet – peut-être vers 898, au sommet de sa puissance – Ibn Hafsun s'est converti au christianisme de ses ancêtres. Les Omeyyades en tirent un argument décisif dans leur querelle califale : les convertis ne sont pas sûrs. Ce qui est avéré d'Ibn Hafsun – sa trahison de l'islam – peut être à bon droit suspecté chez les Berbères qui entourent les Fatimides et chez les Persans (ou les Turcs) qui ont mis en tutelle les Abbassides. Les Arabes seuls sont fidèles à la religion que leur parent le Prophète a fondée. Et les Omeyyades, chefs naturels des Arabes, sont donc les seuls qualifiés à diriger l'Islam, et à exercer la charge de calife⁶.

Les événements de la province d'Elvira illustrent à merveille le propos central de nos chroniques. Encouragés par les succès d'Ibn Hafsun, les *muwallad* y seraient passés à l'assaut contre les Arabes descendants du *jund* de Damas et auraient tué leur chef vers 885. Le nouveau dirigeant que les Arabes se donnent, Sawwar ibn Hamdun, est un des personnages majeurs des temps de troubles de la fin du ix^e siècle. Tout comme la figure d'Ibn Hafsun résume la duplicité religieuse des convertis, Sawwar incarne à la fois la bravoure et l'indiscipline des Arabes, le plus souvent victorieux, malgré leur

infériorité numérique, dans les rencontres qu'ils soutiennent contre leurs ennemis convertis, mais aussi dangereux, sinon plus, que les convertis pour l'autorité du pouvoir central de Cordoue. La thèse des chroniques omeyyades est claire : les Arabes, abandonnés à leurs instincts, retournent aux pratiques anarchiques dont le Prophète a voulu les guérir. Seule la ferme autorité de leurs chefs légitimes, les Omeyyades, peut contenir leurs pulsions, les rendre à leur excellente nature et faire de leur bravoure une arme pour l'État et la religion.

En fait, c'est seulement avec le début du règne de 'Abd al-Rahman III (913-961) que les Omeyyades reprennent le contrôle de la situation dans cette province d'Elvira, si proche de l'épicentre de la révolte d'Ibn Hafsun qu'elle en est souvent confondue avec celle de Málaga dans la chronique des opérations militaires. Dans la première décennie du ^xe siècle, le grand-père de 'Abd al-Rahman, l'émir 'Abd Allah, jette les bases politiques de la victoire en se réconciliant avec les révoltés arabes et en concentrant tous ses coups contre Ibn Hafsun et les *muwallad*. Séville, longtemps ravagée par la querelle des grandes familles arabes, se rallie au pouvoir de Cordoue et prépare l'apaisement du soulèvement dans l'Ouest andalou. L'Andalousie orientale et méditerranéenne, Jaén, surtout Málaga et Elvira, reste en revanche hors d'atteinte des forces loyalistes encore à la mort de l'émir 'Abd Allah (912).

Dès la première année de son règne (913), son petit-fils 'Abd al-Rahman III s'en va rallier les Arabes d'Elvira et Málaga, que les chroniques nomment à dessein « de Damas et de Qinnasrin ». Il lui faudra cependant presque quinze ans de campagnes ininterrompues, dont près de la moitié sont dirigées contre ces deux provinces de Málaga et Grenade, pour venir à bout des héritiers d'Ibn Hafsun. C'est en 927, quelques mois à peine avant la capitulation de Bobastro, que 'Abd al-Rahman, accompagné de son fils et héritier, le futur Al-Hakam II, traverse victorieusement pour la première fois la Sierra de Málaga, fief du rebelle, et atteint la Méditerranée, où il assiste au lancement de quelques navires. Il est le premier souverain omeyyade à toucher ainsi aux côtes méditerranéennes depuis quarante ans. Al-Andalus est virtuellement pacifiée.

Les temps heureux n'ont pas d'histoire – ou plutôt les pouvoirs obéis n'ont pas de province. Pour le ^xe siècle andalou, celui du rétablissement et de l'apogée du califat après soixante ans de troubles, toute l'information dont nous disposons se concentre sur Cordoue et sur le palais. Tout s'y joue, dans l'entourage immédiat des califes : 'Abd al-Rahman III (913-961), puis Al-Hakam II al-Mustansir, son fils (961-976), qui rassemble la plus brillante bibliothèque du monde islamique et fait édifier le très fameux *mihrab* de la mosquée de Cordoue. Le voyageur oriental Ibn Hawqal, qui visite la capitale des

califes omeyyades en 949, et qui ne porte pourtant ni les Omeyyades, ni les Andalous dans son cœur, lui reconnaît le rang de deuxième ville du monde islamique, derrière Bagdad mais devant Fustat, noyau du futur Caire, devant Damas ou Boukhara. Elvira, Grenade sont plongées dans l'obscurité. Nul ne peut alors imaginer que la petite Grenade « des juifs » portera un jour un édifice dont la gloire dépassera celle de l'inimitable mosquée de Cordoue, que géographes et voyageurs musulmans admirent dès le ^x^e siècle comme une merveille sans pareille.

Grenade naît en effet des malheurs de Cordoue. Tout commence avec la succession du calife Al-Hakam II al-Mustansir (961-976). Vers 971, le souverain vieillissant décide de déshériter son jeune frère Al-Mughira, dont il semblait entendu qu'il lui succéderait, au profit du fils unique survivant, Hicham, qu'il a eu de sa concubine favorite, Subh. Même si nul ne songe à remettre en cause ouvertement les choix du calife de son vivant, deux partis s'organisent peu à peu dans le palais : ceux qui soutiennent et légitiment ces choix, bien qu'ils heurtent la Loi religieuse – Hicham n'aura que onze ans à la mort de son père, et la Loi exige que le calife soit un adulte ; et ceux qui, par scrupule religieux ou par souci de l'intérêt de l'État, s'en tiennent à l'arrangement antérieur, qui confiera l'État à un homme jeune, mais capable de le gouverner, le prince Al-Mughira. Parmi ceux-là, quelques-uns des serviteurs les plus proches du calife Al-Hakam II, tous « slaves », c'est-à-dire esclaves d'origine européenne – ceux qui l'assisteront dans ses derniers instants en particulier. L'autre camp est évidemment animé par la mère d'Hicham, Subh. Elle a réuni autour d'elle le Premier ministre Mushafi, le chef de l'armée, le Slave Ghalib, et un homme jeune, d'une noble famille d'origine syrienne, Muhammad ibn Abi 'Amir⁷. On le dit amant de la favorite, dont il a géré la fortune, avant d'exercer des fonctions civiles éminentes dans les nouveaux territoires du nord du Maroc d'aujourd'hui soumis depuis peu à l'autorité des Omeyyades.

Incertain de ses appuis dans l'appareil d'État comme dans l'opinion populaire, ce triumvirat opte, dans la matinée de la mort d'Al-Hakam II, pour le coup d'État : il fait exécuter le prince Al-Mughira et arrêter ses partisans, dont les plus en vue seront mis à mort. Très vite, les solidarités complices des trois hommes se défont. Manœuvrant habilement, et avec l'appui de Subh, Ibn Abi 'Amir réussit d'abord à écarter le Premier ministre Mushafi, auquel il fait imputer le meurtre d'Al-Mughira (978) ; puis il convoque toutes les solidarités arabes pour se défaire du général slave Ghalib. En 981, il est maître de l'État au nom du jeune calife à jamais relégué dans l'éternelle enfance, et il prend le titre souverain d'Al-Mansur sous lequel on le connaît mieux.

Cet usurpateur sans scrupule est l'homme d'État le plus brillant de l'histoire des Omeyyades d'Espagne. Non seulement il parvient jusqu'à sa mort, en 1002, à maintenir à son profit le calife légitime dans l'ombre, et même à écarter politiquement Subh, qui lui avait ouvert la voie du pouvoir, mais il mène les armées du califat à une impressionnante série de succès militaires au détriment du Nord

chrétien de la péninsule. León, capitale du principal royaume chrétien – l'ancêtre de la Castille –, est prise deux fois au moins (en 983 et en 988), Barcelone est incendiée en 985, Saint-Jacques-de-Compostelle, aboutissement d'un pèlerinage de plus en plus populaire en Occident, est dévastée en 997. Jamais, depuis la conquête, Cordoue n'avait porté les armes de l'Islam aussi loin à l'intérieur des terres chrétiennes. La popularité d'Al-Mansur s'en trouve décuplée auprès de la plèbe de la capitale, satisfaite des affronts infligés aux infidèles et abreuvée des dépouilles des vaincus : argent, cloches de bronze et esclaves à vil prix.

On n'a pas manqué de relever l'intérêt politique qu'Al-Mansur trouve dans ces expéditions militaires victorieuses⁸. La victoire perpétuelle est la rançon de l'usurpation. Al-Mansur se fait pardonner son illégitimité en se drapant dans l'intouchable manteau du champion de la foi. Il y a sans doute beaucoup de vrai dans cette interprétation, qu'on pourrait appliquer avec la même pertinence à la carrière d'un Saladin par exemple. On pourrait ajouter que la guerre renforce concrètement la position du régent de Cordoue contre ses ennemis de l'intérieur. Les constantes et massives opérations militaires exigent l'acquisition de guerriers berbères recrutés dans les nouveaux territoires maghrébins du califat, qui remplacent le recrutement presque exclusivement « slave », c'est-à-dire européen, des règnes précédents. À l'inverse, les expéditions militaires contre le Nord chrétien visent à rééquilibrer les ressources militaires de l'État. Il ne s'agit pas de conquérir des terres – seule la région de Coïmbre perdue pendant les grands troubles de 860-930 sera réoccupée. Il s'agit encore moins d'anéantir la chrétienté ibérique ; en revanche le but est bien de faire plier ses pouvoirs, de les soumettre à une forme de protectorat politique (quatre siècles plus tard Ibn Khaldun écrira qu'Al-Mansur a soumis les royaumes chrétiens à la *jizya*, l'impôt des *dhimmi*s) et d'en tirer les guerriers qui compenseront le poids des Berbères.

Ces pesées calculées, élaborées, traduisent d'abord une faiblesse. Al-Andalus, depuis une ou deux générations déjà, ne dispose plus des forces militaires efficaces qui lui permettraient de se défendre, et encore moins de passer à l'offensive. Le dernier grand affrontement entre les Andalous et leurs ennemis du Nord a eu lieu en 939, non loin de l'actuelle Valladolid. 'Abd al-Rahman III, qui vient alors d'achever la reconquête d'Al-Andalus, y est écrasé par son rival léonais Ramiro II. À la suite de cette défaite, le calife décide de renoncer à mener ses armées, comme tous ses ancêtres l'ont fait. Il s'enferme dans la ville-palais qu'il a commencé de faire construire en 936 près de Cordoue, Madinat al-Zahra. Des Slaves et déjà des Maghrébins sont achetés ou enrôlés pour renforcer le traditionnel *jund* syrien manifestement défaillant.

Al-Andalus s'est sédentarisée, dirait Ibn Khaldun : ses populations, y compris la descendance des Arabes, y ont été réduites par l'autorité de l'État aux fonctions productives ou intellectuelles. Elles ne sont plus en état d'assurer des fonctions militaires, pour l'exercice desquelles le pouvoir doit importer, des territoires limitrophes moins pacifiés et moins productifs, un peu de cette violence collective qu'il interdit à ses propres sujets, et qui a en effet disparu chez eux. La répression de la révolte d'Ibn Hafsun, comme l'avait déjà bien vu Reinhart Dozy, a domestiqué les Andaloux, qu'il s'agisse des indigènes ou des Arabes, tout comme la Fronde, ajoutait-il, a maté la noblesse française et assuré la domination de la monarchie absolue⁹. Mais cette domestication laisse Al-Andalus à la fois pacifiée, productive, riche, et mal défendue contre l'agression extérieure. L'importation des Slaves, des Berbères, mais aussi paradoxalement les guerres du nord de l'Espagne et le gain de fidélités chrétiennes sont autant de palliatifs d'une vigueur guerrière disparue. Voilà pourquoi Al-Mansur sollicite des milliers de guerriers berbères de venir mener le *jihad* en Al-Andalus, les premiers dans une très longue suite de générations de volontaires maghrébins qui ne cessera guère qu'avec la chute de Grenade cinq siècles plus tard. Et voilà aussi pourquoi Grenade fut créée.

L'un des dangers de cette situation, en des mains moins expertes que celles d'Al-Mansur – par exemple celles de ses fils, qui lui succèdent entre 1002 et 1009 –, c'est en effet la diversité ethnique des contingents militaires dont la concurrence au service du pouvoir attise les haines et débouche souvent sur des affrontements armés. Ce sera le cas par exemple dans l'Égypte fatimide. Entre 1058 et 1072, les contingents africains et turcs de l'armée s'engagent au Caire dans des escarmouches, puis dans des combats de plus en plus violents. Les Turcs vainqueurs pillent le palais califal et les désordres réduisent l'Égypte à une famine de sept ans (1065-1072), qui aurait emporté le cinquième de sa population¹⁰. Ce qui survient en Al-Andalus n'est pas très différent. En 1008, le fils aîné d'Al-Mansur, Al-Muzaffar, qui lui avait succédé à la régence six ans auparavant, meurt encore jeune¹¹. Après lui vient son frère 'Abd al-Rahman, que la plèbe nomme familièrement « Sanjul », parce qu'il est le petit-fils, par sa mère, du roi Sancho de Navarre. Sanjul fait le pas fatidique que son père et son frère s'étaient gardé de franchir, en prétendant obtenir du calife Hicham II, dont tout indique désormais qu'il n'aura pas d'enfant, un acte de succession en sa faveur. À l'irrégularité de la situation de régence, Sanjul ajoute ainsi la franche illégalité de la dévolution du califat à un autre qu'à un parent du Prophète. Selon la coutume des premiers califes, entérinée par toutes les écoles juridiques, le califat ne peut en effet revenir qu'à un membre de la tribu du Prophète, les

Quraysh. Les trois califats alors en place dans le monde islamique répondent à cette règle stricte : Abbassides et Fatimides appartiennent ou prétendent appartenir à la descendance de parents proches de Muhammad – ses cousins germains Ibn ‘Abbas et ‘Ali respectivement ; les Omeyyades, moins proches par le sang, n’en sont pas moins d’indiscutables Quraysh. Ce que prétend accomplir Sanjul n’a alors pas d’équivalent dans l’histoire islamique. Son projet aboutit en outre à dessaisir les Omeyyades d’un pouvoir qu’ils exercent depuis trois siècles en Al-Andalus.

Il obtient cependant satisfaction en décembre 1008, à peine quelques mois après son avènement. En février 1009, il engage, à la tête de ses troupes berbères, une de ces expéditions vers le nord qui avaient illustré la régence de son père. Elle n’a pas le temps de pénétrer en territoire chrétien. Cordoue est en effet une ville omeyyade, largement peuplée par la descendance des membres syriens de la famille réfugiés en Espagne, par celle des émirs et des califes eux-mêmes, et surtout par leur immense clientèle, accumulée au fil des générations. Un groupe d’Omeyyades décide de mettre à profit l’absence de Sanjul et des Berbères pour renverser le régime de la régence – des Amirides, du nom d’Al-Mansur Ibn Abi ‘Amir. Ils y parviennent avec une facilité déconcertante. En vérité le coup réussit trop bien, tant il rencontre l’écho de la haine longtemps contenue des populations andalouses pour les auxiliaires berbères de l’usurpation. Les familles des Maghrébins demeurées à Cordoue sont massacrées et le palais d’Al-Zahira, construit par les soins d’Al-Mansur un quart de siècle auparavant, est pillé, puis abattu. Averti, Sanjul ramène en hâte ses troupes vers la capitale. Mais les Berbères sont plus intéressés à sauver leurs familles qu’à défendre les Amirides. Ils négocient avec le nouveau pouvoir. Sanjul est abandonné et tué.

La chute des Amirides n’est que le début d’un conflit qui divise les soutiens majeurs de l’État omeyyade, Berbères contre Slaves et contre Arabes. D’abord vaincus près de Cordoue par une coalition générale qui a en outre reçu le soutien de forces chrétiennes, les Berbères prennent rapidement leur revanche, massacrent par milliers les plébéiens de Cordoue qui ont prétendu les affronter sur le champ de bataille (1010), et soumettent la capitale, trop vaste et trop peuplée pour qu’une troupe aussi réduite en nombre puisse envisager de la prendre d’assaut, à un blocus de trois ans qui étrangle la ville et y répand la famine et l’épidémie. En 1013 enfin, Cordoue exténuée, déjà démographiquement déprimée, est emportée par les Berbères et subit un sac et un massacre dont elle ne se relèvera pas.

Les Maghrébins se sont donné un chef. Il se nomme Zawi ibn Ziri, et il appartient à la famille royale d’Ifriqiya. Lorsqu’ils ont quitté Mahdiya, leur première capitale tunisienne, pour leur nouvelle

fondation du Caire, les califes fatimides ont laissé en place au Maghreb leurs meilleurs lieutenants, les Berbères Zirides. Des querelles de succession en ont écarté certaines branches du pouvoir. Zawi appartient à la cohorte de ces vaincus des luttes de pouvoir, contraints à l'exil. Il a résolu de mettre son épée, et son clan de plusieurs centaines de parents en âge de porter les armes, au service d'Al-Mansur, toujours en quête de guerriers maghrébins. L'importance de sa troupe, le prestige de sa famille, son âge et son intelligence reconnue l'ont naturellement porté à la tête des Berbères privés de chef par la mort de Sanjul. Il les a menés à la victoire, malgré leur faible nombre et l'hostilité presque générale dont ils sont la cible. C'est encore lui qui a la sagesse, en 1013, après le sac de Cordoue, de s'effacer devant un Omeyyade, favorable à la cause berbère, qu'il installe sur le trône des califes. D'évidence, toutefois, son succès est fragile. Le nouveau pouvoir se montre vite incapable de restaurer l'unité politique d'un pays décapité par la déchéance de Cordoue, et où les partis slave et arabe, vaincus au centre, entendent poursuivre la lutte dans les provinces.

Zawi et les siens se résolvent eux aussi à saisir la garantie d'un enracinement provincial, pour le cas où la situation se retournerait à leur détriment à Cordoue. Une fois de plus, ce sont les terres de la vieille Bétique qui sont convoitées. Ils choisissent Elvira. En 1016, lorsque le calife omeyyade qu'il a mis en place est renversé à Cordoue, Zawi, retranché dans son domaine grenadin, ne s'en préoccupe guère. La capitale a cessé d'être un enjeu, l'empire n'existe plus. Nous sommes entrés dans le temps des *taifas*, de la désintégration d'Al-Andalus en une trentaine de principautés. Mais nous sommes aussi à l'aube de l'histoire de Grenade, et par une chance presque miraculeuse, nous avons un livre témoin de cette naissance, les *Mémoires* de l'arrière petit-neveu de Zawi, 'Abd Allah ibn Ziri, roi de la *taifa* de Grenade à la fin du XI^e siècle.

C'est en effet presque par miracle que les *Mémoires* de 'Abd Allah ibn Ziri nous sont parvenus. Le manuscrit unique, définitivement mutilé, fut découvert au hasard d'un relevé des bâtiments de la mosquée des Qarawiyyin de Fès dans l'entre-deux-guerres. Voici ce qu'en dit l'un des éditeurs du texte, Emilio García Gómez :

En 1930 ou 1931, les architectes et archéologues français auxquels on concéda le droit d'étudier à fond la célèbre Grande Mosquée de Fès, en pleine époque du Protectorat, trouvèrent, en levant le plan de cet édifice très compliqué, qu'une anomalie dans les dimensions prouvait sans doute possible l'existence d'une « chambre murée ». Une fois celle-ci localisée et sa paroi perforée, apparut, dans le plus grand désordre et la plus extrême confusion, dans l'état de saleté qu'on peut supposer et en voie avancée de complète décomposition, un amas informe de précieux manuscrits, sans reliure, défaits, dispersés, entremêlés, à demi mangés par les insectes, pour certains à moitié détruits – et qui avaient ainsi été emmurés, Dieu sait quand, probablement six siècles auparavant. Le sauvetage de cet ensemble fut lent. Sa mise en ordre dura des années. Parmi ces manuscrits, certains, dans l'agitation initiale, furent vendus ; d'autres disparurent alors, et certains de ceux-là ont réapparu depuis. Je pense que la majorité sont passés à la Bibliothèque royale de Rabat. Certains de ces manuscrits étaient de véritables bijoux de l'histoire et de la littérature arabo-andalouse – on y a trouvé par exemple un tome du *Muqtabis* d'Ibn Hayyan qu'on croyait perdu. Parmi ces manuscrits, il y avait les *Mémoires*¹².

Les architectes de la mosquée des Qarawiyyin avaient découvert ce qu'on nomme dans la tradition juive une Guéniza, et dont notre exemple suffirait à montrer que la pratique n'est pas restée étrangère à l'Islam. Dans l'une et l'autre cultures, le respect de la chose écrite fait reculer devant la destruction de documents qu'on estime pourtant inutiles ou désormais dépourvus d'intérêt. La solution moyenne, qui évite l'acte brutal d'anéantissement, consiste donc à les emmurer dans une pièce où tout porte à croire qu'ils ne survivront pas. Mais les droits d'un avenir insondable sont ainsi préservés. En 1931, l'avenir imprévisible se présenta sous l'aspect d'architectes français soucieux de mesures.

Mais comment ces *Mémoires* andalous se retrouvent-ils à Fès ? Évariste Lévi-Provençal et Emilio García Gómez avancent l'hypothèse que le manuscrit des *Mémoires* dont nous disposons fut copié sur l'ordre du célèbre vizir nasride de Grenade Lisan al-Din ibn al-Khatib, lors de son exil à Fès entre 1370 et 1372. On retrouvera plus loin Ibn al-Khatib, sa part dans l'écriture des poèmes de l'Alhambra, les raisons de son exil et enfin son destin tragique. Lettré raffiné, grand amateur

de ce que nous nommerions des antiquités, dont le goût se répand dans un monde islamique secoué par les invasions mongoles, la peste, et la hantise du déclin, Ibn al-Khatib avait entrepris de rassembler les matériaux d'une histoire globale de Grenade, sa ville. Andalou exilé de l'autre côté du détroit, il ne manqua pas en outre de visiter les tombes des Andalous de renom qui avaient rendu l'âme en terre maghrébine. Parmi eux, les derniers rois des *taifas* andalouses renversés à la fin du ^{XI}^e siècle par les souverains marocains almoravides lorsqu'ils s'emparent d'Al-Andalus. Capturés, quand ils ne sont pas mis à mort, ces princes andalous sont assignés à résidence à proximité de la capitale almoravide de Marrakech. Ce fut le cas du roi déchu de Séville, Al-Mu'tamid, et de 'Abd Allah de Grenade, tous deux consignés à Aghmat, à quelques lieues de Marrakech. C'est pour visiter la tombe d'Al-Mu'tamid, grand mécène et comme lui poète raffiné, qu'Ibn al-Khatib consentit les fatigues du voyage de Fès à Marrakech. Mais une fois sur place, il trouva dans la mosquée d'Aghmat ce livre de *Mémoires* de 'Abd Allah qui excita sa curiosité d'historien ; « J'ai pu lire », dit-il, « une œuvre de lui ['Abd Allah], écrite de sa propre main, et composée dans la ville d'Aghmat, après sa destitution du trône, où il raconte ses aventures et sa mauvaise fortune, sous une forme qui me surprit agréablement, si l'on prend en compte sa condition (*de prisonnier*). C'est le prédicateur de la mosquée d'Aghmat qui m'offrit ce manuscrit »¹³ – dont notre exemplaire de Fès est probablement une copie. Il est plausible qu'à la mort d'Ibn al-Khatib à Fès ses papiers furent saisis et déposés à la bibliothèque de la mosquée des Qarawiyyin. Plus tard, passées quelques générations, deux ou trois siècles peut-être, ces restes d'une histoire andalouse que la fin de la Reconquête avait rendus sans objet furent emmurés.

Mais pourquoi, seul parmi tous ses congénères, les rois de *taifas*, 'Abd Allah a-t-il écrit ses *Mémoires* ? C'est qu'un livre, pour le dire joliment comme lui, est un fils qui témoigne pour son père¹⁴. Et qu'il lui faut des témoins favorables parce qu'il est accusé. Accusé d'avoir été criminel, traître à l'islam, complice des chrétiens à l'heure où la bataille décisive s'engage entre croyants et infidèles dans la péninsule Ibérique. Mais son procès, pourtant instruit par les vainqueurs qui ont toujours raison, il le sait bien, n'est pas pour autant perdu d'avance. Présumé lui aussi complice des chrétiens, lui aussi déchu et capturé par les Almoravides, le roi de Séville Al-Mu'tamid a déjà presque remporté la partie. Les poètes, qu'il avait toujours comblés de faveurs au temps de sa puissance, lui sont restés fidèles, et pleurent sa captivité. Les générations suivantes le vengeront encore plus cruellement. La détresse de cet ami des arts, parangon du raffinement andalou, sera vite mise en contraste avec la grossièreté de ses vainqueurs almoravides, Berbères incultes à peine sortis du désert,

sauvages ignorants de la langue arabe, qui ne s'en relèveront pas dans le jugement de la postérité.

Pour être moins brillant, ou plus solitaire, le plaidoyer de 'Abd Allah ne manque pas d'habileté. Pour les Almoravides, mais surtout pour les hommes de religion andalous et les plèbes urbaines qui ont justifié et soutenu l'action des Berbères, le schéma historique de l'époque des *taifas* est clair. Ces « aventuriers » que sont les rois des *taifas* ont profité de l'effondrement du califat de Cordoue, après 1010, pour se partager le territoire d'Al-Andalus et ses ressources financières. Ils ont accablé les peuples d'impôts illégaux destinés à satisfaire leurs plaisirs et leurs caprices, sans même réussir à contenir les chrétiens. Leur illégitimité et leur faiblesse militaire les ont contraints à s'incliner devant les exigences financières grandissantes des rois de León et Castille, et en particulier d'Alphonse VI (1072-1109). Après la prise de Tolède par les chrétiens en 1085, les rois des *taifas* furent contraints à contrecœur de solliciter l'aide des Almoravides, qui venaient d'affirmer leur pouvoir sur le Maghreb occidental. Ils ont cependant tenté de maintenir la balance égale entre les infidèles et les musulmans engagés dans le combat sacré du *jihad*, de jouer les uns contre les autres dans le seul souci de leur intérêt. Ils ont ainsi ajouté à leur tyrannie fondamentale le péché de trahison¹⁵.

Ce que répond en substance 'Abd Allah, c'est que ce procès pourrait être mené avec le même succès contre tout pouvoir islamique – en particulier parce que le niveau légal de l'impôt fut fixé à Médine à l'époque des premiers califes, quand l'État ignorait jusqu'à la notion de dépenses militaires. La guerre de conquête alors engagée sur tous les fronts était source de profits plus que de dépenses. Depuis le milieu du IX^e siècle au moins, dans l'Empire abbasside, les termes de la guerre se sont renversés : l'armée s'achète à prix d'or, au détriment de contribuables désarmés et accablés d'impôts. Tout pouvoir islamique exige des prélèvements fiscaux très supérieurs à ce qu'autorise la Sunna – la pratique traditionnelle – du Prophète et des premiers califes. Toutes les armées de la péninsule, en cette fin de XI^e siècle, reposent sur le mercenariat. Tous les pouvoirs agissent à ce titre illégalement. Mais on ne peut pas reprocher aux rois des *taifas* à la fois les impôts supposés excessifs qu'ils levaient et la faiblesse de leur résistance face aux chrétiens ; car ces impôts et ces dépenses étaient précisément destinés à renforcer les armées et à tenir en échec les chrétiens.

Au contraire de ce que prétendent les Andalous en outre, les ancêtres fondateurs de la dynastie de Grenade, Zawi et son neveu Habbus, l'arrière-grand-père de 'Abd Allah, ne sont venus dans la péninsule que pour y défendre l'islam et y servir le *jihad*. Passe encore qu'on l'attaque, lui. Mais il y a plus de lâcheté et de mauvaise foi qu'il

n'en peut supporter à attaquer ces nobles pères couchés dans la tombe, et qui ne peuvent répondre aux calomnies. C'est à lui qu'il revient de le faire. C'est d'abord pour eux qu'il écrit. Ce livre est un fils, écrit par un fils.

Il faut donc en revenir aux racines, aux origines du royaume et de la ville de Grenade, par quoi tout le reste s'explique. Le témoignage à charge des oulémas andalous – et souvent des historiens d'aujourd'hui – oppose les gloires du gouvernement d'Al-Mansur et la faiblesse des *taifas*. Or cette version de l'histoire est fausse, rappelle 'Abd Allah. L'origine véritable des troubles tient en fait à l'usurpation de ce même Al-Mansur, tant vanté par la mémoire andalouse. C'est lui qui s'empare de l'État, en 978, par la ruse et la violence ; c'est lui qui, pour exercer un pouvoir que lui conteste alors le camp légitimiste des serviteurs omeyyades, fait venir du Maghreb des troupes berbères dont il avait pu éprouver la valeur. Son but était de créer une opposition ethnique, de diviser pour mieux régner, selon les pratiques universelles de la monarchie.

Après le renversement des Amirides au printemps 1009, et les événements que nous avons rapportés plus haut, Zawi et les siens auraient songé à quitter Al-Andalus. C'est alors, selon 'Abd Allah, qu'ils sont abordés par les gens de la province d'Elvira, qui leur demandent d'assurer leur protection contre un tribut. C'était en fait, renchérit 'Abd Allah, les gens les plus lâches du monde, dont l'incapacité à se battre était redoublée par leur absence totale de solidarité – au point que chaque famille de qualité avait fait construire son propre bain et son propre oratoire pour éviter d'avoir à croiser ses voisins dans un édifice public et commun¹⁶.

En d'autres termes, moins vifs, les Andalous, désarmés depuis de longues générations par le pouvoir califien des Omeyyades, ont totalement abandonné les activités militaires à des mercenaires, pour se consacrer exclusivement aux fonctions productives et civiles. L'un des signes les plus frappants de la vie civilisée qu'ils ont désormais totalement adoptée, c'est l'effondrement des solidarités, que la protection généralisée de l'État rend superflues, tandis qu'elles caractérisent la vie tribale familière aux Berbères de Zawi. Le schéma est bien celui que le génie d'Ibn Khaldun étendra à toute société étatique, ou civilisée. L'époque des rois des *taifas* ne le démentira jamais. L'ironie de l'histoire veut que l'étonnement et le mépris des Berbères de la génération de Zawi se retrouvent deux ou trois générations plus tard sous la plume de 'Abd Allah, que le long séjour andalou de sa famille a dépouillé de toutes les vertus guerrières de ses ancêtres et pourvu de tous les raffinements citadins et de toutes les lâchetés andalouses. Mais nous n'en sommes pas là. Pour l'heure, ces mercenaires heureux de gagner leur vie par le noble métier des armes,

ce sont donc les Berbères de Zawi. Les gens d'Elvira leur offrent de les nourrir et de les placer à leur tête en échange de leur protection militaire. Et Zawi accepte.

Mais leur enracinement en terre andalouse suscite refus et rancœurs. « Un révolté » auquel « on donna le nom d'Al-Murtada » et qui « se disait Qurayshite » décide de donner l'assaut au réduit berbère d'Elvira. En fait, il s'agit bien de la plus sérieuse des tentatives de restauration de l'unité andalouse menée par un Omeyyade, arrière-petit-fils de 'Abd al-Rahman III al-Nasir, qui se proclame calife en 1018 à Valence, sous la protection du parti slave, dominant sur la côte méditerranéenne de l'Espagne. Il attire dans son camp un très grand nombre de volontaires, dont le célèbre poète, juriste et théologien Ibn Hazm. Depuis 1016 en effet, Cordoue et le califat, ou ce qu'il en reste, ont échappé aux Omeyyades, pour la première fois dans l'histoire andalouse. C'est une branche de la famille des Idrissides – les fondateurs de Fès – qui s'est imposée dans la capitale ibérique. Il n'y a là rien d'illégal aux termes du droit musulman : les Idrissides appartiennent à la descendance du Prophète, ils sont donc, seuls avec les Omeyyades au Maghreb, en droit de revendiquer le califat. Mais pour les Andalous, les Idrissides, établis depuis deux siècles de l'autre côté du détroit de Gibraltar, sont des Berbères. Leur ascension réveille le désir d'en finir avec la présence maghrébine dans la péninsule. Voilà pourquoi, presque aussitôt rassemblées sur la côte valencienne, les forces d'Al-Murtada marchent contre Elvira, le repaire de Zawi. La victoire sur les Berbères ouvrira symboliquement, et pratiquement à travers la vallée du Genil, la route de Cordoue.

L'affaire est sérieuse. Les Andalous, de fait commandés par les Slaves, surpassent en nombre les forces de Zawi – à peine un millier de cavaliers – qui décide d'abandonner le site ouvert d'Elvira pour celui de Grenade. S'adressant à ses sujets andalous, il leur propose d'abord de rompre leur accord, s'ils préfèrent se rallier à Al-Murtada. Mais ils confirment leur allégeance. Dans ce cas, reprend Zawi, mieux vaut abandonner ces lieux pour une position plus forte, comme le fit le Prophète à Médine, quand il creusa un fossé pour parer à l'assaut de ses ennemis. Et il offre de renoncer provisoirement au tribut que les Berbères reçoivent pour assurer la protection des Andalous si les gens d'Elvira construisent une muraille qu'ils garderont, où les familles des Andalous et des Berbères se mettront à l'abri cependant que les troupes berbères mèneront le gros du combat :

Les habitants d'Elvira entendirent avec plaisir ces paroles, qui augmentèrent à leurs yeux le prestige des Zirides, et par décision unanime, ils résolurent de choisir pour leur nouvelle installation une hauteur qui dominât le territoire et une position stratégique d'une certaine élévation où ils pourraient construire leurs maisons et tout déménager complètement ;

position dont ils feraient leur capitale et à l'avantage de laquelle ils détruiraient ladite ville d'Elvira [lacune de deux lignes]... et ils posèrent les yeux sur une splendide prairie, pleine de ruisseaux et de bosquets, qui était comme toute la terre alentour irriguée par le Genil qui descend de la Montagne de Shulayr [Sierra Nevada]. Ils considérèrent la montagne où se trouve aujourd'hui la ville de Grenade, et ils comprirent qu'elle était au centre de toute la région, puisqu'elle ouvrait sur la plaine devant elle [la Vega] et la montagne derrière elle. Le lieu les enchantait, parce qu'ils virent qu'il réunissait tous les avantages ; ils mesurèrent qu'il se trouvait au centre d'une région riche, et de foyers de population denses. Si un ennemi venait les y attaquer, il ne pourrait pas mettre le siège ni entre les collines ni à l'extérieur des collines, ni empêcher en quelque manière les habitants de s'approvisionner en tous vivres nécessaires. En conséquence, et tandis qu'ils abandonnaient Elvira à la ruine, ils commencèrent à construire sur ce site, et chacun, qu'il soit Andalou ou Berbère, se mit à y faire sa maison¹⁷.

Ce rare récit de fondation rejoint quelques grands exemples : celui de Kairouan, première fondation arabe au Maghreb ; celui de Fès surtout dans le récit plus tardif qui l'a fixé¹⁸. Dans tous les cas, la terre s'offre comme vierge, la végétation abonde, les ruisseaux coulent et les indigènes, quand il y en a, ont les couleurs de paix que Colomb retrouvera chez les premiers Indiens d'Amérique. Enfin la fondation est une alliance, de Berbères et d'Andalous – la même qu'à Fès¹⁹.

Zawi décide, comme le Prophète l'avait donc fait à Médine dans l'attente de l'assaut des Mecquois, de fortifier le site et de s'y retrancher. Mais quand l'ennemi se présente, les Berbères, sous l'impulsion de Habbus, neveu de Zawi et arrière-grand-père de 'Abd Allah, se ruent à sa rencontre et remportent une victoire totale. Le prétendant omeyyade Al-Murtada est tué. La renommée redoutable du royaume berbère est établie. Pendant vingt ans, nul ne viendra plus l'affronter. Ailleurs en Al-Andalus, l'échec d'Al-Murtada éteint l'espérance d'une restauration de l'unité. Les sécessions se multiplient : Tolède, Saragosse, et bientôt Séville se détachent de l'allégeance de Cordoue.

Mais étrangement, après ce succès éclatant, Zawi décide de partir. Il est en effet conscient, nous dit 'Abd Allah, de la haine durable des Andalous pour les Berbères, et certain que cette bataille n'est pas la dernière que les Zirides auront à livrer contre les Andalous :

Je n'ai aucun doute sur le fait qu'ils ne changeront jamais d'attitude. Et si cette fois-ci, nous les avons vaincus à la première charge, ce n'est pas pour autant que nos maisons et nos personnes seront jamais en sécurité. Il en meurt un, et mille autres le remplacent, sans compter qu'ils ont de leur côté la sympathie des populations, qui sont de la même nation. En conséquence, leur force augmentera toujours, cependant que la nôtre diminuera, dans la mesure où nous ne pourrons jamais remplacer ceux que nous perdons²⁰.

Il se résigne donc à regagner l'Ifriqiya, dont le souverain Badis, son

neveu, vient de disparaître (1016), laissant le trône à un enfant, Al-Mu‘izz, dont Zawi prétend bien devenir le tuteur. En fait, il trouve la mort dans l’aventure, sans doute empoisonné par les serviteurs de cet enfant effrayés par le retour d’un si puissant personnage. À Grenade, c’est donc son neveu Habbus qui prend le pouvoir, et qui s’y maintient jusqu’à sa mort (en 1037-1038) en y exerçant le pouvoir d’arbitrage d’un chef de tribu plutôt que l’autorité absolue d’un roi.

Le récit de 'Abd Allah, auquel nous devons tout, est si proche du schéma qu'Ibn Khaldun tracera trois siècles plus tard pour tout pouvoir politique qu'il vaut la peine de rappeler rapidement cette théorie. Ibn Khaldun distingue deux ordres de sociétés : la « sédentaire » et la « bédouine » ou tribale. Peu importe en effet l'activité fondamentale, agricole ou pastorale, des sociétés bédouines : c'est leur système politique, c'est-à-dire l'absence d'État, qui les caractérise. Les agriculteurs kabyles ne sont pas moins « bédouins » aux yeux d'Ibn Khaldun que les nomades des steppes turques ou du désert arabe. À l'inverse, seules les sociétés soumises à un État méritent le nom de « sédentaires ». « Soumises », car l'État est d'abord une contrainte : il lève l'impôt, qu'il concentre dans sa capitale, au profit de ses élites, qui le redistribuent pour leur jouissance auprès de tous les métiers du luxe qui les entourent – orfèvres, enseignants, médecins ou sages-femmes –, dont la diversification et la spécialisation permettent les seuls gains de productivité, les seuls progrès possibles dans une société agraire, par ailleurs d'économie stagnante.

Grâce à la croissance de la capitale, ces progrès s'étendent même aux campagnes dominées et nourricières dont le travail est mobilisé par la demande urbaine. Ce cercle vertueux qu'est l'État repose cependant sur la contrainte initiale de l'impôt, et donc sur le désarmement strict des populations qu'il contrôle. Des hommes armés, dit Ibn Khaldun, ne paient pas l'impôt. L'État s'ingénie donc à saper, chez les sédentaires dont il a la charge, le courage et la solidarité qui menacent constamment sa fonction vitale, c'est-à-dire la soumission de ses populations à l'impôt. L'État est un processus d'échange ou de transformation du courage, des solidarités et des violences naturelles à l'homme contre une prospérité domestiquée. Les Andalous du début du XI^e siècle que décrit 'Abd Allah d'après les souvenirs de son aïeul Habbus, lâches et féroce ment individualistes, sont de parfaits sédentaires, qui paient l'impôt et attendent en échange de l'État leur protection.

L'État est donc en général un mécanisme de gains de productivité par la spécialisation des fonctions. La première et la plus importante de ces spécialisations sépare les fonctions productives, dévolues aux populations sédentaires (les Andalous), et les fonctions guerrières, réservées aux populations d'origine tribale, qu'Ibn Khaldun nomme « bédouines » (ici, les Berbères). Tout le schéma des guerres de la Reconquête est déjà là : face aux chrétiens, les Andalous ne se battent

pas ; ils financent la guerre que mènent des contingents bédouins maghrébins. Bien plus nombreux que les chrétiens du nord de l'Espagne, ils sont pourtant submergés militairement par une société ibérique où la participation au combat est beaucoup plus fréquente – par une société européenne beaucoup plus bédouine que la leur pour le dire en un mot.

Les Berbères ont donc été logiquement achetés par le pouvoir andalou pour accomplir les tâches de violence que ce même pouvoir interdisait à ses sujets andalous, assignés aux fonctions productives. Non moins logiquement, ce monopole des tâches militaires assure à terme le pouvoir aux Berbères. Par définition donc, le pouvoir est étranger aux populations sédentaires qu'il domine, et qui le haïssent, bien qu'il les protège. C'est la situation qu'a mesurée Zawi, et il a préféré quitter l'Espagne. Habbus et ses descendants restent, et affrontent la contradiction.

Elle ne s'arrête pas là en effet. La forme politique de la tribu, c'est le gouvernement collégial ; celui de l'État, c'est la monarchie, le gouvernement d'un seul. Devenu roi, le chef de la tribu s'éloigne peu à peu de ses anciens compagnons pour mettre entre eux et lui la distance monarchique. Il y est aidé par les sédentaires soumis, qui l'encouragent dans la voie de ce qu'ils nomment la construction de l'État – en fait celle de la destruction de la tribu. Il y est aussi aidé par l'érosion des solidarités tribales, devenues inutiles dans une société sédentaire où l'État garantit toutes les sécurités que la tribu n'assurait que médiocrement. En trois générations, dit Ibn Khaldun, soit à peu près un siècle, il ne reste rien de la tribu conquérante, invincible, qui a un jour conquis le pouvoir. L'histoire du royaume de Grenade justifie absolument ses vues.

Habbus, souverain de la première génération (1018-1038), ne change rien ou presque à la manière de gouverner de la tribu. Chaque chef de clan reçoit une part du territoire dont il prélève l'impôt, et il commande à sa guise son contingent de guerriers :

Habbus ne prenait aucune décision sans les consulter. Et même, lorsqu'il devait se réunir avec eux pour un conseil de gouvernement, il le tenait hors du palais, au lieu de les faire venir jusqu'à lui, par délicatesse, pour qu'ils n'en ressentent pas d'humiliation, et qu'ils n'en conçoivent pas de ressentiment. Il les traitait avec des égards et des faveurs, et les écoutait toujours avec bienveillance. « Les Sinhaja [la tribu berbère d'où il est issu] sont comme les dents de ma bouche ; si j'en perds une, je ne la récupérerai jamais. » Et en effet grâce à eux, il put se fortifier et en imposer à ses ennemis, qui se rendirent bien compte, tous, qu'ils devaient renoncer à faire leur proie du royaume de Grenade, et qu'ils avaient intérêt à vivre en paix avec lui, sans convoiter ses possessions ni attaquer ses territoires²¹.

Tout change avec la fin du règne de Habbus, et d'abord avec sa succession. La monarchie qui s'insinue favorise la désignation du fils comme héritier, même s'il est plus jeune, moins valeureux, moins aimé de la tribu que le frère ou le neveu. Habbus était un neveu de Zawi, et non son fils. Ici encore la tribu a jeté son dévolu sur un neveu du souverain qui réunit tous les suffrages, le fils d'un frère de Habbus tombé au combat dans les guerres fondatrices contre les Slaves et les Arabes. Le roi lui-même penche en sa faveur, mais il a un fils, Badis, qui réussit à imposer le principe sédentaire de l'héritage en ligne directe. Et qui engage ainsi, du même coup, l'inévitable conflit par lequel la monarchie s'impose au détriment de la tribu qui l'a fondée.

Badis est en effet beaucoup moins populaire que son cousin, puisqu'il présente déjà tous les traits du monarque : il est orgueilleux, distant, méfiant, toujours prêt à diviser pour mieux régner. Il reçoit en revanche le soutien des sédentaires, en l'occurrence celui d'un ministre d'exception, qui affermit la monarchie et transmettra même sa fonction à son fils après sa mort. Fait plus rare encore, ce Premier ministre est juif, le plus célèbre peut-être, avec Maïmonide, des juifs andalous. Talmudiste de renom, Samuel Ibn Naghrela, ou Samuel Hanagid (le Prince), est surtout l'une des figures majeures de la poésie hébraïque andalouse – peut-être même peut-on le créditer d'en être le créateur. Ses recueils de poèmes abordent tout autant le registre pieux que la veine du plaisir profane et surtout – chose rare dans la tradition hébraïque – la manière épique du combat²². C'est que Samuel, virtuose de la langue arabe selon 'Abd Allah, a su enrichir la littérature hébraïque des modèles poétiques et des thèmes élaborés en arabe à Bagdad et à Cordoue aux IX^e et X^e siècles. C'est aussi que Samuel exerce pleinement les fonctions d'un vizir en charge de toutes les affaires du royaume de Grenade dès l'avènement de Badis en 1038 – et que la conduite des armées comme le partage de la fête nocturne des princes comptent parmi ces affaires.

Samuel nous offre les deux faces, si communes dans la civilisation de l'Islam classique, mais si rarement visibles dans nos documents, d'un haut dignitaire *dhimmi* dévoué aux intérêts du prince et actif dans sa communauté. Juif, il fait autorité sur les problèmes de la Loi de Moïse auprès de ses coreligionnaires qui le consultent ; vizir, il s'impose auprès du souverain par sa connaissance de la langue arabe de l'État, qu'il s'agisse de la correspondance royale ou de la gestion du cadastre et de l'impôt, qui permet de recruter les armées. Sa position éminente lui permet de mettre la communauté juive au service du

prince, et ‘Abd Allah lui-même, qui le hait, avoue le profit que son grand-père Badis en a tiré. Inversement, Samuel ne manquera jamais de détracteurs qui l’accusent de placer l’État sous la coupe réglée des juifs. Samuel ibn Naghrela est un des premiers juifs de cour, comme il s’en trouvera tant dans l’histoire de l’Espagne chrétienne et plus tard de l’Europe. Mais il en est peu qui aient visé si haut et si paisiblement atteint leur cible. Il en est moins encore, avant la pleine entrée des juifs dans la civilisation occidentale au ^{xix}^e siècle, qui se soient laissé gagner par l’amour de la culture dominante – arabe ici – au point d’en transcrire les valeurs et les thèmes dans cette langue hébraïque que Dieu commande de réserver jalousement à son culte.

Né à Mérida en 993, Samuel est élevé et éduqué à Cordoue dans les dernières années du califat triomphant. Comme beaucoup d’autres, il quitte la ville dévastée par le sac que lui infligent les Berbères en 1013. Au terme de pérégrinations qui restent mal connues, il s’établit à Grenade sous le règne de Habbus. C’est un homme déjà mûr lorsqu’il s’empare du vizirat dans les premiers mois du règne de Badis en 1038. L’un et l’autre, le nouveau prince et le nouveau vizir, ont pris un pouvoir auquel ils n’étaient pas naturellement destinés. Badis l’a emporté, contre l’avis de la tribu, sur son cousin. Samuel a écarté les fils de son ancien patron, le vizir Abu-l-‘Abbas. Tous deux sont unis par la même conscience de la fragilité de leur position et aussi de leurs mérites. Tous deux doivent se battre, ensemble, pour détourner les coups de leurs ennemis. Parce qu’il est juif, et n’est donc soumis à aucune fidélité de clan, Samuel n’éveille pas les soupçons des Berbères conjurés contre Badis, et qui parlent aussi librement devant lui que des aristocrates du temps de la Fronde devant leur valet de chambre. Badis, que le vizir juif cache dans sa maison, voit et entend lui-même le détail de la conspiration. Mais précisément parce qu’il ne partage ni les attachements, ni les dépits d’un chef de clan trahi, le vizir conseille à Badis de ne pas réprimer le complot dans le sang. Ces mêmes conspirateurs sont les soldats du prince, les piliers de l’État – Samuel retrouve ici la sagesse de Zawi. S’il faut s’en séparer, comme l’enseignera plus tard la théorie d’Ibn Khaldun, c’est peu à peu, en exploitant les accrocs et les déchirures toujours plus larges que la vie sédentaire introduit dans le tissu des solidarités de la tribu. Faire en sorte que le cousin tue le cousin, voilà l’art du vizir. ‘Abd Allah le dit avec un cynisme rare mais éclairant :

Ce juif avait une intelligence admirable et une souplesse de manières qui s’accordaient très bien avec l’époque où ils vivaient tous les deux, et avec les gens avec lesquels il leur fallait vivre. Badis se servait de lui, méfiant qu’il était à l’égard de tous les autres, parce qu’il savait la haine que lui portaient les gens de la tribu. D’un autre côté, ce juif était un tributaire [un *dhimmi*] qui ne pouvait aspirer à aucun poste de gouvernement ; et en même temps, il n’était pas un Andalou, dont on aurait pu craindre qu’il ourdisse des intrigues

avec les autres sultans qui n'étaient pas de l'ethnie du souverain. Pour finir, Badis avait besoin d'argent pour amadouer les gens de la tribu et régler les affaires de l'État. Il avait donc un besoin absolu d'un homme comme celui-là, capable de réunir tout l'argent nécessaire pour réaliser ses projets sans pour cela léser aucun musulman, que ce soit à bon droit ou pas. D'autant plus que la majorité des habitants de Grenade et des percepteurs d'impôts étaient juifs, et que cet individu [Samuel] était capable de leur soutirer de l'argent, et de le lui donner à lui [Badis]. Ainsi, Badis avait trouvé quelqu'un qui savait voler les voleurs, et qui était plus capable qu'eux de remplir les coffres et de faire face aux nécessités de l'État²³.

L'époque où il leur est donné de vivre, c'est la deuxième génération de la dynastie : le roi se détache de sa tribu comme le vizir juif de sa communauté, qu'il contribue à piller lui-même au nom de l'État. Les solidarités déclinantes et donc la faiblesse militaire croissante des Berbères conquérants ne leur permettent plus de se passer de troupes mercenaires. Il faut de l'argent et le vizir, financier par excellence, devient le personnage central de la machinerie de l'État. Auparavant, Grenade aura remporté son dernier succès tribal. Après l'affermissement de Badis sur le trône et l'échec du complot qui le vise, le souverain slave de la principauté voisine d'Almería, Zuhayr, pense le moment venu de tenter la conquête de Grenade (1038). La puissance berbère si redoutable une génération auparavant est visiblement usée, le jeune prince Badis si isolé qu'il a dû faire appel à un juif méprisable. Zuhayr est slave, de ce même parti, rassemblé derrière l'Omeyyade Al-Murtada, que Zawi avait écrasé vingt ans plus tôt. Il croit tenir là sa revanche. C'est compter sans l'habileté de Samuel, qui a dissuadé Badis de massacrer les conjurés de son clan. Coupables et pardonnés, les chefs berbères se rallient d'enthousiasme au trône et infligent une défaite complète à Zuhayr, qui est tué dans la bataille. Almería passe à une autre dynastie, de fait désormais vassale de Grenade.

Samuel et Badis coulent désormais des jours tranquilles à la tête de l'État. À la mort de Samuel, en 1056, Badis concède les mêmes fonctions de vizir à son fils Joseph. La principauté remporte un dernier succès en annexant Málaga. Grenade rassemble d'autant plus aisément le parti maghrébin que les roitelets berbères de la vallée du Guadalquivir et de la région du détroit sont submergés, comme l'avait prévu Zawi, par la réaction andalouse. Jerez, Moron, Carmona sont tombés entre 1050 et 1055 dans les mains de l'émir de Séville, champion de la cause des Arabes et ennemi juré des Berbères. Si Badis a résolu de conquérir Málaga – ce qu'il n'a pu accomplir qu'au prix de lourdes dépenses, puisqu'il doit désormais compter sur une armée de mercenaires –, c'est pour sa proximité avec le Maghreb :

C'est alors que [Badis] fit édifier la citadelle de cette cité [de Málaga]. Craignant toujours que les avides sultans d'Al-Andalus ne se coalisent contre

lui, il voulait en faire un refuge sûr où résister tout le temps qu'il pourrait, ou à défaut, une tête de pont d'où passer en terre berbère avec sa famille et ses richesses, là où régnaient ses cousins les Zirides d'Afrique. À partir du moment où il s'empara de Málaga, mon grand-père n'eut pas d'autre ambition²⁴.

Même à Grenade, leur bastion, la position des Berbères s'affaiblit. Badis vieillit, la tribu s'étiole. Joseph ibn Naghrela, le fils de Samuel, en tire les conséquences, en dépossédant les vieilles familles berbères de leurs fiefs et possessions, pour en faire des domaines de rapport d'où tirer les ressources nécessaires au recrutement de mercenaires : des soldats en rupture de ban, et surtout des Berbères d'Andalousie occidentale chassés par la reconquête andalouse des Sévillans. Mais, paradoxalement, ces nouveaux venus sont un véritable danger pour le vizir juif, parce qu'ils jouissent des mêmes handicaps, et donc des mêmes avantages politiques que lui : pas plus que lui ils n'appartiennent à la famille ou à la tribu du souverain, dont le pouvoir se méfie par définition. Ils sont donc admis tout comme Joseph – et plus volontiers que lui s'ils sont Berbères et musulmans – dans l'intimité du roi, aux heures nocturnes où se prennent toutes les décisions, où se déploient toutes les intrigues. Menacé par ses propres créatures, le vizir est en outre détesté des princes héritiers, auprès desquels il fait valoir l'inflexible autorité paternelle. Plus que la tribu, désormais marginalisée, c'est le harem, les mères des princes, qui mène la contestation quotidienne contre le pouvoir du vizir « accapareur », à défaut d'oser affronter en face la tyrannie du sultan.

Acculé, hanté par la perspective de la disparition prochaine de Badis qui le livrera à ses ennemis, Joseph décide de hâter la crise, en offrant, semble-t-il, le trône de Grenade à un vassal des Zirides, le roi d'Almería, Ibn Sumadih, en échange de son maintien aux affaires. Mais le complot s'ébruite, des conjurés donnent l'alarme à la ville dans la nuit du 31 décembre 1066. Berbères et Andalous pour une fois réunis se jettent à l'assaut de la forteresse de l'Alhambra, où Joseph avait résolu de se retrancher en attendant le secours des Almériens, le tuent, puis étendent le massacre à l'ensemble des juifs de Grenade. Plusieurs centaines, des milliers peut-être, d'entre eux périssent dans ce pogrom, le plus important de l'histoire andalouse. Dans une conjonction qui n'est pas sans rappeler en partie celle qui prévaudra quelques dizaines d'années plus tard en Occident lors de la Première Croisade (1096-1097), la haine des juifs et celle du pouvoir et de son appareil fiscal se sont conjuguées pour allumer l'incendie. Al-Andalus y ajoute une circonstance aggravante qu'on ne trouve guère au ^{XI}e siècle en Occident : la situation politique de Grenade et l'hégémonie d'une famille de vizirs juifs y ont été dénoncées par des doctes de renom. Tout d'abord, Abu Hamid al-Gharnati, auteur d'un

poème antijuif haineux, et surtout Ibn Hazm, la plus grande figure intellectuelle d'Al-Andalus au XI^e siècle, dont les arguments de la polémique religieuse qu'il entretient avec Samuel ibn Naghrela révèle l'ampleur de l'hostilité aux juifs dans la société andalouse du temps²⁵. 'Abd Allah lui-même, bien que le meurtre de Joseph ait indirectement atteint l'autorité de son grand-père Badis, partage et approuve les sentiments des émeutiers.

La disparition de Joseph marque le début du déclin de Grenade. Le roi doit faire appel à Tolède pour vaincre la révolte et obtenir d'Almería la restitution des territoires que les désordres lui ont ôtés.

Une lacune nous prive de la fin du règne de Badis. Lorsque le récit reprend, nous sommes après 1075. 'Abd Allah est déjà roi, et déjà en face d'Alphonse VI de Castille-León. Dans la seconde moitié du ^{XI}^e siècle en effet, la carte politique de la péninsule Ibérique se simplifie considérablement au profit des principautés dominantes, dans le Sud musulman comme dans le Nord chrétien. Au sud, trois puissances majeures se dégagent parmi les *taifas* : Séville, sans doute le royaume le mieux peuplé et le plus riche au cœur de l'antique Bétique ; Tolède et Saragosse au nord, au contact des terres chrétiennes où se recrutent les meilleurs soldats, au sein de populations frontalières nées dans la guerre, sur le versant musulman comme sur le versant chrétien – Rodrigo Díaz de Vivar, le Cid Campeador, servira l'émir de Saragosse. Séville s'impose par sa richesse, Tolède et Saragosse par la proximité des gisements de mercenaires.

Comme on l'a vu, Séville annexe après 1050 les petits royaumes berbères de l'Andalousie atlantique (Carmona, Moron ou Ronda), mais aussi ses voisins arabes (Huelva en Espagne, Silves, Santa María del Algarve, Mertola sur le territoire de l'actuel Portugal) au nom des intérêts supérieurs des Arabes andalous et de la lutte contre les Maghrébins et les Slaves. En 1070, les Sévillans s'emparent de Cordoue – ancienne capitale des califes dont le prestige leur assure une préséance de fait parmi les rois des *taifas*. Dans les années qui suivent, Ibn 'Ammar, le favori du jeune roi de Séville Al-Mu'tamid (1068-1091), prend Murcie sur la côte méditerranéenne. Vers 1075, les terres du royaume ziride de Grenade, soit les actuelles provinces espagnoles de Jaén, Grenade et Málaga, sont totalement cernées par le domaine des Abbadides de Séville.

Mais Séville se heurte désormais dans son expansion à Tolède, voire à Saragosse. Les Tolédans ont profité les premiers du basculement majeur de la politique des *taifas* dans le dernier tiers du siècle : l'effondrement du parti slave, biologiquement épuisé en raison d'un manque d'esclaves-soldats européens. La côte méditerranéenne où dominait ce parti s'ouvre aux convoitises des puissances de l'intérieur, Tolède et Saragosse. Al-Ma'mun de Tolède s'empare de Valence, qui faisait figure de capitale des principautés slaves, en 1065. Dans les années qui suivent le massacre des juifs (1067), il exerce une sorte de

protectorat sur Grenade. Enfin, en 1075, il atteint le sommet de sa gloire en reprenant Cordoue aux Sévillans. Il est désormais le souverain le plus redouté de la péninsule, mais il meurt la même année. Il est inévitable, conclut 'Abd Allah, qu'un astre parvenu au sommet de sa course engage son déclin. Celui de Tolède sera rapide.

Dans l'immédiat, les Sévillans reprennent Cordoue, puis Murcie, tandis que Saragosse s'adjuge Tortose, puis Dénia et les Baléares (1076), les dernières des grandes principautés slaves. Ces triomphes sont pourtant aussitôt obscurcis par le lever de l'étoile du roi de Castille-León, Alphonse VI. Il n'est pas incongru de considérer le royaume de León comme l'une des plus importantes et des plus actives des *taifas* issues de la décomposition du califat de Cordoue. Dans la seconde moitié du ^x^e siècle, le califat et surtout la dictature d'Al-Mansur (978-1002) s'étaient efforcés, par des expéditions militaires redoublées, d'accentuer les divisions que la « décomposition féodale » du pouvoir royal introduisait dans les rangs des chrétiens aussi bien au sud qu'au nord des Pyrénées. Il s'agissait moins de conquérir ces territoires chrétiens du Nord, pauvres et de faible revenu fiscal, que d'en faire d'utiles réserves de mercenaires, à l'image de celles que le califat se constituait presque en même temps au Maghreb, et dont Zawi avait commandé les contingents les plus importants.

Le vieux royaume chrétien du León, ennemi et interlocuteur des Omeyyades depuis le ^{viii}^e siècle, avait laissé échapper à l'ouest ses comtés galiciens, et surtout, à l'est, le comté de Castille, appuyé sur le royaume de Navarre et les terres basques. Sous les coups des armées d'Al-Mansur, les populations clairsemées et belliqueuses de Navarre et Castille offrent au califat de Cordoue à la fois la résistance la plus acharnée et les ralliements les plus précieux : Sanjul était le petit-fils d'un roi de Navarre. Aussitôt effondrée la dictature amiride (1009-1010), ces mêmes régions prennent la tête d'une réunification du nord chrétien de la péninsule que rend possible l'affaiblissement du pouvoir de Cordoue ; une réunification nécessaire pour qui veut participer aux bénéfices des pillages de la guerre civile andalouse. Le roi de Navarre Sanche le Grand (1000-1035) s'y emploie le premier. Parmi ses fils, Ferdinand, qui a hérité du comté de Castille, s'impose en annexant le royaume de León et la Galice. C'est cette nouvelle entité qui entreprend les premières opérations de la Reconquête en rançonnant les *taifas* voisines (en particulier Tolède et Badajoz), puis en s'emparant de Coïmbre, au centre du Portugal (1064). À la mort de Ferdinand (1065), ses fils se disputent l'héritage. La Castille paraît sur le point de l'emporter de nouveau sur le León et la Galice quand son champion, Sanche, est assassiné. Tout revient à l'héritier du León, Alphonse VI (1072-1109).

Le projet d'Alphonse est clair. Ce n'est rien moins que la reconquête

de l'Espagne. 'Abd Allah en est ouvertement informé par l'un des ambassadeurs qu'Alphonse a coutume de lui envoyer pour recouvrer le tribut qu'il exige – en échange de la paix – des princes des *taifas* :

« Al-Andalus, me dit-il de vive voix, appartenait au début aux chrétiens, jusqu'à la victoire des Arabes qui les cantonnèrent en Galice, qui est la région de la péninsule la moins favorisée par la nature. C'est pourquoi, maintenant qu'ils le peuvent, ils veulent récupérer ce qui leur a été arraché, ce qu'ils ne pourront faire qu'en vous affaiblissant au fil du temps ; car quand vous n'aurez plus ni argent ni soldats, nous nous emparerons du pays sans aucun effort. » Mais tous les princes musulmans faisaient le gros dos dans ces circonstances, et ils regardaient passer les jours en se disant : « D'ici que s'épuise notre argent et que nos sujets périssent, comme le prétendent les chrétiens, Dieu nous tirera de ce mauvais pas et viendra en aide aux musulmans »²⁶.

Cet ambassadeur au parler brutal s'adresse au roi de Grenade en arabe : Sisnando Davidiz est en effet mozarabe, né chrétien en terre d'Islam. Il sera le premier gouverneur de Tolède reconquise par Alphonse VI en 1085. Si sûr de lui qu'il paraisse, il n'en souligne pas moins la difficulté de la Reconquête. Elle prendra du temps, et passera par la ruine politique et fiscale des principautés musulmanes. On imagine en effet le plus souvent la *Reconquista* comme un affrontement militaire entre chrétiens du nord et musulmans du sud de la péninsule. C'est une vision erronée. En fait le rapport des forces est doublement asymétrique. En cette fin du XI^e siècle, le tiers septentrional, chrétien, de la péninsule Ibérique ne compte sans doute pas plus d'un million d'habitants, Al-Andalus trois, peut-être quatre fois plus. Cet énorme déséquilibre démographique est cependant compensé par la répartition inverse des capacités militaires. Comme on l'a déjà compris à la lecture des débuts de la dynastie ziride à Grenade, les Andalous sont totalement désarmés, entendons peu portés sur les armes et peu capables de se battre. Comme les Berbères de Zawi, les élites chrétiennes sont au contraire organisées en une société solidaire et par définition guerrière qu'on nomme la chevalerie. Elle est particulièrement ouverte et nombreuse en Espagne. Qui veut se battre est chevalier, et l'ardeur à se battre n'y manque pas.

L'absolu désarmement andalou peut surprendre en revanche. L'Europe médiévale n'en offre pas d'exemple. C'est pourtant le modèle de la société civilisée que l'Islam a repris de l'Empire romain, et qu'explique Ibn Khaldun, comme on l'a vu : le propre d'une société civilisée est de vivre sous l'autorité et la protection d'un État, tandis que les sociétés sauvages ne connaissent que la tribu. L'État, c'est d'abord l'impôt – et donc une contrainte qui exige un total désarmement des populations soumises.

Pourtant l'État a besoin d'une certaine quantité de violence qu'il

sollicite du monde des tribus, où l'absence d'État oblige chacun à mobiliser les ressources de sa famille, de son clan, de sa tribu pour assurer sa sécurité et celle des siens. Dans ces sociétés tribales, le courage et la solidarité ne sont pas des vertus : ce sont des manières de rester en vie. L'État convoque donc cette violence qui lui est par définition étrangère pour assurer sa protection et son fonctionnement. Ainsi, dans la seconde moitié du ^xe siècle, le califat de Cordoue exploite les talents et assure la prospérité de quelques millions d'Andalous rigoureusement désarmés grâce aux guerriers qu'il recrute dans les deux espaces tribaux qui le jouxtent au sud et au nord : le Maghreb d'une part, l'Espagne chrétienne d'autre part.

L'un et l'autre relèvent en effet des tribus – Ibn Khaldun dit « de la bédouinité » – dans la mesure où ni au Maghreb ni en Espagne n'existe ce qui définit l'État pour Ibn Khaldun : un impôt lourd et régulier, et donc une population désarmée, fiscalisée, protégée, mise sous tutelle, dans le plein sens du terme « civilisée », rendue à une vie civile exclusive. Ni au Maghreb ni dans le Nord chrétien, il n'existe de population entièrement assignée aux tâches productives, à l'exclusion des fonctions de guerre ou de violence. Or cette distinction des fonctions productives remplies par l'immense majorité d'une part, des fonctions de violence réservées à des mercenaires venus du monde des tribus d'autre part, est constitutive de l'État. Il n'y a pas plus de véritable État en Castille que dans le Rif marocain ou sur les Hauts Plateaux du Maghreb.

En cette fin du ^xe siècle, la confrontation oppose donc une Castille « tribale », violente, solidaire, pauvre, peu densément peuplée, à des Andalous nombreux, prospères, désarmés et dépourvus de solidarités. La victoire des premiers ne fait aucun doute. Mais les seconds sont destinés à devenir leurs sujets. Il convient donc de les ménager, ou plutôt de jouer de leurs lâchetés et de leurs divisions structurelles pour les soumettre au moindre coût. Voici ce qu'en pense, selon 'Abd Allah, Alphonse VI appelé à arbitrer un conflit entre le roi de Grenade et le favori sévillan Ibn 'Ammar :

« Que gagnerais-je à [ôter Grenade] à l'un pour la donner à l'autre, sinon donner à cet autre des armes contre moi ? Plus il y aura de révoltés, et de divisions parmi eux, et mieux ce sera pour moi. » Il se décida donc à tirer de l'argent de chacune des deux parties et à faire en sorte qu'ils se heurtent les uns aux autres, sans qu'il entre dans ses desseins d'acquérir des terres pour lui-même. « Je ne suis pas de leur religion », se disait-il en faisant ses comptes, « et tous me détestent. Pour quelle raison voudrais-je prendre Grenade ? Qu'elle se soumette sans combattre est chose impossible, et s'il faut faire la guerre, si je fais le compte de mes hommes qui vont y mourir et de l'argent que je vais y dépenser, les pertes seront plus importantes que les gains que je peux en attendre, au cas où je réussirais à la conquérir. D'un autre côté, si je devais la conquérir, je ne pourrais la conserver qu'en gagnant la fidélité de ses habitants qui ne me l'accorderont pas ; et par ailleurs, il ne

m'est guère possible de tuer tous les habitants de la ville pour la repeupler de gens de ma religion. Donc, il n'y a qu'une seule ligne de conduite : il faut entretenir la zizanie entre les princes musulmans et leur soutirer continuellement de l'argent, pour qu'ils se retrouvent sans ressources et affaiblis. Quand nous en serons là, Grenade, incapable de résister, se livrera spontanément à moi et se soumettra de bon gré, comme il est en train d'arriver à Tolède, qui tombe dans mon escarcelle sans le moindre effort de ma part, du fait de la misère, de l'épuisement de sa population et de la fuite de son roi »²⁷.

La conquête des *taifas* passe par leur ruine financière, qui les dépouillera de moyens militaires, puisque, par définition dans le monde de l'État, toute force armée est soldée ou mercenaire. On comprend aussi que la seule défense efficace d'Al-Andalus ne peut venir que de l'autre espace tribal, au-delà du détroit de Gibraltar. À partir de la fin du XI^e siècle en effet, les guerres de la *Reconquista* opposeront les chrétiens du Nord, non aux Andalous, mais aux Berbères, voire aux Arabes, du Maghreb. Les Almoravides, que les rois des *taifas* vont appeler à l'aide contre Alphonse VI, seront les premiers des pouvoirs maghrébins engagés dans l'entreprise au total sans espoir de la défense d'Al-Andalus, tant est grande la difficulté d'une guerre menée outre-mer, sans véritable appui militaire local. Dès lors que cet élan maghrébin viendra à faire défaut, à partir du début du XV^e siècle, le sort d'Al-Andalus sera scellé.

Si les rois des *taifas*, conscients de leur faiblesse, n'en tergiversent pas moins, c'est qu'ils pensent garder un atout, dont 'Abd Allah prête la pensée à Alphonse. Le roi chrétien ne peut pas se passer de la population musulmane des villes d'Al-Andalus. Il lui est impossible, à moins de ruiner sa conquête, d'expulser ou d'exterminer les vaincus musulmans, qui seront ses sujets – et donc son troupeau et son bien – aussitôt qu'il en aura achevé la conquête. Peut-être même consentira-t-il à maintenir en place, en position de vassal, l'ancien souverain, qui connaît la langue de la population andalouse majoritaire, qui en partage la religion, et qui peut lui faire accepter ce qu'un pouvoir chrétien ignorant des usages, de la réalité des ressources, et spontanément haï, aurait plus de mal à obtenir. Les rois vaincus, placés sous tutelle, se retrouveraient dans la position où 'Abd Allah plaçait Samuel ibn Naghrela : des musulmans en meilleure position de dépouiller d'autres musulmans, comme le vizir juif était en meilleure position de pressurer d'autres juifs. Il est en effet probable qu'Alphonse ait pensé en ces termes. Lorsqu'il s'empare de Tolède en 1085, il institue l'émir Al-Qadir, qu'il vient de détrôner, souverain de Valence – que le grand-père qu'Al-Qadir avait annexée à Tolède –, sous la protection, ou la garde, d'une troupe chrétienne dirigée par le Cid lui-même. Deux *taifas* sont ainsi de fait annexées, l'une directement (Tolède), l'autre indirectement par le biais du protectorat

exercé sur Al-Qadir (Valence).

La conquête de Tolède provoque cependant un choc majeur en Al-Andalus, précisément parce qu'elle traduit une volonté d'acquisition territoriale, et de christianisation, qui ne laisse guère de place au compromis d'une présence musulmane. Déjà en 1064, lors de la conquête de Coïmbre, les populations musulmanes, sans doute peu nombreuses, établies dans la région en avaient été expulsées. Il est probable que les populations chrétiennes étaient encore assez nombreuses dans la vallée du Tage – dans les campagnes environnant Tolède et Talavera²⁸. Mais les citadins, du moins, étaient en majorité musulmans. Or Tolède est rapidement ramenée au christianisme, sa mosquée transformée en cathédrale, et sa démographie bouleversée par l'immigration venue du nord et surtout du sud : les chrétiens mozarabes – qui vivent en terre andalouse – sont sollicités de quitter les terres de l'Islam pour venir repeupler le territoire tolédan « libéré » au détriment des musulmans. Ce repeuplement inattendu, dans une société agraire dont les équilibres démographiques sont généralement stables, va cependant devenir la règle dans les générations suivantes.

Car l'Europe des XI-XIII^e siècles est engagée dans un progrès économique et démographique dont elle n'a pas connu l'équivalent depuis le Néolithique, et qui multiplie en trois siècles sa population par trois en moyenne. Sans cette haute pression démographique, qui se précise justement vers la fin du XI^e siècle, l'histoire des terres conquises par la Chrétienté, en Espagne, mais aussi en Sicile, aurait été différente²⁹. Les populations locales musulmanes y seraient sans doute demeurées présentes pendant de longs siècles, érodées par un lent courant de conversion et d'assimilation, comme ce fut à l'inverse le cas des communautés chrétiennes de Syrie ou d'Égypte. L'afflux d'immigrants européens sur les terres reconquises a considérablement hâté, mais aussi durci, le processus de christianisation. Et surtout il dément les calculs des acteurs du temps, inconscients de ces poussées profondes. Contrairement à ce qu'écrit 'Abd Allah, à ce que pense Alphonse, les rois chrétiens auront de moins en moins besoin des populations musulmanes vaincues.

LES ALMORAVIDES

Le durcissement chrétien trouve son pendant dans le camp musulman avec la prééminence nouvelle des Berbères almoravides. L'unification du Maroc actuel entre 1050 et 1080 environ sous l'autorité de ces Almoravides, venus du territoire de l'actuelle Mauritanie, et soudés par le désir et l'obligation de la guerre sainte, fait figure de hasard providentiel pour les Andalous³⁰. Au moment même où les chrétiens les débordent apparaît de l'autre côté du détroit une force bédouine unificatrice capable de s'opposer aux Castillans.

En fait, ce hasard n'en est pas tout à fait un. L'unification de l'espace marocain – du moins de ses villes et de ses populations principales – a été préparée au siècle précédent par l'occupation andalouse. En Orient au même moment, la dynastie de Turcs seldjoukides reprend en mains les terres – bien plus vastes – du califat abbasside, tout comme les Berbères almoravides s'emparent de celles de l'ancien califat omeyyade. Ibn Khaldun, encore, voit dans ce milieu du XI^e siècle le moment décisif des huit siècles de l'histoire de l'Islam qu'il connaît : celui de l'effacement des Arabes au bénéfice des Turcs en Orient, des Berbères au Maghreb ; et celui de la disparition, ou de l'entrée en agonie, des dynasties califales, arabes et de la parenté du Prophète (Abbassides, Fatimides, Omeyyades), à l'avantage de dynasties bédouines turques et berbères venues du monde sauvage, selon le schéma universel qu'il a tracé.

Les ancêtres des califes arabes avaient côtoyé le Prophète et reçu la Révélation. Les nouvelles dynasties turques ou berbères, sans passé et sans légitimité, n'ont qu'un argument pour s'imposer : ce sont des soldats de Dieu, contre les Chiites en Orient, bientôt contre les Croisés, puis contre les Mongols ; contre les déviants et contre la Reconquête espagnole au Maghreb. Le *jihad* est au cœur de leurs arguments, les hommes de religion au centre de leur appareil d'État. Là où les califes arabes s'imposaient d'eux-mêmes par la noblesse de leurs origines, les nouveaux sultans – c'est le nom que prennent les maîtres turcs de l'Orient et qui s'étend vite à tous les pouvoirs majeurs de l'Islam – ont besoin de l'approbation des oulémas³¹. Il ne leur fera généralement pas défaut. En Espagne, l'action des Almoravides sera constamment soutenue par ce nouveau parti idéologique des hommes de religion.

‘Abd Allah a d’abord accueilli favorablement l’idée d’un appel aux Almoravides après la chute de Tolède aux mains des chrétiens. Avec le roi de Séville, il est parmi les premiers à solliciter l’intervention des Maghrébins. Les Almoravides sont des Berbères, comme lui, comme les Zirides qui sont en butte depuis le début de l’histoire de la dynastie grenadine à l’hostilité des Arabes. ‘Abd Allah espère donc de leur entrée en scène un spectaculaire retournement de situation au profit de la cause berbère, et de sa propre cause. Il ne tarde pas à mesurer qu’il se trompe complètement. La solidarité berbère est un assez vain mot. Ce sont au contraire les Arabes et les Andalous que les Almoravides vont devoir courtiser : d’abord parce qu’Al-Mu’tamid de Séville tient les terres andalouses du détroit de Gibraltar, indispensables à tout débarquement venu d’Afrique – et qu’il dispose d’une flotte qui a aidé les Almoravides, peu habiles en mer, à s’emparer de Ceuta et de Tanger. En outre les Andalous constituent la population musulmane majoritaire dont les Almoravides doivent gagner les esprits et les cœurs. Parmi ces Andalous, les hommes de religion, hostiles par principe aux rois des *taifas*, qu’ils tiennent pour des usurpateurs de l’autorité du califat, le sont plus encore à la *taifa* berbère de Grenade. À la détestation religieuse s’ajoute la haine ethnique, que les oulémas n’osent pas déployer contre les Almoravides, mais qu’ils laissent en revanche librement éclater contre le Ziride. Enfin ‘Abd Allah, en posture défensive face à l’expansion sévillane, a fait appel plus que d’autres à l’arbitrage, voire à l’alliance des chrétiens, ce qui redouble la violence de la condamnation des oulémas³².

Pour le sultan almoravide Yusuf ibn Tashfin, l’entreprise de liquidation des rois des *taifas*, qu’il a très vite en tête, doit commencer par Grenade, au moins pour deux raisons : les troupes berbères de ‘Abd Allah n’opposeront aucune résistance dans l’espoir de reprendre du service, après sa chute, dans les rangs almoravides ; et d’autre part ‘Abd Allah, parce qu’il est berbère, ne trouvera d’appui auprès d’aucun autre roi de *taifa*. Une fois l’exemple donné au détriment de ‘Abd Allah, il sera facile de l’invoquer contre les autres souverains.

Dans un premier temps, le succès atténue l’âpreté des pensées et des conduites. Débarqué pour la première fois en Al-Andalus en 1086, l’année qui suit la prise de Tolède par Alphonse VI, Yusuf ibn Tashfin remporte aussitôt, en octobre, une victoire éclatante sur les Castillans à Zallaqa. ‘Abd Allah et son rival Mu’tamid de Séville sont présents sur le champ de bataille et se félicitent de ces résultats. Le danger castillan

est écarté. Mais les *taifas* ont échangé le maître chrétien contre un autre, maghrébin, que tous n'acceptent pas. L'axe principal de résistance aux Almoravides est à l'est, sur la côte méditerranéenne, dans l'ancien domaine slave. Valence, protégée (ou occupée) par le Cid n'a pas répondu à l'appel almoravide, pas plus que Saragosse et la vallée de l'Èbre, éloignées des Almoravides par le territoire valencien. À Murcie, au sud de Valence, le nouveau maître de la ville joue double : il tolère, encourage peut-être l'occupation de la forteresse proche d'Aledo par les chrétiens, tout en se rangeant ouvertement du côté des Almoravides qui l'assiègent en vain (1089). Aussitôt après leur échec, Álvar Fañez, compagnon du Cid, et ambassadeur des Castellans vainqueurs, vient prélever à Grenade trois annuités du tribut impayé depuis Zallaqa. 'Abd Allah comprend le dilemme : payer, c'est passer pour un traître aux yeux des Almoravides ; ne pas payer, c'est subir une totale dévastation. Il choisit comme d'habitude la solution que lui impose l'urgence. Les Castellans sont là, les Almoravides encore loin. Il paie.

C'en est trop. Yusuf ibn Tashfin, avec la pleine approbation des oulémas, décide de destituer tous les rois des *taifas* dont la trahison est devenue un clair obstacle au *jihad*. En 1090, il débarque de nouveau dans la péninsule, et s'en prend aussitôt à 'Abd Allah. violemment attaqué par les hommes de religion de son propre entourage, qui le trahissent ouvertement, le roi de Grenade en vient à la conclusion décourageante qu'aucune résistance n'est possible :

Les soldats berbères de l'armée régulière se montraient contents de l'intervention des Almoravides, espérant avec avidité qu'à cause de leur parenté ethnique avec eux, leur solde en serait augmentée. En foi de quoi, ils étaient unanimes à refuser d'affronter les Almoravides [...]. Les sujets en général applaudissaient à cette attitude qu'ils voulaient eux aussi adopter, avides de liberté et de ne pas se voir soumis à d'autres taxes que [les impôts légaux] de la dîme et de l'aumône [...]. Il en était de même des femmes esclaves de ma domesticité et des eunuques. Chacune rêvait de richesse, de sortir de la réclusion du palais, de liberté, d'amourettes et de choses de ce genre. [Les eunuques] étaient à la tête de ces intrigues et des projets les plus audacieux : « Nous n'avons ni biens ni enfants ; pourquoi devrions-nous endurer une guerre ? On nous considère comme des femmes dont jouit le vainqueur, pour lequel nous ne serons qu'une partie du butin, et qui nous donnera à manger, comme au reste du troupeau, simplement pour ne pas nous perdre en nous laissant périr³³. »

Il y a un parallélisme frappant entre le juif Joseph ibn Naghrela, qui ne trouve pas d'autre moyen de fuir une situation intenable que le complot, et 'Abd Allah quand il est pressé par les Almoravides. Se battre ? Ni l'un ni l'autre n'en ont les moyens. Fuir ? Mais celui qui les accueillera se hâtera de les livrer au vainqueur, ou à tout le moins de confisquer les richesses qu'ils auront emportées. Trahir, appeler

l'ennemi à l'aide ? C'est ce que fait Joseph, qui sollicite le roi d'Almería, et il y perd la vie. C'est ce que refuse 'Abd Allah, qui se garde de faire appel à Alphonse, et il est probable que cette ultime prudence lui sauve la vie. Il se rend donc sans combattre aux Africains, qui le dépouillent de tous ses biens avec une avidité qui fait tomber le beau masque de la guerre sainte, et qui le déportent au Maroc, où il mourra après avoir écrit son livre, et l'avoir confié, comme une bouteille à la mer, à la mosquée de son nouveau séjour. On sait dans quelles conditions ce récit des origines de Grenade, déjà lourd d'échec et de nostalgie, nous est parvenu.

Grenade cesse d'être la tête d'une principauté indépendante, et le récit de 'Abd Allah s'interrompt dans la dernière décennie du ^{XI}^e siècle. Pour plus d'un siècle, Al-Andalus est désormais la province, la plus riche et la mieux peuplée il est vrai, d'empires maghrébins, almoravide puis almohade, dont la capitale est à Marrakech. À mesure que le pouvoir s'éloigne, les données historiques livrées par les chroniques se font plus rares.

Les Almoravides accordent cependant à Grenade une position privilégiée parmi leurs possessions andalouses. L'empreinte berbère qu'y avaient déposée les Zirides n'y est sans doute pas pour rien. Les anciens parents, serviteurs et clients de la dynastie déchue se rallient plus volontiers aux Almoravides que les élites arabes de Séville ou de Cordoue. Mais surtout, Grenade est la pointe avancée du domaine almoravide vers la Méditerranée et le versant oriental de la péninsule Ibérique où s'enracinent les résistances à la domination des Maghrébins et d'où viennent tous les dangers. Dans les dernières années de Yusuf ibn Tashfin (mort en 1106) et les premières de son fils 'Ali (1106-1143), les Almoravides sont largement victorieux sur le front central, qui les oppose aux Castellans dans la région de Tolède. En 1108, ils infligent aux Castellans à Uclès une défaite aussi lourde que Zallaqa (1086) et de plus graves conséquences politiques. L'infant Sancho, l'unique fils survivant d'Alphonse VI, périt dans la bataille. L'année suivante (1109), la mort d'Alphonse ouvre en Castille une grave crise de succession, qui paralyse les initiatives du royaume pendant plus d'une quinzaine d'années, jusqu'à l'avènement réel de son petit-fils Alphonse VII (1126-1157).

À l'est, au contraire, les Almoravides éprouvent de constantes difficultés. À l'apogée de leur expansion, le premier obstacle se nomme le Cid, dont la milice protège le roi Al-Qadir de Valence. En 1092, encouragé par les succès des Almoravides, les Valenciens se rebellent sous l'impulsion du *cadi* (juge) de la ville contre leur roi, qu'ils accusent d'obéir aux chrétiens, et le tuent. Le Cid accourt et met le siège devant la ville qui capitule, affamée, en 1094. Cantonnés à Grenade, les Almoravides qui tentent de porter secours aux assiégés sont vaincus à Cuarte (1094), puis de nouveau à Bairén (1097). Le Cid y conforte sa réputation d'invincibilité. Les Almoravides devront attendre sa mort avant d'occuper Valence (1102). La chute de la côte méditerranéenne leur ouvre alors la voie de la vallée de l'Èbre, dont les souverains musulmans leur ont dénié l'allégeance grâce à la protection indirecte que leur offrait la résistance du Cid. En 1106, à

son avènement, 'Ali désigne son frère Tamim comme gouverneur d'Al-Andalus, avec Grenade pour résidence. La tâche qui lui est assignée est de poursuivre la poussée almoravide vers le nord. En 1110, Saragosse tombe enfin aux mains des Maghrébins, vingt ans après Grenade et Séville. L'empire almoravide est à son apogée territorial en Espagne.

Mais un apogée très bref. En 1118, Saragosse est de nouveau et définitivement perdue au profit d'un nouveau protagoniste du jeu des puissances ibériques, l'Aragon, petite principauté pyrénéenne détachée de la Navarre au ^x^e siècle et qui engage aussitôt une guerre d'expansion vers le sud. On se souvient que, dans la théorie d'Ibn Khaldun, la faiblesse démographique d'une province, loin de lui interdire l'expansion, la rend au contraire plausible – dans la mesure où une population pauvre et clairsemée est souvent le signe de mœurs bédouines et belliqueuses. La théorie est ici encore vérifiée. Le minuscule Aragon s'attaque avec succès, sous l'impulsion d'un souverain d'exception, Alphonse I^{er} le Batailleur (1104-1134), à la riche principauté de Saragosse, sans doute il est vrai réticente à l'autorité des Maghrébins. En 1120, les forces almoravides parties de Grenade pour tenter de reconquérir la capitale de l'Èbre sont écrasées à Cutanda. Toutes les villes alliées ou dépendantes de Saragosse, Tudèle, Daroca, Calatayud, tombent entre 1119 et 1122.

Une population clairsemée et belliqueuse est un avantage quand on conquiert, un handicap en revanche quand on prétend construire un royaume, une fiscalité, des villes. La faiblesse démographique de l'Aragon est une constante de l'histoire espagnole. Alphonse I^{er}, qui l'a aggravée en conquérant de vastes territoires, s'efforce de l'atténuer d'abord par l'extrême bienveillance qu'il témoigne aux vaincus musulmans, invités à demeurer dans le nouveau royaume. Jusqu'au ^{xv}^e siècle, les musulmans seront particulièrement nombreux – et scrupuleusement protégés – en Aragon. En outre, les rois d'Aragon font appel à une immigration chrétienne, venue de Catalogne – politiquement unie à l'Aragon dès le ^{xiii}^e siècle –, d'outre-Pyrénées, et enfin d'Al-Andalus. Comme l'avait fait Alphonse VI à Tolède, Alphonse le Batailleur sollicite les Mozarabes, chrétiens du territoire musulman. Tel est probablement l'un des buts de l'expédition qu'il mène en 1125-1126, et qui le conduit précisément jusqu'à Grenade.

Attaquer le siège du gouvernement almoravide en Espagne vise d'évidence à humilier l'empire maghrébin – et le but sera pleinement atteint puisque le roi d'Aragon bat Tamim, frère du souverain de Marrakech, dans son fief grenadin, près de Lucena. Mais l'expédition, longue de plus d'un an, et qui parcourt toute la côte méditerranéenne de Valence à Almería, puis les pays de Grenade et de Cordoue, recueille sur sa route des dizaines de milliers de Mozarabes, qui regagnent avec elle en 1126 le territoire aragonais. Des dizaines de

milliers d'autres, désormais considérés comme dangereux pour la défense d'Al-Andalus, sont déportés par les Almoravides au Maroc, sur l'avis juridique (*fatwa*) favorable du Grand Cadi de Cordoue, le grand-père d'Averroès. Cet épisode spectaculaire nous offre à la fois la preuve de la vigueur des communautés mozarabes en ce début de ^{xiii}^e siècle, et du danger politique qu'elles présentent désormais pour un Islam sur la défensive. Quelques dizaines d'années plus tard, les Almohades expulseront tous les chrétiens – et les juifs – d'Al-Andalus, pour l'essentiel vers les royaumes chrétiens du Nord, accomplissant ainsi paradoxalement les vœux d'Alphonse le Batailleur.

Pour l'heure, Tamim vaincu est remplacé à Grenade par Tashfin, fils du sultan 'Ali et son héritier. La progression des Aragonais est enfin enrayée à la bataille de Fraga (1134), au moment même où les fronts castillan et portugais se réveillent. Et surtout, les Almoravides sont aux prises au Maroc, à partir de 1125 au moins, avec le soulèvement des Almohades, animé par les tribus des Masmuda de l'Atlas. Peu à peu, ces Almohades étendent leur influence sur toutes les régions montagneuses du Maroc, évitant le combat en plaine où les Almoravides excellent. La mort de 'Ali (1143) et surtout celle de son fils et successeur Tashfin tué par les Almohades lors de la prise d'Oran (1145) accélèrent le déclin almoravide. Marrakech tombe en 1147. Depuis quelques années déjà, les Andalous, conscients de l'affaiblissement rapide de leurs protecteurs maghrébins, ont tenté d'en secouer le joug. Des *taifas* renaissent sous les révoltes. En 1140-1141, un prêcheur de la fin des temps, Ibn 'Arif, agite la plèbe de Grenade et d'Almería. Il meurt dans une prison de Marrakech. Plus heureux et mieux armé, un autre homme de foi, Ibn Qasi, soulève en 1144 l'Algarve et la basse vallée du Guadalquivir, d'où il lance le premier appel andalou aux Almohades. Un descendant des anciens maîtres de Saragosse, Sayf al-Dawla, dirige la révolte à Cordoue, Jaén et Almería.

Comme celles qui les ont précédées au ^{xi}^e siècle, et celles qui les suivront au ^{xiii}^e siècle, ces *taifas* feront pourtant vite la preuve de leur inefficacité face aux chrétiens. Les Portugais en profitent pour s'emparer de Lisbonne et Santarem (1147-1149). Sayf al-Dawla est vaincu et tué par le roi de Castille Alphonse VII, qui s'empare brièvement de Cordoue (1146-1147) et plus durablement, avec l'aide des Génois, d'Almería, alors le plus grand port de la péninsule (1147-1157). Dans ce tourbillon, Grenade reste ferme entre les mains des Almoravides. Elle ne se rend au nouveau pouvoir almohade qu'en 1155, pratiquement la dernière en Al-Andalus. Elle en paiera le prix. Les Almohades lui préfèrent Séville, capitale d'un gouvernement d'Al-Andalus fortement centralisé à partir du règne de Yusuf, deuxième souverain de la dynastie (1163-1184).

La situation qui prévaut au début de la domination almohade n'est pourtant pas sans rappeler celle qu'avaient trouvée les Almoravides. Très prudente, la mainmise almohade sur l'ouest d'Al-Andalus ne se heurte à aucun obstacle majeur. À l'est en revanche, la présence chrétienne à Almería est renforcée par la sécession des *taifas* d'Ibn Mardanish et de son beau-père Ibn Hamushk à Valence et Murcie. Dans les premières années d'une hégémonie almohade plus intéressée à la consolidation de son pouvoir au Maroc, puis à la conquête du Maghreb oriental, qu'au combat en Espagne, Grenade est un point ultime des possessions maghrébines, bordée à l'est et au sud par les terres hostiles de Murcie et d'Almería. L'étau se desserre en 1157 seulement, avec la reconquête d'Almería. La même année, la mort d'Alphonse VII, puis celle de son fils Sanche III (1158) laissent sur le trône de Castille un enfant d'un an, Alphonse VIII (1158-1214) dont la minorité paralyse l'avance castillane pendant vingt ans.

Les dissidences andalouses sont plus tenaces. Ibn Hamushk prend Jaén en 1159, puis Grenade en 1162, avec l'aide, semble-t-il, de chrétiens, et aussi de juifs islamisés de force dans les années précédentes. Mais la citadelle résiste, et l'armée de secours almohade remporte une victoire décisive sur les insurgés en juillet 1162, sur la colline même de l'Alhambra. Ibn Hamushk se soumet enfin en 1169, et Ibn Mardanish, qui meurt vaincu en 1172, conseille à ses enfants de passer un compromis avec les Almohades. L'est d'Al-Andalus est pacifié, mais la reconquête chrétienne bat en revanche son plein au Portugal. À la mort d'Alphonse VII, son royaume a été divisé en deux entre ses fils : à l'ouest le León, à l'est la Castille. En se séparant en 1158, les deux royaumes frères, qui seront définitivement réunifiés en 1230, tracent les limites respectives de leurs acquis, de leurs projets et de leurs rêves : parmi les territoires à reconquérir sur les musulmans, le León prendra tout ce qui est à l'ouest du Guadalquivir, la Castille, tout ce qui est à l'est jusqu'à Grenade. C'est la première fois, semble-t-il, que Grenade est mentionnée comme une cible plausible.

Malgré l'intérêt qu'il porte aux choses andalouses et le séjour de cinq ans (1171-1176) qu'il fait à Séville pendant son règne, le souverain almohade Yusuf (1163-1184) ne réussit guère qu'à ralentir la Reconquête, désormais stimulée par la relative entente des royaumes chrétiens et surtout par les nouveaux « Ordres militaires » de moines soldats créés sur le modèle des Templiers et des Hospitaliers de Terre sainte : Calatrava, Alcántara et Santiago. Évora au Portugal tombe en 1166, Teruel en Aragon en 1170, Cuenca en Castille en 1177. Yusuf lui-même est tué en 1184 au cours d'une expédition malheureuse contre le Portugal, sans doute le point le plus fragile de la défense musulmane.

L'intervention de tribus arabes enrôlées au Maghreb oriental donne plus de tranchant au règne de son fils Ya'qub (1184-1199), le protecteur d'Averroès. Il remporte en 1195 à Alarcos une victoire éclatante sur le roi de Castille Alphonse VIII et lui impose les termes de la trêve de 1201. La crainte même d'une résurrection des forces de l'Islam pousse les souverains chrétiens, sous l'aiguillon de la papauté, à contracter une alliance où seul le roi de León n'entre pas. À l'expiration de la trêve (1211), la guerre reprend à grande échelle. L'année suivante, les Castillans sont le fer de lance de l'armée chrétienne qui écrase les Almohades à Las Navas de Tolosa, le 16 juillet 1212.

Bien que l'issue de la *Reconquista* ait été tranchée ce jour-là, les conséquences immédiates en sont assez limitées. De fortes disettes (de 1215 à 1221) affectent les deux camps, en Espagne et au Maghreb, et diffèrent les projets politiques. Le calife almohade Al-Nasir meurt en 1214, tout comme le roi de Castille Alphonse VIII. Plus grave, son fils Henri I^{er} (1214-1217) le suit de peu dans la tombe. Un processus complexe s'engage qui aboutira à l'unification des royaumes de Castille et de León en 1230, mais qui retient jusque-là l'essentiel de l'attention du très jeune roi de Castille Ferdinand III (1217-1252). L'effondrement almohade ne commence vraiment qu'avec la mort de Yusuf II (1214-1224). Son successeur à Marrakech est rapidement évincé, et les princes de la famille royale almohade en charge du gouvernement des provinces andalouses font valoir tour à tour leurs prétentions au trône. C'est le gouverneur de Séville, Al-Ma'mun, qui l'emporte finalement à Marrakech en 1228-1229 grâce à la milice chrétienne qui l'appuie. Fait significatif de l'affaiblissement militaire almohade, les courants dominants se sont renversés : on recrute des hommes de guerre en Espagne pour l'emporter au Maghreb, tandis

que soixante ans plus tôt, on recrutait des guerriers au Maghreb pour mener le *jihad* en Espagne.

Vainqueur dans une capitale – Marrakech – qui lui est majoritairement hostile, al-Ma'mun s'acharne sur les cercles du pouvoir almohade ; surtout, il répudie l'héritage et l'idéologie du régime, fondés sur le message et la vénération de la personne du fondateur, Ibn Tumart, qu'Al-Ma'mun fait proclamer hérétique. L'empire almohade éclate aussitôt : le gouverneur de Tunis et celui de Tlemcen rompent avec Marrakech et se déclarent fidèles à l'héritage. Le clan rebelle des Mérinides, présent dès 1216 à Taza dans l'est du Maroc, y élargit son influence. Al-Andalus rejette les uns et les autres, et chasse les Almohades dès 1228-1229. En 1228, un révolté du nom d'Ibn Hud, qui prétend descendre des derniers rois de Saragosse, s'empare du pouvoir à Murcie et lève l'étendard noir, mythique, de la dynastie des califes abbassides de Bagdad. Cet appel à la légitimité arabe et orientale après 138 ans d'hégémonie berbère (1090-1228) renoue avec les plus vieilles traditions politiques andalouses. En quelques mois, tout l'Islam péninsulaire se rallie à lui, à l'exception de Valence, dont les descendants d'Ibn Mardanish s'assurent le contrôle.

Mais, une fois encore, la rude réalité des armes vient rappeler aux Andalous leur condition de producteurs incapables d'assurer leur défense, selon les termes de la théorie d'Ibn Khaldun. Ibn Hud est d'abord écrasé à l'ouest par les Léonais, et perd Mérida et Badajoz (1229-1230) ; à l'est, il est vaincu par les Castellans, qui s'emparent d'Úbeda et surtout de Cordoue (1233-1236). Sa popularité fond au fil des défaites, des exécutions qu'il ordonne, de la charge fiscale écrasante qu'il impose pour tenter de redresser la situation militaire. Il est assassiné à Murcie en janvier 1238. À Valence, Ibn Mardanish ne fait guère mieux face aux Aragonais, qui s'emparent des Baléares (1229-1235), puis de Valence (1238), enfin d'Alcira (1240) et d'Alicante (1246) où il a trouvé refuge.

C'est alors que monte l'étoile de Muhammad ibn Nasr, dit Ibn al-Ahmar, d'une famille de notables d'Arjona, dans la région de Jaén. D'abord subordonné à Ibn Hud, il s'empare de Grenade à la mort de son chef en 1238, puis de Málaga (1241) et enfin d'Almería (1246). Le royaume de Grenade est déjà constitué dans ses frontières durables. D'autant que tout le reste s'effondre : en 1243, les Castellans placent Murcie sous protectorat, puis enlèvent Jaén après un siège difficile en 1246.

Ils sont aux portes de Grenade et il ne faut attendre aucun secours du Maghreb. Au Maroc, les Almohades sont aux prises avec les Mérinides, qui leur enlèvent Fès en 1248. Le gouverneur almohade dissident de Tunis a promis en 1238 aux Valenciens assiégés une aide militaire qu'il s'est montré incapable d'apporter. Par chance pour Ibn

al-Ahmar, le roi de Castille vise Cadix et surtout Séville, la capitale de fait d'Al-Andalus depuis 80 ans, dont la conquête signifiera la fin de la *Reconquista*. Le Grenadin n'a pas le choix, pas beaucoup plus que 'Abd Allah en son temps. Il se soumet à Ferdinand, lui paie tribut, lui fournit même un contingent de troupes symbolique en signe de sa participation au siège de Séville, qui s'achève enfin en décembre 1248 par la capitulation totale de la ville. Ferdinand III sera enterré quatre ans plus tard dans la mosquée devenue cathédrale, sous une inscription quadrilingue (latin, espagnol, arabe et hébreu) qui célèbre sa gloire : la guerre est finie.

Avec Grenade subsistent quelques protectorats musulmans à Murcie, Cadix, Niebla, Jerez. Ils disparaissent à l'issue de la grande révolte des musulmans d'Andalousie et de Murcie contre leurs nouveaux maîtres castillans et aragonais entre 1260 et 1266. Ibn al-Ahmar, qui a soutenu le mouvement, aurait dû lui aussi être emporté par sa répression. Tel ne fut pas le cas. Le fragile protectorat castillan hâtivement rassemblé sous son autorité se révèle l'une des plus solides et des plus durables entités politiques de l'histoire andalouse. La longévité de la dynastie de Grenade (260 années entre 1232 et 1492) des Nasrides³⁴ est à peine moindre que celle de l'émirat et du califat des Omeyyades (275 ans entre 756 et 1031), sur un territoire et avec un rayonnement beaucoup plus restreints il est vrai.

Ces ambitions plus modestes se marquent d'abord dans la relative pénurie de chroniques qui relatent l'histoire de l'émirat. Avec son ami Ibn al-Khatib, plus intéressé par les fastes du passé andalou que par la modestie du présent, Ibn Khaldun est notre principale source d'informations jusqu'à la fin du ^{XIV}^e siècle. On peut attendre de ce théoricien de l'histoire que sa version des faits vienne conforter ses vues générales et résoudre les problèmes que lui pose la réalité. Car dans son existence même, le royaume de Grenade pose un problème évident à la théorie d'Ibn Khaldun. Rappelons que, pour lui, les Andalous, depuis leur domestication par le pouvoir omeyyade aux ^{IX}⁻^X^e siècles, sont des producteurs efficaces et nombreux, d'un grand savoir-faire agricole et artisanal, d'une remarquable culture intellectuelle, incapables cependant d'assurer leur défense et contraints de se placer sous la protection de forces tribales venues d'ailleurs – le plus souvent du Maghreb voisin. Or Grenade est gouvernée pendant deux siècles et demi par une dynastie andalouse qui ne dispose pas, par définition, des soutiens militaires qui pourraient lui assurer une aussi longue existence. Et si le royaume avait tiré ces soutiens militaires du monde tribal maghrébin, il aurait dû passer tôt ou tard sous la coupe de ces Maghrébins. De deux choses l'une : ou bien les Nasrides n'ont bénéficié d'aucun soutien tribal, et dans ce cas ils auraient dû disparaître au profit de la Castille ; ou bien il leur est venu un soutien du Maghreb, et dans ce cas ils auraient dû s'effacer devant leurs protecteurs maghrébins. La longévité des Nasrides est une énigme.

Une énigme qu'Ibn Khaldun va se plaire à élucider, en posant un premier principe : Grenade n'a pu subsister, comme Al-Andalus depuis la fin du ^x^e siècle, qu'avec un appui maghrébin. L'expérience désastreuse d'Ibn Hud et d'Ibn Mardanish après l'expulsion des Almohades suffirait à prouver qu'au milieu du ^{xiii}^e siècle, comme depuis longtemps déjà, les Andalous sont incapables de faire face aux forces de la *Reconquista*. Reste la vraie question : pourquoi ces forces maghrébines n'ont-elles pas annexé Al-Andalus comme l'avaient fait avant elles les Almoravides et les Almohades ?

Elles l'ont fait, répond Ibn Khaldun, ou du moins elles ont tenté de le faire, sans succès. Pour le comprendre, il faut revenir sur un aspect de la théorie. Lorsqu'une force tribale s'empare d'un territoire producteur, son chef, devenu roi – comme Zawi et Habbus dans le récit de 'Abd Allah – adopte vite les intérêts de ses sujets producteurs, « sédentaires » pour le dire comme Ibn Khaldun, et entre aussitôt en conflit avec sa propre tribu. Le propre de la monarchie et de l'État, c'est en effet la levée tranquille de l'impôt. Or la tribu, dans la mesure où elle est armée, est désormais l'obstacle majeur à l'affirmation de l'autorité royale. Il est ainsi dans la nature de la monarchie d'anéantir la force tribale qui l'a portée au pouvoir.

Les nœuds de la confrontation, comme on l'a déjà vu dans le cas de Badis, sont les changements de règne, au cours desquels le roi et les populations sédentaires soutiennent le plus souvent la candidature du fils – fût-il enfant –, tandis que la tribu met en avant un frère ou un neveu du roi défunt, plus apte à commander aux guerriers. Régulièrement, la monarchie écrase ces soulèvements et en exile les débris aux confins. Au centre du territoire d'une dynastie, l'ordre et la pacification progressent de génération en génération, tandis qu'aux confins subsiste une ceinture belliqueuse de clans exclus du pouvoir après l'échec de leur révolte. Peu à peu, la monarchie tue sa propre tribu – et donc se désarme – et la bellicosité des confins s'apaise avec la mort de la tribu. Ibn Khaldun évalue à un siècle ou un siècle et demi la durée totale du processus, de la naissance d'une dynastie à son extinction.

C'est ce mécanisme qui explique, selon Ibn Khaldun, la survie de Grenade. Du dernier tiers du ^{xiii}^e siècle à la fin du ^{xiv}^e siècle, Grenade fait figure de confins du royaume des Mérinides qui s'est substitué, au Maroc, à celui des Almohades. On se souvient que l'empire almohade éclate en 1230, lorsqu'Al-Ma'mun répudie la doctrine du fondateur Ibn Tumart. Au Maroc, les Almohades sont peu à peu débordés par un

autre clan berbère de la confédération des Zanata, venu des Hauts Plateaux de l'Ouest algérien d'aujourd'hui, les Mérinides, qui s'emparent en 1248 de Fès dont ils font leur capitale, puis en 1269 de Marrakech. On peut dire la monarchie mérinide enracinée à partir de la prise de Fès. La première crise de succession intervient dès la mort du fondateur en 1258. Son successeur Abu Yusuf (1259-1286) doit vaincre et expulser trois de ses frères qui aspiraient comme lui au trône en 1261-1262, au moment même où éclate la révolte des musulmans d'Espagne contre leurs souverains chrétiens. Les premiers bannis quittent ainsi le royaume mérinide pour faire le *jiḥād* en Espagne. Ils y trouvent le nom plus digne de *ghuzat*, « Volontaires de la Foi » pour reprendre la traduction que le baron de Slane a choisie dans les tomes de l'*Histoire universelle* d'Ibn Khaldun consacrés au Maghreb³⁵.

Le même Abu Yusuf, qu'on peut considérer comme le premier roi mérinide, affronte de nouveau sa tribu, après la prise de Marrakech (1269) qui consacre son triomphe. Il fait en effet désigner pour prince héritier son fils au détriment de plusieurs neveux qui avaient les préférences de la tribu. Une deuxième vague de révoltés exilés prend ainsi le chemin de Grenade en 1272-1273. Conforté par ces renforts maghrébins, mais inquiet du poids qu'ils prennent dans son royaume, Ibn al-Ahmar conseille à son fils, sur son lit de mort, de s'appuyer sur le royaume de Fès (1273). On ne comprend souvent qu'à moitié ce conseil. Certes, les Nasrides ont besoin d'un appui militaire maghrébin, mais les Volontaires de la Foi suffisent à leur assurer les quelques centaines, ou milliers, de guerriers capables de tenir en échec la Castille. En revanche seul le roi de Fès peut contenir les ambitions des Volontaires de la Foi sur le royaume de Grenade. Ces Volontaires sont des rebelles à l'autorité de la cour mérinide. Leur lutte en Espagne contre les chrétiens est sainte, mais un succès excessif risque de leur rendre les ambitions politiques dont on a voulu précisément les priver en les exilant en Espagne. En bref, il convient, pour le monarque mérinide, de faire en sorte que ses cousins, chefs des Volontaires de la Foi, ne s'emparent du pouvoir ni à Grenade, ni, bien sûr, à Fès³⁶. Il existe donc désormais une alliance implicite entre les cours de Fès et de Grenade pour les écarter du pouvoir.

Si Ibn al-Ahmar conseille à son fils Muhammad II de solliciter l'aide du sultan mérinide Abu Yusuf, c'est donc plutôt qu'il s'inquiète de l'autorité croissante de Musa ibn Rahhu, le chef des *ghuzat* et neveu du roi de Fès. Le souverain mérinide répond à l'appel dès 1275. Il engage alors la première des quatre campagnes victorieuses qu'il mènera entre 1275 et 1285 contre un royaume de Castille déchiré par l'incertitude sur la succession d'Alphonse X le Sage³⁷ (1252-1284). Ses victoires consolident l'Islam grenadin. Elles empêchent aussi, jusqu'à

sa mort en 1286, que son neveu et ses petits-neveux n'exercent une pleine hégémonie sur les Volontaires de la Foi.

Ce n'est que partie remise. Logiquement, en effet, l'expulsion des éléments les plus belliqueux de la tribu renvoie vers Grenade de génération en génération les souches les plus virulentes de la culture tribale. C'est en 1307-1310 que la monarchie mérinide vient à bout des résistances les plus vives, au prix de la crise la plus grave qu'elle ait connue jusque-là. Le sultan est assassiné lors du siège de Tlemcen, une guerre civile de trois années jette sur les côtes andalouses une large part de la famille royale mérinide, qui a pris part au complot et à la guerre civile. Elle vient y contester la domination des Rahhu à la tête des Volontaires de la Foi, puis des Nasrides sur le trône de Grenade.

Avec l'aide des nouveaux arrivants, le souverain nasride démet dès 1309 les Rahhu de leurs fonctions et les exile en Tunisie. Pendant quelques années, cette charge convoitée, qui confère à son titulaire la réalité du pouvoir à Grenade, est disputée entre les princes mérinides en exil. Le vainqueur se nomme 'Uthman ibn Abi-l-'Ula. Sa famille est arrivée en Espagne en 1286, après avoir tenté de contester, en vain, la succession du sultan Abu Yusuf à Fès. Son frère 'Abd Allah dirige brièvement les Volontaires de la Foi avant 1294, et trouve la mort au combat contre les Castellans. Devenu le chef de sa famille, 'Uthman appuie ses cousins les Rahhu jusqu'en 1307, avant de tenter de nouveau sa chance au Maroc à la faveur de la guerre civile. Vaincu au Maghreb, il se réfugie à Málaga. En 1314, il encourage et soutient la révolte du gouverneur nasride de la ville qu'il conduit à la victoire après une courte campagne militaire. Le nouveau souverain, Ismaïl, lui confère le commandement des Volontaires. La crise du pouvoir à Fès entre 1307 et 1310 a donc son exact pendant en Al-Andalus entre 1309 et 1314, preuve, s'il en est encore besoin, de la dépendance de l'émirat de Grenade vis-à-vis du sultanat mérinide. La crise est un peu plus longue à Grenade, et pour cause : l'autorité croissante de la dynastie mérinide au Maroc renvoie les pratiques tribales de l'autre côté du détroit, en Espagne. Paradoxalement, mais logiquement, l'affermissement de la monarchie à Fès affaiblit la monarchie à Grenade. 'Uthman ibn Abi-l-'Ula est le premier chef des Volontaires qui ose imposer le prétendant nasride qu'il a choisi sur le trône de l'émirat andalou. Mais à l'inverse, Grenade tire un incontestable bénéfice militaire de l'afflux de clans mérinides, tandis que le sultanat marocain s'affaiblit en les perdant. Les courbes de la stabilité politique et de l'efficacité militaire se croisent.

Les Castellans ne tardent pas à le mesurer. En 1312, à la mort du

jeune roi Ferdinand IV, le trône de Castille est revenu à un enfant d'un an, Alphonse XI. La régence est assurée par les frères et cousins du roi défunt. En 1319, deux de ces « infants » mènent contre Grenade une expédition militaire qui se heurte aux Volontaires de la Foi aux portes de la ville. La troupe castillane est écrasée, les deux infants tués. En deux siècles et demi d'existence, c'est la seule victoire notable que l'histoire puisse inscrire au crédit des Grenadins, ou plutôt de leurs alliés marocains. Le vainqueur, 'Uthman ibn Abi-l-'Ula est désormais le véritable maître de l'émirat andalou. Il règne de fait au nom du Nasride Ismaïl (1314-1325), puis de son fils Muhammad IV (1325-1333) qu'il a lui-même désigné. C'est en vain que le Nasride tente de lui susciter des rivaux parmi les Volontaires. À sa mort, en 1330, 'Uthman transmet sa charge et ses pouvoirs à son fils Abu Thabit. Une nouvelle dynastie mérinide est en train d'émerger en Al-Andalus. Selon la logique de la théorie d'Ibn Khaldun, les Banu Abi-l-'Ula semblent sur le point de se substituer sur le trône de Grenade aux Nasrides, dont l'existence politique ne tient plus qu'à un fil.

Ce fil, c'est celui qui relie Grenade à Fès. Heureusement pour eux, en effet, les Nasrides partagent le même intérêt politique que les sultans de Fès – à savoir éviter l'ascension au pouvoir suprême des Abi-l-'Ula, dissidents mérinides et prétendants potentiels au trône de Fès. En 1331, le sultan Abu-l-Hassan a succédé à Fès à son père. Plus que de la tribu, désormais marginalisée au Maroc, c'est de son cercle proche qu'il doit se défier. Son frère Abu 'Ali est vaincu, capturé et exécuté en 1332³⁸. Presque aussitôt l'affaire réglée, Abu-l-Hassan passe en Espagne pour y reprendre Gibraltar aux Castellans (1333). Depuis la mort d'Abu Yusuf en 1286, aucun souverain mérinide n'avait foulé le sol ibérique. Sans doute le jeune sultan nourrit-il d'immenses ambitions, qui le porteront à tenter quelques années plus tard la conquête de l'ensemble du Maghreb. Sans doute de toutes les guerres, le *jihad* contre les ennemis de la foi est la plus sainte. Mais l'enthousiasme religieux n'écarte pas nécessairement le calcul politique. En Espagne, Abu-l-Hassan a deux ennemis : la Castille et la famille des Abi-l-'Ula.

Le Nasride Muhammad IV ne s'y trompe pas. Aussitôt connue la nouvelle du succès du sultan à Gibraltar, il se porte à sa rencontre pour lui prêter hommage et solliciter son aide contre le chef des Volontaires de la Foi, dont la réaction est rapide. Abu Thabit ibn Abi-l-'Ula fait assassiner sur le trajet du retour Muhammad IV, dont il place le frère Yusuf I^{er} sur le trône de Grenade (1333-1354). Mais le nouveau souverain ne lui est pas plus favorable. Avec son assentiment, l'emprise du sultan de Fès sur Grenade s'accroît. En 1337, les Mérinides font la conquête de Tlemcen, ennemi acharné de la dynastie marocaine depuis des décennies. Abu-l-Hassan a réussi ce que ses ancêtres avaient rêvé d'accomplir depuis trois générations. Son règne est à son apogée. Il revient aussitôt en Espagne pour y combattre les chrétiens et en écarter les Abi-l-'Ula. Avec l'accord du Nasride Yusuf I^{er}, Abu Thabit et les siens sont déchus du commandement des Volontaires, expulsés en 1338 vers la Tunisie comme l'avaient été les Rahhu. C'est précisément un membre de cette ancienne famille des Rahhu, Yahya, qui reçoit de nouveau la charge de chef de Volontaires³⁹ (1338-1363).

Deux ans plus tard, le Mérinide Abu-l-Hassan est écrasé par le roi de Castille Alphonse XI à la bataille de Tarifa – ou du Río Salado – près du détroit de Gibraltar (1340). Le camp du sultan est pris, une partie de son harem périt dans le pillage. On a pu comparer cette défaite majeure à celle de Las Navas, subie par les Almohades en 1212.

Quelques années plus tard, accouru au secours de son allié le sultan hafside de Tunis, Abu-l-Hassan est de nouveau écrasé, cette fois par les tribus arabes coalisées contre lui, à la bataille de Kairouan (1348).

Le contraste entre le succès remporté contre le rival Abu Thabit et les désastres essuyés face à l'ennemi vérifie la théorie d'Ibn Khaldun : la puissance militaire de la dynastie décline à mesure que l'autorité royale s'affermirait aux dépens de la tribu. De génération en génération, les pouvoirs royaux alliés, à Fès et à Grenade, ont réussi à éroder la dissidence des leurs, au prix d'un dangereux affaiblissement militaire. La milice des Volontaires de la Foi n'est désormais plus guère alimentée par les tribus berbères domestiquées. La longueur même du mandat de Yahya à la tête des Volontaires – vingt-cinq ans – confirme un apaisement des rivalités, qui va de pair avec le déclin de l'efficacité militaire.

La mort d'Alphonse XI, frappé à 39 ans par la peste devant Gibraltar en 1350, et les troubles politiques qui paralysent le règne de son fils Pierre le Cruel (1350-1369) masquent l'impotence de Grenade. Une seule alerte grave vient troubler cette quiétude, au début du règne de Muhammad V (1354-1391), fils de Yusuf I^{er}. En 1359, le souverain est renversé par son frère Ismaïl, qui s'efface quelques mois plus tard devant le véritable instigateur du coup d'État, leur cousin Muhammad VI, allié aux Abi-l-'Ula. Mais l'usurpateur est lourdement battu par les Castillans. Les garnisons mérinides du détroit reçoivent l'ordre de rétablir Muhammad V, ce qui est accompli en 1362⁴⁰.

Revenu au pouvoir, Muhammad V destitue presque aussitôt Yahya ibn Rahhu, qui l'avait pourtant accompagné dans son exil et lui avait constamment témoigné sa fidélité. L'homme est irréprochable, mais les forces tribales qu'il est supposé mettre au service de Grenade n'existent plus. Si digne que soient sa conduite et sa vie, Yahya ne sert à rien. Pour la première fois en un siècle, un roi de Grenade ose s'en prendre ouvertement au chef des Volontaires, sans avoir besoin de s'assurer des appuis au sein de la milice. Cinquante ans plus tôt, ce sont au contraire les chefs de la milice qui faisaient et défaisaient les rois. Muhammad V songe un moment à prendre lui-même le commandement des Volontaires ou à le confier à son fils et héritier avant d'y renoncer :

Il plaça ensuite les Volontaires sous les ordres du prince Yusuf, son fils et son héritier désigné, et il enleva aux princes mérinides [les Rahhu et les Abi-l-'Ula] les commandements qu'ils exerçaient dans ces corps. Ayant ensuite reconnu qu'en se privant de l'appui d'une famille [mérinide] dont tous les membres étaient animés d'un même esprit de corps il perdait son meilleur moyen de défense, il revint sur sa première idée et déclara son favori, Ali Badr al-din [un Rahhu] à la tête des Volontaires de la Foi⁴¹.

Badr al-din n'est donc désigné ni pour ses qualités propres, ni même

pour son appartenance au clan des Rahhu, mais pour sa (lointaine) parenté avec le sultan de Fès. Par définition et depuis l'origine, le chef des Volontaires était un dissident des cercles du sultanat marocain. Il est ici choisi, au contraire, parce qu'il leur appartient. Ce que mesure Muhammad V, c'est que la défense de Grenade face aux Castillans, une fois anéanti le tranchant guerrier de la milice des Volontaires, ne repose plus que sur le soutien de la monarchie de Fès. Il reconnaît par là même que Grenade est vassale de Fès. Pour sauver leur trône des dangers opposés de leurs auxiliaires militaires maghrébins et de la reconquête chrétienne, les Nasrides n'ont eu d'autre recours que d'entrer dans la mouvance du trône mérinide. À l'heure où un nouveau roi, Henri II de Trastamare (1369-1379), monte sur le trône de Castille, Grenade menacée, désarmée, se livre totalement à la protection d'une dynastie marocaine dont la destinée penche pourtant déjà vers son terme.

Chapitre II

La fin de l'émirat de Grenade

L'épuisement de la puissance mérinide dans le dernier quart du ^{xiv}^e siècle n'entraîne pas pour le royaume de Grenade les graves conséquences que la théorie d'Ibn Khaldun aurait laissé craindre. Du moins les inévitables conséquences de la perte de l'appui marocain ne se manifesteront-elles pas avant le milieu du siècle suivant. Au contraire, la fin du règne de Muhammad V (1359-1391) marque l'apogée politique des Nasrides, et ce succès se nourrit précisément du déclin de la puissance tutélaire du royaume de Fès.

Pourtant, en 1372 encore, Muhammad V essuie un grave échec avec la défection de son principal ministre et illustration majeure de son règne, le vizir et poète Lisan al-Din ibn al-Khatib, qui quitte subrepticement Grenade pour Fès comme un sujet mécontent s'en va se plaindre auprès du souverain du mauvais gouvernement d'un préfet de province. 'Abd al-'Aziz, qui règne à Fès, est en effet l'un des derniers de l'étonnante galerie des grands souverains mérinides du ^{xiv}^e siècle. Non pas le dernier à manifester l'ambition d'un empire maghrébin, mais le dernier à disposer des moyens de cette ambition. Il vient d'occuper Tlemcen, la vassale rétive, la vieille rivale, comme son père et son grand-père l'avaient fait avant lui (1370), puis d'élargir sa domination au Maghreb central jusqu'au méridien d'Alger (1371-1372). Tout semble annoncer l'aube d'un règne glorieux. Ibn Khaldun, qui servait jusque-là les rois de Tlemcen, passe au service du sultan mérinide, et lui concilie l'appui des Riyah, la principale de ces tribus arabes désormais indispensables à la réalisation des visées conquérantes de toute monarchie maghrébine. À son tour, Ibn al-Khatib, inquiet de la froideur de l'émir nasride et en conflit avec le chef des Volontaires de la Foi, le prince mérinide 'Abd al-Rahman, véritable vice-roi de Grenade, choisit de passer à Fès. Il n'est pas impossible, comme nous le dit son ami Ibn Khaldun¹, que l'ancien vizir de Grenade ait conseillé à son nouveau maître de conquérir le petit royaume andalou pour mettre un comble à sa gloire et rendre au royaume marocain les limites que lui avaient données la dynastie des Almohades. Mais le sultan 'Abd al-'Aziz ne lui offre qu'une brève protection. Il meurt quelques mois plus tard, et avec lui s'en vont la puissance des Mérinides et les rêves des lettrés. Ibn Khaldun abandonne la politique, Ibn al-Khatib va y perdre la vie.

Tlemcen et le Maghreb central sont aussitôt abandonnés par les Mérinides. Mais le pire est à venir. À Grenade en effet, qu'il estime toujours menacée par les projets de la cour de Fès, Muhammad V fait jouer son arme la plus redoutable, dont il ne cessera d'user jusqu'au

bout de son règne, à savoir les princes mérinides exilés. Tous ont en effet des droits au trône de Fès ; chacun d'eux peut donner une teinte de légitimité mérinide à toute révolte, à toute sécession maghrébine qui en aurait besoin. Les Volontaires de la Foi, ou ce qu'il en reste, assurent en outre à certains d'entre eux les contingents de troupes les plus solides de l'Empire mérinide. Pris par l'urgence d'une possible invasion marocaine, puis enhardi par le succès de ses premières tentatives, Muhammad V de Grenade se constitue, pendant les quinze dernières années de son règne, en entrepreneur de désordres et de troubles dans le Maroc voisin.

D'emblée, dès 1373-1374, il y allume la guerre civile en encourageant deux de ses hôtes – et non un seul, comme de plus naïfs l'auraient fait – à revendiquer le trône marocain, où le vizir du sultan défunt 'Abd al-'Aziz a fait monter le très jeune fils de son maître. Ces deux cousins prétendants, dont l'un exerçait à Grenade la charge de chef des Volontaires de la Foi, ont la sagesse de conclure un accord contre le pouvoir de Fès. Abu-l-'Abbas aura Fès ; 'Abd al-Rahman régnera sur Marrakech et le sud du pays. Azemmour, au centre du Maroc, fera frontière entre les deux entités. Sans doute l'un et l'autre ne voyaient-ils dans ce partage que la concession nécessaire à la conclusion d'une alliance contre la lignée établie. Sans doute ni l'un ni l'autre n'avaient-ils l'intention de respecter le contrat au-delà de la victoire commune sur l'ennemi. Mais c'était compter sans le roi de Grenade, qui réussira toujours à placer sur le chemin du triomphe de l'un ou de l'autre l'obstacle d'un autre prince mérinide. Ce qui n'était ainsi qu'un arrangement provisoire – la division du Maroc – devait survivre à tous les protagonistes et durer jusqu'au début du xvi^e siècle au moins, jusqu'à la victoire des Saadiens de Marrakech sur les Wattassides de Fès et la réunification du Maroc.

Les Grenadins sont fortement soutenus dans leur entreprise d'étouffement et de division des Mérinides par Tlemcen, voire par Salé. Tous les vassaux majeurs de Fès s'acharneront en effet avec succès, pendant des décennies, à entraver la résurrection d'un centre de pouvoir fort qui pourrait menacer leur indépendance. Seuls l'assaut donné par les Espagnols et les Portugais contre les côtes du Maroc au xv^e siècle, puis la chute de Grenade en 1492, et enfin l'essor de la puissance ottomane à Alger au début du xvi^e siècle bouleverseront le jeu que Muhammad V avait mis en place à la fin de son règne.

Aussitôt le prince Abu-l-'Abbas maître du pouvoir à Fès, en 1374, il règle les comptes de son protecteur nasride Muhammad V. Ibn al-Khatib est arrêté. Quelques semaines plus tard, il comparaît devant un tribunal pour une hérésie supposée dont la postérité a quelque mal à percevoir la moindre trace dans une œuvre certes brillante, mais d'un ton très prudent et conservateur. Il est vrai que, dans un monde de

langue arabe déjà tout acquis à l'orthodoxie sunnite la plus stricte, l'accusation de déviance religieuse est portée contre presque tous les esprits indépendants, originaux, ou simplement remarquables et remarqués. Les grands mystiques, Ibn Sab'in, Ibn 'Arabi, mais aussi Ibn Khaldun et beaucoup d'autres, en seront la cible, sans grand dommage. L'accusation devient mortelle en revanche quand elle est soutenue par le pouvoir politique, comme c'est ici le cas.

Devant le tribunal, le rôle du procureur est tenu par l'envoyé andalou, Ibn Zamrak, ancien disciple de l'accusé, qui a remplacé Ibn al-Khatib dans la faveur de Muhammad V et sur les murs de l'Alhambra. Les juges hésitent, Ibn al-Khatib est sans doute le meilleur poète arabe de son temps ; plusieurs de ses amis s'efforcent de le sauver – parmi eux Ibn Khaldun, qui tente de mobiliser ses appuis dans les tribus arabes, toujours très écoutées du pouvoir.

S'il faut en croire sa version des faits, les envoyés grenadins, avec la complicité du nouveau vizir de Fès, décident de brusquer les choses. Un groupe d'hommes de main recrutés dans la plèbe de la capitale marocaine donne l'assaut de nuit à la prison où Ibn al-Khatib est détenu, et l'étranglent. Le lendemain de son enterrement, le corps du poète est brutalement exhumé et en partie brûlé par des inconnus, ce qui donne la mesure des ressentiments qu'il avait suscités. Dans le récit de cette fin sordide qu'il rapporte en détail, Ibn Khaldun fait partager au lecteur la compassion pour la victime, qui se sait condamnée et trouve pourtant la force d'écrire et de chanter la putréfaction qui attend son corps, en même temps que son mépris pour les bourreaux. Un pouvoir qui commence ainsi ne mérite pas d'être servi. Mais Ibn Khaldun en tire aussi un renforcement de sa réflexion sur la fragilité des vizirs, hommes de plume sans pouvoir militaire réel, saltimbanques de la prose d'apparat et de la poésie de cour. Ibn al-Khatib a cru, parce qu'il était aimé et fêté par les lettrés, qu'il pesait dans l'histoire. Il se trompait. Seule pèse, à l'heure du danger, la réalité du rapport de force, les solidarités armées qu'on peut convoquer. Et Ibn al-Khatib l'Andalou, né dans un pays très civilisé, où ces solidarités sont nulles, n'a pas même perçu la nécessité de se les constituer. Au moment de son procès, seuls quelques lettrés de ses amis – Ibn Khaldun par exemple – ont pris franchement sa défense. Ils auraient pu agir sur les membres du tribunal, qui sont comme eux des clercs, parfois des collègues ou des amis. Ils demeurent impuissants devant la violence brute de la rue.

Le Nasride quant à lui trouve dans l'avilissement du pouvoir de Fès une gloire paradoxale au détriment de la défense de son royaume contre les incursions chrétiennes. À mesure que les forces mérinides s'épuisent, l'efficacité militaire des Volontaires de la Foi s'étirole. En 1380, Muhammad V ose ce qu'aucun roi de Grenade n'avait fait avant

lui : il se proclame chef des Volontaires, charge qu'avaient exercée sans aucune exception des princes mérinides depuis l'origine de l'institution un siècle plus tôt. Entre 1382 et 1387, il réussit à imposer quatre souverains successifs sur le trône de Fès. La mort du dernier, Abu-l-'Abbas en 1393, défait rapidement l'autorité de la dynastie. En 1420, les seigneurs wattassides de Salé, qui se sont illustrés dans la défense du littoral contre les chrétiens, placent définitivement en étroite tutelle les Mérinides, dont la dynastie s'éteindra en 1465.

La menace chrétienne se réveille en effet au tournant du ^{xv}^e siècle après avoir largement épargné le règne de Muhammad V. La Castille de la seconde moitié du ^{xiv}^e siècle, comme d'autres royaumes de la Chrétienté, est entrée dans l'âge des grands troubles de la genèse de l'État. L'institution d'un véritable impôt, d'un embryon d'armée professionnelle, d'une justice royale toujours plus hégémonique au détriment des justices seigneuriales bouleversent la donne politique. Pour compter, il est désormais nécessaire de peser au centre de l'État en voie de constitution, où afflue une part décisive de la richesse du royaume. Pour s'emparer des caisses publiques et de l'esprit du roi, les clans aristocratiques et les conseils urbains forment ligues et alliances dont les conflits vont occuper plus d'un siècle d'histoire castillane, jusqu'à la pacification des Rois catholiques. Grenade disposera de ce sursis, tout comme elle pâtera, une fois la mue achevée, de la force de l'État nouveau dont les Rois catholiques héritent.

Muhammad V a joui de la meilleure part des troubles de Castille, comme il a entretenu les troubles marocains. Entre 1356 et 1369, le jeune roi Pierre le Cruel est en butte à la révolte de son demi-frère, Henri de Trastamare, le futur Henri II, appuyé par une bonne partie de la noblesse et par l'Aragon. Pierre est en revanche soutenu par le Portugal. Mais le conflit déborde vite les frontières de la péninsule pour rejoindre la grande guerre de Cent Ans qui oppose la France à l'Angleterre. Après 1360, les deux pays sont en principe en paix après la victoire anglaise de Poitiers (1356) qui a dépouillé le royaume de France d'une large part du Midi. Mais le roi de France Charles V prépare la revanche en envoyant son connétable, Bertrand Du Guesclin, combattre aux côtés d'Henri de Trastamare. Du coup, le Prince Noir, vainqueur de Poitiers, héritier du trône d'Angleterre et gouverneur de la Guyenne et de la Gascogne anglaises, vole au secours de Pierre le Cruel. Longue, confuse, entrecoupée de trêves et de nouvelles victoires anglaises, la guerre se termine en 1369 à l'avantage du Trastamare et des Français.

Pierre est tué, mais la cause de sa fille, épouse du duc de Lancastre, est toujours défendue par le Portugal et l'Angleterre. Henri de Trastamare, devenu Henri II (1369-1379), passe l'essentiel de son règne à ce conflit élargi au Midi de la France par la reprise des hostilités de la guerre de Cent Ans. La mort sans héritier légitime du roi du Portugal (1383) complique la querelle. Le fils d'Henri II, Jean I^{er} (1379-1390), prétend unir Castille et Portugal. Mais la résistance portugaise inflige aux Castillans une défaite humiliante et

décisive à la bataille d'Aljubarrota (1385), et les Trastamare, vaincus, doivent affronter de nouveau les prétentions anglaises du duc de Lancastre, au nom des droits de la fille de Pierre le Cruel sur le trône de Castille. La guerre avec le Portugal rebondit encore entre 1396 et 1402 sous le règne d'Henri III (1390-1406), fils de Jean I^{er}. La Castille en est à ce point mobilisée que Jean I^{er} songera un moment à la fin de son règne à diviser ses possessions en liant le sort du León – l'ouest de la Castille – à celui du Portugal, et en constituant le reste de la Castille et l'Andalousie déjà reconquise en royaume séparé. Ce projet, qui n'eut pas de suite, n'en révèle pas moins le relatif désintérêt des premiers Trastamare pour la guerre contre Grenade.

Mais l'affaiblissement de l'Islam maghrébin et la vigueur du Portugal sous la nouvelle dynastie des Avis (après 1385) ne pouvaient manquer de relancer la guerre contre les Maures. En 1399 (ou 1401 selon d'autres sources), les Castillans lancent un premier raid dévastateur de l'autre côté du détroit de Gibraltar, sur la ville de Tétouan. En 1415 surtout, les Portugais s'emparent de la principale cité du détroit, Ceuta. Leur domination y a été précédée par celle des Grenadins, qui tenaient la ville depuis le dernier quart du xiv^e siècle. Ces premières têtes de pont chrétiennes sur les côtes d'Afrique sont en fait, dans l'esprit des hommes du temps, les dernières cités ibériques, cibles naturelles de la Reconquête. Mais les conséquences de la prise de Ceuta sont considérables. À Fès, les Mérinides qui ont démontré leur impuissance sont remplacés par les Wattassides de Salé, mieux armés pour combattre la menace chrétienne (1420). Les Portugais s'engagent en effet dans une entreprise générale de conquête ou de contrôle du détroit de Gibraltar d'abord, puis des côtes atlantiques du Maroc et de la Mauritanie d'aujourd'hui. C'est le début de la grande navigation portugaise le long des côtes de l'Afrique qui aboutira en 1487 au doublement du Cap de Bonne-Espérance et, en 1498, à la traversée de Vasco de Gama vers l'Inde. C'est aussi le début d'un réveil du *jihād* marocain, en particulier dans les tribus arabes du sud du pays, dont les Portugais abordent les côtes après 1440. Le mouvement chérifien en sort, qui appuie les droits au trône des descendants marocains de la famille du Prophète. Il triomphe avec les Saadiens (1525-1667) et gouverne jusqu'à nos jours un Maroc réunifié.

Dans la péninsule Ibérique même, la chute de Ceuta (1415) a été précédée par celle d'Antequera (1410), importante place forte de l'ouest du royaume de Grenade dont la prise taille une hernie douloureuse dans la défense des frontières nasrides. Le roi Henri III (1390-1406) le Dolent (« le Souffrant ») monte sur le trône à 11 ans et meurt à 27. La régence de l'enfant-roi Jean II – il a un an à la mort de son père – est assurée par la reine et le jeune frère du roi défunt, Ferdinand, décidé à renouer avec la gloire. Antequera est sa première

cible, et il y gagne son surnom de Ferdinand « d'Antequera ». Il est probable que le royaume de Grenade aurait subi bien plus de dommages si Ferdinand n'avait été sollicité pour la succession d'Aragon. Comme le roi du Portugal un quart de siècle plus tôt, Martin l'Humain d'Aragon est mort sans descendance légitime (1410). Parmi les candidats possibles au trône, les délégués des trois entités qui composent la Couronne – Catalogne, Valence et Aragon proprement dit – choisissent Ferdinand au terme du compromis dit de Caspe (1412). Ferdinand ne règne que quatre ans (1412-1416), mais il pose, comme le remarque Adeline Rucquoi², les bases « d'une future union des royaumes péninsulaires », en mariant l'un de ses fils, Jean, à l'héritière du roi de Navarre, Charles le Noble, et en plaçant deux autres à la tête des puissants Ordres militaires – de moines soldats – de Santiago et d'Alcántara en Castille.

Le règne des premiers Trastamare avait été occupé – et troublé – par la « question portugaise », entre 1369 et 1406 au moins. Celui des Trastamare du ^{xv}e siècle est perturbé par la « question aragonaise ». C'est qu'en effet une branche de la dynastie castillane, très proche du trône, règne désormais sur l'Aragon, sans avoir renoncé à ses droits éventuels sur la Castille. Au-delà de sa longue régence, le règne personnel de Jean II de Castille (1425-1454), brillamment servi par son inébranlable connétable, Álvaro de Luna, est traversé par la lutte qu'il mène contre les « infants d'Aragon », fils de Ferdinand d'Antequera, qu'il s'agisse des maîtres des Ordres militaires ou de Jean, devenu très jeune roi de Navarre à la mort de son beau-père en 1425. Le royaume de Grenade trouve dans ces circonstances un nouveau sursis.

La monarchie aragonaise est en outre, malgré les difficultés économiques et démographiques de la Catalogne, en pleine expansion. Le fils aîné de Ferdinand d'Antequera, Alphonse le Magnanime, roi d'Aragon de 1416 à 1458, consacre une large part de sa vie au royaume de Naples qu'il conquiert (1435-1445) et où il réside ensuite jusqu'à sa mort. Sans fils légitime survivant, Alphonse lègue Naples à son fils naturel Ferrante, mais tout le reste de ses possessions à son frère Jean II, déjà roi de Navarre et désormais roi d'Aragon (1458-1479). D'abord marié à l'héritière de Navarre, morte en 1441 après lui avoir donné plusieurs enfants, Jean II épouse ensuite une noble castillane, dont il aura en 1451 l'infant Ferdinand, le futur Roi catholique. Le mariage de Ferdinand et d'Isabelle de Castille, en 1469, est donc préparé par deux générations de manœuvres politiques et de parentés conflictuelles. Ferdinand est presque aussi Castillan que son épouse. Mais cette proximité même le desservira auprès de beaucoup, qui redouteront l'autorité d'un roi capable de s'appuyer sur des forces (aragonaises) étrangères à la Castille, ou qui préféreront au versant

aragonais le traditionnel penchant portugais de la politique castillane.

Le relatif désintérêt de la Castille pour Grenade se marque dans l'ignorance où nous sommes de l'histoire de l'émirat au ^{xv}^e siècle. Aucune chronique arabe ne remplace l'*Histoire universelle* d'Ibn Khaldun, qui s'interrompt avec la mort de son auteur, au tournant du ^{xv}^e siècle. Quant aux chroniques chrétiennes, elles ne nous parlent en abondance de Grenade qu'à partir des années 1480, lorsque l'émirat devient l'objet majeur de la politique des Rois catholiques. C'est encore sur cette même époque de la chute de l'Islam andalou que porte l'unique et ultime chronique arabe anonyme³, probablement rédigée dans les premières années du ^{xvi}^e siècle. Pendant l'essentiel du siècle, entre Antequera (1410) et le début de la guerre de Reconquête (1481-1482), les affrontements militaires entre Grenade et la Castille, de peu d'ampleur, sont confiés aux grands seigneurs de l'Andalousie du Guadalquivir (Séville, Cordoue, Cadix, Jaén), chrétienne depuis la première moitié du ^{xiii}^e siècle.

Cette paix relative, Grenade la paie d'une soumission accrue. Yusuf III, petit-fils de Muhammad V (1408-1417), doit payer tribut après sa défaite d'Antequera. Aux pressions de la Castille s'ajoutent après 1420 le jeu de grandes familles grenadines adossées aux capitales provinciales de Málaga, Guadix ou Almería. La plus connue apparaît précisément dans les querelles de la succession de Yusuf III, après 1417. Les Abencérages (Banu Sarraj) soutiennent en effet Muhammad IX le Gaucher, cousin de l'émir défunt, contre son fils Muhammad VIII le Petit. Les deux prétendants règnent tour à tour entre 1417 et 1429. La victoire du Gaucher entraîne une intervention castillane, victorieuse à la bataille de la Higuera (1431). Yusuf IV, mis en place par les vainqueurs, ne se maintient cependant qu'un an (1431-1432). La Castille reconnaît en 1439 la souveraineté du Gaucher contre le doublement du tribut que payait jusque-là Grenade.

Mais Muhammad IX meurt en 1453, l'année même où les Ottomans s'emparent de Constantinople, jetant la consternation et la volonté de revanche dans tout l'Occident. L'année suivante, un roi jeune, Henri IV, monte sur le trône de Castille, et il reprend, dès 1455, les opérations de harcèlement contre Grenade. En 1462, elles aboutissent à la prise d'Archidona et surtout de Gibraltar, disputé depuis plus d'un siècle et demi entre Grenade, la Castille et les dynasties marocaines. Très symboliquement, le détroit est fermé, de part et d'autre, par les chrétiens qui tiennent à la fois Ceuta, Gibraltar et bientôt Tanger, conquise par les Portugais en 1471. Grenade ne recevra plus de secours massif du Maghreb, et son sort, chacun le sait désormais, est scellé. Seuls les nouveaux troubles que connaît la Castille entre 1464 et 1478 – les derniers avant que le pouvoir monarchique s'impose absolument – retardent l'échéance d'une quinzaine d'années.

À Grenade, les Abencérages profitent de cette accalmie : un temps éloignés du pouvoir après la mort du Gaucher, ils écartent le roi Sa'd en 1464 au profit de son fils Abu-l-Hassan 'Ali, que les chroniques chrétiennes désignent sous le nom de Muley Hacen (« Monseigneur Hassan »). À partir de là, en effet, nous entrons dans une zone de l'histoire de Grenade mieux éclairée par les chroniques castillanes. C'est que les personnages qui entrent en scène vont y rester jusqu'au dénouement, c'est-à-dire jusqu'à la conquête chrétienne. Muley Hacen est l'une des grandes figures du drame, et nous lui conserverons donc, comme à son fils Boabdil, le nom que lui ont donné les auteurs chrétiens à travers lesquels nous le connaissons.

L'acte central du règne nous est connu par sa transmutation poétique dans le *Romancero* castillan, et par ses lointains échos romantiques. En 1470, Muley Hacen se dégage de la tutelle des Abencérages en faisant exécuter le chef du clan et nombre de ses parents et clients. Ginés Pérez de Hita, l'auteur des *Guerras de Granada*, place ce sanglant épisode dans la cour des Lions, et il donne ainsi à la lecture romantique la note de tragique qui épice la douce mélancolie de l'Alhambra. Étrangement, cette défaite politique établit l'impérissable postérité des Abencérages. Désormais soumis, ils semblent avoir pris le parti de la concubine et favorite, d'origine chrétienne, de Muley Hacen, au détriment de sa première épouse Aïcha, des fils qu'il en avait eus, et de son frère Al-Zaghal. Cette prise de position place ainsi par anticipation les Abencérages parmi ceux qui accepteront la domination chrétienne, ou du moins, parmi ceux qui s'opposeront aux ennemis des Rois catholiques, à savoir Aïcha, son fils Boabdil et Al-Zaghal. L'image de chevaliers accomplis qu'ils vont gagner dans la littérature « mauresque », on le verra, tient ainsi en partie aux choix aléatoires d'une stratégie familiale dont nous ignorons presque tout.

La destinée glorieuse des Rois catholiques commence par un temps de troubles que leurs ambitions, et leur mariage même, infligent à la Castille. À partir de 1464, le roi Henri IV est contesté, comme l'avaient été tous ses prédécesseurs depuis l'origine des Trastamare, par un parti nobiliaire qui va grossissant avec les années. L'homosexualité à peine dissimulée du roi, ses manières « mauresques », qui choquent et qui surprennent sans doute plus qu'elles ne l'auraient fait un siècle auparavant à l'apogée des modes mudéjares, aiguïsent l'hostilité. Il s'y ajoute l'infidélité ouverte de la reine dont on dit qu'elle a conçu sa fille du majordome et favori du roi, Beltrán de la Cueva. Or cette petite fille est l'héritière présumée de la Couronne, une héritière que beaucoup ne reconnaissent pas.

En 1467, la noblesse rebelle se rassemble autour du demi-frère du roi, l'infant Alphonse né, comme sa sœur Isabelle, du second mariage du roi Jean II de Castille. À 14 ans, Alphonse porte tous les espoirs, mais il meurt l'année suivante. Les rebelles se tournent naturellement vers sa sœur aînée Isabelle, âgée de 18 ans. Elle reçoit d'emblée le soutien presque unanime de la noblesse comme des villes de l'Andalousie du Guadalquivir, ce qui explique sans doute en partie l'intérêt qu'elle portera toujours aux affaires de Grenade. Mais pour l'heure, elle opte pour la négociation avec le roi son frère. Un accord est conclu à l'entrevue de Toros de Guisando en septembre 1468. Le roi régnera jusqu'à sa mort, mais Isabelle lui succédera, et non sa fille à laquelle sa naissance illégitime supposée vaut dans le camp – majoritaire – des partisans d'Isabelle le nom ignominieux de *Beltraneja* – du nom de son père présumé, le comte Beltrán de la Cueva.

Isabelle est d'âge à se marier, et elle apportera en dot la Castille. Elle refuse l'union que le roi et son favori, le marquis de Villena, lui proposent avec l'infant héritier du Portugal. Le projet a pour premier mérite de poursuivre une tradition dynastique. Dès le règne de Jean I^{er} pour le moins, les Trastamare ont recherché l'union avec le Portugal. Il a aussi pour but d'écarter l'autre candidat, l'infant d'Aragon Ferdinand, d'un an plus jeune qu'Isabelle et son cousin. Leurs grands-pères respectifs, le roi Henri III le Dolent et Ferdinand d'Antequera, étaient frères, ce qui aurait dû suffire à écarter ce mariage pour consanguinité, au terme du droit de l'Église. Plus grave politiquement, le mariage aragonais marquerait la victoire historique des « infants d'Aragon » que le roi Jean II de Castille, père d'Henri IV et d'Isabelle, s'était efforcé d'écarter des affaires du royaume tout au

long de son règne. Mariage improbable, donc, et contraire à la tradition trastamare. Mais c'est pourtant celui qu'Isabelle choisit, peut-être parce que son frère le roi le lui déconseille. Elle engrange ainsi le soutien de l'ancien parti des infants d'Aragon, des Enríquez, amiraux de Castille et parents de la mère de Ferdinand, de l'archevêque de Tolède, très hostile à Henri IV. Les deux héritiers se marient en 1469.

Face à la Castille, l'Aragon fait cependant pâle figure. C'est à peine si le royaume atteint à la fin du ^{xv}^e siècle le niveau de population qu'il avait avant les épidémies récurrentes de peste des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, soit environ un million d'habitants. La Catalogne a perdu, entre 1350 et 1480, 30 % de sa population – elle compte environ 350 000 habitants vers la fin du ^{xv}^e siècle –, même si ces pertes sont à peu près compensées par la croissance de l'Aragon (de 200 000 à 300 000 habitants) et du royaume de Valence (de 200 000 à 350 000 habitants). Barcelone, tombée de 50 000 habitants en 1348 à 20 000 en 1477, est désormais largement surclassée par Valence (peut-être 70 000 habitants en 1483), l'une des trois plus grandes villes de la péninsule avec Séville et... Grenade.

En outre, la royauté aragonaise a manqué l'épreuve de la construction d'une monarchie moderne, adossée à une justice souveraine et à de fortes prérogatives fiscales. En Aragon comme en Castille, et dans une certaine mesure en France, les prétentions fiscales du roi se sont heurtées dès l'origine, dans les dernières années du ^{xiii}^e siècle, à la résistance de la noblesse et des villes. Mais alors que les rois de Castille et de France ont réussi à surmonter la crise, puis à s'imposer au ^{xiv}^e siècle, les rois d'Aragon ont dû céder, et n'ont jamais repris l'initiative. L'arrivée au pouvoir de la lignée castillane des Trastamare après le compromis de Caspe (1412) aggrave cette impuissance relative. La Catalogne, qui avait déjà marqué sa réticence à Caspe, retire son allégeance au roi Jean II (1458-1479) entre 1462 et 1472, et le roi de France Louis XI en profite pour réoccuper le Roussillon (1475), que la guerre de Cent Ans avait permis aux Aragonais de récupérer. En Catalogne comme à Valence depuis le ^{xiv}^e siècle, toute levée d'impôt doit être approuvée et surtout contrôlée par une *Diputació* permanente qui surveille le pouvoir royal. En Aragon, le *Justicia mayor*, magistrat inviolable, limite les prérogatives judiciaires du roi.

Si le roi d'Aragon s'est trouvé à la merci de ses « États », c'est-à-dire des représentants de la noblesse et des villes de ses royaumes, c'est qu'il a dû souvent solliciter leur aide pour des aventures extérieures. Le premier « pacte » passé entre le roi et ses sujets par Pierre III, entre 1282 et 1285, est contemporain de la conquête aragonaise de la Sicile, arrachée à Charles d'Anjou, frère de Saint Louis, et donc de la guerre qui s'ensuivit inévitablement contre le colosse français. Au ^{xiv}^e siècle,

les Catalans ont soumis la Sardaigne ; au x^v^e siècle, Alphonse le Magnanime y ajoute le royaume de Naples – le tiers méridional de l'Italie. Faible dans ses possessions espagnoles, le roi d'Aragon peut compter sur un petit empire méditerranéen, dont Ferdinand affermira les bases en battant les Français en Italie, et qui entrera dans l'héritage de Charles Quint.

Mais les troupes qui lui donneront la victoire en Italie comme à Grenade sont largement castillanes. Avec 4,3 millions d'habitants à la fin du x^v^e siècle, plus que l'Angleterre probablement, quatre fois plus que l'Aragon, la Castille est un des rares pays européens dont la peste n'ait pas brisé l'expansion aux xiv^e et xv^e siècles ; et aussi l'un de ceux où des rois énergiques, appuyés sur les villes et sur un large renouvellement de la noblesse à l'occasion de la révolte trastamare, ont réussi à imposer leur pleine souveraineté. Machiavel fait de Ferdinand d'Aragon l'un de ses deux grands modèles politiques, avec César Borgia, car « de petit roi, il est devenu par gloire et renommée le premier roi de la Chrétienté ». Il se hisse ainsi au premier rang de ces « hommes nouveaux » partis de rien ou presque et qui ont su construire un pouvoir sur l'habileté et le courage de leur politique.

L'une des raisons, dit Machiavel, en est la guerre de Grenade et sa victoire, une autre « la sainte cruauté » dont il s'arma en chassant les « Marranes » – en fait les juifs – de ses royaumes. Il faudrait en ajouter une troisième, qui est l'apport de la Castille à ces ambitions. Isabelle, épouse respectueuse, ne lui fera cependant jamais oublier ses volontés. La prise de Grenade, dont Ferdinand devait tirer tant de profits en Europe, est d'abord l'ambition obstinée de la reine de Castille. Il est d'ailleurs entendu que les deux royaumes de Castille et d'Aragon restent strictement séparés dans leurs institutions, et dans leurs possessions présentes et futures. Naples est Aragonais – même si le royaume sera reconquis sur les Français par des forces essentiellement castillanes – tout comme l'Amérique bientôt découverte et conquise sera l'exclusive possession de la Castille.

LA VICTOIRE D'ISABELLE

Henri IV de Castille meurt en décembre 1474. Isabelle est couronnée reine quelques jours plus tard à Ségovie, avec l'appui de la majorité de la noblesse et des villes, selon le compromis passé six ans auparavant à Toros de Guisando. Mais une partie de l'entourage du roi défunt, avec le marquis de Villena, et quelques grands clans nobiliaires, comme les Mendoza, ducs de l'Infantado et seigneurs de Guadalajara, se maintiennent aux côtés de la fille d'Henri IV. Quelques mois plus tard, ce camp hostile est renforcé par le Portugal, inquiet des conséquences de l'union de la Castille et de l'Aragon. Le roi du Portugal épouse la Beltraneja (elle a 13 ans), et envahit aussitôt la Castille, au nom des droits de sa femme, contre les Rois catholiques. En août 1475, les Cortès de Medina del Campo acclament Isabelle et Ferdinand. La bataille décisive est livrée à Toro en février 1476 où les Portugais sont vaincus – Toro fonde l'unité de l'Espagne telle que nous la connaissons, comme la victoire portugaise d'Aljubarrota sur les Castellans (1385) a fondé un siècle plus tôt le Portugal dans ses frontières d'aujourd'hui. Après avoir vainement sollicité l'aide du roi de France, le Portugal conclut la paix en 1479. La Beltraneja entre à 17 ans dans un couvent portugais où elle mourra cinquante ans plus tard, en 1530, bien après tous les autres protagonistes du drame. La même année 1479, à la mort de son père Jean II, Ferdinand devient roi d'Aragon et de Sicile.

Les Rois catholiques sont en Andalousie dès 1478, pour y remercier leurs partisans et aussi pour apaiser les querelles récurrentes qui opposent à Séville les deux plus grandes familles de la région, les Guzmán, ducs de Medina Sidonia et maîtres du détroit de Gibraltar, et les Ponce de León, marquis de Cadix. C'est à Séville, et contre les déviances des familles chrétiennes d'origine juive de la ville, qu'est fondé le premier tribunal de l'Inquisition en 1480. L'annexion des Ordres militaires (le plus important, celui de Santiago en 1487) renforce le potentiel militaire direct de la royauté.

Grenade est alors un petit royaume, relativement très peuplé cependant puisqu'il a reçu les vagues successives de réfugiés des régions d'Espagne tombées aux mains des chrétiens. On attribue aux réfugiés de la haute vallée du Guadalquivir – et en particulier de la ville de Baeza, tombée en 1228 – la fondation du fameux quartier de l'Albaicín dont la colline défie celle de l'Alhambra, et qui sera le dernier bastion de l'Islam grenadin jusqu'à l'expulsion de 1570. La chute d'Antequera en 1410 a fait naître un nouveau faubourg dans la capitale du royaume, dont on évalue la population à 70 000 habitants environ – autant que Séville et Valence peut-être, et près du quart de la population totale de l'émirat, soit environ 300 000 habitants.

Les circonstances particulières de son peuplement massif expliquent sans doute que la proportion de la population des villes – où se portent plus spontanément les réfugiés – soit beaucoup plus élevée que partout ailleurs en Europe, à l'exception sans doute de l'Italie. Dès la fin du ^{xiv}e siècle, Ibn Khaldun note qu'à cause de cette extrême densité, le prix des produits alimentaires est élevé, par exception à la règle qu'il a posée. À ses yeux en effet, Grenade appartient à ces zones de forte présence humaine, et de fort rendement économique, où les produits de première nécessité, grâce à l'abondance et à la qualité du travail, sont bon marché, tandis qu'ils sont chers dans le Maghreb presque désert, d'économie primitive, pauvre en main-d'œuvre et toujours menacé par la famine. Mais, ajoute-t-il, malgré la virtuosité des agriculteurs grenadins, les densités sont si fortes que la règle en est renversée⁴. Ibn al-Khatib, son contemporain, confirme que la Vega de Grenade, sa terre nourricière, est peuplée sur une soixantaine de kilomètres sans discontinuité, et qu'on n'y trouve pratiquement pas de champ en friche. Il compte trois cents moulins sur les bords de la rivière Genil qui arrose la vallée. Plus que les céréales ou l'huile, souvent importées du Maghreb ou de la vallée du Guadalquivir chrétienne, les Grenadins se spécialisent dans les productions

maraîchères et l'arboriculture, très exigeantes en main-d'œuvre mais d'un rapport supérieur. Les poiriers, noyers, amandiers, châtaigniers, le cumin, la coriandre ou le safran ont conquis les pentes des Alpujarras, au sud et à l'est de Grenade, tandis qu'orangers et citronniers, mais aussi canne à sucre et coton, dominent les terres plus basses et plus chaudes. Enfin et surtout, l'émirat est un des principaux producteurs de soie brute du monde méditerranéen, en particulier dans l'ouest du royaume, à Ronda et Málaga, et dans la Vega de Grenade même – l'élevage des vers à soie et le soin apporté aux muriers est la tâche des femmes. Une large part de ces productions agricoles de forte plus-value, fruits secs, sucre, safran, coton et surtout soie, est exportée par le soin des marchands italiens, Génois ou Florentins. Grenade est une dépendance économique du capitalisme italien, qui accueillera sans enthousiasme l'entreprise de conquête des Rois catholiques.

Pour certains chroniqueurs castillans, comme Luis de Mármol que nous retrouverons plus loin avec la révolte des Morisques, la guerre s'engage sur un malentendu, ou plutôt sur un mauvais calcul : le roi Muley Hacen aurait voulu profiter de ce qu'il percevait comme un affaiblissement de la Castille, tout à la guerre menée contre le Portugal, pour razzier les provinces chrétiennes frontalières de Jaén et Murcie. Il aurait été surpris par la fin rapide des hostilités avec le Portugal, et par l'éclatant renforcement du pouvoir royal qu'Isabelle et Ferdinand tirèrent de leur victoire. Il n'est pas nécessaire d'écarter cette thèse pour en admettre une autre, qui souligne au contraire le poids des longues durées et l'inéluctabilité de la guerre de Grenade. Depuis le début du ^{xv}^e siècle en effet, le royaume de Grenade est privé des renforts marocains qui lui avaient permis d'affronter sans grande perte territoriale les Castillans aux ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles. Depuis le milieu du ^{xv}^e siècle, les Ibériques contrôlent les deux rives du détroit de Gibraltar, Ceuta, Tanger, Tarifa et même Gibraltar. Depuis la chute de Constantinople (1453), la Chrétienté a une revanche à prendre, et c'est aux dépens de Grenade qu'il lui est le plus aisé de l'obtenir.

Une revanche, ou un coup d'arrêt d'autant plus urgent que l'agressivité ottomane ne s'est pas tenue pour satisfaite après la chute de Byzance. En 1481, partis de l'Albanie enfin soumise après une longue résistance, les Ottomans ont débarqué à Otrante, dans le sud de l'Italie. Une énorme émotion soulève de nouveau la Chrétienté. L'incursion est finalement repoussée, et la mort prématurée du sultan Mehmet II, la même année, interrompt un temps les entreprises turques. Mais ce n'est qu'un bref répit, chacun le sait. Les Turcs restent la menace majeure qui pèse sur l'Europe, comme toute l'histoire du ^{xvi}^e siècle le montrera. Prendre Grenade, tout comme attaquer l'Islam aux Indes, comme le feront bientôt les Portugais, c'est aussi affirmer la capacité de riposte de la Chrétienté.

Ce vaste tableau, que les rois et les lettrés contemporains ont évidemment en tête, n'exclut pas le hasard et la conjoncture. La guerre finale de la conquête de Grenade était peut-être inévitable à terme, mais nul n'avait choisi le jour ni le lieu où elle commencerait. Le hasard, ou l'initiative locale, allait s'en charger. C'est Muley Hacen qui commande en effet les premières opérations, en s'emparant de la petite place frontalière chrétienne de Zahara en décembre 1481. Une incursion presque routinière aboutit pour les Grenadins à un succès inattendu, qui provoque aussitôt la riposte des grands seigneurs d'Andalousie, en charge de la défense de la province. Le 28 février

1482, le marquis de Cadix, Ponce de León, s'empare par surprise de l'importante forteresse grenadine d'Alhama. Il la pille, en capture la population qu'il réduit à l'esclavage, ce qui était dans les règles de la guerre en Chrétienté comme en Islam.

Mais il décide aussi de ne pas l'évacuer avec son butin lorsqu'il apprend que l'émir de Grenade s'est mis en marche pour la reconquérir. Bientôt renforcé par son éternel rival andalou, le duc de Medina Sidonia, le marquis de Cadix résiste à l'assaut de l'émir de Grenade. Averti de la position aventureuse de ses vassaux, Ferdinand prend quelques troupes et se dirige à marches forcées vers l'Andalousie. À son approche, Muley Hacen se retire vers Grenade. En mai 1482, la reine Isabelle, pourtant enceinte, se rend à son tour dans la forteresse conquise. Comme en d'autres occasions de la guerre à venir, la présence de la reine signifie à l'ennemi l'importance de l'enjeu : on ne reculera pas, on ne rendra pas Alhama. Or la forteresse est à peine à une trentaine de kilomètres à l'ouest de Grenade, face à la trouée d'Antequera, ouverte depuis 1410 et qu'elle élargit. C'est en outre la résidence d'été des rois de Grenade. Le gouvernement d'Alhama est confié – déjà – à Íñigo de Mendoza, comte de Tendilla, qui sera dix ans plus tard le premier gouverneur de Grenade conquise.

Après cette facile victoire, et pendant un temps, les Rois catholiques et surtout les milices chrétiennes andalouses semblent espérer un effondrement rapide de l'émirat. Mais le siège de Loja, qui leur aurait permis d'entrer dans la Vega même de Grenade, échoue au mois de juillet 1482 ; et surtout au printemps de 1483, une première attaque contre Málaga, désormais très exposée par le recul de la frontière occidentale de l'émirat, tourne au désastre à La Ajarquía. Un millier au moins de chrétiens sont tués ou capturés par les forces grenadines commandées par le frère du roi, Al-Zaghal, qui y gagne une réputation de guerrier valeureux et décidé à un combat sans merci. La guerre sera décidément longue.

Il faut ici rappeler la difficulté pour les Castillans. Grenade est une forteresse naturelle, barrée par une double ligne de montagnes parallèles à la côte méditerranéenne. Mais les obstacles principaux tiennent à l'organisation, ou plutôt à la désorganisation et à l'impuissance relative des armées médiévales, qui donnent un énorme avantage à la défensive sur l'offensive. L'absence d'intendance ou de logistique propre – on saisit sur place d'ordinaire les grains, la viande, les fourrages, les bêtes nécessaires aux charrois – réduit à la famine l'assiégeant plus souvent et plus rapidement que l'assiégé. Car l'assiégeant pille et détruit le pays environnant, et il en subit les conséquences dès que le siège se prolonge, tandis que l'assiégé a eu en général le temps de constituer des réserves.

Le temps est plus généralement le point faible de l'attaquant. Les forces dont disposent les royautes médiévales, même en cette fin de ^{xv}^e siècle, sont pour l'essentiel « féodales », composées de vassaux qui répondent, comme ils en ont l'obligation, à la convocation de leur seigneur le roi. Mais ces forces sont très hétérogènes et très conditionnelles. L'obligation de service ne dépasse pas quelques mois par an – encore le roi doit-il le plus souvent en assumer les frais. Jusqu'au bout, le gros des troupes espagnoles est tiré des provinces andalouses chrétiennes limitrophes de Grenade, amenées par les Grands (Medina Sidonia ou Cadix) suivis de leurs vassaux, et par les milices urbaines de Séville, Cordoue, Jaén ou Murcie. Dans les premières années, les forces en présence sont presque égales de part et d'autre, la guerre est encore locale : Grenade contre Séville et Málaga contre Cordoue. Les fantassins y sont majoritaires, mais la bourgeoisie urbaine de la vallée du Guadalquivir, qui a les moyens financiers de combattre à cheval (la *caballería de cuantía*) rejoint les rangs des *hidalgos* – les nobles chevaliers.

L'Espagne est particulièrement portée aux armes, et la noblesse y est, plus encore qu'ailleurs en Europe, l'idéal suprême⁵. Le nombre de « nobles », c'est-à-dire pour l'essentiel ceux qui font la guerre, et font de la guerre un art et une morale de vivre et de mourir, aurait dépassé à la fin du ^{xv}^e siècle 10 % de la population dans la plupart des provinces, atteint 20 % dans certaines, soit 2 à 4 fois plus qu'en France⁶. Pendant la guerre de Grenade, comme plus tard au ^{xvi}^e siècle, on recrute jusqu'en Galice et au Pays basque tous ceux qui veulent se battre et ils ne manquent jamais, mus par l'ambition du butin ou de l'ascension sociale par le métier des armes. Il faut y ajouter les *homicianos*, criminels libérés contre service armé : ils seront près d'un

millier devant Grenade en 1491.

La guerre a cependant connu partout en Europe au ^{xv}^e siècle deux importants changements. D'abord le rôle nouveau de l'infanterie : depuis les ^x^e-^{xii}^e siècles au moins, la cavalerie lourde domine les combats, et traduit sur les champs de bataille la prééminence de la noblesse. Au milieu du ^{xiv}^e siècle cependant, les deux premières grandes batailles de la guerre de Cent Ans, Crécy (1346) et surtout Poitiers (1356), ont donné le premier rôle à des fantassins, les archers gallois. Le perfectionnement des armes de jet, puis l'apparition des armes à feu, qu'on ne peut employer avec précision qu'à pied, ont étendu le rôle de l'infanterie. La victoire des janissaires ottomans sur la chevalerie européenne à Nicopolis (1396) et Varna (1444), celle des piquiers suisses sur les Bourguignons à Grandson et Morat (1476) confirment ce lent renversement des hiérarchies au détriment de la cavalerie⁷. Le modèle de la « lance » se diffuse, associant un cavalier lourdement cuirassé à des écuyers et à des arbalétriers qui le protègent, avec un armement plus léger et souvent à pied. Mais en Castille, et surtout en Andalousie, sur la frontière avec Grenade, les habitudes maures et maghrébines persistent : les cavaliers sont légèrement montés, à la manière des Berbères Zénètes (Mérinides), d'où le nom de *jinetes* par lequel l'espagnol désigne encore aujourd'hui les cavaliers.

Fondamentalement, le lent renversement des plateaux de la balance au profit de l'infanterie tient au rôle croissant des armes à feu. Les armes individuelles sont encore rares, l'artillerie en revanche, et surtout l'artillerie de siège, a gagné une place de choix depuis les derniers combats de la guerre de Cent Ans, au milieu du ^{xv}^e siècle. En Espagne, elle est mieux maîtrisée en Aragon, plus ouvert aux innovations européennes et déjà engagé dans les conflits italiens. La guerre de Grenade consacrera le rôle de l'artillerie dans les armées espagnoles qui vont s'assurer l'hégémonie sur les champs de bataille de l'Europe au siècle suivant. Les couleuvrines et les ribaudequins, canons de bronze de deux à trois quintaux, capables de tirer des boulets de cuivre d'une à trois livres, seront les grands vainqueurs des sièges de Málaga et de Baeza en particulier. À Baeza, en 1489, on comptera jusqu'à 100 pièces d'artillerie, transportées par 2 000 charrois.

Mais la portée des plus grosses bombardes ne dépasse pas 2 000 mètres. Il faut s'approcher des remparts pour avoir quelque chance de les abattre. Il est vrai que la poudre permet aussi d'amplifier le rôle des mines qu'on creuse jusqu'à la base des remparts avant d'en faire sauter les fondations. Ce sera le cas en particulier à Málaga. Les Grenadins disposent eux aussi d'une artillerie, beaucoup plus modeste cependant et moins efficace : l'imprécision et la lenteur

du tir des canons ne les rendent vraiment utiles que contre les cibles fixes des remparts. L'assiégeant retrouve ici l'avantage sur l'assiégé.

Ces techniques nouvelles en Espagne requièrent des spécialistes étrangers. Les canons sont souvent de fabrication allemande, leurs servants français ou bretons, du moins après 1484, quand les Rois prendront définitivement en main une guerre qu'ils avaient jusque-là laissée à la conduite de leurs vassaux andalous, et lui apporteront des ressources financières et militaires dont même les plus puissants seigneurs andalous ne pouvaient rêver de disposer.

C'est en effet la deuxième grande innovation guerrière du ^{xv}^e siècle. Depuis le siècle précédent, l'État prélève de nouveau un impôt, encore léger. La chose est nouvelle : l'effondrement de l'empire romain, au ^{ve} siècle, avait porté un coup fatal, en Occident, au système fiscal élaboré de la fin de l'Antiquité. Malgré les efforts des Carolingiens, aux ^{viii}^e-^{ix}^e siècles, l'impôt d'État ne fut pas restauré, en France, avant la guerre de Cent Ans et le milieu du ^{xiv}^e siècle. Les étonnants progrès démographiques et économiques des ^{xi}^e-^{xiii}^e siècles sont acquis par des communautés paysannes soudées par leurs seigneurs, par des villes libres de leur gouvernement, mais presque jamais sous l'impulsion d'États dont les ressources financières sont très limitées. Le royaume d'Aragon, où les sujets ont victorieusement résisté au roi, reste fidèle à ce modèle. En revanche, l'impôt s'est enraciné en Castille comme en France. Il donne au roi des moyens financiers, et par conséquent militaires, nouveaux. La guerre contre l'Islam bénéficie en outre de bulles de croisades pontificales qui permettent de lever des impôts exceptionnels sur les revenus de l'Église.

Les Rois catholiques disposent ainsi d'un embryon d'armée de métier – ces Gardes royales ne comptent, il est vrai, pas plus d'un millier d'hommes. Pendant les guerres de Grenade en outre, près de 10 000 vassaux sont retenus, contre solde, au-delà de la durée coutumière de leur obligation militaire. Enfin, les Rois catholiques ont organisé en 1476 une sorte de gendarmerie dans les vastes, vides et dangereux par conséquent territoires de la Nouvelle-Castille, entre le Tage et la Sierra Morena, qui marque la limite de l'Andalousie au nord. Cette *Santa Hermandad* fournit elle aussi en principe entre 5 000 et jusqu'à 10 000 hommes (en 1487 et 1489), même si elle se contente, dans les dernières années du conflit, de financer et de ravitailler l'armée, qu'elle pourvoit, après 1486, de 20 000 des 80 000 mules nécessaires à chaque campagne. Le seul transport des prisonniers de Málaga vers la vallée du Guadalquivir en 1487 requiert 1 600 mules.

Même s'il reste réduit, ce noyau de troupes royales disciplinées donne le ton à l'armée. Devant Málaga en 1487, la troupe est si hétérogène qu'elle se divise en 12 camps distincts. Devant Grenade en 1491, les Rois catholiques réussissent à rassembler des effectifs au départ plus importants dans un seul camp, celui de Santa Fe. Au total, entre 1482 et 1484, lorsque la guerre est encore pour l'essentiel entre les mains des Grands d'Andalousie, les effectifs mobilisés ne dépassent pas 20 000 hommes répartis sur différents fronts. Entre 1485 et 1489,

il y a, sous les ordres directs de Ferdinand, environ 50 000 hommes, et plus de 60 000 devant Grenade au printemps de 1491. Mais beaucoup désertent en été lorsqu'il devient évident que la ville capitulera, qu'elle ne sera donc pas prise d'assaut, et par conséquent que le butin sera faible. D'une manière plus générale, les défections, désertions, et aussi la mort par épuisement, malnutrition ou surtout maladie abaissent considérablement les effectifs théoriques des armées. La chose reste vraie jusqu'au milieu du XIX^e siècle au moins, et partout dans le monde.

L'échec du siège de Loja, à l'été 1482, et surtout la défaite de La Ajarquía au printemps 1483 devant Málaga auraient pu retarder considérablement, ou même décourager définitivement, l'entreprise de conquête. Mais les Espagnols n'ignorent pas que la famille royale grenadine est divisée par des haines si profondes qu'elles vont en venir à favoriser la conquête chrétienne.

La version la plus couramment retenue par les chroniqueurs castillans des origines de la guerre part d'une intrigue de sérail. Le vieux roi Muley Hacen est amoureux d'une esclave chrétienne, Thuraya, où l'érudition du ^{xix}^e siècle croira reconnaître une noble captive du nom d'Isabelle de Solis, fille capturée du gouverneur espagnol de Martos. Pour elle, il relègue dans l'ombre son épouse Aïcha dont il aurait fait tuer plusieurs des fils qu'il en avait eus. L'aîné de ces fils, Abu 'Abd Allah (en dialecte andalou Bu 'Abdilleh, d'où le nom de Boabdil qui lui est resté dans les chroniques chrétiennes) s'exile en juin 1482 à Guadix, dans l'est du royaume, où il rompt avec son père et se proclame roi. L'échec de la contre-attaque menée par les Grenadins contre Alhama favorise la cause de Boabdil, qui se présente en combattant plus résolu que son vieux père, jugé incapable de faire face à l'invasion chrétienne. À la fin de l'année 1482, les partisans de Boabdil s'emparent de l'Alhambra, d'où le roi Muley Hacen s'exile pour Málaga, auprès de son frère Al-Zaghal. Le royaume de Grenade est politiquement coupé en deux, il ne recouvrera jamais son unité.

Le réalisme des chroniques chrétiennes, l'abondance d'informations avérées qu'elles nous donnent, ont fini par occulter que l'histoire de la chute de Grenade est l'exact pendant de celle de la conquête arabe de la péninsule au ^{viii}^e siècle. La chute du royaume wisigothique – selon les chroniques arabes en partie reprises par les textes fondateurs de l'historiographie espagnole compilés sous Alphonse X le Sage au ^{xiii}^e siècle – est provoquée par la faute du roi Rodéric. Ce crime, répété sous diverses formes, revient au total à une trame assez simple. Le roi viole une jeune aristocrate, dont le père, gouverneur wisigoth de Ceuta, sur la rive africaine du détroit de Gibraltar, appelle les Arabes à le venger en conquérant l'Espagne.

Le cas est comparable dans les derniers jours de Grenade : Isabelle (ou Thuraya), enlevée par les Grenadins et admise au cœur de l'Alhambra, y fait entrer ses compatriotes chrétiens. L'homologie va plus loin. Lorsqu'il affronte les Arabes sur le champ de bataille du Guadalete en 711, Rodéric est trahi par les fils du roi Witiza, son prédécesseur, dont il a usurpé le trône ; de la même façon, le roi

Muley Hacen est trahi par le fils d'Aïcha, dont il prétend révoquer les droits au trône au bénéfice des enfants de Thuraya. Dans les deux cas, les récits de la conquête (ou de la reconquête), écrits par les vainqueurs, tendent à donner à la brutalité de l'invasion la couleur d'un rétablissement de la légitimité. La chronique arabe de la conquête de l'Espagne plaide en somme que les Arabes ont rétabli en Espagne la justice bafouée par l'usurpateur Rodéric. De même, les chroniques et plus encore le mythe, de plus en plus présent à mesure que les événements s'éloignent, substituent la légende à la marche tortueuse de la politique dans l'histoire de la guerre de Grenade. Les principaux acteurs musulmans y capitulent de bon gré devant la supériorité chrétienne : Muley Hacen, l'amant de la supposée Isabelle de Solis, Al-Zaghal, dont une partie de la famille se convertira au christianisme ; et Boabdil qui livre Grenade sans combat en 1492. Grenade devient une fiancée offerte et consentante du roi Ferdinand, conquise par la douceur et la raison du christianisme plutôt que par les armes.

Pour l'heure, au printemps 1483, dès qu'il a reconquis son héritage au détriment de son père, Boabdil entend montrer ses capacités de roi. Son oncle Al-Zaghal, désormais son rival le plus sérieux, a remporté devant Málaga une victoire éclatante sur les forces des seigneurs andalous. À son tour, Boabdil entend conquérir la gloire, et il attaque la place chrétienne de Lucena. À Fuentes de Cesna, semble-t-il, non loin de Loja, il accepte une bataille rangée contre le marquis de Cadix et le comte de Cabra, l'une des rares batailles de cette guerre où le déséquilibre des forces au profit des chrétiens est tel que les Grenadins préfèrent se retrancher derrière les murs des villes ou des forteresses. Le résultat est désastreux : non seulement les Grenadins sont battus, mais Boabdil est capturé avec 700 des siens (avril 1483).

Le 9 mai, Ferdinand est à Lucena, où le prisonnier est détenu. Sur les instances du marquis de Cadix, Ferdinand accepte habilement de le relâcher sans rançon ni véritable condition, sinon une assez vague vassalité en échange d'un appui castillan contre Muley Hacen. Le bénéfice politique de cette magnanimité est très supérieur à celui que le roi aurait pu tirer d'une rançon. Boabdil est son obligé d'une part ; et, d'autre part, le désordre politique que sa libération va jeter dans le camp musulman ne peut que favoriser l'offensive chrétienne. Trois siècles auparavant, Saladin avait agi de même en libérant Guy de Lusignan, le roi de Jérusalem qu'il tenait prisonnier, pour gêner les rivaux de Guy et entretenir le désordre dans le camp franc. Ferdinand donne ainsi une leçon de politique islamique à ses adversaires, en mettant en pratique, comme Saladin, l'intraduisible vertu du *hilm* : une magnanimité, une largesse de prince qui s'ajuste admirablement aux intérêts de celui qui en fait montre. Le *hilm*, c'est réussir à avoir

l'air généreux en empochant toute la mise.

Tirant parti du désastre de Lucena, Al-Zaghal est rentré à Grenade avec son frère Muley Hacen. Boabdil se retranche à Guadix et Almería, adossé à la province chrétienne de Murcie. Alors que la guerre fait rage dans l'ouest du royaume, cette région de l'est, beaucoup plus aride et montagneuse, d'une population plus pauvre et clairsemée, est restée pour l'heure à l'écart des combats. L'année suivante (1484), la brève campagne castillane se porte de nouveau sur l'ouest. À l'initiative du marquis de Cadix encore, l'encerclement de Ronda, chef-lieu de l'ouest, déjà presque coupé du reste du royaume par Antequera et Alhama chrétiennes, est privilégié au détriment de la prise de Málaga, qui a montré sa capacité de résistance. Cártama et Coín, assiégées dès le 17 avril, tombent les 27 et 28. Alors, un peu plus à l'ouest, est emportée en quelques jours entre le 10 et le 17 ou le 20 juin, selon les sources. La chute de ces trois bourgades, sans fortifications solides, et qui n'ont guère requis d'artillerie, isole totalement Ronda du reste du royaume de Grenade, et en particulier de Málaga. Le 20 septembre, les Castillans prennent Setenil à moins de 10 kilomètres au nord de Ronda.

Le royaume de Grenade est entamé, mais rien n'est encore irrémédiable, pas même dans l'esprit de Ferdinand. Faut-il se contenter des gains partiels qu'on a déjà engrangés, et de ceux qu'on peut légitimement attendre de la campagne à venir – Ronda va tomber comme un fruit mûr ? Ou faut-il poursuivre, avec des moyens sans doute accrus, la conquête totale de l'émirat ? Ferdinand est peu présent sur le terrain en 1484, même si toutes les chroniques, toute l'iconographie de la conquête ne voient que lui. Il est reparti pour l'Aragon à la nouvelle de la mort du roi Louis XI de France (1483), préoccupé par la récupération du Roussillon et la guerre inévitable à venir contre la France, en Catalogne comme à Naples. C'est Isabelle qui va trancher la question, en exigeant de son époux la guerre et la victoire totales à Grenade, en échange d'un appui castillan aux ambitions aragonaises en Italie – qui obligeront la Castille des Trastamare à renoncer à son amitié traditionnelle avec la France.

En signe de leur détermination à poursuivre le combat, les Rois catholiques ne quittent pas l'Andalousie et passent l'hiver de 1484-1485 à Séville, où la peste se déclare en janvier, ce qui retarde le début de la campagne. En février 1485, Al-Zaghal prend Almería au détriment de Boabdil, qui s'enfuit en terre chrétienne. En juin, Muley Hacen abdique au profit de son frère. Il est malade et vieilli ; il mourra, semble-t-il, quelques mois plus tard. Mais il est aussi discrédité par la chute de Ronda. Dans un premier mouvement en effet, et peut-être pour tromper l'ennemi, Ferdinand a paru se porter vers Málaga. Les forteresses les plus avancées qu'il conquiert sont à deux lieues de la ville. Mais la saison est sans doute trop engagée pour permettre le siège en règle d'une cité considérable de 10 000 à 15 000 habitants. Brutalement, le 5 mai, Ferdinand se retourne vers Ronda sur le conseil de l'omniprésent marquis de Cadix. Le 10 ou le 12, les faubourgs sont pris, puis, le 13, la source d'eau qui alimente la ville. Les défenseurs capitulent le 22 mai⁸.

L'événement est de taille. Les Rois catholiques viennent d'emporter la quatrième ville de l'émirat, après Grenade, Málaga et Almería. Pour la première fois, un grand nombre de captifs chrétiens (environ 400) sont libérés. Parmi eux, nombre de soldats capturés lors de la bataille de La Ajarquía, perdue devant Málaga deux ans plus tôt. Ils offriront leurs chaînes à l'église de Saint-Jean des Rois à Tolède, où elles se trouvent encore. Chaque conquête importante sera désormais sanctionnée, comme à Ronda, par cette ouverture des *mazmorras* (les prisons des esclaves chrétiens), en même temps que par l'exaltation de la Croix au point le plus haut, souvent la coupole de la Grande Mosquée. Enfin, dès la fin de l'année 1485, les Rois catholiques ajoutent à leur vaste titulature le titre de « seigneurs de Ronda et de ses *serranías* ». Toute la région de l'ouest se rend en effet. Le 15 juin 1485, les Espagnols atteignent la mer en recevant la capitulation de Marbella.

Stimulé par le désastre de ses ennemis, c'est-à-dire son père Muley Hacen et son oncle Al-Zaghal, Boabdil rentre dans le royaume de Grenade au début de 1486. En mars, l'Albaicín se déclare en sa faveur, tandis que l'Alhambra reste fidèle à Al-Zaghal. Comme en 1568, face à la menace de l'insurrection des Alpujarras, les deux collines font des choix politiques opposés. Entre mars et mai, une guerre de rues dévaste Grenade. Un armistice est ensuite conclu pour pourvoir à la défense de Loja, assiégée par les Espagnols. L'objectif de Ferdinand est cette fois la Vega, qui nourrit Grenade, et dont Loja est le verrou à

l'ouest. La prise de la ville impliquerait à court terme la chute d'autres bourgades de la Vega moins bien fortifiées, et à plus longue échéance, la famine pour Grenade, dont le terroir serait dévasté.

L'épisode majeur du siège est la prise du faubourg fortifié de la ville, où un volontaire anglais, le comte de Rivers, joue un rôle décisif. Il y perd trois dents, et comme Ferdinand lui dit le déplaisir qu'il en a, Rivers lui fait répondre « qu'il est bien peu de chose de perdre trois dents pour la cause de Celui qui nous les a données toutes⁹ ». D'un commun accord, les deux camps grenadins désignent Boabdil pour porter secours à la ville, dans la probable pensée qu'il lui sera plus facile, à lui qui s'est déclaré vassal des Rois catholiques, de négocier le retrait de Ferdinand. Le calcul est naïf. Ferdinand refuse toute concession et la ville tombe le 29 mai 1486. Moclín, à une dizaine de kilomètres à peine au nord de Grenade, est prise le 15 juin. La capitulation de la citadelle est hâtée par l'explosion de sa poudrière, atteinte par un boulet incendiaire. Les habitants des deux villes se réfugient à Grenade, déjà surpeuplée, et dont l'entrée des Espagnols dans la Vega met le ravitaillement en jeu.

En outre, Boabdil est de nouveau battu et capturé. Cette fois, il doit négocier sa libération contre un véritable pacte léonin, qui dévoile sans fard les intentions des Rois catholiques. Aussitôt qu'il en aura reconquis le contrôle aux dépens d'Al-Zaghal, Boabdil devra livrer Grenade aux Espagnols. En échange, le contrat lui garantit la possession, à titre de vassal de la Castille, de l'est du royaume (Almería et Guadix) que les Rois catholiques s'offrent à reconquérir pour lui. La région est en effet aux mains des partisans d'Al-Zaghal.

De nouveau, Boabdil libéré reprend l'Albaicín en septembre 1486 et une guerre de harcèlement envahit les rues de Grenade pendant quatre mois. En janvier 1487, Boabdil et ses partisans, sur le point de succomber, sont soutenus et ravitaillés par les Castellans de Moclín, à deux lieues de Grenade. Régulièrement dévastée, la Vega est en proie à la famine dès le printemps 1487.

Mais le véritable objectif de la campagne castillane de 1487, c'est Málaga, le port et la seconde ville du royaume, peuplée de 12 000 à 15 000 habitants si on compte les nombreux réfugiés de l'ouest qui s'y entassent. L'armée que mènent les Rois catholiques est la plus nombreuse qu'ils aient rassemblée jusque-là, même si elle est encore constituée en majorité de troupes des milices nobiliaires et urbaines d'Andalousie. Dès le 27 avril 1487, la prise de Vélez Málaga achève l'encerclement de la ville. La capitulation semble acquise, comme à Ronda. Une fois de plus, la nouvelle du désastre retourne le rapport des forces politiques à Grenade. C'est Al-Zaghal cette fois qui en porte le discrédit. Boabdil s'empare de l'Alhambra, tandis que son oncle se réfugie à Almería, tenant la chute de Málaga pour acquise.

Mais, dans la ville assiégée, le parti des notables porté à capituler est débordé par Hamet el-Zegrí, à la tête des volontaires maghrébins, qui emportent l'adhésion de la plèbe en faveur de la résistance. Le siège, engagé en mai, se prolonge pendant des mois sans qu'aucun des deux adversaires ne montre le moindre signe de faiblesse. Málaga est constamment bombardée, au point que l'artillerie des assiégeants manque de munitions, et qu'elle en vient à utiliser celles des premières bombardes abandonnées par les Maures lors de la prise d'Algésiras en 1344, un siècle et demi plus tôt. Un espion maure – petit et âgé, nous dit la chronique – se rend au camp des Rois et tente de les assassiner – son ignorance de l'espagnol lui fait confondre Ferdinand et Isabelle avec deux de leurs courtisans qu'il blesse avant d'être aussitôt mis à mort¹⁰. La maladie règne dans le camp des assiégeants, affaibli par les désertions, et dans celui des assiégés, accablé par la famine et le typhus. Enfin, à la fin du mois de juillet, et sans doute pour la première fois dans l'histoire des guerres, un habile travail de sape et le minage d'une tour essentielle à la défense rendent la capitulation inévitable. Málaga tente de la négocier mais, exaspéré par les pertes subies et le temps perdu, Ferdinand exige une reddition sans condition. Comme les musulmans menacent d'égorger leurs prisonniers chrétiens, il leur est répondu qu'ils seraient dans ce cas exterminés.

Les conditions du roi sont finalement acceptées, faute d'alternative. La ville est considérée comme prise d'assaut, sans capitulation, et selon les lois de la guerre contre les infidèles, tant en Islam qu'en Chrétienté, la population est entièrement réduite à l'esclavage. Le 18 août 1487, Ferdinand entre dans la cité décimée par les épreuves et l'épidémie. L'une des premières tâches des vainqueurs est de dégager

et d'enterrer les corps qui gisent sans sépulture dans les rues et les maisons. La mosquée est immédiatement convertie en cathédrale. Ceux des prisonniers chrétiens qui ont survécu sont libérés dans de grands transports de joie et de dévotion. En revanche, douze chrétiens renégats, qui ont combattu jusqu'au bout dans les rangs musulmans, et trois ou quatre autres chrétiens d'origine juive, qui s'étaient réfugiés à Málaga pour fuir la nouvelle Inquisition, sont exécutés pour apostasie à coups de pointes de roseaux – *acañavereados*.

Tous les survivants musulmans ou juifs sont réduits à l'esclavage. Les quelques dizaines de juifs de la ville sont rapidement rachetés par des coreligionnaires maghrébins. Une partie des musulmans, en particulier les volontaires maghrébins, nombreux, et qui ont animé le parti de la résistance, sont échangés contre des prisonniers chrétiens détenus au Maghreb. Environ 600 citoyens de Málaga sont rachetés par le chef du parti de la conciliation, Ali Dordux, de longue date convaincu de l'inéluctabilité de la capitulation, et dont les Rois catholiques ont accepté d'épargner la famille et les biens. Le reste de la population est asservi. La meilleure part de la prise est offerte en hommage au pape – qui fera entrer dans sa garde personnelle nombre de ces esclaves musulmans convertis au christianisme ; mais aussi au roi du Portugal, désormais proche parent et allié, depuis les mariages croisés des infants et infantes des deux royaumes. On garde trace de la vente d'environ 4 000 habitants de Málaga, pour l'essentiel dans les villes de l'Andalousie chrétienne (à Séville, Cordoue et Jaén) et à Valence. Il en reste environ une moitié dont on ne sait rien, soit que les actes de vente nous échappent, soit qu'ils aient été rachetés par des Maghrébins, soit qu'ils n'aient pas survécu au siège. Comme à l'ordinaire, les femmes jeunes semblent avoir atteint les plus hauts prix.

Terrifié par le désastre de Málaga, tout ce qui résistait encore à l'ouest du royaume de Grenade se rend sans autre combat à la souveraineté des Rois catholiques.

Le succès des Rois catholiques est considérable. Il présage presque à coup sûr la chute de la capitale de l'émirat nasride. La seule incertitude – le seul espoir des Grenadins – touche à l'est du royaume, que Ferdinand a promis à Boabdil, lorsqu'il a capturé pour la deuxième fois le jeune roi à Loja en 1486. Almería, Guadix et Baeza, terres frontalières du royaume de Murcie, pourraient demeurer aux mains d'un prince musulman vassal de la Castille. Pour l'heure, elles sont au pouvoir d'Al-Zaghal, qui y a trouvé refuge après la chute de Loja et le triomphe de Boabdil à l'Alhambra. Ferdinand va donc entreprendre la conquête de cette région orientale du royaume, jusque-là moins affectée par la guerre, en principe pour remplir sa part du contrat qui le lie à Boabdil. Les terres enlevées à Al-Zaghal seront remises au roi de Grenade, en échange de la reddition de Grenade elle-même.

Tels ont été cependant les efforts déployés et les pertes subies pendant le siège de Málaga que l'année 1488 est presque vide d'opérations militaires. La peste, qui s'est déclarée en 1485 à Séville, affecte encore les provinces andalouses d'où l'armée chrétienne tire l'essentiel de ses effectifs. La trêve est prolongée avec les royaumes de Fès et de Tlemcen, qui confirment ainsi leur impuissance à secourir Grenade. Les Rois catholiques s'établissent à Murcie à la fin du printemps de 1488. Le 10 juin, le marquis de Cadix prend la place de Vera sans combat, puis le 13 Mojácar, le 16 ou le 17 Níjar et Cabrera. La maîtrise de la côte est ensuite méthodiquement assurée par la conquête de l'intérieur des terres, en particulier des deux Vélez, Rubio et Blanco, à la frontière du royaume de Murcie, puis de la vallée du Río Almanzora, l'une des rares nappes de peuplement continue dans cette part très aride de la péninsule. L'ensemble de la région semble avoir offert sa soumission avant la fin du mois de juillet. Les capitulations, qui se multiplient, prévoient que les vaincus rendent toutes les armes à feu avec les fortifications. Largement inspirées du droit musulman de la *dhimma*, elles interdisent aux nouveaux soumis d'aider l'ennemi maure, mais lui permettent en revanche l'émigration. Il est assez fréquent que les habitants musulmans soient expulsés hors des murs, pour d'évidentes raisons de sécurité. En fait, sauf les riches et les doctes, bien peu émigrent. La plupart se réfugient auprès de parents dans les campagnes environnantes.

On est étonné de la facilité de la conquête de ces mêmes terres rudes qui offriront une résistance acharnée quatre-vingts ans plus tard, lors de la révolte des Alpujarras. Il est probable que le sort funeste de

Málaga et le découragement des Grenadins devant l'irrésistible avance des armées chrétiennes y soient pour beaucoup. Mais il est aussi vrai que les musulmans semblent avoir abandonné pour l'heure l'idée de résister partout, ce dont ils n'ont plus les moyens, pour regrouper toutes leurs forces à Baeza, redoutable forteresse bien pourvue par sa *huerta* nourricière, et qui couvre Guadix, où réside Al-Zaghal. Le 10 juillet 1488, le maître de l'Ordre militaire de Montesa trouve la mort dans une première escarmouche aux portes de la ville. C'est là que se jouera la campagne de 1489 et le sort de l'est du royaume. À l'automne, Al-Zaghal renforce ses positions en reprenant quelques villages dans les Alpujarras.

Le siège est mis devant Baeza le 15 juin 1489. Pendant deux mois entiers, les chrétiens seront occupés à s'emparer, bastion après bastion et fossé après fossé, de la *huerta* très densément peuplée qui nourrit la ville, mais surtout qui en protège les murailles contre l'artillerie castillane, dont la portée est insuffisante pour battre les remparts depuis l'extérieur de la zone cultivée. À la fin du mois d'août, le siège est enfin réellement refermé sur la ville. Il se prolonge cependant. Pour la première fois, la longueur des opérations amène les assiégeants à construire en dur leurs abris. Le 7 novembre, la reine s'installe dans le camp des assiégeants, signe clair que malgré l'hiver qui vient et l'épuisement des ressources financières de la Castille – la reine aurait engagé ses bijoux pour continuer de financer le siège –, les Rois catholiques n'ont pas l'intention de renoncer.

Les assiégés font leurs premières offres de capitulation précisément ce jour – grâce divine, ajoute le chroniqueur castillan Palencia, car les ressources des Rois catholiques étaient sur le point de s'épuiser. Le gouverneur de Baeza obtient une trêve de quelques semaines, au terme de laquelle il rendra les clés de la ville aux Rois si Al-Zaghal ne l'a pas secouru entretemps. La clause, banale dans les guerres médiévales, est de pure forme. Elle garantit la loyauté et l'honneur de celui qui défend la place en rejetant la responsabilité de la capitulation sur l'impuissance ou la négligence de son seigneur. Retranché à Guadix, à quelques lieues de là, Al-Zaghal sait ses forces trop limitées pour affronter les Castillans en rase campagne. La capitulation de Baeza va le convaincre au contraire de mettre fin à une guerre sans espoir. Les Rois catholiques entrent dans la ville le 4 décembre 1489, au terme du délai fixé. Les volontaires maghrébins partiront sans être inquiétés, les musulmans sont expulsés hors des fortifications, mais pourront résider dans les faubourgs. Presque aussitôt, toute la région orientale du royaume de Grenade, ou tout ce qui n'était pas encore aux mains des Castillans, capitule à l'exemple de son prince. Purchena, dans la vallée du Río Almanzora, se rend dès le 7 décembre, Serón est occupée par le comte de Tendilla le 18, Almería

le 22, Guadix, qui fait figure de capitale de la région, le 30 décembre 1489. Al-Zaghal a négocié son renoncement contre une seigneurie dans les Alpujarras, avec Andarax pour chef-lieu. Il passe au Maghreb en 1491, peut-être à Oran, où il serait mort. Une partie de sa famille et les enfants de son frère Muley Hacen et de la chrétienne Thuraya se convertissent au christianisme. C'est l'origine du lignage des Granada Venegas, aussitôt admis dans l'aristocratie espagnole, et qui montrera encore son loyalisme quatre-vingts ans plus tard lors de la révolte des Alpujarras.

C'est un point qu'il faut en effet souligner : à la différence des convertis d'origine juive, il est vrai beaucoup plus nombreux et beaucoup plus influents socialement, les nouveaux convertis musulmans grenadins, et en particulier ceux qui sont issus des anciennes familles royales mérinide ou nasride, ne sont victimes d'aucun préjugé – ni d'aucun statut juridique de pureté de sang. Ils ne sont exclus d'aucune fonction, d'armes ou de plume, et volontiers accueillis au sein de l'Église. L'islam est un mauvais choix que firent leurs ancêtres, et non une tare héréditaire comme semble l'avoir été pour beaucoup, en Espagne et en Europe, le judaïsme¹¹. Sans doute l'une des multiples raisons de cette divergence de traitement, au bénéfice des anciens musulmans et au détriment des convertis juifs, tient-elle à ce que la plupart des musulmans de Grenade sont perçus par les chrétiens comme d'anciens chrétiens convertis à l'islam. Quand il cherche à distinguer les termes de Mudéjars et de Morisques, Mármol explique que la distinction recoupe celle des Arabes et des non-Arabes. Les Mudéjars seraient les descendants des Arabes et des Africains (berbères), les Morisques des Hispaniques convertis à l'islam du temps de l'hégémonie des Arabes sur la péninsule Ibérique. C'est la même idée qu'on trouve déjà au xiv^e siècle, si l'on en croit Francisco Javier Simonet, citant Bermúdez de Pedraza, auteur d'une histoire de Grenade au début du xvii^e siècle¹². Certes, nous dit Pedraza, les Rois catholiques lors de la conquête de la ville et du royaume de Grenade ne découvrirent plus aucune trace du nom chrétien. C'est que la persécution du christianisme, sous les Almohades surtout (1148-1228), fut très rude. Mais les ambassadeurs aragonais au concile de Vienne (1311), qui lança le projet d'évangélisation des musulmans et fonda des écoles de langues orientales pour leur prêcher le christianisme, affirmaient au pape que sur les 200 000 habitants de Grenade, il n'y en avait pas cinq cents qui fussent « Maures de nature » (*moros de naturaleza*) ; que tous les autres étaient fils ou petit-fils de chrétiens ; qu'il y avait là en outre près de 80 000 renégats, qui avaient délibérément choisi l'islam – et près de 30 000 captifs chrétiens.

La conclusion en était que la conquête spirituelle de Grenade serait

facile. Simonet, qui cite Pedraza et les ambassadeurs aragonais, ajoute que le grand poète de l'Alhambra, Ibn al-Khatib (m. 1374), partageait le sentiment que les Grenadins étaient en majorité des « étrangers » (*'ajam*) au peuple des Arabes. Selon Maqqari, qui compile au début du ^{xvii}e siècle, au moment même de l'expulsion des Morisques, une anthologie de la production littéraire andalouse, c'était aussi l'argument des prêtres espagnols après la conquête : « Ton grand-père était chrétien, et il a apostasié. Reviens donc au christianisme¹³. » Et le cardinal de Cisneros, « avec un saint zèle, voulut informer tous les Maures qu'en tout état de cause ils venaient du lignage des chrétiens¹⁴ ».

Étrangement, l'idée que les Morisques, héritiers des Grenadins, étaient des Espagnols fut reprise avec ampleur par les libéraux espagnols du ^{xix}e siècle, hostiles à leur expulsion. C'est un point sur lequel ils seront rarement combattus par leurs adversaires conservateurs, parmi lesquels le Grenadin Simonet, qui confond systématiquement dans la même histoire des Mozarabes – les chrétiens qui ont vécu en terre dominée par l'Islam – les chrétiens et les convertis à l'islam d'origine chrétienne. Toute l'œuvre de Julián Ribera et de Miguel Asín Palacios, à la fin du ^{xix}e et au début du ^{xx}e siècle, ainsi que celle de Claudio Sánchez-Albornoz une génération plus tard, reviendront à montrer qu'il n'a jamais existé qu'un peuple dans la péninsule, au-delà de la diversité des religions. L'idée est encore aujourd'hui très enracinée en Espagne que les « Moros » étaient en fait des Espagnols : idée au moins aussi ancienne que la prise de Grenade. Elle accompagne toute l'entreprise d'assimilation de l'Espagne du ^{xvi}e siècle : il s'agit au total de faire recouvrer aux Morisques leur ancienne et authentique condition d'Espagnols, donc de chrétiens.

L'année 1490 marque un ultime silence avant le fracas du triomphe final. En janvier cependant, poursuivant sur la côte méditerranéenne l'avantage que leur donne la chute de Baeza et d'Almería, les Espagnols ont pris Salobreña et Almuñécar, le port historique de Grenade, où 'Abd al-Rahman I^{er}, l'exilé fondateur de la dynastie omeyyade, avait pour la première fois posé le pied sur le sol de la péninsule en 755. La ville de Grenade est coupée de la mer. Les assaillants cependant sont à juste titre impressionnés par une cité considérable, dont les historiens modernes fixent à 70 000 habitants une population que les contemporains croyaient beaucoup plus nombreuse encore. La faim semble le seul moyen d'en venir à bout. En août 1490, une armée de 20 000 hommes dévaste la Vega. Mais les véritables opérations militaires ne commencent qu'au printemps 1491, après une ultime négociation. Les Rois catholiques offrent à Boabdil l'est du royaume, qu'ils viennent de conquérir, en échange de Grenade. Sans doute l'émir sait-il sa propre résistance vaine. Mais les sentiments populaires sont très hostiles à la capitulation. Il est probable aussi qu'il doute de la bonne foi des Rois catholiques. Et il ne se trompe pas. Les intentions des Rois sont généreuses – les termes de la capitulation de Grenade le prouveront. Mais la courte vie de ces trop favorables conditions montre aussi que la pression populaire n'est pas moins forte, ni moins écoutée, dans le camp chrétien qu'à Grenade – et qu'elle pèse déjà pour la plus grande rigueur.

En avril 1491, une armée de 50 000 à 60 000 hommes environ met donc le siège devant Grenade. La reine comme le roi sont présents. À la suite d'un incendie, un camp en dur est édifié à partir de juin, un camp qui deviendra vite une ville, ou plutôt la ville chrétienne par excellence : Santa Fe (Sainte Foi), une ville neuve à angles droits, sur le modèle d'un camp romain, et qui s'enorgueillira d'être la seule cité de la péninsule que l'Islam n'a jamais souillée. Longtemps encore après la conquête, les chrétiens y résideront en majorité, laissant Grenade, à la seule exception de l'Alhambra, à ses Maures. Santa Fe aura d'innombrables filles sur le continent américain. Beaucoup lui emprunteront son nom et d'autres, encore plus nombreuses, son plan orthogonal de ville neuve dans un monde vierge, tout comme l'Espagne débarrassée des Maures est rendue à sa virginité.

Les escarmouches et les duels se multiplient entre avril et août 1491, dans l'attente que la faim fasse son œuvre. La Vega est en friche, les Alpujarras qui se sont substitués au traditionnel terroir nourricier n'ont ni la même fertilité, ni la même facilité d'accès. Après

le mois d'octobre, les cols de la Sierra Nevada sont impraticables, ce qui coupe Grenade de cette ultime réserve. Dès le début de l'été, la famine s'est installée dans la ville. Au mois d'août, les premiers débats sur la capitulation s'engagent malgré la réticence de la plèbe, que l'aggravation constante de la pénurie aidera cependant à convaincre. Les opérations militaires sont pratiquement suspendues – Ferdinand ne veut pas gêner le parti de la conciliation dans la ville, ni avoir à mener un siège aussi long et coûteux qu'à Málaga. Depuis 1482, en moyenne la moitié du budget de la Castille est passée dans la guerre. Les Maures sont les ennemis d'aujourd'hui, les sujets et les contribuables castillans de demain. Il faut les ménager pour autant que la guerre le permette. Les soldats espagnols le comprennent aussi. La ville va capituler, le pillage sera par conséquent limité et les prises maigres. La guerre véritable est finie. Les désertions se multiplient dans le camp chrétien.

Les négociations sont menées pendant plus d'un mois par les hommes de confiance des souverains, dont Gonzalo Fernández de Córdoba, le « Gran Capitán », qui s'illustrera quelques années plus tard contre les Français en Italie. Les séances, secrètes, se tiennent alternativement dans Grenade même et à Churriana, dans les lignes chrétiennes. L'accord est finalement trouvé le 25 novembre 1491. Il est particulièrement généreux à l'égard des vaincus, qui conservent même le droit – vite retiré par la suite – de conserver leurs armes. Les biens et les personnes sont garantis, tout pillage est interdit. La liberté de culte est concédée à tous, même aux chrétiens passés à l'islam et aux musulmans dont la mère était chrétienne. Les mosquées, les boucheries musulmanes sont maintenues, tout comme le régime fiscal. Les musulmans ne seront pas obligés au port d'un signe distinctif – comme le prévoit le régime de la *dhimma* pour les chrétiens et les juifs en terre d'Islam. Ceux qui le désirent pourront émigrer en Afrique du Nord après avoir vendu leurs biens, ou emporter ceux qu'ils n'auront pas vendus, à l'exception cependant de la poudre à canon. Soixante-dix navires sont mis à leur disposition pour les convoyer vers les ports du Maghreb. Les Rois catholiques s'engagent à ne pas prélever de taxe sur les biens ainsi exportés pendant trois ans – les juifs expulsés quelques mois plus tard ne recevront pas ce droit.

Bien sûr, tous les captifs chrétiens sont libérés. En revanche, les chrétiens n'auront pas le droit d'entrer dans les mosquées. Certaines clauses qui heurtent, pour nos esprits modernes, le rôle de victimes dévolu depuis les Lumières aux musulmans grenadins, sont plus rarement citées : les vaincus ont obtenu de conserver leurs esclaves noirs, et d'éliminer les juifs de la future administration chrétienne de Grenade. Selon les termes de l'accord, les juifs ne commanderont pas à des musulmans et ne lèveront pas l'impôt sur eux. Cette crainte et ce refus de la domination des juifs se manifesteront à plusieurs reprises

dans le cours des révoltes musulmanes, puis morisques dans les décennies suivantes. Elle est aussi absurde d'apparence que significative en réalité. Il n'y a en effet, depuis 1492, l'année même de la capitulation de Grenade, plus de juifs en Espagne. Le décret d'expulsion est pris à Santa Fe, dans le camp assiégeant, le 31 mars 1492. Mais il subsiste des *conversos*, des chrétiens d'origine juive dont l'Inquisition, créée par les Rois catholiques en 1478, traque avec une vigilance meurtrière les éventuelles déviances, et ce d'autant plus qu'ils occupent souvent des charges importantes dans l'administration civile et religieuse du royaume. Trois des secrétaires de la reine en sont, dont son chroniqueur Hernando del Pulgar.

Visiblement, pour les Maures comme pour une bonne part de la population espagnole, les *conversos* sont des juifs dissimulés, tout comme les Morisques seront des musulmans déguisés. Dans cette Espagne du xvi^e siècle, il semble entendu qu'on n'abandonne jamais vraiment la religion où Dieu vous a fait naître. La chose est évidemment fausse, si on songe à ce que les familles de juifs convertis ont donné à la culture castillane, à la monarchie et à l'Église espagnoles – à commencer par leur sainte la plus héroïque, Thérèse d'Ávila. Mais pour être fausse, l'idée qu'on reste toujours ce qu'on naît, n'en est pas moins de notoriété publique. La haine des *conversos* – on ne sait s'il faut déjà parler ici d'antisémitisme – est ainsi un des rares traits qui rapprochera les Morisques du reste des Espagnols.

Reste le plus important, le transfert de la souveraineté aux Rois catholiques. Il est stipulé le 25 novembre que la ville doit capituler dans un délai de 30 à 60 jours. C'est Boabdil lui-même, dans la crainte d'un soulèvement populaire contre l'accord, qui demande aux Castillans d'avancer leur prise de possession. Le 1^{er} janvier 1492, les 500 otages dont les Castillans ont exigé la remise sont accueillis à Santa Fe. Au petit matin du 2 janvier, un détachement conduit par un intime de la reine, Gutierre de Cárdenas, commandeur de León, occupe l'Alhambra, et hisse la Croix et la bannière de Castille au sommet de la tour de Comares. Quelques heures plus tard, les Rois, entourés de leurs enfants et de la plus haute noblesse, se présentent aux portes de Grenade. À leurs côtés, en particulier, l'archevêque de Tolède Pedro de Mendoza et son parent Íñigo de Mendoza, comte de Tendilla et premier gouverneur chrétien de l'Alhambra. On trouve encore sur un puits que Tendilla fit creuser dans sa nouvelle demeure proche du palais nasride, sur la colline de l'Alhambra, la plus vieille inscription espagnole de la forteresse. Elle résume en quelques mots la capitulation de Grenade, vue par un acteur et un témoin qui n'en confond pas moins Boabdil avec son père Muley Hacen :

Les Très Hauts Catholiques et Très Puissants Seigneurs Don Ferdinand et Doña Isabelle, roi et reine nos seigneurs, ont conquis par la force des armes ce

royaume et ville de Grenade laquelle, après que Leurs Altesses en personne l'aient tenue assiégée pendant longtemps, le roi maure Muley Hacen leur a remis avec son Alhambra et ses autres forteresses le deuxième jour de janvier de l'an mille et quatre cent quatre-vingt-douze. En ce même jour Leurs Altesses y mirent pour alcaide et capitaine D. Iñigo Lopez de Mendoza, comte de Tendilla et leur vassal, lequel leurs Altesses à leur départ laissèrent dans ladite Alhambra avec cinq cents chevaliers et mille piétons ; et aux Maures Leurs Altesses commandèrent de demeurer dans leurs maisons dans la ville et ses villages comme ils étaient auparavant. Ledit comte, par commandement de Leurs Altesses, a fait faire ce puits.

Boabdil remet à Ferdinand les clefs de la ville, esquisse un mouvement pour baiser la main du roi, qui retient le geste du vaincu et le relève, selon le scénario élaboré par les négociateurs (fig. 2, p. 179). Il n'y aura pas de signe trop visible de soumission. Les prisonniers chrétiens sont ensuite libérés et les otages musulmans relâchés, cependant que Boabdil s'achemine vers la seigneurie des Alpujarras qui lui a été assignée – la même qu'Al-Zaghal avait quittée quelques mois auparavant. Il n'y demeure pas beaucoup plus longtemps que son oncle. Sous la pression des Rois catholiques, inquiets de la présence de l'ancien souverain, de sa popularité peut-être, de la bannière qu'il pouvait offrir à d'éventuels révoltés en tout cas, Boabdil, contre rémunération, passe au Maghreb en octobre 1493. Il y meurt très vieux vers 1532 ou 1533 semble-t-il. Mais c'était une conclusion trop plate pour une aussi belle et touchante histoire. Grenade sortit vite de la banalité des faits pour gagner le royaume des grandes leçons et des grandes émotions de l'histoire. Les vaincus se turent ou s'effacèrent – on ne sait presque rien des quarante dernières années de la vie de Boabdil. Mais les vainqueurs étaient assez pleins de leur victoire pour tenir tous les rôles, le leur et celui des Maures, tous également liés à la roue de la fortune, aux triomphes éphémères et aux douleurs ineffaçables de l'humaine nature.

Mármol, à la fin du ^{xvi}^e siècle, fait de Boabdil un *hidalgo* à la recherche d'une cause et d'un combat, à l'image des conquistadores du Nouveau Monde, ses contemporains. Le dernier roi de Grenade se serait engagé dans les armées de son hôte, le roi de Fès, et il aurait trouvé la mort dans une guerre contre Marrakech. Étrange paradoxe conclut Mármol, sous la forme d'un de ces aphorismes que goûtait Machiavel : « C'est un avertissement et grande ironie de la fortune qui entraîna ce roi dans la mort pour la défense du royaume d'un autre, quand il n'avait pas osé mourir en défendant le sien. » Le *romancero*, cette ballade espagnole des temps anciens de la guerre des Maures, dit de même en d'autres termes, plus imagés, plus touchants, plus douloureux, et qui se sont imposés aux dépens de la réflexion des doctes. Le lendemain de la reddition, sur la route des Alpujarras, Boabdil se serait retourné au sommet d'un col qui lui offrait la dernière occasion de voir la ville, et il aurait versé ses premières larmes. Sa mère Aïcha lui aurait sévèrement reproché de pleurer comme une femme ce qu'il n'avait pas su défendre comme un homme. On nomme encore ce col le « Soupir du Maure ».

Mais la voie de la méditation philosophique ou de la légende

poétique est d'abord ouverte et tracée par l'écho messianique, presque apocalyptique, de la prise de Grenade. Le même Mármol rappelle que l'année 1492 de l'Incarnation – aujourd'hui de fait calendrier universel – correspond à l'an 1533 de l'ère de César, ou « ère d'Espagne », datation particulière à l'Espagne médiévale qui commence 38 ans avant la nôtre. Il se trompe. Dans cette « ère d'Espagne », 1492 correspond à 1530. Mais c'est le chiffre 1533 qui lui importe, soit 1 500 ans exactement après la Passion du Christ à Jérusalem. Que la prise de Grenade puisse faire écho à l'événement central de l'histoire de la Création pour un chrétien dit assez l'importance bouleversante qu'elle prit pour l'Europe du temps.

Grenade achève enfin l'œuvre de Reconquête – de Restauration comme on dira plus souvent jusqu'au xix^e siècle – engagée des siècles auparavant. Le roi Alphonse VI, à la fin du xi^e siècle, avait conduit ses chevaliers jusqu'aux eaux du détroit de Gibraltar, où il avait fait entrer son cheval pour marquer les limites de l'Hispanie qu'il revendiquait. Au moment où la guerre de Grenade battait son plein, une ambassade des sultans mamelouks d'Égypte et de Syrie, confiée à des franciscains de Jérusalem, vient menacer les Rois catholiques de représailles contre les chrétiens d'Orient s'ils poursuivent leur offensive au détriment des musulmans. L'ultimatum est rejeté. Les Rois catholiques font savoir que leur royaume abrite des juifs et des musulmans qui vivent sous leur protection – c'est encore vrai, pour peu de temps ; mais qu'ils n'ont pas l'intention de renoncer à cette part de leur héritage qu'est le royaume de Grenade. Et cet héritage, pour eux comme déjà pour Alphonse VI, c'est bien sûr l'Espagne dans sa totalité.

Il n'aura pas fallu moins de quatre siècles pour faire de la proclamation d'Alphonse VI une réalité. Grenade en avait pris le goût de ces promesses si longtemps différées qu'elles s'emparent de l'identité des peuples qui se les font. La nostalgie de l'impossible conquête de l'Alhambra pénètre l'identité castillane du xv^e siècle, comme la conquête de Constantinople, toujours repoussée jusqu'à en devenir irréaliste, contribue à l'identité turque, voire islamique avant 1453 ; tout comme la nostalgie de Jérusalem perdue et désormais hors d'atteinte résonne dans la conscience chrétienne médiévale et moderne, ou dans la conscience juive de toujours. Lorsque ces impossibles structurels et identitaires en viennent à se réaliser, lorsque la réalité bouleverse pour le meilleur des vérités si profondément établies qu'elles en étaient devenues des faits de croyance résignée, un homme du xv^e siècle ne peut y voir que l'effet de la grâce divine et de l'approche de la fin des Temps.

Plus prosaïquement, la prise de Grenade, c'est d'abord, pour toute l'Europe, la réplique à la prise de Constantinople par les Turcs quarante ans plus tôt (en 1453), et la riposte à l'agressivité ottomane,

qui a conduit les troupes de Mehmet II sur les rivages de l'Italie, à Otrante en 1481. C'est le signe que la Chrétienté est capable de passer à l'offensive, qu'en péninsule Ibérique en particulier jaillissent des sources neuves de puissance et de foi, qui vont se déverser bientôt sur l'Océan indien portugais et sur l'Amérique conquise par les Espagnols. La papauté en fait d'innombrables actions de grâce dans les églises romaines. Le roi d'Angleterre Henri VII, fondateur de la dynastie des Tudor, fait proclamer la nouvelle dans l'église Saint-Paul : voilà bien longtemps, ajoute-t-il, qu'une nouvelle province n'avait pas été annexée à la Chrétienté. Qui plus est, elle l'a été sans grande effusion de sang – Grenade a capitulé et son roi s'est rendu. Il faut s'attendre, conclut-il, que les Rois catholiques n'aient pas seulement gagné un territoire, mais des âmes en nombre infini à l'Église du Christ ; des âmes « que le Tout-Puissant a fait survivre pour les convertir », selon le mot de Lord Bacon.

Grenade s'oppose donc à Constantinople aussi sur ce point. Là où les Turcs ont vaincu par l'assaut brutal et le plus répugnant massacre – le corps de l'empereur byzantin Constantin XI fut retrouvé sous un monceau de cadavres au lendemain du carnage –, la Chrétienté l'emporte par la persuasion et sans grande violence. Cette victoire « raisonnable » promet déjà la conversion des vaincus. Comme le voient bien les Anglais, la conquête ne se limitera pas aux territoires. Elle vise aussi les âmes. Plus que de l'hypocrisie, il faut donc voir du déni dans les actes apparemment contradictoires des Rois catholiques : affirmer au sultan d'Égypte qu'ils protègent les musulmans de leurs États, consentir aux Grenadins les conditions les plus favorables d'une part ; mais de l'autre engager aussitôt la christianisation du territoire et de ses habitants.

L'un ne va pas sans l'autre : la longue et bienveillante tolérance montrée depuis des siècles envers juifs et musulmans, la générosité des capitulations démontrent la douceur chrétienne, l'évidence de la supériorité de la religion du Christ, et donc l'inéluctabilité de la conversion des hérétiques, et d'autant plus qu'ils y sont invités avec tant de fraternité et de magnanimité. On reproche souvent aux Rois catholiques de n'avoir pas respecté les conditions de la capitulation de Grenade. Mais pouvaient-elles l'être, répond Miguel Ángel Ladero Quesada ? « La légalité, écrit-il, ne réussit pas à prévaloir sur une situation de violence et d'antagonisme qui avait chez tous les acteurs du conflit des racines beaucoup plus profondes qu'elle¹⁵. » Ajoutons que cette violence se fraie d'autant plus facilement la voie chez les vainqueurs qu'elle est armée des meilleures intentions et qu'elle peut prendre prétexte des révoltes des vaincus.

Dès 1490-1491 en effet, une première révolte sur les terres de l'est du royaume soumises par capitulation l'année précédente entraîne

l'expulsion des musulmans des villes où les accords de reddition les avaient autorisés à demeurer, Baeza, Guadix et Almería. Ils s'établissent le plus souvent dans les faubourgs, et regagnent le noyau urbain dépeuplé, avec l'assentiment des autorités, dans les premières années du xvi^e siècle. Car ces expulsions sont évidemment rapportées, ou plutôt rendues caduques, par la conversion générale des musulmans une dizaine d'années plus tard. Après 1501-1502, l'État et l'Église ne reconnaissent plus en Castille que des chrétiens, auxquels il est permis de résider partout dans le royaume. Ainsi en 1569, lorsqu'éclate la grande insurrection des Alpujarras, dont il sera question dans le chapitre suivant, près de la moitié de la population d'Almería est morisque, c'est-à-dire d'origine musulmane.

Les documents publics et comptables de la nouvelle monarchie espagnole, ainsi que les trois ou quatre grands chroniqueurs des Rois catholiques nous renseignent avec précision sur la guerre de Grenade, événement majeur de leur règne. Mais qu'en ont retenu leurs contemporains moins présents dans la guerre ou moins contraints à l'éloge ? Machiavel, on s'en souvient, place Ferdinand parmi les princes dont il lui revient de s'occuper – les hommes nouveaux, qui ont créé eux-mêmes leur royaume, à l'image de tant de princes italiens dont les pères ne régnaient pas. Certes, admet Machiavel, Ferdinand était fils de roi, et devint roi par héritage en 1479 ; mais d'un royaume si petit et si faible au regard de celui qu'il laissa à son petit-fils Charles Quint qu'on peut légitimement parler d'un royaume nouveau. Dans cette mutation, la guerre de Grenade joua le rôle décisif :

De notre temps, nous avons Ferdinand d'Aragon, à présent roi d'Espagne, lequel se peut bien appeler nouveau prince, car de petit roi il est devenu par gloire et renommée premier roi de la Chrétienté : duquel si on considère les faits, on les trouvera tous très grands et quelques-uns même extraordinaires. Au début de son règne il assaillit le pays de Grenade ; et fut cette entreprise le fondement de ses États. D'abord, il la fit tout à l'aise, sans crainte d'en être empêché, occupant par elle les esprits des barons de Castille, lesquels vaquant à cette guerre ne songeaient à aucune nouveauté [révolution]. Cependant, il acquérait autorité et puissance sur eux, qui ne s'en doutaient nullement. Il put entretenir des troupes aux dépens de l'Église et du peuple, jetant par une guerre si longue les fondements de son armée, laquelle lui a depuis acquis honneur. En outre, pendant qu'il s'apprêtait à plus grandes entreprises, pour se servir toujours de la religion, il se mit à pratiquer une sainte cruauté, chassant les marranes de son pays et le dépeuplant ; et l'on ne saurait donner exemple plus digne de pitié ni plus singulier... Et il savait fort bien faire sourdre une guerre de l'autre, de manière que jamais il n'a donné loisir à ses sujets, entre l'une et l'autre, de lui faire fâcherie¹⁶.

Pour Machiavel, la guerre de Grenade a donc conforté le pouvoir du petit roi d'Aragon en lui offrant une armée (castillane) dont il devait se servir pour conquérir l'Italie, vaincre la France et imposer son hégémonie à l'Europe. Il conclut que Ferdinand sut se servir de la religion pour en imposer à ses sujets comme à l'Europe, en choisissant d'entrer en scène par un saint combat contre Grenade, qu'il fit suivre d'une « sainte cruauté » contre les juifs chassés d'Espagne. L'analyse, dans son cynisme, est sans doute plus brillante que juste. Elle n'en relève pas moins un point décisif. La prise de Grenade, première croisade réussie depuis deux siècles, accouche d'un nouveau royaume d'Espagne, armé à la fois de l'habitude castillane de la guerre et de la

force d'appel du combat pour le Christ.

Il est probable que la perspicacité critique de Machiavel ne trouva d'écho que dans des élites politiques restreintes. Que pensait-on, que retenait-on en revanche de la guerre de Grenade dans des milieux plus larges de lettrés modestes, et moins versés dans l'analyse politique ? Nous avons par chance deux témoignages exceptionnels de contemporains : le premier nous est donné par un médecin allemand de Nuremberg, Jérôme Münzer, qui parcourt l'Espagne en 1494, et plus précisément le royaume de Grenade entre le 16 octobre et le 1^{er} novembre. Sa courte relation – d'une quarantaine de pages – ne pouvait manquer d'inclure le récit de la guerre qui venait de s'achever. Le second témoignage est graphique. Dans la dernière décennie du x^v^e siècle, le fastueux archevêque de Tolède Pedro González de Mendoza, cardinal d'Espagne, achève la construction de sa cathédrale, commencée par son lointain et glorieux prédécesseur Rodrigo Jiménez de Rada (m. 1247). L'un contribua, au xiii^e siècle, à introduire l'art gothique en Espagne, l'autre y enracine les styles de la Renaissance. Surtout, l'un et l'autre prirent une part majeure à la Reconquête. Jiménez de Rada, chancelier du roi de Castille Alphonse VIII, fut la cheville ouvrière de la coalition de rois ibériques qui vainquit les Almohades à Las Navas de Tolosa (1212). González de Mendoza soutint la guerre de Grenade de toute la puissance du siège archiépiscopal de Tolède et de sa position de chef de la famille des Mendoza, ducs de l'Infantado. Le lien entre la construction de la cathédrale et les progrès de la Reconquête est hautement affirmé par une inscription qu'on trouve dans l'édifice même :

En l'an 1492, le 2 janvier, fut prise Grenade et tout son royaume par les rois nos Seigneurs Ferdinand et Isabelle, étant archevêque de cette sainte église le très révérend Seigneur D. Pedro González de Mendoza, cardinal d'Espagne. Cette même année, au mois de juillet, furent chassés tous les juifs de tous les royaumes de Castille, d'Aragon et de Sicile. L'année suivante, 1493, à la fin du mois de janvier, fut achevée cette église¹⁷.

En 1489, le cardinal commande à un certain Rodrigo l'Allemand (*Alemán* dans les documents), la taille de vingt stalles pour le chœur de la cathédrale, qui sont exécutées en 1490. En 1493, vingt autres stalles sont commandées et livrées en 1494 ; les quatorze dernières, celles de la barrière du chœur, sont mises en place en janvier 1495, le mois de la mort de l'archevêque, et aussi du passage à Tolède de Münzer, qui voit l'œuvre achevée et l'attribue à un compatriote de « Basse Allemagne ». Toutes ces stalles, 54 au total, ont pour thème la conquête de Grenade.

On imagine volontiers que la version des faits qu'ont en tête les témoins ou les contemporains de grands événements est plus riche, plus détaillée, plus confuse peut-être aussi que la nôtre. La célèbre

« distance historique » nous vient avec le temps qui passe et l'oubli qu'il apporte. On pense le plus souvent – et parfois avec raison – que nous avons une version à la fois plus claire et plus simple que les acteurs du drame, parce que nous avons perdu l'extrême diversité des circonstances qu'ils avaient en tête. Seules les conditions matérielles de l'écriture et de la conservation semblent devoir poser des limites quantitatives à leur témoignage. Comment résumer dix ans de guerre en 54 images ? Comment choisir entre tant de combats et d'escarmouches, de prouesses et de défaillances, de morts héroïques ou ignobles, de décisions prises et rapportées, d'hésitations et de surprises, de chances et d'infortunes, et aussi d'amours et d'amitiés, de deuils et de naissances, de maturations et de résignations, d'enthousiasmes et d'épuisements – et comment les faire converger vers un si grand triomphe ?

On se trompe. Les 54 stalles étaient encore trop nombreuses, si on en juge par le fait que leur historien, Mata Carriazo, n'a pas réussi à identifier le thème de 9 d'entre elles au moins, probablement parce que l'artiste se contente d'y représenter la capitulation « d'une place forte » sans que la liste limitée des places grenadines qu'il connaît lui permette de lui attribuer un nom qui ne soit pas déjà assigné à une autre stalle. Ou si on préfère, pour Rodrigo l'Allemand, qui n'était certes pas sur les champs de bataille mais qui habite Tolède depuis 1489 au moins, la guerre de Grenade se résume au plus à une quarantaine ou une cinquantaine d'épisodes et de noms. Notre curiosité n'est pas mieux servie par Jérôme Münzer et les 17 pages qu'il consacre à la conquête.

On est surpris par cette étroitesse mémorielle, qu'on serait tenté de mettre sur le compte d'un intérêt mitigé. On aurait tort bien entendu. Tout au contraire, la clef de cette brièveté est l'évidence de cette histoire. Il est significatif que l'archevêque Mendoza ait commandé les premières stalles de la victoire avant même que le triomphe ne soit acquis sur le terrain. Mais en 1489 déjà, l'issue des combats ne fait pas de doute. Grenade sera prise. Qui plus est, et plus important encore, le but de la guerre relève de l'évidence pour la plupart des Européens – et le hasard veut que nos deux témoins les plus proches soient allemands. La conquête de Grenade est une croisade, c'est-à-dire le plus légitime des combats, contre le plus détestable des ennemis, au terme de la plus claire des histoires – celle de la Reconquête de l'Espagne, territoire chrétien arraché par la force et repris par la force.

La mémoire se déploie quand les questions et les doutes se lèvent, quand l'oubli menace la fragilité du souvenir. Pierre Nora relève que la mémoire, c'est l'affectif, là où l'histoire est reconstruction organisée « dont la mission vraie est de détruire et de refouler » la mémoire¹⁸. Donc, quand cette abstraction intellectuelle qu'est l'histoire triomphe

pleinement, elle impose un sens si clair qu'elle n'a pas besoin de multiplier les événements qui le prouvent. Les grandes histoires « vraies » sont courtes. Telles sont encore pour nous le triomphe sur le nazisme ou l'expansion « naturelle » de la démocratie, par exemple. Ces histoires gonflées d'évidence sont écrites par les vainqueurs, capables de réfuter en quelques mots définitifs les pauvres souvenirs balbutiants des vaincus. Ceux-là au contraire cultivent une mémoire douloureuse d'où sort parfois une grande œuvre artistique ou intellectuelle : la pensée de Tocqueville sur la Révolution française et la démocratie qui avait meurtri les siens ; ou le cinéma du sud des États-Unis après la guerre de Sécession, qui nous a donné entre autres *Naissance d'une nation* ou *Autant en emporte le vent*. Malgré la fascination que le nom andalou n'a pas cessé d'y exercer, la langue arabe ne nous a pas livré de mémoire de Grenade aussi forte. Mais c'est bien à Fès ou à Rabat qu'on est réputé, au bout de cinq siècles, garder la clef de sa maison andalouse. À l'inverse, les témoignages et les raisons que nous examinons ici sont ceux des vainqueurs. Ils sont donc brefs.

On peut ainsi résumer à une poignée les notations essentielles de Jérôme Münzer. D'abord ce fut une guerre lente et prudente, qui établit la réputation de calculateur habile et de profond politique du roi Ferdinand, toujours beaucoup plus présent qu'Isabelle. Toutes les hésitations des débuts du conflit, entre 1482 et 1484 en particulier, sont effacées. Il semble évident qu'une fois les opérations militaires engagées, l'anéantissement du royaume nasride n'a jamais cessé d'être le but. Münzer le dit en une anecdote qui met en scène Boabdil. Le roi de Grenade est déjà convaincu de sa défaite à venir – l'évidence de l'histoire est telle pour le vainqueur que le vaincu n'a pu manquer de la percevoir, et il annonce souvent lui-même sa défaite. Boabdil, donc, place une coupe d'argent emplie de pièces d'or au centre d'un large tapis, et défie ses courtisans de s'en emparer sans fouler le tapis. Aucun n'y parvient bien sûr. Alors Boabdil replie le tapis devant lui et prend la coupe sans difficulté. De même, Ferdinand prendra Grenade (la coupe) après avoir replié le tapis qui la protège, c'est-à-dire toutes les places fortes du royaume. La capitale tombera la dernière, au terme d'une guerre de sièges. Aucune bataille n'est mentionnée – sauf celle de Lucena, où Boabdil fut capturé en 1483. De place rendue en capitulation, le triomphe est patient, sans éclat, inéluctable.

Dans cette guerre de siège, l'artillerie joue un rôle décisif en abattant les murailles. Le siège de Málaga, et la sape réussie de la muraille, une des premières dans l'histoire, a moins frappé les contemporains que le hasard heureux de Moclin. Pendant le siège de cette forteresse qui protège la Vega, à une dizaine de kilomètres au nord de Grenade, un obus castillan – une pierre pleine de poudre, dit

Münzer – touche la poudrière et fait sauter la tour et ses défenseurs.

Une guerre où les meilleurs principes l'emportent : les Sarrasins sont dans l'erreur sur le dogme, ils nient la Trinité ou la Crucifixion. Ils n'en sont pas moins humains, travailleurs et justes. Les historiens ont souvent noté la magnanimité, voire la sympathie de Münzer à l'égard des vaincus – elle est indiscutable. Les musulmans ne sont pas si différents : ils vénèrent la Vierge, Jean (*Yahya*) et Catherine (probablement *Fatima*, qui a le même sens, « pure »). Mais leur religion n'a pour but que le plaisir, leur Paradis est charnel, leurs femmes multiples – bien que les hommes honorables parmi eux s'en tiennent à une seule. La première place prise, Alhama en 1482, offrait au sultan chaque été ses eaux chaudes et douces sous des arcades ciselées. Au contraire, la religion du Christ est toute sainteté, à l'image du confesseur de la reine et désormais archevêque de Grenade, Hernando de Talavera, aussi savant et aussi décharné que saint Jérôme.

La victoire est fille de la douceur du christianisme, qui a effacé les rancœurs les plus anciennes. Tout comme un seul personnage (Talavera) suffit à dire la sainteté d'un camp, un seul épisode vaut pour toutes les réconciliations chrétiennes. Lorsque le marquis de Cadix s'est emparé par surprise d'Alhama, loin à l'intérieur du territoire maure, il a été sauvé de la contrattaque grenadine par son plus vieil ennemi, le duc de Medina Sidonia. Les deux hommes sont tombés dans les bras l'un de l'autre devant leurs troupes rassemblées et unies dans cette guerre sainte.

Une guerre de libération : Münzer a vu les fameuses *mazmorras* dans lesquelles les esclaves chrétiens étaient enfermés la nuit, des fosses étroites et profondes comme des tombes, et les chaînes qu'ils portaient aux pieds, si lourdes et volumineuses que deux grands charriots les contiennent à peine¹⁹. C'est à propos du siège de Málaga, incontestablement l'événement militaire majeur de la guerre, que leur mention apparaît. Un vieillard, captif depuis quarante-deux ans, est présenté aux Rois catholiques : « Qu'aurais-tu pensé si on t'avait dit, le jour de ta capture, que tes libérateurs n'étaient pas encore nés ? », lui demande-t-on – Isabelle et Ferdinand ont en effet respectivement 37 et 36 ans. « Je serais mort de tristesse », répond-il. Deux notations connexes s'imposent à la plume du voyageur : de Málaga, on aperçoit les côtes du Maghreb, terre de captivité et de souffrance pour les chrétiens ; et à l'inverse, Málaga, prise sans capitulation, a livré plus de 5 000 esclaves aux vainqueurs. Les terres du marquis de Cadix en particulier, Osuna, Marchena, Séville regorgent de prisonniers maures réduits à l'esclavage²⁰.

Une guerre de justice enfin : une vaine, presque dérisoire, tentative d'attentat vise les Rois catholiques devant Málaga. Un Maghrébin,

petit et vieux, mais tenu par les siens pour saint, se précipite avec un couteau sur ceux qu'il croit être Ferdinand et Isabelle – et qui sont deux de leurs courtisans conversant sous une tente. Y a-t-il là un vieux souvenir des Assassins de Syrie dont les Croisés avaient associé l'activité meurtrière, pour l'essentiel déployée contre les dignitaires sunnites, à l'image de l'Islam ? En tout cas, l'assaillant est « coupé en tout petits morceaux par les chrétiens²¹ ». De même, un château musulman – sans autre précision, une forteresse visiblement générique – met à mort ses prisonniers chrétiens ; Ferdinand ordonne en représailles que toute la garnison et la population en soit exterminée, en guise d'avertissement pour ceux qui détiennent des captifs chrétiens, et qui seraient tentés de les tuer.

Mais les plus durement châtiés sont les renégats et les sodomites, aux yeux de Münzer deux des héritages nauséabonds sans doute attachés à l'Islam dont il se félicite de l'éradication. À la sortie d'Almería, il a vu six sodomites italiens pendus par les pieds après avoir été émasculés²². À Málaga encore après la capitulation de la ville, neuf chrétiens convertis à l'islam et dénoncés sont « dénudés et condamnés à mourir à coup de flèches (*asaetados*) par le Roi Très Chrétien. Deux étaient Lombards et sept Espagnols de Castille. Une fois morts, leurs corps furent brûlés. Ô Roi Très Chrétien, je chanterai éternellement tes louanges²³ ».

Bien que l'œuvre de Rodrigo l'Allemand donne une version plus détaillée et plus construite de la guerre, les grands traits s'y retrouvent : une guerre de siège – pratiquement toutes les stalles représentent la capitulation d'une ville ou d'une place forte ; l'heureux hasard de Moclín – et l'explosion de la tour sarrasine ; l'attentat de Málaga. Les rôles sont aussi peu nombreux que chez Münzer : Ferdinand toujours, Isabelle parfois ; le cardinal Mendoza, commanditaire ; le marquis de Cadix, héros mûr ; les comtes de Cabra et de Tendilla, héros jeunes ; le comte Rivers, croisé anglais qui laissa trois dents au siège de Loja. Parmi les musulmans, Boabdil, Aliatar, son beau-père, tombé en brave à Lucena (1483) ; Hamet el-Zegrí, dans le rôle du fanatique, animateur de la résistance de Málaga ; El-Djerbi, régicide²⁴. Rodrigo ajoute cependant à Münzer la mort d'un noble personnage – peut-être le grand maître de Montesa, tué en juillet 1488 devant Guadix. Plus que Münzer, il insiste sur la bienveillance des rois vainqueurs et la soumission volontaire de la plupart des places. L'image de base, présente sur presque toutes les stalles, montre Ferdinand à cheval recevant les clefs de la forteresse des mains d'un notable musulman agenouillé, la tête relevée vers le roi en signe d'assentiment. Grenade a consenti à son vainqueur.

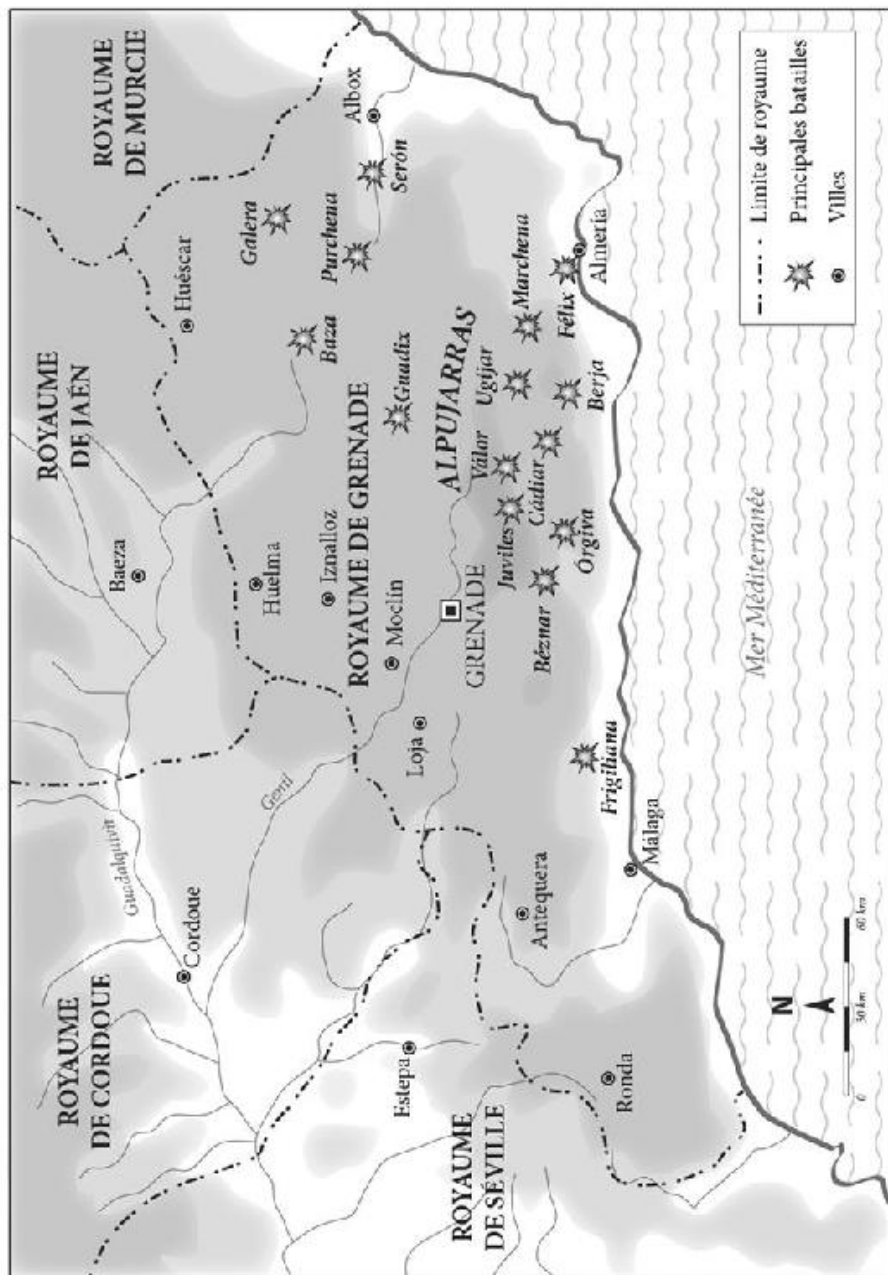


Fig. 1 : Carte de la guerre des Alpujarras.

Chapitre III

La fin de l'Islam à Grenade :la guerre
des Alpujarras¹ (1568-1571)

Versant méridional de la Sierra Nevada, les Alpujarras courent sur une bande montagneuse étroite entre la plaine côtière méditerranéenne et les sommets enneigés, mais qui s'étend d'est en ouest sur plus de deux cents kilomètres à travers les provinces de Grenade et d'Almería. Nulle part elle ne touche à la mer, réalité hostile et dangereuse pour les Espagnols du ^{xvi}^e siècle. Les plages des touristes d'aujourd'hui sont alors les cibles des pirates d'Alger ou de Tétouan, dont on accuse précisément les Maures d'être les informateurs et les guides. Les Morisques n'ont pour cette raison pas le droit de résider sur la côte. Ils sont assignés à l'intérieur des terres et dans la montagne, à ces Alpujarras qui regardent l'Afrique, leur terre promise.

Le nom et la réalité des Alpujarras naissent de l'histoire, et même précisément de celle que nous allons raconter. Le mot *Alpujarra* ou *Alpujarras* vient indiscutablement de l'arabe *al-busharra*, mais le sens en est obscur. À la fin du ^{xix}^e siècle, Pedro de Alarcón, écrivain, journaliste et député de Guadix qui parcourt à cheval la région d'ouest en est, comme l'avait fait trois siècles plus tôt les armées espagnoles, se pose le problème de ce nom énigmatique. Il rappelle qu'au ^{xvi}^e siècle le chroniqueur Mármol traduit *al-busharra* par « bagarreuse, querelleuse » ; au ^{xix}^e siècle, l'arabisant Lafuente y Alcántara lui préfère « indomptable » ; son collègue Simonet lit au contraire *al-busharrat* – et y voit la transcription du latin ou du roman *Alba sierra* (« montagne Blanche »). Au ^{xiii}^e siècle, le géographe arabe Idrissi, encore ignorant des tragiques événements qui devaient illustrer la région, lui donnait plutôt le sens de « pâture pauvre, d'herbes crues ».

Chacun, en un mot, dit une histoire. Idrissi, l'un des rares auteurs arabes à mentionner ce nom peut-être parce que sa famille était établie à Málaga proche, y glisse le mépris du citadin pour la sauvagerie nue de ces montagnards, dont beaucoup étaient encore de son temps chrétiens. Mármol résume avec « la Querelleuse » la guerre atroce dont il fut le témoin. Lafuente, convaincu de l'erreur historique que fut l'expulsion des Morisques, fait de « l'Indomptable » la noble victime d'une des guerres perdues de la liberté. Simonet, à l'inverse, catholique, conservateur, aussi hostile aux Morisques qu'il est favorable aux chrétiens mozarabes éreintés sous le joug de l'Islam, rappelle avec « Alba sierra » l'origine latine ou romane du nom et du lieu – en quoi il retrouve Idrissi. Aucun nom n'est innocent.

Les Alpujarras ont été longtemps plongées dans l'oubli par l'histoire. Les fastes d'Al-Andalus les ignorent. Et pour cause, comme on l'a vu,

les Alpujarras abritèrent longtemps, jusqu'au XIII^e siècle peut-être, l'une des dernières communautés chrétiennes, compacte et enclavée, d'un pays dont les villes et les campagnes les plus riches avaient déjà choisi la conversion majoritaire à l'islam. C'est à peu près l'inverse au XVI^e siècle. La ville de Grenade et la riche plaine de la Vega sont déjà en partie ou en majorité chrétiennes tandis que les Alpujarras demeurent farouchement et massivement musulmanes. Au total, la couleur religieuse est ici moins importante que le contraste entre la ville et la montagne, entre Grenade et ses barbares. Il faut éviter d'en conclure, avec une philosophie un peu courte, que tout passe en ce monde et que les hommes donnent leur vie pour des causes bien éphémères. L'opposition, l'hostilité même entre citadins (ou ruraux) et montagnards, est bien durable. Elle traverse sept à huit siècles d'histoire, de la conquête arabe à l'expulsion des Morisques, à supposer même que le banditisme andalou du XIX^e siècle n'en soit pas l'un des derniers avatars.

Surtout, cette opposition relève d'une civilisation plutôt que d'une autre, de l'Islam plus que de la Chrétienté. Nous la verrons ressurgir furtivement à plusieurs reprises dans le cours du récit que font les chroniqueurs chrétiens de la guerre des Alpujarras. Un récit islamique l'aurait sans doute soulignée plus nettement, mais ce récit n'existe malheureusement pas. La parole est restée à des vainqueurs au total peu attentifs aux lignes de partage de la société islamique. Les Espagnols ne voient en face d'eux que des musulmans. En revanche, les élites musulmanes de Grenade savaient distinguer, elles, entre un territoire d'État, citadin, policé, soumis au roi et à l'impôt ; et un territoire de la dissidence, de la rébellion, de la violence, rétif à toute autorité constituée. Il y a peu encore, au Maroc, on parlait de « pays de l'État », contrôlé et taxé, et de « pays de la révolte », ou du refus de l'impôt. En d'autres termes, Ibn Khaldun parle de territoire « sédentaire » et de pays « bédouin » – ceux qui vivent sous l'autorité d'un État et ceux qui s'y refusent.

Cette distinction, que l'Islam a maintenue jusqu'aux lisières de notre temps, est sans doute aussi ancienne que l'État, et que les résistances qu'il a fait naître. La géographie humaine du Proche-Orient et de la Méditerranée la favorise. Elle alterne oasis et steppes, riches bassins et pentes arides, énormes densités de peuplement resserrées dans des enclos restreints et immenses espaces d'humanité clairsemée. C'est ce que les Romains nommaient respectivement *ager* et *saltus*, le champ cultivé d'une part et le maquis ou la garrigue de l'autre. Mais l'Islam y ajoute une distinction politique, que l'Antiquité ignore, entre État et tribu. L'État est inséparable de la terre intensément cultivée et fortement peuplée, la tribu règne sur le monde des solitudes. État et tribu n'en ont pas moins partie liée. Ibn Khaldun, qui a fouillé avec

génie les raisons et les conséquences de cette solidarité, en fait le centre de sa démonstration, on l'a vu. L'État est une machine à transformer de la violence en prospérité et en civilisation. Il le fait en accumulant, par le biais de l'impôt, de la richesse et des hommes dans une concentration d'énergie qu'on nomme la ville, où l'intelligence humaine reçoit les moyens de s'épanouir et de produire mieux. Pour autant, il a besoin de réserves de violence – pour intimider ses sujets comme pour les défendre contre les prédateurs. Il va donc les chercher dans l'autre monde – insoumis, ignorant de l'impôt et du progrès : c'est ce qu'Ibn Khaldun nomme le monde « bédouin » ; ce sont les Alpujarras face à Grenade.

La région n'apparaît en pleine lumière qu'avec la capitulation de Grenade en 1492. Les Rois catholiques, Isabelle et Ferdinand, offrent au vaincu Boabdil la seigneurie d'Andarax, au cœur des Alpujarras. Spontanément, et bien qu'ils ignorent tout du raisonnement d'Ibn Khaldun comme de la pratique séculaire de l'État islamique qui l'a inspiré, Isabelle et Ferdinand suivent le même fil : occuper Grenade et sa Vega, la ville et son terroir nourricier, la vallée du Genil, Málaga, Almería et leur côte, en un mot la région de population dense, fiscalement rentable ; et se débarrasser des tracas du maintien de l'ordre montagnard sur le protectorat musulman de Boabdil. D'emblée, c'est un échec : les Alpujarras ne sont pas un royaume, mais un antiroyaume, une dissidence qui ne se plie depuis des siècles à aucune autorité. Les Rois catholiques ont cru que la communauté de religion musulmane suffirait à Boabdil pour y imposer son autorité. Ils ne conçoivent pas, parce qu'ils viennent d'un autre monde, que la fracture du citadin et de l'insoumis, du bédouin et du sédentaire, puisse se révéler plus profonde que la religion. Dès 1490, les Alpujarras s'agitent. En 1500 de nouveau, quelques villages se soulèvent à l'annonce de l'émeute urbaine de 1499 à Grenade, vite apaisée. Le nom et la réputation de la région sont désormais bien établis : la Querelleuse, d'où viendra le danger, on le sait.

Dès avant que n'éclate la guerre, la question de Grenade, et plus largement la question morisque, a divisé les Espagnols en deux camps. Chacun aura son historien, même si les sensibilités respectives de Mármol et d'Hurtado de Mendoza ne se réduisent pas aisément à nos catégories modernes.

L'un et l'autre sont des hommes d'âge. Diego Hurtado de Mendoza, fils cadet d'Iñigo de Mendoza, comte de Tendilla, et oncle du marquis de Mondéjar qui mène la première campagne de répression de la révolte morisque, est né vers 1500. Ses origines, dans la très haute aristocratie castillane, le conduisent naturellement à la carrière des armes et de la diplomatie au service de l'empereur Charles Quint, son modèle du souverain, Soleil invincible et chevalier sans tache. Mais Charles est mort et Philippe II n'a pas tous les talents de son père, à moins que ne lui manquent les charmes d'une jeunesse qu'Hurtado de Mendoza a perdue avec la génération de l'empereur défunt. C'est que Don Diego a 70 ans quand la guerre des Alpujarras s'achève en 1570, et à peine quelques années à vivre puisqu'il s'éteint en 1575. Ses phrases sont amères comme les potions des vieillards, brèves et tranchantes comme le crépuscule de la vie. Tacite est son modèle. Longtemps sa chronique de la guerre de Grenade s'imposa auprès des doctes, moins pour la qualité de son information que pour sa rigueur littéraire.

Luis de Mármol Carvajal est sans doute son cadet d'une quinzaine, peut-être d'une vingtaine d'années. Mais il n'a pas moins de 50 ans en 1570. En 1573, il publie une *Description de l'Afrique*, qui établit sa réputation de connaisseur des choses du Maghreb. Il y démontre en effet des notions d'arabe dialectal et de berbère, acquises au cours de longs séjours sur la rive maghrébine du détroit. Fils naturel d'un magistrat de la chancellerie de Grenade, il a participé dès 1534-1535 aux campagnes de Charles Quint à Tunis. Capturé, il passe plusieurs années au service de souverains maghrébins avant de regagner l'Espagne. Il apparaît dans sa propre chronique dans l'armée de Don Juan d'Autriche en 1570, où il est chargé d'organiser la logistique d'une partie des milices engagées.

On ne sait quand il écrivit l'histoire de la guerre de Grenade. Le texte n'en sera publié qu'en 1600, celui d'Hurtado de Mendoza attendra 1626, une cinquantaine d'années après la mort de son auteur. Mais on a la preuve que l'une et l'autre chroniques étaient déjà lues dans la dernière décennie du XVI^e siècle. En 1593, lorsque Mármol est sollicité de donner son avis sur l'affaire des *Livres de Plomb*, sur

laquelle on reviendra, il fait allusion explicite à des *jofores* (prédictions qui circulaient dans le milieu des révoltés morisques) dont il a, dit-il, cité le texte dans son *Histoire de la rébellion et du châtement des Morisques du royaume de Grenade*. Il est frappant de constater que les chroniques de la guerre des Alpujarras, celle de Mármol comme d'Hurtado de Mendoza et d'autres, sont élaborées et surtout lues dans ces dernières années du *xvi^e* siècle, où s'annonce l'expulsion des Morisques du royaume d'Espagne.

En fait, pour Mármol comme pour Hurtado de Mendoza, la guerre des Alpujarras a porté le coup mortel à l'existence du peuple des Morisques, dont l'expulsion du royaume de Grenade *tierra adentro*, c'est-à-dire vers le reste du royaume de Castille où ils sont dispersés en 1570, présage inéluctablement leur bannissement d'Espagne, finalement décrété par le roi Philippe III en 1609. La guerre des Alpujarras est bien, comme le dit Hurtado de Mendoza dans les termes de l'Antiquité classique qu'il affectionne, « une guerre servile », une sorte de révolte de Spartacus, qui aboutit au déracinement d'un peuple. Et sur ce point, il rejoint absolument Mármol : c'est de la mort des Morisques qu'il s'agit aussi dans la *Historia del rebelion y castigo...*, la rébellion et le châtement, l'exécution capitale d'un peuple entier.

Pour le reste tout oppose Hurtado de Mendoza et Mármol, le grand seigneur au soldat de fortune, le lettré à l'homme de terrain. Mármol lui-même écrivit contre son rival heureux. Car on l'a dit, de son temps et pour de longs siècles, Hurtado de Mendoza, par la qualité ou l'obscurité de sa langue, est entré dans le cénacle choisi des grands écrivains du Siècle d'Or. En vérité, Don Diego est de toutes les bonnes compagnies. Sa haute naissance – frère et oncle des marquis de Mondéjar, Grands d'Espagne et capitaines généraux héréditaires du royaume de Grenade – lui fait une place naturelle dans l'aristocratie du sang et de l'esprit. Enfin et peut-être surtout, son appartenance à cette famille des Mendoza le range dans le camp de tout temps le plus favorable aux Morisques – et par contraste, le plus défavorable à la plèbe chrétienne acharnée à la perte des derniers crypto-musulmans d'Espagne. En bref, Hurtado de Mendoza flatte le mythe. Il affirme implicitement à tous ceux qui entendent bien s'en tenir à cette vérité que la tragédie morisque fut le fait de l'aveuglement d'une Espagne cléricale et plébéienne dont les élites n'auraient pas su contenir les injustes débordements – nous dirions aujourd'hui d'un mot aussi utile que vague, les débordements « racistes » –, malgré la courageuse détermination du marquis de Mondéjar, neveu du chroniqueur.

Mármol a presque fini par incarner le parti inverse. D'origine assez obscure, soldat des guerres d'Afrique, capturé, comme le sera Cervantès, il a de l'Islam une connaissance concrète. Pour Hurtado de Mendoza, la guerre de Grenade est un échec de la monarchie

espagnole sur un front secondaire : l'essentiel se passe en Flandre et en Italie, où se battent les Grands et les *tercios*, régiments d'élite qui domineront les champs de bataille européens tout au long du ^{xv}^e siècle. Au moment où éclate l'insurrection des Alpujarras, le duc d'Albe vient de réussir, au terme d'une marche d'épopée, digne des grands capitaines de l'Antiquité, à faire passer les *tercios* d'Italie en Flandre, à travers des territoires neutres ou hostiles. L'Empire ottoman, à l'époque où écrit Hurtado de Mendoza, après la grande victoire navale espagnole de Lépante probablement (1571), le cède en importance et en urgence, pour la politique de l'empire, à la France et aux protestants d'Allemagne et des Pays-Bas. Quant aux Morisques, ce sont des va-nu-pieds, de pauvres hères qu'une politique stupide a poussés à bout. Une fois le mal fait, Hurtado de Mendoza s'indigne simplement qu'il ait fallu tant de temps et de ressources pour éteindre ce vulgaire feu de garrigue.

Pour Mármol au contraire, la confrontation, pacifique ou violente, avec l'Islam est l'affaire de sa vie. Il sait assez d'arabe dialectal andalou et maghrébin pour saisir une conversation, expliquer un toponyme. Il est vrai qu'il ne lit pas – ou mal – l'arabe littéral, mais il est très introduit dans le milieu des élites morisques, de ceux qui fréquentent les deux versants, chrétien et islamique, et qui s'attachent à les mettre en contact en limant les aspérités de la rencontre, en en minimisant les conflits. Alonso del Castillo, Miguel de Luna, les interprètes morisques de Philippe II, sont de ceux-là. Mármol les connaît de longue date, et se prévaut de leur amitié. Mais il sera aussi l'un des premiers, avec l'humaniste et savant orientaliste Arias Montano, à dénoncer la forgerie des *Livres de Plomb*, et à en soupçonner les auteurs : précisément Miguel de Luna et Alonso del Castillo.

C'est en fait ce que beaucoup reprochent encore aujourd'hui implicitement à Mármol : son impitoyable lucidité. On l'a dit conseiller du parti extrême, qui milite dès les premiers mois du conflit en faveur de l'expulsion des Morisques du royaume de Grenade. Sa chronique ne livre rien de tel. Ce qu'elle dit en revanche avec une insistance gênante, c'est le fossé de méfiance et de dédain qui s'est creusé depuis des décennies entre le royaume très chrétien et ses étranges sujets morisques convertis d'apparence ; elle dit aussi le torrent de haine qui se déverse de part et d'autre dès les premières semaines, décisives, du conflit des Alpujarras. Cette haine populaire, équitablement partagée par les deux camps, rend en fait impossible la « réconciliation » – au sens presque juridique de l'Ancien Régime, l'exécution de quelques dizaines de boucs émissaires ou de figures de proue au nom de la communauté coupable dont ils rachètent la faute –, malgré le désir qu'en ont presque tous les chefs du camp

chrétien, Mondéjar, et surtout l'Infant Don Juan d'Autriche, et au-delà le roi Philippe II.

De fait, et ici Mármol rejoint Hurtado de Mendoza, la structure même des forces répressives – des troupes locales, volatiles, bien décidées à en finir avec les Morisques – met en échec la volonté du plus grand roi du monde. L'Espagne est un pays trop farouchement chrétien et surtout trop unanimement porté à la guerre pour que le sens politique du prince s'impose autoritairement au détriment de la *vox populi*. La société islamique andalouse fait la distinction entre sédentaires policés et désarmés d'une part, montagnards incontrôlés et belliqueux de l'autre. La société de l'Espagne chrétienne ignore totalement cette division. La noblesse s'y gagne toujours à la pointe de l'épée, et chacun peut y prétendre quand il a démontré son courage, quand bien même il n'aurait ni ancêtre ni fortune.

L'Espagne, on l'a dit, est sans doute, aux ^{xv}-^{xvi}^e siècles, le royaume d'Europe dont la population compte la plus grande proportion de « nobles » – d'*hidalgos*. Pour le dire comme Ibn Khaldun, le pays montre des traits accentués et généralisés de « bédouinité » : une culture des armes qui va inéluctablement avec la dispense de l'impôt, l'esprit d'indépendance et le refus de l'État ; ou encore avec une forme d'égalitarisme vindicatif qui ne contredit pas l'universel souci d'être noble. Un homme ne vaut après tout que ce qu'il montre sur le champ de bataille, et l'autorité ne s'impose que par l'héroïsme. C'est pourquoi la guerre des Alpujarras est aussi un conflit de classe, une opération de milices dont les soldats débordent, outrepassent, conspuent parfois les décisions de leurs chefs ; une sorte de guerre libertaire et anarchique, dont Mármol, moins éloigné des couches populaires, a sans doute mieux admis les légitimes enjeux qu'Hurtado de Mendoza. Sans grande originalité dans les lettres du Siècle d'Or, Mármol oppose dans son prologue les armes et la littérature, et accorde aux Espagnols l'excellence dans les premières. Mais c'est Hurtado de Mendoza qui écrit :

Les compagnies de Grenade étaient si défaillantes et de si peu de discipline qu'on ne pouvait avec elles ni réussir, ni s'en passer. Mais le pire désordre vint de ce que, le roi ayant commandé de sévir avec rigueur contre [l'indiscipline des] soldats qui venaient de l'armée du marquis de Los Vélez ; et ayant confié à Don Juan [d'Autriche] le soin de mettre cet ordre à exécution, les serviteurs se lassèrent d'obéir et Don Juan de commander. Au vu du peu de profit qu'il en tirait, il jugea plus opportun de se taire – aussi [dans la crainte de] rester tout seul.

Ne pas rester seul. Des troupes dont on ne peut rien faire, mais dont on ne peut se passer. Mais pourquoi ne pas rappeler les meilleurs soldats d'Europe, les *tercios* aguerris et disciplinés de Flandre ou d'Italie ? Chaque page ou presque du texte d'Hurtado de Mendoza, qui

fustige pourtant si fort ces milices locales, clame qu'il n'en fut jamais question. Car l'avenir de l'empire se joue en Europe, et non sur ces confins arides de l'Afrique. Comme toutes les élites espagnoles de son temps, Hurtado est bien l'héritier de l'entreprise impériale de Charles Quint, du rêve européen de l'Espagne. Les Morisques ne valent pas, n'ont jamais valu tant de peine.

On ne saurait trop dire si le début du récit des deux auteurs s'attache aux raisons de cette guerre ou s'il impose d'abord à l'esprit du lecteur la tragique conclusion de la mort d'un peuple. L'un et l'autre sont d'accord pour faire remonter à la prise de Grenade, en 1492, le processus qui conduisit au conflit. Mais l'un et l'autre commencent beaucoup plus loin, avec les débuts de la présence arabe dans la péninsule huit siècles plus tôt. L'un et l'autre ont en effet conscience, on l'a dit, que la guerre des Alpujarras porte le coup de grâce au peuple séculaire des « Andalous » – Mármol note, à propos d'une ambassade morisque à Alger, que c'est ainsi qu'on nomme en arabe les musulmans d'Espagne. C'est l'immense pan d'une histoire de 773 ans d'âge, précise Mármol, qui s'effondre sous leurs yeux, ils le savent. Ici s'arrête cependant l'étroite comparaison qu'on aimerait mener entre les deux textes. La chronique de Mármol est infiniment plus longue et plus riche que celle d'Hurtado. Les piques brillantes et les considérations souvent très pertinentes de l'aristocrate assaisonneront un récit dont l'essentiel nous vient du soldat d'Afrique.

Le démantèlement des clauses de la capitulation de Grenade

Au total, les conditions de la capitulation de Grenade étaient trop généreuses, affirme non sans paradoxe l'auteur anonyme de la *Zubda*, un des très rares récits arabes de la reddition du royaume. Les Rois catholiques, estime-t-il non sans finesse, imaginaient sans doute que la majorité des Maures choisiraient l'exil. Les conditions avantageuses qui leur sont consenties les incitent au contraire à rester. Du coup, l'autorité chrétienne est mal assurée face à une population demeurée très majoritairement musulmane, et les Rois catholiques, soucieux d'asseoir leur conquête, s'efforcent de revenir sur ce qu'ils ont concédé, au prix d'un conflit qui leur permettra de reprendre leur parole.

Vues pénétrantes, mais sans doute partielles, à la mesure d'un observateur musulman pour qui la présence d'une minorité religieuse soumise ne fait pas problème dès lors qu'elle n'attente pas à la souveraineté de l'Islam. Longtemps, les royaumes d'Espagne s'en étaient tenus à la même politique, inversée au profit du christianisme. Des juifs ou des musulmans soumis, *dhimmis*, pour le dire en termes musulmans, étaient présents en Castille comme en Aragon depuis la fin du ^x^e ou le début du ^{xiii}^e siècle. Mais l'expulsion des juifs en mars 1492 annonçait la fin de cette époque, ou plus exactement le

ralliement de l'Espagne au modèle de plus en plus universellement en vigueur en Europe à partir du XIII^e siècle : une seule religion pour un seul royaume, ou pour une seule Chrétienté. Un seul corps, c'est-à-dire un seul peuple d'une même religion, pour une seule tête, c'est-à-dire un seul souverain de la même religion. Même la Réforme protestante n'y changera rien. La paix d'Augsbourg, qui divise l'Allemagne en 1555 entre catholiques et protestants, entérine ce même principe : *cujus regio, ejus religio*, la religion du prince est celle de l'État et aussi celle, unanime, de ses sujets. Ceux qui n'y consentent pas doivent partir. Les juifs, unique minorité religieuse notable en Europe, ont été expulsés d'Angleterre dès 1298, de France en 1394, d'Espagne enfin en 1492. Cette unification religieuse, cette mise en conformité avec la modernité politique que la France ou l'Angleterre avaient instituée depuis un ou deux siècles, est un peu le passeport de la nouvelle puissance espagnole en Europe.

C'est le poids de ces siècles de construction politique et théologique des royaumes d'Europe qui retombe sur les épaules des Maures de Grenade. Or la marche européenne des idées, qui favorise les entreprises de conversion les plus actives, ou les plus précipitées, entre en collision frontale avec les résistances d'une population maure à peine vaincue à Grenade et dans les Alpujarras, un peuple dont la soumission n'a été arrachée que par la capitulation résignée des élites. La montée des évangélisateurs de combat se nourrit des révoltes des vaincus, de ce que les premiers nomment leur ingratitude et leur obstination. Après la capitulation de Grenade, c'est le confesseur de la reine, Hernando de Talavera, qui est désigné comme premier archevêque de la ville conquise. Son but avoué est certes d'amener au christianisme les musulmans soumis, mais par les voies de la persuasion et de la douceur. Il semble que sa douceur ait été prisee des musulmans, mais que le message chrétien, malgré quelques succès, n'ait guère convaincu.

Tout change après 1495, à la mort du cardinal archevêque de Tolède, primat des Espagnes, Pedro González de Mendoza, chef de la très illustre famille des ducs de l'Infantado, et très actif tout au long des guerres de Grenade. Dès 1492, ce grand seigneur a proposé, pour succéder à Talavera dans les fonctions essentielles de confesseur de la reine, un franciscain d'origine modeste, savant et austère, Jiménez de Cisneros. Jusqu'à sa mort, Cisneros portera la robe de bure rêche de saint François sous la soie de l'habit archiépiscopal, la reprendra lui-même et couchera sur une fruste paille. C'est encore lui, si différent pourtant du fastueux Mendoza, que l'archevêque agonisant recommande à la reine pour lui succéder sur le siège épiscopal de Tolède en 1495. Ce qui est bientôt fait, non sans conséquences pour Grenade. Primat d'Espagne et de fait chancelier du royaume, Cisneros

a autorité sur Talavera et il entend hâter les conversions.

L'approche diffère, les méthodes s'opposent, le but est le même : les Maures qui demeureront dans le royaume doivent se convertir. Il n'est pas possible d'être fidèle sujet des Rois catholiques sans être chrétien – Mármol le dit ouvertement. Bien peu en Europe eussent alors pensé autrement. C'est aussi ce que les Rois catholiques répondent au sultan mamelouk d'Égypte, qui s'inquiète de conversions forcées et menace de représailles contre les Coptes de la vallée du Nil. Nul n'est contraint de se convertir – il est à tout moment possible de quitter l'Espagne – comme les juifs l'ont fait. Mais ceux qui restent seront chrétiens.

Talavera et Cisneros sont des professionnels de la prédication. Talavera s'en donne les moyens en demandant au Padre de Alcalá d'élaborer un lexique arabe dialectal/espagnol, qui permettra aux prêtres de se faire comprendre. Ce petit ouvrage qui nous est parvenu nous donne les meilleures informations que nous possédions sur un dialecte arabe du début du XVI^e siècle – sauf d'assez rares exceptions de poésies ou de chansons « populaires », les dialectes sont exclus de l'écriture dans le monde de l'Islam. L'efficacité religieuse du *Vocabulista* s'avère en revanche limitée. La conversion spontanée de la population, que certains avaient espérée, tarde. On parle bientôt de l'échec de Talavera et de ses méthodes. Cisneros plaide pour plus de fraternelle contrainte. Il est écouté. En 1499, les Rois catholiques, après un bref séjour à Grenade qui leur permet de constater les lenteurs de l'évangélisation, adjoignent Cisneros à Talavera. Il est décidé que les pères musulmans ne pourront plus déshériter leurs fils passés au christianisme. Des cérémonies de conversions de masse sont organisées, quelques oulémas se convertissent ; un autre, hostile, est emprisonné (et se convertit). Les livres de sciences religieuses sont brûlés. Seules les œuvres de science profane – et en particulier de médecine – sont épargnées au profit des bibliothèques des universités espagnoles – Cisneros en prélève 300 pour la bibliothèque d'Alcalá de Henares. Ironiquement, Cisneros épure à l'inverse de tant d'autres dans l'Islam, qui firent brûler les livres de science pour ne conserver que les manuels de religion.

Les deux camps

Talavera et Cisneros, la douceur et la menace, la patience et l'impatience, bientôt la compréhension contre la méfiance, les deux camps qui vont diviser l'Église et l'État face aux Morisques s'amorcent déjà. C'est dans ce climat tendu, entre Maures et autorités, entre Talavera et Cisneros, que l'émeute éclate en 1499 à Grenade, dans le quartier de l'Albaicín.

Par excellence, les renégats de récente origine chrétienne, le plus souvent convertis à l'islam après leur capture par les Grenadins, sont

sommés de regagner rapidement le troupeau du Christ. La plupart y consentent aisément, mais dans les derniers mois de 1499, une renégate qui s'y refuse est arrêtée par un agent de la force publique dans l'Albaicín. Elle se débat, des hommes accourent, le policier est tué. L'émeute embrase le vieux quartier, où les musulmans sont trente fois plus nombreux que les chrétiens. Cisneros est désavoué, Talavera et le comte de Tendilla, capitaine général du royaume, choisissent l'apaisement. Pour preuve de sa bonne foi, le comte donne sa femme et ses enfants en otage aux notables de l'Albaicín, auxquels il réclame en échange les meurtriers de l'*alguazil*. Les quatre hommes sont livrés et pendus mais il n'y aura pas de châtiment collectif.

En difficulté à Grenade, Cisneros triomphe à la cour, pour la raison simple qu'il prône l'application rapide d'une politique dont tous admettent la validité du principe : la conversion des Maures. Lui qu'on aurait pu accuser d'avoir provoqué le désastre par sa politique inconsidérée, se présente aussitôt devant les Rois catholiques à Séville. La situation, explique-t-il, est meilleure qu'elle n'a jamais été. Par leur révolte, les Maures se sont mis en faute et ont rompu les conventions passées en 1492, dont il n'est plus nécessaire de tenir compte. Il faut leur offrir la conversion ou le départ. Il l'emporte – même Talavera l'approuve. Il est aussi célébré que les Rois catholiques ; ils ont gagné le sol, lui gagne les âmes. Grenade s'apaise vite en effet. Les Alpujarras sont plus longues à mater : « Leurs habitants dit Mármol, avaient échappé à la corruption et aux raffinements de la civilisation ; en d'autres temps, ils avaient formé part des rudes milices des rois de Grenade. »

La révolte s'y achève par l'extermination des insurgés à Ugíjar et Lanjarón en mars 1500, la réduction en esclavage de leurs femmes – selon l'usage quand le pacte de protection, en tous points analogue à la *dhimma* musulmane, est rompu. Un seul point nouveau : les garçons de moins de 14 ans, les filles de moins de 12, sont épargnés et éduqués dans des institutions chrétiennes. On retrouvera plusieurs fois cette limite de l'enfance et de l'âge adulte : en deçà l'indulgence et la rééducation possible dans une autre foi ; au-delà, la mort.

L'insurrection reprend en décembre 1500, une troupe espagnole est vaincue au Río Verde en mars 1501. Alonso de Aguilar, figure de proue de la guerre de Grenade, y est tué avec l'ingénieur Francisco Ramírez, dont les mines avaient fait capituler Málaga en 1487. Les rebelles sont exterminés dans le cours de l'été. Deux générations plus tard, en 1570, les troupes du duc d'Arcos, descendant du marquis de Cadix, traversent aux dernières heures de la grande et ultime révolte des Alpujarras le champ de la funeste bataille de 1501, et y retrouvent les ossements blanchis des héros de la guerre de Grenade tombés dans l'embuscade meurtrière. Comme il est presque de règle dans l'histoire

de Grenade, le souvenir littéraire dépasse sans doute les faits, ici comme ailleurs. Lucain déjà conte en effet comment les légions victorieuses de Germanicus abordèrent les lieux de la bataille du *Teutoburgerwald*, où les Germains avaient exterminé, quinze ans auparavant, les légions de Varus et y virent les ossements blanchis de leurs aînés malheureux. L'ivresse de la victoire est ainsi tempérée par le rappel de sa fragilité. Rien ne réussit mieux ce rappel à la mort, ce *memento mori*, que la compassion pour le cadavre décharné et abandonné du père vaincu.

En 1501 enfin, les Rois catholiques promulguent un édit de conversion semblable à celui qui avait frappé les juifs neuf ans plus tôt. Les musulmans de Grenade doivent se convertir ou partir. À la différence des juifs cependant, la grande majorité se convertit. En 1502, la même mesure est appliquée aux petites communautés musulmanes du reste du royaume de Castille, soumises depuis plusieurs siècles au pouvoir chrétien. Elles étaient en voie d'extinction. On ne comptait guère plus de 25 000 musulmans pour 4,3 millions d'habitants environ. Sauf en Estrémadure, la plupart disparaissent sans laisser de trace en se fondant dans le peuple chrétien. En 1526 pour finir, la même mesure est appliquée en Aragon et à Valence, où les musulmans sont beaucoup plus nombreux (près de 20 % du million d'habitants du royaume). Il n'y a désormais plus que des chrétiens en Espagne.

C'est alors seulement qu'il est permis de parler de *Morisques* : le terme désigne en effet les Maures (mal) convertis, *chrétiens* par conséquent, et qui relèvent comme tels de la police de l'Inquisition et de la dangereuse sollicitude de l'Église. Le mot de Morisque (ou de « Nouveau Chrétien ») appelle par contraste celui de « Vieux-Chrétien » pour désigner les autres Espagnols. La même dichotomie était apparue lors de la conversion forcée de plusieurs milliers de juifs lors d'émeutes populaires de la fin du *xiv^e* siècle. Dans les deux cas, la présence de deux adjectifs accolés au nom de chrétiens pérennise la distinction des populations. « Nouveau Chrétien » est l'euphémisme qu'emploient les élites et la langue officielle de l'Église là où le peuple dit toujours *moros* – les Maures, les musulmans ; ou son diminutif à peine atténué, *moriscos*.

Les données démographiques du problème morisque

Les mesures de conversion de 1501 (à Grenade), 1502 (dans le reste de la Castille) et 1526 (en Aragon) touchent sans doute un peu plus de 400 000 musulmans sur une population totale d'environ 6 millions d'habitants pour l'Espagne d'alors. Mais ces nouveaux chrétiens « morisques » se divisent à parts presque égales en deux populations

très différentes. Ceux de Castille (à peine 25 000) et ceux d'Aragon et de Valence (environ 170 000) ont très souvent perdu depuis des générations l'usage de l'arabe. Certains, on l'a dit, en particulier dans les communautés les plus réduites de Castille, sont prêts à se fondre dans la population chrétienne, dont ils partagent déjà la langue, le costume et les coutumes. D'autres, en Aragon et à Valence surtout, ont au contraire inventé au fil du temps une sorte d'Islam espagnol, sous certains aspects plus abruptement hostile au christianisme que la religion établie en terre d'Islam, nous y reviendrons.

Pour l'essentiel, tel n'est pas le cas des gens de Grenade, sans doute au nombre d'un peu plus de 200 000 encore au début du XVI^e siècle. La conquête y est récente, l'usage de l'arabe généralisé, l'espagnol rare et hésitant. L'apprentissage du castillan sera l'une des grandes préoccupations des évangélisateurs. Les Morisques révoltés en 1569-1571 communiquent avec le Maghreb en arabe, ce dont les « vieux » Morisques de Valence et de l'Aragon eussent sans doute été incapables. Les prophéties de victoire (*jofores*) circulent parmi eux en arabe. Il faut y voir plus que la volonté politique de se rattacher au monde islamique – dont les autorités s'expriment d'ailleurs en turc. La plupart des chefs morisques eux-mêmes parlent mal l'espagnol. Au printemps 1570, le projet de capitulation des révoltés prévoit qu'ils sollicitent du roi leur pardon. Don Juan d'Autriche leur prête *por su falta de estilo* (à cause de leur manque de style) un formulaire qui leur permettra de rédiger cette supplique dans un espagnol décent et audible par l'oreille royale. En février 1571, le chef morisque Gonzalo El-Seniz, lorsqu'il offre de livrer le chef de la révolte Aben Abo, exige en retour une lettre de pardon signée du roi Philippe, et traduite en arabe.

La démographie des Morisques fait partie du débat qui s'engage à leur propos en Espagne dès la seconde moitié du XVI^e siècle. Pour leurs adversaires, les Morisques ont plus d'enfants que les « Vieux-Chrétiens », dont ils menacent à terme la suprématie ou l'existence même. Aznar Cardona, l'un des chauds partisans de l'expulsion au début du XVII^e siècle, affirme ainsi :

Ils mariaient leurs enfants à un âge très tendre, pensant qu'il suffisait pour la fille d'avoir onze ans et pour le garçon douze... Ils ne se préoccupaient pas beaucoup de la dot ; avec dix livres d'argent et un trousseau de lit, ils se tenaient pour très satisfaits et prospères. Leur but était de croître et de se multiplier comme les mauvaises herbes... Ils se mariaient tous, pauvres et riches, sains et boiteux, sans s'arrêter, comme les Vieux-Chrétiens, à l'idée que si une famille a 5 ou 6 fils, il suffit de marier l'aîné.

D'autres ajoutent que les Morisques se multipliaient d'autant plus qu'il n'y avait parmi eux ni moines, ni soldats, ni même émigrants pour les Amériques – aucune des limitations spontanées de la

démographie des Vieux-Chrétiens. Au début du XVII^e siècle, les premières défaites de l'Espagne sur le continent européen et la peste de 1596-1602 – qui tue 7 à 8 % de la population du royaume – accentuent ces frayeurs, bien que l'épidémie ait bien sûr prélevé sa part de la population morisque. Nous savons aujourd'hui que ces craintes étaient largement infondées. Les filles des Morisques se mariaient en moyenne à 18 ans contre 20 pour celles des Vieux-Chrétiens. On a pu calculer que l'intervalle entre deux accouchements était en moyenne de 29 mois pour les premières, de 32 mois pour les secondes. Les unes et les autres cessaient d'enfanter vers 35 ans. Sur 17 ans de fécondité, les femmes morisques donnaient le jour à 7 enfants en moyenne, les « Vieilles-Chrétiennes » à 6. Une différence assez sensible pour être ressentie, trop faible pour renverser l'énorme avantage démographique des Vieux-Chrétiens.

D'autant que les Morisques sont plus pauvres, et subissent sans doute plus durement les coups de la mort quotidienne, avant même les grandes mortalités de la guerre des Alpujarras. Déclin naturel, fusion au sein des populations chrétiennes ou lente émigration, le nombre des Morisques stagne dans le cours du XVI^e siècle. En Aragon, on comptait 50 000 musulmans en 1495, 48 000 Morisques en 1575 ; à Valence, 100 000 musulmans en 1520 et 85 000 Morisques en 1572. Dans le royaume de Grenade enfin, on ne trouve guère plus de 140 000 Morisques en 1561, au moment où va éclater la révolte des Alpujarras, contre 200 000 à 220 000 musulmans au moins soixante ans auparavant, lors de la conversion. Le fait est d'autant plus frappant que la population de l'Espagne est en forte croissance entre 1500 et 1570. Mais à l'exception de Madrid et de Tolède, nourries par la présence de la capitale et l'immigration venue de toute la péninsule, les régions les plus fécondes sont celles du nord et du nord-ouest, Asturies et Galice en particulier, qui contribueront largement au repeuplement de l'Andalousie après l'expulsion des Morisques – et qui y ont sans doute déjà largement contribué dans la première moitié du siècle.

Pour comprendre ce qui va suivre, il faut en effet garder en tête que la population du royaume de Grenade en 1560, au moment où va s'engager le conflit, est presque exactement coupée en deux. Sur 270 000 ou 275 000 habitants, 130 000 Vieux-Chrétiens (comprenant sans doute un certain nombre de Morisques dont la sincérité de la conversion ne fait aucun doute pour leurs contemporains et qui sont donc décomptés avec les immigrants espagnols) et 140 000 Morisques... à moins que ce ne soit l'inverse, et que les Vieux-Chrétiens n'aient déjà la majorité. La ville de Grenade, une partie de sa Vega nourricière et l'ouest du royaume (la région de Málaga) sont en majorité chrétiens. Les Morisques dominent la

majorité de la Vega, et l'est du royaume, Baeza, Guadix, Almería, à l'exception des villes, toujours en courte majorité « vieilles-chrétiennes ». Les Alpujarras sont presque exclusivement morisques.

Identité morisque : l'argument libéral

Au-delà de la polémique sur la démographie, c'est l'identité morisque qui fait problème, depuis le ^{xvi}^e siècle peut-être, depuis le ^{xix}^e siècle surtout et le réexamen qu'il a dicté de l'histoire et de l'identité espagnoles elles-mêmes. Les Morisques furent en effet la pièce à conviction majeure du procès que les Lumières instruisirent contre l'Espagne. Dès 1721, les *Lettres persanes* de Montesquieu témoignent du basculement des puissances et des valeurs de l'Europe, de l'audience croissante de l'Angleterre et de la Hollande, et du discrédit sans cesse accentué de l'Islam ottoman et du catholicisme ibérique, les deux grands vaincus des guerres du ^{xvii}^e siècle. Pour la première fois depuis des millénaires peut-être, la Méditerranée perd sa position centrale.

C'est qu'il n'est pas seulement question de guerres perdues. Les puissances protestantes de l'Europe du Nord l'ont emporté parce qu'elles ont su créer des richesses, moins par la conquête et la violence, comme l'avaient fait jusque-là tous les empires, que par leur créativité scientifique et technique, par leur travail et leur commerce. À l'inverse, l'opinion de l'Europe éclairée juge sévèrement les vaincus : indolence, incurie, nullité intellectuelle mal déguisée par la morgue aristocratique, enfin et surtout bigoterie et fanatisme, que l'époque impute impartialement à l'Islam autant qu'au catholicisme. Dans le cas de l'Espagne, l'expulsion des Morisques résume toute l'accusation : un peuple pacifique, intelligent, laborieux, et même converti au christianisme, est persécuté avant d'être expulsé sous le seul prétexte qu'il ne partage pas les coutumes de ses vainqueurs, dont la plupart sont indifférentes à la religion – le vêtement, l'habitude des bains, la langue... Le départ forcé des Morisques ruine des provinces entières, le fanatisme aveugle des Espagnols aboutit au déclin du royaume, là où la tolérance aurait assuré la prospérité – les auteurs français ne manquent pas de faire le rapprochement avec la révocation de l'édit de Nantes et le départ des protestants.

L'Espagne libérale du ^{xix}^e siècle reprend largement ces arguments, pour condamner ces deux siècles de souveraineté de la Maison d'Autriche (1516-1700), où de grandioses et stériles projets impériaux ont dévié l'Espagne des routes naturelles de son histoire, ruiné le Nouveau Monde à peine exploré pour financer des guerres inutiles en Italie ou en Flandre, et poussé le point d'honneur et l'héroïsme jusqu'au ridicule, tandis que d'autres travaillaient et inventaient. Les juifs peut-être, les Morisques surtout, qui ne participaient pas de cette

morale aristocratique, l'ont payé de leur exclusion, puis de leur expulsion. Et cette expulsion est d'autant plus impardonnable qu'elle a visé un peuple profondément espagnol, attaché à sa terre.

La preuve éclatante en est précisément découverte au XIX^e siècle par le meilleur arabisant espagnol du temps, Pascual de Gayangos (1809-1897), qui déchiffre l'un des premiers, avec le Français Silvestre de Sacy, une mystérieuse écriture arabe dont les archives de l'Inquisition conservaient quelques centaines de fragments. Sous ces lettres arabes, souvent maladroitement formées par les mains de musulmans peu familiers de l'écriture coranique, on avait été tenté de lire du persan, du berbère, voire une langue jusque-là inconnue. Gayangos y retrouve tout simplement... de l'espagnol, transcrit en alphabet arabe. Ces documents, souvent assez courts, étaient destinés à des fidèles musulmans au XV^e siècle, puis morisques au XVI^e siècle, incapables de lire l'arabe, mais qui proclamaient leur fidélité à l'islam en revêtant la langue espagnole de l'habit consacré des lettres coraniques, qui la convertissent en une langue musulmane, d'ailleurs truffée de mots arabes. Après tout, le persan d'abord, dès le X^e siècle, le turc osmanli ensuite à partir du XIV^e siècle, n'étaient-ils pas passés à travers les mêmes pratiques de consécration par l'écriture arabe ? Pourquoi l'espagnol n'aurait-il pas été langue d'Islam ?

Ces textes – dits *aljamiados* – sont évidemment le fait de musulmans d'Aragon, de Valence, voire de Castille, soumis depuis le XIII^e siècle aux rois chrétiens et qui avaient perdu l'usage de l'arabe, comme on l'a dit. Ils n'intéressent guère l'histoire des Morisques de Grenade. Mais la vivacité du débat politique espagnol au XIX^e siècle ne s'arrête pas à ces distinctions subtiles, voire gênantes. Gayangos lui-même, issu d'une famille aristocratique et libérale de Séville, anticlérical et anglophile, n'hésite pas à tirer de sa découverte les conclusions qu'elle lui semble prouver : les Morisques étaient Espagnols, puisqu'ils écrivaient en espagnol sous les apparences de l'arabe. L'*aljamiado* rejoint l'arsenal de l'argumentation libérale, qui tient au total en quelques phrases : l'Espagne s'est mutilée elle-même en expulsant les Morisques. Une large part de l'échec de son histoire moderne est imputable au fanatisme suicidaire de l'Église et des souverains de la Maison d'Autriche. Gayangos le dit au milieu du XIX^e siècle, l'essayiste Américo Castro le répète au milieu du XX^e siècle, en mettant, il est vrai, l'accent sur le désastre de l'expulsion des juifs plus encore que sur celle des Morisques.

Identité morisque : l'argument conservateur

À l'inverse, le camp conservateur s'acharne à démontrer l'hostilité profonde, irréductible, insurmontable des Morisques à l'Espagne, ou

mieux à tout ce qui est espagnol. En 1878, dans un long discours d'accueil du maurophile Saavedra à l'Académie, le Premier ministre conservateur en exercice – et historien de grand talent – Cánovas del Castillo rappelle la détestation généralisée des Morisques dans l'Espagne du Siècle d'Or, même chez les plus éclairés, un Cervantès, un Fray Luis de León, lui-même pourtant victime de l'Inquisition. Il souligne les innombrables blasphèmes et sacrilèges dont les Morisques se rendirent coupables sur les autels et les hosties consacrées et qui les rendirent odieux à des Espagnols dont le catholicisme était devenu le trait identitaire majeur. Il y ajoute les avanies que dut subir le cortège du roi Philippe II, en marche vers Barcelone en 1585, dans la traversée des villages morisques d'Aragon. Même la vaisselle utilisée par le roi et sa suite, et abandonnée aux villageois, fut brisée par les Morisques en haine du porc et du vin qu'elle avait contenus. À Alger au début du XVII^e siècle, les Morisques sont les pires ennemis des prisonniers espagnols.

L'Église, l'État, ont pourtant tout tenté pour les convertir par la douceur. Les Morisques furent infiniment mieux traités que les convertis d'origine juive ou que les rares protestants. On peut certes estimer que les Morisques étaient après tout des Espagnols ; on peut éprouver pour eux une compassion légitime. Mais on ne peut pas prétendre, comme le font les libéraux, que l'assimilation des Morisques était en cours, ni qu'ils étaient de fidèles sujets du roi, ajoute Cánovas. Tout montre au contraire qu'ils étaient à l'affût de la moindre faiblesse de l'Espagne, et qu'ils ont favorisé tous ses ennemis, Turcs d'Alger ou protestants du Béarn. Si l'Aragon avait encore abrité des Morisques en 1640, lors de la sécession de la Catalogne, soutenue par les Français, ils se seraient d'enthousiasme ralliés aux envahisseurs, et l'Espagne n'existerait peut-être plus. Non sans ironie, et avec lucidité, Cánovas avance que les décisions cruciales ont été prises par les Rois catholiques, pères de la nation espagnole et comme tels révéérés par les libéraux, en 1492, quand ils ont conquis Grenade, expulsé les juifs et fondé l'Inquisition :

L'Espagne aurait pu engager sa véritable construction nationale avec une autre politique. Elle aurait pu résister à sa passion de l'unité religieuse, au point de convoiter déjà d'expulser les mahométans déclarés alors que l'encre des traités de capitulation de Grenade n'était pas encore sèche, comme le disaient les Morisques [...]. Les glorieux conquérants de Grenade et découvreurs de l'Amérique auraient pu ne pas fonder l'Inquisition, ou bien ne pas accepter simplement, après l'avoir fondée, l'évidente inconséquence de brûler sans miséricorde certains hérétiques et apostats [les juifs] tout en consentant que d'autres hérétiques et apostats [les Morisques] vivent librement sous leur empire. Tout cela se conçoit après tout. Mais d'antécédents aussi contraires [à la tolérance] que ceux que présentait notre histoire en 1609 [année de l'expulsion définitive des Morisques], il serait difficile de conclure, à moins de faire taire les faits, qu'on aurait dû conserver

en Espagne des gens qui, en dépit de la littérature *aljamiada* et de leurs coutumes en partie castillanes, en seraient peut-être arrivés à notre siècle aussi musulmans ou presque qu'ils l'étaient au moment de leur expulsion.

Et Cánovas de conclure : les Morisques étaient attachés à leur religion (musulmane). Soit. Mais cette foi les mit en opposition avec notre nation, telle qu'elle était alors constituée, et telle qu'elle l'est peut-être encore aujourd'hui – par le catholicisme.

Quelques décennies après lui, le prêtre valencien Pascual Boronat y Barrachina est plus radical encore : les Espagnols et les Morisques furent deux races distinctes ; comme beaucoup dans l'Espagne de la fin du XIX^e siècle, Boronat ne fait pas la distinction entre race et religion. Les uns et les autres, ajoute-t-il, ne pouvaient pas s'unir et former un peuple. Ricardo García Carcel, qui a réédité récemment ce long plaidoyer antimorisque, réfute l'existence de cette fracture radicale, et cite des textes de Mármol et d'Hurtado de Mendoza qui déclarent les Morisques espagnols. Il en ajoute d'autres, où il est question de l'hostilité latente des Morisques et des Turcs d'Alger, et du mépris où les seconds tenaient les premiers.

Précis d'identité

Tous ces arguments, ceux des libéraux comme ceux des conservateurs, sont avérés. Il est vrai que la répression de l'Inquisition contre les Morisques fut relativement bénigne. Le Grand Inquisiteur suspend l'application de la peine de mort pour sacrilège ou hérésie en 1528 en Aragon – deux ans après la conversion forcée –, en 1535 à Valence. À Grenade, à peine une quinzaine d'exécutions entre 1560 et 1569, au plus fort de la tension qui précède la guerre – encore s'agit-il le plus souvent de « bandits », les fameux *monfis* dont nous reparlerons. Un pourcentage non négligeable de la population morisque embrasse avec ferveur le christianisme, en particulier des femmes dont certaines meurent en martyres dans les Alpujarras. Mais la grande majorité des Morisques s'enracine dans un islam populaire, plus systématiquement antichrétien que celui des élites du monde islamique. Au refus de la croyance dans la divinité du Christ, ils ajoutent la conviction de la mort ignominieuse de Jésus sur la Croix – ce que l'orthodoxie musulmane réfute – et le rejet de la virginité de Marie – ce que l'islam orthodoxe admet en revanche. À l'interdiction du porc, ils ajoutent celle de tout ce dont le porc se nourrit : navets, radis, carottes...

À l'inverse, il est vrai que la persécution inquisitoriale, même si elle n'aboutit pas à la peine capitale, s'attache avec un acharnement incompréhensible pour le profane à l'éradication de coutumes (le costume masculin, le voile féminin, la langue, les bains, le cimetière,

voire les usages culinaires) qui ne relèvent pas toujours de la foi, dont l'Inquisition est supposée se préoccuper exclusivement. Au notable morisque Nuñez Muley qui le lui faisait remarquer en 1567, et qui ajoutait qu'aucun des traits de culture qu'on s'efforçait d'extirper n'était à proprement parler musulman, le président de l'Audience de Grenade répondit qu'il ne doutait pas de la sincérité du christianisme des Morisques, mais qu'il ne suffisait pas au roi de les savoir chrétiens. Encore fallait-il qu'ils le paraissent – qu'ils le disent en somme par leurs costumes et leurs usages.

Nous sommes, avec cette étrange réplique, au cœur de la question de l'identité. Une identité se dit, et se dit par définition à un interlocuteur. C'est une langue, et non une essence. La question n'est donc pas ce que sont les Morisques, mais ce qu'ils disent d'eux-mêmes, et à qui – les deux sont liés, ce qu'on dit de soi est généralement choisi en fonction de l'interlocuteur auquel on s'adresse. Pour cette raison, il existe autant d'identités que d'interlocuteurs possibles. De même qu'on peut pratiquer plusieurs langues, et passer de l'une à l'autre en quelques instants, il est possible d'en appeler à plusieurs définitions identitaires de soi selon l'autre auquel on parle. Sur le vaste clavier des possibles identités françaises, un même Français ne jouera pas des mêmes notes selon qu'il s'adresse à un Américain ou à un Algérien, à un Italien ou à un Japonais.

C'est la diversité potentielle des identités, c'est-à-dire la variété des interlocuteurs, qui contribue à enrichir, mais aussi à apaiser les situations identitaires. Les peuples heureux, ou simplement dominants, ont un vaste clavier, et un grand nombre d'interlocuteurs assez soucieux de les connaître pour mériter qu'on leur propose une version particulière de son identité, américaine ou française par exemple. La crise vient au contraire souvent de ce que l'identité est unique, entendons que l'interlocuteur est unique. Tels qu'ils apparaissent dans ce que nous en disent les documents espagnols, les Morisques ne s'adressent qu'à l'Espagne, pour lui dire qu'ils ne sont précisément pas Espagnols.

En ce sens, les libéraux comme les conservateurs des ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles ont également raison. Les Morisques, pour reprendre la métaphore de la langue, ne parlent que l'espagnol, l'*aljamiado* le montre. Ils n'ont pour horizon véritable que la péninsule et leurs voisins chrétiens. Comme le disent les libéraux, ils participent du tissu social et culturel de l'Espagne, ils sont d'Espagne ou plutôt ils ne sont rien d'autre qu'Espagnols. Mais précisément parce qu'ils connaissent intimement l'Espagne, parce qu'ils en sont, parce qu'ils en savent la langue des mœurs et des valeurs, ils peuvent dire aux Espagnols qu'ils ne sont pas des leurs, qu'ils ne veulent pas en être – l'*aljamiado* est un espagnol, mais il est transcrit dans des caractères arabes qui excluent

le lecteur chrétien. Ici, l'argument conservateur porte. Il est significatif par exemple que les Morisques aient construit une croyance musulmane plus hostile au Christ et à la Vierge que l'islam officiel. C'est que leur islam est destiné à l'interlocuteur espagnol, à le blesser dans ses valeurs, et à refuser la moindre convergence qui pourrait rapprocher de lui. Ce gauchissement du dogme musulman prouve à la fois que les Morisques connaissent mieux la théologie chrétienne que la musulmane, mais aussi qu'ils se veulent et se disent radicalement antichrétiens et antiespagnols.

C'est sans doute là l'identité la plus constamment proférée par la majorité d'entre eux tout au long du XVI^e siècle. Les traits de la culture morisque sur lesquels s'acharnent l'Inquisition et la majorité des Vieux-Chrétiens ne disent pas autre chose. Il ne s'agit pas de « retard » ou de « lenteur » dans l'adoption des usages chrétiens comme beaucoup voulurent le croire dans l'Église, mais des signes d'un discours du refus parfaitement maîtrisé par les deux interlocuteurs. Les Morisques parlent à travers leur costume, le voile de leurs femmes ou les excréments déposés sur les autels ; et les Vieux-Chrétiens comprennent parfaitement le défi de cette parole. Il est rare qu'une crispation identitaire laisse place au malentendu entre les deux interlocuteurs.

Une autre identité morisque

Y a-t-il une autre identité morisque – ou si on préfère, les Morisques ont-ils un autre interlocuteur que l'Espagne ? Il n'est pas facile de le repérer dans des chroniques espagnoles aussi fascinées par l'hostilité des Morisques que les Morisques le furent par l'impérieuse nécessité de ne pas être Espagnols. Et pourtant, les relations des élites morisques avec le Maghreb ou l'Empire ottoman révèlent une autre identité. Car l'espagnol n'y a plus cours. C'est en langues islamiques qu'on y parle. Mármol y fait une brève allusion quand il rappelle qu'on nomme « Andalous » à Alger ceux qu'on dit « Morisques » à Grenade, ou encore quand il explique à son lecteur espagnol la distinction des Arabes et des non-Arabes – *'arab wa-'ajam*. De l'autre côté de la Méditerranée prévalent en effet ces antiques catégories du monde islamique médiéval, qui classent les Morisques, ou plutôt les Andalous, parmi les Arabes, et les allient à l'Empire turc des Ottomans dont les insurgés des Alpujarras attendront le salut – le royaume de Fès, allié de l'Espagne contre Alger, ne se manifesterait guère. Cette alliance des Andalous et des Turcs ne va pas sans heurt, mais la langue même de ces confrontations et l'identité qu'elle dessine sont d'Islam.

Au début de 1570, l'insurrection faiblit, nombre de ses chefs doutent de son succès. Le président de l'Audience de Grenade, plus haut représentant civil du roi, pousse son interprète Alonso del

Castillo à rédiger une lettre en arabe que les espions espagnols s'efforceront de diffuser parmi les insurgés. L'auteur est supposé en être un juriste musulman favorable à la révolte, mais inquiet des pertes qu'elle entraîne, et surtout de la place excessive qu'y tiennent désormais les Turcs. Castillo y dénonce d'abord la « folie » du « moustique » morisque qui a osé s'en prendre à l'« éléphant » de l'empire de Philippe II. Et surtout, il attaque avec virulence les Turcs au nom des griefs historiques que les Arabes entretiennent à leur égard. À Alger, les Ottomans n'ont-ils pas mis fin au gouvernement des Andalous ? L'auteur met en garde ses frères contre les deux presses de l'étau que sont les Berbères et les 'Ajam – les non-Arabes. L'éditeur du texte de Mármol, qui rapporte l'épisode et le texte de la missive, traduit 'Ajam par « Espagnols », ce qu'on pourrait admettre. Dans la mesure cependant où cette lettre est rédigée dans le vocabulaire de l'Islam, par un Andalou pour des Andalous, on pourrait bien plutôt comprendre par 'Ajam « Turc ». Cette ambiguïté est la meilleure preuve qu'une identité se donne à un interlocuteur ou à un lecteur. L'éditeur espagnol choisit de se reconnaître dans le personnage de l'ennemi « étranger » des Morisques. Il est plus probable cependant que Castillo voulait faire voir à son lecteur morisque le janissaire ottoman.

Tels sont donc les paradoxes de l'identité. Celle qui place les Morisques dans l'univers culturel espagnol en fait les ennemis fanatiques de ceux dont ils partagent largement la culture. Pour ceux qui sont, au contraire, encore capables d'écrire en arabe et de manier les concepts d'un Islam impérial, les Turcs peuvent parfois sembler plus redoutables que les Espagnols. Une partie de l'élite morisque a sans doute choisi l'Espagne par méfiance pour les Ottomans mais la grande majorité des Morisques a tout attendu du Maghreb, parce qu'elle n'attendait rien de l'Espagne.

Tentatives d'assimilation

Il n'est donc pas paradoxal d'affirmer que l'Espagne a largement contribué à fonder l'identité morisque. Entendons en particulier que les mesures destinées à hâter l'évangélisation en abolissant certains signes visibles de la culture islamique ont fait de ces signes les enjeux décisifs du refus morisque, et les traits identitaires cruciaux de la communauté. Les premiers exemples touchent bien sûr les cérémonies, et surtout les sacrements chrétiens, que les Morisques rejettent avec d'autant plus de vigueur qu'ils mesurent bien l'importance que leur accordent les prêtres. Les villages morisques refusent d'écouter la messe, fuient la confession, lavent avec énergie le saint chrême sur le front des enfants baptisés. Les jeunes mariés sont entièrement déshabillés et lavés après leur passage à l'église, pour revêtir des

vêtements maures et fêter bruyamment leur union comme on en avait l'habitude à Grenade. Du coup, ces chants et ces danses sont compris pour ce qu'ils sont par les évangélisateurs : les signes d'un refus, qui entrent aussitôt sur la liste des interdictions – et que les Morisques mettent donc d'autant plus d'enthousiasme identitaire à pratiquer. L'historien qui n'a pas compris cet enchaînement s'interroge sur l'étrange intolérance d'une Église incapable de s'accommoder des plaisirs les plus innocents de ceux qu'elle entend amener au christianisme. C'est en fait que ces plaisirs n'ont rien d'innocent – du moins si on adopte le point de vue des évangélisateurs.

En fait, les autorités ont compté d'abord sur le temps et le passage des générations. En 1508, on interdit dans un délai de dix ans le port de l'habit morisque, pour les hommes comme pour les femmes. En 1518, les progrès sont si minces que le délai est repoussé de huit ans. En 1526 enfin, à l'occasion du séjour de Charles Quint à Grenade après sa victoire à Pavie, le Grand Inquisiteur préside à la cathédrale, près des tombeaux des Rois catholiques, une commission à laquelle participe le propre secrétaire de l'empereur. Les mesures décidées vont beaucoup plus loin. Les Morisques devront apprendre l'espagnol. À terme, le dialecte arabe sera interdit tout comme les bains, le henné, les vêtements maures, les danses et la musique maures – *zembras* et *laylas*. Les portes des maisons morisques devront rester ouvertes le vendredi et les jours de fêtes musulmanes – pour permettre à leurs voisins chrétiens de dénoncer d'éventuelles pratiques musulmanes. Les Berbères ou Arabes venus du Maghreb en combattants de la guerre sainte, mais établis à Grenade, doivent quitter le pays.

Ces mesures provoquent une vive et unanime réaction dans la communauté morisque, qui en appelle à l'empereur. Charles Quint les diffère, en échange d'une forte contribution morisque au projet d'aménagement de l'Alhambra – ces ponctions financières échangées contre le renouvellement de la protection publique étaient de règle au Moyen Âge à l'encontre des communautés juives en particulier. Mais la prudence se mêle à l'intérêt. L'empereur modère l'Inquisition et ses proches. Sa femme Isabelle décide en son absence, en 1530, que les femmes morisques porteront l'« habit chrétien », mais elle est désavouée au retour du souverain.

À vrai dire, une trentaine d'années plus tard, les progrès sont très limités. Outre l'avènement d'un nouveau roi particulièrement dévot, ce sont les questions de sécurité qui ramènent l'attention sur les Morisques. L'Empire ottoman et sa dépendance maghrébine, la Régence d'Alger, sont à leur apogée maritime, avant la grande victoire navale espagnole de Lépante (1571). Les corsaires d'Alger hantent les côtes espagnoles, y tuent les hommes et y enlèvent femmes et enfants. Des Morisques les guident, les informent, passent d'une rive à l'autre

de la Méditerranée. « Ils pillent l'Espagne comme on pille les Indes », dit Mármol. Le problème de la piraterie est en effet aggravé par l'essor d'un banditisme intérieur morisque. Ceux qu'on appelle les *monfis* (« exilés ») sont des délinquants qui ont gagné l'espace sauvage, dans les Alpujarras en particulier, d'où ils pourvoient les barques maghrébines en femmes et enfants enlevés. Les meurtres crapuleux et les mutilations qu'ils commettent sont atroces : ils écorchent le visage des cadavres, arrachent les cœurs. Le contrôle des autorités sur la région faiblit dangereusement.

En fait, on l'a vu, la division de l'espace en pays contrôlé et pays dissident est une constante de la culture politique de l'Islam. La demande d'esclaves du Maghreb a sans doute contribué à stimuler les activités d'enlèvement des *monfis*. Hurtado de Mendoza y ajoute une autre raison. Il était de tradition, dans les premières décennies de la conquête, que beaucoup de criminels et de délinquants trouvent refuge dans les terres des seigneuries aristocratiques, où ils échappaient à la justice du roi et de la ville. Certes le crime ou le délit restait impuni, mais la plupart des délinquants s'apaisaient à la faveur de cette amnistie de fait, se mariaient, oubliaient et faisaient oublier leurs méfaits. À partir du milieu du siècle, sous la poussée des juristes dans le gouvernement royal – ces *letrados* qu'Hurtado exècre –, le légalisme de ceux qui croient à une application rigide de la justice l'a emporté. Les criminels sont impitoyablement poursuivis. Ils en deviennent des bêtes traquées, qui n'ont plus d'autre choix que de rejoindre les bandes les plus sauvages de *monfis*.

Quoi qu'il en soit, le Conseil royal interdit en effet en 1560 aux seigneuries et aux églises d'accueillir les délinquants fugitifs. Il est en outre aussi interdit aux Morisques de posséder des esclaves noirs – de crainte qu'ils ne les entraînent dans l'islam. En 1566 enfin est prise la décision cruciale de mettre en œuvre les mesures de 1526, reportées depuis quarante ans, mais jamais annulées. De nouveau, les anciens volontaires maghrébins de la guerre sainte sont requis de quitter le pays. Trois ans sont accordés aux Morisques de Grenade pour abandonner le costume maure, renoncer aux bains, aux fêtes, au henné, maintenir ouvertes leurs portes le vendredi et surtout apprendre l'espagnol. Don Pedro de Deza, un de ces *letrados* proches de l'Inquisition qu'Hurtado de Mendoza tenait en si grande méfiance, est nommé en mai 1566 président de l'Audience, de fait le fonctionnaire civil le plus haut placé du royaume de Grenade. Il est fermement décidé à faire appliquer les décisions prises à Madrid, rassemblées sous le nom de *Pragmatique* de 1566.

Il peut rapidement mesurer la difficulté de la tâche. Réunis dans l'église principale du quartier de l'Albaicín, les notables morisques refusent de relayer la décision royale. « Nous serions lapidés, si nous le

tentions », plaident-ils. Deza passe outre, et décide que le texte de la Pragmatique sera diffusé dans les églises à partir du 1^{er} janvier 1567 et qu'elle sera appliquée à partir de 1569. Comme en 1526, les notables morisques tentent de faire surseoir à la mesure.

L'un des leurs, Nuñez Muley, est délégué auprès de Deza pour l'en convaincre. Ce qu'il dit au président de l'Audience est demeuré célèbre sous le nom de *Mémorial*. On y retrouve en fait une part importante de ce que sera l'argumentation libérale du XIX^e ou du XX^e siècle. Le cœur en est que les traits d'identité morisque dont la Pragmatique commande l'éradication ne sont pas musulmans, et donc ne sont pas incompatibles avec le christianisme. Le vêtement est traditionnel – l'islam ne prescrit pas de vêtement particulier. Les chrétiens d'Orient sont vêtus à peu près comme les Morisques, et nul ne songe à s'en offusquer. Les danses et fêtes sont interdites par l'islam, on n'en voit pas en Turquie ou au Maghreb (ou du moins on ne devrait pas en voir). Elles accompagnent d'ailleurs le Saint Sacrement pendant les processions chrétiennes. Le henné, les bains, ont été adoptés par certains chrétiens. Les surnoms arabes relèvent de l'histoire, et les conserver est à l'honneur des vainqueurs, comme il est à leur honneur d'avoir conservé l'Alhambra. Les bains ont été abolis dans l'Espagne chrétienne parce qu'ils affaiblissent la virilité, mais les Morisques ne se battent pas. Ceux qui sont trouvés en possession d'un couteau sont envoyés aux galères, comme s'ils étaient encore musulmans et soumis aux capitulations de la conquête. Des capitulations dont Nuñez Muley n'omet pas de rappeler qu'elles ont été violées, et que les Morisques ont été convertis de force.

Enfin la langue arabe est pratiquée par les chrétiens d'Orient, et enseignée dans les universités d'Espagne. En revanche, parmi les Morisques, personne, pas même les curés, ne parle l'espagnol. Comment donc l'apprendra-t-on aux enfants ? Faudra-t-il priver les familles de leurs enfants ? Que diraient les chrétiens si on en exigeait autant d'eux ? Même les noirs de Guinée, la race la plus vile, ont en Espagne la licence de parler, chanter et jouer dans leur langue, ajoute le *Mémorial*.

On a déjà vu que chacun de ces arguments est juste, mais que leur ensemble est en revanche discutable. Il est clair que la langue arabe ne définit pas l'identité musulmane à Damas ou au Caire, puisqu'elle y est pratiquée par d'importantes minorités chrétiennes. Il est non moins clair que le souci constant de l'interdire qu'ont manifesté les autorités espagnoles à Grenade a fait au contraire du dialecte andalou un des signes identitaires antiespagnols dont les Morisques n'entendent en aucun cas se passer. Pour être belle, voire émouvante, l'argumentation de Nuñez Muley n'est donc pas exempte d'habiletés que le président Deza a sans doute aisément percées. Hypocrisie ? Non, précisément.

Car Nuñez Muley est sincèrement chrétien. Sa famille, comme une large part de l'élite morisque, ne sera jamais expulsée d'Espagne.

L'une des forces de cette argumentation, c'est qu'elle en appelle aux valeurs d'une raison universelle et d'une compassion chrétienne. Mais c'est aussi une de ses faiblesses, rarement aperçue. Nuñez Muley représente mal la population morisque de l'Albaicín de Grenade, et pas du tout celle des Alpujarras. Or, Deza et le Conseil royal fonderont constamment leur évaluation des réactions morisques sur celles de cette élite qui parle leur langue, dans tous les sens du terme. Au bout du compte, ils parieront que la révolte n'aurait pas lieu, que les Morisques n'oseraient pas. L'Albaicín n'osa pas, les Alpujarras si.

Selon Hurtado, qui ne cite pas explicitement le plaidoyer de Nuñez Muley, l'opposition de la population morisque à la Pragmatique porta d'abord sur la langue (qu'il nomme morisque), puis sur le voile féminin et sur la possession d'esclaves noirs, désormais interdite. Être privé d'esclaves, expliquera plus tard un des chefs de l'insurrection, c'est devoir se passer de soutien dans sa vieillesse si on n'a pas d'enfant. Il est probable que cette mesure touchait aussi au point d'honneur : cesser d'être maître d'esclaves valait exclusion de la bonne société. Aux vexations concrètes s'ajoute la rumeur de la déportation des enfants en Castille pour leur enseigner la langue espagnole et le christianisme.

Les protestations ne manquent pas. Le marquis de Mondéjar, capitaine général, traditionnel interprète, comme son père et son grand-père, des vœux morisques, recommande de ne pas éprouver la loyauté de ces sujets fidèles à l'heure des tensions en Méditerranée. Le Conseil royal hésite, mais refuse de reculer : les Morisques après tout sont de petites gens, désarmés, sans forteresse. La décision vient d'en haut, du roi lui-même probablement. Selon le président du Conseil de Castille, qui l'écrit à Mondéjar, « Ce fut vraiment chose déterminée d'en haut pour déraciner de cette terre la nation morisque. » Par « déraciner les Morisques », il ne faut sans doute pas entendre à ce stade, « exiler, chasser », mais « les obliger à se fondre dans la nation espagnole, extirper leur différence », comme l'explique Deza à ses interlocuteurs de Grenade. Le président de l'Audience ajoute de sa propre autorité que les enfants âgés de 3 à 15 ans doivent apprendre la langue espagnole dans des familles chrétiennes, ce qui obligerait pratiquement les gens des Alpujarras à quitter leurs villages.

Sans écho à Grenade, les délégations morisques se succèdent à Madrid, au moins pour faire suspendre les deux mesures les plus graves – l'interdiction à terme de l'arabe et l'abolition du voile féminin. Le duc d'Albe appuie ces aménagements. Ils sont rejetés. Déjà des prophéties circulent, qui prédisent la reconquête de l'Espagne par l'Islam à la dixième génération, attaquent violemment les juifs et les

chrétiens. Les Turcs vont prendre Rome, *El Encubierto* (le Masqué) fendra la mer, la rupture de la digue de Gog et Magog annoncera la fin du monde. D'autres agitateurs, plus pratiques, soulignent les failles de l'Espagne, ses guerres contre les Luthériens, les Français, la lourdeur des impôts, l'épuisement des peuples de l'empire.

En fait l'Albaicín veut soulever les Alpujarras pour faire peur au pouvoir, et annuler la *Pragmatique* sans prendre le risque de s'y opposer les armes à la main. Parmi les chefs du parti du soulèvement qui se dégage peu à peu, un Abencérage, Farax Aben Farax. C'est lui qui noue les liens avec les *monfis*, vite ralliés au projet, et qui multiplient les meurtres pendant l'année 1568. Mondéjar arme la population chrétienne de Grenade, Deza fait arrêter sous des prétextes divers plusieurs chefs potentiels de la révolte, et les insurgés renoncent une première fois à agir en 1568, lors des fêtes de Pâques. Des demandes d'aide au Maghreb sont saisies. On y explique que les femmes sont dévoilées de force, les maisons ouvertes à la vue de tous, que les juifs sont placés au-dessus des musulmans – enfin que les Vieux-Chrétiens sont sous la botte des clercs et des prêtres.

L'échec de la Noël 1568

Le soulèvement est finalement fixé au Nouvel An 1569. Pour encourager l'Albaicín à se joindre à la révolte, les *monfis* s'engagent à attaquer Grenade avec 8 000 hommes en accoutrements turcs, pour faire croire à un débarquement massif des Ottomans. On prendra d'assaut l'Alhambra – plusieurs longues échelles ont été préparées par des maçons morisques qui y travaillent, et on y hissera une bannière rouge à croissant d'argent. Il est prévu de tuer tous les chrétiens de l'Albaicín, le président Deza, l'archevêque, et d'ouvrir les prisons.

Mais les *monfis* lancent l'insurrection une semaine trop tôt. Un petit groupe de soldats espagnols est massacré dans son sommeil à Cádiar, un village des Alpujarras, dans la nuit du 23 au 24 décembre 1568. Le lendemain et le surlendemain, Aben Farax essaie de soulever l'Albaicín avec plusieurs centaines d'hommes venus des Alpujarras. Il attaque en particulier le couvent des jésuites de Grenade (où professent de nombreux pères morisques). Mais c'est un échec. « Trop tôt, trop peu nombreux » lui aurait lancé un habitant en refermant en hâte ses volets. En fait, l'Albaicín n'a sans doute jamais eu l'intention de se soulever, le rapport des forces dans la ville même de Grenade, majoritairement chrétienne, étant trop défavorable.

Aben Farax se retire sans être poursuivi. Même si l'opération a échoué, elle résonne comme un coup de tonnerre dans une Espagne victorieuse, constate avec justesse Hurtado. Il ajoute que la Vega, qui devait se soulever au son du canon, ne l'a pas fait parce que l'Alhambra n'a pas été attaquée, et que Mondéjar (son neveu), pour minimiser l'affaire, a interdit qu'on use de l'artillerie. C'est une chance, car si les Morisques de la Vega avaient déferlé sur la ville, ils auraient obligé l'Albaicín à choisir, et donc à se joindre à l'insurrection. La pensée est ingénieuse, et tout à l'honneur de la modération de Mondéjar. Mais il est probable que la Vega, tout aussi « sédentaire » et policée que l'Albaicín, ne nourrissait guère de dessein belliqueux. Elle ne bougera pas de toute la guerre.

Repliés dans les Alpujarras, les insurgés y élisent un roi, Hernando de Valor de son nom chrétien, Aben Humeya comme on l'appellera désormais, puisqu'il était réputé descendre de la grande dynastie des Omeyyades qui avait fondé l'Islam d'Espagne au VIII^e siècle.

Si la révolte a fait long feu à Grenade, elle embrase immédiatement les Alpujarras (fig. 1, p. 118). Les églises sont dévastées, tout chrétien mâle de plus de 10 ans est massacré. La population, à plus de 90 % morisque, s'acharne sur les curés, dont une grande partie sont morisques, et sur tous ceux qui ont embrassé avec sincérité le christianisme. À Lanjarón, 16 chrétiens sont brûlés vifs dans l'église. À Ferreira, 20 chrétiens sont tués, dont plusieurs femmes morisques « renégates » ; le curé meurt mains et pieds coupés. Un jeune Morisque chrétien est précipité quatre fois du haut du clocher, et achevé par les femmes. Sa mère « morisque de nation et bonne chrétienne » est massacrée de même. À Juviles, le curé Juan de Montoya est énucléé ; à Ceheles, le curé et son sacristain sont décapités. À Ugíjar, les chrétiens réfugiés dans l'église se rendent contre la vie sauve et sont exterminés. Il y a 240 morts, ceux qui ont refusé de se rendre sont brûlés vifs dans le clocher. À Laroles, l'église, ses croix, ses tableaux sont totalement détruits, le curé est tué avec sa mère, très âgée, précipitée dans un ravin. À Berja, un Christ est fouetté dans l'église, puis brûlé. Hurtado édulcore l'information en y remplaçant le Christ par un jeune homme de chair et d'os qu'on aurait fouetté et brûlé : dans l'Europe de ce temps, la chair vivante compte moins que le crucifix, image de Dieu incarné. À Andarax, les femmes achèvent le curé dont la bouche a été emplie de poudre à laquelle on a mis le feu. À Dalias, les Morisques peu favorables au soulèvement sont exécutés. À Luchar, un enfant de neuf ans est écorché et mis à la boucherie ; un prêtre est découpé vivant, ses entrailles données aux chiens, comme à Marchena. À Bolodui, un autre a les mains et les pieds coupés, son cœur est mangé.

Rarement, la présence de quelques soldats évite le massacre. Ailleurs, comme à Órgiva, les chrétiens réussissent à se retrancher dans l'église et son clocher, souvent les seuls bâtiments en dur des villages. Ils tiendront jusqu'à l'arrivée des secours de Grenade, en janvier 1569.

Ce débordement de violence qui occupe la dernière semaine de décembre 1568 laisse des centaines de morts, plusieurs centaines de femmes et d'enfants prisonniers et promis à l'esclavage. On ne signale pas d'abjuration, soit que les jeunes chrétiens sollicités s'y soient refusés malgré la menace de mort – aussitôt mise à exécution comme à Ugíjar –, soit que les massacreurs n'aient pas songé à la proposer.

La férocité de ces massacres laisse les chroniqueurs perplexes. Hurtado de Mendoza avance que la vengeance est une seconde nature chez ce peuple (morisque) et suppose que les chefs du soulèvement ont poussé au massacre pour compromettre la plèbe. C'est probablement faux. Mármol, qui ne leur est guère favorable, affirme qu'Aben Humeya et son oncle El-Zagher (*al-saghîr*, « le petit ») ont

tenté de protéger femmes et enfants. Les supplices furent infligés spontanément par les populations assemblées. Les Alpujarras étaient une terre de dissidence, d'une humeur toute différente de celle de l'Albaicín. Mais ces massacres initiaux auront d'immenses conséquences. Les femmes capturées, violées et humiliées, qui seront pour beaucoup libérées quelques semaines plus tard par les forces du marquis de Mondéjar, deviendront d'implacables témoins de la participation unanime des villageois aux tortures infligées aux hommes de leurs familles. Elles formeront un obstacle considérable à toute politique de « réconciliation », qui aurait supposé de s'entendre sur une version fausse, ou du moins édulcorée, des événements.

La contre-attaque (janvier-mars 1569)

Ce premier soulèvement échoue assez vite. La province d'Almería frémit à peine, tenue en respect par Don Luis de Fajardo, marquis de Los Vélez, capitaine général de Murcie. La côte, en particulier Almería, résiste aux raids des insurgés. À Grenade, la mobilisation est générale. On arme même les marchands génois. Des nuances sont cependant déjà sensibles dans le jugement que les uns ou les autres portent sur les nouvelles dramatiques des Alpujarras. Mais tous s'accordent sur la nécessité d'une dure répression. « Tous cherchaient le remède, les uns le voyaient dans l'équité, les autres dans une application rigoureuse de la justice, mais tous dans la force des armes », nous dit Mármol.

L'Albaicín fait soumission totale. Mondéjar prend soin de protéger le quartier contre de possibles représailles de la ville chrétienne. Il fait ensuite appel aux milices d'Andalousie : Úbeda, Cordoue, Jaén et même Séville. Depuis la conquête et le repeuplement chrétien de ces provinces andalouses, au ^{XIII}^e siècle, les familles qui ont reçu du roi des terres doivent à son appel neuf mois de service armé – les trois premiers à la charge financière des villes, les six suivants partagés entre trésor royal et ressources municipales. Ce sont ces milices urbaines – ces forces des *concejos* comme on dit alors – qui vont soutenir l'effort de guerre, et qu'Hurtado de Mendoza ne se lasse pas de fustiger. Tous sont d'accord en effet pour les considérer comme des troupes indisciplinées et avides. Pour ces miliciens, la guerre est une noble, mais aussi une bonne affaire. La perspective du butin les attire, la maigreur des prises, ou au contraire la satisfaction de leurs besoins leur fait quitter les rangs. Ces hommes veulent une guerre totale, ou plutôt une destruction totale de l'ennemi morisque qui permettra de s'emparer de tout. Ils vont contribuer à donner à la guerre des Alpujarras l'accent inimitable de la guerre civile.

Après avoir rassemblé à la hâte 2 500 hommes, pour l'essentiel fournis par la ville de Grenade, Mondéjar part le 3 janvier 1569 pour

les Alpujarras où les chrétiens résistent toujours dans la tour d'Órgiva. Sa troupe est encore modeste ; Don Juan d'Autriche commandera l'année suivante des effectifs trois à quatre fois supérieurs. Les Morisques sont encore mal organisés, mal armés et sans habitude du combat. Dans les premiers affrontements, nombre d'entre eux n'ont que des frondes, des pierres et des bâtons, parfois des flèches empoisonnées, selon Hurtado de Mendoza. En moyenne, on compte dix combattants morisques tués pour un Espagnol. Seuls les *monfis* constituent un véritable péril militaire. La situation changera peu à peu au fil des mois, à mesure que ces *monfis* et les Turcs venus d'Alger prendront la direction des opérations.

Pour l'heure, la victoire espagnole semble aisée. Devant Almería assiégée dans les premiers jours de janvier 1569, un chef morisque dénonce le parlementaire que lui a envoyé le gouverneur Villarroel comme un « chien de juif ». Il lui annonce que Grenade est prise et que l'islam est rétabli dans tout le royaume. C'est probablement ce que pensaient alors la plupart des insurgés. Mais la nouvelle de l'échec du soulèvement de l'Albaicín et de la constitution de l'armée de secours de Mondéjar renverse le rapport de force. Villarroel attaque avec moins de 200 hommes une concentration morisque dix fois supérieure et l'emporte. Luis de Fajardo, marquis de Los Vélez, gouverneur militaire de Murcie, lève à ses frais une petite armée et entre dans le nord de la province d'Almería le 4 janvier. Mondéjar délivre la tour d'Órgiva le 11 janvier – les chrétiens ont tenu pour avoir pris la précaution de s'enfermer avec des femmes morisques otages, ce qui a dissuadé les insurgés de les enfumer ou de les brûler vifs, comme d'autres.

Les Espagnols ne font pas de prisonniers. Les combattants morisques sont systématiquement exterminés. Mais déjà Mondéjar et Los Vélez s'opposent. Dès le 12 janvier, Mondéjar décommande les contingents qu'il a requis des *concejos* de Jaén, Cordoue et Séville. Les forces de Grenade et de Murcie suffiront à mater l'insurrection, visiblement à ses yeux en voie d'apaisement. À condition bien sûr d'accepter la reddition des villages morisques, ce que fait Mondéjar, mais ce que répugne à faire Fajardo de Los Vélez, le *Diable à tête de fer* – *Iblis bi-ra's al-hadid*, selon le nom que lui donnent les révoltés. Ses soldats tiennent tout Morisque pour cible ou prise de guerre légitime. L'armée de Murcie ne négocie rien. Elle remporte deux victoires sanglantes à Filix le 23 janvier et surtout à Ohanez le 30. Le matin de ce dernier combat, le *monfi* qui commande les insurgés de la région les exhorte à vaincre ou à mourir : « N'espérez aucune clémence, leur dit-il, les vaincus ont toujours tort. » En entrant dans l'église après sa victoire, Los Vélez y trouve vingt têtes de captives chrétiennes coupées. « C'est une religion cruelle » commente étrangement Hurtado de Mendoza,

qui oublie que les Morisques sont supposés être comme lui chrétiens. Mais les Phéniciens et les Carthaginois, ajoute-t-il, faisaient déjà de même. Non moins implicitement, les Morisques ont repris le rôle de leurs ancêtres sémites, et les Espagnols celui des Romains.

En tout, près de 1 700 Morisques sont tués au combat ou pendus après leur reddition, autant de femmes et d'enfants sont réduits en esclavage. Cette dernière mesure est significative de la confusion des esprits, ou au contraire des véritables rapports entre Morisques et Vieux-Chrétiens. L'asservissement était de règle dans les guerres de la Reconquête quand une ville était prise d'assaut sans avoir pu ou voulu négocier sa capitulation – ce fut encore le cas de Málaga en 1487. Chrétiens et musulmans avaient les mêmes usages dans les guerres contre l'infidèle. Mais les Morisques ne sont en principe plus des infidèles – mais des chrétiens. La réduction à l'esclavage de chrétiens par des chrétiens est interdite, ou plutôt elle est simplement impensable. Telle est ou devrait être la position de l'Église, mais elle est politiquement intenable. Pour l'immense majorité des Vieux-Chrétiens qui les combattent, les insurgés sont des *Moros* – des Maures, ou des musulmans. Prétendre absurdement le contraire après les massacres des Alpujarras dont les soldats découvrent l'ampleur à mesure qu'ils progressent viderait les rangs d'une armée de volontaires.

La raison théologique cède donc sous la pression populaire : les canons d'un concile de Tolède de l'époque wisigothique (VII^e siècle), opportunément retrouvés, statuent que les juifs renégats du christianisme, s'ils sont repris, peuvent être réduits à la servitude. La même mesure peut donc s'appliquer aux Morisques révoltés, d'évidence renégats du christianisme. Les femmes des révoltés seront esclaves, mais non leurs enfants de moins de onze ans, qu'on espère instruire dans la foi chrétienne.

Cette politique n'empêchera pas tout au long de l'année l'armée du marquis de Los Vélez, comme d'autres troupes, de s'affaiblir davantage de ses succès que de ses échecs. La victoire d'Ohanez le 30 janvier permet une distribution si généreuse du butin, en particulier des femmes et des enfants des vaincus, que nombre de soldats s'estiment quittes, et se retirent du combat avec leurs gains. Étrangement, la rigueur, la licence donnée au pillage total ou à l'extermination érodent les forces de la répression. C'est qu'il n'y a plus ensuite rien à gagner à combattre.

Dans l'armée de l'ouest, commandée par le marquis de Mondéjar, le ton est d'emblée différent. Des contacts ont été pris avec les insurgés, en l'occurrence le beau-père du « roi » Aben Humeya, son oncle El-Zagher. Dès le mois de janvier 1569, l'heure est à la recherche d'une capitulation, dont les Morisques deviennent le prix. Courageusement, El-

Zagher propose la paix : les excès qui ont été commis contre les populations chrétiennes des Alpujarras sont condamnables, dit-il. Il n'y a pas de secours véritable à attendre du Maghreb, d'où ne nous viendront que des pillards – et la victoire est impossible. J'accepte de mourir, conclut-il, s'il faut des coupables, et il en faudra.

Dans leur fuite devant l'armée de Mondéjar, les insurgés – 2 000 ou 3 000 hommes en âge de se battre, davantage de femmes et d'enfants, dont les effectifs ont pourtant fondu dans la marche forcée à travers la montagne – se sont réfugiés dans le bourg de Juviles. Ils y détiennent encore plusieurs centaines de captives chrétiennes, que les uns veulent égorger avant l'assaut, les autres garder pour négocier une capitulation. Finalement, le groupe se scinde. La plupart des valides quittent la place, avec Aben Humeya, El-Zagher et les *monfis*. Les femmes, les malades et les vieillards attendent les troupes espagnoles. La capitulation est négociée par l'intermédiaire d'un curé morisque, le Padre Torrijos. Mondéjar accepte leur soumission, ces femmes et enfants ne seront pas réduits à la servitude. Son armée, plus proche des sentiments du marquis de Los Vélez que des siens, gronde contre sa magnanimité, et contre Torrijos si proche des insurgés. On commence à murmurer que le marquis ôte au soldat son butin et son gagne-pain, tandis qu'il prend soin de préserver ses intérêts. L'essentiel des dépendants qui cultivent les terres de sa famille dans le royaume de Grenade sont en effet des Morisques. La disparition de la population morisque le ruinerait.

Dans la nuit qui suit l'occupation de Juviles, un soldat qui tentait de violer l'une des femmes retenues prisonnières sur la place est tué, peut-être par un combattant morisque dissimulé sous le voile. Les soldats passent au fil de l'épée plusieurs dizaines, peut-être plusieurs centaines de femmes. Le calme rétabli au matin, Mondéjar fait pendre trois meneurs. Il lui est plus difficile d'écarter l'exigence de vengeance des captives chrétiennes, qui lui rappellent la férocité des massacres. Près de 800 femmes chrétiennes libérées, mais désormais sans tuteur puisque les hommes de leur famille ont péri, sont renvoyées à Grenade, à la charge des couvents.

Au début du mois de février, Mondéjar fait libérer les survivantes morisques de Juviles. Si la réconciliation avec les Morisques doit être tentée, il faut accepter leur soumission et les considérer comme chrétiens – donc exclure l'esclavage des prisonnières. Les Morisques sont d'utiles vassaux du roi. Cette guerre ravage le royaume et lui retire des ressources. Il convient donc, aux yeux de Mondéjar, de l'apaiser au plus vite. Dans les grottes d'Ugíjar, où des insurgés se sont retranchés en février, les soldats de Mondéjar sont assaillis, outre par des projectiles de combat, par des crucifix et des statues brisées de la Vierge qu'on leur lance en défi. L'assaut ne laissera pas un seul

survivant. Mais le marquis accepte la capitulation des villages alentour qui rejettent la responsabilité des massacres sur des *monfis* étrangers à leurs communautés. Cette piètre excuse est aussi mal reçue des soldats que des *monfis*, dont les survivants ont regagné la montagne.

L'hésitation (mars-avril 1569)

La politique de Mondéjar a ses défenseurs – en particulier le curé Torrijos et d'une manière plus générale l'Église, qui entend ne pas s'avouer vaincue dans l'entreprise d'évangélisation des Morisques qu'elle a engagée. Elle a aussi ses ennemis radicaux : certains, comme le marquis de Los Vélez, vouent aux Mendoza, et en particulier au marquis de Mondéjar, une inimitié personnelle entre Grands d'Espagne. Hurtado remarque avec ironie que l'un prit le parti des gens du peuple tandis que l'autre s'en éloignait, chacun avec la même morgue. Mais les plus dangereux des adversaires de Mondéjar demeurent les hérauts de la réaction populaire : les soldats, avides de tirer profit de la vengeance infligée aux Morisques ; et les femmes rescapées, témoins des massacres. Les gens de Grenade critiquent Mondéjar, lui préférant Los Vélez.

Pour les faire taire, au moins faudrait-il que la révolte soit totalement apaisée, ses chefs soumis ou pris. Or ils ne le sont pas. Après un court moment de désarroi, les *monfis* ont repris l'avantage auprès d'Aben Humeya. Son beau-père, partisan de la négociation, est exécuté. Plusieurs notables villageois, parmi ceux que Torrijos a convaincu de solliciter le pardon, sont à leur tour assassinés. Le parti de ceux qui ont commandé ou encouragé les massacres sait n'avoir rien à perdre, et il ne lui est pas difficile de convaincre la majorité des révoltés qu'ils n'ont guère de clémence à attendre. Dans la région de Guadix, où la participation au soulèvement a pourtant été minime, les chrétiens de la ville ont eux-mêmes razzié les villages morisques des alentours, tué des centaines d'hommes, capturé plus d'un millier de femmes. Le 1^{er} mars, le village de Laroles, qui avait fait sa soumission, mais où l'église avait été brutalement profanée pendant la révolte, est mis à sac par les soldats à la suite d'un incident ; 18 soldats et une centaine de Morisques sont tués, toutes les femmes capturées et vendues. Le 17 mars, à la prison de Grenade, éclate une rixe entre détenus chrétiens et morisques. Ces derniers sont tous exterminés – la population chrétienne de la ville a pris d'assaut la prison pour venir en aide à ses coreligionnaires détenus. Seul l'Albaicín évite les conséquences les plus graves de la vengeance chrétienne en payant le logement des troupes qui l'occupent : « c'étaient gens faibles en état d'être opprimés sans résistance », dit Hurtado.

Les défenseurs du marquis de Mondéjar – et des Morisques –, acculés sur le terrain, en appellent au Conseil royal. Ils plaident que,

même si on a en vue l'expulsion des Morisques du royaume de Grenade – ce qui est déjà probablement le but du parti adverse –, mieux vaut accepter d'abord leur soumission et les désarmer en montrant les apparences de la bienveillance. Le châtiment final, c'est-à-dire l'expulsion, en sera obtenu à moindre coût. La durable soumission de l'Albaicín, tenu par la menace et non par la violence, semble leur donner raison. Ils sont soutenus par Alonso de Venegas, de cette branche de la famille royale des Nasrides qui s'est convertie au christianisme et qui garde une grande influence sur les Morisques de Grenade. À Madrid, Venegas demande que le roi lui-même se rende à Grenade pour apaiser les tensions et conclure la paix. Le Conseil royal rejette la proposition : le temps du roi est trop précieux, et beaucoup d'autres affaires sollicitent son attention – en particulier celles de Flandre, où la révolte vient d'éclater. Mais Philippe II est sensible à l'argumentation de Mondéjar, qui insiste sur la perte que représentent pour le royaume les milliers de victimes morisques et les coûts de la guerre. Il nomme à Grenade son frère Don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles Quint et futur vainqueur des Ottomans à la bataille navale de Lépante, et lui confère les pleins pouvoirs. Le roi veut apaiser. Il n'y parviendra pas. « Il semble que Dieu n'ait pas voulu que la nation morisque demeure en ce royaume », conclut Mármol.

C'est aussi que la poursuite de la révolte donne tort au parti de l'apaisement. Une première fois en février, Aben Humeya échappe aux soldats espagnols qui donnent l'assaut à la maison où il passait la nuit. On ne le reconnaît pas, et il réussit à s'échapper dans la confusion. Le 2 avril, il déjoue encore le piège dans son fief de Valor. En représailles, les officiers saisissent les femmes du bourg. Les hommes se soulèvent, cent ou deux cents soldats espagnols sont tués, victimes de leur avidité, de leur dispersion, de leur indiscipline et de leur panique à l'heure du danger. Cette défaite est un véritable jugement de Dieu, tranche Mármol. Mais elle rend courage aux insurgés et elle exaspère les soldats. Les Morisques de Valor, craignant les conséquences de leur succès, offrent en effet de rendre leurs armes à Mondéjar, qui incline à croire leur version des combats, et à en faire porter la responsabilité aux troupes espagnoles. L'indignation des soldats se traduit aussitôt sur le terrain. Les représailles se multiplient contre les villages en principe soumis, tandis qu'Aben Humeya obtient pour la première fois des renforts du Maghreb.

Parmi les forces qui jouent en effet en faveur de la poursuite de la guerre, il faut désormais compter l'Empire ottoman. La cible majeure du pouvoir de Constantinople est Chypre, possession vénitienne et avant-poste désormais isolé de la Chrétienté dans une Méditerranée orientale totalement ottomane. L'assaut sera en effet donné en juillet 1570, et la dernière place forte de l'île, Famagouste, tombera en

août 1571 après une courageuse résistance – c’est cette conquête ottomane qui déterminera la campagne navale chrétienne de Lépante quelques mois plus tard. Plus proche de la péninsule, le vice-roi ottoman d’Alger, Eulj ‘Ali, a pour ambition d’enlever enfin aux Espagnols Tunis que Charles Quint a conquise en 1534. Sans doute ni Constantinople, ni Alger n’imaginent possible la victoire des Morisques à Grenade. Mais la révolte peut contribuer à paralyser la puissance espagnole. L’entretenir au moindre coût, financier et militaire, peut se révéler utile.

Don Juan d’Autriche

Chargé de liquider le conflit, Don Juan d’Autriche quitte Aranjuez le 6 avril 1569, en compagnie du duc de Sesa, petit-fils du Gran Capitán, Gonzalo de Córdoba, légendaire vainqueur des guerres d’Italie contre les Français au début du ^{xvi}e siècle. Le frère du roi est reçu le 13 à Grenade par tous les corps constitués, et en particulier par les deux partis en conflit : Mondéjar, capitaine général, et Deza, président de l’Audience. Les femmes des victimes qui réclament justice sont aussi présentes, tout comme les délégués des Morisques de l’Albaicín, qui se plaignent en revanche de la présence des soldats, de l’embarras de leur logement et de sa lourdeur financière.

Le premier Conseil se tient le 21 avril. Comme il se doit, Don Juan demande à chacun son avis sur la situation. En tant que capitaine général, Mondéjar parle le premier pour présenter un bilan militaire. L’insurrection est limitée aux Alpujarras. Il y a deux moyens possibles de l’anéantir : placer des garnisons dans les montagnes, ou bien les évacuer et regrouper la population morisque dans les plaines. Cette deuxième solution, plus radicale, revient à faire mourir de faim les insurgés des montagnes, qui ne pourront pas se ravitailler si les villages en contrebas sont désertés. À sa suite, le président de l’Audience, Pedro de Deza, renonce à se prononcer sur les affaires militaires – surtout, ajoute-t-il, en présence de soldats aussi éminents que le duc de Sesa et le marquis de Mondéjar. Ce qu’il sait en revanche, c’est qu’il faut expulser les Morisques *tierra adentro*, vers le royaume de Castille, et les y disperser. La vérité, ajoute-t-il, c’est que tous les Morisques ont soutenu le soulèvement et continueront de soutenir l’insurrection tant qu’ils le pourront, ou tant qu’elle aura une chance de succès. On ne peut donc pas se satisfaire d’une soumission feinte, qui sert souvent de prétexte pour attaquer et voler les populations chrétiennes alentour. L’Albaicín devrait être la première évacuée de sa population morisque pour garantir la sécurité et la tranquillité de la ville de Grenade.

La discussion se focalise très vite sur cette proposition : Deza et le duc de Sesa la soutiennent, Mondéjar et l’archevêque de Grenade s’y

opposent. Don Juan hésite, fait rapport à son frère à Madrid. Plusieurs longues semaines de débats vont suivre dans l'attente de la décision royale. Pendant ce temps, l'inaction renforce les déprédations des troupes, en nombre pourtant de plus en plus faible. On n'ose pas réprimer les désordres des soldats de peur de les faire fuir et de faire voir à l'ennemi qu'ils sont très peu nombreux. Hurtado, qui rapporte cette politique, souligne qu'on a eu tort de se laisser prendre à ce chantage.

L'insurrection gagne du terrain en mai et juin dans des régions jusque-là tranquilles. Ainsi dans la vallée du Río Almanzora, dans la province d'Almería, commencent à affluer les renforts et volontaires du Maghreb. Les insurgés se regroupent dans la forteresse de Serón, où la petite garnison espagnole, mal secourue par le marquis de Los Vélez, est anéantie – les femmes sont envoyées en esclavage au Maghreb. En juillet, Aben Humeya tente l'assaut contre Almería, qui lui offrirait un port utile à ses relations avec le Maghreb. Il est repoussé par le gouverneur Villarroel. À l'ouest de Grenade, la Sierra de Bentomiz se rallie elle aussi à l'insurrection. Elle y est écrasée par les *tercios* de Naples, exceptionnellement engagés sous les ordres du commandeur de Castille Luis de Requesens, qui donnent victorieusement l'assaut à la forteresse de Frigiliana en juin 1569. Deux mille insurgés sont tués, trois mille femmes et enfants capturés. Toute la Sierra de Bentomiz est déclarée terre à piller.

L'aggravation de l'insurrection fournit des arguments au parti de la rigueur, et au marquis de Los Vélez contre Mondéjar. Le roi tranche enfin en faveur de Deza, et décide l'expulsion des Morisques de la ville de Grenade. Le 24 juin, l'Albaicín est vidée de toute sa population maure, exception faite des enfants de moins de dix ans. Le marquis de Los Vélez remporte des succès partiels en réoccupant Ugíjar, puis Valor qu'Aben Humeya doit fuir en août. Mais il ne peut empêcher la révolte de s'étendre. Cinq cents Turcs arrivent en renfort d'Alger en ce seul mois d'août. Même à Madrid, où son dévouement est d'autant plus apprécié qu'il a décidé de prendre en charge le coût de la guerre, Los Vélez est critiqué pour sa violence et sa complaisance envers les excès de ses troupes, auxquelles il laisse pratiquement libre cours. Son propre fils, Don Diego de Fajardo, est blessé par des soldats en maraude dont il tentait d'empêcher la désertion. Les trahisons semblent se multiplier parmi les Morisques qui combattent dans les troupes royales, voire parmi les Vieux-Christiens qui vendent leurs armes aux insurgés. L'Espagne essuie un autre échec au Maghreb : en septembre, alors que la révolte culmine à Grenade, Eulj 'Ali, vice-roi d'Alger, attaque Tunis avec 5 000 janissaires et 7 000 à 8 000 cavaliers, et il s'empare de la ville en janvier 1570. Le dernier prince hafside se réfugie au port de La Goulette sous la protection des

Espagnols, qui y résisteront jusqu'en 1574.

La mort d'Aben Humeya et les campagnes décisives (hiver 1569-1570)

Au début du mois de septembre, Philippe II décide de trancher dans la querelle des chefs qui paralyse l'action des Espagnols. Mondéjar le premier est appelé à Madrid le 3 septembre. Il est affecté à Valence, puis à Naples. Ainsi s'achève la domination héréditaire de la capitainerie générale du royaume de Grenade par les Mendoza, comtes de Tendilla et marquis de Mondéjar, commencée avec la conquête de 1492. Les échecs du marquis de Los Vélez dans la province d'Almería, et surtout le renforcement qu'il n'a pas su empêcher de la place forte morisque de La Galera, sous commandement turc, déterminent sa mise à l'écart en novembre 1569. Don Juan d'Autriche en personne prendra sa place. Le roi décrète enfin le 19 octobre la guerre à feu et à sang. Tout ce qui est pris sera butin pour les combattants. Le roi n'y prélèvera pas le quint (le cinquième) coutumier. Les soldats seront payés, aussi bien que les professionnels d'Italie ou de Flandre.

Au sommet de l'insurrection, à l'automne 1569, le nombre des insurgés a pu atteindre 30 000, très dispersés cependant, peu coordonnés et toujours mal armés. Il est peu probable que les chefs de la révolte aient jamais eu plus de 5 000 à 7 000 hommes à leurs côtés – 7 000 hommes dont 500 Turcs qu'Hurtado prête à Aben Humeya en septembre 1569, grâce à des renforts constants du Maghreb. Mais à mesure que les conseillers et volontaires ottomans assoient leur pouvoir sur le mouvement, de nombreux *monfis* le quittent. De leur côté, les Turcs se plaignent, comme les soldats espagnols, de n'avoir rien à piller – puisque leur présence se limite au pays morisque « ami » et ils ont tendance à se payer sur les biens des Morisques. Aben Humeya s'inquiète de ces désordres, tandis que son second Aben Abo soutient les Turcs, et s'impose avec leur aide. Les lettres en arabe qu'Aben Abo produit devant les officiers turcs pour preuve de la perfidie de son maître étaient fausses, ajoute Hurtado. Aben Humeya ne savait pas écrire l'arabe – tout au plus parvenait-il à signer son nom au bas des lettres qu'on rédigeait pour lui.

Une nuit d'octobre 1569, les troupes turques investissent le village où Aben Humeya passe la nuit sous la garde de près de 400 Morisques dont pas un n'osera le défendre. Il aurait proclamé sa foi chrétienne avant de mourir étranglé. Son corps est jeté au fumier. Le lignage royal des Omeyyades qui s'achève avec lui, sa destinée tragique, le défi qu'il lance à ses bourreaux, et son retour inattendu vers le christianisme en feront l'un des héros de prédilection de la littérature romantique espagnole. L'un de ses proches, chef historique du soulèvement, Farax Aben Farax, décide alors de se rendre aux Espagnols. Il est attaqué par ses compagnons qui lui brisent le visage à

coups de pierre et le laissent pour mort. Guéri et méconnaissable, monstrueux, incapable de parler et presque de manger, il fuit vers la montagne. On croit savoir qu'il fut déporté avec le reste du peuple des Morisques en 1570, sans jamais avoir été reconnu. Il disparaît sans laisser d'autre trace.

Aben Abo est couronné roi, au moment même où le destin de l'insurrection se retourne. Philippe II a déjà décidé de la stratégie des mois à venir ; elle se révélera en effet décisive. Deux colonnes, l'une partant de Grenade aux ordres du duc de Sesa, l'autre de la vallée de l'Almanzora sous Don Juan d'Autriche, convergent vers le centre des Alpujarras (fig. 1, p. 118). Le chroniqueur Mármol est chargé de rallier et d'approvisionner les milices d'Úbeda, Baeza et Cazorla en Andalousie orientale, qui doivent rejoindre le camp de l'Almanzora.

Don Juan d'Autriche entreprend ainsi le 19 janvier 1570, près de treize mois après le début de la révolte, le siège de La Galera, avec une armée de 12 000 hommes, de loin la plus nombreuse que les Espagnols aient rassemblée jusque-là. La forteresse tire son nom de sa disposition en éperon rocheux comme une galère. Il y a là 3 000 Morisques et environ 1 000 Turcs et Berbères venus du Maghreb. Trois assauts sont menés sans succès, malgré le minage de galeries de sape. Enfin, le 10 février 1570, l'explosion d'une partie du promontoire engloutit plusieurs centaines de défenseurs et ouvre une brèche conséquente. L'assaut sans quartier est donné, 2 400 défenseurs sont tués, 4 500 femmes et enfants capturés. Les Espagnols déplorent environ 400 tués. La Galera est salée comme Carthage l'avait été, selon Mármol, ou totalement détruite par le feu selon Hurtado, pour ne laisser aucun nid à la rébellion comme pour éviter la corruption des corps abandonnés. La victoire est cependant à peine célébrée qu'elle est tempérée quelques jours plus tard, le 19 février, par une défaite devant l'autre forteresse morisque de la province d'Almería, Serón. Les corps des 600 soldats espagnols tués dans la bataille ne seront recueillis que trois semaines après sur les pentes de la colline, lorsque le second assaut aura réussi. Par un paradoxe explicable, les pertes espagnoles deviennent de plus en plus lourdes à mesure que l'insurrection recule. C'est que les Espagnols s'attaquent désormais au cœur du mouvement, à ses forces les plus aguerries, et en particulier aux contingents maghrébins et ottomans.

Au même moment, le duc de Sesa, partant de Grenade, met en branle l'autre branche de la tenaille. Il avance lentement à travers un pays si profondément épuisé et vidé par la guerre qu'il doit par moments gagner la côte pour se ravitailler. La révolte morisque est exsangue. À leur tour, les Morisques pacifiés de la Vega sont expulsés vers la Castille avec ceux de Guadix et de Baeza. Non qu'on craigne leur ralliement à la révolte, mais pour les empêcher de ravitailler les

insurgés, ainsi condamnés à mourir de faim. Le 19 mars 1570, dimanche des Rameaux, les populations sont rassemblées dans les églises et menées vers les provinces voisines de Jaén, Cordoue et Ciudad Real.

Les deux colonnes de Don Juan et du duc de Sesa poursuivent pendant ce temps leur progression, sans grande résistance. Le duc de Sesa pratique la terre brûlée, reprend et rase les lieux historiques de l'insurrection : Juviles, Cádiar, Ugíjar. Tout est désert et stérile. Mais son armée fond sous l'effet des désertions, à mesure que les bénéfices de la campagne se révèlent plus maigres. En mai 1570, il lui restera à peine 4 000 des 10 000 hommes qui avaient quitté Grenade avec lui en février. Le 6 avril, l'armée de Don Juan livre une forte escarmouche dans une nuit si noire qu'on n'y voit qu'à la lueur des arquebusades. Mais il n'y a plus de vraie bataille, même si, le 15 avril, l'arrière-garde du duc de Sesa tombe dans une embuscade dressée par des *monfis*, et y perd plusieurs centaines de malades et de blessés qu'elle convoyait vers Grenade. La faim est désormais l'arme principale. Les Morisques se rendent par groupes entiers. Ils sont envoyés aux galères, et serviront dans la flotte espagnole à Lépante. Les Turcs pris sont impitoyablement exécutés. Plusieurs *monfis* se rendent ou passent au Maghreb. Aben Abo lance un appel à l'aide pressant à Eulj 'Ali, vice-roi d'Alger, au *mufti* de Constantinople (« qui est une sorte d'évêque », nous dit Hurtado), et à son « ami » le sultan ottoman. Ses lettres sont saisies et traduites par Alonso del Castillo. Elles ne recevront guère de réponse, à l'exception de celle d'Eulj 'Ali, qui promet du secours à son retour de Tunis.

Dans chaque camp, les partisans de la capitulation négociée se raniment. Le pape y pousse, tout comme les Venegas. En avril 1570, Don Juan offre la vie sauve à ceux qui se rendent, et une prime à ceux qui ramèneront des têtes de Turcs ou de Berbères. Ceux qui seront pris âgés de plus de quatorze ans seront en revanche pendus. Le 8 avril 1570, Alonso de Venegas, Nasride converti, écrit à Aben Abo pour lui demander de se rendre. Le 22, le roi rebelle lui répond que la capitulation est dans l'intérêt des chrétiens, et non de l'Islam et du *jihad* et que la responsabilité de la guerre retombe sur les mauvais conseillers du roi Philippe. Lettre ambiguë, qui manie à la fois la langue de la rupture radicale, de la guerre éternelle entre Chrétienté et Islam, et le discours ordinaire des rebelles qui préservent la toute-puissance du roi au détriment de ses conseillers pour ne pas fermer la porte à la réconciliation. C'est qu'Aben Abo, et la plupart des insurgés, ne peuvent faire ni la guerre ni la paix, dit Mármol. La poursuite des combats est pratiquement impossible, mais accepter la capitulation serait trahir ceux qui sont morts ou tombés dans l'esclavage, parents, femmes ou enfants. Un mois plus tard pourtant, Aben Abo rencontre

Venegas à Cádiar, au cœur de la montagne rebelle. Il s'excuse pour le prix humain de l'insurrection, affirme être resté chrétien au fond et vouloir se débarrasser des auteurs du mal, les Turcs et les *monfis*. Mais il refuse de rendre les armes, pour s'assurer que les Turcs n'emmèneront pas avec eux d'otages en Berbérie.

Car la paix est en marche. Dans la région d'Almería, désormais la plus importante pour l'insurrection par ses relations avec le Maghreb, El-Habaqui, négociateur confirmé du mouvement avec Alger, s'est imposé comme chef militaire et il est favorable aux discussions. Don Juan saisit l'occasion, avec d'autant plus d'empressement qu'il veut profiter pleinement de l'effet de la famine. À partir de juin, la terre, même si elle n'a pas été cultivée, fournira aux insurgés de quoi survivre. Quelques entrevues, en mai, dessinent un plan de paix : les Turcs et les Berbères pourront rentrer au Maghreb. Dans une mise en scène calculée, El-Habaqui viendra se jeter aux pieds de Don Juan qui pardonnera. Il pourra résider partout en Espagne, sauf dans les Alpujarras. La réduction de quelques poches de résistance turques retarde de quelques jours la conclusion de l'accord, le 28 mai 1570. Les droits de la répression sont largement préservés.

Les Turcs rembarquent, mais sont presque aussitôt remplacés, à l'initiative d'Eulj 'Ali, par plusieurs centaines d'autres qui prêchent la résistance. Pour le seul mois de juin, la flotte espagnole intercepte treize navires et un millier de volontaires venant du Maghreb. Aben Abo se décide pour le parti de la guerre, d'autant plus qu'El-Habaqui a visiblement perdu l'atout principal de son autorité, le soutien d'Alger. Chef des forces militaires les plus considérables de l'insurrection, le négociateur de la paix se sent à tort sûr de lui. Au moment où il décide de faire arrêter Aben Abo, il est capturé et exécuté par les nouveaux volontaires turcs ; son corps, comme celui d'Aben Humeya, finit dans une fosse à purin.

La mort d'El-Habaqui est cachée aux Espagnols comme aux Morisques, mais la mise en œuvre de la paix est interrompue. Aben Abo fait cependant savoir la nouvelle à Alger et sa lettre est interceptée. Palacios, négociateur espagnol des accords, reçu par Aben Abo, le presse de ne pas être la cause de la destruction totale de la nation morisque. Il ne reçoit qu'une réponse laconique qui dit en une phrase l'identité morisque : « Je veux rester musulman. » Car cette phrase est prononcée en espagnol, langue où le refus du christianisme prend sa pleine virulence. Être catholique ne se négocie pas dans l'Espagne du xvi^e siècle. La guerre ira jusqu'au bout.

Par les partisans d'El-Habaqui, qui désertent en masse le camp de la rébellion – et qui pacifient ainsi durablement la province d'Almería –, les Espagnols apprennent qu'il reste environ 5 000 insurgés dont de nombreux Turcs et Maghrébins, bien pourvus d'arquebuses et

d'arbalètes. Une nouvelle campagne est décidée, par colonnes croisées comme la première, mais avec des moyens plus réduits – à peine 7 000 à 8 000 hommes au total contre près de 20 000 pour la campagne du printemps. Elle est aussi géographiquement plus limitée, à la mesure de la rétraction de l'insurrection comme peau de chagrin. Seule la province de Grenade sera traversée ; tout est fini à Almería comme à Málaga. Une première colonne partira donc de Guadix et l'autre de Grenade.

Pour retarder l'assaut, Aben Abo promet de respecter l'accord de paix. Le Conseil de Castille hésite. Mais le chef rebelle écrit au même moment à Francisco de Córdoba, un notable morisque cousin d'Aben Humeya, qu'il ne négocie que pour gagner du temps, et les autorités espagnoles sont aussitôt informées de cette lettre par son destinataire. À son tour, le négociateur Palacios dénonce la mauvaise foi d'Aben Abo. L'offensive est décidée.

Le 2 août 1570, Don Juan d'Autriche quitte Guadix en direction des Alpujarras avec 3 000 hommes, venus des milices locales d'Almería, Baeza et Guadix. En septembre, après avoir soumis la Sierra de Ronda, le duc d'Arcos, qui a remplacé Sesa à Grenade, se met à son tour en campagne avec 5 000 miliciens grenadins. Les deux colonnes anéantissent tout ce qui reste des établissements humains des Alpujarras – en vérité peu de chose. Il n'y a plus aucune résistance organisée. Les troupes se dispersent en petits groupes, pour ce qui ressemble plus à une chasse qu'à des combats. Les hommes sont tués, les barques incendiées, le bétail dispersé, les femmes et les enfants capturés. Au terme de cette campagne sans gloire, le 10 octobre, 1 500 présumés rebelles morisques ont été tués, plus de 3 000 femmes et enfants réduits en esclavage. On paie jusqu'à 20 ducats la tête d'un Turc. On fouille les grottes et les ravins. Cent vingt rebelles sont enfumés à Mecina Bombarón ; soixante-dix autres près de Berchel, parmi lesquels la femme et les deux filles d'Aben Abo. Quelques *monfis* offrent une résistance sporadique.

Le 28 octobre 1570, en application des ordres royaux, tous les Morisques du royaume de Grenade sont expulsés vers la Castille. Ceux de l'ouest sont dirigés vers Cordoue, puis l'Estrémadure, ceux de l'est vers Ciudad Real et Tolède, ceux d'Almería vers Séville. Les itinéraires prévus évitent Valence et Murcie, les seules régions d'Espagne désormais où la population morisque soit en nombre conséquent. Il s'agit d'empêcher la création de nouvelles concentrations de populations morisques, et peut-être plus encore la « contamination » des « vieux » Morisques hispanisés de la côte orientale de l'Espagne par les « nouveaux » Morisques bien plus arabisés de Grenade. C'est pourtant ce qui se produira, comme le montre la géographie des communautés morisques en 1609, lors de l'expulsion définitive

d'Espagne.

Outre l'évidence du châtement, l'une des raisons de l'expulsion, c'est que la sécurité des personnes et des biens des Morisques de Grenade n'est plus assurée. L'épuisement de la communauté, l'extermination ou la fuite de beaucoup d'hommes, la hargne et l'avidité des milices chrétiennes andalouses rendent le séjour grenadin dangereux pour les Morisques survivants. L'expulsion, dit Mármol, vise aussi à les protéger – bien qu'ils ne l'aient guère mérité, ajoute-t-il. Les populations sont rassemblées dans les églises, en colonnes de 4 000 individus environ – 1 500 hommes, 2 500 femmes et enfants. 200 fantassins et autant de cavaliers les gardent et sont supposés les protéger. Quelques violences éclatent dans la région de l'Almanzora, des réfractaires se regroupent, mais le maquis se défait rapidement, par passage au Maghreb ou reddition.

Don Juan d'Autriche a quitté Grenade le 11 novembre 1570 pour la campagne de Lépante. La guerre des Alpujarras est terminée. Le duc d'Arcos, resté capitaine général de Grenade, et le président Deza sont chargés d'en écrire l'épilogue : la capture d'Aben Abo.

La tragédie s'achève en effet par une opération de police. Le chef morisque se cache de grotte en grotte avec son plus proche conseiller, le secrétaire Bernardino Abu 'Amar et environ 400 hommes, commandés par le *monfi* Gonzalo El-Seniz. Par le biais d'un insurgé condamné à mort qu'on gracie, les Espagnols tentent d'entrer en contact avec Bernardino en février 1571. Mais El-Seniz intercepte la lettre et prend le rôle de l'interlocuteur autorisé des Espagnols. En échange de la tête d'Aben Abo, il veut son pardon, certifié par une lettre de Deza et une autre du roi lui-même, dont la traduction en arabe aura été confiée à Alonso del Castillo dont il connaît l'écriture. Le marché est accepté par le président de l'Audience, puis par le roi dont la lettre de pardon arrive à Grenade au début du mois de mars. Un courrier secret quitte la ville le 13 mars pour en avertir le *monfi*. Le 15, El-Seniz tue Aben Abo et capture le secrétaire Bernardino Abu 'Amar, exécuté peu après à Grenade. Un grand nombre d'insurgés se rendent avec El-Seniz, même si – forme ultime de résistance – les arbalètes sont livrées sans cordes et les arquebuses sans la clé qui en permet le fonctionnement.

Le corps d'Aben Abo est vidé et salé à Cádiar, là même où le soulèvement avait commencé un peu plus de deux ans auparavant. Beaucoup viennent y voir « le traître qui avait eu nom de roi en Espagne ». Les ralliés ont l'honneur de porter la dépouille jusqu'à Grenade, où ils font une entrée solennelle, au son du canon de l'Alhambra. Le corps d'Aben Abo est alors coupé en quatre, comme il était d'usage pour les voleurs de grand chemin ; il est brûlé selon Hurtado de Mendoza. La tête est placée dans une cage de fer sur l'arc

de la porte du Rastro, tournée vers les Alpujarras.

Bilan

Sur les 140 000 ou 150 000 Morisques du royaume de Grenade au début de la guerre, environ 80 000 ont été ou seront expulsés entre 1569 et 1574 – pour la majorité en octobre 1570. On estime que 15 % de ce total périt dans les marches forcées qui les conduisirent vers la Castille. 10 000 autres, réputés bien assimilés, furent autorisés à demeurer à Grenade. Restent 50 000 à 60 000 personnes, la quasi-totalité de la population des Alpujarras, qui a disparu au terme de près de deux ans de guerre. Une minorité a trouvé refuge au Maghreb, la majorité a péri, par les armes, la faim ou la servitude. Les pertes espagnoles, bien moindres, se montèrent probablement à plusieurs milliers de soldats. Hurtado et Mármol soulignent l'un et l'autre que cette guerre des Alpujarras apprit aussi aux Espagnols à mentir sur l'étendue de leurs revers.

Le repeuplement des Alpujarras fut confié à des immigrants venus pour l'essentiel de Galice. 12 000 familles y étaient déjà établies au début du ^{xvii}e siècle, et leur robuste fécondité – plus forte qu'ailleurs en Espagne – combla vite les vides laissés par les Morisques. La morale des Lumières, selon laquelle l'Espagne avait été punie de cette guerre atroce par un long dépeuplement, n'est pas vérifiée par l'histoire.

ÉPILOGUE : L'AFFAIRE DES PLOMBES

Avant même l'expulsion générale des Morisques des royaumes d'Espagne en 1609-1613, l'histoire des Morisques de Grenade s'achève dans une imposture qu'on jugerait ailleurs grossière, mais que les atrocités de la guerre des Alpujarras chargent d'un ton pathétique. En 1588, lors de la démolition du minaret de la vieille mosquée de Grenade, surgit de terre un coffre de parchemins enfouis, dans la meilleure tradition des romans trouvés de la littérature baroque. Ces premiers textes seront suivis de plusieurs autres, les derniers étant exhumés en 1597. Plusieurs sont gravés sur de minces feuilles de plomb qui donneront son nom à l'ensemble – les Plombs de la colline du Valparaiso, que ces augustes trouvailles feront rebaptiser « Sacromonte » (la Montagne sacrée). L'essentiel de cette littérature est écrit en arabe, à l'exception de quelques titres en latin – ainsi le *Liber Fundamenti Ecclesiae Salomonis Characteribus scriptus* (« Livre du fondement de l'Église écrit en alphabet salomonique »). On y trouve une vie de la Vierge, une apologie de saint Jacques, fils de Zébédée, l'histoire de Ctésiphon et de Cécilius, saints arabes et premiers martyrs chrétiens en terre d'Espagne.

La doctrine qui s'en dégage est assez surprenante. Dieu est unique, le Christ n'est pas le fils de Dieu, mais son esprit (*ruh Allah*), comme l'enseigne le Coran. Cette thèse centrale est en outre exprimée dans les termes exacts de la profession de foi musulmane : « Il n'y a de Dieu que Dieu, et Jésus est l'Esprit de Dieu » – où « Jésus » et « Esprit » remplacent « Muhammad » et « Envoyé ». Le christianisme supposé primitif des Plombs récuse en outre l'hostie, simple « tourte de farine », et le vin de la messe. Les Arabes sont jugés le meilleur des peuples, celui qui sauvera la foi chrétienne après l'avoir combattue. Les textes, supposés antiques, mais très au fait de l'actualité de cette fin de siècle, annoncent un concile général de tous les monothéismes à Chypre, récemment arrachée par les Ottomans aux Vénitiens (1571), après la victoire totale du « roi des Arabes » sur la Sérénissime. Des Turcs, il n'est pas question. Les juifs sont accusés, comme il est de tradition en milieu musulman, d'avoir falsifié les Écritures. En revanche, la figure de saint Jacques, patron de l'Espagne, est exaltée, surtout par le biais de ses disciples arabes Ctésiphon et Cécilius, qui auraient connu le martyr sur la terre de Grenade sous Néron – les premiers chrétiens martyrisés hors ceux de Jérusalem –, et dont la sépulture aurait renfermé les textes de plomb. Enfin, la Vierge aurait reçu la grâce d'un Voyage nocturne semblable à celui que l'islam accorde à Muhammad ; les Plombs tranchent en outre dans le même

sens que le catholicisme espagnol la thèse de l'Immaculée Conception de Marie, affirmée avec force.

Mais l'immense révérence pour la Vierge ne s'étend pas à son divin Fils. Dans le pseudo « Évangile de Barnabé », lié aux textes des Plombs, Jésus reconnaît, comme le veut l'islam, qu'il n'est pas le fils de Dieu, et qu'il n'a pas été crucifié. Attribué à l'un des apôtres, ce faux grossier, très polémique envers le christianisme dont les mensonges sont supposés dénoncés par le Christ lui-même, présente quelque analogie avec le *Protocole des Sages de Sion*. Il est encore utilisé par les docteurs de l'islam en Inde au XIX^e siècle contre les missionnaires protestants, et par le réformateur Rashid Rida (m. 1935), l'un des inspirateurs du fondamentalisme musulman contemporain. L'Évangile de Barnabé est évidemment condamné par l'Inquisition dès 1618-1619.

On a peine à croire que cette version des « premiers temps du christianisme », historiquement aberrante et doctrinalement bancal, ait pu retenir l'attention des plus hautes autorités de l'Église et de l'État, et qu'il ait fallu près d'un siècle pour qu'en 1680 une commission romaine où travailla le très savant jésuite Athanase Kircher condamne les Plombs comme « fictions humaines fabriquées pour la ruine de la foi catholique avec des erreurs condamnées par l'Église, des relents de mahométisme et des réminiscences du Coran ». Tout l'intérêt de l'affaire des Plombs réside aujourd'hui dans ce qu'elle nous dit du catholicisme de l'Espagne de la fin du XVI^e siècle, et aussi de la nostalgie qu'elle éprouve déjà de ces Morisques qu'elle a vaincus, en partie exterminés, et qu'elle s'apprête à expulser.

La querelle des Plombs est d'emblée nouée par ses trois protagonistes principaux, l'archevêque de Grenade et les deux traducteurs royaux, tous deux morisques, Miguel de Luna et Alonso del Castillo. De l'avis général des historiens, il n'y aurait jamais eu d'affaire sans l'élection au siège archiepiscopal de Grenade en 1589, l'année qui suit les premières découvertes, de Pedro de Castro Cabeza de Vaca, très haut magistrat proche des souverains, Philippe II (m. 1598), puis Philippe III (m. 1621), ancien président de la Chancellerie de Grenade en 1578, puis de l'Audience de Valladolid en 1583², et qui finira archevêque de Séville entre 1610 et sa mort en 1623. Ce prélat très attentif aux intérêts de la monarchie catholique, et très au fait des enjeux qui l'opposent au protestantisme, mais aussi à la France ou à la curie romaine, jette d'emblée tout son poids du côté de la reconnaissance de l'authenticité des Plombs. L'exaltation de saint Jacques, patron de la Castille militante et reconquérante, l'aveu de l'Immaculée Conception de la Vierge, que l'Église d'Espagne défend avec chaleur contre le scepticisme d'une partie des catholiques et l'hostilité des protestants, enfin l'élection de l'Espagne, et de Grenade

en particulier, au rang de première terre des martyrs – après la Terre sainte de Judée – l'emportent de beaucoup à ses yeux sur les grossiers solécismes de doctrine chrétienne, où il ne voit que des difficultés de traduction³. L'obscurité même de l'arabe baigne les origines de l'Église d'Espagne dans le sémitisme originel du christianisme. L'Espagne contourne la latinité, Rome et son empire, la papauté et ses pompes, les Écritures laborieusement traduites en grec ou en latin, et touche à l'authentique, à la langue vraie du Christ et des Apôtres... c'est-à-dire à l'arabe.

Rien ne dit mieux que l'affaire des Plombs l'ambiguïté du thème maure dans l'Espagne du Siècle d'Or. Cette même langue arabe dont on interdit l'usage aux Morisques, on en révère l'existence sur les lames de plomb exhumées des tombeaux présumés des saints martyrs arabes Ctésiphon et Cécilius, compagnons de saint Jacques, « le tueur de Maures » – Matamore –, mais fils du juif Zébédée.

La même langue arabe ? Est-ce bien sûr ? Comme il est de règle dans l'Espagne lettrée et bureaucratique de Philippe II, une commission est rapidement désignée, dès 1589, pour examiner la portée de la mise à jour des Plombs. Le prieur du couvent des Carmes de la ville, l'illustre mystique Jean de la Croix, en fait partie. Assez vite, des doutes s'élèvent. L'humaniste, hellénisant et hébraïsant Arias Montano livre en 1593 une critique dévastatrice du support matériel des textes, parchemin, encre, caractères ; la même année, le chroniqueur Luis Mármol de Carvajal fait le rapport entre le ton et la substance des Plombs d'une part et d'autre part les *jofores*, prédictions apocalyptiques sur la victoire finale de l'Islam qui circulaient vingt ans auparavant parmi les Morisques révoltés des Alpujarras. Il conclut à un « coup d'*alfaquis* » – de clercs morisques acquis à l'Islam.

Ils ont été tous deux devancés par le jésuite morisque Ignacio de Las Casas. Né au milieu du siècle dans l'Albaicín, Las Casas appartient à cette minorité morisque qui a embrassé avec ferveur la foi chrétienne que la plupart de ses compatriotes ont vécu comme un joug insupportable. Il entre dans la Compagnie de Jésus en 1572, au lendemain de la guerre des Alpujarras, et participe à plusieurs missions auprès de patriarchats d'Orient. Sa connaissance de l'arabe en fait un des premiers experts consultés sur la validité des Plombs, qu'il déclare faux dès 1588. Il s'attire aussitôt les foudres de l'archevêque Pedro de Castro qui le somme de se ranger à son avis, puis l'oblige à quitter la ville en 1598.

Mais Rome sollicite son expertise, qu'il donne dans un long rapport en 1607 : le texte des Plombs, dit-il, est à peine compréhensible, il ne comporte ni points diacritiques qui permettent de distinguer les consonnes, ni vocalisation. Les Plombs sont en outre d'évidence hostiles à la doctrine trinitaire du christianisme, adoptée à

Chalcédoine, et partagée par catholiques, orthodoxes et protestants. La supposée corruption de l'Évangile véritable par l'Église de Rome est une vieille accusation que l'Islam a coutume de porter contre juifs et chrétiens. L'idée qu'un roi arabe fera triompher le christianisme est pour l'heure malheureusement aberrante, ajoute Las Casas. « Ce que dit le texte de la langue et de la nation des Arabes dans le dessein de les grandir et de les exalter est sans fondement ; non pas que la nation des Arabes ne soit capable du meilleur si elle se rangeait au joug de l'Évangile ; et il est vrai que la langue est aristocratique, riche et sensible ; mais dans l'état où elle se trouve aujourd'hui, elle est presque tout entière ennemie de l'Évangile, et aussi hostile qu'on peut le constater tous les jours. »

Les préventions de Las Casas s'appuient en particulier sur la langue des textes, et elles rejoignent celle des meilleurs arabisants de l'empire. Diego de Urrea, Napolitain, a été enlevé enfant par des Barbaresques, envoyé à Istanbul où il est éduqué en turc, arabe et persan. Devenu secrétaire du vice-roi d'Alger, il est capturé par les Espagnols et « réconcilié » par l'Inquisition en 1589. Professeur d'arabe à Alcalá de Henares, interprète du roi, il examine les Plombs en 1596 et avoue ne pas même arriver à les lire. Il est surpris, pour autant qu'il la comprenne, par l'état très dialectal et maghrébin de la langue⁴. Marcos Dobelio, Kurde chrétien, professeur d'arabe à Rome entre 1606 et 1610 et un des premiers auteurs du catalogue des livres arabes de l'Escurial, examine les Plombs en 1610 et partage immédiatement le diagnostic de ses collègues arabisants : ils sont faux.

Mais l'archevêque Pedro de Castro s'obstine : tous ceux-là ne savent pas aussi bien l'arabe, au moins l'arabe de ces textes et de cette terre d'Espagne, que ses propres traducteurs, Morisques de Grenade, qui en entendent fort bien le sens. Et pour cause, réplique Las Casas, puis beaucoup d'autres après lui : ce sont eux qui les ont écrits, et de manière si volontairement et involontairement confuse qu'ils sont les seuls à les comprendre. Avec l'aide de l'archevêque toutefois, ajoute le jésuite dans son rapport à la curie romaine de 1607 : Pedro de Castro avait pour coutume d'orienter naïvement la traduction des imposteurs quand le texte devenait trop évidemment hérétique – « non, ça ne peut pas être ça, ne serait-ce pas plutôt cela ? ». Dès 1594, Mármol propose de faire arrêter Castillo et Luna.

Malgré la gravité des présomptions qui pèsent sur eux, les deux hommes ne seront jamais vraiment inquiétés, et meurent tous deux à Grenade entre 1605 et 1610. Ils ont été sans doute en partie protégés par le peu de talent qu'on leur supposait. Le jésuite Las Casas lui-même, très hostile aux deux hommes qui ont contribué à le faire chasser de la ville, conclut que les auteurs des Plombs ont une connaissance du christianisme que n'ont pas les Morisques, et qu'ils

sont donc probablement orientaux. Castillo emploie le même argument : les Plombs dépassent de loin les capacités d'élaboration de Morisques, ils sont donc authentiques.

Mais surtout, Luna et Castillo trouvent dans l'archevêque et quelques autres patriciens de Grenade, comme Adam de Centurión, marquis d'Estepa, un appui indéfectible, qui se fonde sur une vérité indiscutable : ces deux hommes ne sont pas des musulmans dissimulés, mais des chrétiens fervents. L'archevêque les a vus mourir l'un et l'autre, et ils sont morts en invoquant le Christ, à l'heure où on ne ment pas. Dans son journal, Castillo désigne les jours par le nom de leur saint. D'origine morisque, beau-père de Miguel de Luna, il est licencié en médecine de l'université de Grenade, traducteur de la municipalité, puis de l'Inquisition. Il a relevé les inscriptions des murs de l'Alhambra dès 1556, déchiffré les stèles royales nasrides découvertes en 1574. L'un des premiers, il classe la bibliothèque arabe de l'Escorial, traduit l'étendard ottoman pris à Lépante en 1574. Philippe II l'emploie dans sa correspondance marocaine – qu'il a quelque mal à déchiffrer – après 1578 et la bataille d'Alcazarquivir, où périt le roi du Portugal Don Sébastien. En 1582, il accède, déjà avec l'appui de Pedro de Castro, au rang d'interprète royal.

C'est aussi qu'il a donné, pendant la révolte des Alpujarras, toute la mesure de son loyalisme. Traducteur de tous les textes des insurgés saisis par les Espagnols, il rédige en outre en arabe de faux avis critiques sur l'insurrection, attribués à un savant clerc partisan de la révolte, mais inquiet de ses conséquences. Cette « guerre psychologique » destinée à diviser les rebelles insiste sur le point faible du soulèvement, à savoir le rôle dirigeant qu'y tiennent les Turcs et les Maghrébins, dont il y a tout lieu de penser que Castillo les détestait sincèrement. C'est enfin lui qui rédige le projet (avorté) de capitulation des insurgés d'avril 1570, et enfin, en février 1571, la lettre de pardon royale qui détermine le meurtre d'Aben Abo et la fin de la révolte.

Comment un tel homme pourrait-il favoriser l'Islam au détriment du roi et de l'Empire ? La réponse la plus probable, c'est qu'il n'en a précisément pas l'intention. En 1585, il reste à Grenade environ 10 000 Morisques qui ont échappé à l'ordre d'expulsion générale de 1570, parce que leur loyalisme ne fait pas de doute et parce qu'ils échappent à la répulsion qu'inspirait l'« impureté du sang » chez les juifs, même convertis. Les Venegas se flattent ouvertement de leurs origines nasrides, et de leurs plus lointaines origines wisigothiques supposées. Les Plombs sont l'expression de cette minorité chrétienne de la minorité morisque. Ils ne craignent pas l'Inquisition, mais l'expulsion générale des Morisques du royaume, qui pourrait les entraîner dans sa tragédie. En 1610, après que la décision d'expulsion

a été prise, Miguel de Luna sollicite d'en être exempté et nie être « Maure ». Une main anonyme et hostile a ajouté en marge de sa lettre : « Il ne serait pas mal en récompense de ses services de jeter Miguel de Luna, sa femme et son fils sur la côte de Berbérie pour s'y faire empaler par les Maures puisqu'il ne veut pas en être, jolie absurdité. » Ce fils, Alonso de Luna, sera jugé par l'Inquisition en 1619-1620 comme probable auteur du faux « Évangile de Barnabé », beaucoup plus nettement antichrétien que les forgeries de son père et de son grand-père maternel Alonso del Castillo. Mais le milieu morisque grenadin aura été largement épargné par l'expulsion de 1609-1613, comme l'espéraient les auteurs des Plombs. En 1595, au moment même où l'Espagne se résignait à l'expulsion, paraissait sous la plume d'un combattant chrétien de la guerre des Alpujarras, Ginés Pérez de Hita, le livre le plus favorable jamais écrit à la gloire de la noblesse de Grenade. Dans *l'Histoire des guerres de Grenade*, les chrétiens triomphent par amitié pour des Maures qui leur ressemblent, et les Maures ne se soumettent qu'au Christ qui les appelle. L'Espagne n'avait pas renoncé à être aimée malgré la sévérité dont elle allait faire preuve.

Quant aux Plombs, après la mort de leurs probables auteurs, et celle de l'archevêque Pedro de Castro en 1623, leur destin est scellé. Sur ordre de l'inquisiteur général Sotomayor, les textes sont transférés à Rome en 1641, puis condamnés en 1680 par une commission de très doctes savants.

Chapitre IV

Renaissance : Grenade, nouvelle Rome

Par une étrange coïncidence, c'est le 12 octobre 1494, deux ans jour pour jour après que la masse des premières îles américaines est apparue aux vigies des navires de Christophe Colomb, que Jérôme Münzer, médecin et humaniste de Nuremberg, aperçoit dans la campagne d'Alicante les premiers Sarrasins. Sans doute le choc est-il moindre que pour les découvreurs de l'Amérique, mais pas l'anxiété. Même apparemment dompté, comme c'est ici le cas, l'Islam demeure par excellence l'ennemi inexpiable et redouté. La crainte est le premier mouvement du voyageur. Entre Alicante, Elche et Murcie, les musulmans sont nombreux et entretiennent l'insécurité. Le bandit andalou, qu'honorera la littérature du ^{xix}^e siècle, vient du *monfi* morisque, chef de bande montagnard dont nous avons vu le rôle central dans la guerre des Alpujarras.

Münzer est encore en effet à quatre jours de marche de la frontière du royaume de Grenade, aux limites des royaumes d'Aragon et de Castille. L'humaniste en lui s'étonne, s'enquiert, s'intéresse, s'émerveille parfois ; le chrétien ne peut se défendre d'un frisson. Le trait se renforce après l'entrée en territoire grenadin, le 16 octobre, par la province d'Almería, conquise depuis moins de cinq ans. Après la place frontalière de Lorca, Münzer affronte deux journées de marche dans un étrange désert de terres d'apparence fertile mais que nul ne cultive ni n'habite. Au sens strict, il ne retrouve la civilisation qu'avec le bourg de Vera et ses 2 500 habitants, tous chrétiens, à une demi-lieue de la mer. Puis, de nouveau, d'épouvantables solitudes, dont le trajet montagnard accuse l'aspect redoutable. Seule l'exubérante faune sauvage égaie l'humeur du narrateur : chèvres sauvages, perdrix, sangliers, cerfs¹. Sorbas est un village entièrement musulman ; le voyageur entend « crier sur leurs tours² » et ne s'y arrête pas. Il n'y trouverait personne chez qui se restaurer ou loger. Encore une journée entière de marche pour gagner Tabernas. Un seul chrétien y réside, qui accueille la petite troupe. Mais le lendemain, une matinée suffit pour atteindre le paradis : une vallée, des palmiers et des oliviers, des figuiers et des amandiers. C'est Almería, pourtant déçue de sa

splendeur d'autrefois. La ville comptait 5 000 feux (entre 20 000 et 25 000 habitants peut-être) avant la conquête, à peine 800 (environ 3 000 habitants), tous chrétiens depuis qu'elle a été vidée de sa population maure.

La crainte qu'avoue Münzer est en effet largement partagée par les conquérants ; une conversation avec le comte de Tendilla, gouverneur de Grenade, apprend au voyageur qu'ils sont environ quatre fois moins nombreux que les Maures, malgré un vif courant d'immigration castillane qu'encourage la royauté³. Beaucoup de musulmans sont morts ou exilés, mais beaucoup restent et conspirent. On découvre des armes, on parle de complots. D'où les précautions dont Münzer voit les conséquences : toutes les villes conquises, même celles qui ont négocié une convention de capitulation – comme Almería –, ont été vidées de leur population musulmane, rejetée dans les faubourgs. Les chrétiens seuls ont le droit de résider à l'abri des murs. Les ports qui donnent sur la côte maghrébine toute proche sont plus encore soumis à la règle. D'Almería, note Münzer, on est à 25 milles d'Oran ; à Oran, à 30 milles de Tlemcen, capitale d'un des royaumes du Maghreb⁴. Sur la route côtière qui mène à Málaga, désormais ruinée, sévissent les pirates venus de la côte toute proche de Berbérie. L'Alhambra garde tout son rôle de forteresse. Le comte de Tendilla, gouverneur de la ville, y réside avec 500 hommes, et il est interdit aux Maures d'y passer la nuit. Dans l'éventualité d'un soulèvement de la ville qui prétendrait bloquer la forteresse, un chemin d'accès a été ménagé qui évite les quartiers urbains⁵. Grenade est conquise, il reste à en faire une ville chrétienne.

C'est ce que prépare l'avènement d'un nouvel ordre urbain, voulu par les souverains catholiques mais qui ne prend toute son ampleur qu'après leur mort. Le développement de la cartographie, art de la Renaissance par excellence, permet de déchiffrer les modifications profondes que la ville connaît durant tout le ^{xvi}^e siècle⁶. Le premier plan de Grenade que l'on conserve remonte à 1548 seulement. Il se trouve dans l'ouvrage de Pedro de Medina *Libro de grandeza y cosas memorables de España*, dédié au futur Philippe II. Mais il est si sommaire que, dans les rééditions postérieures de l'ouvrage, l'image en est employée pour d'autres villes. Au milieu d'éléments purement génériques – muraille et cours d'eau, arrière-plan de montagne –, on notera une enceinte dans la ville même, où il convient bien entendu de reconnaître la muraille entourant la forteresse-palais de l'Alhambra. Avant cette date, les seules images que nous conservons de Grenade sont l'œuvre de Rodrigo Alemán, au chœur de bois sculpté de la cathédrale de Tolède à la fin du ^{xv}^e siècle (fig. 2) ; mais la représentation qui s'en dégage relève du même *topos* urbain que la vue de 1548. Le retable de la « Vierge de Grenade », attribué à Petrus Christus II⁷, a le mérite de préciser en arrière-plan le tracé des enceintes successives. Le sculpteur Felipe Bigarny et le peintre Alonso Berruguete, à la prédelle du retable majeur de la chapelle royale de Grenade, en 1520-1522, n'apportent eux aussi qu'un témoignage décevant. On n'y voit rien d'autre en effet que la complexe superposition des tracés de murailles crénelées, savamment étagées ; au premier plan, le massif d'une porte dont l'architecture, aux proportions élancées, et à l'arc fortement outrepassé sont parfaitement identifiables. Ce n'est qu'après 1560 que sont exécutées des descriptions picturales exactes de la ville, notamment dans la galerie des batailles du monastère de l'Escorial en 1585-1589.

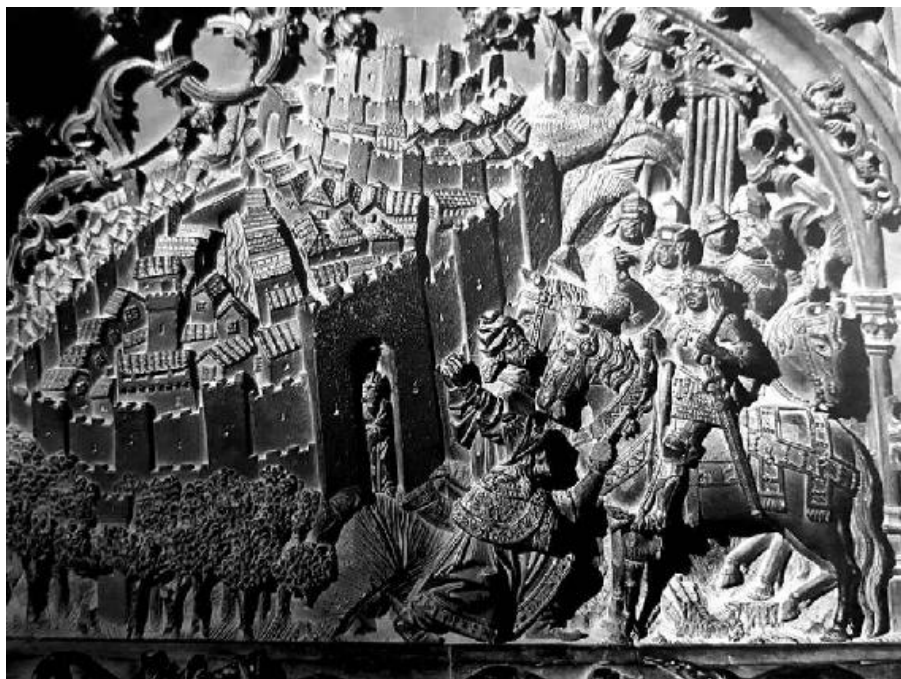


Fig. 2 : *Reddition de Grenade*, Tolède, cathédrale, détail d'une des stalles du chœur, bois sculpté, Rodrigo Alemán, 1489-1495.

Pour éclairer cette relative pauvreté des sources visuelles, il faut considérer le tissu urbain et les vestiges architecturaux qui subsistent malgré de nombreuses destructions survenues au ^{xix}^e siècle et au ^{xx}^e siècle encore, et les nombreux portraits littéraires dont le premier est celui de Jérôme Münzer. Ils montrent une rapide christianisation et « castillanisation » de la ville. Lors du voyage à Grenade d'Antoine de Lalaing, en 1502, il n'existe déjà plus de lieu de prière musulman autorisé, les mosquées ayant été converties en églises⁸.

Münzer, lui, a encore entendu le « gémissement », ainsi qu'il le qualifie, de l'appel à la prière à Grenade⁹. Son récit est fondateur dans la construction de l'image de Grenade dans la première moitié du ^{xvi}^e siècle et dans l'ordonnement même des récits de voyage qui en seront tirés. S'il fait écho aux lieux communs du discours de la chrétienté sur l'Espagne et sur l'Islam, il n'y a pas de mauvais rôle dans son récit. Il honore le souvenir des chrétiens dans les *mazmorras*, fosses fétides où ils étaient détenus à Almería comme à Grenade¹⁰ (encore au nombre de 1 500 dans la ville à la veille de la Reconquête). Mais, dans le même temps, il nous dit que les Sarrasins sont d'excellents cultivateurs, maîtrisant l'eau à la perfection, créant des jardins splendides, et il doute même que les chrétiens sachent faire fructifier cet héritage. La Vega de Grenade est à ses yeux un jardin fait de main d'homme, les paysans maures y obtiennent deux récoltes par an. Déjà Grenade est indissociable dans son récit de l'ample beauté de son paysage. La ville domine en effet un territoire exigu qui n'excède pas trois jours de marche du nord au sud et sept à huit de l'est à l'ouest, soit environ 60 à 70 kilomètres sur 160 à 180 kilomètres. De ce « royaume dans un mouchoir de poche » que l'on saisit parfaitement depuis le plus haut point de l'Alhambra, la tour de l'Hommage, le donjon en quelque sorte, viennent le sucre, la soie et le safran à destination de toute l'Europe¹¹.

Ainsi, il ne surprend pas qu'un éclair de paradis illumine subrepticement la relation de notre voyageur. À l'Alhambra, où le raffinement surpasse, dit-il, tout ce que l'on voit en Europe, les femmes du sultan se baignaient nues dans le bassin de l'Alberca. Le roi lançait une pomme à celle qui lui plaisait. C'est Adam choisissant l'Ève qu'il convie dans un Éden charnel.

Il ressent tout autant l'esthétique singulière, l'étrangeté de l'Islam, son « antiquité ». Dans les « temples », on entre déchaussé et l'on prie sur des tapis de jonc blancs, dans un espace sans peinture ni sculpture, « selon la loi de Moïse » écrit-il. La mosquée n'est animée que par ses

colonnes, plus courtes, plus étroites, plus nombreuses, plus antiques somme toute que les piliers du gothique européen, et par ses luminaires. D'innombrables lampes peuplent l'espace ainsi qu'un grand chandelier ; les musulmans croient que Dieu est lumière sur lumière¹² ; et, pour souligner cet éclat, les officiants portent tunique et turban blancs¹³. Sans hésiter, il fait des bains maures les descendants directs des thermes antiques dont l'usage a disparu en Europe et voit encore dans les cimetières musulmans qui se déploient, vastes, à la sortie des villes, la trace de ceux de l'Antiquité. À Grenade, le cimetière principal couvre deux fois la superficie totale de sa ville de Nuremberg¹⁴.

Mais, en dehors de ces quelques traits, Münzer peine à reconnaître dans la Grenade aux rues étroites et à l'aspect labyrinthe un exemple de l'urbanisme romain. Les maisons si resserrées des Sarrasins, tortueuses comme des nids d'hirondelles, ne laissent pas de l'étonner, comme la présence presque systématique des conduites d'eau et des citernes. Les rues sont dotées de canaux à ciel ouvert pour que les maisons dont la situation ne permet pas l'installation de canalisations puissent de nuit évacuer leurs immondices¹⁵.

Les chantiers du ^{xvi}e siècle vont profondément renouveler cet aspect. En résumé, on y déchiffre une évolution stylistique qui mêle de nombreux ingrédients : une dette envers l'architecture de la Grenade arabe, la réception des éléments tardo-gothiques, des accents d'italianisme, des traits de sobriété toute castillane ; le tout, en dosages variables qui font la saveur de l'architecture grenadine au sortir de plus de sept siècles de domination musulmane.

On ne peut échapper totalement, en entreprenant une lecture de la Grenade renaissante, à celle, magistrale, de Manuel Gómez Moreno, publiée sous forme de guide en 1892 et maintes fois rééditée¹⁶. Les monuments les plus anciens, ceux d'avant 1492, zirides comme nasrides, sont à ses yeux les plus estimables. Pour les périodes d'après la Reconquête, les édifices du ^{xvi}e siècle retiennent toute son attention et il consacre plusieurs pages à des vestiges disparus avant la publication de son ouvrage. Les ^{xvii}e et ^{xviii}e siècles, à l'inverse, l'intéressent moins. Si on garde ce prisme à l'esprit, l'ouvrage de Manuel Gómez Moreno demeure une source irremplaçable pour l'étude de Grenade. Quant aux monuments disparus qu'il enregistre dès 1892 on notera, non sans tristesse, qu'une vingtaine d'autres s'y sont ajoutés depuis la publication de son livre, dont une partie de la Chartreuse et la maison de Diego de Siloé, le plus grand architecte espagnol du ^{xvi}e siècle qui marqua profondément Grenade.

L'architecture de la *Guía* s'adresse à un Grenadin en quête de connaissances sur sa ville. C'est ainsi quartier par quartier que le sujet est envisagé. Luis Seco de Lucena qui s'essayera au genre quelques années après (1910), avec, si l'on peut dire, l'avantage de ne pas être Grenadin, proposa un guide moderne, regroupant les monuments essentiels – Alhambra, Généralife, cathédrale, tombeau des Rois catholiques, Chartreuse – d'une part, les monuments secondaires d'autre part, et achevant enfin son parcours par les « constructions et édifices notables ». Son ouvrage connu lui aussi, pour cette raison, de nombreuses rééditions (intérieur de couverture). Par contraste, on

peut qualifier la *Guía* de Gómez Moreno de guide érudit de Grenade. L'arrangement par quartiers est celui que nous suivrons car il permet de brosser les grands axes de la stratégie urbaine du nouveau pouvoir au lendemain de la Reconquête¹⁷.

Une ville en chantier

Grenade prend donc une forme nouvelle, fortement marquée par l'empreinte castillane, qui se superpose néanmoins à un passé arabe sous-jacent. Après la conversion forcée des musulmans en 1501, les mosquées sont transformées en églises. Elles n'en conservent pas moins leur orientation et contraignent l'espace urbain à suivre cette trame ; on pourra ainsi distinguer du premier coup d'œil sur un plan de la ville de Grenade les sanctuaires établis sur des mosquées préexistantes et qui dédaignent l'est¹⁸, de ceux construits ex nihilo et qui ne sont donc pas tournés vers La Mecque mais bien « orientés ».

La zone de l'Albaicín, sur la pente faisant face à la Sabika de l'autre côté du cours du Darro, fut la moins affectée dans sa structure ; les mosquées y furent toutes converties en églises mais la zone n'accueillit pas de nouveaux lieux de culte. Autour des églises cependant, la restitution de la cour de mosquée à l'espace public produisit des dilatations du tissu urbain inconnu de ce vieux quartier arabe. Son urbanisme dense demeura, à cette exception près, peu bouleversé. Le conservatisme de l'Albaicín s'explique aussi par le fait que se situait là une des deux *morerías* – quartiers maures – de la ville, dont la fondation fut décrétée en 1495.

Ce n'est que dans la partie la plus basse de l'Albaicín que l'urbanisme nouveau fit son œuvre sous la forme de la *plaza nueva*, première zone couverte du cours du Darro. Ces travaux répondaient à la claire injonction royale d'embellir, autant qu'il était possible, la ville de Grenade qui recevrait bientôt, en cette place précisément, la Chancellerie royale. Dans cette zone, avant la prise de Grenade par les Rois catholiques, un pont au-dessus du Darro permettait l'accès à l'ancêtre de la place d'aujourd'hui, dite des *Hatabin* (des « barbiers » ?). En 1499, d'autres arcs vinrent élargir le pont. C'est en 1505 que furent ordonnés la couverture du cours d'eau sur une longueur de 72 mètres et l'aménagement de la place. Les travaux durèrent quinze ans. On détruisit quelques masures pour donner plus d'ampleur à ce premier espace urbain ouvert, signe tangible de l'urbanisme renaissant en marche. Le palais de la Chancellerie, entrepris peu de temps après, ne fut cependant parachevé qu'en 1587¹⁹. Sur une zone en partie gagnée sur la faible largeur du cours du Darro, on entreprit, à l'extrémité de la *plaza nueva*, la construction de l'église Santa Ana, achevée en 1548. La sobre façade est ornée d'un porche classique. Le clocher, terminé en 1563 – avec l'alternance

rythmique du nombre de ses baies, tantôt isolées tantôt géminées dans un encadrement mouluré, avec son usage de la céramique, son clocheton supérieur, de plan carré, en retrait et intégralement couvert d'azulejos –, présente de frappantes similitudes d'inspiration avec les anciens minarets convertis qui régnaient partout en ville.

Après la *plaza nueva*, dans la zone basse de l'Albaicín, le long du Darro, zone appréciée des grandes familles de la Grenade arabe, furent construits quelques-uns des plus beaux palais renaissants entre le cours de la rivière, doté d'une voie de circulation au cours du ^{xvi^e} siècle²⁰, et la rue parallèle de San Juan de los Reyes. En vis-à-vis de la colline de l'Alhambra, ce ruban, du quartier dit « de Alixares », devait offrir à la fin du ^{xvi^e} siècle un savant mélange : médina, palais renaissants permettant de suivre l'évolution stylistique du siècle, silhouettes de minarets affectés – comme celui de San Juan de los Reyes – au service d'une nouvelle foi, et grands édifices nasrides (comme le *maristan*, l'hôpital édifié par ordre de Muhammad V, devenu hôtel de la monnaie sous les Rois catholiques et malheureusement détruit en 1843). Parmi les exemples les plus anciens de demeures seigneuriales dans ce quartier aristocratique, le palais de Hernando de Zafra, héros des guerres de Grenade, présente un des très rares exemples de portails gothiques subsistant dans la ville. La sobre façade de pierre appareillée, à la lourde porte au cintre* à peine brisé et mouluré, s'orne, dans la partie dégagée par le tracé de l'arc, de blasons signant la récente promotion aristocratique de la famille. La maison de Zafra ne cessera de prendre de l'importance tout au long du ^{xvi^e} siècle et investira d'autres espaces du quartier après l'élévation de la famille.

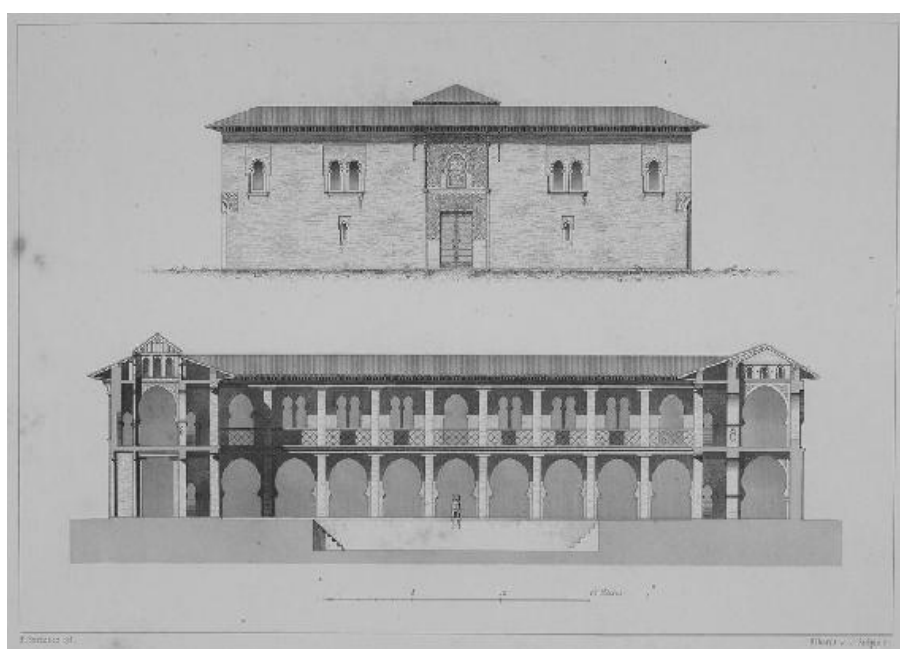


Fig. 3 : Hôpital (*maristan*) de Muhammad V, élévation et coupe restituées, d'après F. Enriequez.

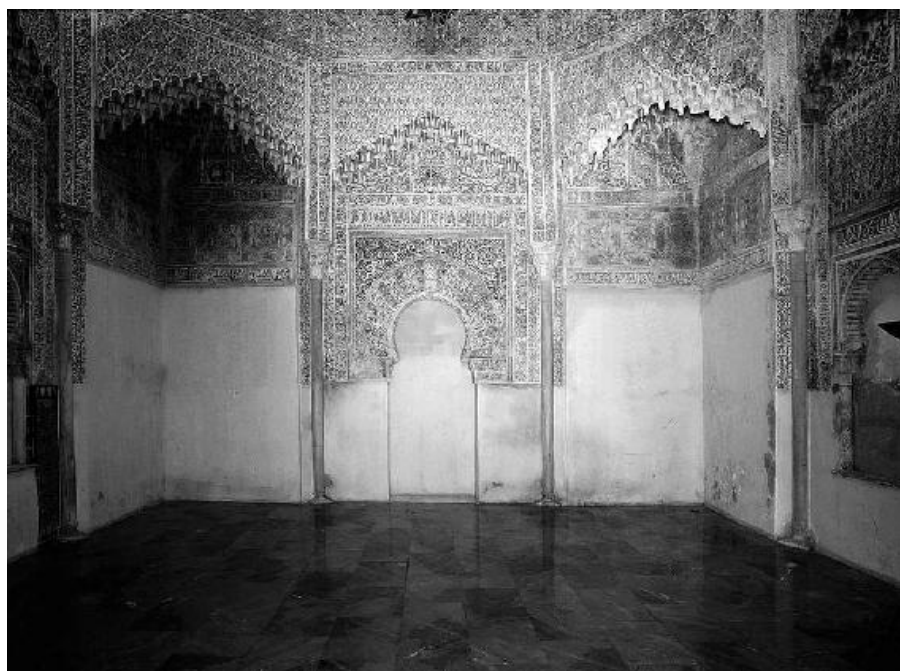


Fig. 3 bis : Madrasa Yusufiyya, construite par Yusuf 1^{er} (r. 1333-1354), vue intérieure.

C'est dans le premier quart du ^{xvi}e siècle qu'il faut situer la sobre façade de la Casa de los Pisa²¹, dont les claveaux* chantournés et imbriqués forment un linteau droit aux puissantes diagonales,

cantonné de deux discrets blasons ; le registre supérieur est marqué par la seule ouverture d'une vaste fenêtre à balcon de ferronnerie et un zigzag de claveaux au-dessus de la fenêtre. C'est là un trait typiquement espagnol, aussi présent dans l'architecture arabe du x^e siècle que solidement intégré dans l'architecture tardo-médiévale du centre et du sud de la péninsule. Non loin de cette demeure, la maison dite de los Porras, du nom d'une famille dont l'héraldique n'orne pourtant pas la façade, présente un exemple timide de Renaissance à l'italienne. Oves, pilastres* cannelés à chapiteau toscan, vases feuillagés et cornes d'abondance flanquant le blason sont les signes de l'avènement de l'architecture renaissante à Grenade dont le chef-d'œuvre est le palais de Charles Quint dû à Pedro de Machuca et jouxtant les palais nasrides de l'Alhambra²².

Durant tout le xvi^e siècle, de nombreux couvents et monastères sont construits dans le quartier bas de l'Albaicín. Le puissant Don Hernando de Zafra établit le couvent de Santa Catalina de Zafra dans le même quartier. Il fut achevé en 1520. Juste à son côté se trouve la Casa de Castril, un des plus fastueuses façades de la ville, qui fait encore résonner la gloire de la famille de Don Hernando (m. 1507), secrétaire des Rois catholiques, qui reçut d'eux la seigneurie de Castril²³. C'est en 1539 que la seigneurie fut élevée au rang de *mayorazgo** et que le petit-fils de Don Hernando, homonyme de son grand-père, épousa Catalina de los Cobos, de la famille du secrétaire *converso* de Charles Quint. Les armes des deux familles sont en bonne place sur la façade sculptée. On en a attribué sans doute un peu rapidement la paternité à Siloé.

L'exécution n'est pas à la hauteur de la conception cependant ; l'ornement de la façade fait bloc, en trois registres. Deux colonnes doriques, cannelées, encadrent une porte rectangulaire que cernent valves de coquillages et trophées militaires (cuirasses, casques et boucliers). Au-dessus d'un riche entablement*, le deuxième registre se compose d'un bandeau allongé portant les armes des époux présentées par des *putti** dont le corps s'achève en feuillage. Juste au-dessus, dans un arc cintré, auquel s'accotent deux lions, un phénix aux ailes déployées au-dessus du brasier se détache en un puissant relief ; les deux demi-registres sont liés entre eux par un même pilastre orné en candélabre ornemental. Enfin, le dernier registre s'organise autour d'une fenêtre en un jeu délicat de panneaux à décor de médaillons et de *putti*, de pilastres et de bandeaux à décor de coquilles. Une frise de chimères adossées court le long du toit. Ce morceau de bravoure sculpté est déporté sur le côté de la façade, pour le reste construite en brique. Une fenêtre d'angle assure une élégante transition avec l'austère façade latérale en pierre. Elle est surmontée de l'inscription en castillan, dans une belle graphie, « *esperandola del cielo* », allusion

sans doute à l'espérance d'une résurrection comme l'image du phénix le laisse à penser.

La parcelle irrégulière sur laquelle est construite la demeure présente une disposition classique avec une vaste entrée (*zaguan*) abritant sous un plafond de bois à caissons géométriques de tradition arabe un large escalier de pierre à une seule volée desservant l'étage ; au-delà s'ouvre un grand patio intérieur entouré de portiques ; le terrain escarpé permet de placer à l'arrière, en léger surplomb, un jardin à l'intérieur du palais. Au bout de la rue de Zafra, un autre portail à ornement plateresque* conserve aussi les armes de la famille. Exaltation de bravoure, foi et noble lignage, la façade de la Casa de Castril résonne comme une proclamation fastueuse, dans l'espace urbain, des hautes visées d'une lignée.

Une disposition identique, classique, à patio entouré de portiques, se retrouve dans un édifice de style plus retenu, le palais de Agreda, datable du deuxième tiers sans doute du XVI^e siècle mais dont la façade semble attribuable au début du siècle suivant ; ou, en bordure du Darro, dans le palais de Carvajales, propriété de Don Francisco Carvajal, *corregidor* depuis 1586 et fait comte en 1602²⁴. Ce palais est proche des effets puissants de la Chancellerie. La façade est entièrement en brique, jouant de quelques rehauts de céramique colorée. Un étage bas, dont les fenêtres sont enserrées dans un cadre en platebande nue, semble écrasé par le premier étage où d'imposantes fenêtres sous frontons « dévorent » le plein du mur. La pointe des frontons à son tour vient heurter la ligne de balcon des ouvertures les plus hautes du deuxième étage. Le nu des espaces intermédiaires est meublé de bossettes de céramique. Le vocabulaire comme la syntaxe architecturale sont ici maniéristes*. À l'intérieur de l'édifice, pour le portique comme pour l'escalier, la pierre grise d'Elvira fait son apparition et sonne comme une référence appuyée à l'architecture *alla maniera*, venue d'Italie²⁵.

Sur le flanc nord de la colline de l'Alhambra, la création de la *plaza nueva* offre une aire propice au développement de la vie publique. À l'origine sa superficie était moindre, la place laissant subsister, à l'est, une partie du Darro à l'air libre²⁶. On accédait alors à l'église Santa Ana par un pont. Autre aménagement important, on l'a signalé, la création de la carrera del Darro offrait un agréable parcours bordé sur un côté par les demeures élégantes de l'aristocratie de la Reconquête et, de l'autre, par la rivière au pied de l'Alhambra.

Le palais de la Chancellerie est édifié à la suite de la translation, décidée en 1505, de la Cour et de la Chancellerie depuis Ciudad Real, dans la Mancha, jusqu'à Grenade. D'abord établie dans l'*alcazaba**, la Chancellerie s'y trouve vite trop à l'étroit. Aussi, en 1526, est décidée son installation *plaza nueva*. Pourtant le style de l'édifice, en calcaire

blond, indique clairement qu'il ne fut pas construit avant le milieu du ^{xvi}^e siècle. On sait qu'il était achevé en 1587. Tout son vocabulaire appartient au maniérisme. Le bâtiment, adossé à la prison, située sur son flanc nord et construite au même moment, se compose de quatre étages. Il est cependant puissamment composé en deux registres horizontaux par un entablement faisant saillie sous chacun des balcons du troisième étage et liant les corps d'angle au corps central. Sa travée médiane est mise en exergue par l'emploi de la pierre grise d'Elvira sur fond de marbre blanc, depuis les colonnes sur piédestaux jusqu'au fronton et au tympan brisés dont la composition verticale s'achève par un blason. Les travées latérales accueillent une superposition contrainte d'ouvertures sous fronton ou tympan alternant avec de simples fenêtres grillagées. Les corps latéraux de la façade, encadrés de chaînages d'angle au bossage en relief, isolent sur un mur laissé nu une travée de quatre ouvertures formant une verticale continue ; ils dilatent ainsi le bâtiment à ses extrémités. La balustrade ajourée et ses pyramidions surmontant la puissante corniche supérieure sont un ajout du ^{xviii}^e siècle. La force et l'austère grandeur sont les marques de la leçon du style *alla maniera* bien compris et font de la Chancellerie le chef-d'œuvre du maniérisme grenadin.

La *plaza nueva* appartient aux grands aménagements urbains d'un siècle qui vise à faire de Grenade la capitale de l'empire. S'y ajoute le dégagement de la *plaza del Príncipe*, dans le quartier du Realejo, le réaménagement de celle de Bibarrambra, plus à l'ouest, non loin de la cathédrale, et enfin la création du *Campillo*, de l'autre côté du Darro.



Fig. 4 : Façade de la Chancellerie.

Dans les murs de la vieille Grenade, la zone de l'ancienne Grande Mosquée, des marchés et de la *madrassa* de Muhammad V est bouleversée par l'édification du tombeau des Rois catholiques et de la cathédrale, ce dernier projet s'étirant jusqu'au début du XVIII^e siècle. Ce programme, s'implantant dans une zone historique de la ville arabe, incarne fortement un nouvel ordre urbain et religieux.

Dans cette zone, la construction de la cathédrale va de pair avec la destruction de la mosquée ; s'y ajoute la Loge* des marchands qui jouxte le tombeau des Rois catholiques, bel exemple d'architecture plateresque*, le tombeau lui-même puis le palais épiscopal et les collèges royaux. Ce vaste chantier forme le versant religieux du programme d'enracinement d'un pouvoir chrétien dans une nouvelle Rome ; il a son pendant séculier dans la construction d'un palais renaissant appuyé à la résidence des rois nasrides sur la colline de la Sabika²⁷. Œuvre de propagande au vrai sens du terme, c'est-à-dire de la propagation de la foi, la construction du quartier de la cathédrale s'inscrit d'une part entre la Reconquête de Grenade qui compense à peine la chute de Constantinople aux mains des infidèles et le carnage d'Otrante par les mêmes Ottomans (1480), et, d'autre part, la montée de la Réforme, le sac de Rome (1527) et le concile de Trente (1545-1563).

Le diocèse de Grenade est refondé en 1492. Isabelle la Catholique meurt en 1504 ; Philippe le Beau exercera la régence pour son fils, petit-fils des Rois catholiques et futur Charles Quint, jusqu'à sa mort en 1506, immédiatement remplacé par le cardinal de Cisneros ; la régence échoit ensuite au veuf d'Isabelle, Ferdinand d'Aragon, qui l'assume de 1510 à sa mort en 1516. Après un temps de gouvernement par délégation, Charles Quint arrive en 1519 par mer en Espagne. Il ne parle alors pas un mot de castillan.

D'abord purement catholique et espagnol, le chantier autour de la cathédrale devient un projet catholique et impérial avec l'accession au trône de Charles Quint qui réside plusieurs mois à Grenade en 1526. Ainsi s'explique l'abandon du choix d'un édifice gothique au profit d'un projet renaissant, on pourrait dire européen, œuvre de Diego de Siloé. La rotonde qui allait former la chapelle majeure de la cathédrale fut d'abord pensée pour être le lieu de la sépulture du souverain²⁸ ; la juste appréciation du chef-d'œuvre de Siloé pâtit probablement de son règne en absence : après avoir voulu le changement du projet architectural, Charles Quint ne revint jamais à Grenade, le chœur n'accueillit jamais sa sépulture, bien qu'il en ait encore formulé le vœu

dans son testament de 1554 ; enfin, la ville ne devint pas capitale²⁹.

La chapelle royale³⁰ est le cœur gothique et la partie la plus ancienne du projet. Si elle n'est pas restée à l'écart des modifications de programme imposées par Charles Quint, elle n'en demeure pas moins un reflet du projet originel des souverains catholiques, Isabelle et Ferdinand. Par leur testament du 13 septembre 1504 puis par celui de la reine Isabelle, le 12 octobre de la même année, Grenade devint le lieu de sépulture de la dynastie. À une tombe provisoire doit succéder une chapelle royale dont la conception est confiée à Enrique Egas (actif de 1495 à 1534). Maître d'œuvre de renom, il représente la tradition du gothique tardif castillan et fut l'architecte principal des cathédrales de Tolède et de Plaisance. À Grenade, on lui doit la Loge et l'hôpital royal. Les stipulations d'Isabelle sont extrêmement précises et commandent une sépulture simple, couverte d'une dalle dans le sol, juste gravée. L'inspiration en est franciscaine. Le cardinal de Cisneros, de stricte observance franciscaine, est le mieux à même de veiller au parfait respect des volontés de la reine qui l'amèneront à retenir pour modèle les églises dépouillées des ordres mendiants, en parfait accord avec les goûts et la religiosité des souverains. Ce choix imposé déconcerte et indispose Egas, comme le comte de Tendilla, premier gouverneur de Grenade, qui contrôle les travaux. Ce dernier cherche à en infléchir le style, visant notamment à imposer la construction d'un ciborium. Les modifications sont rejetées et les travaux, menés par Egas, reprennent. L'inscription ceignant, sur fond bleu, l'intérieur de la chapelle nous dit qu'ils étaient terminés en 1517. En fait, ils se poursuivront jusqu'en 1521, date de la translation des dépouilles des Rois catholiques.

L'œuvre doit se comprendre comme partie intégrante du projet de la cathédrale à laquelle elle est adossée. Le plan retenu est celui d'une église conventuelle à nef unique ouvrant sur deux chapelles latérales de part et d'autre, au transept non débordant sur l'extérieur et au chœur surélevé. Elle est couverte de voûtes d'ogive (fig. 8, p. 195). L'entrée de la nef est marquée par un arc surbaissé en anse de panier*, qui manifeste l'articulation des différents espaces. La décomposition des ogives et de leurs retombées en piliers nervurés complexes semble démentir la solidité des épaisses piles de support, et caractérise un gothique finissant longtemps dit « flamboyant ». La clarté de lecture du plan et des volumes depuis l'entrée est parfaite cependant, loin des images récurrentes d'une architecture gothique tardive encombrée d'inutiles détails. On pourrait presque dire que dans sa conception, si ce n'est dans son vocabulaire, l'intention appartient déjà à la pensée de la Renaissance si nos esprits n'étaient encore encombrés d'une opposition caricaturale entre une rationalité nouvelle et une supposée irrationalité médiévale.

La chapelle royale s'ouvre sur la cathédrale, au niveau du transept de son imposante voisine, laissant les tombeaux en avant du Saint Sacrement, au premier rang des fidèles. La porte, réalisée en 1517, est une pure expression du gothique tardif, non dépourvue de références italianisantes. L'accès principal à la chapelle royale disparut au début du XVIII^e siècle avec la construction de l'église du Tabernacle³¹ et, avec elle, le cloître qui formait une sorte d'atrium devant la chapelle, s'étendant sur la cour de l'antique mosquée. C'était là une solution architecturale inédite. L'extérieur frappe par son austérité ; le mur nu, parfaitement appareillé, est cependant couronné par une crête ajourée où s'entremêlent sans fin les initiales F et Y des Rois catholiques et que surmontent des pinacles. Peut-être cette exaltation des initiales des souverains relève-t-elle déjà d'une modification du programme originel d'une sobriété toute monastique. De même les voûtes d'ogives portent à leur croisée les écus royaux soutenus par un aigle de saint Jean couronné, dont la polychromie est dominée par le noir du deuil.

À n'en pas douter on doit au changement de programme introduit par le comte de Tendilla la construction d'un cénotaphe somptueux dû à l'Italien Domenico Fancelli. Fancelli avait travaillé pour la famille du comte de Tendilla, les Mendoza, réalisant le cénotaphe du cardinal Diego Hurtado de Mendoza à la cathédrale de Séville. Le tombeau royal de Grenade fut sculpté dans le marbre de Carrare à Gênes entre 1514 et 1517. L'œuvre, somptueuse par ses matériaux, ne s'impose cependant pas par son originalité. Elle reprend les formules du tombeau renaissant en tronc de pyramide portant sur la partie supérieure les gisants royaux. Les éléments décoratifs sont autant de références à l'antique : griffons, guirlandes, grotesques, niches à coquille. Sous le cénotaphe des Rois catholiques, une voûte basse abrite deux modestes cercueils de plomb aux initiales F et Y couronnées.

Lors de l'accession de Charles Quint au trône des Espagnes, le programme va prendre un tour différent afin de faire de la chapelle la sépulture des premiers Habsbourg. On passe alors contrat pour un autre cénotaphe de marbre, destiné à marquer la sépulture des parents de Charles Quint, Jeanne la Folle et Philippe le Beau. L'artiste retenu est Bartolomé Ordóñez (1480-1520), natif de Burgos mais essentiellement actif à Naples et Barcelone³². Le cénotaphe des parents de Charles Quint offre une variante plus libérée du modèle florentin que son devancier mais en reprend pour l'essentiel la structure et le vocabulaire. En 1526, est livrée la somptueuse grille de fer forgé, doré et polychromé placée à l'avant des tombeaux (fig. 6). Œuvre de Bartolomé de Jaén, commandée dès 1518, elle incorpore des éléments de vocabulaire renaissant qui lui donnent sa structure : division verticale en panneaux par des pilastres ioniques cannelés, et

horizontale en trois registres par de longues frises ornementales. Le panneau central met en scène l'héraldique des souverains catholiques ; la grille est couronnée des scènes de la Passion, et enfin, du Crucifié entre la Vierge et saint Jean. Le retable majeur, dû aux talents conjugués de Pedro de Machuca et de Jacobo Fiorentino autour d'une peinture sur bois de Dirk Bouts, reprend, sur sa bordure de bois doré, le vocabulaire renaissant qui pare discrètement la chapelle. Il fut commandé pour elle et achevé en 1521. Par l'origine diverse des artistes à l'œuvre, Espagne, Italie et Flandre, l'idéologie de l'empire est déjà présente dans la chapelle.

À angle droit avec le mur de la chapelle royale, la Loge, mais aussi les bâtiments de la *madrassa* de Muhammad V³³ et le collège de San Fernando – aujourd'hui disparu – formaient un petit dégagement dans le tissu urbain. Il permet encore d'apprécier la qualité de la façade de la Loge de style plateresque, achevée en 1518³⁴ (fig. 5). Organisme commercial, elle était à la fois lieu de réunion et de signature de contrats pour les marchands, de banque aux mains des Centurión, puissants banquiers génois demeurant *plaza del Príncipe* et qui en avaient financé les travaux. À l'issue d'un contentieux, la Loge, qui devait à l'origine occuper l'emplacement de la chapelle, reçut finalement un étage qui lui donne sa silhouette caractéristique où une série d'arcs surbaissés, sur de courtes colonnes torses à bossettes, forme une élégante loggia ; celle-ci abrite la salle capitulaire de la chapelle royale attenante. Au rez-de-chaussée, les mêmes colonnes retrouvent des proportions habituelles et leurs arcs en plein cintre sont meublés d'une composition en ajour de coupes à couvercles surmontant une série de balustres.



Fig. 5 : La *Lonja* et la *Capilla* real.

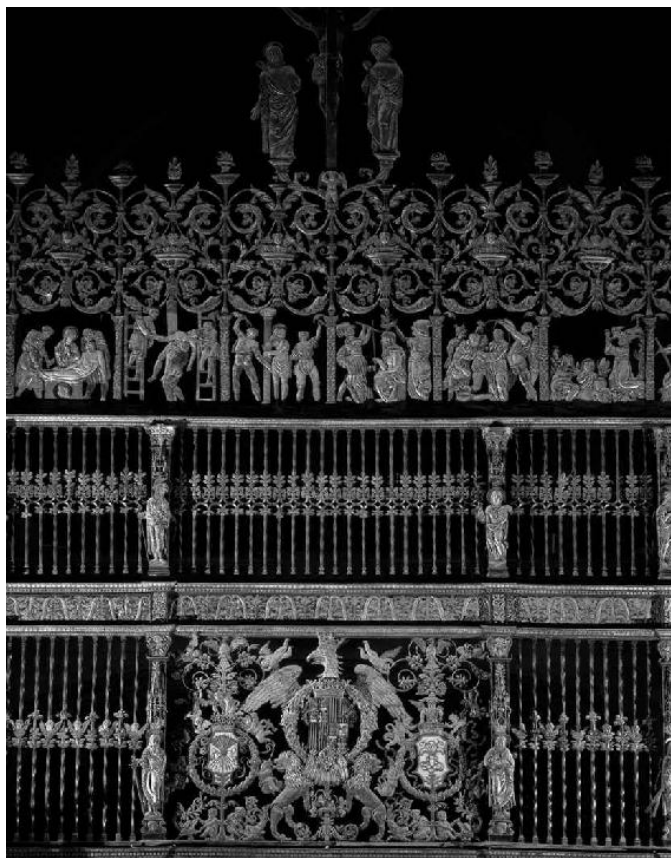


Fig. 6 : Bartolomé de Jaén, grille du choeur, *Capilla real*, 1518-1526.

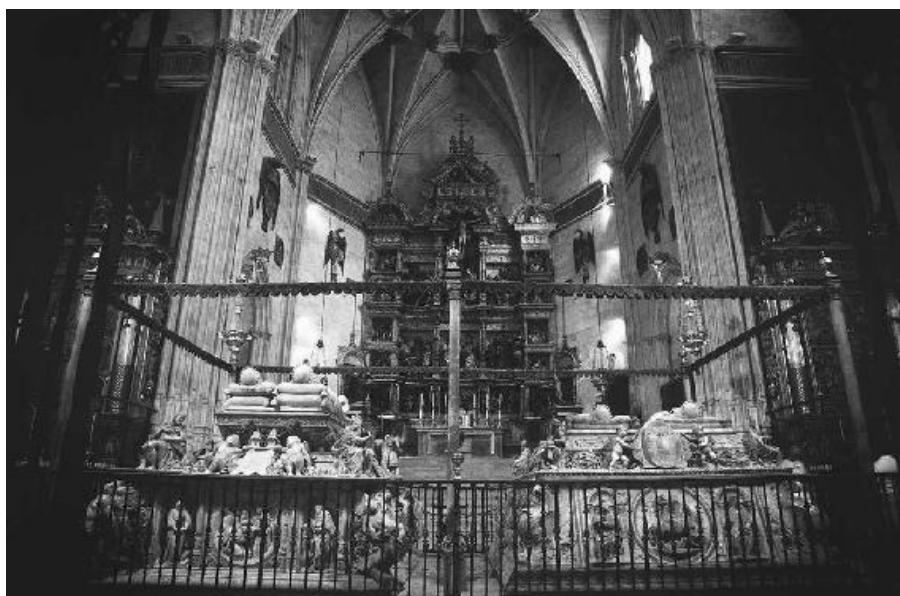


Fig. 7 : *Capilla real*, tombeaux des Rois catholiques (par Domenico Fancelli, 1517) et de Jeanne la Folle et Philippe le Beau (par Bartolomé Ordoñez, après 1519).



Fig. 8 : Cathédrale, vue des voûtes, sur un projet de Diego de Siloe.



Fig. 9 : Cathédrale, chevet et tour.

Cependant c'est le chantier de la cathédrale qui apporte les modifications majeures dans cette zone et dans les circulations urbaines, créant des ouvertures visuelles et spatiales vers les quartiers nouveaux de la Grenade renaissante, autour de San Jerónimo et de la tombe du Gran Capitán, dans la zone, en transformation rapide, de la Duquesa.

Le siège apostolique de Grenade une fois rétabli dans ses droits, la reine Isabelle décida que la cathédrale devait s'établir à l'endroit même de la Grande Mosquée nasride. Cependant, et bien que le parti architectural ait déjà été arrêté, rien ne commença avant 1518, lorsque le futur empereur Charles Quint saisit le chapitre pour que les volontés de la testatrice royale soient respectées. Les travaux débutèrent lentement, avec l'expropriation de maisons et le lancement, en 1521, de la construction des fondations. Sebastián de Alcántara suivit les travaux pour l'architecte Enrique Egas. En 1523, la peste interrompit le chantier. Egas était peu présent à Grenade, pas plus d'une vingtaine de jours à l'année, si bien qu'il fut remplacé par Diego de Siloé (1490-1563). Originaire d'Andalousie orientale, architecte et sculpteur, Diego fut formé par son père Gil de Siloé et par Bartolomé Ordóñez. Actif sur d'importants chantiers, dont la cathédrale de Burgos, il a laissé à Grenade des œuvres majeures qui donnent la pleine mesure d'un génie trop méconnu, en particulier San Jerónimo et le chœur de la cathédrale.

Depuis 1525, Diego de Siloé dirigeait les travaux de l'église de San Jerónimo dans le quartier nouveau de la Duquesa. Sur le chantier de la cathédrale, succédant à Enrique Egas, il fut entendu que Siloé

conserverait les fondations et les éléments de murs déjà élevés. Ainsi Siloé célébra-t-il l'alliance de son œuvre, d'une conception toute renaissante, avec une ébauche gothique. Il modifia en revanche le tracé du chœur qui, de polygonal, devint la majestueuse chapelle circulaire que nous connaissons, tel un panthéon au cœur de l'église cathédrale, véritable trait de génie du grand maître d'œuvre. En élargissant les piles de la chapelle majeure, il contribua à l'isoler de la nef et à accentuer la présence d'un ample transept* ; les chapelles rayonnant autour du déambulatoire du chœur furent intégrées au tracé de l'œuvre, sans saillie sur l'extérieur. Le chevet apparaît ainsi d'une unité parfaite, le plan au sol se lisant dans l'étagement des volumes des toitures. Formant un anneau bas, les chapelles sont couvertes d'une toiture continue ; au-dessus de cette ceinture de tuiles, le déambulatoire prend le jour par un triplet de fenêtres alternant avec une baie cintrée unique, rythme accentué par la ponctuation des contreforts* verticaux. Le toit de tuiles à double rampant* du déambulatoire* semble détacher élégamment la couronne du massif circulaire de la chapelle majeure qui enfin s'élève, souveraine, au-dessus de la masse de la construction, puissamment et graduellement contrebutée. Un toit polygonal, dont l'ampleur se réduit progressivement sur trois niveaux, parachève la conception parfaitement étagée et rationnelle des volumes dans un vocabulaire qui ne doit plus rien au gothique finissant (fig. 9).

En janvier 1529, Siloé avait pu exposer à Charles Quint en personne son projet. Les travaux avancèrent alors rapidement : en 1559, le chevet était totalement achevé et les travaux de la nef en bonne voie. La chapelle majeure pouvait dès lors être consacrée et le culte s'y tenir. La construction devint cathédrale le 17 août 1561. En 1596, sur le premier véritable plan de Grenade – la *plataforma* de l'architecte Ambrosio de Vico –, on voit clairement le chevet et la chapelle majeure circulaires achevés, tandis que seules les bases des supports de la nef et la ligne d'implantation de la façade, sur le tracé d'Enrique Egas, y figurent. Il faudra plus d'un siècle encore pour que l'édifice reçoive la façade que nous lui connaissons, œuvre d'Alonso Cano.

Après cette phase importante, les travaux se poursuivirent sur un rythme plus lent mais sans changement d'orientation, même après la mort de Siloé en 1563. Maeda, son disciple, reprit le chantier dans le respect scrupuleux de la conception du maître. Cependant la révolte des Morisques, puis la mort de Maeda en 1576, ralentirent le chantier, des querelles dans le choix du maître d'œuvre s'ensuivirent, si bien qu'en 1640 il restait encore à construire douze piles de la nef et la façade. La conception de Siloé avait cependant été globalement respectée, jusqu'au tracé des voûtes d'ogives de la nef, d'un dessin d'une éblouissante virtuosité³⁵. Dans la chapelle, les arcatures à

caissons assuraient la connexion visuelle entre le monument centré et sa couronne, tel un Saint Sépulcre intégré dans l'église ; faisant office d'*arcosolia**, suivant le modèle d'une église primitive, ils devaient recevoir les tombes de la famille impériale, la chapelle ayant pour vocation d'être un panthéon dynastique qui n'y prit finalement pas place. Charles Quint considérait en effet la chapelle royale comme « un étroit sépulcre pour la gloire de ses aïeux³⁶ ». Mais la fondation de l'Escorial ne signifia rien moins que la chute de la chapelle grenadine : elle avait cessé d'être le mausolée dynastique que Charles Quint avait voulu en faire.

Altérant la liaison entre l'espace central et le déambulatoire annulaire, des chaires de bois furent installées dans la chapelle par les successeurs de Siloé. Elles furent supprimées lors de la restauration de 1926 qui rétablit les ouvertures entre l'espace central et le déambulatoire et revint à la conception fortement centrée de l'origine. Dès le dernier quart du xvi^e siècle s'était en tous les cas imposée l'idée que la cathédrale conçue par Siloé était le bâtiment renaissant le plus important d'Espagne et selon nombre de visiteurs étrangers la « huitième merveille du monde³⁷ ».

Longue de 116 mètres sur 67 de large, du tracé originel d'Egas la cathédrale a gardé des rapports de proportions gothiques que l'élévation, la fluidité de l'espace et la blancheur irradiante de l'ensemble transforment. Divisée en cinq nefs, selon le dessein du premier maître d'œuvre, la nef fut en effet habilement réinvestie par la pensée de Siloé : il réussit à ménager, sans bouleverser le plan, un transept intermédiaire, non saillant, en sus du monumental espace de même nom séparant la nef de la chapelle. Ce faisant, il accolait deux édifices de conception centrée : une chapelle-martyrium et une église-basilique à croisée centrale. Il accusait par cette répétition même sa conception centripète de la scène liturgique. L'espace a pour point d'orgue le cylindre de la chapelle majeure. Son plan circulaire est surmonté d'une coupole à nervures qui la divisent en dix quartiers qu'entament autant de fenêtres basses et cintrées. Au niveau inférieur, où se fait la jonction avec l'arc triomphal ouvrant sur la basilique, sept groupes de baies géminées apportent un surcroît de lumière, concourant à l'aspect aérien de l'ensemble. La chapelle, véritable église dans l'église, voit son effet amplifié par l'espace annulaire sur lequel s'ouvrent les chapelles, rappelant le plan d'un martyrium des premiers siècles de notre ère, telle Sainte-Constance de Rome (fig. 7, p. 194). Les références au christianisme primitif sont trop nombreuses pour être fortuites ; au choix du plan, à la présence projetée des sépultures sous des *arcosolia* à caissons, s'ajoute l'emplacement voulu par Siloé de l'autel au centre de l'espace et sa réduction à un simple volume cubique, sans candélabre, sans retable, sous baldaquin tel

qu'en une église des premiers temps où l'officiant devait se tourner vers l'*ecclesia* des fidèles.

L'ANOBLISSEMENT DE LA VILLE

Accompagnant l'œuvre de christianisation de la zone, le collège impérial fut achevé en 1530, lieu d'un enseignement universitaire essentiel à la victoire théologique du catholicisme tant sur l'islam que sur le protestantisme en pleine expansion. Le collège impérial dresse toujours sa façade aux ornements plateresques – son portail du moins est attribuable à Juan de Marquina – à côté de l'archevêché, tout juste face à la façade principale de la cathédrale. Sur son côté nord, le collège de jeunes filles nobles est un autre de ces lieux d'enseignement remontant au *xvi^e* siècle. Le percement de la Gran Vía en 1901 bouleversa cependant le tissu urbain ancien, entraînant la perte d'un palais nasride dit « de Setti Meriem » et d'un *funduk* – entrepôt commercial – des Génois, sans doute de fondation nasride également. En 1879 enfin, un incendie fit disparaître un édifice conçu par Siloé, la casa de Miraflores.

À l'intérieur des murs, d'autres lieux de l'ancienne ville arabe furent affectés par la fièvre constructrice du pouvoir monarchique, des autorités municipales, d'une aristocratie victorieuse et d'une classe de marchands et de financiers qui prenaient pied à Grenade (fig. 10).

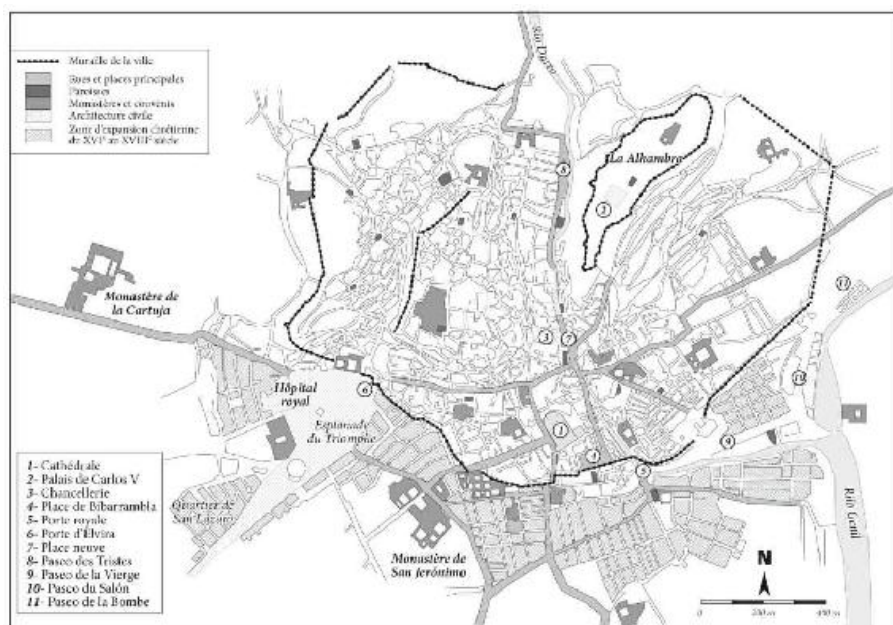


Fig. 10 : Plan de la ville actuelle.

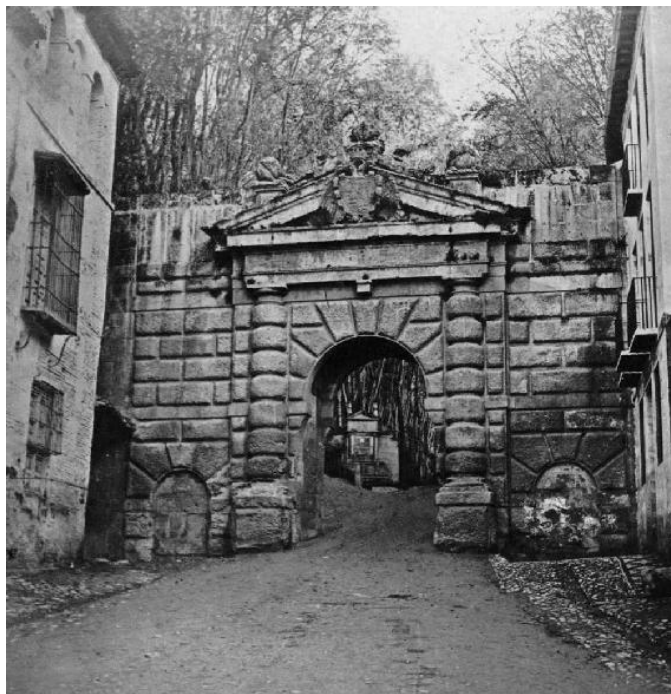


Fig. 11 : Pedro de Machuca, Porte des Grenades, photographie Gaudin Frères Éditeurs, 1857.

De part et d'autre de l'éperon formé par la colline de la Sabika, à la pointe de laquelle s'élève la zone militaire de la forteresse nasride, l'*alcazaba**, se développèrent des quartiers aristocratiques sur l'axe montant de la cuesta de Gomérez. La demeure des marquis de Carthagène, d'un ^{xvi}e siècle tardif, est un des plus beaux exemples d'architecture civile renaissante conservés à Grenade. Deux tours latérales encadrent la façade presqu'austère, divisée en deux registres, de fenêtres grillagées au rez-de-chaussée et à balcon de ferronnerie au premier étage. Le portail sous encadrement rectangulaire est surmonté d'une porte-fenêtre avec balcon couronnée d'un tympan brisé puis d'un écu débordant de la ligne du toit.

Tout près se dresse la porte des Grenades, qui marque, au pied de la Sabika, le début de la côte de l'Alhambra ; elle a été édifiée sous le règne de Charles Quint (fig. 11). Son puissant bossage rustique* souligne, par contraste, le style clair et harmonieux de la façade du palais des marquis de Carthagène, dans son immédiate proximité. Apogée d'un style renaissant assagi, le palais des Carthagène est contemporain d'une Grenade déjà menacée de déclin en cette fin du ^{xvi}e siècle.

Sur l'autre flanc de la Sabika, dans les quartiers dits d'Antequeruela et du Realejo, vinrent s'établir plusieurs grandes familles, aristocratiques ou liées à la banque. Ces parages étaient, avant la prise de Grenade, assez peu peuplés, à l'inverse du quartier juif, mais qui se

trouva lui aussi vidé de ses habitants à la suite de leur expulsion par les Rois catholiques.

Le Realejo, comme son nom l'indique, se composait de terres royales, le roi ayant reçu par capitulation les propriétés du dernier sultan nasride sises dans cette zone. Cet espace de grands jardins vit se déployer palais et couvents qui côtoyaient quelques belles demeures nasrides peu à peu transformées. La maison des Girones ou le palais des Córdoba sont de celles-là³⁸. Au XVI^e siècle, le quartier mêlait harmonieusement architecture nasride et Renaissance triomphante, tant dans le détail même des maisons que dans la juxtaposition des édifices. Ainsi la demeure de Don Luis Fernández de Córdoba, probablement réaménagée vers 1530 et en 1592 encore, ajoutait à l'illustration des faits d'armes glorieux de la Reconquête – de la bataille de Lucena à la prise de Grenade – le plus bel ensemble civil de plafonds *artesonado* de tradition islamique qui soit conservé dans la ville. Ce « métissage » visuel était partout présent dans la zone : on y passait du couvent majeur de Saint-François au *cuarto real San Domingo*, antique demeure royale nasride, du couvent de la Sainte-Croix à l'*alcazar** de Yusuf I^{er} près du cours du Genil, etc. Les friches disponibles permettaient de mettre en œuvre, là plus qu'ailleurs, les recommandations de 1503 relatives à « l'anoblissement de la ville » et l'élargissement en de belles proportions de ses rues³⁹. De nombreuses autres ordonnances permirent notamment les indispensables destructions. En 1551, la porte des Potiers (*bib al-fakharin*) fut détruite tout comme la muraille aux alentours de la place du Realejo.

Dans la zone d'Antequeruela, plusieurs belles demeures sont conservées : la maison des marquis de Casablanca, celle du Padre Suarez jouxtant l'exceptionnelle Casa de los Tiros, le palais des comtes de Castillejo, la maison de Ruiz de Corcuera.

La Casa de los Tiros, nom le plus commun du palais des Granada Venegas, fut bâtie dans un style clairement médiéval, aux murs nus, à peine ouverts sur l'extérieur et couronnés de créneaux. L'aspect défensif de la demeure-tour tient à son intégration originelle à la muraille du quartier des potiers. La restauration dégagant les créneaux du toit qui les recouvrait au XVI^e siècle a accentué cet aspect⁴⁰ (fig. 12). La demeure fut acquise en 1526 par le commandeur de la place de Montiel (province de Ciudad Real). Entre 1530 et 1540, l'édifice fut largement remanié probablement à l'occasion du mariage de la fille du gouverneur avec un petit-fils de la noble famille des Granada Venegas, scellant l'alliance entre un lignage castillan et une antique famille grenadine. En effet, les Granada Venegas étaient issus de l'union entre Pedro de Granada (de son nom arabe Sidi Yahya al-Najjar), ancien gouverneur d'Almería, converti, descendant du sultan Yusuf IV, et sa cousine Setti Meriem, elle aussi convertie et qui prit le

nom de María Venegas⁴¹. La famille était la plus puissante parmi les convertis de l'aristocratie nasride, comme en témoigne l'étendue de ses propriétés. En 1533, elle reçut le privilège de *mayorazgo** assurant une transmission sans morcellement de son patrimoine foncier.

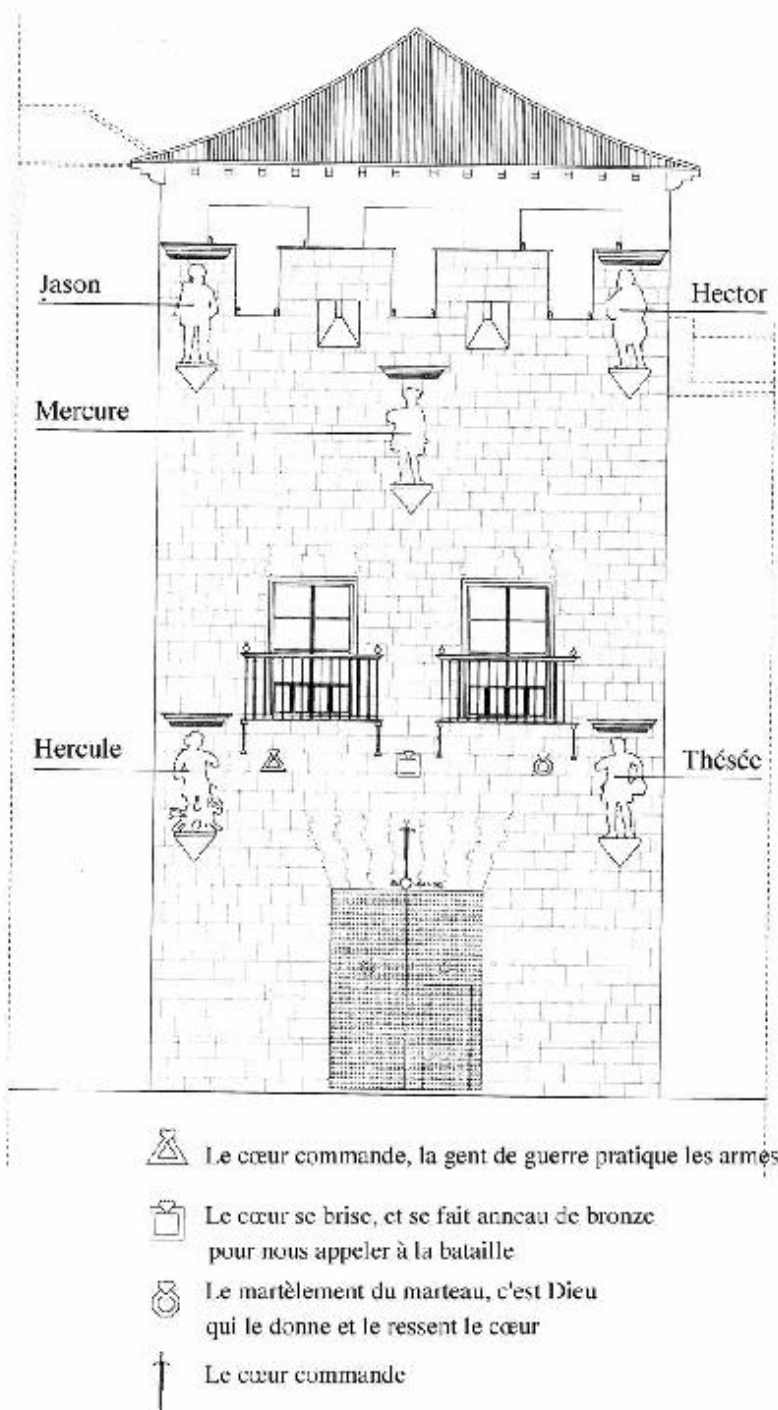


Fig. 12 : Casa de los Tiros, dessin de la façade de la Cuadra dorada, vers 1530-1540.

La façade de la demeure met en exergue l'héraldique des Granada

Venegas : une épée verticale sur un cœur. L'épée fait référence à la relique la plus précieuse conservée par la famille grenadine : une épée nasride d'apparat qui aurait appartenu à Boabdil, dernier sultan de Grenade, mais en fait plus probablement aux infants nasrides d'Almería dont les Granada Venegas descendaient.

Quatre héros antiques – en bas Hercule devant Cerbère et Thésée tenant la tête décapitée de Procuste, en haut Jason et Hector –, se détachent, sculptés en ronde-bosse. Au centre de la façade, le messager des dieux, Mercure, porte sur sa dalmatique les armes de la famille. Au-dessus de l'entrée, trois marteaux de porte en bronze sont fixés au mur par des cœurs de bronze également. Ils portent tous des devises gravées où figure le mot cœur, remplacé par son image⁴² :

« Le cœur commande, la gent de guerre pratique les armes ; le cœur se brise, et se fait anneau de bronze pour nous appeler à la bataille ; le martèlement du marteau c'est Dieu qui le donne, et le ressent le cœur ». Au-dessus de l'entrée, sous l'épée, le cœur sculpté complète aussi la phrase « le cœur commande ».

Ce motif du cœur et de l'épée revient dans le décor du morceau de bravoure de la maison, le plafond à caissons de la *cuadra dorada* (salle dorée), salle d'apparat située à l'étage du palais à cour centrale.

Elle s'inspire des salles de lignages et galeries des *alcazars* royaux, dont celui de Ségovie, détruit au XIX^e siècle, ou encore de l'*alcazar** de Séville. On y trouve, entre autres, la figure de Fernán González, fondateur du comté de Castille et donc référence explicite à l'origine de la monarchie castillano-léonaise, Récarède, premier roi wisigoth converti au catholicisme (et donc modèle implicite des convertis Granada Venegas), Alphonse VI, les Rois catholiques, Alaric, le Wisigoth qui prit Rome en 410, et d'autres dont, bien sûr, Charles Quint ; en tout dix rois et reines sont représentés sur les trente-deux personnages que compte le plafond. Trente-deux à quoi s'ajoutent trente-deux autres cases portant les inscriptions : autant que sur un échiquier. Les références sont à chercher dans un environnement littéraire omniprésent, qu'il s'agisse de *Tirant le Blanc*, roman de chevalerie de Johanot Martorell ou du *Labyrinthe de Fortune* de Juan de Mena⁴³. Mais surtout, de la façade au décor du porche d'entrée et au programme de la *cuadra dorada*, c'est la nature héroïque des membres de la lignée qui est exaltée, hommes et femmes si l'on en croit les choix iconographiques : quatre bustes à mi-corps dans des médaillons circulaires sortent des murs de la *cuadra dorada* et il s'agit de quatre héroïnes – Penthésilée, Judith, Sémiramis et Lucrèce. Une restauration effectuée en 1991 a mis à jour également des peintures de guerriers en pied⁴⁴. Durant la révolte des Morisques, les Granada Venegas tiendront sans faiblir leur place auprès des leurs, une aristocratie catholique de Grenade bien décidée à en finir avec les

provocations des Morisques à l'encontre de l'autorité royale.

Dilatation urbaine centrale dans le quartier du Realejo, la *plaza del Príncipe* se développa à partir d'un espace ouvert antérieur à la Reconquête. En 1513, la ville autorisa son agrandissement pour les différentes formes de tournoi et la tauromachie. En 1518, elle était prête à accueillir les fêtes données pour le mariage de la fille du Gran Capitán. Son périmètre est un rectangle irrégulier entamé par la courbe d'une rue pentue, la *calle Cocheros*, montant sur le flanc de la Sabika ; la place ainsi fixée, les grandes constructions des abords pouvaient être lancées : au fond, le périmètre est partagé entre l'église de San Cecilio, achevée en 1534 par l'ajout du portail plateresque dû à Juan de Marquina, et le vaste palais des marchands génois Centurione, alliés aux Mendoza. Pour cette raison, le palais est connu sous le nom de Francisco de Mendoza ; l'édifice connut bien des vicissitudes et fut transformé au XVIII^e siècle en hôpital militaire puis, à la fin du XX^e siècle, en école technique. Actifs dans le commerce de la soie dès l'époque nasride, les Centurione renforcent leur implantation à Grenade au lendemain de la Reconquête. Leur activité fut facilitée par la mainmise génoise sur la route de la soie. À Grenade, avec des cocons souvent venus d'Almería, étaient produits des soieries sophistiquées, damas ou velours de soie. Les Centurione étaient impliqués dans ce commerce lucratif autant que dans les activités de banque. D'habiles alliances matrimoniales leur permirent de prendre place parmi les grandes familles de la ville. C'est ainsi que le palais passa aux mains des Mendoza avec lesquels ils étaient alliés. La présence dans le palais d'une importante collection de tableaux traduit la splendeur culturelle que connut la ville au XVI^e siècle avant de décliner. L'inventaire des biens de Doña Sancha de Mendoza, seconde épouse de Don Francisco Centurión, dressé après son décès en 1633, révèle la plus belle collection d'œuvres d'art conservée à Grenade. Elle comptait 70 tableaux, originaux et copies comme il était fréquent dans les collections, convoquant les noms de Titien, Raphaël, Michel-Ange, Caravage, Corrège, Ribera et Bosch entre autres⁴⁵. Du palais du XVI^e siècle ne demeure plus perceptible, au nord de la façade, qu'une porte en pierre d'Elvira qui donne accès à une chapelle, profondément remodelée. Le porche d'entrée comme la salle de réception principale, au rez-de-chaussée, conservent des plafonds de bois d'origine, s'inscrivant dans la tradition nasride. L'espace intérieur s'articule encore autour d'un grand patio à portique voûté d'arête, dont les arcs cintrés reposent sur des colonnes de marbre blanc d'ordre toscan s'élevant sur de hauts piédestaux de pierre d'Elvira. Une galerie ouvrait sur les jardins du palais auquel ne manquait aucun des charmes des modèles italiens. La demeure fut cependant très altérée par sa transformation en hôpital en 1777.

Enfermées dans les murs, les transformations urbaines ménageaient encore la ville arabe. C'est dans les nouveaux quartiers déployés en éventail, à l'ouest de la vieille ville, qu'une profonde mutation du paysage urbain était en marche.

C'est dans le quartier de la Duquesa que les bouleversements et la dilatation urbaine sont les plus profonds, les projets débordant pour la première fois l'antique enceinte de la Grenade arabe. On dispose pour la seconde moitié du ^{xvi}^e siècle de panoramas urbains de Grenade qui permettent d'apprécier les mutations profondes que susciteront la Reconquête et le projet de faire de la ville une capitale. On doit à Joris Hoefnagel (1542-1601), travaillant à l'illustration du volumineux atlas de Georg Braun *Civitates Orbis Terrarum*, entre 1563 et 1565, plusieurs vues de Grenade, souvent reproduites (fig. 13, p. 209). Elles n'emportent toutefois pas l'adhésion à cause de leurs erreurs d'échelle. En revanche, en 1567, Anton van den Wyngaerde, peintre du roi Philippe II, trace un large panorama depuis le flanc ouest de la ville⁴⁶ (fig. 15). Chargé par le roi des « portraits » des principales villes du royaume, il présente ici, peut-être depuis un point de vue lointain et élevé, une ville dominée par la silhouette reconnaissable entre toutes de l'amphithéâtre montueux et de la forteresse de l'Alhambra dialoguant avec la porte Vermeille posée sur un autre éminence.

Il ne met guère en avant une caractéristique supplémentaire de la ville : la ceinture gracieuse de la Vega couverte de cultures. Si elle ne tient pas ici un grand rôle, c'est que le point de vue choisi place en premier rideau les nouveaux quartiers de Grenade et les nombreuses créations de ses édiles et des souverains, légendées en langue vernaculaire dans l'angle supérieur gauche de l'image. Le monde semble s'arrêter à leur porte, le premier plan est vide, presque désertique. Le dessinateur place ainsi en connexion visuelle l'église de San Jerónimo et l'hôpital de San Juan, deux constructions majeures du quartier de la Duquesa, réduisant à rien la zone de jardins qui les sépare et qui sera bien visible quelques années plus tard sur la *plataforma* d'Ambrosio de Vico. Son point de vue, subjectif, est visiblement choisi pour souligner la monumentalisation de Grenade par contraste avec des espaces non maîtrisés par la main de l'homme. La nature y est nettement reléguée au second plan. La pointe de la tour de croisée de San Jerónimo touche ainsi très symboliquement l'angle de l'hôpital royal, l'ensemble des monuments du premier plan ceinturant Grenade l'ancienne d'un manteau de constructions neuves.

Ce choix n'est pas en opposition avec le talent spécifique d'Anton van den Wyngaerde : l'élaboration « de vues topographiques exactes et avec la plus grande quantité de détails » possibles, ce qui en fait une source d'informations bien supérieure à Joris Hoefnagel, plus souvent cité⁴⁷. Là où ce dernier privilégie l'anecdote, livrant son premier plan

à des personnages vêtus « à la moresque », Van den Wynegaerde se contente de toutes petites silhouettes, peu identifiables, hommes et bêtes, saisis dans leurs activités quotidiennes. C'est bien la ville qui captive son regard et s'il choisit son flanc ouest pour la dépeindre, comme Hoefnagel, c'est bien parce qu'elle offre là son front le plus chrétien et le plus novateur avec d'illustres monuments : la belle façade et la silhouette de San Jerónimo, sépulture du Gran Capitán, les hôpitaux, l'admirable chevet de la cathédrale. Le tout se détachant sur la silhouette reconnaissable d'une dense ville arabe, de sa forteresse perchée et de ses rideaux de murailles.

Ce front chrétien qu'offre le flanc ouest de la ville se retrouve sur la célèbre *plataforma* d'Ambrosio de Vico commandée en 1596 (fig. 14) ; ce plan substitue à une image picturale d'une ville à hauteur d'homme une vue à vol d'oiseau destinée à prendre place dans un ouvrage d'édification chrétienne. *L'Histoire ecclésiastique de Grenade* visait à établir que la période de l'occupation arabe et musulmane n'avait été qu'une parenthèse dans la longue et profonde histoire chrétienne de la ville, cela après la révolte des Morisques et en pleine polémique sur les reliques du monastère du Sacromonte dont l'auteur, Justino Antolínez de Burgos, fut le premier abbé. Il ne s'agissait pas moins que de faire de Grenade une des plus vénérables villes chrétiennes d'Occident par l'ancienneté de ses martyrs et de ses reliques supposées⁴⁸.

Dans les quartiers hors les murs, à l'ouest, l'espace est abondant et l'urbanisation procède plus par juxtaposition de grands monuments que par création imposée d'axes et d'espaces ; seule la *plaza de los Lobos* (place des Loups) est construite suivant un tracé rectangulaire régulier⁴⁹. Deux rues s'ouvrent à chacun de ses angles, disposition qui correspond à l'ordonnance royale de 1573. Le plan de Francisco Dalmau, en 1796, en rend les dimensions et le tracé originaux⁵⁰ (intérieur gauche de couverture). Au-delà de la porte d'Elvira, le *campo del Triunfo*, qui se situe entre l'hôpital San Juan et l'hôpital royal, forme une vaste esplanade chaotique sur un ancien cimetière musulman, liant la ville ancienne à l'extension de la ville renaissante hors les murs : hôpital royal, couvent de la Merced⁵¹, église de Saint Ildefonse, quartier de casernement de San Lazaro. L'hôpital royal compte parmi les constructions essentielles de la Grenade du premier quart du XVI^e siècle. Bâti sous le patronage des Rois catholiques, il se chargeait des nombreux blessés et infirmes de la

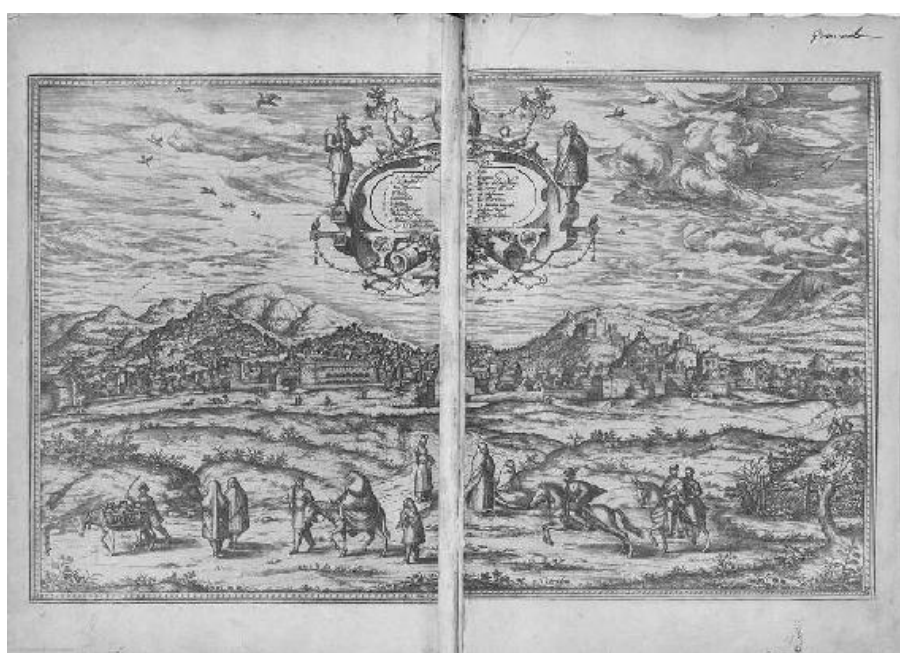


Fig. 13 : Georg Braun, *Civitates Orbis Terrarum*, Grenade vue depuis l'ouest, 1563.



Fig. 14 : Ambrosio de Vico, *Plataforma urbana de Granada*, 1596.



Fig. 15 : Anton van den Wyngaerde, Vue de Grenade, 1567, dessin sur papier.
 guerre de conquête. Il fut édifié sur un antique cimetière musulman

remontant au XIII^e siècle, et qui lui-même avait succédé à une église détruite sur ordre de l'Almoravide Yusuf ibn Tashfin en 1099⁵². L'éloignement de cet emplacement du vieux centre urbain répondait à des impératifs d'isolement sanitaire, partout répandus. Les travaux débutèrent en 1511 et furent interrompus par la mort de Ferdinand en 1516. Les maîtres d'œuvre fameux s'y succédèrent : Egas, Machuca et enfin Diego de Siloé. Le plan en croix grecque, articulée autour de quatre cours, dit son appartenance à la pensée de la Renaissance, et notamment au modèle de l'hôpital majeur de Milan dessiné par le Filarete (vers 1400-1469), bien que la connaissance livresque du plan de l'édifice en Espagne avant 1505 demeure incertaine⁵³. Par son décor cependant, l'hôpital royal s'inscrit toujours pleinement dans le style dit « plateresque » que l'on tend désormais à appeler « proto-Renaissance » et que l'on pourrait encore qualifier de tardo-gothique pour ajouter à la confusion terminologique. En un mot, tout son répertoire ornemental signale une architecture de transition. Les travaux furent achevés en 1527 ; à cette date, ne demeurait plus à mettre en œuvre que la décoration des cours. Sis entre le *campo del Triunfo* et le chemin de la Chartreuse, il était, et il est toujours aujourd'hui, parfaitement dégagé sur trois de ses côtés, imposant largement son allure austère.

Le *campo del Triunfo* demeure, jusqu'au milieu du XIX^e siècle, un espace public aux fonctions multiples : lieu de fêtes, de marché mais aussi d'exécutions. Lors de l'occupation napoléonienne, 66 Grenadins y périrent ; c'est là également que fut exécutée en 1831 Mariana Pineda, héroïne libérale de Grenade⁵⁴. En 1618, la municipalité de Grenade, en signe de reconnaissance et de défense de l'Immaculée Conception, décida de l'édification du monument qui lui donna son nom ; une ample base de marbre d'Elvira porte un piédestal orné d'inscriptions sur des tables de marbre. Trois d'entre elles furent effacées en 1775 car elles faisaient référence aux documents apocryphes de l'histoire des Plombs, forgerie historique qui se joua à Grenade⁵⁵. Assemblage bavard de piédouche, d'urnes à godrons, d'un fût rectangulaire, d'une colonne sculptée, d'un lourd chapiteau corinthien et d'un tronc de pyramide inversé, encombré d'angelots écrasant des monstres infernaux, d'écus armoriés et d'anges musiciens, le monument, dominé par une statue de l'Immaculée, opérait comme un reliquaire dans l'espace public, abritant un fragment du bois de la sainte Croix.

Au XVI^e siècle encore, la zone à l'ouest de la ville, au-delà de la porte d'Elvira demeure peu densément urbanisée. C'est dans le quartier de la Duquesa que Diego de Siloé donna en premier lieu toute sa mesure avec le chantier de San Jerónimo. Le quartier doit son nom à la duchesse de Sesa, veuve du Gran Capitán. Le chantier de San

Jerónimo prit un sens nouveau avec le choix qu'elle fit d'y établir la tombe de son mari et de transformer l'église en un panthéon familial. Afin d'en surveiller les travaux, elle décida de faire édifier à proximité un palais – aujourd'hui détruit –, transformant du même coup le quartier en un lieu majeur d'implantation de l'aristocratie grenadine. Malgré les bouleversements du tissu urbain au ^{xix}^e et au ^{xx}^e siècle, il subsiste encore des vestiges de ces demeures seigneuriales qui voisinèrent bientôt avec de belles constructions édilitaires : collège des filles nobles, hôpital de San Juan de Dios à l'extrême fin du ^{xvi}^e siècle. Le collège des filles nobles fut édifié comme une résidence familiale aristocratique avant d'être converti en institution d'éducation. Les grandes maisons de la fin du ^{xvi}^e siècle, comme le palais des marquis de Caicedo, ont été fortement altérées ; dans le quartier, c'est le palais des Beneroso, aujourd'hui collège de San Bartolomé y Santiago, qui restitue encore l'idée de la grandeur des demeures établies dans les parages. L'austère façade de brique s'anime en son centre d'un portail de calcaire clair, pourvu de statues. Bartolomé Lomelín Beneroso était lui aussi de ces marchands génois d'autant plus solidement établis à Grenade qu'un mariage venait à propos les intégrer à la noblesse grenadine. Il mourut sans descendance en 1609 ; sa lignée éteinte, et suivant son vœu, le palais fut destiné à devenir une institution d'éducation sous la tutelle des Jésuites, chose faite en 1696.

L'élément central et originel de l'urbanisation de ce quartier hors les murs, l'église San Jerónimo, domine toujours les environs de sa silhouette élégante et forte. Comme à la cathédrale, le dessein de Diego de Siloé s'exprime admirablement dans un chevet majestueux (fig. 16, p. 214). L'ordre des Hiéronymites, à l'inverse des autres ordres actifs dans la transformation architecturale de Grenade – Dominicains et Franciscains –, était proprement espagnol. Fondé au tournant des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, il plaçait la méditation et la réclusion au premier rang de ses préoccupations. S'explique ainsi le choix d'un emplacement excentré pour l'édification du monastère. Ses parages étaient alors dominés par les champs. Sa localisation en ce lieu se conformait aussi aux injonctions impériales : ne devaient être bâtis hors les murs que monastères et hôpitaux. Les Rois catholiques Isabelle et Ferdinand dotèrent le monastère à sa fondation en 1493 d'une somme de 3 500 *maravédis* assortie de dons en nature, notamment de matériaux de construction.

En 1494, Jérôme Münzer le décrit comme « construit avec un certain art, sur une antique et noble mosquée ». Sur ce dernier point il se trompait. Mais la qualité du monastère de San Jerónimo ne le distinguait en rien de tous ceux qui s'édifiaient partout à Grenade⁵⁶. L'église fut entreprise en 1513, sur un tracé gothique. En 1519, le

grand cloître était achevé ; il conserve une saveur caractéristique des toutes premières décennies de la Grenade reconquise, mêlant des traits gothiques à une forte empreinte maure et à un soupçon d'esthétique de la première Renaissance. À cette date cependant, seules les bases de l'église étaient construites. Jacobo Fiorentino en était alors le maître d'œuvre.

C'est dans ce contexte qu'apparaît la figure capitale de la duchesse de Sesa, Doña María Manrique, veuve du Gran Capitán, mort à Grenade en 1515. Vers 1523, Charles Quint céda à la duchesse la chapelle majeure de l'église du monastère pour la sépulture de son époux, la sienne et celles de sa descendance. La duchesse s'engageait à terminer les travaux et à doter la chapelle d'un retable, d'une grille et d'un cénotaphe de marbre d'un style identique à ce qui était en train de s'achever à la chapelle royale. Cet acte donna une impulsion décisive aux travaux. Enfin elle érigeait nettement la chapelle royale comme modèle à suivre. La maîtrise de l'œuvre fut confiée à Diego de Siloé. La duchesse mourut en 1527 mais les dispositions étaient prises pour la poursuite du chantier selon ses vœux et le dessein de Siloé, qui mena à bien ces travaux fastueux en 1547. Cinq années plus tard, les dépouilles du Gran Capitán et de son épouse furent transférées dans l'église sous la croisée du transept. Ils y ont retrouvé leur place après bien des vicissitudes pendant l'occupation napoléonienne.



Fig. 16 et 16 bis : Diego de Siloé, église de San Jeronimo, chevet et façade.



Fig. 17 : Diego de Siloe, église San Jerónimo, vue du chœur, voûte à caissons et retable.

Le plan et l'élévation de la chapelle royale et de l'église de San Jerónimo présentent des rapprochements frappants : un plan rectangulaire à nef unique, où quatre chapelles latérales prennent place entre les contreforts ; une surélévation de la chapelle majeure. Accessible par une volée de marches, elle permettait de dégager de la masse des cénotaphes de marbre le retable majeur, identiquement flanqué des statues des donateurs priant⁵⁷. À San Jerónimo, la perception brouillée du projet initial tient à ce que les cénotaphes ne furent jamais achevés. Malheureusement, durant l'invasion napoléonienne, la grille de la chapelle – achevée en 1601 par Francisco de Aguilar – disparut, altérant le parallélisme entre les deux édifices. À la mort de Siloé, le décor n'était pas parachevé. Le monumental retable, qui occupe tout le pourtour et toute la hauteur des murs de la chapelle majeure, fut complété seulement au XVII^e siècle mais en respectant les grandes lignes du projet initial. L'édifice est long de près de 55 mètres et large de près de 23 mètres, donnant à l'ensemble des proportions assez massives que font oublier l'apothéose visuelle de la zone du transept et du chœur, dont la surélévation met en exergue l'impressionnante monumentalité du retable.

La marche vers la chapelle royale est aussi une progression stylistique, Siloé se détachant au fur et à mesure de la syntaxe gothique auquel les travaux préexistants le contraignaient dans la nef. Aux denses ornements des ogives surbaissées de la tribune, à l'ouest de l'église, succèdent les hautes travées de la nef dont le rythme est marqué par un réseau ogival au tracé floral plus délié ; il évoque l'œuvre de Siloé à la cathédrale ; ici comme là d'ailleurs, les membrures gothiques s'élèvent au-dessus de pilastres doriques où seuls le chapiteau et le piédestal apportent une scansion horizontale à l'ensemble des supports. La mouluration très plastique et ornementale de l'église souligne fortement les passages d'un espace architectural à un autre. À partir du transept, le vocabulaire qui s'impose est celui d'une voûte à caissons qui accueille, sculptés en haut-relief, héros et héroïnes célèbres. Un manteau de sculpture unifie le transept et le chœur, opérant visuellement la transition avec le retable. Il est servi par un important apport de lumière, tant par le lanternon* de la croisée* que par les baies du transept. Cette lumière donne un aspect aérien à un ornement pourtant totalement couvrant et joue un rôle crucial dans l'unification de l'espace. C'est là encore une qualité que nous avons relevée à la cathédrale (fig. 17, p. 214).

Le cycle sculpté des caissons des voûtes du transept et du chœur se distingue de ce qui se rencontre dans les *alcazars* royaux et dans les demeures aristocratiques telles que la Casa de los Tiros. Il ne comporte en effet ici que des figures de l'Antiquité et de la Bible à l'exclusion de toute référence au passé de l'Espagne. Si la série des héros masculins vient en droite ligne des exemples italiens, l'importance du cycle féminin est exceptionnelle. Doña María avait, durant les longs moments passés auprès de son mari à Gênes et Naples, eu tout loisir de parfaire une éducation érudite. Entourée d'un cénacle d'humanistes, elle eut l'occasion de connaître les manifestations les plus sophistiquées de cette culture visuelle tant à travers l'œuvre de Francesco Laurana à Naples qu'à Gênes où Giotto avait laissé au Castel Nuovo le premier cycle pictural connu des « vertus », qui figurent ici dans la chapelle majeure de San Jerónimo. Les vertus et les héroïnes antiques et bibliques plaident pour un rôle majeur de Doña María dans la conception du programme iconographique⁵⁸.

C'est sans doute à sa marque que l'on doit également quelques innovations sur le superbe chevet que paracheva Diego de Siloé et qui rappelle par son esthétique son grand œuvre à la cathédrale. L'étagement de ses volumes parfaitement rationnel et élégant ne fait pas une large place à la sculpture ; cependant le pan central de l'élévation comporte une série d'images où l'iconologie profane est centrale. Au premier registre, sous le ciseau de Jacobo Fiorentino, apparaissent des hommes d'armes présentant l'écu du Gran Capitán et

de son épouse. Au registre supérieur, dont les sculptures sont attribuables à Siloé lui-même, apparaissent deux figures féminines, les vertus Fortitudo et Industria ainsi que l'indique leur cartel, qui présentent une table inscrite faisant l'éloge de l'illustre homme de guerre. Deux médaillons en *tondo* de part et d'autre enferment des portraits idéalisés de la duchesse et de son époux dans une mise en scène qui rappelle les figures de héros déjà rencontrées à plusieurs reprises.

La composition d'ensemble des masses était à l'origine complétée par un campanile dont le haut fut malheureusement démoli par les troupes napoléoniennes. En façade, Siloé revenait à un répertoire dont toute connotation profane avait disparu ; au-dessus d'un portail de marbre gris, ajout de 1590, se détachent en un relief puissant autant que précis, les armes des Rois catholiques ; au dernier registre les figures en buste de saint Pierre et de saint Paul, et, de part et d'autre de la fenêtre, des figures de monstres de style « grotesque » donnent la mesure du grand sculpteur que fut également Diego de Siloé. Il contribua aussi par ses sculptures au grand cloître toujours préservé au flanc de l'église et agrémenté dès l'origine d'orangers.

La masse du monastère, prise depuis un siècle seulement dans le tissu urbain, frappait d'autant plus qu'elle se détachait à l'origine dans un quartier peu densément construit, cerné par la *huerta* de Grenade ; elle apparaît encore ainsi sur les plans de Francisco Dalmau (1795, 1831), de José Contreras et de son fils, Rafael Contreras (1872), grand avocat de la conservation du tissu historique, avant le percement de la Gran Vía⁵⁹. Le monastère dominait les autres grandes constructions qui avaient transformé le quartier en une véritable frontière monumentale de la ville : l'hôpital de San Juan de Dios et l'église de San Felipe Neri. Ces deux monuments nous font déjà passer le siècle : le portail de l'hôpital de San Juan porte la date de 1609, l'église de San Felipe Neri, fut bâtie, entre 1686 et 1699, selon les plans de Melchor de Aguirre.

Après la fin du XVI^e siècle, même s'il est incontestable que l'activité constructrice décroît, après la guerre des Alpujarras et l'abandon du projet d'y établir la capitale impériale, Grenade doit à quelques monuments marquants et à des figures artistiques brillantes d'être un des grands foyers du baroque espagnol : Alonso Cano achève le chantier de la cathédrale et y laisse un cycle pictural de première importance ; le chartreux Juan Sánchez Cotán peint les plus spirituelles natures mortes qui aient jamais été rêvées ainsi que le cycle pictural de la Chartreuse, chef-d'œuvre du baroque avec l'abbaye du Sacromonte.

Si nous revenons sur nos pas jusqu'au *campo del Triunfo* il s'agit cette fois de prendre le chemin qui s'ouvre à la droite de la façade principale de l'hôpital royal ; la *plataforma de Granada* d'Ambrosio de Vico le nomme « chemin de la chartreuse ». Sur la colline de la Chartreuse, se trouvaient, à l'époque nasride, dans la zone nommée Aynadamar, un grand nombre de carmens ceinturant les murs de la ville. Les carmens sont des maisons tournées vers leur espace intérieur et surtout vers un vaste jardin, closes sur l'extérieur et ceintes de hauts murs. Ibn Battuta, vers 1350, décrit cette colline enchantée couverte de vergers et de potagers. Son contemporain, le poète et vizir grenadin Ibn al-Khatib, y ajoute les jardins fleuris et les eaux vives et abondantes, les belles demeures et la senteur des plantes aromatiques. À leur suite, Luis de Mármol fait également l'éloge de cette zone de carmens qui s'étendait jusqu'aux murs de Grenade, du côté de l'Albaicín et ajoute que les Maures y venaient passer les mois de printemps.

Îlot de paradis terrestre préservé, ainsi le lieu dû-il apparaître aux conquérants chrétiens de la fin du XV^e siècle. C'était un endroit idéal pour fonder une chartreuse⁶⁰. L'édifice est dissimulé par une clôture modeste qui s'ouvre par un élégant portail plateresque dû à Juan García de Pradas, auteur également des belles fenêtres de l'hôpital royal dans le premier quart du XVI^e siècle. Le portail passé, s'offre l'une des plus belles images de Grenade : un sol en mosaïque de galets au décor d'épisodes de chasse, de monstres et d'écus daté de 1679, quelques vieux arbres, et au fond un escalier à double volée donnant accès à une terrasse sur laquelle s'élève l'austère façade de la chartreuse, avec son portail cintré et une simple fenêtre circulaire ; elle s'élève sur la silhouette des monts de Aynadamar et celle de la crête, étrangement découpée, du mont de la chartreuse. Rien ne laisse pressentir l'ascendante exaspération ornementale de l'église, de la

sacristie et de la chapelle du tabernacle. C'est un des plus beaux coups de théâtre de Grenade.

Dépendance de la première fondation cartusienne, établie à la fin du ^{xiv}^e siècle en Espagne au Paular (environs de Madrid), la chartreuse de Grenade fut établie en ces lieux en 1516. Trois ans plus tard, quatre premières cellules de chartreux y étaient fondées. Les travaux ne cessèrent pas durant trois siècles. Au ^{xix}^e siècle encore, restaient à construire les bâtiments du noviciat, au nord de l'église, lorsque la conquête napoléonienne puis les désastres des ventes des biens du clergé qui se succédèrent ruinèrent en partie l'ensemble.

De la première moitié du ^{xvi}^e siècle demeure la structure de l'église, une partie des bâtiments autour du *claustrillo*, ou petit cloître, dont l'aspect actuel est, lui, du ^{xviii}^e siècle ; au premier architecte des lieux, frère Alonso de Ledesma, on doit le réfectoire, la chapelle des apôtres et la salle du chapitre des frères, bâtie entre 1517 et 1519 ; ses élégantes ogives semblent d'autant plus planer au-dessus de l'espace qu'elles retombent sur une très courte colonne engagée dans le mur qui s'achève en culot, à plusieurs mètres au-dessus du sol.

À la chartreuse règne partout la figure trop méconnue d'un très grand peintre, de ceux dont on murmure le nom entre initiés, tant il est peu présent dans les collections hors de son pays. Juan Sánchez Cotán (Orgaz, 1560 – Grenade, 1627) avait été formé à Tolède où il produisit ses natures mortes⁶¹. Nanti d'une large clientèle, frère laïc, il vient à Grenade afin de sanctifier son travail par sa contribution à la nouvelle chartreuse. Il y arrive en 1603, en repart pour la chartreuse du Paular à laquelle il contribue, revient à Grenade en 1612. Il y demeurera jusqu'à sa mort. On peut imaginer que quelques-unes des sept natures mortes qui lui sont attribuées, aient été, pour certaines, peintes après son entrée dans l'ordre : quatre parmi elles respectent la règle cartusienne qui interdit la consommation de viande⁶² (fig. 18).

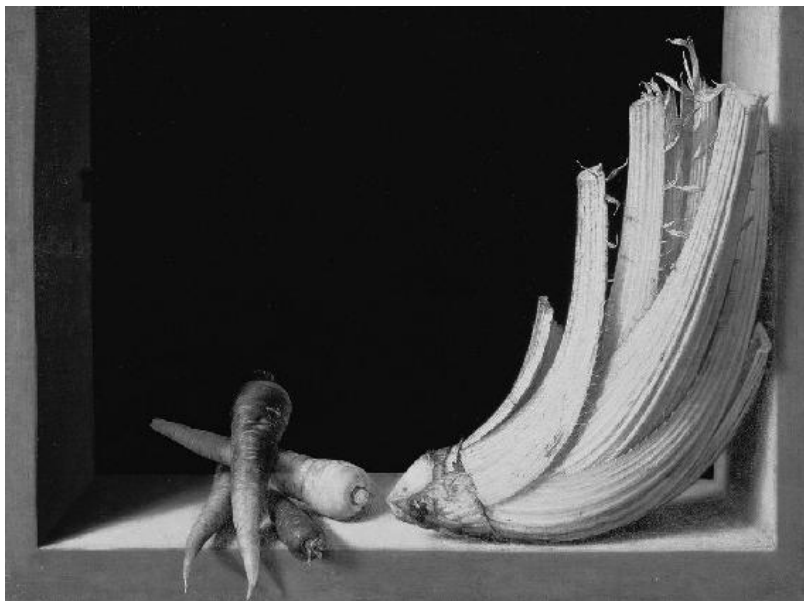


Fig. 18 : Sánchez Cotán, *Nature morte au chardon*, entre 1603 et 1627 (?).

À son retour du Paular, outre les images de la Vierge et du Crucifié qu'il peignit probablement pour les cellules, Sánchez Cotán réalisa surtout une double série de toiles illustrant l'histoire de l'ordre pour orner le *claustrillo*, selon un dispositif que devaient reprendre les peintres Vicente Carducho au Paular après 1626, et Zurbarán à la chartreuse de Séville⁶³ ; tous deux vinrent voir les œuvres de Sánchez Cotán pour s'en inspirer.

Le *Songe de saint Hugo, évêque de Grenoble*, bel antécédent aux nocturnes de Georges de La Tour, et *Saint Hugo recevant saint Bruno et ses disciples* nous laissent une image pleine de simplicité de la cellule d'un chartreux. La suite de ce premier cycle est l'occasion pour Sánchez Cotán de donner la mesure de son lyrisme à travers la description des paysages montueux autour des scènes de la construction de la première chartreuse, près de Grenoble. Le second cycle du *claustrillo* est dédié à des événements plus proches dans le temps : le martyr des chartreux en Angleterre sous le règne d'Henri VIII. Dans cet ensemble de toiles, le peintre d'Orgaz renonce au lyrisme des effets chromatiques et lumineux pour atteindre à une synthèse plastique forte et dépouillée, un coloris plus mat, qui évoque ce que sera l'œuvre de Zurbarán, fortement influencé par Sánchez Cotán. L'épisode du jugement des chartreux, où quatre portraits mettent en pleine lumière la foi des moines, est une des plus belles œuvres du début du XVII^e siècle espagnol.

Le grand réfectoire porte sur son mur le plus étroit une Cène, sous une grande croix pendue à un clou qui a été peinte par Sánchez Cotán en trompe-l'œil, c'est-à-dire en simulant le corps matériel du bois.

Achevée en 1618, la Cène manie sans ostentation les effets de perspective et de lumière. Dans ce lieu de silence et de repas, la règle cartusienne est respectée : au premier plan, un chat et un chien se disputent un poisson, aliment plus fréquent d'ailleurs dans les premières représentations de la Cène que l'agneau.

Entre la salle capitulaire des frères et celle des pères⁶⁴, sur le flanc est, un passage donnait accès au grand cloître, aux arcs retombant sur des colonnes doriques, à l'espace central planté d'arbres – il fut construit à partir de 1571 sur les plans laissés par Alonso de Ledesma. Des cellules s'y ouvraient ; les ruines du côté ouest en conservaient encore des traces à la fin du XIX^e siècle. Le grand cloître abritait un cycle de la Passion peint par Sánchez Cotán à la fin de sa



Fig. 19 : Chartreuse, sacristie, conçue par Francisco Hurtado Izquierdo (1669-1725), vers 1730.

vie. Embelli en 1754 de voûtes de stuc dues au grand maître de la cathédrale de Jaén, Alonso Llanos y Palma, le cloître, réduit à l'état de ruines en 1842, fut malheureusement détruit.

L'église à nef unique constitue une apothéose ornementale achevée en 1662. Ses murs, d'un blanc uniforme, sont le prétexte à un splendide décor de stuc auquel le sol et les clôtures de bois doré séparant l'église des fidèles de celle du chapitre des frères et cette dernière du chapitre des moines, ainsi que les tableaux pris dans des cadres de stucs, apportent les seules ponctuations colorées. Le répertoire, au traitement d'un maniérisme exacerbé, demeure classique dans son essence. Le chœur, à trois pans coupés, est inondé de lumière par deux grandes fenêtres en partie haute ; elle ricoche et nimbe l'ensemble d'une grâce délicate qui amortit le surgissement dans la travée centrale d'un retable doré à colonnes torsadées avec une image de la madone, écran léger devant la chapelle du tabernacle que l'on voit en transparence.

Cette disposition reprend l'usage des monastères cartusiens qui veut que le saint sacrement ne soit pas conservé dans le chœur même mais à l'arrière dans une chapelle isolée. Le traitement atteint ici un sommet dans les effets et l'on peut parler à son propos de « baroque optique », trait caractéristique de l'art espagnol de la première moitié du XVIII^e siècle. Conçue par Francisco Hurtado Izquierdo (1669-1725), la chapelle du tabernacle est, avec celle du Paular, due au même artiste, le chef-d'œuvre du baroque churrigueresque* espagnol. Le chantier se prolongea de 1704 à 1720 et précède le « transparent » de la chartreuse du Paular dont on ne peut manquer de le rapprocher. Du sol à la voûte, des marbres polis incrustés, des lignes courbes, des colonnes torses, du stuc, du verre, de l'argent⁶⁵ jouent avec la lumière et exaltent son rôle plastique et architectural. Ce festin visuel, qui a suscité bien des condamnations au XIX^e siècle, accueille dans la coupole des peintures du Cordouan Antonio Palomino.

S'ouvrant à gauche au fond de l'église la sacristie est également attribuée, sans certitude, à Hurtado Izquierdo. Il était mort lorsqu'elle fut commencée, en 1730. Le sévère Don Manuel Gómez Moreno lui-même n'arriva pas à en condamner l'architecture, pourtant d'un temps décadent à ses yeux. Le stuc blanc y règne uniment. Le visiteur y contemple « cette prodigalité de la plus étrange ornementation baroque qui, en plans et courbes variés se vrille et s'agite en de multiples sens, investissant pilastres, murs et voûtes, d'un blanc chaud et suave qui illumine le tout de la manière la plus mystérieuse⁶⁶ » (fig. 19). À la base des murs, les taches aux contours extravagants de la haute plinthe de marbre de Lanjarón contribuent, comme le sol et les portes incrustées de bois exotiques, précieux et colorés, à brouiller la régularité des formes et à mettre en mouvement tout l'espace.

On le voit, Grenade au XVIII^e siècle n'est pas encore la ville éloignée des courants artistiques que l'ombre de l'Alhambra voudrait nous imposer. C'est à Grenade que l'œuvre rare et silencieuse de Sánchez

Cotán demeure associée, tout comme l'achèvement de la cathédrale, au cœur de la ville ancienne, met en lumière le rôle d'un autre artiste majeur, Alonso Cano.

Peintre, sculpteur, architecte grenadin, artiste de cour, Alonso Cano aura souffert de son tempérament tempétueux, à la source de récits souvent invérifiables, et aussi de la gloire de compagnons trop fameux ; né en 1601 et mort en 1667, il est le contemporain de Diego Velázquez (1599-1660) et de Francisco Zurbarán (1598-1664). Il est pourtant reconnu par tous les historiens de l'art du XVII^e siècle comme l'un des grands créateurs du Siècle d'Or. Alonso Cano revint dans sa ville natale en 1652, après avoir été admis dans les ordres, seul viatique contre les épreuves judiciaires subies à la suite de l'assassinat de sa seconde épouse. Prébendier de la cathédrale de Grenade grâce à la faveur du roi, il se fixa définitivement dans la ville en 1660, non sans accepter quelques commandes dans les environs, en particulier à Málaga. Cano incarne dans l'art espagnol un classicisme sans fadeur et un coloris sans facilité qui semblent triompher à Grenade dans la plus célèbre de ses sculptures, la délicate Immaculée (commandée par le chapitre en 1656) destinée au tabernacle surmontant le grand lutrin du chœur (fig. 22, p. 226). Suivant les préceptes de Pacheco, son maître et celui de Velázquez, c'est une toute jeune fille qu'il choisit pour modèle de beauté virginale et idéale⁶⁷.

Son ensemble monumental dédié à la vie de la Vierge, pour le chœur de la cathédrale, parachève un cycle figuratif particulièrement ambitieux où entrent en résonance vitraux, peintures et sculptures. En résonance mais aussi en concurrence : en effet, l'artiste devait relever là une série de défis particulièrement ardues : à 15 mètres du sol les tableaux étaient destinés à être vus par l'assemblée des fidèles avec 25 mètres de recul en moyenne ; ils devaient pouvoir lutter contre l'abondante lumière des deux registres de la vitrerie – réalisée entre 1554 et 1561 – et donc contre un fort contre-jour ; la présence des sculptures des apôtres, d'un réalisme volumétrique puissant, devait être contrecarrée ; l'emplacement des peintures, sous les bases des colonnes engagées marquant les travées, commandait un format vertical strict, souvent inédit pour certains sujets dont l'Annonciation, ici remplacée par l'Incarnation. Il fallait enfin maîtriser une échelle considérable, les toiles mesurant 4,5 mètres de haut par 2,5 mètres de large. La réalisation même relevait de l'épreuve physique. Cano choisit un format évoquant un tableau d'autel, chaque toile cintrée s'intégrant dans une architecture de bois doré.

Le travail s'étala sur douze ans entre 1652 et 1664. Du fait des contraintes fortes pesant sur l'emplacement de l'ensemble, Alonso Cano s'écarte quelque peu du Beau idéal⁶⁸. Le cycle se décompose en sept épisodes (de gauche à droite) : l'Immaculée (1662-1663) ; la

naissance de la Vierge (1663-1664) ; la présentation de la Vierge au temple (1664) ; l'Incarnation (1652) – et non pas, on l'a dit, l'Annonciation – ; la Visitation (1653) ; la Présentation de Jésus au temple (1655-1656) ; l'Assomption (1662-1663). Ses compositions adoptent des diagonales parallèles ou croisées, caractéristiques du baroque, et des effets de lumière qui mettent en scène la survenue du Divin : le ciel de lit de la naissance de la Vierge se déchire pour laisser apparaître des angelots.

Cano, mis au défi dans cet ensemble colossal, y démontre l'art du peintre qui a médité la leçon des Italiens, des coloristes vénitiens à la révolution caravagesque, l'art du sculpteur qui conçoit sa peinture dans l'espace et sait conférer force et monumentalité à ses personnages, l'art enfin de l'architecte, parfait connaisseur de l'œuvre des maîtres de la Renaissance, d'Alberti à Michel-Ange, et qui emploie sobrement chaque membre architectural pour structurer ses compositions. C'est notamment le cas de la visite de la Vierge à sa cousine, en attente de la naissance du Baptiste. Deux tiers de l'espace sont occupés par les figures sculpturales de Marie et d'Élisabeth, formant un arc de tendresse l'une vers l'autre. Elles se tiennent en partie devant un pilastre sculpté, morceau de bravoure de dessin architectural ; à l'aplomb de la naissance d'une arcature, point une lumière, au-dessus de la tête de la Vierge, signe de la présence de l'Esprit saint. La présentation de la Vierge enfant au temple met en scène des personnages de plus petite échelle, un cadre architectural rationnel, un jeu savant de rampes et de marches, les parents de la petite Marie en raccourci, à mi-corps, servant de repoussoir au premier plan, procédé établi de la peinture post-tridentine (fig. 21, p. 226). La fortune critique de cet ensemble sera considérable⁶⁹. Dans ses toiles, Cano emploie avec finesse les citations architecturales afin que sa peinture fasse corps avec la conception du cadre de Siloé, d'un siècle antérieur.

Enfin, Cano parachève le chantier de la cathédrale lancé dès la Reconquête. En 1665, il persuade le chapitre de modifier l'élévation prévue par Siloé près d'un siècle auparavant. À la fin du ^{xvi}e siècle, le plan d'Ambrosio de Vico, la *plataforma de Granada*, montre nettement les premières assises des piles de la nef en place tout comme l'emplacement de la façade dont l'élévation reste à venir, exception faite d'une tour déjà achevée. Sur le côté droit de la façade subsistent les vestiges de la vieille mosquée qui ne sera détruite qu'en 1704 au moment où les travaux de l'église du Tabernacle sont pris en main par Francisco Hurtado Izquierdo⁷⁰.

Maître d'œuvre de la façade de la cathédrale en mai 1667, Cano décède en septembre. Les débats ont été âpres pour savoir si son projet initial avait été respecté. Un Tolédan, Bartolomé Zumbido, témoigne

en 1668 pour le chapitre de ce que les travaux se déroulent conformément au plan de Cano, sous la houlette de Granados de la Barrera jusqu'à la mort de ce dernier en 1685⁷¹. À cette date, l'amorce du deuxième étage est construite lorsque Melchor de Aguirre succède à Granados. Dès le projet de Siloé, la composition de la façade était cantonnée à sa portion visible depuis la *plaza de las Pasiegas*. De part et d'autre, elle se prolonge par des murs presque nus et par les tours. Au centre donc, selon la reconstitution du projet de Siloé par Rosenthal, la façade devait être quadrillée par une trame : aux cinq nefs intérieures ne correspondaient que trois travées en façade ; au premier niveau, trois ouvertures cintrées abriteraient



Fig. 20 : Cathédrale, façade d'Alonso Cano, conception Initiale : 1665 ; achevée en 1771.



Fig. 21 : Alonso Cano, *La présentation de la Vierge au temple*, 1664, chœur de la cathédrale.



Fig. 22 : Alonso Cano, Vierge de Bélen, achevée après 1656, grand lutrin du chœur, cathédrale.

chacune un porche surmonté d'un bandeau droit et d'une ouverture circulaire ; un deuxième niveau, marqué par un bandeau droit, serait percé de fenêtres – en triplet, en écho au chevet, mais réduit à un simple oculus dans la travée centrale. Le tout serait surmonté de frontons triangulaires, celui de la travée centrale nettement plus élevé. La composition de l'ensemble était une citation des façades harmoniques des cathédrales gothiques.

La façade actuelle montre combien Cano fit évoluer le projet de Siloé tout en respectant des éléments (fig. 20) : suivant dans sa conception le dessin de Siloé, mis en œuvre en 1577, Cano reprenait les quatre bases de pilastres qui existaient déjà. La profondeur des défoncements de la façade, produisant une intense zone d'ombre, ne relève en rien d'un « effet baroque », mais de la fidélité de Cano à l'existant. En revanche, Cano renonça à la forte horizontale qui rompait la composition de Siloé en deux registres, et la remplaça par une corniche peu marquée qui ceint également les pilastres et par une prolongation de ceux-ci sur toute la hauteur de la façade. Il conçut un couronnement s'achevant par des arcs cintrés, sans frontons triangulaires. Ce sommet en arc de triomphe, plein de réminiscences

renaissantes – notamment du temple des Malatesta à Rimini, construit par Leon Battista Alberti –, concourt à la lisibilité des volumes intérieurs⁷². En effet, la composition tripartite de la façade culmine ainsi à la même hauteur que les voûtes. Projection de la composition des vertigineux volumes intérieurs de la cathédrale de Siloé, la façade de Cano rendait par là même un hommage élégant à son grand devancier par le biais d'une invention architecturale résolument moderne. On pourrait parler à son propos d'une « façade écran » plus que d'une « façade retable »⁷³. Elle justifie les éloges d'un historien de l'architecture espagnole des temps modernes qui parlait à son propos d'une des créations « les plus personnelles et les plus géniales de toute l'architecture hispanique⁷⁴ ».

Aussi, c'est bien à Melchor de Aguirre, qui succéda à Granados, qu'il convient d'imputer les maladresses qui nuisent au projet de Cano : l'oculus en forme d'étoile de la travée centrale ; le couronnement de la façade par une corniche droite au-dessus des tympans cintrés et, alourdissant encore l'ensemble, le couronnement d'acrotères et de pinacles. Enfin, le décor initialement prévu ne fut produit que fort tard, après même la mort d'Aguirre en 1695. Les « caprices » ou « feuilles canesques », suivant les termes du chapitre de la cathédrale, ne furent exécutés qu'en 1771 et ne transcrivent pas la grâce des dessins du maître. L'insertion des guirlandes et des reliefs sculptés n'appartient pas non plus au projet d'origine. Ce sont tous ces éléments qui entravent et perturbent l'intrépide élan vertical de la façade, prononçant un désaccord criant entre structure et décor, fort loin de la rationalité de Cano.

Moment majeur de l'histoire de la ville, le ^{xvi}e siècle a apporté à Grenade un fort développement à l'ouest, formant un éventail autour de la vieille ville arabe et débordant ses murs ; il s'est matérialisé également par de nombreux chantiers tant édilitaires que privés. Ce ne sont pas moins de soixante nouveaux édifices religieux qui ont vu le jour, ainsi que onze hôpitaux et seize collèges tenus par les ordres présents en ville, quatorze portes établies sur les antiques murailles⁷⁵. Le cœur de la ville ancienne, notamment l'Albaicín, demeure particulièrement dense et dépourvu des jardins avec lesquels nous associons naturellement le quartier. Les carmens de l'époque nasride ceinturaient plus qu'ils n'intégraient l'espace urbain et ils se situaient à Aynadamar, sur la colline de la Chartreuse, dans le val du Darro, la zone de Valparaiso et enfin dans le Realejo. L'image idyllique du quartier vert et fleuri de l'Albaicín, qu'on porte au crédit des Arabes, a été en fait profondément modelée par les siècles qui ont suivi la Reconquête⁷⁶.

Au ^{xvii}e siècle encore, si les rois et à leur suite les empereurs ont déserté les monuments de Grenade, la ville n'a pas dit son dernier

mot. Loin de tenir un rôle secondaire, elle s'élève au rang de capitale du baroque espagnol ; le chantier de la chartreuse notamment, puis celui de la façade de la cathédrale, l'arrivée d'artistes tels Sánchez Cotán et Cano montrent la vigueur de la ville. La disparition de la génération de Cano marque l'arrêt de cette période glorieuse de l'histoire espagnole et coïncide avec la fin de la guerre de Trente Ans et le traité des Pyrénées que la Couronne espagnole dut signer à ses dépens en 1659. Bientôt gouvernée par une régente, dominant un pauvre prince déficient, Charles II, l'Espagne allait peu à peu s'enfoncer dans le long sentiment de son déclin qui n'exclut pas cependant les éclats artistiques. Dans la première moitié du XVIII^e siècle, à la chartreuse, la chapelle du tabernacle est la création ultime, le chef-d'œuvre total du baroque espagnol finissant.

La fin du XIX^e siècle sera cependant à Grenade synonyme de destructions jusqu'à ce que l'on réalise le caractère unique de la ville dans l'histoire de l'Espagne dont elle semble la quintessence même. C'est dans le percement de la Gran Vía destinée à relier la ville à la gare, fondée en 1874, que disparaîtront plusieurs monuments : un couvent, la maison « de Setti Meriem » et la demeure quasi seigneuriale, selon Gómez Moreno, acquise par Diego de Siloé en 1547. La ville qui se distinguait par un cruel retard économique au XIX^e siècle, et par le taux de mortalité infantile le plus élevé d'Espagne, rêvait de salubrité et de modernité⁷⁷.



Fig. 23 : Vue de l'Albaicín depuis l'Alhambra.



Fig. 24 : Vue générale de l'Alhambra et de la Sierra Nevada, (avec la tour de Comarés),
photographie de José García Ayola (1863-1900).

Chapitre V

Le monument de Grenade : l'Alhambra

Dominant la ville, les murailles de la Rouge – ce que signifie al-Hamra, qui a donné Alhambra dans les langues européennes – offrent l'image contrastée d'une forteresse hérissée de tours couronnées de belvédères ouverts sur les alentours. L'alliance des fonctions militaires et de plaisance n'est pas le moindre charme de l'Alhambra (fig. 24). Et charme est bien le terme qui convient le mieux à ce monument singulier. Aborder le complexe de l'Alhambra comme un monument historique ne peut se faire au prix de l'oubli de ses mythes. Car ils font partie intégrante de son histoire, s'en alimentent et la renouvellent. L'Alhambra est un monument littéraire autant que visuel. L'on a mille fois refait l'ordre de nos huit merveilles du monde ; l'Alhambra y entrerait, à des lieues pourtant de l'esthétique colossale du géant de Rhodes ou du phare d'Alexandrie qui ne sont plus.

La photographie, technique nouvelle de la formation et de la mise en circulation de l'image, sûre alliée du développement du tourisme en Espagne, fit de l'Alhambra le monument le plus photographié au monde dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Ce simple rappel suffit à expliquer pourquoi le chapitre dédié au monument phare de Grenade ne prend place qu'assez tardivement dans cet ouvrage : l'Alhambra est une construction historique complexe, produit apparent de la période nasride (1237-1492) mais aussi projet impérial de Charles Quint qui laisse, au sommet de l'éminence de la Sabika, sur laquelle s'élève l'Alhambra, le plus beau palais Renaissance en Espagne ; enfin ensemble architectural et jardins profondément réinventés dans le cours d'un XIX^e siècle qui en emprisonne à tout jamais la quintessence romantique.

En premier lieu, pour comprendre la fabrique romantique de l'Alhambra, il faut se rappeler qu'à la fin du XVIII^e siècle la forteresse est dans un état d'abandon avancé, propre à alimenter toutes les réflexions sur l'inexorable déclin des œuvres de l'Homme et la disparition des civilisations. Monument littéraire, à tel point que l'on a forgé un concept spécifique, « l'Alhambrisme¹ », pour le désigner, le monument a souffert d'une dégradation aggravée par la disgrâce du marquis de Mondéjar, son gouverneur, après le triomphe des Bourbons sur les Habsbourg auxquels il était resté fidèle. Après la fin de la guerre de Succession d'Espagne (1713), Philippe V priva Mondéjar de ses biens, le contraignant à abandonner sa résidence de l'Alhambra, établie dans le palais dit « des Abencérages », à l'extérieur du complexe des palais nasrides. En 1750, la Couronne s'appropriâ les subsides imputés depuis les Rois catholiques à l'entretien des palais

nasrides. Ainsi ne demeurerait plus sur la Sabika qu'une maigre garnison qui ne put empêcher la réoccupation des lieux par des vagabonds. L'époque napoléonienne acheva la ruine de l'ensemble et la sape de plusieurs tours fut évitée de justesse par l'intervention d'un militaire espagnol².

Depuis Paris, notamment, sont venus, dès la décennie prérévolutionnaire, de vibrantes condamnations de la décrépitude avancée de l'Alhambra, dont on ne manque pas de faire un outil de la condamnation de l'Espagne catholique elle-même. La vive émotion que suscite l'état d'un monument justement réputé unique en Espagne, et symbole d'une civilisation disparue du sol européen, suscite la première grande publication, à porter au crédit de l'Académie des beaux-arts de San Fernando à Madrid. Le comte de Floridablanca, alors Premier ministre, s'attache à réparer l'oubli, à effacer la tache sur l'honneur de l'Espagne ; sous son impulsion, est livré au public en 1804 un ensemble de plans, coupes et élévations de l'Alhambra. Pour la première fois, les académiciens missionnés tracent le plan complet du monument, « avec dessins et croquis des vues et des détails les plus remarquables de l'ensemble des bâtiments ». La publication de l'enquête fut longtemps retardée « par le projet qu'avaient les personnes qui étudiaient ces monuments [...] de les accompagner d'un ou de plusieurs mémoires qui eussent expliqué la manière de construire qu'eurent les Arabes à différentes époques. C'est en cet état que se trouvaient les choses quand Son Excellence le Seigneur Comte de Floridablanca, poussé par plusieurs amateurs curieux, tant nationaux qu'étrangers, qui lui avaient parlé de ces planches, prit le parti de solliciter leur publication pour ne pas faire attendre plus longtemps les amateurs qui désiraient les acquérir en quelque état qu'elles se trouvassent, sans se préoccuper beaucoup de ce qu'on aurait voulu leur dire à propos de cet édifice ».

La publication de l'Académie de San Fernando est donc muette parce que les amateurs passionnés par les plans et les dessins qu'ils savaient achevés n'ont pas voulu attendre les commentaires que les ingénieurs et architectes auraient voulu y ajouter. Toutes les contradictions du nouveau regard européen y sont : la prééminence de l'image sur l'explication, et plus encore sur la traduction des inscriptions ; mais aussi, chez les architectes enquêteurs, la volonté d'expliquer le bâtiment par son histoire, et par une évolution des techniques qu'il était sans doute impossible, dans l'état des connaissances de la fin du XVIII^e siècle, de retracer ; enfin la volonté de recenser le patrimoine national espagnol, mais aussi la pression de l'Europe, qui détermine l'intervention du ministre et la publication précipitée, au moins aux yeux des auteurs de cette préface.

Car c'est alors, en effet, que Grenade commence d'être intégrée au

Grand Tour longtemps limité aux ruines imposantes de Rome, aux vestiges plus rares et plus précieux encore de la Grèce. Depuis Winckelmann³ (1717-1768) et le milieu du XVIII^e siècle, il est en effet entendu qu'il n'est de beauté que grecque, et que toutes les autres preuves du génie esthétique humain, éparses dans la diversité des civilisations, ne valent que pour leur parenté implicite avec l'art grec, ou pour s'en être ouvertement inspirées. Au début du XIX^e siècle, Chateaubriand, qui vient à Grenade, n'hésite pas à comparer la Vega à la plaine de Sparte. La lecture de l'Alhambra se fera désormais à l'aune de l'antique Grèce.

Après la publication fondatrice de l'Académie de San Fernando, suivront, en 1805, le livre de Simon de Argote – au jugement réservé sur l'Alhambra –, puis le monumental et fameux ouvrage d'Alexandre de Laborde, *Voyage pittoresque et historique de l'Espagne*, et, plus tard, en 1813, les *Monuments of Spain* de James Cavanagh Murphy. Et tant d'autres qui constituent la légende dorée de l'Alhambra dans les élites européennes⁴. En 1838, c'est la contribution majeure, et à proprement parler d'un historien des styles, de Joseph-Philibert Girault de Prangey : *Monuments arabes et mauresques de Cordoue, Séville et Grenade*. Arrêtons-nous à cette date et à ce nom. Girault de Prangey (1804-1892) n'est pas seulement un historien de l'architecture et brillant théoricien trop oublié, assez injustement bousculé par Owen Jones qui n'arrive cependant qu'après lui à Grenade et auquel on attribue à tort une moderne invention de l'Alhambra. Girault de Prangey est aussi, et peut-être surtout pour les historiens d'art contemporains, un nom essentiel de la photographie, un daguerréotypiste redécouvert il y a quelques décennies⁵. On a pu, à juste titre, soulignant la singularité du regard de Girault de Prangey, dire que ces plaques ont servi son œil d'architecte comme un « bloc-notes photographique servant d'esquisse pour les lithographies de ces ouvrages⁶ ». On ne conserve cependant aucun daguerréotype de l'Andalousie où il effectue un voyage en 1832 et 1833, trop tôt pour que soit employée la technique révolutionnaire mise au point par Nicéphore Niépce (1765-1833), mais baptisée du nom de Louis Daguerre (1787-1851), divulguée devant l'Académie des sciences en 1839, six ans après la mort prématurée de Niépce. Le voyage de Girault de Prangey appartient à la période charnière avec l'introduction de la photographie à Grenade. Il livre en 1838 une des toutes premières vues que l'on connaisse de la cour des Myrtes, une gravure faite d'après un de ses dessins⁷. Jusqu'à présent cependant, aucun daguerréotype n'est connu de la cour des Myrtes.

À partir du développement de la photographie – notamment de l'introduction de techniques d'un maniement plus aisé que le daguerréotype, tel le calotype (1841-1860), puis le collodion humide

découvert en 1851 –, l'image de l'Alhambra se répand, accompagnant une trace visuelle et littéraire déjà riche de plusieurs siècles. On a suggéré que le mariage de Napoléon III avec la Grenadine Eugénie de Montijo avait renforcé l'attraction pour Grenade des photographes et éditeurs de photographies tant ils furent nombreux – et parmi eux les Français dominant – à s'y établir⁸. Dans les années 1880, la mise au point des tirages au gélantino-bromure d'argent acheva de faire de Grenade un objet photographique sans pareil.

La manne visuelle qui nous est ainsi livrée permet de se faire une idée assez juste de l'évolution du lieu, de sa décrépitude à sa « restauration ». Elle donne la mesure de l'importance des remaniements apportés sans relâche au monument le plus visité d'Espagne. Elle amène enfin à relativiser la nature même de l'objet architectural donné à voir à des millions de touristes, objet de croisements féconds entre un agrégat de constructions islamiques s'étalant sur plus de deux siècles et demi, un palais réoccupé durant la Renaissance et un mémorial de l'histoire andalouse aménagé à partir de 1840 avec le développement du tourisme.

L'abord

L'Alhambra est indissociable de sa topographie et de la pittoresque installation dans le paysage qui en résulte. Belvédère sur un territoire, elle apparaît aujourd'hui comme émergeant d'une nappe de végétation et sur fond de montagnes pour qui l'aborde depuis la ville basse et s'apprête – et on ne peut rêver meilleure approche – à gravir à pied le raidillon qui a nom *cuesta de Gomérez* ; et qui, passée la porte des Grenades due à Pedro de Machuca, pénètre sous les frondaisons qui mettent la côte, même au plus fort de l'été, à l'abri du soleil. Le visiteur, on oserait dire « le pèlerin de Grenade », fait alors l'expérience proprement romantique d'une colline profondément modifiée après la Reconquête : point de forêt avant 1492, point d'eau conduite dans de minces canaux le long de la pente et dont la fraîcheur et la mélodie enchantent, point de statue de Washington Irving cernée de bancs pour prendre le temps de méditer sur la grandeur des siècles enfuis et la décrépitude des œuvres des hommes. Ainsi, dès l'abord, presque physique, du monument qui écrase Grenade de son histoire, sa constante recomposition est tangible : non, ces jardins d'Espagne chantés par Manuel de Falla et qui l'amenèrent à s'y installer, ne sont pas une trace arabe mais bien un déguisement arabe jeté sur la colline. Il faut en effet en revenir à la fonction de l'Alhambra, demeure de plaisance certes, mais d'abord lieu stratégique de domination et de défense : or un couvert forestier était contraire à la nécessité de surveiller les approches de la forteresse.

En haut de la côte, la fontaine de Charles Quint (1543), lourdement ornée, offre un frappant contraste avec l'austère massif cubique de la porte de la Justice, qui s'ouvre par un arc outrepassé* en tiers-point* dans un encadrement rectangulaire. On pénètre par son accès en chicane* dans l'enceinte de l'Alhambra proprement dite. Un étroit passage à ciel ouvert, toujours existant bien que modifié par l'abaissement de ses murs, menait à une seconde porte qui complétait le dispositif de contrôle d'accès et qui, trop ruinée, fut détruite en 1527. Près de son emplacement, s'élève encore la porte du Vin, dénomination qui n'est pas antérieure à la Reconquête. De taille réduite, elle reprend le même dispositif de façade que celui employé à la porte de la Justice : un arc outrepassé en tiers point dans un encadrement rectangulaire que couronne un registre de claveaux rayonnants. Là s'arrête toutefois la ressemblance ; le jeu d'encadrement est prétexte au déroulé d'un tapis de motifs végétaux

en méplat, des baies géminées que séparent une mince colonne donnent un élan vertical bienvenu à l'ensemble sous le débord du toit de tuiles. La céramique architecturale ajoute de la couleur au tout et une inscription en attribue l'édification à Muhammad V (règnes : 1354-1359 puis 1362-1391). La porte est un simple passage sans chicane qui ne relève pas d'un dispositif de défense ; mais son isolement actuel empêche de comprendre à quel ensemble elle appartenait à l'origine.

Construite sur un site en éperon, l'Alhambra occupe une éminence abrupte d'argile rouge qui constitue la dernière réplique montagneuse de la Sierra Nevada au-dessus de la plaine. De l'est à l'ouest, la longueur maximale de la forteresse rouge est de 740 mètres tandis que sa largeur maximale est de 220 mètres. Le site et l'enceinte s'achèvent en un éperon très aigu, à l'ouest, où se loge l'*alcazaba**, structure proprement de défense où trouvèrent place des casernements au pied d'un réseau de tours de vigie ; la tour de l'Hommage, formant avec deux autres tours un alignement sur le front le plus large de l'*alcazaba*, est le point dominant de l'Alhambra. Sur le flanc de la pointe surplombant la ville s'élève la porte des Armes, entrée initiale de la forteresse, où l'on identifie des vestiges zirides. Enfin à la proue de l'*alcazaba*, la tour de la Vela, haute de près de 27 mètres, offre un panorama époustouflant sur le pays de Grenade. C'est là que, le 2 janvier 1492, furent élevés les emblèmes de la croix et de saint Jacques – patron de l'Espagne et *matamoros* – et les étendards des Rois catholiques. À l'*alcazaba* déjà, la complexité des structures montre les traces des Zirides qui précéderent les Nasrides en ces lieux.

La place d'armes – la *plaza de los Aljibes* ou place des Citernes⁹ – s'étend entre l'*alcazaba* et les *alcazars* royaux. On quitte la *qasaba*, terme que l'on peut traduire par « lieu fortifié », pour le *qasr*, le château.

De l'ordre de la visite : mode d'emploi et chronologie

La chronologie de l'Alhambra demeure floue. L'essentiel des constructions est imputable à deux souverains du ^{xiv}e siècle, mais distinguer les différentes phases chronologiques entre le noyau de la construction de brique et les réfections des décors est chose ardue, toujours disputée. La datation est bien souvent compliquée par les restaurations anciennes du décor, peu ou pas documentées. Aussi c'est à une présentation topographique du « palais vieux » que nous procéderons, en ne précisant qu'au fur et à mesure, lorsqu'elle est connue, la chronologie exacte de la construction. Le « palais vieux » s'entend par opposition au « palais neuf », celui de Charles Quint auquel nous viendrons en avançant dans la visite et dans le temps.

Le palais vieux, l'*alcazar* nasride, s'élève à une hauteur considérable

place rectangulaire, sur un axe nord/sud, et un premier patio entouré de petites pièces, avec deux escaliers permettant l'accès à un étage disparu et, dans l'angle sud-est, une petite mosquée ; à l'arrière se situait un long corridor, circulation de contournement menant directement à la zone du *mechuar** ; enfin, le « patio de Machuca », carré de 23 mètres de côté, constituait le dernier élément de ce premier massif. Au ^{xv}^e siècle, l'ensemble était déjà fort ruiné. Il n'en demeure plus rien en dehors du patio auquel on associa le nom de l'architecte du palais neuf, Pedro de Machuca, parce qu'il y entreposa les plans et modèles de bois du palais de Charles Quint pendant sa construction. Sur le flanc sud du patio de Machuca, se trouvait un portique aux arcs de brique légèrement surbaissés retombant sur de fines colonnes. Il a disparu mais son symétrique est conservé au nord et donne accès à la tour de Machuca, qui s'ouvre, sur trois de ses côtés, en un premier belvédère sur la ville à ses pieds¹⁰. Déjà, dans cet espace en partie tronqué, se découvrent les éléments du décor omniprésent à l'Alhambra : festons, arabesques végétalisées, inscriptions et *muqarnas** (fig. 38, p. 262). La construction, par son décor, est attribuable aux règnes des deux grands auteurs de l'Alhambra : les sultans Yusuf I^{er} (1333-1354) et son fils Muhammad V (1354-1359 puis 1362-1391). Dans la tour de Machuca apparaît déjà discrètement la poésie arabe, sous la forme de vers rimés.

S'en tenant à la morphologie des lieux, passée cette première zone très amputée, la vieille maison des Nasrides semble pencher vers l'est. En fait, si l'on prend la cour des Myrtes pour axe de l'ensemble, une fois la partie détruite rétablie par la pensée, on mesure que la zone qui se trouvait à l'ouest était presque aussi importante que celle actuellement conservée à l'est (fig. 25). L'ensemble du plan montre finalement l'emprise relativement limitée du palais de Charles Quint au regard de l'ensemble des palais nasrides. Le procès en monumentalité qu'on lui a si souvent intenté s'en trouve tout autrement pondéré. S'il vient buter sur l'extrémité sud de la cour des Myrtes, à laquelle il s'accroche d'ailleurs assez élégamment, il n'a pas suscité les démolitions imaginaires qu'on lui a imputées. Le mythe est pourtant résistant. Sa seule « victime » fut la *rawda*, le cimetière dynastique des Nasrides, déjà ruinée et mise au jour pendant les travaux de 1574, ce qui apporta une nouvelle manne épigraphique à Alonso del Castillo¹¹.

On ne peut envisager l'histoire de l'Alhambra enfin sans rappeler qu'une résidence palatiale existait en ces lieux avant les Nasrides et que l'œuvre peut-être la plus célèbre du palais, la fontaine de la cour

des Lions, si elle est assemblée sous les Nasrides, résulte du remploi de sculptures antérieures (fig. 34, p. 260). Les douze lions de marbre, d'ailleurs tous légèrement différents les uns des autres¹², qui recrachent un mince filet d'eau et tournent le dos à la vasque portée sur un haut piédestal, sont attribuables aux Zirides, prédécesseurs des Nasrides au sommet de la Sabika. Les lions sont comparables, dans leur massivité, à ceux formant paire, assis près du bassin du Partal, également zirides, qui furent réutilisés à l'hôpital (*maristan*) construit dans l'Albaicín sur ordre de Muhammad V en 1356, avant d'être installés à l'Alhambra, au Partal, au XIX^e siècle ; les deux lions regagnaient peut-être ainsi leur lieu d'origine. L'Alhambra, résidence des souverains zirides, connut en effet une première splendeur sous le règne de Badis et le gouvernement lettré du vizir-poète juif Samuel Ibn Naghrila (milieu du XI^e siècle) puis de 'Abd Allah¹³, dernier souverain de la dynastie avant la domination des Almoravides, lignée berbère venue des confins sahariens. C'est au temps de Badis et de son vizir Ibn Naghrila que l'on rattache habituellement les lions de marbre de la cour du même nom. De-ci de-là, on attribue telle ou telle partie de structure aux Zirides. Il faudra les garder en mémoire pour percevoir le long processus de transformation de cette résidence palatiale.

Dans quel état de déclin se trouvaient ces structures lorsque les Nasrides établirent leur domination sur la ville, nous ne le savons pas. Mais on peut considérer sans grand risque d'erreur qu'ils construisirent largement *ab novo* le palais. Muhammad I^{er} (1238-1273), premier sultan de la dynastie, fut le véritable fondateur du palais. S'installant sur la Sabika en 1238, il fit construire l'aqueduc royal, élément déterminant dans le développement des palais et des jardins. On lui doit également le choix de la devise dynastique qui joue, par son omniprésence, un rôle esthétique de premier plan dans le décor où elle forme « motif » et répète à l'envie « Il n'y a de vainqueur que Dieu » (*la ghalib ila-llah*). De l'œuvre de son successeur, Muhammad II (1273-1302), peu de choses demeurent avec certitude mais on lui doit l'instauration du *diwan al-insha'*, le bureau de la Chancellerie, dont les membres furent les auteurs de toutes les inscriptions de l'Alhambra. Muhammad III (1302-1309) et Nasr (1309-1314) ne se distinguèrent point, semble-t-il.

Sous le règne d'Ismâïl I^{er} (1314-1325), l'investissement architectural des souverains nasrides gagne en importance. C'est sans doute à une réforme dynastique essentielle qu'il faut l'attribuer : Ismaïl I^{er} instaure en effet une ligne de succession patrilinéaire et, établissant ainsi, à proprement parler, une dynastie, il décide de la création d'un cimetière, la *rawda*, pour sa lignée. Il fait embellir les jardins et

modifier le Généralife, un palais de plaisance établi de l'autre côté d'un vallon au sud-est de la Sabika.

Après lui, le règne de Yusuf I^{er} (1333-1354) est l'un des plus glorieux pour l'histoire des palais de l'Alhambra. Il eut pour vizir le poète Ibn al-Jayyab qui conçut l'inscription poétique architecturale de la tour-palais de la Captive, de sorte qu'il n'est pas douteux que la tour date de son règne¹⁴. Partout l'épigraphie conserve la trace de l'abondante activité monumentale du souverain – la petite mosquée du Partal (fig. 26-27), un grand nombre de tours, le réaménagement du bain, etc. – qui se matérialise avec le plus d'éclat dans les travaux du salon et de la tour de Comares, son *dar al-mulk*, en quelque sorte son palais proprement dit, centré sur une salle « du trône ».

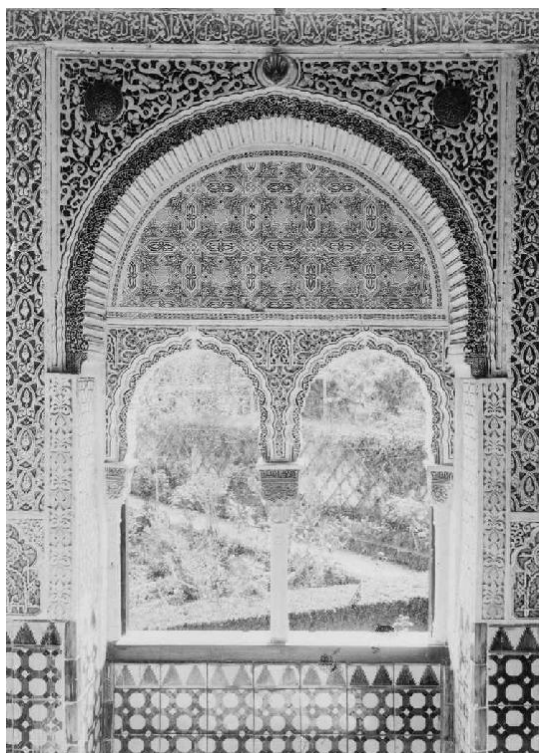


Fig. 26 : « Mezquita et fenêtre », Mosquée du Partal, attribuée à José García Ayola (1863-1900).



Fig. 27 : « Mezquita et porte », Mosquée du Partal, attribuée à José García Ayola (1863-1900). On aperçoit la tour du *Peinador de la Reina*.

Le long règne de son fils et successeur Muhammad V (règnes : 1354-1359 puis 1362-1391) marque l'apogée des travaux à l'Alhambra sous l'impulsion d'un souverain nourri de choses vues lors de ses exils à Séville, à la cour de Pierre I^{er} le Cruel, et au Maroc, à la cour des sultans mérinides. C'est d'ailleurs à son retour d'exil, lors de son second règne (1362-1391) que l'on situe ses travaux : la construction d'un nouveau *mechuar* ; dans le palais de Comares, le *cuarto dorado*, la salle de la Barca, la cour des Myrtes et la reprise du décor de la salle de Comares ; et surtout l'édification du palais du *riyad al-sa'id*, mieux connu de nos jours sous le nom de palais des Lions. Il double ainsi la surface du palais nasride et nous laisse les merveilles que sont la cour des Lions, la salle des Deux Sœurs, le mirador de Lindaraja, la salle des Abencérages et la salle des Rois. Parmi les successeurs de Muhammad V, durant le dernier siècle de la dynastie, ne se trouvent plus d'aussi grands constructeurs ; l'un de ses petits-fils, Muhammad VII (1392-1408), fit construire la tour des Infantes et commanda pour l'orner des vers au vizir-poète Ibn Zamrak. On note enfin, de-ci de-là, des reprises d'inscriptions, et partant, peut-être de décors, notamment sous le règne de Yusuf III (1408-1417) qui fit compiler les poèmes d'Ibn Zamrak.

On l'a vu, la présence des inscriptions poétiques est une spécificité forte des constructions de l'Alhambra. Derrière ce « poème de stuc », la présence des vizirs-poètes est la clef pour comprendre le projet – ou les projets successifs – de construction à travers la nature des inscriptions, leur insertion dans le décor, le processus de leur commande, et aussi pour mieux appréhender les luttes de pouvoir dont le monument conserve la trace. Enfin, l'Alhambra est la plus belle illustration de la survie, comme hors du temps, dans le royaume de Grenade, de l'art poétique arabe alors que dans le monde islamique la langue fondatrice a bien reculé et que la matrice essentielle de la poésie des ^{XIII}^e et ^{XIV}^e siècles y est alors le persan, avant que ne brille éphémèrement le turc, à partir de la fin du ^{XV}^e et au ^{XVI}^e siècle¹⁵.

La singulière présence de la poésie, particularité de l'Alhambra qui a suscité bien des interrogations, des commentaires et des publications¹⁶, n'est aussi unique que du fait des nombreuses disparitions d'autres édifices palatiaux. Bien des témoignages écrits, qu'appuient quelques rares indices matériels, confirment l'usage des inscriptions poétiques, le plus souvent véritable panégyrique à la gloire du commanditaire tout comme à celle de l'édifice, dans l'ensemble du monde islamique¹⁷. Cette poésie architecturale n'est donc pas une nouveauté à l'Alhambra ; on peut tenter de la rattacher à la tradition préislamique des poèmes « suspendus », les *Mu'allaqat*, mais cependant elle demeure, par sa concentration même, caractéristique de l'Alhambra, au cœur d'un sultanat amputé de tout et qui avait échangé la gloire de la domination militaire contre celle des lettres. Trois de ses vizirs furent poètes et laissèrent une part de leur œuvre sur les murs des palais nasrides pour autant que leur mémoire, et leurs vers avec, ne fut pas brutalement effacée par leur successeur. Cet imbroglio poético-politique, cet effacement des traces littéraires du vaincu, n'est pas pour peu dans la difficulté de déchiffrement du palimpseste architectural qu'est l'Alhambra. Il faut cependant ajouter que le processus d'effacement fut arrêté par les conquérants catholiques qui préservèrent les inscriptions puis, sous le règne de Philippe II, conçurent leur relevé et leur conservation comme une tâche historique d'importance. Alonso del Castillo, d'origine maure, fut le premier auteur d'une traduction complète des inscriptions à partir de 1556, sur ordre de son souverain¹⁸.

Il ne faudra donc pas compter sur les inscriptions pour nous aider à fixer la chronologie des lieux. Bien plus, elles agissent souvent comme un leurre, datant le manteau de stuc sans rien dire de la période de construction du squelette de brique.

Revenons donc sur nos pas au début de la visite ; dans la zone

d'entrée des palais, aujourd'hui ruinée, se trouvait l'antique *mechuar* (*mashwar al-qadim*), c'est-à-dire une zone administrative et aulique qui précédait la résidence proprement dite. Une cour longitudinale donnait accès à la *dar al-insha'*, la Chancellerie et le quartier administratif des *kuttab*, des secrétaires, au premier rang desquels le vizir, appui du sultan. Dans l'histoire de Grenade et de l'Alhambra, trois d'entre eux eurent un rôle déterminant. Par ordre chronologique, il s'agit d'Ibn al-Jayyab, d'Ibn al-Khatib et d'Ibn Zamrak. Ils furent tous trois grands secrétaires de la Chancellerie nasride d'abord pour avoir été grands poètes, puis vizirs, et essentiellement pour nous auteurs de poésies inscrites sur les murs du palais. On conserve surtout les traces du premier et du dernier, tant Ibn Zamrak s'acharna sur les vestiges épigraphiques de son prédécesseur Ibn al-Khatib.

Ce n'est pas tant la présence de poètes à la cour qui est surprenante – les califes omeyyades de Cordoue en avaient laissé l'exemple – mais le singulier croisement de leur fonction de poète panégyriste et de vizir. La tradition du couple du souverain et du vizir-poète, incarnée par Samuel ibn Naghrila et Badis, précède en ces lieux mêmes la période nasride. Nos trois poètes nasrides sont donc tout autant partie prenante de la construction des palais que les souverains.

Le Grenadin Ibn al-Jayyab ne quitta guère sa ville. Il naquit en 1274 et entra à la Chancellerie royale à peine dépassés ses vingt ans. Il prit la tête de la Chancellerie en 1309 et servit six souverains dont Yusuf I^{er} qui le fit grand secrétaire (*wazir*) après 1340. Il mourut de la peste noire en 1349. Il fut le seul de ces vizirs à mourir dans son lit, à l'âge de 75 ans¹⁹. Maqqari, polygraphe du XVII^e siècle, moque sa poésie qu'il juge moins bonne que sa prose. L'épigraphie architecturale la plus importante qui soit associée à son nom est l'ensemble de vers qu'il composa pour la tour-palais de la Captive, édifiée sous le règne de Yusuf I^{er}. Son œuvre poético-monumentale accompagne d'ailleurs ce souverain, qu'il s'agisse des inscriptions des niches entre la salle de la Barca et la cour des Myrtes, ou du programme complet de la tour de la Captive. Avant ce règne, ses vers ont servi Ismaïl I^{er} au Généralife ; sa poésie versifiée, de commande, y chante la victoire du souverain dans la bataille de la Vega (1319) qui vit la disparition des infants Don Pedro et Don Juan de Castille. Ibn al-Jayyab est aussi associé à Muhammad III par les inscriptions du Partal. Son *diwan*, compilation poétique due à Ibn al-Khatib et conservée en un manuscrit unique à la bibliothèque nationale du Caire, préserve la mémoire de poésies qu'il composa pour d'autres édifices royaux en dehors de l'Alhambra.

Ibn al-Khatib (1313-1374) fut le disciple, le successeur et le compilateur d'Ibn al-Jayyab²⁰. Il ne connut pas la fin, somme toute paisible, de son maître. Homme de grand talent, lié à un des plus grands esprits de l'époque, l'historien et théoricien tunisois Ibn

Khaldun (1332-1406), il était d'une famille arabe de haute extraction ; il naquit à Loja, étudia à Grenade, entra à la Chancellerie en 1340 et, à la mort de son maître Ibn al-Jayyab, en 1349, lui succéda. Yusuf I^{er} le prit en confiance et le fit vizir. En 1348 et 1354, par deux fois, il partit en ambassade au Maroc. Muhammad V redoubla ses faveurs. À la chute de Muhammad V en 1359, il demeura à Grenade et servit d'autres maîtres mais il dut à son tour fuir au Maroc. Il ne suivit pas Muhammad V lors de son retour d'exil en 1362, mais ce dernier le rappela cependant et en fit à nouveau son vizir. Après une période d'intrigues, il fuit derechef en 1371 au Maroc où sa position fut fragilisée par la disparition du souverain mérinide 'Abd al-'Aziz Abu Salim qui lui avait donné l'asile, et qu'il semble avoir exhorté à conquérir Grenade. Après la mort d'Abu Salim, sous la pression nasride, Ibn al-Khatib fut emprisonné à Fès en 1374 et torturé sur ordre de son successeur Ibn Zamrak. Il fut assassiné en prison par les Grenadins et sa dépouille fut exhumée pour être brûlée.

Cette destinée proprement romanesque et tragique – mélange de hauts faits, de belles-lettres et de trahison – ne doit pas faire oublier la grandeur de l'historien et du poète. On le surnomma *Lisan al-Din*, « langue de la religion ». Il a été l'objet d'un grand nombre d'études que justifie la qualité de son œuvre qui compte plus de soixante ouvrages et va de la poésie à la médecine en passant par l'histoire dont il fut le dernier grand nom dans l'Espagne arabe. Styliste virtuose, il employait pour ses écrits même les plus prosaïques une prose rimée. Sa langue était si recherchée et emmêlée d'archaïsmes qu'elle suscita au Caire ce commentaire : « la langue de Lisan al-Din est étrangère en ce pays ». Plus personne ne pouvait, en terre d'Islam, lire aisément les compositions des versificateurs tardifs d'Al-Andalus ; l'obscurité de leur langue était le prélude au naufrage certain du dernier sultanat arabe d'Occident.

Ibn al-Khatib compila son propre *diwan*. Il nous conserve la trace de plus de compositions monumentales que l'Alhambra n'en montre. Certaines furent écrites pour son palais de 'Ayn al-damar. Son activité de panégyriste architectural fut intense sous le règne de Yusuf I^{er} pour l'essentiel ; mais ce constat est peut-être faussé par le fait que son successeur et bourreau, Ibn Zamrak, s'acharna à effacer les traces de Lisan al-Din Ibn al-Khatib des murs de l'Alhambra.

Ibn Zamrak (1333-1393) fut le dernier des vizirs-poètes de l'Alhambra²¹. Grenadin, il naquit dans le quartier de l'Albaicín en 1333 dans une famille pauvre qui avait dû fuir Valence reconquise. Il profita de l'enseignement de la *madrassa* récemment ouverte à Grenade, fut le secrétaire du prince mérinide Abu Salim, alors à Grenade, et fut introduit à la Chancellerie par Ibn al-Khatib qui, selon l'historien Ibn Marzuq, corrigeait ses vers. Il suivit Muhammad V en

exil au Maroc à la cour d'Abu Salim, et, en l'absence d'Ibn al-Khatib, prit alors un probable ascendant sur le souverain nasride qu'il accompagna dans son retour à Grenade. Auprès du sultan il devint son secrétaire personnel (précisément dit « porte-plume de son secret », *katib sirri-hi*). Il continua de travailler dix ans auprès d'Ibn al-Khatib, rentré à Grenade et promu Premier ministre. Mais, en 1371, ce dernier ayant fui une seconde fois au Maroc, Ibn Zamrak le remplaça dans ses fonctions. Il travailla alors à la perte définitive de celui qui avait été son initiateur ; il présida le tribunal qui instruisit son procès et le condamna. Les sources rapportent qu'il aurait personnellement pris part aux tortures infligées à Ibn al-Khatib.

Ibn Zamrak demeura le vizir de Muhammad V jusqu'à la mort du souverain en 1391 mais tomba en disgrâce sous le règne de son successeur qui le destitua et le fit emprisonner avant de le rétablir dans sa fonction. Le souverain suivant l'y maintint avant de le faire assassiner dans sa maison avec femmes et enfants. Terrible talion.

Son œuvre poétique fut paradoxalement conservée grâce à Ibn al-Khatib lui-même, au souverain nasride Yusuf III et au travail de compilation de Maqqari. Sur les murs des palais nasrides, ses 72 vers en font le poète de l'Alhambra le mieux représenté. C'est pourtant peu si on compare ce chiffre avec les 66 *qasidas* (longs poèmes versifiés) qu'il dédia à Muhammad V et sa déclaration indiquant : « Tous les vers qui se trouvent en ces heureuses demeures sont mon œuvre. » Au-delà de cette injuste réclame, il est bon de souligner que, s'il n'est pas le seul, Ibn Zamrak est incontestablement le plus brillant poète de l'Alhambra ; les *qasidas* du palais du Riyad permettent d'apprécier son inventivité poétique et son art de la métaphore ; remarquable héraut des entreprises de Muhammad V, son lyrisme amena Ibn al-Khatib lui-même à le comparer au plus grand poète andalou de l'âge d'or : Ibn Khafaja (1058-1137).

Certaines œuvres littéraires du palais demeurent objet de controverse : ainsi en va-t-il de la longue inscription qui court sur la façade de la salle de Comares, sous le portique faisant face au bassin du patio des Myrtes. En douze vers de deux hémistiches, la *qasida* chante la gloire d'un important fait d'armes de Muhammad V qui reprit Algésiras aux chrétiens en 1369. Les travaux d'embellissement et d'agrandissement de Muhammad V battent alors leur plein à l'Alhambra. Le patio des Myrtes et le salon de Comares sont l'objet d'un soin particulier. S'il est indubitable que le poème sous le portique est d'Ibn Zamrak – il est conservé dans son *diwan* – il est tout aussi certain qu'il est datable de 1369 puisqu'il mentionne la prise d'Algésiras. Or, à cette date, Ibn al-Khatib, vizir et poète du sultan, n'a pas encore pris la fuite pour le Maroc. L'inscription du poème d'Ibn Zamrak sur les murs du patio de Comares, si elle suit de peu la

composition des vers en 1369, aurait sonné comme un signe avant-coureur de la disgrâce d'Ibn al-Khatib ; ou bien le poème d'Ibn Zamrak vint-il remplacer un poème d'Ibn al-Khatib dont la fuite précipita l'effacement ? La poésie de l'Alhambra pose parfois plus de problèmes qu'elle n'en résout.

Omniprésente dans le décor de l'Alhambra, la calligraphie arabe est à ce point fondue dans l'ensemble du décor, dans sa substance même par une sorte de consanguinité esthétique, qu'elle demeure presque invisible aux yeux du spectateur néophyte. Au milieu des pleins et des déliés du tapis d'arabesques, la suite des vers est parfois à peine localisable, y compris pour un lecteur averti. L'écriture – à l'exception des inscriptions des portes de la muraille et des vasques de fontaines qui sont en pierre – est traitée le plus souvent à l'intérieur du palais en stuc, plus rarement en mosaïque de céramique. Le stuc est un mélange plastique, enduit dans lequel est ajoutée une matière de charge ; il peut être aisément moulé ou sculpté. La mosaïque de céramique est un assemblage de morceaux de céramique à glaçure découpés dans des carreaux de différentes couleurs et assemblés à joint sec. La découpe des contours, particulièrement celle d'une graphie cursive, et des courbes des motifs végétaux réclame une dextérité extrême ; cette technique, que l'on associe aux zelliges, n'est pas propre à l'Occident du monde islamique ; elle est pratiquée également à la même époque dans sa partie orientale, en Anatolie, dans le monde iranien et, pour de rares exemples, dans l'Égypte des sultans mamelouks. Le stuc est un matériau qui permet d'innombrables variations ornementales, jouant de plusieurs plans et qui comptait à un monde islamique où la maestria technique est toujours applaudie.

La calligraphie arabe introduit une rythmique forte faite de l'alternance des hampes, traitées en lames de sabre dans la cursive andalouse nasride, parfois en diagonale, et des lettres ou parties de lettres descendant sous la ligne créant, *a contrario*, des accents horizontaux. Les pleins et les déliés des lettres, évoquant la variation de l'épaisseur du trait du calame – la plume de roseau employée pour la calligraphie de l'arabe – et la stylisation conventionnelle de certains mots achèvent d'enrichir les effets de la cursive. Ainsi le mot Allah, formé de trois hampes successives et d'une lettre basse avec une boucle, toutes sur la ligne, devient-il prétexte à un effet décroissant du bloc de lettres de droite à gauche. La graphie cursive s'attache cependant à respecter les rapports de proportions prédéfinis de la calligraphie arabe, théorisés dès les premiers siècles de l'Islam. À l'inverse, la graphie anguleuse, dite par convention « koufique »²², suscite toutes sortes de distorsions ; les règles des proportions en sont souvent bousculées. Les hampes des lettres sont prolongées parfois en dépit de toute correction graphique. Elles portent souvent des nœuds

en leur centre ou à leurs extrémités ; elles se tressent, se retournent parfois pour former des motifs d'arcatures inscrivant les lettres dans la tapisserie de motifs floraux et géométriques des parois. Les *motto* complexes ainsi formés peuvent se prêter à des compositions symétriques en miroir, de haut en bas ou de gauche à droite, achevant l'effacement du sens et la fusion des ornements. Plus rarement, un mot peut donner matière à une composition tournoyante, sommet du « koufique géométrique ». Il arrive que ce ne soient plus que quelques lettres qui se glissent dans le réseau végétal ou se distordent pour épouser un motif rayonnant ou former les branches d'une étoile, etc. La patience du lecteur arabisant est alors soumise à rude épreuve. Tout est signe. Les variations d'échelle des inscriptions accentuent l'effet de démultiplication et de profusion visuelle.

Paradoxalement, ces baroques inventions koufiques d'un côté et de l'autre l'obsessive présence de courtes unités cursives dissimulent le plus souvent des inscriptions au contenu élémentaire, répétition de mots ou d'expressions usuelles ayant trait à Dieu ou au souverain (*al-mulk* – la souveraineté ; *baraka* – bénédiction ; *yumn* – félicité, prospérité ; *al-'izz al-qa'im* – la gloire perpétuelle ; *al-baqa' li-llah* – la permanence à Dieu ; *'izz al-mawlana...* gloire à notre maître suivi du nom du souverain, etc.).

Les inscriptions coraniques ne sont pas non plus absentes. Elles étaient à ce point connues que leur lisibilité était chose secondaire ; dans le salon de Comares, la sourate 67, relative à la création des sept cieux, apparaît opportunément à la base de la voûte de bois en assemblage (*artesonado*) ornée de motifs étoilés évoquant le ciel ; le verset du Trône (*ayat al-kursi*, Q. II, 255), un des plus célèbres, s'inscrit à point nommé dans ce même salon qui fit office de salle du trône pour Yusuf I^{er} (fig. 32, p. 255). Dans l'oratoire du Partal, les citations coraniques sont courtes, la plus longue enserrant la niche du *mihrab*, qui précise l'orientation, la *qibla*, vers La Mecque. Une des plus délicates inscriptions coraniques est réalisée en mosaïque de céramique, en graphie cursive, au sommet des lambris de zelliges de la tour de la Captive.

La zone de l'écriture cursive est le plus souvent étroitement délimitée ; régnant en maîtresse, elle s'inscrit dans de longs bandeaux scandant les articulations architecturales d'une façade, encadrant portes et fenêtres. Dans ce cas, l'inscription est constituée de la répétition d'une formule au fort effet visuel, bien souvent la devise des Nasrides : « Il n'y a de vainqueur que Dieu » (*la-ghalib ila-llah*). Elle peut, sur un mode pléonastique, être d'ailleurs interrompue par les armes de la dynastie : l'écu barré en diagonale de la devise des Nasrides... Effet d'abyme. Parfois établies à des hauteurs vertigineuses, comme à la base du plan étoilé de la voûte des salles

des Abencérages et des Deux Sœurs, elles n'étaient pas lisibles depuis le sol mais participaient de l'omniprésence du verbe, sacré dans son fond et dans sa forme dans le monde islamique (fig. 35, p. 260).

C'est aux soins de l'écriture cursive que sont confiés les vers des poètes de l'Alhambra. L'éloquent éloge qu'Ibn Zamrak esquisse de la coupole de la salle des Abencérages, dans le palais des Lions, nous est connu par le texte de son *diwan*, mais a disparu au ^{xvi}^e siècle. Il ornait sans doute le haut du lambris de céramique, au même emplacement que celui qui subsiste, du même poète, dans la salle des Deux Sœurs, de l'autre côté de la cour des Lions. La *qasida* de la salle des Deux Sœurs – un nom de convention peut-être lié aux dalles de marbre de part et d'autre de la vasque de la fontaine intérieure – compte 24 vers. Toutes les métaphores de la poésie arabe s'y trouvent, emmêlant l'image du palais terrestre et celle du jardin paradisiaque, celle des voûtes ruisselantes de stalactites (*muqarnas*) de stuc et celle des cieux constellés d'astres, comparant la texture de la voûte à celle d'un tissu précieux du Yémen et le souverain Muhammad V aux plus nobles figures du passé (fig. 28).

Chœur céleste, firmament aux astres brillants, reflets cristallins, revenaient également dans le poème, disparu, de la salle des Abencérages et illustraient la lecture de l'architecture ; dans ces salles ouvertes sur l'extérieur, un lanternon ajouré de fenêtres faisait ricocher et varier la lumière tout au long de la journée sur la structure géométrique complexe de la voûte à stalactites ; elle s'animait encore des reflets lumineux renvoyés par le plan d'eau du bassin intérieur, relié par un canal au dispositif de la fontaine des Lions, apportant au sein des hautes salles jeux de lumière mouvante, clapotements délicats et fraîcheur. Au spectacle total de l'architecture, les vers des poètes venaient apporter le support du commentaire.

Mais après qu'on les avait composés, qui inscrivait les vers sur les murs, et en soignait l'écriture sur le stuc à sculpter ? Qui composait le choix des maximes coraniques, des eulogies et la disposition de l'ensemble sur les murs ? La Chancellerie tint sûrement un rôle éminent dans la conduite des chantiers de l'Alhambra. Quant aux vers des poèmes, ils se déploient comme dans un manuscrit, occupant un cartouche oblong, chacun enfermant un vers, et séparé du suivant par un médaillon circulaire. Bien souvent la lettre arabe *ha*, formée d'une ligne ondulante de bas en haut et s'achevant par une boucle, sépare deux hémistiches, comme dans les manuscrits poétiques. Il arrive que cette convention codicologique soit employée

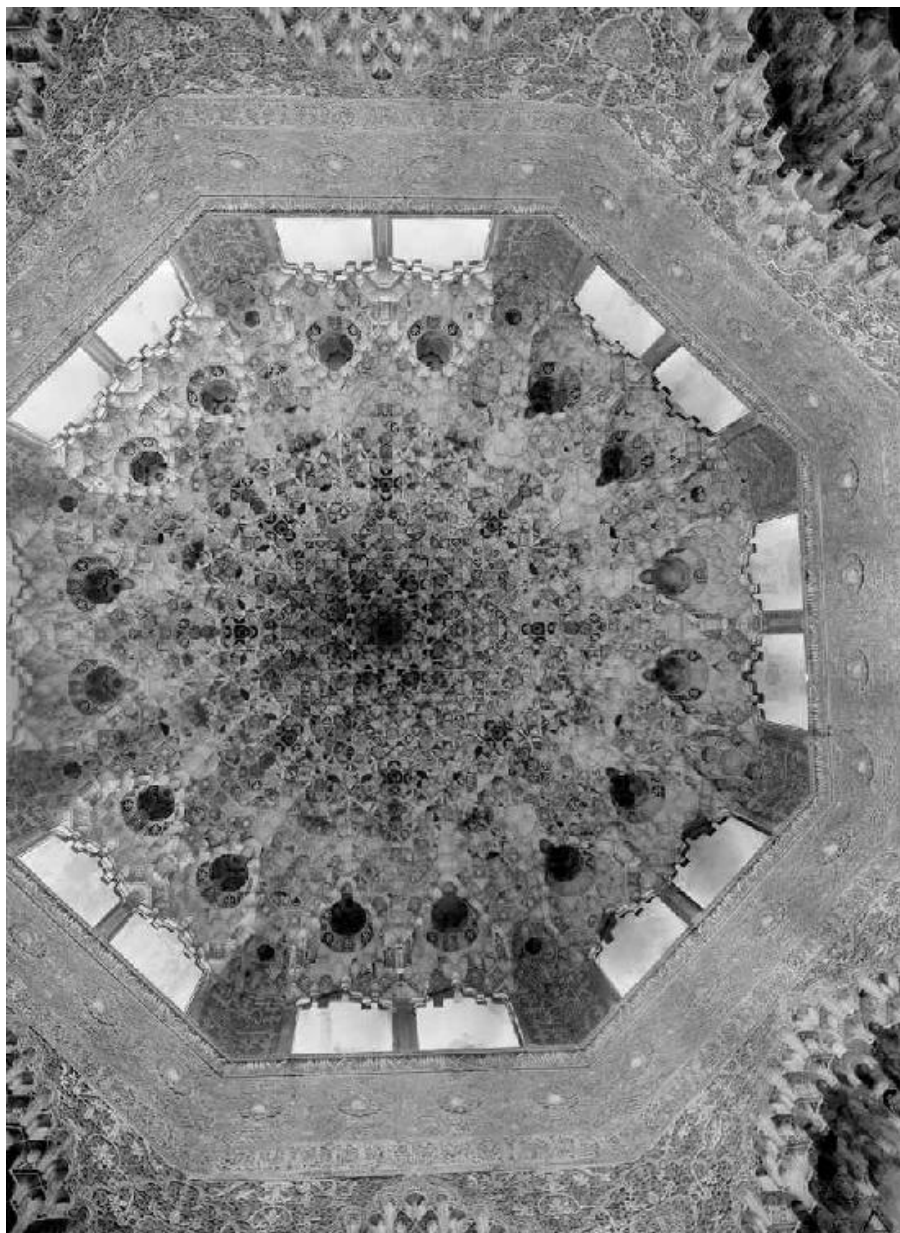


Fig. 28 : Salle des deux sœurs, vue de la voûte.

pour séparer la répétition de la devise nasride. Usage de copiste à n'en pas douter. Les noms de plusieurs copistes et calligraphes de la *dar al-insha'* de la maison royale des Nasrides sont connus ; à ceux-là il faut ajouter les rédacteurs sans que l'on puisse préciser le rôle des uns et des autres dans le processus d'écriture monumentale. Il n'est pas exclu que, dans certains cas spécifiques, notamment à la tour de la Captive, le poète lui-même, ici Ibn al-Jayyab, ait tracé ses vers à leur emplacement précis tant ils forment, dans ce cas, un véritable

De Yusuf I^{er} à Muhammad V : l'ère des grands travaux

Nous l'avons vu, il est trop sommaire de ramener l'aspect des palais nasrides à l'action de deux souverains, Yusuf I^{er} (1333-1354) et son fils aîné Muhammad V (1354-1359 puis 1362-1391) qui fut un constructeur acharné sous son second règne. Sommaire certes, mais pas faux. Les trois quarts du xiv^e siècle marquent, sous leur impulsion, une transformation radicale de l'Alhambra. Les difficultés de datation déjà évoquées font ici préférer une présentation topographique plutôt que chronologique, trop incertaine, des édifices.

Après le patio de Machuca, l'ensemble conservé en élévation donne une idée assez fidèle de l'allure originelle des palais. Muhammad V remodela profondément cette zone et, délaissant l'ancien « Conseil » (*mechuar*), entreprit, après son retour au pouvoir en mars 1362, la création d'un nouveau *mechuar* (fig. 31, p. 254). Lieu des audiences, il est distinct de la salle du trône installée au cœur du palais. Espace monumental et de représentation, il s'ouvrait à l'origine sur le patio de Machuca par une porte dans l'axe du bassin. Il marquait ainsi l'aboutissement d'un axe unique depuis l'entrée du palais. On peut restituer par la pensée une allure extérieure semblable à celle des toitures des salles à coupole de la cour des Lions. La coupole élevée du *mechuar*, reposant sur quatre colonnes toujours en place, laissait ruisseler à l'intérieur par un « océan de verrerie » (*bahr al-zujaj*) une lumière sur « la mer ondoyante de zelliges » qui couvrait les murs. Ces expressions imagées sont d'Ibn al-Khatib à qui l'on doit également le texte de la *qasida* composé pour le lieu, qui était placé au-dessus de la « mer de zelliges » et y faisait flotter des allusions à l'erreur politique qui avait détrôné le souverain ; les travaux de ce *mechuar* neuf réaffirmaient que le royaume nasride était à nouveau à sa main.

À l'arrière fut construit, pour le souverain, un petit oratoire ouvrant sur le ravin par une élégante série de baies géminées aux intrados délicatement godronnés, retombant assez bas sur de fines colonnettes. Ces grandes ouvertures étaient fermées par des jalousies de bois tandis que celles de la rangée supérieure, plus petites, ont encore leur claustra de stuc. Ce matériau omniprésent fait régner une monochromie douce mais trompeuse. L'ensemble des stucs étaient rehaussés de couleurs vives, faites de pigments presque purs – rouge, vert, bleu, blanc, orange et noir –, parfois d'or. Le *mihrab* se creuse en une niche très profonde, presque une petite pièce, fidèle en cela à la tradition andalouse. Son arc outrepassé est composé de claveaux rayonnants de stuc ouvragé d'un décor végétal et à peine épigraphique.

Après les modifications apportées sous le règne de Charles Quint,

l'entrée se fit par l'axe longitudinal, comme aujourd'hui. Le lieu fut profondément remodelé par la mise en connexion immédiate du palais vieux et du palais neuf de Charles Quint, juste en face. Ce dessein est rappelé par la présence des armes de l'empereur sous la forme de grandes plaques de mosaïque de céramique meublées de la colonne d'Hercule entouré du phylactère portant la devise *Plus ultra* de Charles. Il s'appropriait ainsi ce lieu hautement symbolique de la souveraineté sur l'Espagne redevenue chrétienne dans son entièreté.

Le *mechuar* actuel donne accès par une étroite baie à un espace sous portique, qui ouvre sur la cour profonde du *cuarto dorado* dominée par la façade dite « de Comares » (fig. 29). Cette cour peut avoir servi de lieu d'attente en amont du palais de Comares. Sur son flanc nord, sous portique, s'ouvre un étroit espace couvert, qui donne sur la pente par des baies. La façade de Comares lui faisant face donne accès à la cour des Myrtes. Cette façade offre un premier exemple d'une composition décorative couvrante que protège le fort débord du toit de tuiles. Un lambris bas de zelliges est interrompu par deux portes dont les intrados sont faits de fines plaques de marbre, véritable tour de force technique. Encadrées d'une bordure de zelliges, elles sont enchâssées dans une composition couvrante

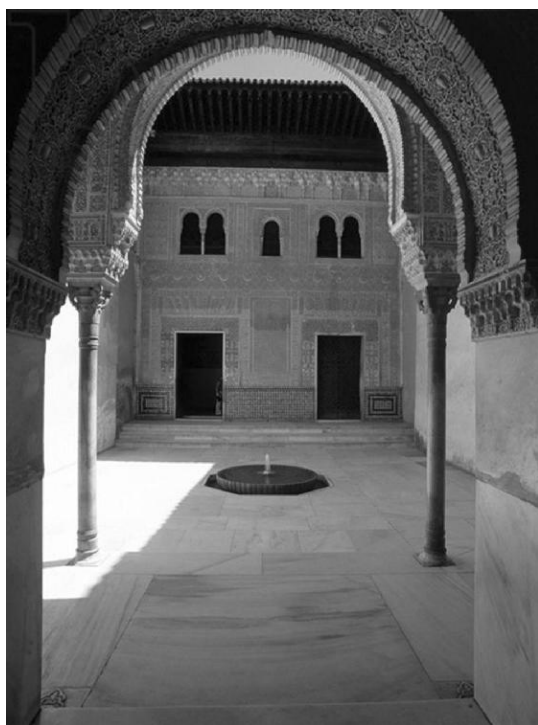


Fig. 29 : Palais de Comarés, Cour dite du *Cuarto dorado*.



Fig. 30 : Palais de Comarés, Cour des myrtes.



Fig. 31 : Vue de l'intérieur de l'actuel Mechuar.

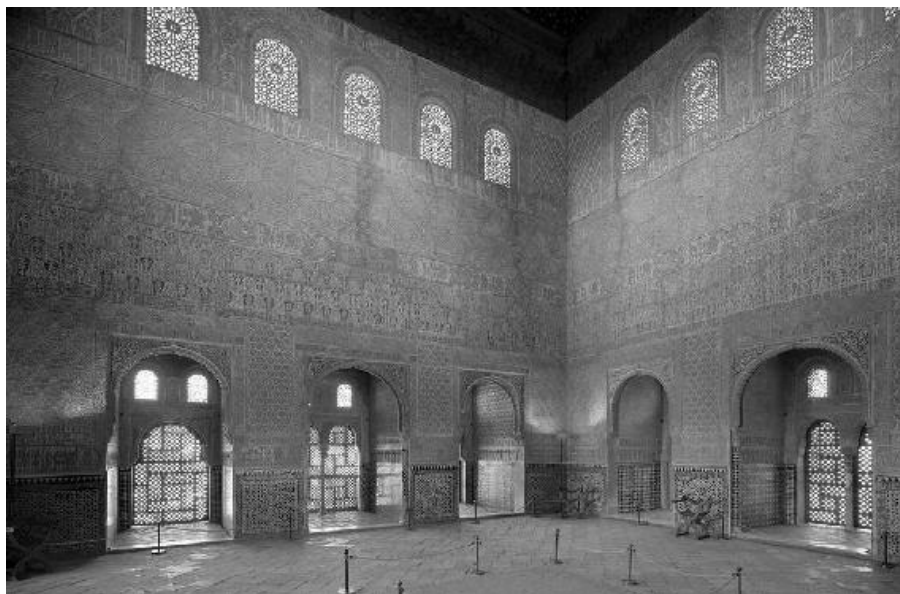


Fig. 32 : Salon de Comares, vue intérieure.

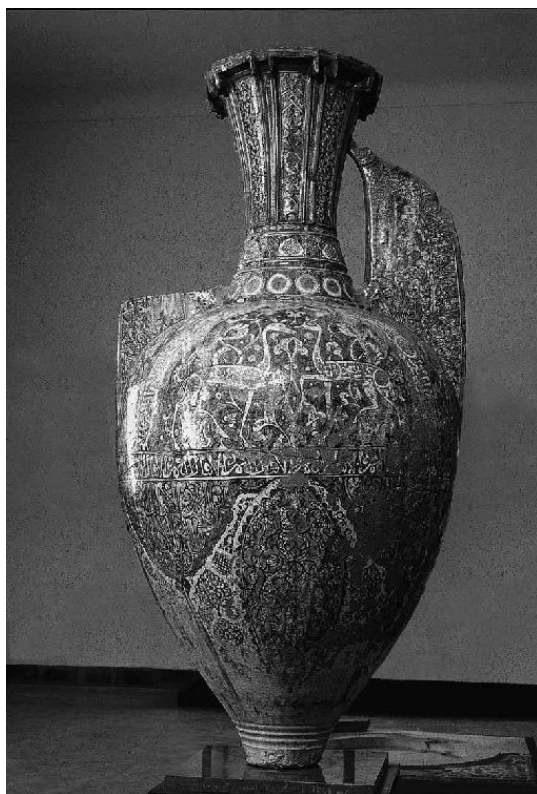


Fig. 33 : Vase dit « aux gazelles », XIV^e siècle ; céramique à glaçure, décor de reflets métalliques et rehauts de cobalt ; hauteur : 1,35 m.

de stuc où se combinent claveaux divergeant au-dessus du linteau droit, inscriptions, médaillons, etc., avant un niveau où s'ouvrent deux

paires de baies géminées et une baie qui attire l'attention par sa position centrale, sa silhouette et sa taille réduite. Elle est soulignée par le verset du Trône (Q. II, 255) qui l'enserme. Cette citation coranique est souvent associée au *mihrab* des mosquées, ce qu'évoque symboliquement la silhouette de cette baie. Le *mihrab* est la place de l'imam, chef de la communauté des croyants, et synonyme de sultan dans bien des inscriptions royales de Grenade ; Muhammad V est ainsi connu sous le nom de règne de Imam al-Ghani bi-llah. Au-dessus d'une corniche de *muqarnas* se trouve l'inscription la plus importante : « ma position est une couronne », attribuée à Ibn Zamrak. Dans un des vers, l'usage d'une forme particulière du pluriel arabe, le *duel*, fait référence aux deux portes. Celle de droite donnait accès au trésor, l'autre mène le visiteur, après un passage en chicane²⁴, à la cour des Myrtes, cœur du palais de Comares.

Au sortir de l'étroit passage, on est saisi par la dilatation de l'espace, vaste rectangle allongé, de 36 mètres de long sur 23 mètres, qu'occupe un large bassin (34 mètres par 7 de large). La cour des Myrtes tient son nom des bordures végétales de l'Alberca, le long miroir d'eau qui en forme l'axe central nord/sud. On ne saurait trop souligner l'importance du plan d'eau, véritable lieu de cristallisation visuelle du palais de Comares. Les sources arabes le comparent au sol de verre du palais que le roi Salomon fit construire pour la reine de Saba²⁵. De chacune de ses extrémités les plus étroites sort un mince canal qui alimente une modeste vasque ronde ; sa surface est donc animée d'un continu mouvement d'eau. Sur le miroir des eaux de l'Alberca se projette l'image de la puissante tour de Comares, salle du trône de Yusuf I^{er}, au nord²⁶, et celle de la haute façade à deux étages de portiques qui fait écran au palais de Charles Quint, au sud (fig. 30). Sur les longs côtés, le blanc domine, à peine interrompu par les baies ourlées de stuc des passages et fenêtres. Les reflets solaires de la surface ondulante du bassin s'y projettent. Il y a dans la sobriété de ce lieu clos, comme enfoncé dans ses murs, centré sur les eaux de son bassin qui semblent parler au ciel, une conception spatiale, une pensée architecturale puissante, qui produit une envoûtante et paradoxale apesanteur.

Le palais était inachevé lorsque Yusuf I^{er} fut assassiné ; il a laissé sa trace architecturale et poétique dans l'*aula* de la tour. Son fils Muhammad V acheva la construction et dota le lieu du patio. Au nord, du côté de la tour, un portique de stuc à sept arcs godronnés, celui du centre étant plus large, repose sur de fines colonnes de marbre. Elles portent des chapiteaux cubiques décorés de palmes stylisées et de l'écu des Nasrides au centre de chaque face. Côté patio, la façade des arcatures est une fine résille de compartiments en quinconce ajourés dans le stuc. Évitant tout ennui, deux réseaux alternent, d'un tracé

tantôt rectiligne tantôt curvilinéaire. Chaque unité est cernée d'un bandeau calligraphique. Sur les petits côtés du portique, deux niches auraient pu recevoir de grands vases décoratifs, tour de force des céramistes nasrides²⁷ (fig. 33, p. 255). Le portique est couvert d'un plafond de bois *artesonado* à décor étoilé, dispositif que l'on retrouve sous le portique sud. Le mur de fond du portique nord, sur un tiers de sa hauteur, se couvre d'un décor de zelliges géométriques. Au-dessus, un long bandeau de stuc enferme les vers de la *qasida* écrite par Ibn Zamrak après la victoire d'Algésiras (1369), datant cette partie de l'ensemble du second règne de Muhammad V. Il est rythmé par des motifs en moitié d'amande en saillie au-dessus du bandeau. À la base du plafond un nouveau bandeau de stuc enveloppe la lourde porte de bois sculptée montée sur des gonds verticaux ou crapaudines – donnant accès à la salle de Comares. Le mur est échancré par un grand arc brisé, profondément dentelé par la retombée d'une cascade de *muqarnas*. En façade, l'arc s'inscrit sous un triplet de fenêtres cintrées fermées de claustra en stuc ; ses écoinçons* accueillent un décor végétal dont la veine naturaliste montre l'influence du décor gothique rencontré à la cour de Pierre I^{er} le Cruel à Séville (fig. 38, p. 262).

La salle de Comares est précédée d'un espace barlong, intermédiaire, dépourvu de toute fenêtre et connu sous le nom de salle de la Barca, sans doute du fait de son plafond en coque de bateau renversée. Cet espace pouvait servir de salle de garde et, sur un côté, donnait accès par un étroit escalier aux étages, ménagés sur l'avant de la tour essentiellement occupée par l'énorme vide central du salon. Les quartiers réservés du souverain s'y trouvaient. Il ne faut pas y projeter l'image d'une cour versaillaise : pas de lever public et donc pas de chambre de parade, pas de repas ritualisé pris en public devant des courtisans, inexistants d'ailleurs. Ces espaces nous apparaîtraient presque mesquins. Au fond de l'étroite salle de la Barca, sur le côté opposé à l'escalier, un *mihrab* a été aménagé. Un arc profond sépare l'obscur et étroite salle de la Barca du volume impressionnant de la salle de Comares, la plus grande de tout l'Alhambra. Entre deux arcs cintrés, un étroit espace au décor particulièrement soigné marque le passage du seuil vers l'espace du souverain.

L'aula, ou salon de Comares, frappe encore par la dilatation de son volume ; il appelle les superlatifs par sa hauteur, sa sophistication décorative, ses effets scéniques et sa superficie (fig. 32). L'impressionnante coupole de bois intérieur, les stucs, les carreaux de céramique au sol, les panneaux de zelliges sur les murs, les inscriptions, la géométrie, les décors étoilés aux connotations célestes, etc., tout concourt au projet que Yusuf I^{er} a voulu voir pétrifié en ces lieux. La coupole de bois culmine à 18 mètres au-dessus d'une salle

carrée de 11 mètres de côté. On a pu restituer la polychromie de ses motifs étoilés, images cosmiques des sept cieux, grâce à une tablette de bois annotée en arabe dialectal découverte dans la structure ; elle indique en fonction du nombre de pointes des étoiles leur couleur²⁸. La base de la coupole porte une inscription coranique, la « sourate de la Souveraineté » (Q. 67) qui mentionne la création par Dieu de « sept cieux superposés » et des « luminaires » (célestes) contre les démons promis au feu de la géhenne. Les murs de la salle sont creusés sur trois côtés de trois grandes fenêtres allant jusqu'au sol, fermées de jalousies de bois et dominant la ville. Au fond, sur le mur nord, l'arc central est plus large. Sa profonde alcôve accueillait le souverain qui prenait place sur son *kursi* – son trône – sous une citation coranique appelant la protection divine contre le mal²⁹ (Q. 113). La parole divine ne protégea pas Yusuf d'un coup de poignard qui lui fut fatal lors de la prière de rupture du jeûne le 19 octobre 1354. Muhammad V, conservant l'œuvre de son père, la paracheva par l'aménagement de la cour qui offre l'axe le plus frappant du vieux palais.

Cependant le grand œuvre de Muhammad V est l'ajout d'un nouvel ensemble monumental, le palais du *riyad al-sa'id* – nom qu'il reçut sous le règne de Yusuf III (1408-1417) plus connu sous le nom de palais des Lions. Que l'on revienne au plan de l'ensemble du palais vieux et on note qu'ainsi faisant Muhammad V doubla la surface du palais et acheva de faire de l'ensemble formé par la tour de Comares et son patio l'axe médian nord/sud de la résidence nasride.

Depuis le patio de Comares, on accède à la cour des Lions par un passage sur son flanc est (fig. 34). Les circulations ont été modifiées par la construction du palais de Charles Quint et l'on entre maintenant dans la cour des Lions par le portique d'un de ses petits côtés dont l'axe est perpendiculaire – est/ouest – à la disposition du patio des Myrtes – nord/sud. Le trait le plus immédiatement frappant de la cour est la saillie sur les portiques est et ouest d'un pavillon de plan carré, formant une structure de stuc ouverte et légère reposant sur un jeu de colonnes filiformes aux fûts de marbre cernés de bagues. Chaque pavillon est surmonté d'un toit à quatre pentes. Les concepteurs du palais des Lions employèrent un module géométrique engendrant les unités du plan et de l'élévation. Créant une véritable architecture-spectacle, ils poussèrent à son maximum l'inventivité des formules nasrides : le dialogue savant de l'eau et de la lumière ; le jeu des pleins et des vides ; l'interpénétration des espaces ; la maîtrise des stucs, souvent ajourés, et l'apogée d'une géométrie dans l'espace que les deux voûtes à *muqarnas*, des Deux Sœurs et des Abencérages incarnent jusqu'à l'étourdissement ; enfin, le palais des Lions brille par la fusion parachevée et harmonieuse de tous les ordres de l'ornementation nasride : flore, géométrie et calligraphie. Les poésies

composées pour les salles des Deux Sœurs et des Abencérages et pour la vasque de la fontaine au centre de la cour se renvoient en écho les mêmes thèmes. Toutes sont l'œuvre d'Ibn Zamrak. Sur le flanc nord, derrière la salle des Deux Sœurs, le mirador de Lindaraja introduit un espace d'un type nouveau ; sur le côté est, la salle des Rois où la voûte du plafond accueille des peintures figuratives au programme complexe est une ultime invention. Au rang des nouveautés il faut également souligner la tendance naturaliste de certains éléments végétaux d'influence gothique, sans doute reçus de la cour de Pierre I^{er} le Cruel à Séville, notamment dans les décors des écoinçons du portique.

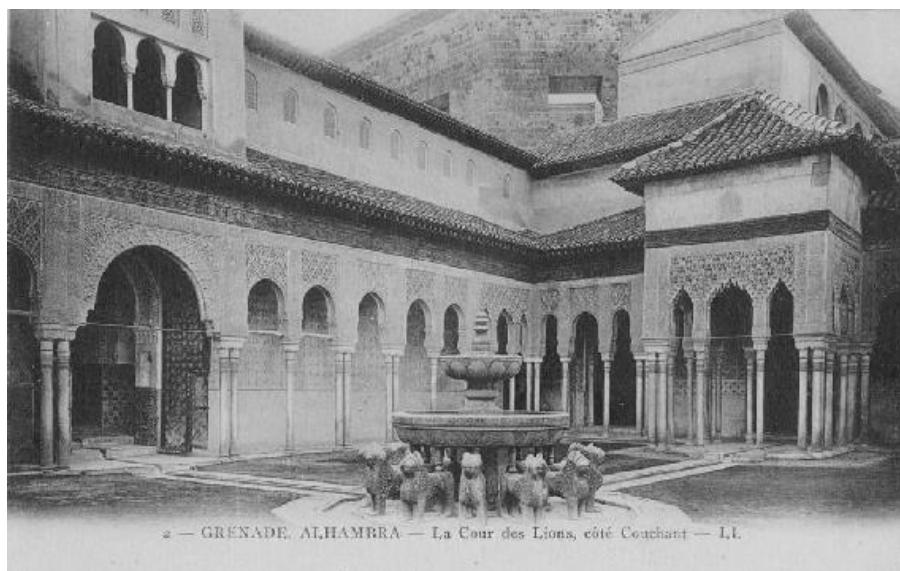


Fig. 34 : Palais du Riyad, cour des lions ; au fond, le palais de Charles Quint.



Fig. 35 : « Salle des Abencerrages » ; détail des inscriptions ; photographie attribuée à José García Ayola (1863-1900).

Au milieu des longs portiques nord et sud s'ouvrent, en vis-à-vis, les salles des Deux Sœurs et des Abencérages, toutes couronnées d'une extraordinaire coupole de plan étoilé à *muqarnas* et qui abritent un bassin, lié par un canal central à la fontaine de la cour ; ses reflets accentuent l'impression d'architecture mouvante d'une géométrie défiant la description. La salle des Abencérages est un carré de 6,25 mètres de côté ; la superposition d'une série de corps géométriques de sections changeantes permet de poser sur la base carrée une voûte de plan étoilé à huit pointes. Entre les pendentifs à *muqarnas* qui la portent et le sommet de la coupole, un tambour lisse percé de seize fenêtres laisse tomber une abondante lumière. Les claustras de stuc étaient peut-être enrichis de verres colorés ainsi que l'inscription d'Ibn Zamrak, conservée dans son *diwan*, le laisse penser (fig. 35).

La salle des Deux Sœurs reprend, dans un parti plus large, le même dispositif. Ses dimensions, un carré de 8 mètres de côté, lui ont fait

donner le nom de « salle sous coupole majeure³⁰ » (*al-Qubba al-kubra*). Les jeux de lumière croisés y culminent, provenant de l'ouverture sur cour, des claustras de la coupole et du mirador de Lindaraja largement ouvert au nord, sur trois côtés, en surplomb d'un jardin (fig. 36). La lumière provenant des ouvertures latérales du mirador, les arcs-écrans qui se succèdent rendent immatérielle l'architecture. Partout dans les inscriptions de l'ensemble (salles, mirador et fontaine), les allusions au firmament, à la couronne d'astres comparable à celle du souverain éclairé, au monde bien gouverné semblable à un jardin paradisiaque saturent l'espace de sens et de redondances. Les termes de la description architecturale des lieux y sont omniprésents, avec une insistance toute particulière sur la coupole, image du monde et métaphore du règne³¹ (fig. 36).

La salle des Rois, à l'extrémité orientale de la cour des Lions, apporte une ultime nouveauté thématique en ce lieu. Son espace oblong, parallèle à la cour, est divisé par des murs de refend. Sur l'armature de bois de ses trois voûtes barlongues est fixée une peinture sur peau. Au centre on est surpris de découvrir des personnages d'allure plutôt occidentale. Elle présente dix souverains aux vêtements vivement colorés et portant turban dans lesquels on a voulu identifier les dix souverains légitimes nasrides, Muhammad V

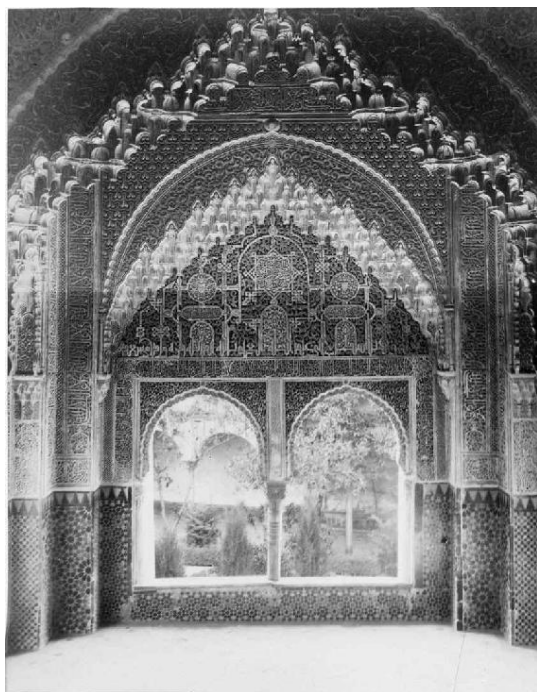


Fig. 36 : « Mirador de Lindaraja », photographie attribuée à José Garcí

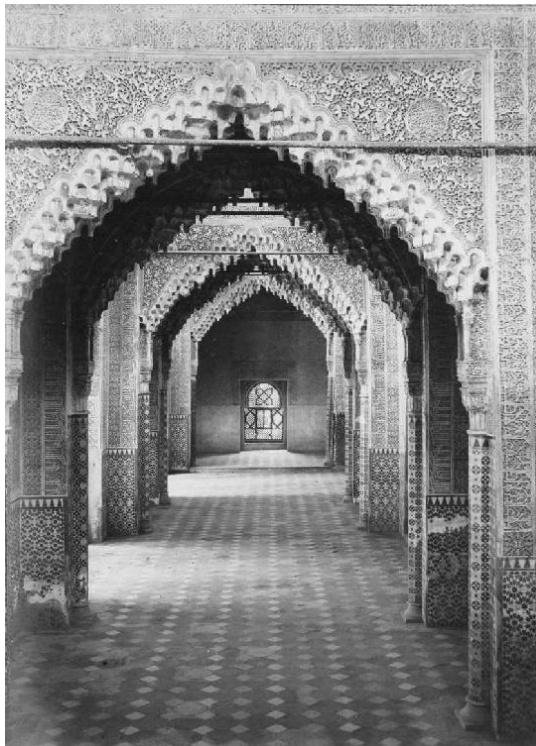
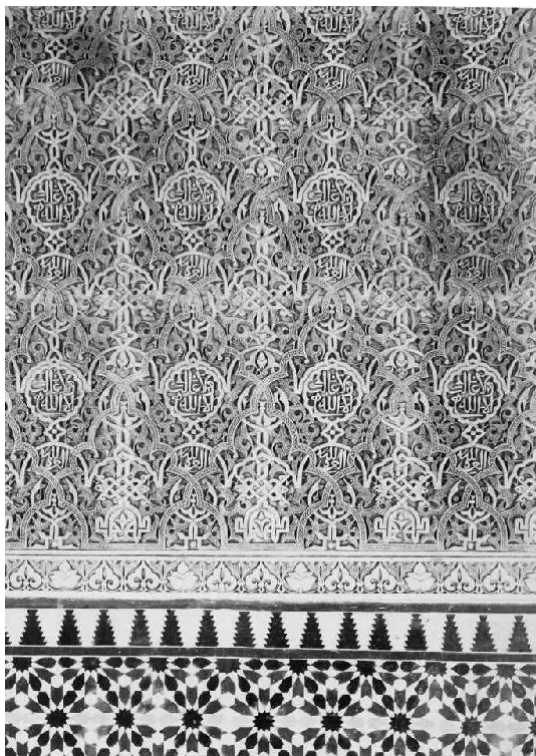


Fig. 37 : « Salle de Justice », photographie attribuée à José García Ayola (1863-1900).



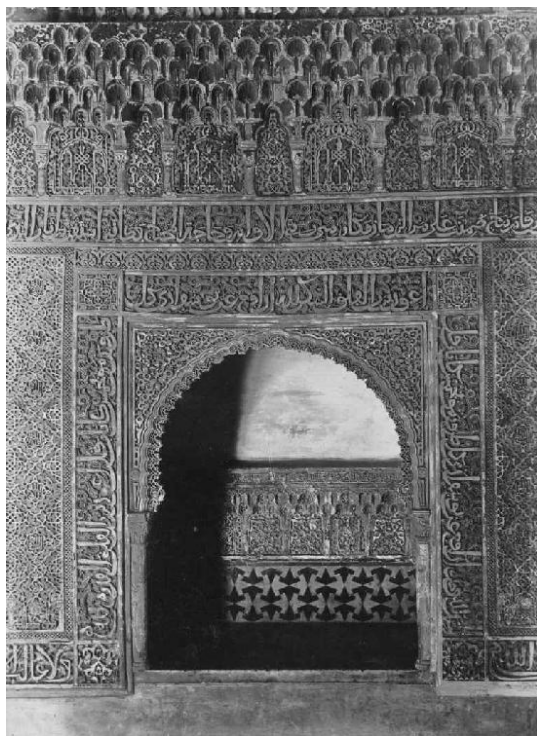


Fig. 38 : Détail d'inscription, niche dans l'entrée (« embuchero ») de la Salle des Ambassadeurs, photographie attribuée à José García Ayola (1863-1900).

étant le dixième (fig. 37-37 bis). Une autre voûte offre une iconographie plus complexe qui a donné lieu à bien des interprétations mais celle fournie par la chercheuse Jerrilyn Dodds semble à ce jour la plus satisfaisante. Elle a établi, de façon probante, des rapprochements entre l'iconographie de la voûte, où interviennent le thème de l'homme sauvage, de la fontaine d'amour, de Tristan et Yseult, etc., et une série de coffrets d'ivoires sculptés gothiques parisiens dont l'imagerie romanesque s'adressait aux cours européennes du ^{xiv}^e siècle. Peu de ces fragiles coffrets sont conservés, aucun en Espagne, mais il est assez probable que Muhammad V ait pu avoir accès à ce type d'œuvres précieuses lors de son séjour à Séville et qu'il en ait rapporté peut-être un exemplaire avec lui. Toujours est-il que le sens des images est subtilement retourné et que le Maure figurant dans cette suite de scènes devient le vainqueur en lieu et place du chevalier franc qui avait le dessus dans la série des coffrets parisiens³².

Le palais des Lions laissait un important espace au sud pour que fussent construits autour du patio de Lindaraja une série de quartiers de résidences ; ils séduisirent par la suite les souverains chrétiens, de

Charles Quint et de son épouse Isabelle de Portugal à Isabelle de Bourbon, épouse de Philippe IV, dans le premier quart du ^{xvii}e siècle. Sur le côté nord, à l'arrière de la cour des Lions, se trouvait le harem, espace réservé aux concubines du souverain musulman.

Là s'arrête le palais vieux proprement dit. Offrant une solution de continuité avec ce qui précède, s'ouvre la zone du Partal. Le nom en vient de l'altération arabe du castillan « portal » ; ce qui en demeure faisait partie d'un ensemble plus grand, partiellement démoli au ^{xviii}e siècle après la disgrâce du marquis de Mondéjar. Bien qu'amputé, il n'en demeure pas moins un des palais les plus anciens de l'Alhambra et montre déjà un certain nombre de traits de l'architecture palatiale nasride, dont la présence d'un grand bassin, le mirador et le vocabulaire architectural que nous avons déjà rencontré. Le Partal fut entrepris probablement dès la fin du ^{xiii}e siècle ; la partie conservée est attribuable au règne de Muhammad III et donc à la première décennie du ^{xiv}e siècle. Près de son bassin ont été installés au ^{xix}e siècle deux lions de pierre assis, d'époque ziride, qui avaient été réemployés par les Nasrides dans le *maristan* fondé dans l'Albaicín.

Au-delà du Partal, il faut déchiffrer patiemment quelques traces archéologiques, au sol ou dans le bâti de l'actuel *parador* et ancien couvent San Francisco pour évoquer l'ampleur des pertes. Au loin, s'étirant le long du dos de l'éperon, les tours connurent parfois des fonctions contraires à leur abord militaire. C'est notamment le cas de la tour de la Captive ; la qualité de son décor de stuc, la splendeur de ses inscriptions – dont une prodigieuse citation coranique réalisée en mosaïque de céramique –, enfin la teneur de ses poèmes la distinguent particulièrement. Cette tour-palais est datable par son programme d'inscription du règne de Yusuf I^{er}.

Les tours de la Captive et des Infantes

Le cœur de la tour de la Captive est une salle de plan carré s'ouvrant par des fenêtres sur trois côtés et par une porte sur le quatrième ; elle surplombe de 27 mètres le ravin qui sépare la Sabika du Généralife. De nombreuses allusions à la hauteur du lieu figurent d'ailleurs dans les poèmes de la tour.

Au-dessus d'un lambris de zelliges, les inscriptions forment des compositions étirées en bandeaux et réparties autour des angles de la pièce, telles les pages d'un manuscrit ouvert. Les inscriptions sont toutes tirées du *diwan* (recueil poétique) d'Ibn al-Jayyab. Un texte en koufique*, aux hampes tressées, occupe le cartouche de titre comme dans un manuscrit coranique. De prime abord, le koufique*, sur un fond dense de palmettes retravaillées comme une dentelle, semble figurer le registre principal, celui qui porte le sens. Or il ne s'agit que de la répétition de simples formules eulogiques ; tout autour, court un

bandeau d'inscription « secondaire », en cursif, à une échelle réduite. C'est le poème, texte principal, qui est ainsi traité marginalement ainsi qu'une glose dans un manuscrit. C'est une première bizarrerie.

Les vers d'Ibn al-Jayyab allient dans les mêmes métaphores les termes de l'art poétique et de la technique ornementale et convoquent d'abondance les références au décor de la tour et de son mirador. Ce « parterre de signes » et de mots redouble en les commentant l'effet esthétique des stucs de la tour, et au-delà de toute l'Alhambra.

Le détail de la disposition du texte est aussi étrange : les vers ne cernent pas linéairement la pièce et les lire oblige à la traverser de part en part plusieurs fois. Le poème suit en effet un modèle purement andalou, celui des *muwashshah*, composition aux rimes entrecroisées ; la disposition des vers sur les murs matérialise cet entrelacement. Chaque vers est attaché à un autre, et l'entrecroisement des fils³³ du poème est renforcé par le recours systématique aux enjambements d'un vers à l'autre, ce que dit explicitement le vers *nâdhara kul shaklu shaklahu fî nisbatihî* que l'on peut traduire par : « Chaque rime regarde sa rime en proportion³⁴. » Le vers commente ainsi la disposition du poème sur les murs, signe indubitable de l'élaboration complexe de la poésie architecturale, scénographique, de la tour de la Captive. Le contenu des inscriptions poétiques souligne la consubstantialité de l'écriture et de l'ornement. Il apparaît que les vers d'Ibn al-Jayyab ont été commandés pour l'endroit, écrits et pensés dans leur mise en scène finale. Ils ne se contentent pas de décrire le mirador mais l'enchâssent dans des métaphores poétiques où se mêlent l'écrit et le végétal, tous les deux pareillement pensés, variation d'une même médiation esthétique. Il est clair qu'Ibn al-Jayyab n'a pu composer ses poèmes sans envisager la disposition spatiale, sorte de rébus monumental, de ses vers³⁵. « On a rarement poussé aussi loin que dans les finistères occidentaux du monde islamique au XIV^e siècle cette étroite parenté de développement, ce parallélisme musical, harmonique, temporel entre l'ornement et l'écriture³⁶. »

Enfin, la tour des Infantes est la seconde de ces tours-palais, destinées à offrir une villégiature hors des murs du palais vieux, et peut-être le dernier des chantiers importants conduit sous le règne d'un souverain nasride. Elle reprend, au temps de Muhammad VII (1392-1408), en les épuisant, les formules poético-architecturales des palais nasrides et de la tour de la Captive. C'est aussi la dernière œuvre de panégyriste architectural d'Ibn Zamrak qui fut exécuté sur l'ordre du même Muhammad VII.

Un lieu réenchanté

En 1526, Isabelle de Portugal et Charles Quint, qui viennent de se marier à Séville, sont à Grenade. Ils s'installent à l'Alhambra, dans le vieux palais. Avec eux les modèles idéaux de la Renaissance vont dialoguer plus que se confronter avec l'*alcazar* nasride. Le décor y sera de style renaissant et *mudejar*, c'est-à-dire mêlé d'éléments de style islamique. Au chantier contribuèrent à la fois Pedro de Machuca, architecte novateur auquel on doit le palais neuf de Charles Quint et, par exemple, Francisco de Las Maderas, fils de musulman, converti, concepteur de la maçonnerie, de la charpente et du décor mudéjar. La Renaissance est alors à pleine maturité et trouve un nouveau souffle sous l'impulsion des grands dont on imite la *maniera* : Léonard, Michel-Ange et Raphaël ; à Rome, on vient de découvrir les peintures de la *Domus Aurea* de Néron, enfouie sous terre, d'où le nom de « grotesques » (de l'italien *grotto*, grotte) qu'il leur est attaché ; elles inspirent immédiatement à Raphaël le décor des loges vaticanes auquel il travaille alors. Les grotesques sont nés, dont la postérité sera immense en Europe.

C'est à l'Alhambra qu'on conserve les premiers décors de « grotesques » en terre espagnole, dans la tour de l'Estufa, une ancienne tour de Yusuf I^{er} modifiée³⁷. Cette tour est plus connue sous le nom, qu'elle ne prend qu'au xviii^e siècle, de « Peinador de la Reina ». Le terme d'*Estufa* lui vient de l'italien *stufa* et fait référence au système de « bain avec chauffage³⁸ ». La tour retrouve, tout naturellement, l'usage du mirador ouvrant sur le paysage et adapte donc avec une parfaite facilité le concept et la forme de la loggia italienne à l'architecture grenadine ; au sommet de la vieille tour arabe, six à sept années de travail ont permis d'élaborer un riche décor de grotesques – pour certains attribués à Pedro Machuca – qui ornent la loggia. Malheureusement les rigueurs du climat ont entraîné la disparition de beaucoup de fresques ; les grotesques s'y entremêlaient aux thèmes chrétiens des vertus : Foi, Espérance, Charité, Justice, Force et Tempérance, dans l'intrados des arcs. Oiseaux, *putti*, miroirs, mascarons, guirlandes inspirées de Raphaël complétaient l'ensemble. La loggia a été depuis vitrée afin de préserver ce qui demeure de son décor. Un plafond de bois à poutres et caissons accueille encore des ornements où les allusions au feu et à l'eau, en accord avec la fonction du lieu, ne manquent pas.

Les travaux des nouveaux appartements se déroulent de 1528 à

1539 dans la zone autour du patio de Lindaraja, à l'arrière du palais des Lions, du côté de l'à-pic, afin de profiter du paysage. Ils s'étendent à six pièces dont le décor est achevé en 1539 ; trois sont destinées à l'empereur, trois à son épouse. Les travaux ne se résument pas en l'ajout d'un décor d'un style nouveau. Ils entraînent de profondes modifications des circulations et donc du plan attribué à Luis de Vega (1528) ; un couloir relie les espaces à la cour des Lions. La salle de travail de l'empereur, pièce la plus vaste, s'ouvre sur le jardin. Pour combattre le froid des hivers grenadins, une grande cheminée, œuvre de Diego de Siloé, est installée tandis que son plafond *artesonado*, probablement l'œuvre de Machuca, s'inspire de modèles italiens. Partout règne l'idiome visuel de l'empereur, devise et colonnes d'Hercule, initiales K(arolus) et Y(sabel) du couple impérial. Enfin s'y ajoute la devise à l'antique *Imperator Caesar Karolus V Hispaniarum rex semper Augustus Pius Felix Invictissimus*. De place en place, des peintures et des éléments ornementaux au contenu historique et allégorique enrichissent le décor : scènes de la prise de Tunis (1534-1535) ; histoire de Phaéton, réclamant le char d'Apollon, tombant, pleuré par les Héliades, puis par les Naiades, etc. ; tout homme cultivé en ce siècle se doit d'avoir lu *Les Métamorphoses* d'Ovide, source inépuisable d'inspiration artistique.

Le décor ne manque pas non plus, dans les petits espaces de ce palais intime, de faire publicité de la grandeur de l'empereur et de l'étendue de sa domination : dans la chambre du souverain, l'imposante cheminée, attribuée à Machuca, porte un globe figurant les possessions espagnoles et portugaises – Europe, Amérique, Afrique et Asie –, un aigle bicéphale impérial et partout des thèmes marins, d'inspiration plus portugaise, probable allusion à l'impératrice. Les motifs végétaux mêmes se font l'écho de l'empire de Charles Quint tel le maïs qui apparaît dans les décors, venu d'Amérique et offert au pape.

La salle des Fruits, cabinet du à l'Italien Giulio Achille qui y travaille à partir de 1537, s'ouvre sur le jardin et le patio de la Reja au centre duquel se trouve la vasque nasride que l'on voyait depuis le mirador de Lindaraja en surplomb. Ce cabinet servait probablement à la collation prise en privé par l'empereur. Le lieu lui était plus exclusivement destiné ; l'étiquette bourguignonne exigeant la séparation du roi et de la reine, cette dernière avait ses appartements dans le *cuarto dorado* et le *mechuar* qui fut alors percé de fenêtres et vitré. Ce n'est qu'après le décès d'Isabelle de Portugal, en 1539 à Tolède, des suites d'un accouchement, que le décor du *mechuar* fut modifié pour s'accorder à une destination officielle et masculine : entre 1540 et 1542, y prennent place les armes, devises et emblèmes de Charles Quint et des Mendoza.

Il est incontestable que Charles Quint et sa jeune épouse aimèrent l'Alhambra, notamment le palais vieux, et Grenade ; Isabelle de Portugal fut enterrée à la chapelle royale de Grenade en 1539. Les choix de restauration du palais, longtemps, ne rendirent pas justice à ce goût indubitable des empereurs ; en 1929, Leopoldo Torres Balbás (1888-1960), architecte alors en charge de l'Alhambra, dérestaure le *cuarto Dorado*, non sans créer des dommages dans les aménagements impériaux du ^{xvi}^e siècle, en détruisant le quart, notamment les plafonds, pour y substituer, à plus faible hauteur, des pastiches de style nasride ; il fit recouvrir le sol à décor d'étoiles du ^{xvi}^e siècle par une imitation du ^{xx}^e siècle dans le goût nasride³⁹.

La construction d'un palais de la Renaissance : la massivité contre la grâce ?

Le magnifique palais de Charles Quint, adossé au palais de Comares, a souffert deux siècles durant d'un mauvais procès. Le plus grandiose monument d'architecture profane de la Renaissance en Espagne n'a pas reçu l'attention qu'il mérite et souffre encore de la malédiction de sa proximité avec le palais nasride. On prétendit l'accuser de sa puissance, de sa massivité opposée à la grâce, à la fragilité de l'Alhambra. Tel un ogre, il aurait dévoré une partie de l'*alcázar* nasride. La légende connaît deux formes : une de ses versions accuse Charles Quint d'avoir dérobé les pierres de l'Alhambra pour construire son palais, vandalisme arrêté par un incendie. En fait d'incendie, il s'agit de l'explosion d'une poudrière qui affecta en 1590 non pas le palais neuf mais le palais vieux. L'autre version de la légende a la vie plus dure : l'édification du palais de Charles Quint aurait entraîné la destruction d'une grande partie de l'*alcázar*, soit, pour certains, la réplique en miroir du patio des Lions, suivant une règle de symétrie chère à l'architecture classique européenne ; pour d'autres, celle d'une façade de la cour des Myrtes. Ce thème, apparu au ^{xviii}^e siècle, se retrouve à l'envi dans les guides pour le grand public, et encore en 1988 chez Emilio García Gómez dans la réédition de son ouvrage *Foco de Antigua luz sobre la Alhambra*. On en trouve un plan « restitué », de Juan de Hermosilla, académicien de San Fernando, dans l'œuvre commandée par l'Académie royale des Beaux-arts de San Fernando. Owen Jones, parlant de l'Alhambra, affirme que « Charles Quint a sans doute détruit une part du palais aussi importante que celle qui reste » et que c'est ainsi à lui qu'est imputable le défaut de grandeur de l'*alcázar* nasride⁴⁰. En fait, on l'a vu, les travaux de construction du palais neuf ne modifièrent que très marginalement le palais vieux, remettant au contraire au jour les restes de la *rawda*, et créant entre les deux édifices une élégante jonction par la façade sud de la cour des Myrtes sur laquelle le palais neuf s'ouvre par une loggia, étage ajouté

au-dessus du portique nasride existant.

Signe du dédain pour son propre génie architectural, l'Espagne avait oublié au ^{xvii}^e siècle le nom de l'architecte ; on attribuait ainsi le palais à Berruguete plutôt qu'à Pedro de Machuca ; le nom de ce dernier ne ressurgit qu'à partir de 1760, non sans que la paternité de l'édifice soit donnée à Diego de Siloé, encore par Gómez Moreno lui-même ! On invita même le grand architecte maniériste italien Giulio Romano (1499-1546) au festin d'autorité autour de ce monument délaissé⁴¹. L'italianité de l'auteur était le signe que l'édifice méritait tout de même quelque estime.

Il est incontestable qu'un sort contraire s'acharna sur le palais, projet ambitieux de Charles Quint. Les travaux furent entrepris dès 1527 sous la conduite de Pedro de Machuca, Tolédan, qui se forma auprès de Michel-Ange en Italie. En 1550, lorsque Machuca mourut, les façades étaient achevées, à l'exception de celle de l'ouest. Les travaux se poursuivirent jusqu'en 1568, date à laquelle le soulèvement des Morisques en commanda l'arrêt pour quinze ans. En 1580, le grand architecte Juan de Herrera fournit pour le palais les dessins des toitures en charpente recouvertes de plomb ; cependant, encore en 1635, alors que l'on travaillait toujours au palais, son étage demeurait sans couverture. En 1730, le prince héritier, futur Ferdinand VI, se promit de terminer le palais de Charles Quint qu'il admirait. Mais, en 1759, il mourut sans avoir atteint son but. Il fallut attendre 1931 pour que le plus bel édifice palatial de la Renaissance en Espagne reçût enfin un toit sous la direction de L. Torrès Balbás. Le palais venait d'être intégré au *Patronato de la Alhambra*, la direction générale créée en 1925⁴².

Autour du projet de Charles Quint, les hypothèses furent nombreuses et contradictoires : s'agissait-il d'une réponse aux Nasrides ? D'une villégiature retirée du monde comme une annonce de l'Escorial ? Ou du palais d'un empereur qui entendait faire de Grenade sa capitale ? C'est à ce dernier parti que nous acquiesçons. On l'a vu, Charles Quint n'entendait pas construire « contre l'Alhambra » ; il avait investi, visiblement avec plaisir, le palais vieux qui pouvait lui offrir un refuge intime. Le projet de construction d'un palais neuf est parfaitement contemporain de la nouvelle orientation qu'il impulse au chantier de la cathédrale et de son projet de la transformer en panthéon impérial. Il donne alors les signes clairs et multiples du destin de capitale qu'il choisit pour Grenade : installation de la Chancellerie, travaux de la cathédrale et du panthéon royal ; rédaction d'un testament qui fait de Grenade le lieu de sa sépulture. Son épouse Isabelle de Portugal l'y précède en 1539. Ce n'est que tardivement, ayant abdiqué, qu'il envisage sa retraite dans un monastère, à Celanova (Galice) d'abord, avant que ses graves rhumatismes ne

l'amènent au climat plus sec de Yuste en Castille. C'est seulement en 1554 qu'il altère son testament et modifie le lieu de son inhumation.

Le palais de Charles Quint est un remarquable exemple d'architecture renaissante par son vocabulaire architectural déjà maniériste (fig. 39). L'emploi de deux ordres superposés, ionique au niveau inférieur et corinthien à l'étage, sur de hauts piédestaux pour la travée d'accès, et la savante alternance des pleins et des vides concourent, avec le riche programme sculpté, à l'expressivité des façades. Elles retrouvent en outre le ton de la forteresse par l'emploi d'un bossage rustique à l'épannelage volontairement rude, irrégulier et piqueté. Le plan est d'une simple et rationnelle géométrie, carré accueillant une cour circulaire. C'est pareillement autour d'une cour ronde à portique que l'architecte et théoricien italien Vignole imaginera le palais de Caprarola pour les Farnèse en 1547. Cette conception géométrique relevait d'un idéal élaboré par Léonard de Vinci, par Bramante, bientôt reprise par les architectes maniéristes dont Giulio Romano au palais du Te à Mantoue⁴³.



Fig. 39 : Pedro de Machuca, façade du palais de Charles Quint.

Pour sa capitale, Charles Quint voulait un palais qui dise un ordre nouveau, rationnel et romain. Le programme iconographique de ses façades l'indique clairement. Il n'exprime pas dans son entièreté les ambitions de Charles Quint car son exécution s'étira sur une longue période et connut bien des modifications. Le projet initial, d'inspiration mythologique, fut confié à l'Italien Niccolò da Corte en 1548-1549⁴⁴. Il y travailla jusqu'en 1551 et mourut à Grenade en janvier 1552. On lui doit, sur la façade méridionale, le cycle de Neptune, tiré de Virgile. Le cycle marin exalte à la fois les victoires

maritimes de Charles Quint – dont celle de Tunis – et le mariage avec Isabelle de Portugal, notamment à travers le relief des noces de Neptune et Amphitrite. Neptune est la métaphore de la souveraineté impériale de Charles Quint sur la mer. La domination de la mer après la conquête de Tunis efface-t-elle sur ces reliefs le désastre d'Alger en 1541 ? L'abondance du motif des palmes du triomphe tend à le laisser penser.

La présence de Jason fait allusion à la Toison d'or, ordre créé par la maison de Bourgogne, en rappel de l'ascendance de Charles Quint. Le cycle dédié à Hercule exalte l'Espagne auquel le héros est lié, et Charles Quint fait usage dans son emblématique des colonnes d'Hercule. L'exécution de ce cycle s'étend bien après la mort de Niccolò da Corte ; il est en grande partie l'œuvre d'Ocampo (1550-1622) qui signa en 1591 un contrat pour l'achèvement de cet ensemble sculpté. La référence antique est présente tant par les thèmes que par le style dont la densité narrative évoque les sarcophages romains. Dans certaines zones, les reliefs souffrirent lourdement des remontées de salpêtre ; certains, totalement détruits, ne sont plus connus que par les indications qu'en donnent les sources écrites. Beaucoup, mutilés par les ravages de l'humidité dès la fin du XVI^e siècle, furent restaurés sous Philippe IV par Alonso de Mena (1624).

À l'image du déclin de l'empire, le palais souffrit gravement des ravages du temps malgré l'image propitiatoire du laurier sculpté par Niccolò da Corte : le palais impérial, comme le laurier, ne perd jamais ses feuilles. L'empereur Auguste n'avait-il pas placé un laurier devant la porte de son palais ? Le laurier est ici sculpté sur le portail : Charles Quint y est Apollon, qui cueille le laurier de Daphné. « Seuls les généraux victorieux, les poètes immortels et les empereurs régnants sont couronnés de laurier. »

L'*Alexandre le Grand chevauchant Bucéphale* fut lui aussi rongé par le salpêtre et restauré par Alonso de Mena en 1624. Philippe II s'emparait, ce faisant, du modèle d'Alexandre domptant Bucéphale à la surprise et l'admiration de son père Philippe, qui conseilla à son fils de trouver empire à sa mesure ailleurs qu'en Macédoine. De même Philippe II se devait de faire mieux que Charles Quint. Le thème prenait toute son actualité après l'annexion du Portugal à la Couronne d'Espagne en 1580 et le mariage de Philippe II avec la reine d'Angleterre Marie « la Sanglante », fille d'Henri VIII et de Catherine d'Aragon (1553-1558). La cour de l'édifice offre par son dépouillement un fort contraste avec l'extérieur du palais (fig. 40) ; il n'y règne nul décor, l'ordre n'y est qu'architectural. Ses portiques superposent l'ordre dorique – en bas – à l'ordre ionique. Entre intérieur et extérieur, on retrouve donc les trois ordres dans leur

progression classique, du plus austère, du plus viril au plus orné : dorique, ionique et corinthien. Triglyphes et métopes – chargés alternativement de bucranes et de boucliers (*clipeus*) à l'étage inférieur, d'oves à l'étage supérieur – sont les seuls ornements qui rehaussent l'austère grandeur de ce microcosme architectural, qui lui aussi, à sa manière, rationnelle, parle au ciel.

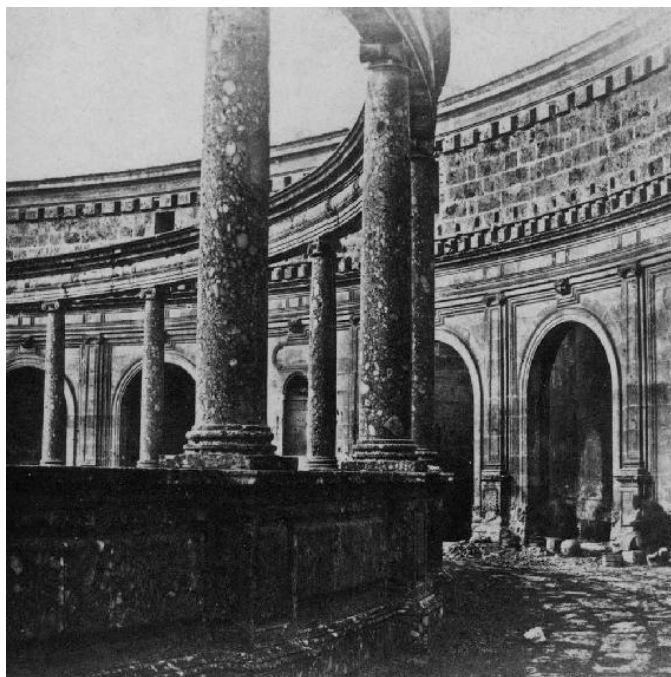


Fig. 40 : Cour du palais de Charles Quint, photographie Gaudin Frères Éditeurs, 1857.

Mal compris, peu apprécié, le palais renaissant de Charles Quint fut enfin sauvé par la création du *Patronato de la Alhambra* et l'installation en ces lieux d'un musée. C'est en ses murs que la direction de l'Alhambra veille sur l'ensemble des édifices qui lui sont confiés ; le palais de Charles Quint, enfin respecté, a pris doucement sa revanche sur l'*alcazar* des souverains nasrides. Il est temps maintenant de l'envisager pour ce qu'il est : un monument majeur de la Renaissance en Espagne et en Europe. Cette réhabilitation n'exige pas de se ranger, de façon tranchée, au jugement sans concession de Custine sur l'Alhambra qui estimait que « l'architecture arabe [...] n'est qu'un caprice, un caprice plein de grâce et d'originalité [...], mais qui ne s'élève à rien de vaste, de sublime, de fécond⁴⁵ ».

L'Alhambra réinventée

Produit d'une histoire heurtée, d'une relecture devenue l'affaire de

la conscience européenne au XVIII^e siècle, l'Alhambra n'a pas achevé sa mutation. Le nom même de l'Alhambra a fini par embrasser dans ses murs rouges *alcazaba* et *alcazar* nasrides, palais renaissant de Charles Quint, tours, monastères, églises, ruines, jardins et même – splendide excroissance – le Généralife (fig. 41).

Le dernier lieu de plaisance, le plus fameux aussi, à quelques encablures de l'*alcazar* des Nasrides, est le petit palais du Généralife, déformation de l'arabe *jannat al-'arif* (le jardin de l'architecte). Le nom est intéressant et dit le renversement entre architecture et nature ; ici les jardins dominent. Le Généralife est établi en dehors de la Sabika, de l'autre côté d'un étroit vallon ; on y accède par un pont établi à l'extrémité de l'éperon opposé à l'*alcazaba*. Cette *munya*, résidence de plaisance champêtre liée à une exploitation agricole, est la résurgence d'un dispositif connu en Espagne sous le règne des souverains omeyyades (756-1031). Ces sortes de *villas* sont contemporaines de l'apogée urbaine d'Al-Andalus au X^e siècle. Le modèle n'était sans doute pas absent de l'esprit de son fondateur, Muhammad II (1273-1302) qui établit également dans sa proximité immédiate des zones de culture et d'élevage.



Fig. 41 : « Généralife », photographie attribuée à José García Ayola (1863-1900).

L'ensemble, tel qu'il se présente à nos yeux, est plus réduit que la construction primitive. Tourné vers la ville, sur la même ligne de front

que l'Alhambra, se trouvait à l'est du Généralife, dans le prolongement du pavillon nord toujours debout, un autre pavillon de plan barlong surmonté d'un mirador. Il a disparu. Plus à l'est encore est conservé un des dispositifs d'ingénierie de l'eau les plus poétiques de l'Alhambra ; scandé par trois paliers, il associe un escalier à une rampe creusée qui sert de chemin au flot dévalant la pente. L'ensemble reliait probablement le pavillon est, disparu, à un oratoire détruit, situé plus haut. Le Généralife se distingue par son *patio de la acequia*, long et étroit jardin (48,7 mètres sur 12,8 de large), organisé autour de deux canaux se croisant au centre du jardin. De part et d'autre de cette croisée, les parterres étaient profondément enfoncés sous le niveau des canaux de manière que, comme dans un classique jardin islamique, le promeneur marche à la hauteur des frondaisons des arbres fruitiers qui y étaient plantés. C'était le système employé dans les jardins omeyyades, mais aussi au ^{xvi}^e siècle en Iran (on peut songer à la maison du gouverneur de Nayin en plein Iran central) ou en Inde (c'est le cas des jardins de la tombe du sultan moghol Humayun à Delhi).

La structure en croix a été conservée mais le niveau des parterres s'est élevé jusqu'à hauteur des canaux ; aujourd'hui le croisement des jets d'eau forme de mouvants arceaux, pleins de charme et de pittoresque. Les parterres gazonnés et fleuris affleurent et ont remplacé la cime des arbres. Mais cette image des jardins d'Espagne est indissociable de notre Alhambra qui se moque d'un souci puriste de « vérité historique ». L'Alhambra est autant un produit de la période nasride et des travaux successifs que de son aménagement sous le règne des Rois catholiques – qui penserait que la silhouette du couvent de San Francisco n'en est pas partie intégrante ? –, de son abandon qui la transforma en partie en ruine, en fit un objet exemplaire du romantisme européen et enfin de son réinvestissement à partir des années 1830.

Bien des constructions palatiales nasrides ont cédé la place à une réinvention poétique où triomphent des jardins riches en espèces végétales qui n'étaient pas présentes sur la Sabika sous les Nasrides. Ainsi les quatre vénérables cyprès qui forment une image idéale près de l'arrière de la salle des Rois menacent-ils gravement, par l'ampleur de leurs racines, la conservation du palais nasride, comme ailleurs ils abîment les bains.

Ici deux images de l'Alhambra, deux temps se heurtent et se disputent nos sensibilités. L'histoire de la restauration de l'Alhambra est à écrire. Voulons-nous le faire ? S'agit-il désormais de déparer le manteau de stuc qui couvre les murs d'une façon apparemment cohérente pour les visiteurs ? Qu'y gagnerions-nous ? Qui discerne les collages de vers aberrants dans les poèmes inscrits sur les murs ? Qui,

même parmi les experts, repère à l'œil, sans hésitation, la trace des interventions successives ? Qui sait les dater⁴⁶ ? Malgré le remarquable travail accompli par les équipes en charge du monument, il faut bien concéder que l'exploitation complète des archives et donc l'histoire exhaustive de la restauration fait défaut. En outre, l'usage de documenter avec précision les interventions de restauration est chose relativement récente. La documentation qui permettrait, si on veut l'envisager, de revenir définitivement en arrière reste à constituer pour l'Alhambra. Elle se partage entre les archives de l'Alhambra, celles encore largement inédites du palais royal – lorsque l'Alhambra était propriété de la Couronne –, et une jungle d'archives photographiques, source précieuse exploitée brillamment par l'architecte Carlos Sánchez⁴⁷.

Les opérations de réparation, que l'on hésitera souvent à qualifier de restauration, sont entreprises dès 1839, à la suite des critiques faites par les visiteurs du site sur l'état de délabrement des édifices. On nettoie la cour des Lions, les toitures et l'on commence à copier les stucs pour combler les manques. Sans en laisser cependant la trace précise. Mais bien vite, en 1846, sont formulées les premières réserves sur le degré de nettoyage et sur la méthode qui fait disparaître des détails et des inscriptions. En 1840, la reine Marie-Christine nomme architecte du site royal de l'Alhambra José Contreras, en fonction de 1840 à 1847. L'on attendait qu'il « forme un projet et établisse le degré de travaux nécessaires pour assurer la sécurité de l'édifice et restaurer ses ornements arabes⁴⁸ ». Le projet n'a cessé de se préciser depuis les années 1820 : on ne peut se résoudre plus longtemps à l'état de ruine qui plut tant aux hommes du XVIII^e siècle. Il faut sauver du péril un monument unique, et éviter le vandalisme des visiteurs qui en tous lieux gravent leur nom. Un premier livre d'or des visiteurs est ouvert à cette fin en 1829.

Des choix décisifs sont faits : on privilégiera les « ornements arabes » aux dépens mêmes des ajouts renaissants. La voie était ouverte à l'altération des travaux commandités par Charles Quint. Il est vrai qu'en 1840 les urgences étaient pressantes : la loggia du *Peinador de la Reina* était extrêmement détériorée et, comme le portique sud de la cour des Myrtes, menaçait ruine. En 1839-1840, José Contreras intervint, introduisant à l'étage du portique un barriérage métallique aussitôt critiqué. En 1846, des travaux sur le plafond de la salle de la Barca créèrent des désordres tels que le portique nord fragilisé dut être étayé, ce dont témoignent des photographies de 1855 à 1861. À cette date, une photographie du Français Louis Masson, établi à Grenade, montre les modifications profondes apportées par Rafael Contreras, fils et successeur de son père depuis 1847. Il fait boucher les fenêtres qui avaient été percées

dans le mur du portique nord et fait donc compléter, sans se soucier de la correction du texte, l'inscription d'Ibn Zamrak. Ses ajouts, aux alentours de 1859-1861, tendent à orientaliser l'Alhambra. Il introduit des traits « pittoresques » : ligne de créneaux, petites tours d'angle, modification des pentes de toit et introduction des motifs de chevrons sur la coupole qu'il établit, sans raison aucune, sur le toit du portique nord. Il ne tardera pas à déguiser de ces motifs en chevrons les coupolettes de tuiles de la cour des Lions. Cette invention ne sera éliminée que par Leopoldo Torres-Balbás en 1933-1934⁴⁹.

Malheureusement les deux petites tours et le mur bahut qui les unit, à l'arrière et au-dessus du portique nord de la cour des Myrtes, sont demeurés. Cela est d'autant plus étonnant qu'en septembre 1890 un violent incendie fit disparaître une partie du plafond de la salle de la Barca, celui du portique nord tout entier et les deux tours à créneaux. Elles furent reconstruites ! Le toit cependant perdit son décor de zigzag jusqu'à ce qu'on le rétablît sur la pente du toit mais non sur la coupole en 1902. Ce souci de conservation de l'interprétation s'explique sans doute par le nom de l'architecte en charge de la reconstruction après l'incendie : Mariano Contreras, troisième génération, architecte de l'Alhambra jusqu'en 1907. De 1907 à 1923, Modesto Mendoza lui succéda puis céda sa place à Leopoldo Torres-Balbás qui laisse un nom important dans l'histoire de l'Alhambra. Malgré quelques erreurs, il est incontestable qu'il introduisit des critères scientifiques de restauration de l'édifice qu'il prit en charge, nous l'avons vu, dans son ensemble, se souciant enfin de mettre à l'abri le palais de Charles Quint. Son œuvre fut brutalement interrompue par la guerre civile mais il a laissé de nombreux ouvrages et un précieux journal de ces travaux, documentant enfin son action et permettant d'ouvrir la question d'une dérestauration raisonnable et argumentée⁵⁰. Cette réflexion pourrait s'étendre au-delà du cas de la cour des Myrtes et couvrir bien des pages.

Ainsi, les jardins de l'Alhambra n'ont plus grand-chose à voir désormais avec ce que les hommes du ^{xiv}^e et du ^{xv}^e siècle eurent sous les yeux. Gardons-nous de la tentation de revenir à une lecture qui procéderait par effacement et voudrait nous restituer une Alhambra qui n'est pas la nôtre. Car enfin, il est incontestable que l'Alhambra est aussi un grand monument de la sensibilité du ^{xix}^e siècle et de la première moitié du ^{xx}^e siècle. Le négliger fait courir un risque plus considérable encore à ce patrimoine hors norme que les racines des vieux cyprès qui, pour des raisons de sauvegarde, devront céder la place. Devant nous s'ouvre surtout un vaste champ de réflexion : celui de l'avenir de l'Alhambra et de son sens historique dans le monde en devenir.

Chapitre VI

Grenade romantique, les retrouvailles de l'Europe et des Maures

« Que doit-on à l'Espagne ? Et depuis deux siècles, depuis quatre, depuis dix, qu'a-t-elle fait pour l'Europe ? » Cette question brutale, posée par Masson de Morvilliers (1740-1789), obscur géographe des Lumières et collaborateur de la *Grande Encyclopédie*¹ touche au cœur de l'histoire espagnole. Qu'a-t-elle fait pour l'Europe ? On avait cru comprendre qu'elle avait vaincu le péril maure et contenu l'hérésie protestante partout dans le monde et qu'elle en tirait quelques arguments de fierté et quelques titres à la gratitude de la catholicité. Des Philippines au Danemark, des Indes à la Hongrie, des milliers d'*hidalgos* ont, pendant deux siècles, sacrifié leur vie et manqué leur fortune pour la cause de l'Église et le souci de leur gloire. Don Quichotte et Cervantès, la créature et l'auteur, le fou et le manchot, d'une main perdue à la glorieuse victoire de Lépante sur les Turcs (1571), résument en deux noms l'exaltation et la misère également fiévreuses de l'Espagne épique et folle du Siècle d'or.

Mais à la fin du XVIII^e siècle, ces temps n'ont plus cours. La raison a dissipé la folie, et ce qui était mérite est désormais tenu pour vice. Il n'est pas un atome de l'histoire de l'Espagne depuis qu'elle existe qui mérite grâce.

Le monde des idées où nous vivons encore émerge dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. L'Espagne, les Maures, Grenade et l'Alhambra y prennent la place qu'ils ne quitteront plus guère jusqu'à nos jours. Elle leur est fixée par trois fils historiques qui se croisent dans les dernières décennies du XVIII^e et les premières du XIX^e siècle : la victoire des Lumières, qui donne naissance au mythe andalou à travers la condamnation de l'Espagne ; la Révolution française et l'angoisse de la perte d'un vieux monde ; enfin la naissance d'une histoire, et d'abord d'une histoire de l'art, universelles.

Masson de Morvilliers, dans sa rudesse, souligne le premier aspect, que Salvador de Madariaga nommera beaucoup plus tard la « légende noire » de l'Espagne². Encore faut-il préciser que cette « légende noire », qui cloue l'Espagne au pilori des nations civilisées³, est l'envers de la « légende blanche » de l'Europe du Nord victorieuse. Victoire politique et militaire d'abord : tout au long du XVII^e siècle, l'Europe catholique majoritaire a tenté sans succès d'imposer son hégémonie sur le continent. L'Espagne s'y est d'abord employée (1618-1648) contre les puissances protestantes, mais aussi contre la France, à laquelle elle cède le premier rang après 1650. Mais Louis XIV (1661-1715) ne fera guère mieux que son cousin de Madrid. Entre 1702 et 1713, la guerre de Succession d'Espagne aboutit à l'union dynastique des deux grandes monarchies catholiques, mais aussi à la victoire incontestable de l'Angleterre et de la Hollande⁴. Une victoire qui va au-delà des batailles gagnées et des avantages acquis. Le siècle qui s'ouvre verra en effet dans le succès des pays protestants l'effet de leurs vertus plus que de leur puissance : un gouvernement royal tempéré par les représentants des peuples, une religion dominante mais tolérante, la liberté de critiquer et de penser, la gestion sage et utile des grandes richesses accumulées dans les entreprises d'outre-mer, le recul de la pauvreté la plus choquante⁵, enfin et surtout peut-être, une activité et une avance scientifiques qui ne se démentiront plus jusqu'à nos jours. C'est la théorie de la gravitation universelle d'un Anglais, Isaac Newton, qui rend compte en 1687 pour la première fois du monde physique dans sa totalité homogène et dans sa structure – et sans doute est-ce le plus grand bond dans la connaissance de l'univers depuis les Grecs⁶.

À l'exact inverse, l'Espagne figure tout ce que la vertu nouvelle réprouve : une monarchie absolue et souvent diminuée par les insuffisances du roi, le fanatisme d'une religion unique défendue par les méthodes policières et la chape de plomb du secret de l'Inquisition, l'interdiction de penser ou d'écrire librement, un empire d'Amérique autrefois riche, mais ravagé par une exploitation inhumaine et inefficace, des pauvres et des mendiants partout, choyés par une pratique d'assistance surannée ; enfin, et par une conséquence logique du carcan religieux posé par l'Inquisition sur la pensée, une totale nullité scientifique. Parmi tous les royaumes d'Europe, l'Espagne presque seule n'a guère apporté de contribution à la révolution scientifique du XVII^e siècle. Au total, le pays, vide de savants, n'est riche, à l'exact inverse de la Hollande, que de ses pauvres et de ses

bandits.

Grenade tire progressivement de cette condamnation globale un avantage paradoxal. Dans le procès de l'Espagne, les pièces à charge les plus souvent citées sont en effet l'expulsion des Morisques et le saccage de l'Amérique. Voici comment le Chevalier de Jaucourt résume, dans l'*Encyclopédie*, l'histoire du pays depuis Philippe III (1609-1621) :

Sous Philippe III, la grandeur espagnole ne fut qu'un vaste corps sans substance, qui avait plus de réputation que de force. Ce prince [...] ternit son règne par la superstition, ce vice des âmes faibles, par les nombreuses colonies qu'il fit transférer au Nouveau Monde et en chassant de ses États près de huit cent mille Maures, tandis qu'il aurait dû au contraire le peupler d'un pareil nombre de sujets⁷. Il finit ses jours en 1621.

Philippe IV, héritier de la faiblesse de son père, perdit le Portugal par négligence, le Roussillon par la faiblesse de ses armes et la Catalogne par l'abus du despotisme ; il mourut en 1665.

Enfin l'Inquisition, les moines et la fierté oisive de ses habitants ont fait passer en d'autres mains les richesses du Nouveau Monde. Ainsi ce beau royaume, qui imprima jadis tant de terreur à l'Europe, est tombé par gradation dans une décadence dont il aura de la peine à se relever.

Peu puissant au dehors, pauvre et faible au-dedans, nulle industrie ne seconde encore dans ces climats heureux les présents de la nature [...]. Les autres peuples font sous leurs yeux le commerce de leur monarchie ; et c'est vraisemblablement un bonheur pour l'Europe que le Mexique, le Pérou et le Chili soient possédés par une nation paresseuse⁸.

L'histoire de l'Espagne commence avec Ferdinand et avec l'ambition européenne de la nouvelle monarchie espagnole, gagnée à Grenade, puis dans le projet grandiloquent d'empire universel de Charles Quint. Les Arabes n'entrent pour rien dans un récit de « terreur » et de « décadence » pour reprendre les termes de Jaucourt, sinon pour souligner les erreurs d'un gouvernement incapable que son fanatisme a privé de plusieurs centaines de milliers de sujets morisques⁹. Plus ironiquement mordante encore, la plume anonyme qui rédige le très court article « Morisques » :

Le roi Philippe III a trouvé le moyen d'appauvrir ses États et de les dépeupler à jamais en chassant tous les Morisques qui s'y trouvèrent en 1610. Il en sortit plus de 900 000 qui se retirèrent en Afrique. On ne saurait frapper plus grands coups d'État en politique pour se ruiner sans ressource.

Mais le thème est le même. Les Maures n'intéressent guère que sous l'aspect des Morisques expulsés, parce qu'ils apportent la preuve des effets d'un mauvais gouvernement. Leur histoire se limite à ce rôle de pièce à conviction. C'est l'Espagne qu'il importe de condamner, ses victimes ne méritent pas encore la plainte du lecteur. Les Morisques,

dont on dit à peine qu'ils sont musulmans ou qu'ils viennent de l'Islam, sont pris dans un réseau d'arguments où ils côtoient les Indiens d'Amérique, les protestants de France, les esclaves noirs et les peuples des métropoles qu'on déporte aux Amériques. Ils s'y trouvent à la jonction de la condamnation du fanatisme – qui interdit la diversité des croyances – et de la dépopulation, du recul de l'espèce et de son bonheur, qu'entraînent inévitablement le projet insensé des empires et les déportations de peuples sur des continents lointains. L'Espagne conjugue les deux vices, l'intolérance et la démesure impériale. Elle est donc le plus grand coupable de l'histoire humaine. Voici ce qu'en dit Damilaville, dans l'article « Population » de l'*Encyclopédie* :

Ces nations [les Grecs et les Romains] se fortifiaient en souffrant parmi elles toutes sortes de cultes. Lorsqu'on voulut à Rome les réduire à un seul, la puissance des Romains fut détruite¹⁰. Cet exemple s'est répété trop souvent. Quelques contrées de l'Europe ne répareront peut-être jamais les pertes que l'une a faites avec l'expulsion des Maures et l'autre par la révocation d'un édit¹¹.

[Charles Quint] fit du Nouveau Monde un désert. Tandis qu'il conquérissait tant de nations au loin, qu'on les exterminait par des cruautés dont le récit saisit d'horreur, la sienne [l'Espagne] se dépeuplait, ses provinces se soulevaient et le démembrement de son empire se préparait. L'Espagne s'épuisa d'hommes ensuite pour repeupler l'Amérique et les Indes qui ne le seront jamais [repeuplées] et qu'elle avait dévastées. Il n'est pas nécessaire de pousser plus loin ces remarques pour prouver que l'esprit des grandes monarchies est contraire à la grande population¹².

Il ne faut songer à avoir des colonies que quand on a trop de peuple et pas assez d'espace [...]. Quels avantages a-t-on tirés pour la population de l'Amérique du nombre prodigieux de nègres qu'on y transporte depuis l'Afrique ? Ils périssent tous [...]. Encore une fois, quels efforts les Espagnols n'ont-ils pas faits pour repeupler les Indes et l'Amérique qu'ils ont rendues des déserts ? Ces contrées le sont encore et l'Espagne elle-même l'est devenue : ses peuples vont tirer pour nous l'or du fond des mines, et ils y meurent. Plus la masse de l'or sera considérable en Europe, plus l'Espagne sera déserte¹³.

La condamnation de l'Espagne est sans appel, l'exaltation des Maures, qui en est le corollaire, manque encore. Une génération plus tard à peine, ce manque est comblé¹⁴. Le chevalier de Florian, né Languedocien de mère espagnole, auteur de fables prisées, publie en 1791 un récit romancé des amours du grand capitaine castillan des guerres d'Italie, Gonzalve de Cordoue, et de Zuléma, fille de Muley Hacen, avant-dernier roi de Grenade avant l'indigne Boabdil. Ce conte s'inspire étroitement, l'auteur l'avoue, des *Guerres de Grenade*, de Ginés Pérez de Hita, qu'il sait lire en espagnol. Mais le texte est précédé d'une longue introduction sur l'histoire des Arabes en Espagne qui en présente un résumé plus complet et plus fidèle que ne le sont

les contributions de l'*Encyclopédie*¹⁵. Les premiers mots en sont presque hésitants :

Les Maures d'Espagne sont célèbres et leur histoire est mal connue. Leur nom rappelle la galanterie, la politesse, les beaux-arts ; et les fragments de leurs annales épars dans les écrivains arabes et espagnols n'offrent que des rois égorgés, des divisions, des guerres civiles, des combats éternels avec leurs voisins¹⁶.

Ces réticences rendent compte de la complexité de la naissance du mythe andalou. La condamnation de l'Espagne réhabilite les Maures, les vieilles romances maurophiles espagnoles enivrent le lecteur du parfum des jardins d'Espagne, mais paradoxalement, les progrès de la science, l'assez exacte relation dont on dispose désormais de leur histoire n'y montre qu'une barbarie assez ordinaire et fait retomber l'admiration. Il appartiendra à Florian – et à quelques autres – de combiner ces informations contradictoires pour en créer un peuple à nul autre pareil. Un peuple oriental étrange en vérité, puisque son existence repose sur l'illustration des valeurs de l'Europe éclairée, que bafouent au contraire les Espagnols. Bien qu'issus d'ailleurs, les Maures sont donc plus Européens que les Espagnols ; ou plutôt, ils sont ces Européens que les hommes des Lumières auraient rêvé de rencontrer en Espagne, tandis qu'ils n'y trouvent qu'un peuple fanatique et paresseux. Les Maures sont au sens strict l'anti-Espagne, l'exact envers d'un endroit détestable et répudié par tous les esprits éclairés. Ils sont tolérants, laborieux et studieux puisqu'à l'exact inverse, les Espagnols sont fanatiques, paresseux et incultes. D'Abd al-Rahman III, le restaurateur du califat à Cordoue au ^xe siècle, Florian note qu'il fut sans doute le roi d'Europe le plus riche et le plus puissant, grâce à la densité de population de ses États. « Tout a bien changé », reprend-il. « La raison en est simple : les Maures vainqueurs des Espagnols ne persécutèrent point les vaincus ; les Espagnols vainqueurs des Maures les ont persécutés et chassés »¹⁷. Déjà son ancêtre 'Abd al-Rahman I^{er} avait fait « plus de mal à la religion chrétienne par sa prudente tolérance qu'il n'eût fait par une cruelle rigueur¹⁸ ». À l'inverse et dès les premiers moments de la *Reconquista*, les souverains chrétiens les mieux disposés ne réussissent pas à contenir l'intolérance de leurs peuples. Lors de la prise de Tolède (1085), Alphonse VI « s'engagea par serment à conserver aux Maures leurs mosquées et ne put empêcher les chrétiens de violer bientôt cette promesse¹⁹ ». Cordoue à peine conquise, la population musulmane en est chassée et la ville « ne recouvra plus la moindre image de son ancienne splendeur²⁰ ». Bien sûr, le trait vengeur s'accuse quand l'auteur en vient à Grenade et à la persécution des Morisques :

On leur arrachait leurs enfants pour les élever dans la foi d'un Dieu qui

détesta toujours la violence, qui ne prêcha que la paix... La dépopulation causée par ce fameux édit [d'expulsion des Morisques en 1609] fit à cette grande monarchie une plaie qui saigne encore. Plus de 150 000 de ces infortunés passèrent par la France où Henri IV les fit traiter avec humanité²¹.

Tous les princes maures ont encouragé le progrès de l'économie, des sciences et des beaux-arts autant que les monarques espagnols l'ont négligé. 'Abd al-Rahman II répare les aqueducs et appelle à ses côtés le musicien Ziriab. 'Abd al-Rahman III construit Madinat al-Zahra pour une esclave dont la statue orne la porte principale du palais²². Il encourage la médecine²³, rassemble une immense bibliothèque. C'est à Grenade cependant, sous les Nasrides, que la douceur du gouvernement et l'intelligence des princes donnent leur pleine mesure. Le royaume dispose il est vrai d'avantages naturels²⁴, mais Muhammad V (1354-1391) fut sans doute le meilleur de tous les souverains musulmans d'Espagne : ami de la paix, il diminue les impôts, développe le commerce, l'agriculture et les beaux-arts, introduit en Europe la théologie et la scolastique²⁵. Le Généralife « n'a conservé que ce qu'on n'a pas pu lui ravir » mais, malgré sa ruine, « c'est encore le lieu de la terre qui parle le plus aux yeux et au cœur ». L'Alhambra surtout montre « à quel point les Maures avaient su porter cet art, si peu connu des Européens, d'accorder toujours la magnificence avec la recherche de la volupté ». En quelques mots, Florian pose ainsi ce qu'on pourrait appeler la première définition moderne de l'Alhambra : la mélancolie de la ruine, le souvenir de la gloire et l'évidence du plaisir donnés en une seule saveur. Et cette définition rejoint à merveille quelques-unes des passions du siècle qui s'achève alors en Europe : l'écho des grandeurs disparues et la subtile douceur de vivre²⁶.

L'avantage ainsi concédé à Grenade peut surprendre. C'est à Cordoue et au temps du califat, au ^xe siècle, que les historiens modernes situent aujourd'hui plus volontiers l'apogée d'Al-Andalus. C'est qu'ils assignent inconsciemment la meilleure part de l'Islam à ses origines et aux influences civilisatrices de l'Orient, tandis que Florian pense tout le contraire. Le meilleur de l'Islam s'est montré en Espagne, et il est né de la rencontre des Arabes et de l'Europe. Les « Maures » sont à l'origine, explique-t-il, les habitants ancestraux de l'Afrique du Nord, entre Sahara et Méditerranée du nord au sud, entre l'Égypte et l'océan d'est en ouest. On croit aussitôt comprendre que Florian applique un vieux nom latin (*Mauri*) à ce que nous nommons les Berbères. Mais ce n'est pas le cas, puisque les « Berbères » des montagnes du Maghreb sont explicitement distingués des Maures²⁷. Au contraire, les Maures se rapprochent des Arabes, peuple grave, austère, sévère, et cependant tolérant selon Florian, auquel on peut certes reprocher la rigueur de ses croyances, mais qui n'en a pas moins

admis dans son sein les religions des peuples conquis²⁸. C'est cette tolérance initiale qui a permis le mélange plus tardif des mœurs des conquérants et des conquis, toujours menacé cependant par les vagues d'invasions berbères :

À mesure que la douceur du climat, le mélange des Espagnols et des Maures, polissaient les mœurs de ces derniers, une nouvelle émigration d'Africains venait détruire l'ouvrage du temps et rendre à leurs anciens frères [maures] cette férocité sauvage qui semble appartenir à l'Afrique.

Encore aujourd'hui, affirme Florian à la fin du XVIII^e siècle, les Maures expulsés d'Espagne « traînent [leur] malheureuse existence sous le despotisme des rois du Maroc et demandent tous les vendredis à [leur] Dieu de les ramener à Grenade », dans leur patrie européenne. Car si les Grenadins ont conservé de leurs ancêtres arabes la férocité et la bravoure dans la guerre, mais aussi une part de despotisme « sous lequel les hommes n'ont pas de patrie », ils ont aussi acquis une part de galanterie, un esprit chevaleresque, un goût pour le tournoi et le noble combat des taureaux dont « j'ai de bonnes raisons de penser qu'ils le doivent aux Espagnols », puisqu'on ne retrouve aucun de ces traits ni en Afrique, ni en Asie²⁹.

Chateaubriand, le dernier Abencérage

De Cadix, je me rendis à Cordoue : j'admirai la mosquée qui fait aujourd'hui la cathédrale de cette ville. Je parcourus l'ancienne Bétique, où les poètes avaient placé le bonheur. Je remontai jusqu'à Andújar et je revins sur mes pas pour voir Grenade. L'Alhambra me parut digne d'être regardée, même après les temples de la Grèce. La vallée de Grenade est délicieuse, elle ressemble beaucoup à celle de Sparte. On conçoit que les Maures regrettent un pareil pays³⁰.

On sait aujourd'hui, malgré la discrétion de ce passage, que Chateaubriand vint à Grenade, au terme de ce long voyage autour de la Méditerranée dont les jeunes aristocrates européens avaient pris la coutume au XVIII^e siècle, et qu'on nommait le Grand Tour, pour y retrouver sa maîtresse, Natalie de Noailles. Le hasard d'une passion confirme ainsi l'avènement de l'Alhambra parmi les merveilles du monde. Au Grand Tour, Chateaubriand l'un des premiers ajoute Grenade, sans rompre avec le dogme de la primauté de l'art grec qui s'affirme : la Vega de Grenade ressemble à la plaine de Sparte, et l'Alhambra ne démerite pas à l'aune des temples grecs.

Il y arrive en avril 1807, y passe quelques jours avec Natalie, et repart. Grenade n'est qu'une circonstance, un détour sur la grand-route de l'Andalousie à Paris, un retour en arrière depuis Andújar vers l'intérieur des terres, la montagne, le mystère et le passé. Chateaubriand écrit assez vite un texte très bref, *Les Aventures du dernier Abencérage*, le lit à plusieurs reprises à des amis, en particulier à Méréville, chez le frère de Natalie, Alexandre de Laborde. Il ne le livre à l'impression qu'en 1826, près de vingt ans après, comme il le dit dans son « Avertissement ». Il y explique que la nouvelle eût été censurée s'il avait tenté de la publier au moment où il la terminait, probablement en 1810. En 1807, l'Espagne était en paix ; l'année suivante, en 1808, l'invasion française y déchaînait la guerre d'Indépendance :

La résistance des Espagnols à Bonaparte, d'un peuple désarmé à ce conquérant qui avait vaincu les meilleurs soldats de l'Europe, excitait alors l'enthousiasme de tous les cœurs susceptibles d'être touchés par les grands dévouements et les nobles sacrifices. Les ruines de Saragosse fumaient encore et la censure n'aurait pas permis des éloges où elle eût découvert avec raison un intérêt caché pour les victimes³¹.

La délicieuse entrevue avec une maîtresse désirée a donc pris les dimensions grandies de ces bonheurs qu'on a connus à la veille des

grands désastres, et dont la nostalgie des temps meilleurs renforce le souvenir. En outre, et sans doute pour la première fois aussi nettement, la France révolutionnaire et impériale se heurte à une résistance populaire dont l'unanimité est à peine rompue par quelques *afrancesados*, que leur dévotion aux idées nouvelles, ou au pouvoir établi, décide à collaborer avec l'occupant français. Le déséquilibre des forces, et des pertes humaines, en vient à donner aux Espagnols, comme l'écrit Chateaubriand, le rôle des *victimes* tandis que la littérature des Lumières ne leur avait jamais concédé que celui de bourreaux. Les héritiers de la Révolution hésitent et s'interrogent, à l'exemple du maréchal Lannes, le vainqueur de Saragosse³². Ils ont détruit un monde, mais peuvent douter d'en avoir construit un meilleur. C'est l'heure où la lassitude du combat aide à voir les mérites de l'ennemi :

Dans cette nouvelle, j'ai voulu peindre trois hommes d'un caractère également élevé, mais ne sortant point de la nature et conservant avec des passions, les mœurs et les préjugés mêmes de leur pays. Le caractère de la femme est aussi dessiné dans les mêmes proportions. Il faut au moins que le monde chimérique, quand on s'y transporte, nous dédommage du monde réel.

On s'apercevra facilement que cette nouvelle est l'ouvrage d'un homme qui a senti les chagrins de l'exil, et dont le cœur est tout à sa patrie³³.

La dernière phrase le dit : le dernier Abencérage, c'est Chateaubriand lui-même. Ils ont en partage la douleur de l'exil. Est-ce tout ? Pourquoi avoir dans ce cas choisi Grenade parmi les dizaines d'exils dont la culture européenne conservait la mémoire ? Pourquoi pas les Troyens, Ovide, les juifs en Égypte ou à Babylone ? Et que dit cette histoire du dernier Abencérage ?

Nous sommes « vingt-cinq ans après la chute de Grenade », donc en 1516 ou 1517 ; mais l'un des trois personnages masculins, le comte de Lautrec, aurait été capturé par les Espagnols à la bataille de Pavie en 1525, ce qui situerait donc plutôt l'action en 1526 ou 1527. Les deux dates donnent en fait le même sens : la puissance espagnole est à son apogée, sous l'impulsion d'un souverain jeune, Charles Quint, ceint de la couronne impériale, dont les conquistadors sont en train de construire en Amérique un domaine « sur lequel le soleil ne se couche jamais ». Un roi neuf, qui ouvre la vieille péninsule si jalouse de ses particularités aux grands vents dominants de l'Europe, qui parle français et porte un nom venu d'une autre tradition, bourguignonne : Charles, premier du nom en Castille et en Aragon.

Dans la nouvelle, l'héroïne se nomme Blanca – comme la mère castillane de Saint Louis –, son père Rodrigue, comme le Cid dont il descend ; et son frère Carlos, comme l'empereur et roi Charles Quint. L'Espagne triomphante change de nom. Cette aurore du Siècle d'or est

aussi le crépuscule d'un Moyen Âge épique, auquel la famille de Blanca et Carlos ne survivra pas.

C'est à toi de la faire revivre, dit Blanca [à son frère Carlos]. Qu'importent d'ailleurs des fils que tu ne verras point et qui dégèneront de ta vertu ? Don Carlos, je sens que nous sommes les derniers de notre race ; nous sortons trop de l'ordre commun pour que notre sang fleurisse après nous : le Cid fut notre aïeul, il sera notre postérité³⁴.

Le dernier des Abencérages affronte donc les derniers descendants du Cid. Lautrec, le Français vaincu devenu l'ami de son vainqueur Carlos, survivra seul à l'épuisement des lignées, qui frappe les quatre autres personnages, Rodrigue, ses enfants Blanca et Carlos, et l'Abencérage Aben Hamet. Dans cette mince nouvelle tient la fin de deux mondes, celui des Arabes et celui du Cid leur vainqueur, comme le siège de Saragosse a tué à la fois l'Espagne de l'Ancien Régime et l'illusion révolutionnaire de la France.

Pour le reste, l'intrigue est d'une extrême simplicité. Venu en Espagne sur la terre d'où ses parents ont été chassés, pour une mission dont on ne saura rien et qu'il oublie lui-même aussitôt, Aben Hamet, le dernier de la noble lignée des Abencérages exilée à Tunis, près du tombeau de Saint Louis, tombe amoureux, en arrivant à Grenade, d'une jeune aristocrate espagnole, Blanca, dont il ignore qu'elle descend du Cid. L'histoire des Abencérages, déjà connue de tous en Espagne sous le jour le plus favorable, le dissuade de son côté de révéler son nom véritable, de peur d'être confondu avec la légende de sa famille. Il ne cache en revanche ni ses sentiments amoureux, ni sa religion musulmane. Ce dernier obstacle est si fort qu'il facilite paradoxalement son succès. Blanca n'imagine pas pouvoir aimer un de ces Maures que les siens ont combattu pendant des siècles. Elle abaisse sa garde, permet à cet étranger ce qu'elle ne tolérerait sans doute pas d'un aristocrate chrétien, et se réveille enchaînée à l'amour. Dès lors, seule la religion, dont aucun des deux n'accepte de changer, fait obstacle à leur passion. Une longue absence d'Aben Hamet, retourné enterrer sa mère à Tunis, ne change rien aux sentiments qui les rapprochent. L'entrée en scène de Carlos et de Lautrec amène l'intrigue à l'affrontement et au terme. À la différence de son père Rodrigue, Carlos, qui propose à Blanca Lautrec pour époux, rejette violemment le Maure. Un duel semble sur le point de les réconcilier. Un instant même, à la vue du recueillement du loyal Lautrec dans une église à laquelle l'architecture gothique a donné « une gravité plus convenable à la méditation » que « l'architecture légère des Arabes », Aben Hamet songe à se convertir au christianisme de Blanca. Au dernier moment, une vieille inscription arabe le tire de son engourdissement esthétique :

Aben Hamet allait se précipiter sur le marbre, lorsqu'il aperçut, à la lueur d'une lampe, des caractères arabes et un verset du Coran qui paraissaient sous un plâtre à demi-tombé. Les remords rentrent dans son cœur, et il se hâte de quitter l'édifice où il a pensé devenir infidèle à sa religion et à sa patrie³⁵.

Une fête où chacun chante les complaints de son camp révèle aux protagonistes leurs lignées respectives : le Cid et les Abencérages, ennemis séculaires. Blanca s'en réjouit – « Dieu de bonté, tu justifies mon choix ; je ne pouvais aimer que le descendant des héros » – mais elle conclut héroïquement en s'adressant à Aben Hamet : « Retourne au désert. » À peu de temps de là, Aben Hamet, Carlos et Blanca s'éteignent.

Le thème de la nouvelle n'est donc pas l'exil, mais le retour d'exil. Est-il seulement possible ? Aben Hamet peut-il aimer en Espagne, sur la terre que ses parents ont perdue ? Chateaubriand peut-il pardonner à la France révolutionnaire ? L'attraction, l'élégance, la jeunesse sont-ils capables de guérir les fractures de l'histoire, de soulever le poids des ancêtres assassinés, de leurs reproches et de nos remords ? À elle seule Natalie de Noailles résumait toutes ces questions. Elle était fille d'un banquier, fermier général et grand mécène à la fin de l'Ancien Régime, exécuté sous la Terreur comme son collègue Lavoisier. Le frère de Natalie, Alexandre de Laborde, officier autrichien dès 1789, combat les armées révolutionnaires en 1792-1793, alors que Chateaubriand est en exil à Londres. Mais en 1797, Laborde rentre en France et réussit à se faire radier de la liste des émigrés. Endetté par la publication de son monumental *Voyage pittoresque en Espagne*, il prend surtout la décision de rallier le Conseil d'État napoléonien en 1808 et devient comte d'empire en 1810 – au moment où Chateaubriand écrit *Le Dernier Abencérage*. L'auteur a fait pour sa part le choix inverse depuis l'exécution du duc d'Enghien en 1804, en se murant dans l'exil intérieur et la réserve hautaine à l'égard des sollicitations du pouvoir napoléonien.

Il ne semble pas que l'amitié des deux hommes, Laborde et Chateaubriand, ait jamais faibli. Peut-être partageaient-ils la même analyse, à défaut des mêmes intérêts. Tous deux, émigrés pendant la Révolution, étaient rentrés en France. Mais tous deux savaient sans doute qu'on ne rentre pas dans le passé. L'amour même – celui de Natalie, ou celui de Blanca pour Aben Hamet – ne peut rendre un temps qui n'est plus, et cette douceur de vivre dont Talleyrand disait que ceux qui n'avaient pas vécu avant la Révolution ne la connaîtraient jamais. Les grandes secousses de l'histoire, Révolution ou prise de Grenade, tuent des mondes auxquels il est vain de tenter de rendre vie. C'est cela qui rapproche Chateaubriand d'Aben Hamet.

C'est en 1797, semble-t-il, une dizaine d'années avant le voyage de Chateaubriand à Grenade, que le comte Jan Potocki commence d'écrire son *Manuscrit trouvé à Saragosse*. Livre immense, labyrinthe étrange que la critique moderne hésite à classer, entre littérature fantastique, conte moral ou libertin, roman philosophique ou dissertation historique. Le *Manuscrit* est sans doute cela tout à la fois, et encore bien plus, l'œuvre la plus achevée d'une vie guidée par une intelligence aiguë et par une insatiable curiosité pour l'infinie diversité des humains, pour la généalogie des mœurs et des idées, pour l'investigation au plus profond de l'histoire, jusqu'aux limites des temps primitifs où l'humanité se perd dans l'obscurité et le silence des âges sauvages. En portant la torche de la connaissance dans les grottes sombres des origines, Potocki accomplit sans doute la promesse du siècle des Lumières, dont il est un des derniers et des plus émouvants champions. Mais comme Chateaubriand, Potocki y mêle une forme de mélancolie, ou de désespoir, où on aurait tort de ne voir qu'un romantisme joué. Potocki se suicide dans son château de Volhynie à la fin de 1815. On dit qu'il avait lentement taillé à la mesure du canon de son pistolet le bouton métallique du couvercle d'une théière offerte par sa mère, et qu'il fit bénir par le prêtre de sa chapelle cette balle improvisée avant de s'en brûler la cervelle. Légende, peut-être, mais Jan Potocki n'est pas indigne de cette légende.

Il naît en 1761, en Podolie, dans ces marges orientales de la Pologne qui appartiennent aujourd'hui à l'Ukraine. Sa famille vient de la haute noblesse polonaise, très ouverte sur l'Europe. Jan Potocki reçoit une éducation française, comme une large part de l'aristocratie polonaise et russe de son temps. Le français est la langue qu'il écrit le plus naturellement, en particulier dans sa correspondance avec sa mère, qui débouchera sur ses premières publications de récits de voyage en 1788. Entre 1789 et 1805, il ne cessera de publier sur l'histoire des Slaves, avec un penchant de plus en plus perceptible pour l'histoire et l'ethnographie de la Russie, inépuisable réserve de peuples primitifs et de coutumes immémoriales. Bien plus que d'exaltation ethnique des Slaves en effet, c'est de plongées parallèles au cœur des ultimes profondeurs du passé qu'il s'agit, dans le ventre russe de la plus vieille humanité européenne d'une part, dans le maquis des premières écritures orientales d'autre part. Ce qui explique l'autre passion de Potocki, pour l'Islam et l'Asie cette fois. Dès 1778-1779 – il a 17 ans, comme le héros du *Manuscrit*, Alphonse van Woorden – Potocki devient chevalier de l'ordre de Malte et participe à des opérations

militaires contre les Barbaresques. En 1784, il visite la Turquie et l'Égypte, puis l'Espagne et le Maroc en 1791, le Caucase et la steppe d'Astrakhan en 1797, la Mongolie et les lisières de la Chine en 1805-1806. En cette même année 1806, il présente à son cousin, le prince Czartoryski, devenu ministre du tsar, son *Système asiatique*, projet de conquête et de « civilisation » de l'Asie sous l'impulsion de la Russie qui commencerait par l'occupation de l'Afghanistan et de l'Inde. C'est son voyage en Turquie qui lui donnera l'occasion de publier, en 1788, son premier texte.

Il reste une dernière passion à l'infatigable Potocki : ce sont les révolutions, qui se multiplient dans l'espace atlantique et européen dans le dernier quart du XVIII^e siècle. Potocki ne participe pas à la guerre d'Indépendance des États-Unis (1776-1783). Ses intérêts intellectuels ne semblent guère le porter vers ce monde trop neuf, où l'humanité pousse encore ses premières racines. En 1787-1788 en revanche, il est en Hollande où l'agitation populaire menace le pouvoir du *stadhouder* – une intervention prussienne y rétablit l'ordre. En 1789, Potocki ouvre à Varsovie une « chambre de lecture pour le public » où on pourra s'enquérir des journaux et des publications de l'Europe. En 1790, il est en France, où il résidera de fait jusqu'en janvier 1792, surveillé de loin par les autorités russes et prussiennes qui craignent son engagement dans le camp révolutionnaire et les conséquences de la formation d'un parti jacobin dans l'aristocratie polonaise.

La question essentielle est en effet l'indépendance de la Pologne. Depuis 1772 – Potocki a onze ans –, le pays, déchiré par les divisions de sa noblesse, a été amputé de plusieurs de ses provinces et placé sous la tutelle des trois puissances qui bordent ses frontières : Autriche, Prusse et Russie. La France et la Révolution apparaissent à beaucoup comme des recours contre la tyrannie des empires, et nombre de Polonais pousseront à Paris à la guerre révolutionnaire de libération des peuples européens. C'est paradoxalement ce qui fera le malheur de la Pologne. La déclaration de guerre de la France à l'Autriche et à la Prusse au printemps 1792 mobilise à l'ouest les puissances germaniques et déséquilibre le rapport des forces en Pologne, que les Russes envahissent aussitôt. Potocki, rentré à Varsovie, tente d'animer une défense nationale qui échoue rapidement. En 1793-1795, la Pologne disparaît de la carte de l'Europe. Potocki, d'abord retiré du combat politique, se rapproche des réformistes russes de l'entourage du tsar Alexandre (1801-1825), dont il pousse les ambitions vers l'Orient islamique et chinois. Il n'est guère écouté après la disgrâce de son cousin Czartoryski. En 1807, il se retire définitivement en Podolie, l'année même de la résurrection de la Pologne sous la protection française, à laquelle il ne croit

manifestement pas. La suite lui donne rapidement raison : la principauté de Varsovie est reconquise par les Russes en 1813. C'est après 1807 que Potocki s'attache à reprendre le *Manuscrit trouvé à Saragosse*, dont il avait laissé interrompue une première version en 1804. Il semble qu'il soit parvenu en 1810 à redessiner et compléter enfin la structure d'ensemble de l'œuvre³⁶.

Cette immense narration dépasse notre propos. Il nous importe seulement de relever que l'auteur en a situé l'action en Espagne, à Saragosse pour la première et la dernière page, dans la Sierra Morena et à Grenade, dans une Andalousie indéfinie pour le reste, même si les récits intercalés nous mènent jusqu'au Pérou, en Égypte ou à Jérusalem. L'intrigue en est au total, si on en élimine les foisonnants épisodes qui font la saveur du roman, assez simple. Mais le lecteur et le héros, Alphonse van Worden, officier des gardes wallonnes du roi Philippe V, le premier des Bourbons d'Espagne, n'en découvrent la clef finale, comme dans nos romans policiers modernes, que dans le dernier chapitre du livre. Le très jeune Alphonse est le fils d'un aristocrate wallon qui a servi dans l'armée espagnole des Habsbourg. Comme l'Aben Hamet de Chateaubriand, mais bien plus allègrement, Alphonse revient donc dans le pays de ses parents pour y mettre son épée au service du roi. La mère d'Alphonse est en effet Espagnole, née Gomelez dans une famille de musulmans de Grenade convertie au christianisme. Or, ces Gomelez qu'on croyait par ailleurs disparus mènent, depuis la Reconquête et la chute de Grenade, une vie souterraine dans les grottes de la Sierra Morena, qui sépare l'Andalousie de la Mancha.

En fait, nous explique-t-on en conclusion, leur retraite est bien plus ancienne encore. Leur ancêtre Massoud, immédiatement après la conquête arabe, s'est établi dans le massif des Alpujarras³⁷, où il a sympathisé avec les indigènes, jusque-là farouchement indépendants, et les a gagnés à l'islam par la persuasion plus que par la contrainte. Peu de temps après, il découvre une mine d'or, dont il maintient l'existence secrète d'autant plus jalousement qu'il est hostile au gouvernement des Omeyyades établi à Cordoue. Les Gomelez sont en effet farouchement chiïtes, partisans d'Ali et de sa lignée. L'or de la mine, où il faut probablement voir, selon l'exégèse chiïte des textes sacrés, le sens caché et véritable de la révélation religieuse, servira pendant de longs siècles à soutenir la cause des imams légitimes contre les usurpateurs omeyyades de Cordoue et abbassides de Bagdad. Comme il arrive toujours dans la version chiïte des événements, les meilleurs en apparence sont les pires en fait. Les Abencérages, que toute la tradition maurophile révère et plaint pour leur triste sort, se révèlent, dans le récit des Gomelez, des musulmans médiocres et des ennemis opiniâtres de la vraie foi des partisans d'Ali.

Lors de l'offensive finale des chrétiens sur Grenade, et sous le règne de Charles Quint, le secret faiblit. Les Ottomans, bornés à un sunnisme brutal, l'emportent en Orient et en Europe. Quelques-uns des Gomelez se convertissent au christianisme – on en retrouve les descendants sur la terre entière et jusque dans les Ardennes : Alphonse est le produit de ces échappées. Un des chefs de la confrérie prétend même se rallier aux chrétiens et leur révéler l'existence de la mine. Il est poignardé, et ce poignard devient, comme dans la secte chiite des Assassins, le symbole du pouvoir. Pour écarter tout nouveau danger de trahison, le secret de la mine est consigné sur un parchemin découpé en six lanières de manière à le rendre illisible à quiconque ne disposerait pas de tous les fragments, et la mine entre en sommeil.

Vient enfin le maître des Gomelez qui va conter cette histoire à Alphonse van Woorden. Choisi lui-même pour diriger la grande insurrection alide qui a manqué plusieurs fois dans l'histoire de l'Islam, il s'y refuse, d'abord par amour, puis par fascination pour la cour d'Istanbul, où il se rend. Mais l'Empire ottoman traverse l'épreuve du déclin. Depuis l'échec du siège de Vienne en 1683, ses troupes reculent face aux Autrichiens. Le maître des Gomelez est laissé pour mort sur le champ de bataille de l'écrasante défaite que le prince Eugène de Savoie, commandant des troupes impériales, inflige aux Turcs le 5 août 1716 à Peterwardein³⁸.

La défaite du champion sunnite ottoman et l'allègement de la répression qu'il exerçait libèrent inévitablement le secret chiite des grottes. Rentré en Espagne, le maître des Gomelez y reçoit un courrier de Kairouan porteur de la peste³⁹. En quelques semaines, la presque totalité de la population de la grotte a péri. Lui-même est parmi les rares survivants. Immunisé, il aide à enterrer ses compagnons. Sur les corps des autres chefs de la confrérie, il retrouve les lanières qui lui permettent de reconstituer le parchemin et de retrouver le secret de la mine. Mais il n'a plus d'héritier mâle. C'est alors qu'il songe au jeune Alphonse van Woorden, descendant des Gomelez par les filles, dont tout le roman n'est que la longue épreuve d'initiation au secret.

Alphonse, intraitable sur son christianisme, aura des enfants de ses lointaines cousines Éminé et Zibéddé, dont l'un sera bey de Tunis et l'autre choisira le christianisme⁴⁰. Il reçoit la clef de la mine, le droit d'en prélever toute sa part de l'or, et aussi la révélation finale : la mine est en train de s'épuiser. Après le partage de l'or entre tous les descendants des Gomelez, la mine est abandonnée, cette fois définitivement. Alphonse quitte la Sierra Morena, poursuit une carrière glorieuse dans l'armée espagnole qu'il achève à Saragosse. Il y enterre en 1765, dans une cassette, le récit de ses aventures de jeunesse, de ce tourbillon de récits enchâssés dans l'immensité des réseaux de liens secrets que les Gomelez ont tissés dans tous les camps

religieux, certain qu'un jour ses « héritiers » l'y trouveraient, qu'ils soient chrétiens, juifs ou musulmans.

C'est en effet la première des évidences, à la lecture de ce texte. Les dogmes religieux des monothéismes ne séparent plus les initiés. Les lanières dans lesquelles les théologiens ont longtemps découpé l'universelle vérité divine, pour n'en conserver que leur petite section particulière, n'ont plus cours. Le dernier maître des Gomelez a retrouvé la totalité du texte, et avec lui la mine et l'or.

Mais précisément, il n'y a plus d'or. Traduisons que la substance des religions révélées s'est épuisée. Peut-être même les six lanières du manuscrit n'ont-elles été réunies entre les mains d'un seul que pour cette raison : le trésor dont hérite le dernier survivant n'existe plus. Comme dans ces contes de l'Alhambra où les bijoux de la nuit se transforment en herbes sèches au réveil, l'union des croyances monothéistes ne se fait que pour constater que Dieu n'existe plus, ou du moins qu'il ne parlera plus. L'homme est livré à lui-même, il ne lui reste d'autre trésor que le récit du temps où il était encore sous le regard de Dieu, le récit de ce *Manuscrit*. Dans les derniers chapitres, Alphonse van Woorden épuise dans la journée la mine d'or en tirant les derniers chargements du métal précieux, et il recueille pendant la nuit le récit du maître des Gomelez. La mine s'amenuise à mesure que le livre s'allonge, comme si l'or de la Révélation divine se transmuait dans les mots de l'explication symbolique et historique du vieux maître.

Et c'est bien de cela qu'il s'agit : l'explication – entendons les Lumières – a tué la religion ; à moins que le contraire ne soit vrai : l'épuisement des religions a ouvert la voie aux explications rationnelles. On pourrait y voir l'assez banale conclusion d'un matérialisme triomphant, ou au contraire d'une dévotion nostalgique qui pleurerait le temps des certitudes religieuses. Mais ces explications sont manifestement trop simples pour un homme de l'acuité intellectuelle et spirituelle de Potocki. Elles manquent en tout cas l'essentiel, à savoir que la lumière de l'explication ne se fait jour qu'à travers la destruction. L'Europe a vaincu l'islam à Grenade, elle est en voie d'en détruire la civilisation dans son cœur ottoman. Il n'est pas indifférent que le dernier héritier des Gomelez musulmans soit le chrétien Alphonse van Woorden, qui amène à la surface du jour le récit du secret en même temps qu'il l'épuise et le ruine. Alphonse arrive en Espagne sans doute peu après 1720, dans un pays dont les rois désormais français n'ont pas encore eu le temps d'entreprendre la transformation dans le sens des idées nouvelles. C'est la première phrase du roman : « Le comte d'Olavidez n'avait pas encore établi des colonies étrangères dans la Sierra Morena », dans le but d'en repeupler les déserts et d'y renforcer la ressource fiscale⁴¹. L'Espagne est encore

pauvre, sale et innocente. Mais comme toute la culture chrétienne de l'Europe, elle ne survivra longtemps, au total, à sa victoire sur l'Islam. Civilisée par les Lumières, elle en reçoit à son tour la blessure mortelle avec la Révolution et les invasions napoléoniennes, leurs progrès réels et l'horreur de leurs destructions. Alphonse van Woorden devenu à la fin de sa vie gouverneur de Saragosse y enfouit le *Manuscrit*, c'est-à-dire l'or transmué en connaissance, la religion expliquée et supplantée par les Lumières, certain qu'un héritier l'y recueillerait. Cet héritier, c'est l'armée française qui détruit Saragosse. Il vaut la peine de citer le court prologue du *Manuscrit*, sans doute le dernier passage écrit par Potocki :

Officier dans l'armée française, je me trouvai au siège de Saragosse. Quelques jours après la prise de la ville, m'étant avancé vers un lieu un peu écarté, j'aperçus une petite maisonnette assez bien bâtie que je crus d'abord n'avoir été visitée par aucun Français [...]. [En fait], il ne restait sur les tables et dans les meubles que des objets de peu d'importance. Seulement j'aperçus par terre, dans un coin, plusieurs cahiers de papier écrits [...]. C'était un manuscrit en espagnol. [...] Persuadé que ce livre ne reviendrait plus à son légitime propriétaire, je n'hésitai plus à m'en emparer.

Dans la suite, nous fûmes obligés de quitter Saragosse. M'étant trouvé par malheur écarté du corps principal de l'armée, je fus pris avec mon détachement par les ennemis. Je crus que c'en était fait de moi. Arrivés à l'endroit où ils nous conduisaient, les Espagnols commencèrent à nous dépouiller de nos effets. Je ne demandais à conserver qu'un seul objet qui ne pouvait leur être utile, c'était le livre que j'avais trouvé. Ils firent d'abord quelque difficulté, enfin ils demandèrent l'avis du capitaine qui, ayant jeté les yeux sur le livre, vint à moi et me remercia d'avoir conservé intact un ouvrage auquel il attachait un grand prix, comme contenant l'histoire d'un de ses aïeux. Je lui contai comment il m'était tombé dans les mains, je le priai de me traduire cet ouvrage en français ; je l'écrivis sous sa dictée.

Ainsi l'ambiguïté de l'histoire ne se dément pas. Le manuscrit sauve celui qui le porte, comme les médailles des vieilles religions sauvaient leurs croyants. Mais ce salut se paie d'une double destruction, perpétrée par le narrateur : celle de Saragosse ruinée par l'armée française dans les rangs de laquelle il combat ; et celle du texte originel du manuscrit d'Alphonse van Woorden, rédigé en espagnol, et qui passe au français sous la dictée de sa descendance. C'est donc en français, langue des Lumières et du massacre, que Potocki nous livre son *Manuscrit*. À l'autre bout de l'Europe, lui-même avait travaillé à faire de la lignée des Sarmates et des Scythes un empire russe éclairé et ravageur, qui triomphe en 1815. À la fin de cette même année, dans un monde toujours plus intelligent, mieux peuplé et plus destructeur, le comte Jan Potocki en vient à sa destruction finale – son suicide –, et à son éclair ultime – ce *Manuscrit*.

Comme Chateaubriand et son dernier Abencérage, comme James

Fenimore Cooper et son dernier Mohican⁴², Potocki nous parle de la fin d'un monde, et probablement de son monde, éclairé, policé, aristocratique et européen. Si, comme Chateaubriand, il choisit la métaphore de la chute de Grenade et de la disparition des Maures pour le dire, c'est que l'Europe y a figuré à la fois le progrès de l'histoire et le bourreau d'une humanité. La prise de Grenade, comme la prise de la Bastille, ou la prise de Saragosse sont de ces victoires que les hommes des Lumières ne peuvent s'empêcher de pleurer quand ils mesurent la mort d'une civilisation qu'elles portent en elles. Ces entreprises, Reconquête de l'Espagne ou révolutions, ont en commun que leur succès blessent autant leurs vainqueurs que leurs vaincus. Les Maures de Grenade, déjà réhabilités par l'*Encyclopédie*, exaltés par Florian, se colorent implicitement des teintes plus sombres de la nostalgie de la vieille Europe que la Révolution française, et bientôt l'industrie et le charbon, sont en train de porter en terre.

La *Historia de la dominación de los árabes en España* de José Antonio Conde paraît en 1820, l'année même de la mort de l'auteur. Conde appartient à la même génération des passeurs de siècle que Chateaubriand et Potocki. Né en 1768⁴³, très jeune professeur d'arabe à l'université de Salamanque, il se lie aux cercles *afrancesados* – c'est-à-dire aux admirateurs des idées nouvelles. Ami de Godoy, favori du roi Charles IV et Premier ministre en exercice au moment de l'invasion des troupes françaises en 1808, Conde se rallie au pouvoir napoléonien, où il voit l'instrument des progrès nécessaires, dont les monarques éclairés du XVIII^e siècle avaient ouvert le chemin⁴⁴. Il est surpris par l'émeute populaire du 2 mai 1808, puis par la défaite française de Bailén en juillet 1808, qui le chasse de Madrid, où l'Académie royale d'histoire, dont il était membre, organise son procès pour trahison⁴⁵. Il rentre dans la capitale en novembre, dans les fourgons des Français, qu'il sert de 1808 à 1813, avant de s'exiler en France avec la défaite napoléonienne. C'est donc dans ces dernières années de sa vie qu'il achève son *Historia*, publiée peu après sa mort, survenue à Madrid où la clémence de Ferdinand VII lui avait permis depuis peu de revenir.

Conde est un vaincu de l'histoire, qui écrit une histoire des Andalous vaincus. La sympathie qu'il éprouve pour les Maures se trouve renforcée par la douloureuse expérience de la défaite qu'il partage avec eux. À ses yeux, ils furent, comme les Français, les défenseurs de la civilisation, dont un peuple fanatisé, ou toujours rebelle, n'a pas su reconnaître les mérites. Comme lui, ils sont proscrits par les vainqueurs, qui imposent leur version de l'histoire :

C'est semble-t-il une fatalité des choses humaines que les événements les plus importants de la vie des peuples, les mutations des empires, les révolutions et les bouleversements des dynasties les plus fameuses soient destinés à passer à la postérité par les récits suspects qu'en donne le parti vainqueur [...]. Voilà pourquoi je me suis consacré à illustrer l'histoire de la domination des Arabes en Espagne en la compilant dans les mémoires et les écrits arabes, de sorte qu'on puisse la lire telle qu'ils l'écrivirent eux-mêmes ; et qu'on y voie de quelle sorte ils y relatent les événements de cette époque si mémorable.

Non content d'annoncer son intention de renverser la fatalité de l'hégémonie du discours des vainqueurs, il précise qu'il entend présenter « l'envers de notre histoire », l'histoire espagnole où il se place, par conséquent, rédigée « comme par un auteur arabe ». Le lecteur éprouvera d'autant mieux la saveur véritable du discours

musulman que cette histoire sera contée selon le calendrier de l'Hégire. En somme un livre arabe, bien qu'écrit en espagnol :

Quant au style où cette histoire se trouve écrite, dans la mesure où il s'agit d'une traduction de plusieurs auteurs, on pourra y noter une certaine inégalité, mais pas si grande, me semble-t-il, qu'elle pourrait heurter avec le génie de notre langue ou avec la variété que permet la narration historique. Mais mon principal effort a été de me montrer fidèle et exact, et de donner à cette œuvre le caractère qui lui convient, c'est-à-dire celui d'une compilation arabe. Un autre, avec plus d'intelligence et un meilleur maniement de la langue castillane, aurait fait de ce point de vue beaucoup mieux. Je le dis ainsi parce que j'en suis bien conscient. Mais notre riche langue doit tant à la langue arabe, non seulement quant au vocabulaire, mais quant à sa syntaxe, à ses phrases et à ses locutions métaphoriques, qu'on peut la considérer sous ce rapport comme un dialecte arabe déformé [*aljamiado*].

Ce déguisement de Conde en auteur maure lui permet d'égrener sans surprise les mérites supposés des rois maures de Cordoue ou de Grenade. Ibn al-Ahmar (1238-1273), le fondateur de la dynastie nasride de Grenade, fonde hôpitaux, collèges et bains, il encourage l'agriculture, pratique la poésie. Yusuf I^{er} (1333-1354) impose partout des écoles et des programmes publics⁴⁶. Muhammad V (1354-1391) se serait refusé à reconquérir son royaume, usurpé par son cousin, au prix de sa destruction par les forces chrétiennes qui proposent de lui prêter main forte⁴⁷. Revenu au pouvoir, il encourage « arts et manufactures » (*sic*) et fait de Grenade un carrefour du monde. Ces notations nous sont déjà connues, même si elles sont ici couvertes de l'autorité d'un arabisant, qui prétend lire les textes originaux⁴⁸.

Plus neufs et plus particuliers à Conde, le mépris et la haine du peuple, de ce peuple dont il a vu la violence dans le soulèvement antifrçais de 1808. Si Grenade est acculée à demander le secours des Mérinides en 1264, c'est que le peuple barbare des musulmans récemment soumis aux chrétiens à Murcie ou Cadix « s'échauffe et se soulève » en ami des « nouveautés et des vengeances » qu'il est toujours. À plusieurs reprises, à Grenade, la plèbe se divise en conflits fratricides qui ouvrent la voie aux chrétiens, et que la sagesse des élites peine à maîtriser. Mais la cible privilégiée de Conde, c'est Ibn Hafsun, le héros rebelle de la cause indigène soulevé contre les Omeyyades de Cordoue au IX^e siècle. Conde a le mérite de mettre en valeur un personnage et des épisodes jusque-là méconnus de l'histoire andalouse. Mais c'est pour en faire la première grande figure du bandit andalou. Montagnard cruel et rusé, chef d'une horde barbare de va-nu-pieds, comme l'étaient sans doute, aux yeux de Conde, les guérilleros de la guerre d'Indépendance menée contre Napoléon, Ibn Hafsun ne menace jamais réellement, malgré « l'infinie racaille » qui le suit, le pouvoir omeyyade, dont les armées régulières ne font qu'une bouchée, à chaque rencontre, de ce ramassis de bandits. Ses seules

victoires sont, comme toujours celles des « bandits » ou des guérilleros, obtenues par la tromperie et la cruauté : des troupes émirales massacrées dans leur sommeil, un vizir trompé dans sa bonne foi. En 917, l'année de la mort d'Ibn Hafsun, l'émir 'Abd al-Rahman III, sorti le combattre, rentre à Cordoue, « lassé de cette chasse aux malandrins dans les montagnes, et de cette guerre contre des bandits qui ne lui paraissait pas honorable. »

À première vue, l'ambition de Conde d'écrire l'histoire comme un auteur arabe rappelle le projet des *Lettres persanes* de Montesquieu ou, en Espagne, des *Lettres marocaines* de José Cadalso. Le renversement du point de vue de l'auteur et du lecteur, devenus Persans ou Marocains, leur montre les étrangetés ou les vices de leur propre société. La *Historia* de Conde eut sans doute adopté le même ton s'il l'avait écrite avant 1808. Mais les douleurs de la guerre d'Espagne lui ont donné une saveur plus âpre. Conde ne se tourne pas vers les siens pour les instruire, mais pour les accabler. L'histoire de la domination des Arabes est celle des Espagnols assez stupides pour l'avoir rejetée, comme ils ont repoussé le progrès que leur apportaient les Français. L'ironie des Lumières tourne ici au masque grimaçant de la haine de soi.

Lorsque Bermúdez de Pedraza décrit en 1608 Grenade, ses gloires et ses monuments, il y fait place à l'Alhambra comme à la forteresse des rois maures, siège de la garnison et du gouvernement de la ville. Comme Alonso del Castillo avant lui, il accorde le premier rôle au sens des textes arabes qui courent sur les parois des cours plus qu'aux beautés de l'architecture et du décor, qu'il ne relève pas. La Grenade qu'il chante est la ville des écritures mystérieuses, du christianisme arabe des *Livres de plomb*⁴⁹, dont Bermúdez, comme presque tous les Grenadins de son temps, soutient la thèse de l'authenticité. Un siècle et demi plus tard encore, dans ses *Paseos por Granada y sus contornos o descripción de sus Antigüedades*⁵⁰, le Padre Echeverría, qui met en scène le dialogue d'un Grenadin et d'un « étranger », se préoccupe pour l'essentiel des inscriptions arabes qui parsèment la ville, et dont il prétend rectifier les traductions qu'en ont faites ses devanciers⁵¹. Car les murs portent les documents de notre histoire, dit Echeverría, et leur effacement est notre perte. À propos d'une inscription détruite qu'on devine sous le plâtre d'une cour, « l'étranger » se lamente de la « proscription comme inutile » de ce « monument de l'Antiquité » qui eut intéressé tout lettré :

« Et quel remède y apporter », répond le Grenadin « quand tous semblent conspirer, ou du moins semblaient conspirer à favoriser cela même que nous aurions dû combattre de toutes nos forces ? Mais ce qui nous revient, c'est-à-dire conserver la mémoire, nous devons le faire en dépit de la négligence [de la majorité]⁵² ».

Si « tous semblaient conspirer » à la destruction des traces arabes, c'est qu'on les soupçonnait de porter les « délires de l'esprit mahométan », les perversions d'une religion fausse. L'auteur ne le nie pas. Mais il souligne qu'elles

servent aussi à l'histoire, qu'elles éclaircissent des doutes et donnent des informations qui se trouvaient totalement oubliées. Ne serait-ce que pour cela, il est répréhensible de ne pas travailler à les perpétuer toutes. Dans toute l'Espagne, il n'y a pas de ville qui compte une telle abondance de vestiges arabes. Ici, il semble que les Maures se soient appliqués avec libéralité à perpétuer leur mémoire. Il n'y a pas de recoin où ils n'aient laissé les signes de leur domination [...]. Mais malgré cette abondance, je suis prêt à dire qu'il a péri beaucoup plus, faute de soin, ou par négligence, que n'en ont pu conserver le hasard ou la solidité du matériau où on a gravé. Lamentable manque de soin ! Nos vieux patriciens méconnaissent totalement l'utilité de ces monuments. Ils regardaient avec horreur la tyrannique domination de leurs auteurs [les Arabes]. De là le mépris pour leur mémoire. Immenses seraient

Ce goût du patrimoine historique, neuf en tant que tel, et qu'on retrouve dans la revendication des originaux des plombs du Sacromonte transférés à Rome⁵⁴, laisse aussi percer l'intérêt pour un peuple dont les aberrations religieuses ne doivent pas cacher les mérites moraux ou esthétiques. « L'étranger » relève à plusieurs reprises que les Maures, si on excepte leurs croyances religieuses, sont une nation comme les autres, qui peut se comparer même avec avantage à toute autre⁵⁵. Le Grenadin réfute l'idée que les Arabes seraient incapables de poésie⁵⁶. Bien plus, l'austère dissertation d'Echeverría ne s'interdit pas quelquefois de caresser la légende. Certes, les informations tirées des *Guerras de Granada* de Pérez de Hita, dont s'inspireront encore tant de romantiques, sont généralement écartées comme peu sûres⁵⁷. Mais nombre des lieux communs des contes de l'Alhambra d'Irving trouvent leur source chez Echeverría : l'étymologie du nom de Grenade – *Ghar Nata*, la grotte de la fée Nata⁵⁸ –, l'histoire du cheval sans tête⁵⁹, le trésor protégé par un sortilège et qui se change en charbon quand on l'en retire⁶⁰, les souterrains et leurs eaux inépuisables qui ont abreuvé l'armée entière de Don Juan d'Autriche en route vers les Alpujarras en 1570⁶¹, enfin la girouette de bronze en forme de cavalier armé d'une lance et d'un bouclier que les conquérants arabes de Grenade ont placée au sommet de la tour d'une ancienne église⁶². Malgré ses protestations d'érudition exacte, se dessine dans l'œuvre d'Echeverría un glissement d'intérêt depuis les faits et les textes vers l'art ; ou encore de l'accomplissement d'un devoir d'historien à la jouissance du style des Maures.

Quelques années plus tard, cette sensibilité nouvelle, si profondément en accord avec l'aveu du plaisir dans la culture du XVIII^e siècle, se proclame ouvertement dans l'enquête de l'Académie des beaux-arts de Madrid – dite de San Fernando – sur les Antiquités arabes d'Espagne, en 1780. Le *Voyage pittoresque et historique de l'Espagne* (1806-1820) d'Alexandre de Laborde, frère de Natalie de Noailles et ami de Chateaubriand est lui aussi une sorte de portrait des principaux monuments d'Espagne, dont le premier tome, achevé en 1806, est dédié au ministre et favori de Charles IV, Godoy. Laborde accompagnait, avec des dessinateurs qu'il avait engagés à ses frais, Lucien Bonaparte dans son ambassade à Madrid en 1800. Les planches, d'une beauté et d'une précision prodigieuses, constituent l'essentiel de l'œuvre. Leur coût d'exécution conduisit l'auteur, pour les financer, au choix politique du ralliement à l'empire, comme on l'a déjà dit plus haut. Elles sont accompagnées de courtes notices, dans lesquelles Laborde concède aux artistes de l'Alhambra « patience et goût naturel », mais ni grandeur de conception, ni génie. Le premier

parmi nos auteurs, il tente de situer l'Alhambra dans une généalogie des arts, entre le byzantin et le gothique, dans un essai de classification universelle.

Ces réserves sont largement partagées par son exact contemporain Simón de Argote. Grenadin *afrancesado*, Argote prend le parti des Français en 1808, soutient l'administration du général Sébastiani, gouverneur militaire français de Grenade entre 1810 et 1812, et doit quitter la ville avec lui lorsque la défaite napoléonienne se confirme. Il publie en 1805 *Nuevos Paseos históricos, artísticos, económico-políticos por Granada y sus contornos*, en évidente réplique à l'œuvre d'Echeverría, jugée conservatrice. Malgré son attachement à sa ville natale, Argote ne prise pas l'Alhambra aussi haut que son prédécesseur :

Si les superstitions de leur secte et le despotisme de leur gouvernement conspirèrent à rétrécir l'esprit des Mahométans et enchaînèrent en eux le talent de l'imagination, c'est-à-dire de cette faculté créatrice de toutes les beautés de l'invention ; les circonstances politiques où se trouvait presque toute l'Europe à ce moment-là, et le système féodal qui opprimait ses plus riches provinces ne permettaient pas que s'éveille en aucune partie du continent le génie des arts nobles [...] ; Bien en vain cherchera-t-on le renouveau des Beaux-Arts avant l'heureuse époque [du doublement du Cap de Bonne-Espérance, en 1487]. Cet événement releva la raison humaine jusqu'à la sphère d'où elle était tombée ; et l'élégance [grecque] qui gisait ensevelie dans les ruines orgueilleuses de Rome se leva pour se placer à son côté. C'est donc bien à tort que l'enthousiasme de la nouveauté a voulu exalter l'édifice des rois arabes dans l'Alhambra comme un monument d'architecture digne d'être imité dans ses proportions et dans le goût de son ornement.

On ne peut donc pas accorder à l'Alhambra le bénéfice de la beauté, parce que la Grèce et Rome sont la source de toute beauté. Or, le Moyen Âge l'avait fait disparaître, la Renaissance seule en a retrouvé les principes. L'Alhambra, monument du Moyen Âge (arabe), appartient donc à un temps et à un art barbares, en Orient comme en Occident⁶³. Au contraire, le palais de Charles Quint réunit les mérites de l'époque qui l'a bâti, c'est-à-dire la Renaissance :

Les amateurs des beaux-arts ne pourront considérer sans un profond regret que ce monument, le plus grandiose qui s'éleva dans la péninsule lors de leur heureux rétablissement [des Beaux-Arts avec la Renaissance] soit aujourd'hui la cible des injures du temps et qu'on ne l'emploie pas à un usage digne de son élégance qui puisse le conserver dans l'intégrité de son ornement.

Et sur ce terrain, Argote peut parler ferme. L'Europe éclairée lui donne raison, depuis que Winckelmann, un demi-siècle auparavant, a forgé la définition du Beau⁶⁴. Tout vient des Grecs, et toute beauté se juge à ce qu'elle se rapproche ou s'éloigne de ce modèle. On notera toutefois qu'Argote capte au bénéfice du palais de Charles Quint la

sensibilité qu'on verra se déployer chez d'autres auteurs au profit de l'Alhambra : élégance et menace de la ruine.

Cette fragilité, qu'Argote décèle lui aussi dans la construction du palais maure, nourrit au contraire sa critique. Il souligne la faiblesse des structures de l'Alhambra – des murs de pisé, avec un peu de chaux et de plâtre – et pose en termes simples la question qui va opposer pendant cinquante ans les admirateurs et les détracteurs du monument « qui va disparaître sous peu en poussière, terre et néant ».

Cet édifice, le plus somptueux, grand et orné qui témoigne dans la péninsule de la mémoire de la domination musulmane, s'il y joignait la solidité de sa construction et de son matériau, serait la preuve la plus évidente et la plus éloquente pour persuader la postérité que ce peuple immense, féroce, dur et apathique qui se consume aujourd'hui sous l'ardent soleil d'Afrique est la dégénérescence d'une nation civile, douce, savante et raffinée [...]. Mais que ce soit par désir impatient de jouir au plus vite du fruit de leurs conquêtes ; ou parce que l'usage fréquent de ces plaisirs dont ils jouissaient énervaient trop leur cœur pour leur permettre de concevoir l'orgueilleux et robuste désir d'immortaliser leur mémoire ; les œuvres des rois arabes participèrent du caractère même de rapidité avec lequel ils firent leurs conquêtes.

Jeu d'oppositions décisif entre les cultures qui surent s'immortaliser dans le marbre – la Grèce et Rome – et celles qui se perdirent dans le plaisir éphémère de l'instant. Les Maures, au total, n'eurent pas l'énergie ni le goût de l'éternité des Grecs.

C'est probablement l'opinion majoritaire. Mais certains déjà ne partagent pas cet avis. Dans ses *Arabian Antiquities of Spain* (1813), radicale apologie de l'art des Maures d'Espagne, Murphy souligne les qualités architecturales, la solidité des structures arabes :

Malgré leur sveltesse, les colonnes de l'Alhambra ont prouvé leur capacité à soutenir le poids considérable de la pierre massive qui pèse sur elles.

Il se trompe : il n'y a pas de « pierre massive » au-dessus des colonnes de l'Alhambra. Mais Murphy n'en a pas moins le mérite d'affronter le premier, avant son compatriote Owen Jones, la thèse de l'hégémonie absolue de l'art gréco-romain et d'amorcer ainsi une réévaluation de l'histoire esthétique de l'Occident. Il est vrai que son texte, hommage rendu à « ce peuple urbain et éclairé qui occupa la péninsule pendant près de huit siècles » est plein du mythe andalou, et de son inévitable contrepartie d'alors, un sentiment antihispanique d'une plus grande virulence encore chez les Anglais que chez les Français. Financé par un aristocrate britannique, Murphy arrive à Cadix en 1802, dans l'intention de dessiner les monuments des *Spanish Arabs*. À la même époque, à l'autre bout de la Méditerranée, son compatriote Lord Elgin se jette dans la tâche grandiose et ruineuse de

dessiner et de sauver les marbres de l'Acropole d'Athènes, qu'il fait ramener en Angleterre. Dans cette coïncidence, on peut saisir, en Angleterre comme dans la France de la Révolution et de l'empire, le souci de rassembler, de regrouper les traces des époques les plus lointaines qui fondèrent la civilisation, ce même souci qui anime au même moment les recherches sur les Sarmates de Potocki.

Dans son introduction, Murphy déplore l'état d'abandon de l'Alhambra qu'il explique par « les préjugés, triste héritage des nations, qui firent qu'on se consacra à la destruction des monuments des infidèles, et qu'on la mit au rang des actions pieuses et populaires ». Plus significative est l'inscription laissée par un voyageur anglais sur les murs de l'Alhambra, et qu'il recueille en 1802 :

Vinrent les étendards du Christ ; la bannière du Prophète s'enfuit ; on enracina le culte véritable là où régnait la fausse religion ; et tel fut le zèle que déployèrent les pieux que l'esprit et la science périrent avec les Maures.

Jugement sévère, mais juste, commente Murphy, du fanatisme furieux des Espagnols. Il ajoute que si l'Inquisition avait su lire cette inscription, son auteur s'en serait sans doute mal trouvé. Le thème d'une langue secrète qui ne se livre pas aux vainqueurs chrétiens, dans ce cas l'anglais, qui joue ici le rôle dévolu à l'arabe réprimé au temps de la conquête chrétienne, va au-delà de l'anecdote. Il dit : les Espagnols ne sont pas vraiment chez eux sur cette terre. La mince couche de l'hispanité ne réussit pas à dissimuler en profondeur l'épaisseur de l'histoire arabe du pays. C'est encore le thème du *Manuscrit* de Jan Potocki, et de son peuple des cavernes de la Sierra Morena ; ou des *Contes de l'Alhambra* d'Irving, dans lesquels l'image du souterrain toujours peuplé de Maures est tout aussi présente. Murphy condamne vigoureusement le palais de Charles Quint,

qui susciterait partout ailleurs une juste admiration, mais qui, ici, ne provoque que le dégoût, quand on sait qu'il fut achevé avec le tribut que les infortunés Maures durent payer pour avoir le droit de s'exprimer dans leur langue.

Promesse que l'empereur ne tint pas, bien sûr. Voilà donc clairement désignés les crimes de l'Espagne chrétienne : mensonge, usurpation des droits, réduction à l'esclavage, thèmes que tout lecteur des Lumières, accoutumé à la dénonciation des désastres de l'histoire américaine de l'Espagne, extermination des Indiens et esclavage des Noirs, reconnaît et accepte d'emblée. Étrangement, la mise en cause d'une esthétique gréco-romaine commence par un jugement moral, et par une condamnation presque puritaine portée sur sa descendance moderne, le palais Renaissance de Charles Quint.

Toutes ces analyses sont commandées par des hiérarchies. Il s'agit de savoir quelles formes artistiques sont supérieures, art grec ou art maure, et d'évidence, la majorité penche pour les Grecs. Mais une autre recherche, dans la première moitié du XIX^e siècle, se préoccupe plutôt de situer l'art maure à l'intérieur de l'art universel, de comprendre ses origines et sa généalogie. Ce qu'on appellera plus tard « art islamique » se perçoit déjà aisément. Owen Jones écrira en 1851, dans le catalogue de l'exposition universelle de Crystal Palace :

Au milieu de la confusion générale sur la question de l'application des arts à l'industrie, l'existence d'une telle unité de dessin, d'une même habileté d'exécution, d'une telle élégance et d'un tel raffinement qu'on observe non seulement dans les œuvres indiennes, mais aussi dans toutes celles des autres pays mahométans qui ont contribué à l'exposition (Égypte, Tunisie, Turquie) ont attiré l'attention des industriels de l'art.

Et pourtant cette perception empirique ne débouche pas sur la définition d'un art islamique. La première raison tient à ce que le monde musulman est divisé par le regard savant selon la diversité des peuples qui le composent, Arabes, Turcs, Persans, Malais, Indiens... La seconde raison, c'est que par une définition implicite, mais tenace comme on l'a vu, tous les arts sont supposés avoir une commune source grecque. Définir un art, c'est donc retracer son histoire jusqu'à son origine grecque. Dans le cas de l'Alhambra comme dans les autres, ce qu'il faut retrouver, ce n'est pas ce qui rattache le monument à d'autres formes d'art contemporaines, mais le chemin qui remonte jusqu'à la matrice grecque.

Girault de Prangey est un de ceux qui ont affronté la question. Auteur des *Monuments arabes et mauresques de Cordoue, Séville et Grenade* (1838), il est tombé dans un injuste oubli. Là où Laborde et Murphy ne nous ont laissé que de courtes notices, il pose des problèmes et ébauche des réponses. Le premier, par exemple, il se préoccupe de définir les termes « arabe » et « maure ». Il a lu José Antonio Conde, auteur de la première histoire moderne d'Al-Andalus (1820). Il est aussi le premier à comparer les styles de l'art andalou avec ceux des monuments arabes du Maghreb et surtout de l'Égypte, connus depuis l'expédition de 1798. On peut pour cette raison le tenir pour l'un des pères de l'art islamique.

Girault n'échappe pas à la comparaison entre l'Alhambra et le palais de Charles Quint. Il suit, avec plus de sobriété, l'opinion de Murphy, déplore la décision de l'empereur, séduit par un lieu enchanteur, de faire bâtir « à côté, et presque sur les ruines de l'élégance maure ». Le jugement est cependant mesuré. On n'y invoque ni les droits de l'humanité, ni la morale divine, mais ceux du bon goût et du beau.

Girault juge le palais pesant, comparé au monument maure. Il rappelle au passage le jugement de Charles Quint lui-même sur la cathédrale de Cordoue, construite à l'intérieur de la Grande Mosquée : une cathédrale comme on en voit partout dans un édifice comme on n'en voit nulle part. Pourtant, Girault rappelle que le palais de Charles Quint, construit en 1527 par Pedro de Machuca, est un édifice remarquable, et l'un des premiers et meilleurs témoins de l'art de la Renaissance en Espagne.

Le jugement de Girault juxtapose en effet deux discours différents, mais également présents dans l'Europe éclairée. Le premier fait allégeance à l'art classique, et donc à la Renaissance ; le second exalte la ruine nostalgique, le mutilé comme source d'émotion artistique. Le palais de Charles Quint, la cathédrale de Cordoue sont beaux puisqu'ils obéissent aux canons de l'art classique ; mais la mosquée de Cordoue, l'Alhambra le sont plus encore parce qu'elles sont uniques, parce que ce sont les dernières traces d'un monde qui s'en est allé ; parce que ce sont les stèles du tombeau d'une civilisation morte, et qui mérite, comme le dit Girault, les égards qu'on doit à la mort. On a déjà rencontré chez Chateaubriand et Potocki l'émotion intense des fins de race, la beauté déchirante des derniers survivants. À côté de l'indéniable finesse du travail de ses artistes, l'élégance qu'on loue si souvent dans l'Alhambra est inséparable de sa fragilité aristocratique de chose périssable, de cette plénitude paradoxale que donne la mort inscrite sur le front des choses.

Comme Argote et beaucoup d'autres, Laborde, Custine, Quatremère de Quincy, Girault a piètre opinion des compétences techniques des Maures : fragilité des murs, due à l'excès d'oxyde de fer qui rend difficile le mélange de la chaux et de la terre ; taille médiocre des volumes et des élévations. Au total, une science architecturale très inférieure à celle de l'Égypte mamelouke dit Girault, pour ne rien dire du gothique⁶⁵. Mais au-delà de l'aspect technique, Girault reproche à l'Alhambra de manquer de grandeur, de sublime, à la différence des monuments de l'Occident médiéval :

À côté de l'art gothique, Amiens, Cologne, Strasbourg ou Milan, l'art mauresque se réduit à de très petites proportions. Comment comparer ses constructions de pisé, ses arcs et ses coupes légères aux gigantesques parois de pierre ou de marbre, aux arcs ou aux voûtes qui s'élèvent à deux ou trois cents pieds du sol, qu'a produits l'art catholique ?

Mais le plus original, chez Girault de Prangey, tient à son évaluation de la généalogie artistique de l'Alhambra. Depuis l'origine grecque, puisqu'il est entendu que la Grèce est le berceau de tout art civilisé, la voie est bien tracée jusqu'à Rome, puis à la dégénérescence byzantine, visiblement présente dans la mosquée de Cordoue. C'est ensuite que le

chemin se perd. Alexandre de Laborde propose de discerner trois styles dans les huit siècles de présence arabe en Espagne : le premier est illustré par la mosquée de Cordoue, l'Alhambra résume le second, et les réalisations mudéjares le troisième. Dans la mosquée de Cordoue, Laborde reconnaît les matériaux et l'art architectural de la basse antiquité byzantine. De même, Girault de Prangey affirme : « La mosquée de Cordoue ne nous surprend pas », parce qu'il y reconnaît des influences byzantines que les textes andalous avouent d'ailleurs, à tort ou à raison. Le problème, c'est l'Alhambra. Laborde perd la piste, en essayant en vain de rattacher ses formes à celles de l'Orient ancien⁶⁶.

Le livre de Girault est celui qui pousse le plus loin l'investigation dans ce sens. Lui aussi distingue trois époques : la mosquée de Cordoue (x^e siècle), d'ascendance byzantine ; puis la Giralda et l'Alcazar de Séville (xii^e-xiii^e siècles) ; enfin l'Alhambra (xiv^e siècle). Girault insiste sur l'importance insigne du monument :

Il n'y a pas d'édifice en Orient qui me paraisse atteindre une telle maîtrise dans sa réalisation, ni un goût aussi exquis dans les décorations qui méritent d'être qualifiées de merveilleuses, d'éblouissantes si on se souvient qu'elles étaient dorées et peintes avec les couleurs les plus vives et les plus précieuses.

Il détaille les différences entre la mosquée de Cordoue et l'Alhambra : le monument grenadin se distingue par sa décoration profuse, la richesse de ses détails, l'utilisation de la céramique murale. Il en vient à une perfection de l'illusion – les arcs n'ont aucune fonction architectonique, ce sont de purs ornements qui recouvrent des ouvertures carrées. Cette perfection ne se retrouve pas dans les imitations de l'Alhambra, à Tunis ou à Marrakech. Il s'interroge enfin sur l'origine, après avoir rejeté une généalogie nord-africaine. C'est au contraire le Maghreb qui a recueilli l'héritage de l'Alhambra. Mais il n'existe pas de piste satisfaisante. Après avoir examiné sans succès les possibles influences siciliennes et égyptiennes, il conclut par défaut à une origine indigène, andalouse, de cet art étrange, sans parenté, et qu'on appelle avec justesse « mauresque », puisqu'il semble exclusivement lié à l'art islamique d'Espagne.

Quelques années après Girault de Prangey, l'architecte anglais Owen Jones reprend l'analyse de l'Alhambra pour la présentation des chefs-d'œuvre de l'humanité à l'Exposition universelle de 1851, à côté d'un temple égyptien, d'un temple grec, d'un pavillon romain, d'un édifice de la Renaissance italienne et des premiers vestiges de l'art assyrien dégagés par les fouilles archéologiques anglaises et françaises en Iraq⁶⁷.

Pour lui, l'Alhambra est le sommet de l'art maure comme le Parthénon est celui de l'art grec, sans qu'on puisse donner à Athènes

l'avantage sur Grenade. Contre ceux qui critiquent dans l'Alhambra l'accumulation des détails ornementaux, qui brouillent la pureté de la ligne architecturale, ce que Winckelmann condamnait, il répond que cette condamnation vient de ce que le détail est donné par Winckelmann comme artifice étranger à la nature. Au contraire, affirme-t-il, l'enchevêtrement des lignes de l'art mauresque rejoint celui du végétal naturel. Sans doute l'Alhambra est-elle un sommet de l'ornement, mais l'ornement exprime aussi bien la nature que les lignes architectoniques pures. Lui aussi tente une généalogie de l'art universel où il distingue arts « primaires » ou fondamentaux, et arts « secondaires » ou dérivés des styles fondamentaux : l'égyptien, le grec, le gothique, l'arabe. L'avantage, selon Jones, va à l'Égypte pharaonique, parce que son art est le plus religieux. L'art grec, moins spirituel, ne s'adresse qu'aux sens et à l'intelligence. Les Grecs n'ont cru qu'à la nature parce qu'ils ne croyaient plus dans leurs dieux. Chacun de ces styles primaires admet des dérivations d'une dégénérescence croissante. Ainsi le style grec a donné l'art romain, moins raffiné que sa source grecque, plus politique et plus brutal ; puis l'art byzantin chrétien, qui se jette et se perd dans les formes primaires rénovées que sont respectivement le style gothique et l'art arabe. En Europe, la Réforme protestante tue l'art gothique. Les temples protestants n'ont besoin ni des colonnes, ni du chœur, ni du déambulatoire des églises et les ont supprimés. Le protestantisme a créé une vraie religion de la science, du progrès et de l'argent – les gares sont ses vraies cathédrales. Quant aux églises catholiques des XVI^e-XVIII^e siècles, de style baroque, ce ne sont plus « que des temples païens à l'extérieur, des théâtres à l'intérieur », selon Jones.

L'art arabe, lui, se subdivise en style indien, égyptien, turc, espagnol. Avec l'art chinois, il est cependant le seul qui se soit maintenu jusqu'à nos jours dans son refus de la figuration humaine et ses ornements voluptueux.

Les Maures ont repris à la nature ses principes, mais sans la copier comme nous, grâce à l'interdiction de la figure humaine. Ils ne sont pas les seuls. Toute époque qui a pris l'art au sérieux a évité de violer le sentiment de propriété à travers une représentation trop fidèle de la réalité. En Égypte, un lotus n'est pas un lotus, mais un symbole du pouvoir, parfaitement adapté à l'architectonique. Les statues égyptiennes ne représentent pas des hommes, mais la majesté du pouvoir. Dans l'art grec, les ornements ne sont pas aussi symboliques, mais ils restent attachés à une convention quand la sculpture est appliquée à l'architecture. De même dans le meilleur gothique. Puis on sombre dans l'imitation, visible dans le vitrail, où la convention cède le pas au réalisme, et perd son rôle de transmettre la lumière⁶⁸.

Signe de la qualité de l'art islamique, et en particulier de l'Alhambra, les lignes privilégiées y sont des courbes, paraboles et

hyperboles des sections coniques. Il en est de même au Parthénon et sur les vases grecs, ou dans le meilleur de l'art gothique. Au déclin en revanche, les styles privilégient la figure plus simple du cercle : ainsi à Rome, parce que les Romains étaient incapables d'apprécier les courbes d'ordre plus élevé ; ou dans l'art gothique tardif qu'on nomme géométrique ; ou dans le style islamique ottoman tardif.

Il va de soi que sourd de ces classifications une hiérarchie de valeurs implicite qu'aucun historien de l'art d'aujourd'hui n'accepterait : le dédain pour l'art romain ou l'art « catholique » baroque relève d'un antipapisme puritain dont tout Anglais de bonne souche était encore imprégné au XIX^e siècle⁶⁹. Mais l'important, au-delà de tous les simplismes de la démonstration, reste la préférence donnée à un art étranger au patrimoine européen. Car en conclusion, l'Alhambra est un paradoxe : elle rassemble, selon Jones, les traits fondamentaux des arts les plus purs – Égypte ou Grèce. Mais à la différence de l'Égypte ou de la Grèce, elle vient tard dans l'histoire humaine. Elle reprend d'évidence nombre de traits inventés ailleurs, mais elle ne ressemble à rien d'autre, et nul ne réussit à établir sa généalogie. En ce sens, elle rejoint l'Europe moderne, héritière de toutes les civilisations, et qui les dépasse toutes. C'est bien pourquoi elle est présente à Crystal Palace en 1851, dans cette Exposition universelle où la civilisation européenne en reconnaît une autre, islamique, qui a fait converger avant elle tous les patrimoines de l'humanité. Par là même, l'Europe moderne se détache de sa famille naturelle, de l'appel du sang, qui devrait la porter vers la Grèce classique ou vers l'Espagne chrétienne, qui est une part d'elle-même. Au contraire, elle se fait gloire d'accueillir, au premier rang de l'histoire universelle qu'elle est en train d'écrire, l'héritage des autres, et de leur donner une place plus relevée qu'à ses propres ancêtres, ces Espagnols chrétiens qu'elle déprécie. Il n'y a là aucun aveuglement. Cette démarche est nécessaire à une civilisation qui s'annonce, et se pense réellement, comme universelle. Car l'universalité suppose qu'on puisse, qu'on doive, choisir ses ancêtres au lieu de les accepter d'une filiation naturelle. Choisir l'Alhambra contre le Parthénon, c'est l'annexer à son histoire, c'est élargir les horizons de l'Europe, comme le font au même moment ses soldats et ses administrateurs dans la colonisation de l'Afrique ou de l'Asie.

On a depuis longtemps remarqué que le récit de voyage ne nous apprend le plus souvent que ce que nous savons déjà. Le voyageur et son lecteur ont en tête avant même leur départ des pays imaginaires dont les traits sont souvent accusés, voire caricaturés dans le cas de l'Espagne de l'âge romantique. Le récit est donc une reconnaissance de l'idée reçue plus souvent qu'un apport neuf jeté sur le sol vierge de l'esprit du lecteur, précisément parce que l'esprit du lecteur n'est pas vierge. La crédibilité, la popularité et le succès de la relation de voyage dépendent de son passage obligé par les vastes avenues du lieu commun et de la culture acquise, que nous venons d'énumérer : idéologie des Lumières, guerre d'Indépendance, survivances archaïques et premiers débats artistiques. Tout l'art du voyageur consiste à jouer des références admises, à démentir tout en confirmant, à placer l'anecdote attendue là où on ne l'attend pas, à répartir plaisamment ou savamment le connu dans l'espace et le temps personnels de son voyage. L'idée philosophique se donne dans la description d'un paysage, et le jugement politique dans les quelques mots échangés avec l'indigène le plus humble et d'apparence le plus étranger aux affaires de l'État. Avouons-le, il n'y a rien de plus convenu, et donc de plus lassant que la littérature de voyage. Aussi de l'immense production que l'Espagne a suscitée en France comme en Angleterre n'avons-nous retenu que trois noms : l'Américain Washington Irving pour avoir donné toute sa joie au mythe andalou ; Astolphe de Custine pour s'en être défié avec une constante lucidité ; et Prosper Mérimée pour l'avoir détourné vers des voies qui devaient s'avérer réellement neuves.

Washington Irving (1783-1859)

C'est à un âge avancé – il a 46 ans en 1829 – que le diplomate américain Washington Irving, venu en Espagne sur les traces de Christophe Colomb, découvre l'Alhambra, y séjourne, et en tire son livre le plus fameux, presque aussitôt traduit dans toutes les autres grandes langues de l'Europe⁷⁰. Irving est un voyageur heureux. Il a aimé l'Espagne, toute l'Espagne, la maure comme la chrétienne, malgré l'inéluctable condamnation qu'il porte contre le cléricalisme papiste⁷¹. Du haut de la tour de Comares, le point le plus haut de la forteresse de l'Alhambra, il médite en ces termes sur le destin des Maures :

Comme je m'attardais à contempler l'effet du crépuscule sur l'Alhambra, je

fus amené à réfléchir sur le caractère élégant, léger et voluptueux de son architecture interne et à l'opposer à la solennité grandiose et sombre des édifices gothiques érigés par les conquérants espagnols. Peu à peu j'en vins à rêver à la destinée singulière de ces Arabes ou Maures d'Espagne dont l'existence, pareille à une légende⁷², constitue un des épisodes les plus étranges et les plus splendides à la fois de l'histoire [...]. S'ils n'avaient pas été arrêtés dans les plaines de Tours, la France, l'Europe auraient été submergées avec autant de facilité que les empires d'Orient, et Paris, Londres verraient encore aujourd'hui scintiller le croissant sur leurs temples⁷³.

Repoussées au-delà des Pyrénées, les hordes asiatiques et africaines qui composaient cette grande armée renoncèrent au principe musulman d'expansion et cherchèrent à établir en Espagne une domination pacifique et durable [...]. Rassemblant amoureusement tous les raffinements qui caractérisaient l'empire arabe en Orient au temps de sa civilisation la plus brillante, ils répandirent la lumière de l'est dans les régions occidentales encore plongées dans la nuit du Moyen Âge européen [...].

Pourtant l'empire musulman ne fut guère en Espagne qu'une sorte de superbe plante exotique qui ne sut pas prendre racine dans le sol qu'elle embellissait [...]. Les Maures d'Espagne restaient un peuple isolé. Leur existence s'avéra n'être qu'une lutte prolongée, vaillante et chevaleresque pour se maintenir dans un territoire usurpé [...]. Tel est l'Alhambra : palais musulman au sein d'une terre chrétienne, édifice oriental parmi les bâtiments gothiques occidentaux, élégant vestige d'un peuple brave, intelligent et raffiné, qui conquiert, gouverne, et passe⁷⁴.

On aura reconnu au passage les thèmes de l'Alhambra romantique : le contraste architectural de l'élégance maure et de la massivité gothique, la culture pacifique acquise par les Maures en Europe – par opposition à l'esprit expansionniste et conquérant de l'Islam –, et rendue à ses hôtes européens dont elle éclaire la « nuit médiévale⁷⁵ » ; la fragilité et la mort de cette civilisation brillante dont l'Alhambra est la dernière survivante⁷⁶. Il s'y ajoute, comme chez Potocki, avec le goût du souterrain, la conscience aiguë d'une présence maure plus aimable et déchue qu'hostile. Les fantômes des Maures appellent le lecteur éclairé qui les sollicite, mais c'est pour lui rendre un peu de l'éclat de la vie qu'ils ont enfouie dans les cavernes du passé⁷⁷.

Le récit d'Irving donne son temps à l'appel, c'est-à-dire à la découverte de l'Espagne et des Espagnols, de l'Alhambra, de ses pauvres, de ses nobles et de ses Gitans⁷⁸. C'est en son milieu que l'observation laisse la place aux légendes que le voyageur a entendu raconter en Espagne – et au moins autant, en fait, à ce qu'il a lu :

Les histoires qui naissent de cette façon, ont en général une couleur orientale et présentent ce mélange d'arabe et de gothique qui, pour moi, caractérise toute chose en Espagne, surtout dans les provinces du sud. La fortune cachée est toujours placée sous un charme magique et protégée par des talismans et des sortilèges. Elle est tantôt gardée par des monstres fantastiques ou des dragons féroces, tantôt par des Maures enchantés qui, immobiles comme des statues, revêtus d'une armure, l'épée dégainée,

Tout est dit dans ces quelques mots : la plupart des légendes allient les deux Espagne et les réconcilient, plus subtilement même qu'il n'y paraît à première vue. Dans sa version première, le livre ne comporte que sept grands contes, chacun associé à un lieu du palais : « L'astrologue arabe », « Les trois princesses », « Le prince Ahmed le Parfait », « L'héritage du Maure », « Le Page et le Gerfaut », « Le Gouverneur Manchot », et enfin « Les deux discrètes » ; soit respectivement la tour de Justice pour le premier et le dernier, la tour des Infantes pour le deuxième et le cinquième, les tours Vermeilles et le Généralife pour les trois autres. Les contes sont donc couplés, comme si l'un poursuivait et achevait la morale de l'autre. Dans la première légende, un astrologue arabe construit un cavalier de bronze capable d'anéantir à distance les armées ennemies qui s'avancent vers Grenade. Le roi enthousiasmé lui ouvre ses trésors jusqu'au jour où le cavalier de bronze désigne l'avance d'une nouvelle menace. Les troupes envoyées comme d'ordinaire recueillir les trophées de l'armée anéantie ne trouvent qu'une jeune fille d'une grande beauté endormie au pied d'un arbre. Son arrivée à la cour aigrit aussitôt les rapports du roi et de l'astrologue, qui la désirent également. Sur l'ordre du roi, l'astrologue construit un jardin paradisiaque, mais il en profite pour s'y enfermer avec la jeune fille, dont la lyre d'argent berce son éternel repos, à l'abri d'un enchantement que les forces humaines du roi sont incapables de briser.

Quelques dizaines de pages plus loin, dans le conte des « Deux discrètes », une petite fille pauvre trouve dans un fossé une main magique. Elle accède au souterrain où l'astrologue somnole face à sa captive qui joue de la lyre, et qui offre ses trésors à la jeune enfant. Après avoir échappé à l'avidité d'un moine, la famille de la petite fille étale une fortune heureuse dans les rues de Málaga. La main de justice des Maures a légué ses trésors à l'Espagne des pauvres – et non à ses prêtres et à ses moines.

L'histoire de Pedro Gil est presque la même, à l'inverse : au lieu d'y désenchanter des trésors, on y enchante et y enferme des puissants. Un pauvre portefaix espagnol reçoit manuscrit et bougie magiques d'un voyageur maure qui meurt chez lui. Grâce à l'aide d'un marchand de Tanger, qui sait lire le manuscrit, il retrouve un trésor⁸⁰. Mais l'indiscrétion de sa femme – un motif récurrent chez Irving – donne l'alerte à un juge et à un policier corrompus. Tous retournent au souterrain, les corrompus trop avides se précipitent dans la cave, le marchand de Tanger éteint la bougie, et le charme se referme à jamais sur le trésor, le juge et le policier.

Dans la légende du prince Ahmed au contraire, le héros saura, lui, ramener son trésor. Son père l'enferme dans une tour pour lui éviter

de connaître l'amour. Au printemps de ses vingt ans, une colombe lui apprend à la fois la puissance de la passion et l'existence d'une jeune fille qui l'aime sans le connaître encore. Un corbeau cabaliste, un hibou philosophe et un perroquet beau parleur l'aident à retrouver son aimée, princesse de Tolède devenue chrétienne. C'est finalement un tapis volant, investi de la sagesse juive de Salomon, qui ramène les amants vers Grenade. Dans un rare renversement du schéma convenu, ce sont les Maures qui reprennent ici l'héritage perdu par leurs ancêtres.

Trois princesses de Grenade offrent à la Chrétienté sa revanche. Elles aussi enfermées par le roi leur père, elles tombent amoureuses d'autres prisonniers, chrétiens. Avec l'aide de leur duègne et du gardien de leur jardin, tous deux renégats chrétiens, elles s'évadent en compagnie des prisonniers et se convertissent à leur arrivée en Chrétienté pour épouser leurs amants. Mais toutes n'ont pas réussi : la plus jeune sœur n'a pas voulu offenser son père, et elle est restée prisonnière. Quant à la duègne, montée en croupe du jardinier renégat, elle a disparu au passage de la rivière qui fait frontière entre Islam et Chrétienté.

Mais la revoici, avec le cheval magique du prince Ahmed, dans le conte du gouverneur manchot de l'Alhambra, où on n'aura guère de peine à reconnaître Cervantès. On arrête un malandrin, monté sur un cheval de prix, et les poches pleines de bijoux. Présenté au gouverneur, il prétend venir de Tolède où il se trouvait la veille au soir, grâce à une monture magique que lui a cédée un Maure venu assister à la sortie annuelle de l'armée fantôme de Boabdil. Sceptique, le gouverneur ne se laisse pas prendre à ce conte ; sa gouvernante si : elle s'enfuit avec le prisonnier, le cheval et les bijoux.

Reste la plus jeune des princesses de Grenade volontairement restée prisonnière, Zorahayda. On la retrouve quelques siècles plus tard, sous le règne du premier Bourbon d'Espagne, Philippe V, et de sa femme Élisabeth de Parme, dernière occupante de marque de l'Alhambra. Un de ses pages séduit une jeune fille sévèrement gardée par sa tante dans la tour des Infantes, puis l'abandonne quand la cour regagne Madrid. La jeune Jacinta attristée reçoit la visite de Zorahayda, qui fut malheureuse dans les mêmes lieux. La princesse mauresque reçoit le baptême des mains de la jeune chrétienne et lui confie en retour son luth enchanté. Le roi Philippe V est neurasthénique, le luth enchanté le guérit, la fortune de la jeune fille est faite, le page lui revient et l'épouse.

Le premier roi français d'Espagne, qui enracine les Lumières et la modernité d'outre-Pyrénées dans son nouveau royaume, y reçoit donc le bienfait de la magie des Maures. Zorahayda s'accomplit dans le baptême et Jacinta dans le mariage. Le bonheur est partout à la

conclusion de l'histoire. Morte violemment et sans descendance, longtemps errante comme âme en peine dans ses caves, Grenade a enfin trouvé dans l'Europe éclairée l'héritière digne de recevoir son trésor.

Custine (1790-1857)

Astolphe de Custine a déjà plus de quarante ans quand il aborde l'Espagne en 1831, et près de cinquante quand il publie en 1839 ses lettres espagnoles, adressées à plusieurs dizaines de correspondants différents. Son voyage en Espagne, comme plus tard son fameux voyage en Russie, soulève d'abord la question politique de l'avenir de l'Europe. Comme la Russie, l'Espagne a su résister à Napoléon. Comme la Russie, elle passe à Londres comme à Paris pour un conservatoire de l'archaïsme social et monarchique. Custine, dont la famille aristocratique, d'abord engagée dans la Révolution, a été durement affectée par la Terreur – son grand-père et son père ont été guillotins à quelques mois d'intervalle –, est légitimiste, partisan d'un gouvernement monarchique sans partage, hostile au système représentatif. S'il admire le livre récemment paru de Tocqueville – lui aussi issu d'une famille aristocratique victime de la Terreur – sur l'Amérique, il en critique la conclusion, c'est-à-dire l'inéluctabilité du triomphe de la « démocratie » (nous dirions « du régime des masses »).

Mais Custine, homosexuel et raffiné, est aussi l'un des voyageurs les plus subtils d'une génération qui en compte beaucoup. Lui sait que le voyageur ne voit que ce qu'il veut voir, et donc que ses surprises, ses erreurs avouées, ses repentirs sont seuls dignes de l'écriture. Un véritable voyage est une confession. Les deux grands périple de Custine, en Espagne et en Russie, le sont. Parti confiant vers des pays héroïques, qui ont résisté à la modernité et à l'agression révolutionnaire, il en revient déçu. Toutes proportions gardées, sa description de Grenade et de l'Alhambra adopte la même courbe. Depuis Florian et Chateaubriand, le palais des rois maures est nimbé d'une légende que Custine sent peser sur lui quand il approche de la ville. Comme dans la Sierra Morena qui lui ouvre l'Andalousie, comme à Séville même, la première impression est un mécompte. Un mécompte qu'il attend aussi de Grenade, avec une impatience qu'aucune autre ville d'Espagne n'a suscitée chez lui à ce point. La description de Grenade commence à Loja, porte de la Vega :

En avançant vers Grenade, je ne puis me défendre d'une impatience dont la vivacité nuit inévitablement à l'impression des plus beaux lieux. Rien ne saurait répondre à une telle attente. Demain je les interrogerai dans la poussière de leur sépulcre, ces morts qui vécurent si glorieusement et moururent avec la sérénité de leur croyance [musulmane] toute sensuelle. Voilà ce qui m'attend à Grenade la belle. Ou plutôt à son tombeau où je viens

faire de bien loin mon pèlerinage poétique.

Une seule crête de montagne me sépare de la Vega et du haut de cette côte, je verrai Grenade. Cette pensée m'ôte l'envie de me coucher et même d'écrire. Adieu et à demain ; à Grenade... à Grenade⁸¹ !

Mais brutalement, le corps tout entier tendu vers cette récompense paradisiaque cède au moment où il touche au but. Entré dans Grenade, Custine a juste le temps d'être surpris d'y trouver, au lieu des ruines majestueuses qu'il en attendait, une ville populeuse, bruyante et coquette. Une heure plus tard, la fièvre le terrasse, et le couche pendant vingt jours entre la vie et la mort, au pied de l'Alhambra qu'il aperçoit sans avoir la force de s'y rendre dans les rares répit que lui laisse le mal. Enfin, contre le pronostic des médecins, le malade se rétablit, et monte au paradis maure de la colline rouge. Mais c'est une nouvelle déception. La finesse et la culture de Custine lui font bien voir que l'art islamique plus que tout autre se déchiffre et se lit. La lettre y remplace la figure et le corps humains, et par conséquence, le sens de cet art est plus littéraire, plus radicalement abstrait et intellectualisé que celui de l'art occidental. « L'architecture arabe est l'expression d'une idée ; reste à savoir si cette idée avait assez de grandeur [...]. Je ne le pense pas⁸². » Déjà à l'Alcazar de Séville, il avait conclu que l'art maure était tout ornement, « profusion du petit » :

Je demeure sans penser devant des œuvres qui dénotent à la fois une énergie, une persévérance prodigieuse, et une faiblesse incroyable⁸³.

Grenade décuple l'impression :

On entre enfin dans la première cour du palais mauresque... Ici, voulez-vous approcher de la vérité ? Croyez à moi, ne croyez plus à mes devanciers ; rabattez les belles paroles des voyageurs, elles nous ont trompés ; les poètes, dont c'est le métier, nous avaient trompés les premiers. Les Maures, les chrétiens, tous nous ont menti, tous ; les uns sans le vouloir, les autres sciemment [...]. Cette architecture de votre imagination n'existe pas ici et n'a jamais existé. C'est pourtant à ces merveilles fantastiques que le seul nom de l'Alhambra me faisait rêver. Il n'y a de réellement grand ici que quelques tours dont la masse est énorme sans toutefois paraître imposante.

Vous savez ce que tout le monde rêve [...]. Or voici ce que j'ai vu de mes yeux [...]. J'ai vu, me pardonnerez-vous ?, une suite de petites boîtes grossières au-dehors mais qui, dans l'intérieur, sont doublées d'émail et précieusement travaillées comme la nacre et l'ivoire dont on fait les bonbonnières de la Chine⁸⁴.

La comparaison avec l'art grec et l'art médiéval chrétien tourne au désavantage des Maures :

Qu'il y a loin des ruines mauresques aux restes si nobles et si imposants des

villes de l'antiquité païenne. La vue d'une seule colonne du Parthénon vous donne l'impression du grand, tandis qu'une galerie tout entière, bâtie par les Maures, fût-elle longue d'une lieue, ne nous paraîtra jamais plus grandiose qu'un charmant ouvrage en filigrane posé sur votre console. Qu'importe que la matière soit du marbre, le résultat n'est jamais qu'une broderie. Ici point de sublime, rien que de l'esprit⁸⁵ [...]. L'art chez les Arabes n'a ni le sérieux des monuments grecs, ni l'élévation des ouvrages chrétiens. Il est resté à part de toutes les autres productions humaines pour montrer au monde jusqu'où l'homme peut arriver par la patience. Les plus beaux monuments mauresques sont les derniers chefs-d'œuvre de l'esclavage [...]. L'architecture arabe, trop vantée de nos jours, surtout par ceux qui ne la connaissent pas, n'est qu'un caprice, un caprice plein de grâce et d'originalité [...], mais qui ne s'élève à rien de vaste, de sublime, de fécond ; on voit toujours la fantaisie d'un homme voluptueux, on ne reconnaît jamais l'âme d'un grand peuple. C'est de l'art égoïste⁸⁶.

Un art d'alcôve et de petit maître, une friandise de marquise. Aussi ne faut-il pas s'étonner que les Maures aient perdu la guerre de Reconquête contre

les soldats de Dieu qui ont bâti Cologne, Florence, Strasbourg, Notre-Dame, et la Rome et la Séville chrétiennes [...]. Pauvres Arabes, hommes de perles et d'or, ils étaient trop brillants, trop heureux pour résister à des ennemis de fer⁸⁷.

En revanche, les ruines du Généralife rendent Custine à l'enchantement que le palais de l'Alhambra n'a pas réussi à soutenir, parce qu'il en attendait moins, et aussi parce que la nature y a pris le dessus sur une architecture maure trop efféminée à son goût, qu'il aura cependant bien du mal à quitter quand sonnera l'heure du départ⁸⁸.

La relative déception de Grenade est enveloppée dans celle de l'Andalousie entière. Il est difficile d'imaginer conditions de voyage plus pénibles, dans une chaleur écrasante, parmi des populations démunies de tout, d'une saleté repoussante, épuisante. De son lit d'agonie de Grenade, où il aura passé vingt jours, on retire deux cents punaises. À Loja, tandis qu'il rêve déjà du lendemain qui le mènera à Grenade, il entend bruire les insectes sous la charpente et sur le plancher : « les puces sautillent par milliers comme une pluie vivante et qui rebondit sans cesse ». Mais le pays vit surtout dans le dérèglement politique et social. Quelques mois avant son arrivée, une jeune femme de qualité, d'opinion libérale, a été pendue à Grenade pour avoir brodé une devise révolutionnaire sur un drapeau destiné aux insurgés⁸⁹. Après cet acte de terreur, le pays se tait sous la chape policière. « Il n'y a plus de société », conclut Custine en un mot juste – les conversations sont suspendues et les amitiés suspectées.

Plus grave encore à l'inverse, le brigandage. Custine a rendu célèbre dans toute l'Europe le personnage de José María dont les bandes

tiennent toutes les routes qui vont de Ronda à Grenade et Málaga. Il y multiplie les exactions, rarement inspirées par un sentiment de justice que le peuple lui prête à tort. Custine rapporte deux anecdotes sur les procédés de José María : dans la première, pressé par l'imminence de l'arrivée de gendarmes, il coupe les doigts d'une jeune femme qui n'arrive pas assez rapidement à son gré à lui livrer ses bagues – elle en meurt. Dans la seconde, une dame est dévalisée par une bande rivale, qui se couvre du nom de José María. Le bandit l'apprend, capture les faussaires, requiert le témoignage de la victime, obligée de reconnaître ses agresseurs le couteau sous la gorge, et les exécute froidement⁹⁰. Le second épisode est encore plus grave que le premier, parce que José María y usurpe les pouvoirs du roi et de Dieu en s'y arroguant le droit de justice. À un curé étonné, José María fait savoir qu'il va récupérer « son bien » auprès d'une autre bande qui a vidé le trésor d'une église⁹¹. Et le gouverneur de Málaga sollicite en secret un sauf-conduit du hors-la-loi pour circuler dans la province dont le roi lui a confié la charge. Aussi le personnage ne relève-t-il pas pour Custine du simple pittoresque andalou, mais des lourdes conséquences de l'intervention française et de la guerre d'Indépendance, qui ont multiplié les *guerrillas* devenues avec le temps criminelles. En outre, José María a pris la place du roi et de l'Église parce que les idées nouvelles ont prétendu se passer de ces vieilles autorités. La France en a été ébranlée, l'Espagne renversée, et Custine prédit qu'elle ne retrouvera pas avant longtemps son équilibre⁹².

Étrangement, les raffinements de l'Alhambra ne sont pas étrangers à la brutalité des solitudes qui les entourent, comme l'Ancien Régime, si policé, n'est pas étranger aux flots de sang de la Terreur. Une société saine ne tolère ni l'afféterie, ni le règne de la pure violence qui lui répond. L'Europe entière est tombée dans les deux excès contraires, qui se manifestent en même temps : symboliquement, dans le récit de Custine, ces deux excès de la mignardise impuissante et du sadisme crapuleux sont respectivement figurés par l'Alhambra et José María. Une fois encore, le palais des rois maures croise l'ombre de l'Ancien Régime, du vieux monde dont les Lumières et la Révolution ont ruiné l'édifice. Le raffinement de la vie aristocratique y a tourné à une affectation efféminée, tandis qu'à ses portes frappent des hommes de fer.

Mérimée (1803-1870)

Prosper Mérimée voyage pour la première fois en Espagne en 1830 à peu près en même temps que Custine, d'une quinzaine d'années son aîné. Le goût qu'il prend pour ce pays, les amitiés qu'il y noue, en particulier avec la famille Montijo, dont la fille Eugénie épousera plus tard Napoléon III, l'y feront revenir souvent. L'Espagne lui donnera

surtout le sujet de sa nouvelle la plus célèbre, *Carmen*. Au moment où il l'écrit, en 1845, le journal de voyage de Custine a été publié depuis six ans. Il ne fait pas de doute que Mérimée l'ait lu. Peut-être même y a-t-il trouvé la première description de la manufacture de cigares de Séville, ou l'idée de l'importance du cigare dans l'abord des Espagnols⁹³.

Mais il sait surtout jouer de la relation de Custine sur l'Andalousie. Grenade et l'Alhambra y sont centrales, Mérimée situera donc au contraire l'action de *Carmen* à Séville et Cordoue. Les bandits et José María obsèdent Custine. Mérimée les cherche en vain. Dans sa correspondance de 1830, publiée en 1842, il dresse un portrait flatteur de José María, bandit d'honneur, et se moque des frayeurs des voyageurs, souvent alarmés par la vue d'honorables villageois armés pour se défendre et pour les défendre. D'ailleurs les bandits, quand ils existent, ne s'en prennent qu'aux biens et presque jamais aux personnes⁹⁴.

Aussi la rencontre du narrateur et de Don José, au début de *Carmen*, tient-elle beaucoup du pastiche ou de la farce. Le guide du narrateur suinte de peur et grimace comme les valets de comédie des avertissements muets qu'il est le seul à croire discrets. Le narrateur, persuadé par la panique de son compagnon qu'il est en présence de José María lui-même, décide de n'en rien laisser paraître, et de traiter l'inconnu en gentilhomme. Et de fait, il l'est. Basque Navarrais, et donc *hidalgo* devenu contrebandier et bandit de grand chemin par amour, Don José est un José María en plus court. La première ironie de la nouvelle, c'est donc la noblesse enracinée du bandit. José est Vieux-Chrétien, de cette Espagne des montagnes du nord qui a conduit la Reconquête et y a gagné la fierté de ses libertés et la domination politique sur le reste de la péninsule.

Avant même que José ne lui fasse le récit de ses amours, le narrateur rencontre Carmen sur le pont du Guadalquivir à Cordoue. Elle s'approche de lui comme d'une proie, il mord aussitôt à l'hameçon de sa séduction, non sans pédantisme philologique :

– De quel pays êtes-vous, Monsieur ? Anglais, sans doute...

– Français et votre grand serviteur. Et vous Mademoiselle, ou Madame, vous êtes probablement de Cordoue ?

– Non.

– Vous êtes du moins andalouse. Il me semble le reconnaître à votre doux parler.

– Si vous remarquez si bien l'accent du monde, vous devez bien deviner qui je suis.

– Je crois que vous êtes du pays de Jésus, à deux pas du paradis (j'avais appris cette métaphore, qui désigne l'Andalousie, de mon ami Francisco

Sevilla, picador bien connu).

- Bah ! Le paradis... Les gens d'ici disent qu'il n'est pas fait pour nous.
- Alors vous seriez donc mauresque, ou... je m'arrêtai, n'osant dire : juive.
- Allons, allons ! Vous voyez bien que je suis bohémienne.

Seul un de ces étrangers qui traversent l'Andalousie sur la trace des poussières du passé, nourri de livres de chevalerie maure comme l'était Don Quichotte d'*Amadis des Gaules*, peut croire qu'il existe encore des Maures et des juifs dans un pays qu'un catholicisme aussi ardent qu'intransigeant a purifié de toute trace d'hérésie depuis des siècles. Être Andalou et se déclarer d'ailleurs, comme le fait Carmen, c'est à coup sûr se dire gitan. Il n'y a plus de souterrain en Andalousie, et le diable n'y loge pas. Au contraire, on le rencontre au grand jour, sur le pont de Cordoue – non loin de la mosquée, il est vrai.

Car Carmen est le diable, elle le dit, nul ne la croit. Elle est en outre aussi mêlée, contradictoire que Don José est de sang et de mœurs purs :

Pour ne pas vous fatiguer d'une description trop prolixe, je vous dirai en somme qu'à chaque défaut elle réunissait une qualité qui ressortait peut-être plus fortement par le contraste. C'était une beauté étrange et sauvage, une figure qui étonnait d'abord, mais qu'on ne pouvait oublier. Ses yeux surtout avaient une expression à la fois voluptueuse et farouche que je n'ai trouvée depuis à aucun regard humain. Œil de bohémien, œil de loup, c'est un dicton espagnol qui dénote une bonne observation. Si vous n'avez pas le temps d'aller au Jardin des Plantes pour étudier le regard d'un loup, considérez votre chat quand il guette un moineau⁹⁵.

Le narrateur l'accompagne chez elle, y perd sa montre et y laisserait probablement la vie sans l'intervention de Don José. Quelques mois plus tard, il apprend toute l'histoire du même José qui attend son exécution dans sa cellule⁹⁶. Soldat à Séville, il arrête Carmen à la suite d'une rixe à la manufacture. Sur le trajet de la prison, elle le convainc, en basque, de la laisser fuir. Soupçonné de complicité dans cette évasion, il est dégradé. Peu de temps après, et pour payer sa dette, dit-elle, Carmen lui offre une nuit d'amour.

– D'après notre loi, je ne te devais rien puisque tu es un *payllo* ; mais tu es joli garçon, et tu m'as plu. Nous sommes quittes. Bonjour.

Je lui demandai quand je la reverrais.

– Quand tu seras moins niais, répondit-elle en riant [...]. Sais-tu, mon fils, que je crois que je t'aime un peu. Mais cela ne peut durer. Chien et loup ne font pas longtemps bon ménage. Peut-être que si tu prenais la loi d'Égypte⁹⁷, j'aimerais à devenir ta *romi* [épouse]. Mais ce sont des bêtises, cela ne se peut pas.

Mais José, amoureux, s'obstine. Il la retrouve en compagnie d'un officier, qu'il tue en duel. Elle le cache, le soigne, le sauve, en fait un contrebandier et son amant. Mais à quelque temps de là, elle réussit à faire libérer son mari gitan emprisonné pour contrebande à Gibraltar ; José le tue encore. Quand Carmen penche enfin pour un picador et prétend chasser José de sa vie, il la tue et se livre au premier poste de police de Cordoue.

Carmen est donc une tragédie, non parce que les cadavres s'y accumulent, mais parce que l'action y est menée par la fatalité. Comme le dit l'héroïne, « cela ne se peut pas ». Les Gitans et ceux qui ne le sont pas ne peuvent ni se marier, ni s'aimer. Carmen est une Juliette fidèle à la loi des Capulet. Il n'y a plus ni Maures ni juifs en Andalousie, mais il y subsiste toujours deux peuples aussi radicalement étrangers l'un à l'autre que les musulmans et les chrétiens⁹⁸. Deux peuples dont la mort est le lot quand ils se mêlent.

Et donc tout est bien tragiquement vrai dans cette comédie, et l'on faisait semblant de faire semblant, comme dit un personnage de Marivaux : les bandits sont nobles et dévoyés, mais ils tuent vraiment ; les gitanes se rencontrent à la brune, et elles ne sont pas maures ; mais elles mènent en enfer quand on les suit. Grenade est absente, mais Carmen entre et sort de scène à Cordoue, qui est une Grenade secrète.

Chapitre VII

Grenade moderne, une terre de sang

L'histoire moderne de Grenade se brise sur une image arrêtée, sombre et floue : un peu avant l'aube du 19 août 1936 – où était-ce le 18 ? – à la lueur des phares d'une automobile, celui qu'on tenait déjà, malgré son jeune âge, pour le meilleur poète espagnol de son temps, Federico García Lorca, meurt fusillé à deux lieues de sa ville natale, entre un maître d'école et deux anarchistes. D'où vient que cette exécution furtive et sordide, dont le détail final échappe encore aujourd'hui aux investigations les plus obstinées, a fini par résumer pour beaucoup l'atroce guerre civile que connut l'Espagne entre 1936 et 1939, à mesure il est vrai que la houle des événements s'éloigne et qu'avec l'éloignement se durcit en quelques images simples une complexité de situations dont les contemporains seuls ont pleinement conscience ?

Sans doute le peloton d'exécution – de tueurs improvisés – n'y est-il pas pour rien. Une part de l'identité hispanique s'y donne depuis que Goya a immortalisé les exécutions sommaires que les occupants français infligèrent dans la nuit du 3 mai 1808 aux émeutiers madrilènes soulevés contre leur invasion. Isolés aujourd'hui dans une salle particulière du musée du Prado, les deux gigantesques toiles de l'émeute, et surtout du peloton d'exécution, sans doute l'un des premiers jamais représentés dans l'histoire de la peinture, y soulèvent l'émotion des grands manifestes et des mausolées sacrés. Goya a ainsi tracé la voie qui a hanté plus d'un siècle de sensibilité hispanique. Gabriel García Márquez ouvre *Cent ans de solitude* sur le peloton d'exécution qu'affronte le colonel Aureliano Buendía ; Jorge Luis Borges suspend le temps, à la prière de son héros, juif tchèque déjà adossé au mur des suppliciés, pour lui permettre de terminer, puis de reprendre, et enfin d'achever une immense épopée que nul ne lira. Luis Buñuel enfin, contemporain, ami et critique de Lorca, reprend, au début du *Fantôme de la liberté*, l'archétype de Goya. Pendant les guerres napoléoniennes, un peloton de soldats français fusille des insurgés espagnols entravés. En déchargeant leurs armes, les Français s'écrient avec un enthousiasme révolutionnaire toujours vibrant « Vive

la liberté », tandis que les Espagnols ligotés et agonisants leur répondent avec l'énergie du dernier souffle : « Vivent les chaînes. »

Dans son paradoxe, cette dernière scène nous rapproche de l'image floue du 19 août 1936, qui paraît pourtant dire tout le contraire. García Lorca meurt du parti qu'il a pris pour la liberté ; mais il meurt aussi des mains des héritiers des victimes de la guerre autrefois imposée par les Français au nom de la liberté. L'histoire des Maures que les auteurs des Lumières et les romantiques ont écrite à la fin du XVIII^e siècle et dans la première moitié du XIX^e appartient pleinement à cette théologie du progrès qui a nourri la Révolution française, puis le demi-siècle libéral espagnol jusqu'au printemps européen de 1848. C'est un récit pieux, souvent nostalgique, mais gonflé d'espérance. Au bout des temps, après trois ou quatre siècles d'exil souterrain, les aimables Maures éclairés rencontrent leurs véritables héritiers, Britanniques ou Français armés du flambeau de la modernité. Les retrouvailles ont les couleurs d'un Greuze : le merveilleux de l'anecdote arabe épouse la délicatesse du salon parisien ou l'élégance du club londonien. Tout est bien qui finit bien.

Mais cette histoire, adoptée d'enthousiasme par les libéraux espagnols dans le cours du XIX^e siècle, se heurte à la masse plus sombre de l'évidence : le peuple espagnol s'est opposé à ceux qui lui apportaient la parole neuve de l'Europe, il a donné par milliers à la « réaction » européenne ses premiers martyrs populaires. L'Espagne n'est pas l'Éden béni des Maures, c'est une terre aride, seulement gorgée du sang de son histoire, une terre tragique d'étouffements, de résistances, de refus et de mort. Nul n'avait su le dire mieux que García Lorca, et nul ne l'illustra mieux que lui, à en mourir.

Partout en Europe, la seconde moitié du XIX^e siècle marque une durable inflexion. La Révolution industrielle s'étend, la prospérité s'accroît, la classe ouvrière se multiplie, la domination du continent sur le reste du monde s'affermi et la colonisation se généralise. Après 1870, la victoire de l'Allemagne sur la France ouvre une phase d'hégémonie de la pensée germanique qui se prolongera jusqu'à la Première, voire jusqu'à la Seconde Guerre mondiale¹. L'histoire méthodique, universitaire, nationale en reçoit une impulsion nouvelle. Depuis la fin du XVIII^e siècle, l'Allemagne a fait triompher l'idée que « tous les faits spirituels surgissent au cours du processus historique » pour le dire comme Dilthey², entendons que toutes les croyances et toutes les pratiques sur lesquelles se fondent une communauté humaine sont historiques. Il n'est pas d'autre nature humaine que le développement de la vie, moins voulue, comme le postulent les révolutionnaires et les libéraux depuis 1789, que reçue et assumée. Un peuple est une mémoire, et souvent une mémoire inconsciente de ce qui l'habite.

L'Espagne découvrira tard la langue et la pensée allemandes³, mais elle entreprend dès le milieu du siècle d'importantes recherches historiennes, que dirige l'Académie royale d'histoire⁴. Parmi ses membres les plus en vue se détache un arabisant de grand talent, Pascual de Gayangos. Sévillan d'origine – presque tous ceux qui se préoccupent d'Islam dans l'Espagne de la première moitié du XIX^e siècle sont andalous –, c'est le fils d'un général d'artillerie engagé dans la résistance à l'occupation française, puis dans le camp libéral, et donc paradoxalement contraint à l'exil en France en 1823. Le jeune Pascual étudie l'arabe à Paris auprès de Silvestre de Sacy, et frappe un grand coup en publiant, en anglais et en Angleterre, une *Histoire des dynasties mahométanes en Espagne*⁵ (1844), traduction d'extraits de la grande anthologie arabe de textes andalous de Maqqari⁶. Il est dès lors rapidement reconnu comme le maître des études arabes dans la péninsule et il entre à l'Académie d'histoire en 1847, à 38 ans à peine. À la première traduction massive de textes historiques arabes, Gayangos ajoute la gloire de l'identification de l'*aljamiado*, textes en graphie arabe découverts en relative abondance dans les archives de l'Inquisition. Il montre qu'il s'agit simplement d'espagnol transcrit en lettres arabes assez maladroitement tracées, par des musulmans ou des Morisques valenciens ou aragonais qui avaient perdu l'usage et la connaissance de l'arabe, mais entendaient manifester ainsi leur fidélité à la religion musulmane.

On a vu l'importance idéologique de cette découverte. L'*aljamiado* prouve, aux yeux des libéraux comme Gayangos, les progrès de l'intégration des Maures dans le tissu social espagnol, leur appartenance à la même langue, à la même culture que les chrétiens. En outre, l'existence de minorités, qui distingue l'Espagne médiévale de tout le reste de l'Europe, y prouve un climat plus tolérant, une alchimie sociale plus complexe qu'ailleurs. L'époque médiévale de la péninsule brise donc avec éclat la chape de plomb du fanatisme et de la bigoterie que les siècles du catholicisme militant des Habsbourg, entre 1500 et 1700, ont fait peser sur la destinée du pays, et qui lui ont valu la condamnation si sévère des Lumières. Il n'est donc pas étonnant qu'après les juifs, objet des attentions d'Amador de los Ríos dès 1848, les Mudéjars – musulmans passés sous la domination des chrétiens – et les Mozarabes – chrétiens demeurés sous la domination des musulmans – éveillent l'intérêt de l'Académie d'histoire.

Elle y est en outre pressée par la publication, en 1861-1863, de *L'Histoire des Musulmans d'Espagne* du Hollandais Reinhart Dozy, première synthèse historique moderne de l'histoire d'Al-Andalus, qui rejette dans l'ombre le travail estimable, mais indiscutablement bien moins étayé, de José Antonio Conde (1820). Cette intrusion étrangère, outrageusement favorable aux Arabes, réclamait une réponse nationale, dont Gayangos, idéologiquement proche de Dozy pourtant, se charge en proposant aux concours de l'Académie, presque coup sur coup, deux sujets sur les Mudéjars et les Mozarabes. Le lauréat du premier concours (sur les Mudéjars, en 1865), Francisco Fernández y González, publie son mémoire, avec l'aide de l'Académie, dès 1866⁷. Le vainqueur du second (en 1867, sur les Mozarabes) est le jeune professeur d'arabe de l'université de Grenade, Francisco Javier Simonet. Il lui faudra attendre l'année de sa mort, trente ans plus tard en 1897, pour voir son ouvrage enfin publié grâce aux bons soins d'un de ses anciens condisciples, Eduardo Saavedra, d'opinions totalement opposées aux siennes, mais qui n'en eut pas moins le courage et le panache de favoriser la diffusion d'une thèse qu'il rejetait. C'est que Simonet y prétendait renverser, non sans une grande connaissance des textes arabes qui avait conduit l'Académie à reconnaître ses mérites, un demi-siècle de vulgate libérale. Sa démonstration allait à l'exact encontre de l'intention des auteurs du projet, et en particulier de Pascual de Gayangos, ce qui explique sans doute que l'Académie ait d'abord refusé de financer sa publication.

Francisco Javier Simonet était né en 1829 à Málaga, comme le fondateur de la restauration monarchique de 1874, Cánovas del Castillo, dont il fut aussi le condisciple dans les cours d'arabe qu'il suivit à Madrid après 1845. D'une famille aisée, d'abord destiné au séminaire, Simonet rompit avec cette première vocation sans jamais

que sa foi catholique, très vive, en soit altérée. Une brouille avec son père lui interdit le financement des études d'avocat qu'il entendait poursuivre, et l'ancra dans la carrière d'arabisant, pour laquelle il démontrait par ailleurs un goût et des aptitudes indéniables. Après avoir publié une *Description du royaume de Grenade* en 1860, il est élu en 1862 à la chaire d'arabe de l'université de la ville qui fait déjà figure, avec Madrid, de centre de recherches majeur sur l'Islam andalou. C'est peu de temps après, en 1865, que le sujet mis au concours de l'Académie lui donne l'occasion de son ouvrage le plus mémorable, la *Historia de los mozárabes*. Mais peut-être convient-il ici de laisser la parole à Simonet lui-même, dans l'introduction de son livre :

Pour aller au plus simple et au mieux connu, il nous faut en venir à la critique des nombreuses et graves erreurs qui se sont introduites dans cette partie de notre histoire, à cause d'un certain penchant, démesuré et échevelé, pour les études arabes, qui a commencé de se manifester au siècle dernier et qui en vient chez quelques-uns de ceux qui les cultivent à frôler le fanatisme musulman. À l'imitation de ces mêmes mahométans qui, en règle générale, ne connaissent pas d'autre monde que le musulman, ces laudateurs de la culture arabe se sont imaginé que c'était à la conquête sarrasine qu'il fallait attribuer l'introduction de toutes sortes d'arts et de connaissances, depuis l'agriculture jusqu'à la philosophie, et que [cette conquête] avait arraché à la population soumise son idiome national hispano-latin pour le remplacer par l'arabe. Et ce qui est encore plus grave, devant le tribunal de la critique, lorsqu'ils jugent des querelles, des ressentiments et des discordes entre vainqueurs et vaincus, ces gens prennent le parti des vainqueurs, faisant l'éloge de la tolérance des musulmans en déplorant le fanatisme des chrétiens.

[Or] il est maintenant hors de doute que les Arabes qui ont soumis à leurs armes la Syrie, l'Égypte, et d'autres pays orientaux n'y ont introduit aucune culture, mais bien plutôt qu'ils y ont acquis la leur, peu à peu, au contact des chrétiens indigènes, incomparablement mieux pourvus de lumières qu'eux-mêmes. C'est à la chrétienté indigène qu'appartient une brillante pléiade de philosophes, de médecins et de lettrés qui, en commentant et en traduisant les œuvres maîtresses du génie grec, ont révélé aux Sarrasins un monde inconnu de savoir et de civilisation, et qui ont produit les brillantes lumières du califat abbasside. Et bien que l'empire musulman ait poussé de profondes racines dans ces régions condamnées à une dure servitude, et que, grâce à des affinités de race et de langue, l'arabe ait réussi à s'imposer aux indigènes, les peuples chrétiens de l'Orient ont conservé avec une merveilleuse ténacité et n'ont pas encore perdu leurs anciens dialectes et leur littérature, qui renaissent aujourd'hui avec leur caractère propre et originel.

Et donc, si c'est bien ce qui arriva en Orient, où l'élément arabe était plus puissant et où les chrétiens divisés par des schismes et par des sectes se soumirent plus facilement à la domination sarrasine, ici, dans notre Espagne, dont les musulmans étaient dans leur grande majorité des renégats, et où le peuple indigène était doué de plus de force et de patriotisme, la résistance des Mozarabes en faveur de leur ancienne culture dut donc être plus forte et plus forte aussi leur influence sur leurs dominateurs.

Simonet pose ainsi sur un paradoxe les fondations de la thèse historiographique conservatrice la plus solide jamais avancée. Cette révolte du catholicisme le plus militant et le plus ombrageux contre le libéralisme maurophile de Madrid part de Grenade, et pourtant le rôle de Grenade dans l'histoire y est relativisé, au nom d'une démarche historienne moderne. Quand Gayangos écrit, peu d'années auparavant, son *Histoire de Grenade depuis la conquête de la ville par les Arabes jusqu'à l'expulsion des Maures*, il distingue le temps des Arabes venus d'Orient, celui des « Africains » issus du Maghreb – Almoravides et Almohades, le plus méprisable – et celui des Maures de Grenade proprement andalous. C'est cette dernière époque qui requiert toute son attention et retient toute sa tendresse. Tout comme les auteurs des Lumières et les voyageurs romantiques, il réserve ses louanges à cette part de l'Islam d'Espagne qu'un long séjour ibérique a policé, pacifié, usé aux courbes de l'Europe. La profonde influence que les Andalous exerceront sur la civilisation européenne aux XII^e-XIII^e siècles eût été à ses yeux impossible si les deux parts de l'Espagne, la castillane et l'andalouse, la chrétienne et la maure, n'avaient pas déjà partagé l'essentiel de leurs pratiques et de leurs valeurs, comme le feront encore remarquer Ribera ou Asín Palacios une génération plus tard. Dans cette conception, l'Islam dont on fait l'éloge, celui dont on avoue la nostalgie, se réduit à l'Espagne, et plus précisément à la Grenade des Nasrides et des Abencérages.

Simonet au contraire néglige Grenade et la fin de la présence des Maures en Espagne. Par définition, puisque les communautés mozarabes disparaissent sous la persécution almohade au XII^e siècle, son travail touche aux premiers temps, arabes et africains, de la présence de l'Islam en Espagne. Et surtout, comme le grand arabisant Dozy, qu'il lit avec autant de passion que de répugnance pour les conceptions libérales et calvinistes qu'il y trouve, il part d'Orient, de l'histoire globale de l'Islam dont Al-Andalus n'est qu'un chapitre et Grenade une jolie phrase. Étrangement, c'est en effet l'histoire de l'Orient qui offre à Simonet la meilleure argumentation antimauve, qu'on peut résumer ainsi : vous prétendez que les Arabes ont apporté la civilisation à l'Espagne. Mais ces Arabes, il est avéré qu'au moment de leurs fulgurantes conquêtes du VII^e siècle, ils étaient dépourvus de culture. La splendeur intellectuelle de l'Islam abbasside, aux IX^e et X^e siècles est le fait des influences chrétiennes orientales, égyptiennes et surtout syriennes sur la culture arabe. C'est cette même culture abbasside, et donc ces mêmes influences chrétiennes, qui arrivent en Espagne quelques générations plus tard. Donc, ce que l'Espagne reçoit, et que vous appelez la culture arabe, c'est en fait une culture chrétienne orientale, que la péninsule avait déjà largement assimilée à l'époque romaine. Il n'y a pas de culture proprement arabe, à moins

d'en revenir aux Arabes à leur sortie du désert, c'est-à-dire à un néant culturel⁸.

Il sort de notre propos de discuter ou de réfuter cette thèse, au total très tenace, dont on retrouve la trace pendant plusieurs générations. Sa force tient à ce qu'elle pose à des civilisations-carrefours – Rome, l'Islam – la question ethnique : quel est le peuple qui vous a faites ? Désigner naïvement, dans le cas de l'Islam, les Arabes, c'est se condamner soit à montrer que les Arabes disposaient d'un outillage culturel aussi prestigieux que celui des peuples qu'ils conquièrent, ce qui est absurde ; soit à avouer que l'Islam doit tout aux autres, et en particulier à ces peuples soumis ; soit enfin à conclure que l'Islam est un nom commode qui recouvre des réalités nationales plus restreintes, mais plus résilientes et plus pertinentes pour l'analyse historique, comme les Iraniens... ou les Espagnols⁹.

Dans l'Europe des « nationalités » du XIX^e siècle, où s'épanouit le thème indo-européen et la pensée historique allemande, les seuls acteurs et créateurs reconnus de l'histoire sont les peuples. L'Islam n'en est pas un. Il n'a donc rien créé. Jusque-là, Simonet et Dozy s'accorderaient aisément. Ils divergent en revanche sur la suite. Pour Dozy, le meilleur de l'aventure de l'Islam est porté par les Arabes, dont le génie propre, aristocratique et sceptique, a marqué les premiers âges de l'Empire islamique avant que la bigoterie des Persans et le fanatisme des Berbères ne s'en emparent, pour le pire. Au contraire, pour Simonet – comme pour Renan son contemporain –, les Arabes, qui ont créé l'Islam, l'ont marqué de la stérilité culturelle dont les peuples nomades et sémites sont en général affligés. Les seuls peuples dont il puisse donc être question dans l'histoire de l'Islam, les seuls dont on puisse déceler l'effort créateur, sont les peuples soumis, et en particulier les Espagnols, dont Simonet ne doute pas un instant de l'existence établie dès avant la conquête arabe.

Peuples vaincus, souffrants, soumis à dure servitude, placés par définition dans la situation d'épreuve, de captivité et d'humiliation que l'Ancien et le Nouveau Testament ont appris depuis des siècles à des sensibilités européennes à tenir en sympathie, voire à révéler comme des signes du divin. La première faiblesse des libéraux, ce n'est pas tant qu'ils soutiennent les droits de l'Islam contre ceux de leurs propres ancêtres ; c'est qu'ils hurlent aux côtés des vainqueurs, qu'ils insultent avec l'arrogance des tyrans de l'Ancien Testament le malheur des vaincus, et avec l'assurance des doctes les croyances têtues des humbles.

Le christianisme enraciné de Simonet rejoint ici un courant largement dominant dans l'historiographie espagnole. L'Europe entière ne pense que par les peuples, mais l'Espagne ne jure que par le populaire. Depuis qu'elle a entrepris d'examiner les fatalités de son

déclin, avec le ^{xix}^e siècle – sans se contenter, comme l’avaient fait les Lumières, d’appeler à des « réformes » désormais jugées superficielles –, l’Espagne a cru isoler le mal : ce sont ces deux siècles brillants et vénéreux (1516-1700) où une dynastie étrangère – les Habsbourg – a dirigé les énergies nationales vers les brumes du Nord, en ignorant ou en méprisant les sentiments populaires. Le Siècle d’or (1520-1660), inspiré par des princes fastueux, empereurs du monde, et d’abord par le premier d’entre eux, Charles Quint, fut aristocratique et européen. Le Moyen Âge était au contraire espagnol et populaire. Les derniers vrais rois d’Espagne sont les souverains catholiques, Isabelle et Ferdinand, dont Grenade a recueilli les corps. Les mots de l’arabe passés dans la langue espagnole sont ceux du travail, de la sueur et de la fête villageoise – et c’est ce qui en fait le prix : l’arabe est une des formes du populaire salvateur¹⁰.

Mais ce peuple dont on exalte les traces médiévales, ces élites dont on se méfie, ne sont que les ombres rétrospectivement portées sur le passé du grand jugement du Dos de Mayo. Ce jour-là, le 2 mai 1808, et dans les quelques années qui suivirent, le couperet de l’Histoire a hésité entre deux camps – les élites libérales francisées et le peuple soulevé contre l’occupation napoléonienne – avant de retomber lourdement sur les premières. Les élites ont erré et trahi, le peuple jamais. Simonet se sert de cette vérité ouvertement ou inconsciemment partout acquise en Espagne pour en réécrire l’histoire globale sous l’aspect d’une modeste dissertation sur les Mozarabes. Eux, les Mozarabes, n’ont pas trahi, quand une large part de l’aristocratie des Goths, d’origine étrangère au peuple hispano-romain, inclinait à la capitulation face à la conquête, puis à la rude occupation des Arabes¹¹. Eux sont restés attachés pendant des siècles au christianisme pendant que des fractions de plus en plus larges du peuple hispanique se convertissaient à l’islam. Eux ont réussi à ramener leurs frères égarés en religion musulmane dans le giron du christianisme et dans la résistance à l’oppresseur : ainsi Ibn Hafsun, dont l’arrière-grand-père, selon Simonet, avait choisi l’islam et qui revient au christianisme dans le cours de sa révolte contre les Omeyyades¹². Simonet est le premier à établir la continuité chronologique et le lien logique entre le mouvement des martyrs de Cordoue (entre 830 et 860 environ) et le grand mouvement de révolte contre l’autorité omeyyade, en grande partie animé par des Hispaniques convertis à l’islam, entre 870 et 935 environ. Entre 830 et 860 en effet, une cinquantaine de chrétiens et de musulmans – et surtout de musulmans ou considérées comme telles par le droit et la justice omeyyades – choisissent volontairement le martyr en déclarant publiquement l’imposture de Muhammad et la vérité du Christ, en proclamant leur apostasie de l’islam et leur choix du christianisme.

Dans beaucoup de cas, ces jeunes filles étaient issues de familles mixtes, dont les hommes étaient déjà convertis à l'islam – et y avaient fait entrer de droit leurs filles – tandis que les femmes, et de fait les filles, restaient chrétiennes. La simple révélation publique de cette situation valait à ces jeunes filles la mort pour apostasie¹³.

Jusque-là, la destinée de la cinquantaine de « martyrs de Cordoue », bien connue de leurs contemporains européens¹⁴, appartenait à l'histoire de l'Église et de son martyrologe. Celle d'Ibn Hafsun, beaucoup moins célébrée dans la Chrétienté même si elle n'y était pas inconnue, venait pour l'essentiel des chroniques arabes que les œuvres de Conde en 1820 et surtout de Dozy en 1861 venaient de livrer au public. Simonet fusionne les deux histoires en une seule : celle de la résistance des Espagnols et du christianisme – les deux causes sont confondues – à la coalition maléfique du pouvoir arabe et de ses collaborateurs indigènes. Ces Espagnols des IX^e et X^e siècles sont les dignes ancêtres de la guerre d'Indépendance menée contre les troupes napoléoniennes entre 1808 et 1813. Plus héroïques même, car les traîtres étaient plus nombreux, plus insinuants et plus imposants¹⁵ ; plus héroïques surtout parce que le combat des plus purs d'entre eux fut pacifique.

Car dans cette longue séquence d'un siècle, les premiers combattants furent les martyrs mozarabes, qui précédèrent et entraînèrent les combattants *muwallad* – Hispaniques convertis –, voire même les débuts de la Reconquête chrétienne du nord. Simonet rappelle, ce qui est indéniable, que les royaumes chrétiens du nord mirent à profit les longs troubles que traversa le pouvoir de Cordoue pour doubler leurs territoires en repeuplant les terres frontalières pratiquement abandonnées par le pouvoir musulman. Mais ses conclusions vont en fait plus loin. Là où l'historiographie espagnole, depuis les chroniques d'Alphonse X au XIII^e siècle, plaçait au centre de la scène la royauté de León puis de Castille, et l'effort militaire séculaire de reconquête, Simonet place la résistance populaire des chrétiens du sud. L'Espagne n'est pas née dans les montagnes des Asturies, mais dans les couvents de Cordoue et les montagnes de Grenade, obstinément fidèles au-delà de toute espérance raisonnable à leur foi et à leur patrie. L'archevêque de Tolède Jiménez de Rada, chancelier de Castille au XIII^e siècle, conseiller du roi Alphonse VIII, le vainqueur de Las Navas, et auteur de la première histoire espagnole des Arabes, définissait les Mozarabes comme *mixti Arabes* – des Arabes mélangés d'Hispaniques, des métis en somme. Simonet lui répond à six siècles de distance qu'il n'en est rien. Comme le montre l'histoire des martyrs, le mélange religieux dans une famille y aboutissait inévitablement à la victoire de l'islam. Par définition en effet, selon le droit islamique, les enfants issus d'un mariage mixte – d'un homme

musulman et d'une femme chrétienne, la seule combinaison autorisée – étaient musulmans. On peut donc être sûr que les Mozarabes étaient issus de familles exclusivement chrétiennes, les seules dans la péninsule à pouvoir se prévaloir d'une aussi longue lignée en chrétienté. Pour être Espagnol, pourrait-on conclure avec Simonet à l'inverse de l'opinion commune, il faut prouver ses racines chrétiennes et andalouses : elles seules garantissent qu'on a traversé victorieusement l'ordalie du combat contre l'Islam, qui a fait l'Espagne¹⁶.

Ángel Ganivet naît en novembre 1865 dans une famille de minotiers de la bourgeoisie de Grenade, à peu près au moment où Simonet entreprend de répondre au thème du concours de l'Académie d'histoire sur les Mozarabes. Il meurt au terme d'une carrière fulgurante et chaotique à 33 ans, en novembre 1898 à Riga, où il était consul d'Espagne, en se jetant d'un pont sur la Dvina. Une mère grande lectrice lui donne dès l'enfance le goût des lettres et des idées. Élève brillant, il tente à 26 ans les concours de recrutement universitaires. Miguel de Unamuno se souviendra de ces chaudes journées du printemps 1891 au cours desquelles il soutenait à Madrid avec Ganivet, d'un an plus jeune que lui, les épreuves du concours de la chaire de grec des universités de Grenade et de Salamanque. Unamuno fut élu, Ganivet ne le fut pas, ce qui détermina sa carrière diplomatique dans les pays de l'Europe du Nord dont la culture l'attira toujours, à Königsberg, Anvers, puis Helsinki et Riga, alors l'une et l'autre russes. Ganivet écrivit l'essentiel de ce qui appelle encore aujourd'hui notre attention dans les trois dernières années d'une vie rongée par la syphilis et plongée dans un extrême dénuement volontaire.

C'est seulement en 1945, sous la plume de Laín Entralgo, historien de la culture du tournant du siècle, que Ganivet est consacré, aux côtés de Baroja, de Valle-Inclán, mais surtout d'Azorín et d'Unamuno, comme l'un des penseurs les plus originaux, ou les plus désespérés, de la « génération intellectuelle de 98 ». Lui-même n'a jamais rien su de ce concept, ou de cette formule proposée par Azorín une quinzaine d'années après sa mort. La date de 1898 y est évidemment choisie pour les événements dramatiques et cruciaux que l'histoire de l'Espagne traverse. Après plusieurs années d'une guérilla très meurtrière pour les insurgés comme pour les troupes espagnoles décimées par la fièvre jaune, la guerre d'Indépendance de Cuba, ultime colonie espagnole du continent américain, tourne au conflit entre l'Espagne et les États-Unis. L'explosion d'un navire américain dans le port de La Havane et la violente campagne de presse du magnat Randolph Hearst déterminent le gouvernement américain, sous la pression de l'opinion, à s'engager ouvertement en faveur des Cubains. En peu de temps, la résistance espagnole est balayée, à Cuba mais aussi aux Philippines, où la flotte espagnole est anéantie dans la baie de Manille, à Cavite, en quelques heures, le 1^{er} mai 1898. Au terme de cette guerre éclair, l'indépendance cubaine est reconnue, les Philippines passent sous la souveraineté des États-Unis, et l'Espagne se

retrouve, pour la première fois depuis plus de quatre siècles, réduite au territoire de la péninsule.

Mieux vaudrait dire qu'elle éprouve pour la première fois cette géographie politique péninsulaire. Malgré la tenace illusion d'optique que nous imposent les supposées frontières naturelles, déterminée par les mers et les Pyrénées, jamais depuis l'Antiquité l'Espagne n'avait connu ces limites. Avant 1479 et l'avènement au trône des Rois catholiques dans leurs royaumes respectifs, il n'y a pas d'Espagne, mais une Couronne de Castille et une Couronne d'Aragon. Avant le 2 janvier 1492, l'Espagne désormais constituée de la réunion des deux couronnes n'inclut pas encore Grenade. Après le 12 octobre de la même année, elle occupe déjà ses premiers territoires américains¹⁷. L'achèvement de l'unité de l'Espagne est chronologiquement inséparable, indiscernable de la conquête de son empire américain. En 1898, la perte de l'un semblait devoir presque à coup sûr signifier la fin de l'autre. Le naufrage de l'empire présentait tous les risques d'une fin de l'Espagne¹⁸. Déjà la Catalogne et le Pays basque songent à séparer leur destin de celui d'une « Castille » mythique, exaltée ou méprisée.

La génération de 98, si elle existe, n'aura eu d'autre problème que l'Espagne, son identité, le sens ou l'absurdité de son passé ou de son projet. L'irréremédiable du désastre militaire et politique, c'est qu'il était parfaitement prévu. Non pas qu'il faille l'attribuer aux erreurs tactiques d'un gouvernement, ou même d'un régime. Depuis 1875, et la « restauration » de la monarchie, le pays est gouverné par les dirigeants les plus sages, ou du moins les plus prudents et les plus circonspects que le siècle ait connu. Cánovas del Castillo, chef du parti conservateur, a imaginé de partager le pouvoir à intervalles réguliers avec les libéraux pour contenir la violence des luttes politiques. Il a réduit les ambitions de l'Espagne. Il s'efforce, dès les débuts de l'insurrection cubaine, dont il prévoit l'issue, de négocier une issue honorable. Pour le dire comme Ganivet,

En dépit de tout ce qu'on dit, je crois, et la gratitude nous oblige à croire, que la Restauration a prêté au pays un grand service : elle nous a donné une période de paix relative, et grâce à cette paix, nous avons clairement vu ce qu'auparavant nous ne pouvions pas voir : on disait que nos maux nous venaient des guerres, des révolutions et des coups d'État ; maintenant, nous savons que la cause de notre apathie tient à ce que nous avons bâti un édifice politique sur la volonté nationale d'une nation qui n'a aucune volonté nationale. Nous vivons en l'air, pour ainsi dire par miracle¹⁹.

Depuis la Restauration, soit un quart de siècle au moment où Ganivet écrit, on se demande si l'Espagne est un pays, mais presque tous déjà s'accordent à dire que c'est un problème. Le « problème de l'Espagne », comme celui de la Sicile à la même époque²⁰, est celui de

son « retard » historique sur l'Europe du Nord, plus avancée. Les thèses, les conclusions et les perspectives qu'on appliquera plus tard au « Tiers-Monde » s'essayaient en cette fin de XIX^e siècle sur les confins méditerranéens du continent. Le corps d'explication principal repose le plus souvent sur la constatation de l'absence d'une bourgeoisie conquérante, d'une science active, d'un enseignement de qualité, ou d'échanges stimulants. Ganivet lui-même, très hostile à ces explications, ou très sceptique à leur égard, n'en reconnaît pas moins que le chemin de fer, qui met en relation les peuples, est un véritable progrès.

À gauche, l'accent est mis sur la nécessité d'un enseignement libre de contraintes religieuses, que prétendent incarner l'Ateneo, et surtout l'Institution libre d'enseignement, fondée en 1875. Le thème du concours de l'Ateneo en 1875-1876 pose la question dans des termes aussi clairs que radicaux : « L'actuel développement des sciences naturelles et philosophiques dans un sens positiviste constitue-t-il un grand danger pour les principes moraux, sociaux et religieux sur lesquels repose la civilisation ? » c'est-à-dire, on l'aura compris, la science est-elle sur le point de tuer le christianisme et l'Église ? Des économistes, des agronomes, des ingénieurs, au premier rang desquels il faudrait citer l'Aragonais Joaquín Costa, dressent les plans de l'inéluctable et souhaitable « européanisation » de l'Espagne²¹.

Dès sa première œuvre majeure, *Idearium español* (1896), Ganivet prend fermement parti contre ces thèses et contre le modernisme en général, et il le fait en Espagnol bien sûr, mais aussi en Andalou et Grenadin. Fait rare, Ganivet assume et revendique l'arriération supposée dont l'Andalousie est déjà accablée. De longs séjours en Europe du Nord, dont il apprécie la civilisation, l'ont confirmé dans son identité méridionale. Il y a, chez Ganivet, quelque chose du personnage du *Guépard* de Lampedusa : comme le prince de Salinas, il sait l'Andalousie trop parfaite pour être réformée. Il hait la Révolution industrielle, les villes noires de Belgique et d'Angleterre, les bataillons misérables du prolétariat, la violence de la guerre des classes, plus sensible, ajoute-t-il, là où on s'est efforcé d'organiser – comme dans le Paris d'Hausmann – qu'à Londres où on a laissé faire la nature sociale, et où la ségrégation de classe est moindre.

Propos conservateurs assez banals, dira-t-on, dans cette seconde moitié du XIX^e siècle où la Révolution industrielle s'étend à l'Europe entière depuis le foyer jusque-là presque unique de l'Angleterre. Sans doute, sinon que ces thèmes débordent désormais le camp du conservatisme étroit. Quelques années plus tard, de l'autre côté du détroit de Gibraltar, Lyautey refusera de même la colonisation brutale du Maroc, qui menacerait d'y importer les plaies de la grande

industrie et de la guerre de classes ; et il lui préfère les voies d'un conservatisme bien tempéré. Et surtout, à l'autre bout de l'Europe, la grande voix de Léon Tolstoï galvanise une pensée non-violente, primitiviste et réactionnaire qu'on retrouvera chez Gandhi. Comme beaucoup d'Européens de son temps, Ganivet n'est pas insensible à ces messages, qu'on dirait aujourd'hui écologistes. Il reproche avec justesse au socialiste Unamuno de reprendre le pacifisme de Tolstoï, mais d'écarter l'éloge des mœurs primitives, le refus du gain, du progrès, de cette multiplication des hommes et des richesses qui excluent, pour Tolstoï, la possibilité de la paix. Le monde moderne mène à la guerre par la pression de tous les progrès, comme une machine à vapeur surchauffée finit par exploser.

Le point décisif de l'argumentation de Ganivet, c'est le refus de l'imitation des modèles dont les lois viennent d'être posées par le sociologue Gabriel Tarde comme l'un des mécanismes centraux de l'évolution et du progrès humain. Joaquín Costa, à la tête des intellectuels « européens », presse l'Espagne de se ranger à l'exemple de ces puissances dominantes, victorieuses et prospères de l'Europe du Nord, par ailleurs pour l'essentiel protestantes – Angleterre et Allemagne en particulier. Ganivet lui oppose d'abord une réponse aristocratique : l'Espagne s'est historiquement ruinée pour la victoire du catholicisme dans les guerres des ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles, et elle a perdu. Raison de plus pour ne pas ajouter à la tristesse de la défaite l'humiliation de se soumettre à l'influence des vainqueurs et à leur culte de la technique. Seuls les vaincus sont appelés à imiter leurs vainqueurs, et le souci d'imiter est le signe infamant de la défaite.

On notera, dit Ganivet, que les pays victorieux, ceux qui ont inventé ou adopté sans effort et sans humiliation la modernité, sont les plus conservateurs d'Europe. L'Angleterre en est bien sûr le meilleur exemple. Königsberg (où Ganivet fut consul) est une ville toute de guingois, de rues médiévales étroites et d'édifices antiques, mais où les œufs portent la date du jour de la ponte, et où les journaux consacrent une large part de leurs colonnes à la politique internationale – et même à la question cubaine.

En outre, et surtout, l'imitation est impossible. Elle traduit toujours l'original en caricature. Comme les taureaux dans l'arène trouvent rapidement leur lieu de prédilection, les nations ont leur territoire, qu'il faut entendre non seulement comme un espace géographique, mais comme un ensemble de possibilités et d'impossibilités, de tendances profondes et de folies propres, qui les rendent invincibles sur leur terrain, et infiniment vulnérables sur celui des autres. Ainsi les Américains ont vaincu les Espagnols à Cuba ; mais la faiblesse de leur adversaire n'en est pas la seule explication. Portés par la mystique ou l'illusion de l'indépendance des peuples, et par le mouvement de

conquête de l'Amérique du Nord, leur terrain idéologique et géographique propre, ils auraient de même vaincu toute autre nation européenne sur ce terrain – même l'Angleterre²². À l'inverse, les Espagnols, balayés en Amérique, ont vaincu chez eux les armées de Napoléon.

Tous les faits sociaux et historiques sont ainsi territorialisés selon Ganivet. Le christianisme, qu'on croit universel, est en fait brisé selon les lignes de fracture des nations. Ainsi l'*Idearium* commence par une erreur historique et théologique. Ganivet y rappelle que l'Espagne soutint fermement pendant des siècles, avant que Rome ne l'adopte au XIX^e siècle, le dogme de l'Immaculée Conception de Marie, et il y voit l'importance que la société espagnole accorde à la virginité et à la Vierge. Il se trompe – et on le lui fait remarquer – sur la querelle historique : « Immaculée Conception de Marie » signifie que Marthe, sa mère, conçut Marie sans péché. Mais il maintient son erreur. Elle est espagnole, dit-il, et elle révèle en fait tout ce que l'Espagne met dans l'idée de la pureté de la femme.

À Hippolyte Taine, alors au sommet de sa gloire, Ganivet reprend donc l'idée de la destinée des territoires. Les îles nourrissent des peuples conquérants – l'Angleterre en est le modèle. Les États continentaux sont résistants – c'est le cas de la France, dont le patriotisme républicain a su s'opposer aux invasions de l'Europe coalisée pendant les guerres de la Révolution, et, avec moins de bonheur mais tout autant d'énergie, à l'invasion prussienne de 1870-1871. Enfin, les territoires péninsulaires, comme l'Espagne, sont indépendants. Le terme résonne du souvenir de la guerre d'Indépendance de 1808-1813 contre les Français, qui offre le modèle de ces tendances « indépendantes » – en fait anarchistes, dirions-nous plutôt. Les capacités de résistance des Espagnols sont inépuisables, leurs aptitudes d'organisation inexistantes. Ainsi déjà, la présence arabe en Espagne a été prolongée par les querelles et les divisions des royaumes chrétiens. Pour autant, il serait naïf de croire qu'une meilleure organisation aurait renforcé les capacités militaires de l'Espagne médiévale. Elle les aurait en fait affaiblies. La discipline militaire brise et atrophie la valeur au combat des Espagnols. À l'inverse, Napoléon a perdu sa guerre en Espagne quand il a détruit l'armée régulière espagnole, ouvrant la voie aux guérillas pour lui bien plus dangereuses.

Il convient en effet de ne pas confondre l'esprit guerrier, dont l'Espagne regorge, et l'esprit militaire dont elle est totalement dépourvue. Depuis les origines les plus lointaines – la résistance aux Romains de Viriate, le Vercingétorix ibère –, l'Espagne a choisi les combats de guérilla, les bandes spontanément formées autour d'un *caudillo*. Le Cid, les conquistadores Cortès et Pizarro en sont d'autres

exemples. L'esprit de discipline d'une armée détruirait l'indépendance de l'Espagne. Au contraire, là où les armées européennes cèdent une fois brisée leur organisation, les armées espagnoles tirent une force nouvelle dans l'initiative confiée aux soldats.

L'Espagne excelle à la défense. Le stoïcisme, qui est depuis Sénèque sa philosophie implicite ou explicite, la conduit à se renfermer dans ses limites assumées. En la poussant à l'Empire universel, les Habsbourg lui ont fait tenir un rôle à contre-emploi, dans lequel elle a échoué. L'Espagne a conduit le premier expansionnisme européen. Elle est la première à entrer en décadence.

À ces vérités simples au total, Ganivet ajoute une touche plus complexe, et plus grenadine. L'Espagne est religion. Elle s'est distinguée parmi les nations de l'Europe par le mysticisme de ses grands spirituels – Thérèse d'Ávila ou Jean de la Croix – et par le fanatisme de ses masses. C'est du moins le portrait caricatural qu'en a tracé l'Europe éclairée, depuis le milieu du XVIII^e siècle et que Ganivet, comme beaucoup d'intellectuels espagnols du XIX^e siècle, accepte. Or ces caractères, l'Espagne en a hérité des Arabes. Anarchisme enraciné, individualisme revendiqué, sentimentalité assumée, énergie inépuisable réunissent Espagnols et Arabes, soulignent les ressemblances venues d'une même famille d'esprits, comme on retrouve parfois sur les visages d'étrangers les signes d'une parenté lointaine dont on a perdu le souvenir.

Non pas, comme l'affirment certains en Europe, que les Espagnols soient des « Orientaux ». Paradoxalement en apparence, mais logiquement en fait, les libéraux espagnols comme les Européens des Lumières n'étendent pas à l'ensemble de l'Islam l'immense tendresse qu'ils manifestent aux Andalous disparus. L'Andalus est célébrée pour mieux condamner l'Espagne catholique et réactionnaire, on s'en souvient. Ce qu'on exalte en elle, c'est une autre histoire de l'Europe, celle-là même que les Lumières et la Révolution française ont enfantée. L'Islam réel, du Maghreb à l'Empire ottoman, n'y a aucune part. Son fanatisme religieux intact répugne à une Europe qui se libère du sien. Son arriération insulte au progrès. Il reste l'ennemi de l'Europe.

L'hostilité de Ganivet à la modernité le rapproche par moment de l'Islam. « J'aimerai les Arabes », écrit-il à Unamuno, « tant que mes anciens compatriotes n'adopteront pas le système parlementaire et le vélo »²³. Mais précisément sa sympathie ne vaut que pour ses « anciens compatriotes » andalous et grenadins. Le diplomate espagnol Ganivet, quand il juge de la position internationale de l'Islam son contemporain, n'est pas loin de partager les jugements les plus sévères des Européens. L'Islam est dangereux par son fanatisme. Son histoire est faite d'un bourgeonnement sans fin de sectes, de désordres qui y

renouvellent constamment la puissance de l'extrémisme religieux²⁴. Sans doute conviendrait-il de détruire radicalement l'Empire ottoman²⁵. Mais la morale chrétienne de l'Europe s'oppose à une telle guerre préventive et agressive, dont les résultats risqueraient d'ailleurs de favoriser des forces neuves et potentiellement plus dangereuses que les empires vermoulus de la Turquie ou du Maroc. La meilleure politique consiste donc à favoriser le fractionnement naturel de l'Islam, et à ne pas intervenir directement dans les pays musulmans pour les dominer, comme le font les Britanniques ou les Français, au risque de provoquer contre la présence européenne une révolte généralisée et surtout grosse d'énergies et de fanatisme neufs²⁶.

On aura noté au passage que, malgré la sévérité du jugement, voire le cynisme du projet politique, l'anarchisme postulé de l'Islam et l'inépuisable renouvellement de ses fractions éclatées rejoignent les déficiences et les forces que Ganivet reconnaît à l'Espagne. L'Islam, comme l'Espagne, est d'autant plus dynamique et dangereux qu'il est divisé. L'amorce d'organisation que lui imposent les pouvoirs d'État et les vieux empires en voie de réformes, comme l'ottoman, l'affaiblit plutôt qu'elle ne le renforce, tout comme la discipline des armées détruit le courage spontané et anarchique des Espagnols. Et en cela, la parenté des deux cultures est aussi profonde que la guerre que les deux peuples se sont livrés pendant des siècles. Chaque Espagnol, dit Ganivet, devrait porter sur lui un diplôme où on aurait inscrit : « Cet Espagnol est autorisé à faire tout ce qui lui chante. »

Jamais l'Espagne, non plus que l'Islam, n'a su s'appliquer. L'art espagnol est génial ou il n'est pas. Lope de Vega peut atteindre les sommets du théâtre ou sombrer dans le pire, parce qu'il ignore toute règle qui ferait garde-fou au manque d'inspiration. De même, Velázquez et Goya ont plus de génie, mais peut-être moins de technique que quelques autres en Europe. *La Célestine*, le meilleur roman espagnol de la Renaissance, est écrit en quelques semaines par un étudiant en vacances, Fernando de Rojas. L'Espagne n'est pas seulement anarchiste, mais anarchique. Son histoire, son art ne présentent aucune continuité, aucune de ces constructions lentes et de ces idées fixes – comme l'est devenue par exemple l'idée de la République en France – qui lient une histoire comme on lie ensemble les feuilles d'un cahier. C'est un pays de génies volants, comme on parle de « feuilles volantes » (*genios sueltos*), étrangers à toute loi. En Espagne, la justice est conçue comme le contraire de la loi. Si Isabelle la Catholique triomphe sur sa rivale la Beltraneja, et impose, avec le mariage aragonais, l'Espagne telle qu'elle est, c'est qu'elle a pour elle le prestige de la rébellion, et contre elle l'autorité royale, à laquelle chaque grande famille aristocratique se fait gloire de résister. Comme souvent, nul ne le dit mieux que Don Quichotte, qui attaque un convoi

de galériens où il croit voir de malheureux chrétiens maintenus dans les chaînes, et qui délivre de sympathiques rufians et des bandits endurcis.

Don Quichotte est bien plus qu'un héros de roman, et même du meilleur roman jamais écrit en espagnol. Sa folie est l'Espagne même, comme la ruse d'Ulysse est la Grèce même. L'un et l'autre héros sont des errants qui courent le monde pour le fuir, pour en inventer un autre, pour ne pas rentrer chez eux... Don Quichotte est un peu plus radical peut-être, parce que c'est un Ulysse fécondé par la folie plus radicale des Arabes.

Ainsi la destinée de l'Espagne, c'est l'absurde. Les Espagnols ont colonisé par erreur, partis par hasard sur des caravelles portugaises pour gagner une Asie mythique qu'ils n'ont jamais atteinte, et ils se sont perdus dans l'enflure coloniale. Mais cette perte les constitue. Quand il était consul à Anvers, raconte Ganivet, il a été appelé au chevet d'un mourant que les autorités hospitalières belges lui ont présenté comme un Espagnol. Il ne l'était pas en fait. Il se nommait Agaton Tinocco, citoyen d'une petite république hispanophone d'Amérique centrale. Mais il parlait si mal le français – et si bien l'espagnol – que ses infirmières belges ne l'ont pas compris, et qu'elles ont sollicité l'intervention du consul d'Espagne. Ganivet est ainsi le dernier témoin et le dépositaire de cette vie en apparence absurde. Tinocco est dévoré par les fièvres qu'il a contractées au Congo, où l'employait la société de colonisation fondée par le roi de Belgique Léopold II, dont l'Europe entière s'indigne déjà de la brutalité envers les populations indigènes. Tinocco est de ces bourreaux/victimes que Léopold a tirés de tous les coins de la terre pour servir son projet infamant. Il meurt amer, dans une terre étrangère qui ne le comprend pas, l'âme chargée de crimes et les poches vides.

Agaton Tinocco, qu'il ait réellement existé ou pas, ressemble à Platon Karataïev, le modeste héros populaire de *Guerre et Paix* dont l'exemple aide Pierre Bezoukhov à survivre dans son atroce captivité. L'aristocratique hellénisme des deux noms (Agaton et Platon), portés par deux misérables, insiste, chez Ganivet comme chez Tolstoï, sur la vérité profonde et la noblesse secrète du peuple. Non, la mort de Tinocco n'est pas absurde, puisqu'elle résonne de l'absurdité de toute la véritable histoire de l'Espagne. Car Tinocco est bien Espagnol, et le consul Ganivet n'est pas là par erreur. Il est même, sur ce lit de mort, l'Espagnol par excellence, Don Quichotte ou Cortès. Comme les conquistadors, il a soumis par la violence une terre lointaine d'où il croyait ramener or et honneur. Comme les conquistadors – ou comme l'Espagne entière –, il a œuvré pour les banquiers flamands, ultimes bénéficiaires du métal précieux tiré à force d'exterminations du sol d'Amérique. Il vient mourir en mendiant sur la terre de Flandre,

comme l'Espagne mendie de l'Europe son absolution et les clés de la modernité. Ganimet le reconforte : nous – et dans ce « nous » sont confondus tous ceux qui parlent l'espagnol et qui ont travaillé à l'empire et à son échec – sommes plus avancés que d'autres parce que nous sommes faibles après avoir été puissants, lucides après avoir été aveugles, comme les Grecs le furent.

Fermer les portes et les fenêtres

On fait souvent un contresens sur la sensibilité de Ganimet quand on n'en retient que l'une des phrases les mieux connues : « Il faut fermer toutes les portes de l'Espagne avec des verrous, des clés et des cadenas. » On croit comprendre que Ganimet préconise de se prémunir des influences extérieures et d'empêcher la modernité d'entrer en Espagne. C'est tout le contraire. Ganimet met en garde l'Espagne contre ce qui pourrait en *sortir*, contre la perte de sa substance qu'elle a si généreusement donnée au monde depuis quatre siècles. Faire en sorte que le talent et le travail de tous les Agaton Tinocco n'aillent pas nourrir d'autres aventures nationales sans y être reconnus au sens strict comme au sens large, Tinocco n'ayant pas été reconnu pour ce qu'il était par ses hôtes belges. Il faut enfermer le génie errant de l'hispanité comme ses proches tentèrent en vain d'enfermer Don Quichotte pour l'empêcher de se perdre sur les grand-routes de sa folie.

La thèse n'est pas dénuée de tout fondement pratique. Dans le cours du ^{xix}e siècle, la croissance démographique de l'Espagne est lente, comparée à celle des grands pays d'Europe du Nord. Elle passe de 10 à 18 millions d'habitants entre 1800 et 1900, tandis que la population de l'Angleterre ou de la Russie quadruple, et que celle de l'Allemagne triple au moins. Pendant la première partie du siècle, le maintien d'une forte mortalité, infantile surtout, en est la cause principale. Encore en 1900, le taux de mortalité espagnol est supérieur à 25 ‰, soit plus que celui des pays africains les plus déshérités d'aujourd'hui²⁷. Il était certainement supérieur à 30 ‰ en 1850. Dans la seconde moitié du siècle, l'étau de la mort se desserre un peu. La population de l'Andalousie croît de 20 % entre 1860 et 1900 – soit à peine 0,4 à 0,5 % par an cependant. Encore cette croissance faible est-elle inégalement répartie. Stimulées par la production et la commercialisation de l'huile d'olive, les provinces de l'intérieur, Cordoue et Jaén sont les plus dynamiques, pour l'essentiel grâce à leur croît naturel – il atteint 0,9 % à Cordoue en 1900 –, mais aussi grâce à l'immigration venue des autres provinces. En revanche, les régions côtières, Cadix, Málaga et surtout Almería se vident au profit de l'Amérique (latine) jusque vers 1900, puis de l'Afrique du Nord, Algérie et Maroc, au début du ^{xx}e siècle. Les provinces les plus

peuplées, traditionnellement les plus prospères, Séville ou Grenade, déclinent relativement – leur croissance est inférieure à celle de l'Andalousie dans son ensemble. Ganivet fait donc le bon constat : les côtes que nous supposerions plus actives et plus riches parce qu'elles sont plus ouvertes aux échanges, incitent au contraire au départ.

À l'inverse, il serait d'autant plus illusoire de prétendre maîtriser les flux culturels vers la péninsule que l'Espagne y trouve son identité. Les Espagnols ne sont pas des Orientaux, on l'a dit. Ce sont les Européens par excellence parce qu'ils ont été fécondés par une grande diversité de races, au premier rang desquelles il faut placer les Arabes²⁸. Comme les Grecs ont été ouverts au monde par des Sémites, Phéniciens ou juifs qui leur ont appris la mer, l'alphabet et le monothéisme, les Espagnols l'ont été par les Arabes, après d'autres mais plus que d'autres. À vrai dire, du plus loin qu'on remonte dans l'histoire de l'Espagne, note Ganivet, il n'y eut jamais de « purs Espagnols ». Dès l'origine, les Ibères se mêlèrent de Celtes. Puis se succédèrent les Hispano-Romains, les Hispano-Goths, les Hispano-Arabes, les Hispano-Européens et les Hispano-coloniaux – ceux que nous nommons les Latino-Américains. Dans l'ensemble, le deuxième terme de la combinaison l'a toujours emporté et conduit l'Espagne à une errance propre à chacun de ces mariages. L'ère hispano-européenne des Habsbourg, peut-être la plus absurde de ces unions, s'est fondée sur la défaite du sursaut national de la révolte des *Comunidades* de Castille contre Charles Quint en 1519-1520. On peut le regretter, mais dès lors que l'Espagne emprunta les voies de l'empire et de la défense du catholicisme, elle perdit – et il serait vain de tenter de lui rendre – « l'idée fixe » d'une construction nationale territoriale jacobine comme celle de la France. Comme toutes les nations, l'Espagne est une histoire.

El porvenir de España

L'*Idearium* connut un réel succès, en particulier, paradoxalement, parmi les auteurs catalans qui y virent un éloge régionaliste de l'Andalousie et la réflexion d'un aristocrate grenadin défiant le modernisme d'État madrilène. Pour les raisons inverses, le livre déplut à la gauche avancée dont Miguel de Unamuno, alors membre du Parti socialiste ouvrier espagnol (PSOE), était l'un des jeunes penseurs les plus en vue. Il semble qu'Unamuno et Ganivet aient entretenu entre 1896 et 1898 une correspondance régulière et polémique. Unamuno prétendait ouvrir l'Espagne quand Ganivet voulait la fermer ; Unamuno choisissait l'Europe contre les Arabes et Ganivet semblait pencher vers le parti contraire. Leurs points d'accord étaient cependant assez nombreux, ou leurs désaccords assez amicaux, pour les convaincre de rendre publique la polémique dans la revue *El*

Defensor de Granada, dirigée par Luis Seco de Lucena, arabisant, grand connaisseur de l'histoire des monuments arabes de Grenade, et ami de Ganivet. Ce sont ces articles qui seront rassemblés sous le titre *El porvenir de España* (« L'avenir de l'Espagne »).

On s'en souvient, les deux hommes s'étaient déjà rencontrés pendant quelques jours à Madrid à l'occasion d'un concours de recrutement universitaire. Unamuno ne cache pas qu'il avait oublié Ganivet. Le Basque Unamuno, volubile et brillant, n'avait pas fixé dans son esprit l'Andalou timide, gauche, étrange et taciturne qui lui avait servi d'interlocuteur pendant quelques soirées. Sauf sur un point, qui lui revient en premier : Ganivet lui a parlé avec finesse des Gitans, si présents à Grenade. La chose mérite d'autant plus d'être soulignée que Ganivet n'écrit pas une ligne à leur propos dans le *Porvenir*. Des Arabes en revanche, il est largement question dans l'argumentation de Ganivet. Mais Unamuno, lui, n'en parle pas, ni ne veut en parler. Ce glissement de l'image et de l'histoire de l'Andalousie, des Arabes aux Gitans, prépare déjà Lorca, et achève le long siècle des Lumières dont Ganivet est au total, en partie malgré lui, l'un des derniers flambeaux.

Les Arabes sont donc l'un des points majeurs du désaccord. Pour Unamuno :

Des Arabes, je ne veux rien dire. J'ai pour eux une profonde antipathie, je crois à peine à ce qu'on nomme la civilisation arabe et je considère leur passage en Espagne comme la plus grande calamité que nous ayons soufferte.

Plus généralement, pour lui, l'histoire de l'Espagne, celle qu'on raconte dans les chroniques et qu'on enseigne aux enfants, n'est pas la vraie. Les royaumes, les Grands, les batailles, la religion des doctes, l'Église, les langues savantes des élites – l'arabe ou le latin – ne forment qu'un vernis à la surface de l'histoire qui étouffe la véritable histoire, celle du peuple silencieux dont les documents et les chroniques du passé ne parlent jamais. Le matin de Cavite – la grande défaite navale espagnole aux Philippines, le 1^{er} mai 1898 –, les paysans espagnols maniaient le fléau comme tous les autres jours, et cette absence d'événement-là dit plus vrai que l'effondrement tonitruant de l'empire²⁹. Unamuno nomme cette histoire qui ne se dit pas, qui ne se voit pas, comme le soubassement immergé d'une île, l'intra-histoire. Sans doute peut-on y accueillir le christianisme des humbles, mais ce christianisme-là n'a jamais émergé à la surface de l'île, dans les pratiques des élites³⁰. Pratiques aussi changeantes que l'intra-histoire, propre à chaque peuple, ne l'est pas. Pour Unamuno comme pour Joaquín Costa – et bien d'autres en ce tournant de siècle –, l'Espagne véritable, celle qui n'était présente ni aux désastres ni aux triomphes de la surface, n'a jamais fondamentalement changé depuis les Ibères :

Celtes, Phéniciens, Romains, les Arabes eux-mêmes dont vous paraissez si épris furent à peine plus que des vagues impétueuses... qui influèrent très peu sur la base sub-historique, sur le peuple qui se tait, prie, travaille et meurt... Je crois même que les différences ethniques que l'on remarque à l'intérieur de l'Espagne (Galiciens, Basques, Catalans, Castillans) viennent de différences préhistoriques.

Ganivet au contraire réfute l'intra-histoire. Il n'est d'histoire que du mouvement, et celle de l'Espagne se donne à la surface de l'île qu'elle a formée. Mais surtout, Ganivet le conservateur recule devant la redoutable table rase, la page vierge, tandis que le socialiste Unamuno veut tailler dans le vif de l'histoire en la purifiant chrétiennement de toutes ses beautés³¹. Unamuno veut dé-paganiser, dé-romaniser, dés-arabiser. L'œuvre créatrice commencera par une destruction. Il s'agit de couler l'île visible pour la réduire à la condition de son soubassement invisible. Ganivet, lui, admire Sénèque qu'Unamuno veut exiler, il révère Rome, il aime les Arabes et l'Alhambra :

Vous avez de l'antipathie pour les Arabes, et moi j'ai beaucoup d'affection pour eux sans pouvoir y rien changer. Il est clair cependant que mon affection prendra fin le jour où mes « anciens pays » adopteront le système parlementaire et apprendront à monter à vélo. Je suis né dans la ville la plus mêlée d'Espagne, parmi un peuple qui, avant d'être Espagnol, fut maure, romain et phénicien. J'ai du sang limousin, arabe, castillan et murcien, et je suis par nécessité solidaire de toutes les atrocités, de tous les crimes mêmes que commirent les envahisseurs sur notre sol. Si vous supprimez les Romains et les Arabes, sans doute ne reste-t-il plus de moi que les jambes. Vous me tuez sans le vouloir, cher Unamuno.

Basque jamais soumis contre Andalou toujours conquis, et qui est fait de tous les échecs et même de tous les crimes de la terre qui le porte. Le Basque, le socialiste Unamuno n'a qu'un passé sans âge et un avenir meilleur. Le conservateur andalou Ganivet lui oppose une histoire³².

Granada la Bella

En 1896, alors en poste à Helsinki, Ganivet publie un court pamphlet, *Granada la Bella*, pour s'opposer aux transformations massives, les plus importantes du siècle qui s'achève, envisagées, et finalement exécutées, par la municipalité de Grenade. Elles se résument, comme à Barcelone, en un mot qui focalise l'enthousiasme des partisans et la détestation des détracteurs du projet : *Ensanche*, « élargissement ». Les manifestations les plus spectaculaires en seront l'extension de la couverture de la rivière Darro et le tracé de voies larges, dont la Gran Vía de Colón, encore aujourd'hui l'une des artères principales de la vieille ville. Cette rénovation urbaine, inspirée par l'exemple de Madrid et de Barcelone, et au-delà, par l'œuvre

parisienne du baron Haussmann, implique la destruction d'une partie de la ville arabe et baroque. L'opuscule de Ganivet, de ton franchement réactionnaire, n'en réussit pas moins à mobiliser une opinion locale et nationale de plus en plus sensible, dans les premières décennies du ^{xx}e siècle, à ce que nous nommerions la « défense du patrimoine ».

Passons rapidement sur quelques absurdités. Ganivet tient le chemin de fer pour un progrès, mais pas l'adduction d'eau potable. L'eau à boire est traditionnellement achetée à des marchands, que les éventuels travaux d'adduction priveront de travail. L'argument est faible. La pollution des eaux est encore, en cette fin de ^{xix}e siècle, la cause la plus massive de mortalité. L'équipement très médiocre ou l'absence des réseaux d'adduction d'eau en Espagne, même dans les plus grandes villes, se traduit par de régulières hécatombes d'été, lorsque l'étiage des cours d'eau y renforce les concentrations bactériennes. Mais dans son absurdité même, l'argument résume en large part les impasses et les justesses de l'idéologie de la génération de 1898. Le mépris affiché de la science conduit aux premières. Ganivet, dans sa diatribe contre les nouvelles canalisations retrouve l'Unamuno du « *Que inventen ellos* »³³ – « Que d'autres inventent » (la science et l'industrie).

Peut-être les Espagnols en sont-ils incapables – ils n'y ont visiblement joué jusque-là qu'un rôle mineur. Plus probablement, ils ne le veulent pas, leurs valeurs n'y sont pas engagées. Nous n'avons découvert ni machine, ni astre, ni microbe, dit Ganivet, mais nous avons du courage et de la mystique à revendre. Certes, ajoute-t-il, cette définition du caractère de Grenade, des valeurs de l'Espagne, ne repose sur aucune assise scientifique, ne s'appuie sur aucune donnée chiffrée. Mais que prouveraient ces chiffres ? Faut-il, pour connaître l'Espagne, appliquer les principes de Bertillon et écrire à tous les tailleurs du pays pour savoir avec précision les dimensions de la race ? J'en tirerais, ajoute Ganivet, un livre que personne ne lirait, mais qui m'ouvrirait peut-être le chemin de l'Académie. Au contraire, j'écris un livre d'impressions, servies par mes sens et mon intelligence, pour douze amis capables de le comprendre, dit-il.

En cette fin du ^{xix}e siècle où la science, la technique et leur universalisme atteignent au sommet de leur prestige, Ganivet rappelle ainsi les droits du passé et de la langue, qui différencient radicalement les communautés humaines. Quelques décennies plus tard, dans la *Realidad histórica de España*, Américo Castro remarquera de même que son œuvre n'aura de sens que pour autant qu'il restera en ce monde des hommes qui liront l'espagnol, et qui comprendront le sens intime des mots parce qu'ils en partagent l'histoire. Il n'est de science humaine que subjective – ou du moins il n'en est pas où la parole soit

étrangère à son objet. Comprendre l'Espagne – ou tout autre objet d'histoire ou d'anthropologie – c'est accepter de lui appartenir pour le temps qu'on mène l'enquête. On ne saisirait décidément pas l'essentiel de l'Espagne par la méthode anthropométrique de Bertillon, pas plus qu'on ne saisit les jeux complexes des identités sociales et nationales en consultant simplement ces documents qu'on nomme « cartes d'identité ».

Toute la hargne de Ganivet va de nouveau au mot « imiter » ; toute sa tendresse aux différences qu'il convient de maintenir. Imiter, c'est capituler, on l'a vu – l'imitation est la vertu des vaincus. Mais c'est aussi perdre et diviser. Avec justesse, Ganivet remarque que les douleurs de l'adaptation à la modernité sont redoublées pour ceux qui ne l'inventent pas. L'Angleterre ou l'Allemagne ont su conserver parce qu'elles ont conduit le changement. Au contraire ceux qui les imitent empruntent une langue qui n'est pas la leur, des vêtements qui n'ont pas été taillés pour eux et qu'ils porteront toujours avec gaucherie. Ils croient que l'imitation va les porter au niveau de leurs modèles, alors qu'elle dénonce au premier coup d'œil leur provincialisme. Toutes les gares d'Allemagne sont différentes et belles. Toutes les gares d'Espagne sont uniformes et désespérément incertaines de leur fonction. Le chemin de fer est supposé marquer ses lieux du sceau du modernisme urbain. En Espagne, il transforme au contraire les villes en villages des métropoles de l'Europe du Nord. Grenade est devenue un village où on trouve l'Alhambra, submergée de touristes captivés par le plaisir d'un site dont ils ne comprennent pas, par ailleurs, la profonde amertume.

Grenade devrait prendre exemple sur la place centrale de Bruxelles, joyau caché au cœur d'un dédale de rues médiévales. Au contraire, Grenade s'apprête à imiter Paris, c'est-à-dire à singer l'imitation parisienne de Londres, et en paiera un coût social encore plus élevé que la capitale française, déchirée par la guerre de classes. Ne prétend-on pas dégager le parvis des églises de leur population, en chasser les pauvres³⁴ ? L'Espagne, qui fut catholique avant le catholicisme ou, pour le dire autrement, qui a prêté au catholicisme moderne nombre de traits du caractère espagnol, est aujourd'hui, dit Ganivet, une société déchirée par l'adoption d'usages que le peuple ne comprend ni n'accepte, comme il l'a dit autrefois brutalement aux Français envahisseurs, et comme il le dira un jour à la bourgeoisie moderniste.

Car les moyens techniques du progrès ne valent qu'autant que les esprits ont changé. Le nouvel urbanisme de Grenade prévoit la construction, sur de nouveaux axes élargis, d'immeubles neufs, aérés, éclairés, et de boutiques colorées. Cette nouvelle architecture vise à plaire à des femmes qu'on tient prisonnières de leurs rêves de jeunes

filles – ces femmes mûres que Lorca décrit dans les *Sueños de mi prima Aurelia*, si passionnées par les personnages de leur feuilleton qu'elles en oublient de prévoir leur repas. Donnez à ces femmes une ville moderne, et elles en feront des maisons de poupées et des magasins de chiffons. Madame Bovary aura raison de la gravité castillane. La véritable modernité, dit Ganivet, ce sont des femmes qui travaillent, comme elles le font en Europe du Nord, et qui rencontrent des hommes ; des femmes qui se sauvent et qui nous sauvent de l'insupportable vie de caserne, sexes toujours séparés, qui prévaut partout dans la province andalouse. Il n'y a plus de Prince charmant ; la Belle au Bois dormant n'a donc plus de raison d'être, conclut-il.

Et pourtant, l'année même de la mort de Ganivet, en 1898, le Prince charmant naît précisément à Grenade, comblé de tous les dons d'artiste que de bonnes fées semblent avoir accumulé sur son berceau. Qui mieux que Federico García Lorca, le poète, le musicien, le dramaturge, l'acteur, l'amant, le martyr de l'amour et le martyr de la guerre, résume aujourd'hui l'Andalousie, la puissance tellurique du sang et le fil silencieux de la lame meurtrière des mots ? Sa jeunesse, son charme éprouvé par tous ses interlocuteurs et par tous ses publics, son homosexualité même qu'il a mariée à la terre andalouse et qui en émane irrésistiblement après lui comme une fleur qui s'ouvre, tout en lui semble fait pour chanter les nuits du Généralife et les douceurs du mythe arabe de la Grenade des romantiques. Si l'Alhambra endormie avait attendu le baiser d'un prince, et la ville la souveraineté d'un enfant maure divinement doué, Lorca aurait suffi à les combler.

Mais précisément, elles ne l'attendaient plus. Ganivet avait vu juste, il n'y avait déjà plus de Prince charmant – plus de rôle pour lui sur la scène de l'histoire grenadine. À son détriment peut-être, Lorca hérite de Simonet, de Ganivet, et de bien d'autres en vérité qui ont vaincu le mythe de l'Alhambra au profit d'un autre, le « peuple andalou ». En 1820, José Antonio Conde, premier historien moderne des Arabes en Espagne, opposait les terres policées de la Bétique, future Andalousie, aux solitudes barbares de l'Espagne du nord. Plus nuancés, les voyageurs romantiques distinguaient l'infinie délicatesse de l'Alhambra et la faune des contrebandiers et des bandits des montagnes andalouses. Encore cinquante ans, et ces bandits d'honneur, courageux guérilleros des guerres napoléoniennes, sont devenus, pour le meilleur et le pire, l'âme de l'Andalousie, les représentants les plus mélancoliques et les plus vrais de ses populations.

Et mieux même : le « peuple andalou » a envahi, submergé l'Espagne. Il n'est désormais d'Espagnol véritable que l'Andalou. Lorca lui-même, si musicalement sensible à cette langue implicite des mythes, ne manquera jamais de le dire ouvertement. Le souci d'indépendance de la Catalogne est une farce, écrira-t-il un jour non sans une finesse ambiguë : la preuve, c'est qu'ils m'aiment, moi qui suis l'archi-Espagnol – et qu'est-ce qu'un Andalou en effet, sinon un archi-Espagnol ? Et il redouble l'argument en affichant ses étonnantes insuffisances linguistiques. Ce musicien subtil ne sut jamais parler, prononcer d'autre langue que le castillan. Neuf mois de séjour à New York ne le décidèrent pas à sortir d'un mutisme souriant, qu'il ne

rompait qu'en jouant – et en chantant – des heures entières au piano. Les fantômes arabes de l'Alhambra ont cédé la place à un peuple orgueilleusement original, ou plutôt originel ; un peuple rude, illettré, archaïque, d'un christianisme païen, d'une paresse aristocratique conduite par une destinée mortelle. En un mot le Gitan et sa *navaja* ont remplacé le Maure et son luth.

Il arrivera à Lorca d'en être troublé, agacé : en 1929, alors que le succès du *Romancero gitano* le porte au premier rang des jeunes poètes espagnols, son ami Bergamín, désapprouvateur, donne l'avantage à l'Andalousie atlantique (et à Rafael Alberti), belle, propre, italienne et renaissante, sur l'Andalousie méditerranéenne (et Lorca), morisque, juive et gitane, « romantique, folklorique, pittoresque, sale et populacière³⁵ ». Lorca lui répond dans une correspondance privée dès 1927 : « J'espère que nous nous reverrons cette année, et que tu cesseras de me considérer comme un *gitan*³⁶ ; c'est un mythe dont tu ne peux pas savoir le mal qu'il me fait, outre sa fausseté dans son essence, même s'il a pour lui l'apparence. » Et un peu plus tard à un autre interlocuteur :

Je suis un peu gêné par ce *mythe de gitanerie*³⁷. On y met ma vie et mon caractère, ce dont je ne veux à aucun prix. Les Gitans sont un thème, rien de plus. J'aurais pu être tout autant poète des aiguilles à coudre ou des paysages hydrauliques. Et en plus, le gitanisme me donne un ton d'inculture, de manque d'éducation et de *poète barbare* que je ne suis pas, tu sais bien. Je ne veux pas qu'ils me collent des étiquettes. Je sens qu'ils me passent les chaînes. Non³⁸ !

Sans doute les jalousies ou les dépits personnels ne sont-ils pas étrangers à ces critiques, dont il ne faut pourtant pas mépriser la portée. Luis Buñuel, qui a sans doute aimé Lorca pour son charme et son talent autant qu'il l'a détesté pour son homosexualité, rompt lui aussi en 1927, avec la publication du *Romancero* et de l'*Ode au Saint-Sacrement*, et il entraîne Dali dans sa condamnation : des œuvres « putrides », juge-t-il, fruit du folklorisme andalou le plus vulgaire³⁹. Borges, qui rencontre Lorca à Buenos Aires en 1934, le voit pédant et suffisant : « Un Andalou professionnel », conclut-il.

Les défenseurs de Lorca insistent au contraire à juste titre sur l'authenticité du terreau andalou où s'enracinent sa poésie et son théâtre. Il n'invente rien que le sol andalou ne lui offre en exemple. Il interprète, mieux que tout autre, la magie propre de l'Andalousie, son esprit, son *duende* (« sortilège »), pour le dire comme lui⁴⁰. L'Andalousie est la dernière bouche du volcan qui ouvre sur le magma originel de l'humanité méditerranéenne, Lorca le croit et sait y faire croire. Que cette illusion vraie repose, à nos yeux, sur la construction récente d'un « peuple andalou », appuyé sur l'exaltation des taureaux et du flamenco, ne change rien à la force de cette croyance, ni à

l'angoisse du monde qu'elle fonde, où

il n'y a pas un seul veston court ni un seul habit de torero, ni chapeau plat ni folklore [...], et où il n'y a qu'un seul personnage grand et obscur comme un ciel d'été, un seul personnage qui est la peine qui s'infiltré jusqu'à la moelle des os et à la sève des arbres ; et qui n'a rien à voir avec la mélancolie et la nostalgie, ni avec toute autre affliction ou douleur de l'âme ; qui est un sentiment plus céleste que terrestre : la peine andalouse qui est une lutte de l'intelligence amoureuse avec le mystère qui l'entoure et qu'elle n'arrive pas à comprendre⁴¹.

Ganivet est sans doute mort de cette peine de l'intelligence, Lorca lui a donné vie d'écriture le premier, et surtout le dernier. L'œuvre de Lorca est inséparable de la guerre civile qui l'achève, comme la musique de Mozart est inséparable des dernières années de l'Ancien Régime. Il en émane encore toute la douceur de vivre d'une élite qui s'en est allée avec les révolutions politiques et économiques modernes. Lorca porte sur le fil de la *navaja* gitane la mémoire immense d'une Espagne que la guerre civile, et plus encore les mutations sociales des décennies suivantes, ont émoussée, puis fanée. De cette poésie, de ce théâtre où pâlassent à force d'attente tant de figures féminines, jaillit encore un monde d'autrefois mort violemment dans son éclat. Peut-être Lorca n'a-t-il rien inventé de la modernité comme le veulent ses détracteurs. Mais il tire, avec une grâce nocturne inégalée, le rideau final sur l'Espagne douloureuse.

Une enfance andalouse

Federico García Lorca est né en 1898 à Fuente Vaqueros, dans la Vega de Grenade, où sa famille paternelle, les García, est honorablement connue depuis le début du XIX^e siècle au moins. Le bourg a été offert au duc de Wellington par l'Espagne reconnaissante en 1814. Il en reste, jusque dans la famille de Lorca, des choix politiques libéraux, souvent anticléricaux et hostiles à la présence étrangère. L'arrière-grand-père du poète est secrétaire de mairie – il sait donc lire et écrire, et on peut raisonnablement le compter parmi les notables. Il se dit – et Lorca le répétera volontiers – que son arrière-grand-mère était gitane, et que la lignée en a hérité les goûts musicaux qui la distinguent. Un grand-oncle, auquel on comparera souvent Federico à ses débuts, était poète et baladin local. Son oncle Luis a lié amitié avec Manuel de Falla et sa tante Isabelle initie Federico au piano. Comme ailleurs en Espagne, les générations des García s'élargissent avec le recul de la mortalité infantile et juvénile dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Les arrière-grands-parents avaient laissé quatre enfants survivants, le grand-père de Federico en aura neuf, quatre garçons et cinq filles. Dans le bourg, Federico peut

compter sur une quarantaine de cousins et de cousines germaines, dont Aurelia, sa préférée, d'une dizaine d'années plus âgée que lui.

Ces simples réalités démographiques suffiraient à balayer la légende d'une Andalousie désertée, abandonnée à la friche, à la chasse et à l'élevage des taureaux par de grands propriétaires absenteïstes. Entre 1900 et 1930, l'Andalousie connaît une croissance démographique bien plus rapide qu'au siècle précédent – environ 1 % par an, ce qui la place au niveau de l'Espagne en général, au-dessus de l'Angleterre et de l'Allemagne qui la devançaient avant 1900⁴². Il est vrai que les conflits sociaux, attisés par l'expansion de l'anarchisme, sont plus fréquents et plus violents à partir de la fin du XIX^e siècle, en Andalousie comme en Catalogne. Mais là comme souvent ailleurs, la violence dénonce la modernisation, et non l'archaïsme. Les plus fortes grèves rurales andalouses sont contemporaines de celles de l'Italie – en 1894, puis en 1917-1920. En Andalousie, la République institue une sorte de grève tournante et permanente entre 1931 et 1934 au moins⁴³.

La province de Grenade, bien qu'encore distancée par Cordoue, Jaén et Huelva, trouve un dynamisme certain avec la culture de la betterave à sucre, dont Unamuno saluait la promesse contre le scepticisme de Ganivet. L'histoire des García donne raison à Unamuno. Le père de Federico, né en 1859, fait fortune grâce à la betterave qui remplace le sucre cubain dont la révolte de l'île caraïbe a rendu les livraisons incertaines. Il épouse en 1880 une femme qui ne lui donne pas d'enfant et meurt en 1894. *Yerma* s'inspirera semble-t-il de cette figure féminine effacée et malheureuse. Aisée, elle a laissé à son mari une dot qu'il emploie à acheter une importante propriété en 1895. C'est maintenant l'homme le plus riche d'un bourg de 4 000 âmes, dont il est resté, comme son père et son grand-père, le secrétaire de mairie. En 1897, il se remarie avec la jeune institutrice, Vicenta Lorca, fille unique d'une famille originaire de Murcie, auquel Federico prêterait des origines juives⁴⁴. Elle a 26 ans. Federico est son premier enfant. Luis, le second, meurt en bas âge. Trois autres suivront, Francisco et deux filles. Federico est physiquement malhabile, affligé d'une jambe plus courte que l'autre. Nul ne le verra jamais courir, et ce handicap se révélera mortel à l'heure où la fuite se serait imposée, en 1936.

Dans cette famille, à rebours de la majorité, les hommes sont catholiques, bien qu'ils penchent pour la République ; les femmes sont libérales et anticléricales. La grand-mère Isabelle lit Zorrilla, le grand poète romantique andalou, Dumas, mais surtout le républicain Victor Hugo dont la famille possède les œuvres complètes. La mère, catholique pratiquante, est sortie de son éducation religieuse très hostile à l'Église. Du père, Federico héritera surtout la hantise de la mort.

La campagne andalouse présente encore les traits d'archaïsme que Lorca choisira de rassembler dans son œuvre. Les Gitans constituent près de 10 % de la population de Fuente Vaqueros. Federico se souviendra de familles misérables et à demi-nues, contraintes de se renfermer dans leurs masures les jours de lessive, faute de vêtements de rechange ; d'une nourrice, Dolorès, qui sait confectionner des marionnettes et le nourrir de contes ; d'un berger inspiré surtout, Cobos, dont la mort en 1905 illustre une certaine manière espagnole d'affronter l'épreuve suprême. En 1906, des labours plus profonds à Asquerosa, sur les terres des García, auraient mis à jour les restes d'une villa romaine, et une mosaïque de Daphnis et Chloé, premier rêve de beauté antique.

D'emblée, le jeune Federico est destiné à un enseignement de qualité, auprès d'un maître proche de l'Institution libre d'enseignement – libre de l'influence de l'Église en particulier. En 1908, il est envoyé à Almería, plus britannique et plus moderne, pour y accomplir sa scolarité secondaire. Mais il tombe malade et rentre à Grenade. Les García y habitent, au confluent du Genil et du Darro, une belle maison dont le patio abrite un immense magnolia. Ils déménageront ensuite pour les nouveaux immeubles de la Vía de Colón. Avec 70 000 habitants en 1908, la ville dépasse à peine son niveau du x^ve siècle. Comme l'avait prévu Ganivet, les grands travaux modernisateurs ont expulsé les plus pauvres⁴⁵.

Pour toute l'Europe, Grenade est la ville de l'Alhambra, mais aussi des Gitans du Sacromonte. Après les romantiques – Chateaubriand et Hugo –, les artistes les plus présents dans la culture familiale sont Debussy (pour ses *Préludes* et son poème *Lindaraja*) et le poète nicaraguayen Rubén Darío. Ces dernières élégies du romantisme maure aiguisent le sentiment d'une perte et le poids d'une persécution. Sans originalité, Darío parle de « l'atroce expulsion des Maures, de ces Maures cultivés... ». Quelques semaines avant sa mort, le 10 juin 1936, Federico reprend ce thème militant : avec les Maures, « nous avons perdu une poésie, une astronomie, une architecture, une délicatesse unique au monde » en échange de « la pire bourgeoisie d'Espagne ». Plus concrètement, l'histoire mutilée de Grenade se marie chez Lorca à la difficulté d'une homosexualité socialement inavouable. Il en tire une véritable tendresse pour ceux qu'il ressent opprimés, Gitans, Maures, nègres ou juifs. Mais lors d'un voyage à Cordoue, en 1916, sa religiosité réelle et sa fascination pour les corps putrides et la mort sont plus attirées par la peinture baroque de Valdés Leal que par l'architecture de la Grande Mosquée.

Lorca éprouve au même âge, vers 11 ou 12 ans, à la fois les certitudes de l'homosexualité et de l'ennui. Grenade est une ville où l'on se raconte la mode déjà passée à Séville. Federico est un élève

moyen, déjà moqué pour ses manières délicates, qu'on compare à son désavantage à son frère Francisco. À défaut d'une carrière musicale, que ses parents n'acceptent pas, il s'inscrit en faculté de droit à 17 ans, en 1915. Il y a pour maître Fernando de los Ríos, neveu du fondateur de l'Institution Libre d'Enseignement, futur ministre de la République et déjà engagé à gauche. Le professeur et l'étudiant partagent la même passion pour la musique – à défaut du même intérêt pour le droit, qui rebute Federico. L'un et l'autre penchent aussi du côté des Alliés, et en particulier de la France, dans le conflit mondial en cours.

Tout un milieu littéraire et artistique grenadin, où Lorca entre vers 18 ans, réagit contre le pseudo-orientalisme provincial de l'Alhambra qui entrave l'éclosion d'un art moderne. Les novateurs se réunissent au café *Alameda* et y constituent le groupe du Rinconcillo (« Petit Coin »). Le talent littéraire de Lorca y est immédiatement reconnu. Ses premiers souvenirs de voyage, *Impresiones y paisajes*, sont partiellement lus par l'auteur lors d'une soirée littéraire en 1917. Lorca y révèle ce que tous ses publics éprouveront : une capacité de communion et d'envoûtement hors du commun – une intensité inouïe, dira plus tard son amie Marcelle Auclair. Seco de Lucena, directeur du *Defensor de Granada*, journal de référence de la ville, loue le texte que le père de Lorca lui a fait soumettre avant d'en payer l'édition en 1918. Encore en partie inspiré du symbolisme orientaliste de Darío et des poètes français, le texte n'en dit pas moins, comme Ganimet, la douleur gitane de l'Andalousie – qu'on croit encore gaie et maure – et déjà, sourdement, le malaise de l'homosexualité. Verlaine, l'homme et le poète, est le modèle.

Le festival du Cante Jondo

En 1919, à 21 ans, Lorca abandonne pratiquement le droit, sa licence laborieusement achevée, pour entrer dans la prestigieuse Résidence des étudiants de Madrid, fille de l'Institution libre d'enseignement. La Résidence, récemment fondée, est déjà réputée accueillir les futures élites culturelles de l'Espagne. Elle a reçu l'appui du roi, du philosophe Ortega y Gasset, d'Unamuno... Le futur Premier ministre de la République, Juan Negrín, y a établi son laboratoire de physiologie, où travaille le futur prix Nobel de médecine Ochoa. La maison n'accueille pas plus de 150 pensionnaires, venus de toutes les disciplines. Des conférences prestigieuses, des concerts de choix animent ses activités : Valéry, Einstein, Stravinsky, Ravel, Milhaud, Poulenc comptent parmi les invités de la Résidence. Il y a une salle de sport, mais pas de chapelle.

La candidature de Lorca est en partie celle de l'Andalousie. Elle a été portée par le Rinconcillo et le soutien unanime de Grenade, qui le présentent comme le jeune poète méridional le plus prometteur. Il est

en effet significatif de l'Espagne d'alors que les rencontres de Lorca à la Résidence soient d'abord qualifiées par leurs origines régionales, en particulier le Catalan Dali et l'Aragonais Buñuel, l'un et l'autre venus du nord. C'est donc sans paradoxe à Madrid, où il n'est pas loin d'incarner le jardin andalou en fleurs, que Lorca met sur pied, avec l'appui de son ami Salazar, critique musical du journal madrilène *El Sol*, son projet andalou par excellence, le festival du Cante Jondo⁴⁶. L'un et l'autre connaissent et admirent Manuel de Falla, originaire de Cadix, mais qui a longtemps vécu à Paris, où le mythe andalou dominant l'a conduit vers les thèmes grenadins, qu'il a illustrés pour la princesse de Polignac. Falla s'établit précisément en 1921 dans la propriété des hauteurs de Grenade où il vivra jusqu'à la fin de la guerre civile. Austère, abstème, catholique pratiquant, il est déjà la gloire de la musique espagnole et l'autorité dont la résurrection de la musique populaire andalouse a besoin.

Cette renaissance n'est pas un projet neuf. Depuis plusieurs dizaines d'années déjà, les folkloristes, et parmi eux les musiciens et les conteurs, courent les contrées les plus reculées d'Europe pour en recueillir une précieuse matière immémoriale que menacent la révolution industrielle, l'urbanisation et la scolarisation. En Espagne, le Catalan Felipe Pedrell a ouvert la voie de la collecte du folklore, entre autres du *cante jondo* des Gitans. En 1920, le plus talentueux des historiens de la langue et de la littérature espagnole, Ramón Menéndez Pidal, est à Grenade pour y transcrire des chansons de Gitans. Machado a déjà écrit que le peuple andalou était le plus grand des poètes espagnols⁴⁷ et il est désormais banal d'affirmer que l'art du flamenco est une des créations les plus considérables du génie espagnol. Faute du financement suffisant, le festival devra se passer de Ravel et de Stravinsky, mais Ignacio Zuloaga, l'un des peintres espagnols les plus en vue, auteur d'un cycle des « peuples de l'Espagne », en dessine les décors. L'affiche du concours est confiée à Manuel Ángeles Ortiz, disciple de Picasso. Le festival, qui se tient au mois de juin 1922, rassemble ainsi les praticiens les plus éclairés de la musique et des arts plastiques d'Espagne aux côtés de *cantaores* gitans réputés d'autant plus authentiques qu'ils sont moins lettrés⁴⁸.

Peut-être ce contraste est-il au cœur du malaise qui nimbe la manifestation. Le festival n'a pas laissé de trace, écrite ou enregistrée. Son projet même est flou. Il a pour objet la recherche du chant primitif andalou dans sa plus grande pureté, cri premier de la plus vieille culture d'Europe, entre amour, désespérance cosmique et fatalité. Il est entendu, quelles que soient les influences extérieures, byzantines ou arabes, qu'il faut accorder aux Gitans la création de la forme du *cante jondo* sur le fond millénaire de la tristesse andalouse. Mais pour beaucoup d'auteurs et de critiques qui en situent l'âge d'or

entre 1880 et 1900, le *cante jondo* est déjà décadent en ces années 1920. En outre, nul ne sait préciser son origine géographique ou historique – à vrai dire, par définition, ce « primitif » se joue de l'histoire, même si la plupart des doctes d'alors en placent les plus anciennes manifestations connues dans l'ouest de l'Andalousie (Huelva, Cadix, Séville), plutôt qu'à Grenade. Falla, dans le manifeste qui annonce le festival⁴⁹, ne cache pas qu'il s'agit pour lui de sauver ce qui est en train de disparaître, et qui peut-être n'est plus. Comme Bartók qui parcourt au même moment la Transylvanie, il entend recueillir un matériel brut qui nourrira des créations musicales contemporaines. Il semble qu'il ait été déçu. Un festival de danse andalou aurait dû suivre celui du *cante jondo*. Il n'eut jamais lieu. Falla abandonne à peu près totalement le thème andalou dans les dernières décennies de sa vie.

D'emblée, le festival avait été fortement critiqué pour le risque « folkloriste » que portait le projet. Dans la revue grenadine *La Alhambra*, Francisco de Paula Valladar prend la tête de l'opposition à la *flamenquería* et à l'espagnolade. « Nous Grenadins, écrit-il, avons contribué à faire naître tant d'espagnolades que nous devrions y penser à deux fois avant d'en lancer une autre à courir de par le monde. » Selon lui, l'opération signe l'arrêt de mort du *cante jondo* tombé aux mains des intellectuels. Paradoxalement, Sánchez Rojas, historien et traducteur espagnol de l'Italien Benedetto Croce, assigne aux Arabes l'échec d'un projet qui les exclut clairement, mais où il croit encore reconnaître leur influence : « Les Arabes nous ont gagné le cœur et nous le corrompent à force de petites jeunes filles, de chansons, de vins, de truands, de petits seigneurs (*señoritos*), de flamenco, de musique décadente et d'élégance avare. » Ou encore, et plus radicalement : « Le *señorito* fait crever de faim son ouvrier agricole et le pousse à émigrer au Maroc, mais il lui laisse le poignard, la guitare et la tauromachie⁵⁰. »

Seul émerge, incontesté dans cette mer de contradictions, le talent de García Lorca. En novembre et décembre 1921, il écrit, pour ce festival qu'il a largement inspiré, le *Poema del Cante Jondo*, qui en fait aujourd'hui, avec le *Romancero gitano*, le poète de langue espagnole le plus lu au monde⁵¹. Il le doit, pour une petite part, au triomphe de sa lecture publique de quelques-uns de ces poèmes, dans les salons bourgeois de l'Alhambra Palace, le 7 juin 1922, à la veille de l'ouverture de la manifestation – succès paradoxal en vérité, puisque Lorca aurait voulu exclure du festival la colline de l'Alhambra et tout ce qu'elle portait d'orientalisme suranné, au profit de l'Albaicín, populaire et vivant⁵².

Mais ce succès, il le doit surtout à ce mariage de conviction radicale et d'infinie subtilité d'exécution où on le reconnaîtra toujours. Oui, il

en témoigne, le *cante* monte comme une transe dionysiaque (c'est l'un des sens possibles du *duende* qui lui est cher) du fond des âges andalous. D'une chanteuse, il écrit que « sa voix ne jouait pas ; sa voix était une averse de sang⁵³ ». Le même sang qui coule dans l'arène tauromachique et qui se fige dans la mort, les deux autres spectacles (les taureaux et la mort), avec le « chant profond » que l'Andalousie, pointe éminente de l'Espagne, offre à la civilisation universelle. « L'Espagne est le seul pays où la mort est un spectacle national, où la mort joue de longs clairons à l'entrée des printemps. Dans tous les pays, la mort est une fin. Quand elle arrive, on tire les rideaux. Mais pas en Espagne⁵⁴. »

Lorca médium, dont on dit qu'il eut parfois une surprenante appréhension d'événements à venir, ou de souvenirs collectifs depuis longtemps perdus, partage cette fascination de la mort avec bien d'autres⁵⁵. Ceux qui se jetteront au cri de « Vive la mort » dans les combats et les massacres des premiers mois de la guerre civile, ceux qui le tueront, sentaient sans doute comme lui qu'il s'était noué entre ces générations d'Espagnols et la mort une union que le grand bain de sang de 1936 allait consommer⁵⁶.

Ces grands mots sombres sonneraient vains cependant si le poète Lorca – presque seul parmi ceux qui prétendent illustrer la veine du peuple en Espagne – ne luttait pas sans cesse contre la facilité d'imiter le populaire :

Le poète va à la chasse. Des airs délicats rafraîchissent le cristal de ses yeux. La lune, ronde comme une corne de métal blanc, résonne dans le silence des hautes branches... Il faut sortir. Et c'est là le moment périlleux pour le poète. Le poète doit avoir un plan des lieux qu'il va parcourir, et se montrer sûr de lui face à mille beautés et à mille laideurs déguisées en beautés qui vont lui passer devant les yeux. Il lui faut boucher ses oreilles comme Ulysse face aux sirènes, et ne lancer ses flèches que sur des métaphores vivantes, et non figurées ou fausses, qui vont l'accompagnant. Moment périlleux si le poète se rend ; parce que, dès qu'il le fait, son œuvre ne pourra jamais lever. Il doit tenir ferme contre les faux-semblants, il lui faut guetter avec prudence les chairs palpitantes et réelles qui s'harmoniseront avec le plan du poème qu'il a entrevu et emporté. Il faut parfois donner de grands cris dans la solitude poétique pour faire fuir les mauvais esprits faciles qui veulent nous entraîner aux facilités populaires sans sentiment esthétique et sans ordre ni beauté⁵⁷.

De la poésie au théâtre

Dans les cinq à six dernières années de sa vie, Lorca écrit moins de poésie et plus de théâtre. Sans doute n'a-t-il plus à prouver son talent de poète. En 1926, la revue parisienne *Intentions* le distingue parmi les jeunes poètes espagnols de talent. En 1927 à Madrid, *El Sol* le consacre meilleur poète... andalou vivant. Depuis les marionnettes de son enfance, le théâtre l'a toujours attiré⁵⁸. Dès son arrivée à Madrid en

1919, il a découvert le théâtre Eslava, le plus fortement inspiré des courants de l'avant-garde parisienne. Son charme excelle à toutes les formes du spectacle dont l'intimité de Buñuel et de Dali contribue, après 1920, à aiguïser chez lui l'envie. Quelques rencontres rares, Rivas Cherif à Madrid, et surtout la grande actrice catalane Margarita Xirgu, aideront à la conversion. En outre, le théâtre seul permet d'aller aux foules, de parler du peuple au peuple. Lorca, comme toute sa famille, penche pour la République, et contre l'ordre établi. Déjà le *Poema del Cante Jondo* met en scène « le lieutenant-colonel de la Garde civile » poignardé et le gitan battu, humilié, crucifié⁵⁹. L'un est Christ, et l'autre centurion romain⁶⁰, à moins qu'ils n'incarnent, comme les héros du *Mahabharata*, la haine épique de deux clans inexpiablement ennemis⁶¹. Or ce climat épique, tragique, ne peut se dire pleinement qu'au théâtre.

L'histoire même du choix théâtral de García Lorca, dont il ne faut pas douter qu'il en ait lui-même élaboré l'anecdote centrale, tient de la conversion. Au départ, un réel intérêt, quelques échecs et quelques succès d'estime. Parmi les plus remarquables, *Mariana Pineda*, héroïne andalouse, pendue en 1831 sous le règne réactionnaire de Ferdinand VII pour avoir brodé le drapeau d'une insurrection libérale ; ou encore la *Savetière prodigieuse*, sur les rêves de la jeune et jolie femme d'un vieux mari. Et soudain vient la lumière. Un matin de juillet 1928, un de ses condisciples de la Résidence lui tend un article de journal qui relate un meurtre commis dans la province d'Almería, près de Níjar, sur ces terres andalouses dont Lorca est décidément tenu, à Madrid, pour l'ambassadeur privilégié. Il s'agit de fait d'une affaire rare. Le jour même de ses noces, une jeune fiancée s'est enfuie avec un ancien amant. Mais par malchance pour les fugitifs, ils croisent sur leur route le frère du mari éconduit. Il a trop bu du vin de la noce inachevée et porte un revolver, dont il se sert pour abattre l'amant⁶².

Lorca tient le sujet de sa première grande pièce, *Noces de sang*. Plus de Gitans – il n'y en aura plus dans le théâtre de Lorca –, mais une Andalousie méditerranéenne si profondément archaïque qu'elle touche au sublime grec⁶³. Aucune autre région de l'Europe moderne ne peut engendrer ce que l'Andalousie seule a reçu de la Grèce, ou conservé de leurs racines communes, c'est-à-dire la tragédie. Nulle part ailleurs les hommes ne savent ainsi mourir sous les yeux et sous les mots des femmes. Marcelle Auclair notait que dans la première représentation de la pièce à Madrid, l'amant, Leonardo, conservait sans cesse à la main sa baguette, dont « ces dompteurs de chevaux et de femmes, aussi portés à fouetter qu'à caresser, ne se séparent jamais⁶⁴ ». Nulle part ailleurs, le destin ne gouverne aussi souverainement le cœur des femmes, percé par le désir, et le cœur des hommes, percé par le

poignard.

Tous les sursauts du hasard, toutes les circonstances atténuantes ou aggravantes qui font le délice des plaidoiries sont effacés. Dans la réalité, le promis était vierge, presque impuissant, encore sous la domination de sa mère, ce qui pourrait expliquer trop simplement la fugue de la fiancée ; il n'en est donc pas question. C'est la mort inéluctable qui guide les poursuivants – dans la réalité, les fugitifs ne sont pas poursuivis. Les amants meurent ensemble – dans la réalité l'amant seul est tué. Le meurtrier est un vengeur, mais le vin n'y a aucune part – alors qu'il plaidera l'ébriété, et presque l'accident devant le tribunal. Enfin le poignard noble remplace le pistolet vil.

Il faudra plus de quatre ans à Lorca pour écrire et monter les *Noces de sang*, représentée pour la première fois à Madrid en mars 1933. Entretemps la vie du créateur Lorca a croisé l'histoire politique de l'Espagne. Pour le meilleur et pour le pire, elle ne s'en séparera plus.

La République, la Barraca

Depuis 1923, la monarchie chancelante vit sous la protection de la dictature du général Primo de Rivera, champion de ce conservatisme provincial dont Grenade, plus que toute autre ville en Espagne, est l'image repoussante aux yeux de Lorca. Après les nouveaux revers espagnols de la guerre du Rif, l'urgence est de contenir l'anarchisme, le communisme et la volonté désormais déclarée d'indépendance de la Catalogne et du Pays basque. Lorca signe dès 1924 une pétition contre la restriction de l'usage du catalan, avant même de connaître la Catalogne où il passera de longues et fréquentes vacances chez Dali. Le modernisme catalan l'exalte. Le régime de Primo de Rivera aiguise au contraire son ressentiment contre sa ville natale. Grenade, c'est une esthétique du « petit et du délicat », de l'inaltérable Alhambra, qui l'agace⁶⁵. En 1928, il tente de lancer une éphémère revue, *El Gallo*, dont le programme rejoint celui de Ganivet : fonder une Grenade qui ne soit pas un village. Le premier numéro décrit avec une tendresse caustique l'histoire de Don Alhombro (probablement inspiré de Seco de Lucena, directeur du *Defensor de Granada*), figure générique des vieux libéraux maurophiles qui ont échoué à transformer la ville au XIX^e siècle⁶⁶. La campagne grenadine, où il revient presque chaque été pour écrire, garde cependant tout son pouvoir de séduction. En 1925, son père achète une nouvelle propriété à San Vicente, à la lisière de la Vega. « Il y a tant de jasmin que la tête me tourne », écrit Lorca, « sans pourtant rien d'excessif. C'est ça, le prodige de l'Andalousie »⁶⁷.

En février 1930, Primo de Rivera quitte le pouvoir – il mourra en exil en août à Paris. En décembre, un coup d'État républicain échoue en Aragon. Le roi concède des élections municipales pour le 12 avril 1931. Elles tournent au triomphe pour les républicains.

Alphonse XIII abdique le 15 avril, la République est proclamée. Lorca s'en réjouit. À l'automne, son vieux maître Fernando de los Ríos, devenu ministre de la Justice, lui propose d'animer un théâtre étudiant ambulant, financé par l'État, La Barraca, qui portera les classiques de la littérature espagnole dans les provinces les plus reculées. D'emblée, l'opposition de droite critique le projet où elle voit l'amorce d'un endoctrinement d'État. Les premières représentations auront lieu en juillet 1932, dans les terres de Vieille-Castille les plus réticentes aux changements politiques en cours, à Burgo de Osma, puis à Soria où le public se montre franchement hostile. Le choix de Lorca s'est porté sur *La vie est un songe* de Calderón. Fidèle à ses cauchemars, Lorca y joue la Mort, en noir sous la lumière argentée de la Lune. C'est en août 1932, au retour de cette première tournée, qu'il achève d'écrire à Grenade *Noces de sang*. En septembre, La Barraca sillonne la Galice conservatrice. En décembre, elle joue Calderón devant l'élite républicaine à Madrid.

Mais l'année 1933 offre aux conservateurs leur revanche. En janvier, à Casas Viejas, sur les terres de l'Andalousie atlantique du duc de Medina Sidonia, des ouvriers agricoles anarchistes attaquent un poste de la garde civile et tuent deux gendarmes. Le capitaine Rojas qui dirige la répression fait fusiller sommairement 12 insurgés, mais il est désavoué par le gouvernement et lourdement condamné. En mars, José Antonio Primo de Rivera, fils du vieux dictateur, fonde la revue *Le Faisceau* et, en octobre, le parti de la Phalange espagnole, inspiré par Mussolini. En novembre 1933, la droite remporte les élections. Grenade élit une municipalité conservatrice. La Barraca, qui a mis Lope de Vega à son affiche, affronte un gouvernement hostile. En février 1936, Lorca démissionnera d'une entreprise désormais totalement privée de subvention.

En Andalousie, le poignard et la corne du taureau ouvrent le ventre des hommes, mais celui des femmes reste serré sur leur stérilité. Lorca dédie en 1934 un éblouissant poème à son ami le torero Sánchez Mejías, mort d'une blessure reçue dans l'arène en août, et ses trois dernières pièces, entre 1934 et 1936, à la frustration féminine. *Yerma* (« Stérile ») le dit sur le même ton de tragédie rurale que *Noces de sang*. *Doña Rosita la Soltera* (« La célibataire ») est au contraire la plus urbaine, la plus proprement grenadine et peut-être la plus personnelle des pièces de Lorca, si on admet de tenir pour personnels des souvenirs qu'on n'a jamais eus, parce qu'ils sont restés le secret d'une mère. Lorca en dira « qu'elle fait rire des lèvres et met le cœur en peine ». Le personnage de Rosita est à la fois inspiré de la première épouse du père, morte quatre ans avant la naissance de Federico, et de sa mère Vicenta, dont elle partage l'année de naissance. La pièce, qui reprend le thème et le rythme de *La Cerisaie* de Tchekhov, suit avec

une tendresse ironique l'étiollement de la jeunesse veuve de Rosita, vêtue de couleurs pastel dans une maison pavée de fleurs, qu'il faudra vendre et quitter à la fin du drame.

La Maison de Bernarda Alba, qui ne sera jamais représentée du vivant de Lorca, est au contraire une ultime tragédie rurale andalouse, renfermée dans un gynécée à l'antique, sous la férule d'une mère impitoyable et mutilante⁶⁸. Il n'y a que des femmes sur scène, mais il n'y a que des hommes dans les esprits, des pères qu'on enterre, des amants dont on entend les chants derrière les volets clos et les pas furtifs de prédateurs dans les jardins nocturnes. La pièce est dépouillée des chœurs, des vers, des personnages surnaturels et des allégories – la Lune, la Mort – qui peuplaient *Noces de sang*. On en a retenu une exclamation de Lorca, dans une lettre à son ami Salazar : « Pas une goutte de poésie ! Du réalisme ! De la réalité ! » Ce qui veut dire une pièce en noir, un « océan de deuil » où Bernarda veuve entend noyer les désirs affrontés de ses filles, polarisés par l'invisible présence du même homme. L'une d'elles, Adèle, ne trouve d'autre issue que le suicide – et son deuil rajoute au noir du deuil. Bernarda a le dernier mot : « Je ne veux pas de pleurs. La mort, on la regarde en face [...]. Taisez-vous ! Les larmes, quand tu seras seule ! Silence, silence, j'ai dit ! Silence⁶⁹ ! »

Ce conflit sauvage d'une Andalousie grecque n'est pas une pièce politique au sens où on l'entend en 1936. Lorca rejette la « poésie » communiste d'Alberti – qui n'en est plus à ses yeux – tout comme ce qu'il perçoit comme le « fascisme » des héritiers de la génération de 98, Valle-Inclán ou Azorín. Mais dans un pays déjà radicalement divisé par la passion politique, « ce ne sont plus des forces humaines, mais des forces telluriques qui sont en lutte ». À Valence, en novembre 1935, pour la représentation locale de *Yerma*, il ajoute : « À l'heure actuelle, seuls les problèmes sociaux et le sexe peuvent intéresser... Et je préfère le sexe. » Or « le sexe » est reçu avec autant de ferveur politique que les « problèmes sociaux ». Depuis que Lorca a pris la direction de La Barraca, en 1932, le consensus qui célébrait autrefois le meilleur jeune poète andalou a volé en éclat. Tout ce qu'il fait est applaudi à gauche, hué à droite. À Grenade, en janvier 1935, *El Defensor*, à gauche, applaudit *Yerma* ; *El Ideal* à droite ne daigne même pas en parler.

Voyages

Il faut quitter le cœur de l'Espagne pour mesurer l'impact de cette œuvre. Dès 1929, auréolé de la jeune gloire du *Romancero gitano*, Lorca a traversé l'Atlantique pour New York. Des neuf mois qu'il y passera, il ne retiendra presque rien, sinon la présence juive et la musique noire. Son ignorance obstinée de l'anglais, avoue son

biographe Gibson, lui aura fait manquer l'essentiel de la culture américaine, Scott Fitzgerald, Sinclair Lewis, John Dos Passos ou William Faulkner. Ses préventions contre protestantisme et capitalisme se traduisent en une formule à l'emporte-pièce : « L'Amérique, c'est un Sénégal avec des machines. » New York lui rendra son indifférence en 1935, quand on y représente en anglais *Noces de sang*. Malgré les efforts des traducteurs, sans doute trop sensibles au mythe andalou que Lorca prétendait au contraire étrangler, la tentative est un échec total. La critique fustige une langue affectée, « un catalogue d'horticulture », des bergers d'opérette qui parlent comme des marquises.

En 1930, Cuba est une délivrance après New York. Les mulâtres y portent la musique et l'homosexualité ; le patriciat ibérique, une culture hispanique et libérale. Lorca y retrouve « le jaune de Cadix, le rose de Séville et le vert de Grenade ». Mais c'est l'Argentine qui l'appelle littéralement en juin 1933, avec le triomphe de *Noces de sang* à Buenos Aires. Lorca passe six mois sur les rives du Río de la Plata, à Buenos Aires et à Montevideo, entre octobre 1933 et mars 1934. Il y prononce des conférences, accorde d'innombrables interviews⁷⁰, rencontre Gardel⁷¹, assiste à la première de la *Savetière prodigieuse*, est sacré « ambassadeur des lettres espagnoles ». Ce qui permet d'avancer prudemment une sorte de géographie du succès de l'œuvre de Lorca de son vivant. La traduction ne lui réussit guère. New York est un échec, malgré la sollicitude de ses interlocuteurs et interprètes ; Paris ne sera guère plus enthousiaste en 1938, en pleine guerre d'Espagne pourtant, alors que son nom est déjà auréolé de martyr pour toute la gauche européenne. De même, il n'est guère prophète sur ses terres, à Madrid et moins encore à Grenade, où la droite le récuse, ne reconnaît pas l'Espagne dans la « caricature » qu'elle l'accuse d'en donner. Lorca triomphe en revanche dans les terres de l'entre-deux, où la langue espagnole est familière, où la puissance des mots de Lorca frappe des cordes séculaires de la sensibilité ; mais où l'Espagne, l'Andalousie ne sont pas, ou plus, des problèmes de famille. Le théâtre de Lorca est immédiatement (dès 1927) plus populaire à Barcelone qu'à Madrid⁷². Son triomphe argentin n'a pas d'équivalent en Espagne.

Une mort espagnole

De la guerre civile espagnole, nul ne peut prétendre qu'elle n'était pas prévisible, même si sa violence laissa sans voix les plus pessimistes. Les divisions de la droite au pouvoir déchaînent dès octobre 1934 une première insurrection de la gauche en Catalogne et dans les Asturies. Elle est écrasée⁷³. En février 1936, le Front populaire, qui rassemble toute la gauche, remporte de peu les élections générales. La Phalange est déclarée hors la loi le 18 mars,

l'état d'exception proclamé. À Grenade, la droite l'a emporté, mais des églises et le siège du journal de droite *El Ideal* sont incendiés. Le 31 mars, les Cortès invalident les députés de Grenade. Le 3 mai, l'électorat de droite s'abstient sous la menace « populaire ». La Semaine sainte est lourdement silencieuse⁷⁴. Lorca qui approuve le nouveau cours, comme ses parents, songe à un prochain voyage au Mexique. Au début de juillet, la tension est si forte que plusieurs de ses amis – dont Buñuel – lui conseillent de rester à Madrid, jugée plus sûre. Le 13 juillet, l'assassinat de Calvo Sotelo, député monarchiste, par la police républicaine, décide du moment d'une insurrection de la droite depuis longtemps préparée. Le 14 au soir, Lorca prend le train pour Grenade, comme tous les étés. Le 18, le soulèvement militaire, rapidement rejoint par phalangistes et monarchistes, se déclare au Maroc, en Navarre, à Séville, avant de s'étendre à toute l'Espagne dans les deux jours qui suivent. Le 20, le gouvernement républicain fait armer les milices syndicales socialistes, communistes, voire anarchistes. L'insurrection est écrasée à Madrid, Barcelone, Valence. Dans les jours qui suivent, les massacres commencent dans les deux camps⁷⁵.

À Grenade, les insurgés prennent le pouvoir dans la soirée du 20 juillet. Le gouverneur militaire, le général Campins, républicain, est arrêté par ses hommes⁷⁶, ainsi que le maire socialiste de la ville, Fernández Montesinos, beau-frère de Lorca. Le véritable chef de l'insurrection andalouse est le général Queipo de Llano, vieux conspirateur républicain, qui a changé de camp dans les mois précédents avec le tranchant, la témérité et la violence qui l'ont toujours caractérisé. Alors que presque tous hésitent encore, il s'est emparé de Séville avec quelques dizaines de gardes civils, et il inaugure, dès la nuit du 18 juillet, le cycle de causeries radiophoniques qui rendront célèbres sa voix éraillée, ses formules populacières et ses imprécations meurtrières, dont le frisson vient de ce qu'on les sait suivies d'effet. À Grenade, le chef du soulèvement est le capitaine Valdés Guzmán. Mais l'Andalousie est encore une peau de léopard politique. Málaga, Almería sont restées républicaines. Même ailleurs, la mainmise nationaliste ne sera affirmée qu'au mois d'août, lorsque les troupes de Franco, venues du Maroc, viendront épauler les maigres effectifs initiaux. Jusqu'à la fin de juillet, Santa Fe, l'ancien camp des Rois catholiques à dix kilomètres de Grenade, est aux mains des républicains. On conseille à Lorca de fuir à travers les montagnes. Il ne s'en sent pas physiquement capable.

Mieux assurés de leur victoire andalouse, les phalangistes viennent fouiller San Vicente le 6 août. Lorca traqué, décide de faire appel à une famille amie de phalangistes connus, les Rosales, qui acceptent de l'accueillir et de le protéger. Lorca s'installe chez eux le 10 août, alors

qu'il est officiellement recherché. Fait étrange, ces hommes qui combattent désormais les armes à la main la République, et qui savent le sort qui les attend en cas de défaite, prennent le risque immense d'affronter leurs amis politiques pour protéger un de leurs adversaires. Dans le cimetière, les exécutions se multiplient. Le 16 août, l'ancien maire et beau-frère de Lorca est fusillé à l'aube avec 29 autres. Le poète est arrêté chez les Rosales dans l'après-midi. Ses hôtes tenteront l'impossible – et même semble-t-il l'affrontement physique avec Valdés Guzmán – pour le sauver. En vain. Le 17 août, la colonne du général Varela a établi la jonction entre Séville et Grenade en s'emparant de Loja. Il semble que l'ordre d'exécuter Lorca ait été donné de Séville par Queipo de Llano lui-même⁷⁷. Valdés Guzmán, mort en mars 1939, refusera du moins toujours d'en prendre la responsabilité.

On ne sait presque rien des derniers instants de Lorca. Un jeune milicien phalangiste, catholique fervent qui offrait ses services aux condamnés, affirme qu'il a confessé le poète – et le secours de ce catholicisme populaire, sans crédit institutionnel, était peut-être le seul que Lorca pouvait accepter⁷⁸. On sait surtout que, dans un pays qui faisait étalage de son mépris de la mort, Lorca avait eu le courage de s'avouer la terreur immense qu'elle lui inspirait. « Je n'y peux rien, je suis comme le ver luisant caché dans l'herbe et qui attend l'horrible pas qui va l'écraser » avait-il dit un jour. L'ironie cruelle des désordres initiaux de l'insurrection lui aura fait porter tout un mois la croix de l'espoir d'en réchapper et de la peur fébrile du danger qui s'approche. L'agonie de Lorca, comme celle du Christ au jardin des Oliviers, aura été précédée de longues nuits de larmes désespérées dans l'été écrasant traversé de fusillades. Une dernière fois, sa destinée parlait pour l'Espagne entière.

Conclusion

1453/1492 : quarante ans qui ont changé l'histoire de notre vieux monde et décuplé nos horizons. Quarante ans qu'inaugure la perte de Constantinople et que clôt, en une frappante gémellité, la reconquête de Grenade et la découverte de l'Amérique. Longtemps les historiens ont hésité entre ces deux dates pour fixer la fin du Moyen Âge et le début de la Renaissance. Si on choisit 1453, on met l'accent sur la fin d'un monde – le millénaire Empire romain d'Orient – et l'avancée de l'Islam au détriment de la Chrétienté. Si on choisit 1492, on souligne au contraire la défaite de l'Islam, son éviction d'Europe occidentale, et surtout l'avantage décisif que prend la Chrétienté¹ en élargissant ses horizons au Nouveau Monde. Certes l'Europe perd l'Orient, mais elle s'ouvre un nouvel Occident. La prise de Grenade, dans l'esprit des Rois catholiques ses conquérants, vengeait la chute de Constantinople. Mais l'événement le plus important de la guerre de Grenade, ce fut au total l'entrevue qu'ils accordèrent au printemps de 1491 à Christophe Colomb dans leur camp de Santa Fe, en face de la capitale assiégée du royaume nasride. De cette entrevue sortit l'Amérique, l'Occident moderne.

Par une étrange ruse de l'histoire, Grenade souffrira vite de l'excès du triomphe de sa conquête. La capitale des rois maures était supposée rendre à la Chrétienté une part au moins de ce qu'elle avait perdu à Constantinople. Mais en vérité, c'est l'expédition de Colomb, la découverte et l'exploitation des nouveaux mondes américains, qui lui restituent au centuple ce que la blessure de Constantinople lui avait ôté. La conquête de Grenade a dépassé son projet et la ville qui en était la cible. La poussée vers l'ouest des mondes ibériques donne, dès la fin du xvi^e siècle, le premier rôle à Séville aux dépens de l'ancienne capitale nasride. Celle-ci n'aura brillé de l'éclat et de la gloire de la Reconquête que quelques décennies. Oubliés ses rêves de capitale impériale, elle rentre dans le rang d'une ville de province.

Et pourtant... Aujourd'hui Grenade l'emporte dans notre imaginaire sur Séville comme sur Cordoue et sur le reste de

l'Andalousie. Et cette victoire, c'est à l'Alhambra qu'elle la doit. Depuis le ^{xix}^e siècle au moins, on va en Espagne pour voir Grenade, et à Grenade pour voir l'Alhambra, même si on a souvent l'heureuse surprise d'y découvrir autre chose. L'Alhambra fait converger les fascinations. Et disons-le : ces fascinations, comme la plupart de celles qui fondent l'histoire, ne vont pas sans malentendu, ni surtout sans ressentiment ni venin. Pour l'Occident, fondateur du mythe andalou dans les dernières décennies du ^{xviii}^e siècle, Grenade est l'ultime soupir des rois maures, écrasé par la pierre et le fer des Rois catholiques et de l'Espagne inquisitoriale des Habsbourg, Charles Quint et Philippe II. On a vu qu'il entra ensuite, dans le mécanisme un peu simpliste de cette machine de guerre antiespagnole et anticatholique, beaucoup de la douleur de l'exil et de la violence révolutionnaire dans les premières années du ^{xix}^e siècle. Mais de l'autre côté de la Méditerranée où l'influence de l'Europe et la colonisation l'ont portée, Grenade est devenue aussi le signe visible d'une « supériorité » de l'Islam vaincu sur l'Occident victorieux, qu'on limite cette supériorité présumée aux vertus esthétiques du palais nasride, imité jusque dans l'opulente Bakou azérie du début du ^{xx}^e siècle², ou qu'on en alimente l'espoir d'une revanche politique et guerrière, d'une reconquête d'Al-Andalus, comme Al-Qa'ida ou Daesh n'hésitent pas à en faire la promesse. La *convivencia*, le désir du « vivre ensemble », n'est donc pas le seul écho qu'éveille l'Alhambra. La légende noire de l'Espagne, la condamnation du catholicisme de la *Reconquista*, sur laquelle s'est fondée la modernité européenne, les rancunes et les rêves revanchards et haineux des islamistes y ont toute leur part.

On est tenté de conclure ici, de clore le débat, et de déclarer l'Alhambra symbole frelaté d'un mythe andalou qui n'aurait d'autre but que de masquer ou d'édulcorer les rudes réalités du conflit des cultures : Espagne et catholicité contre Europe des Lumières, Islam contre Occident. Mais précisément, on l'a dit dès l'introduction, l'Alhambra a été préservée par l'Occident victorieux parce qu'elle était différente, et pour être différente, fondée, bâtie sur une esthétique et pour un art de vivre qui n'étaient pas ceux que la Renaissance pensait convenir aux références antiques et à la grandeur impériale. La plupart des chefs-d'œuvre patrimoniaux reconnus – le château de Versailles ou les temples d'Angkor par exemple – ne racontent qu'une seule histoire. Ils sont réduits par leur condition même de chefs-d'œuvre à un seul sens, à une étroite plage d'apogée de la monarchie française, de l'empire khmer. L'Alhambra est au contraire fille de plusieurs pères. Elle ne privilégie pas *une* mémoire singulière, elle n'a jamais requis l'unanimité de la célébration, elle n'a jamais inspiré le sentiment

d'une évidence univoque. Elle comprend les points de vue les plus opposés. Comme la lumière solaire, elle produit des couleurs différentes selon les prismes qu'elle traverse et les réfractions qu'elle subit. Ce fut la condition et la raison même de sa conservation : montrer une beauté étrange – ou mieux, étrangère – au cœur d'une civilisation occidentale qui en admettait le principe. Ni la mosquée de Cordoue, à demi-transformée en cathédrale, ni Sainte-Sophie de Constantinople convertie en mosquée, ne présentent le même cas de figure. L'une des chances de l'Alhambra, ce fut – et c'est encore – de n'être pas un édifice religieux. Les rois y ont reconnu l'œuvre des rois, sans considération de la religion différente qu'ils professaient.

Au-delà des murs même de la vieille forteresse palatiale, se donne à voir, excellemment depuis les tours de l'*alcazaba*, l'inscription de la mémoire des lieux dans un pays : depuis ce nid d'aigle le visiteur d'aujourd'hui découvre comme le soldat d'hier un territoire à portée d'homme, inscrit comme une vigie dans un paysage qui a les dimensions des royaumes des contes de fées de notre enfance. Dans le cercle des montagnes, on aperçoit la passe qui mène vers Loja, la possibilité d'un lointain. De là devait pourtant venir la chute.

L'Alhambra ne se comprend pas sans son inscription dans le théâtre de son histoire. Et donc c'est bien tout l'environnement que l'on découvre depuis les tours de l'*alcazaba* qui est à préserver comme a été admirablement préservée la vision que l'on découvre depuis le palais-monastère de l'Escorial sur la Sierra, paysage sauvage qui restitue le choix et la vision de Philippe II.

Parce qu'elle admet, parce qu'elle requiert même la divergence et non pas l'attendue convergence des mémoires, la conservation de l'Alhambra s'est toujours exprimée, et s'exprime encore depuis des points de vue différents. Aucun nom, aucun site n'incarne mieux, en ces temps sombres de la dislocation, la fragile opportunité de préserver à ce point une diversité véritable. C'est justement parce que Grenade accueille des mémoires différentes, qu'on l'aborde, en quelque sorte, par des faces opposées, qu'il est essentiel de la sauver. La sauver des menaces matérielles que fait peser sur elle en premier lieu son extrême fragilité : à la pression touristique considérable, le *Patronato de la Alhambra* a répondu avec vigilance, quantifiant les visiteurs, lissant les plages de visites, instaurant un *numerus clausus*, veillant à l'équilibre écologique des lieux, à la tenue – exemplaire – des jardins, bâtissant, année après année, un programme rigoureux de restaurations, sans idéologie excessive, avec mesure et pragmatisme, transmettant le respect des

monuments et du lieu sans céder aux attraits économiques faciles du tourisme de masse. On ne trouve pas au sommet de l'Alhambra de foisonnement d'officines vendant la vulgarité à bas prix.

De cette rigueur on ne peut que se louer, il y a là un purisme qui détonne en ces temps de mercantilisation à outrance. On ne peut qu'émettre le souhait que le purisme n'aille pas trop loin. Qu'il n'amène notamment pas à modifier le paysage de l'Alhambra où le végétal tient une large part au prétexte de vouloir reconstituer un panorama d'espèces qui étaient présentes à l'époque nasride. Certes les cyprès qui croissent à l'abord de la salle des rois ou des bains de Yusuf I^{er} ne pourront pas faire triompher leur romantique silhouette, au risque que leurs racines fragilisent les vénérables structures. Ils devront disparaître. Mais c'est de l'équilibre entre de sains principes de conservation et la préservation de siècles de lecture de ce paysage que dépend « l'édifice fragile du souvenir » qu'est l'Alhambra. La réinvention des lieux à l'époque de la Reconquête chrétienne puis des Lumières et enfin son appropriation dix-neuviémiste forment aujourd'hui la somme complète de ce qu'il faut préserver ; dans cette dissonance même, et coûte que coûte. Gardons-nous de vouloir recréer une authenticité qui n'existe plus et n'a jamais existé : effacer les rideaux d'arbres qui séparent la Sabika du Généralife, au motif que la défense de la forteresse du XIV^e siècle exigeait une vue dégagée, reviendrait à réduire l'Alhambra à une parole univoque, celle des Nasrides ; reviendrait, en somme, à choisir entre les vainqueurs et les vaincus. Or, nous avons tant besoin d'un lieu où tous les vieux fantômes assoupis se croisent sans se haïr, nous avons tant besoin qu'ici ils nous soient familiers.

Lieu de divergences historiques mais non pas de conflit, l'Alhambra doit résonner comme un oracle de parole libre et démocratique. On se plaît à imaginer que le XXI^e siècle qui a si mal commencé puisse l'élire comme un forum de la conscience européenne, et partant universelle.

Glossaire

Alcazaba est la version hispanisée de l'arabe *al-qasaba* dont la signification mouvante peut ici être limitée à « quartier militaire ». Elle peut désigner l'ensemble d'un monument, une forteresse – à Málaga par exemple – ou un quartier enclos – notamment à Alger.

Alcazar est la version hispanisée de l'arabe *al-qasr* signifiant « palais » ou « résidence royale » non sans que s'y glisse également la notion de lieu fortifié, loin de l'image de nos châteaux ouverts, comme Villandry ou Versailles.

Anse de panier : l'arc en anse de panier est un arc qui se prolonge par une section médiane horizontale interrompant la courbure.

Arc de décharge : arc noyé dans la maçonnerie au-dessus d'une partie faible (porte, fenêtre...), afin d'éviter tout affaissement dû à une poussée verticale trop forte.

Arc outrepassé : on nomme arc outrepassé une ouverture en arc de cercle plus grande que le demi-cercle. On l'appelle parfois arc en fer à cheval. Elle est géométriquement construite dans l'architecture d'Al-Andalus et ne doit pas être confondue avec les exemples wisigothiques à la géométrie plus aléatoire.

Bossage rustique : on appelle « bossage » une saillie brute ou façonnée, pratiquée sur la surface plane des murs, des arcades et même des colonnes. Il peut avoir plusieurs formes ; dans le bossage rustique, la face externe du bloc est laissée brute de taille. Il traduit notamment une recherche esthétique sur les ombres et

les lumières.

Chicane : se dit d'un passage en coude où un pan de mur au second plan interdit l'accès direct, en ligne droite, à la suite de l'espace. Par un poste en surplomb il permet donc de stopper toute intrusion si nécessaire.

Churrigueresque : se dit de l'architecture baroque espagnole et dérive du nom des Churriguera, sculpteurs et architectes à Salamanque principalement. On désigne par cet adjectif des œuvres, à partir de la toute fin du XVII^e siècle, mêlant les répertoires islamiques, gothiques et plateresques* en des compositions extravagantes.

Cintre : on nomme cintre la forme en bois qui va servir à construire l'arc d'un tracé semi-circulaire. Par extension, il peut désigner l'arc en plein cintre qui en résulte.

Claveau : pierre taillée en coin qui, par l'assemblage de plusieurs de ces éléments, compose un linteau au-dessus d'une ouverture, une voûte, une nervure, une plate-bande ou une corniche.

Contrefort : gros pilier en pierre formant saillie au nu d'un mur, renforçant la solidité de ce mur.

Croisée : appliqué au transept, le terme désigne l'intersection de deux vaisseaux perpendiculaires. Dans une église la croisée peut être marquée par une tour, un lanternon, une coupole.

Déambulatoire : galerie de circulation qui, dans une église, fait le tour du chœur. Le déambulatoire dessert notamment les chapelles rayonnantes.

Écoinçon : surface triangulaire du mur comprise entre l'arrondi d'un arc et son encadrement orthogonal ou entre les arrondis de deux arcs tangents. Ils comportent selon les cas un ou deux côtés courbes.

Enfeu (pluriel : enfeux ou enfeus) : espace d'encastrement d'une sépulture dans l'épaisseur du mur d'un édifice (église, cimetière). Cette niche funéraire à appui horizontal plat ou légèrement incliné était généralement réservée aux sépultures aristocratiques. L'enfeu reprend la structure de l'*arcosolium* des monuments antiques.

Entablement : partie maçonnée supérieure d'un édifice, ornée et composée, venant généralement reposer sur des colonnes ou piliers et supportant la toiture. Le terme peut s'appliquer à une partie droite, à l'ornement soigné, au-dessus d'une ouverture.

Koufique : abréviation de l'expression arabe « khatt-al-Kufi » ; elle désigne une calligraphie arabe anguleuse qui peut être enjolivée de motifs foliés ou tressés, ou encore former un complexe motif quadrangulaire mêlant tous les sens de lecture ; il est dit alors « géométrique ».

Lanternon : se dit d'une construction circulaire, quadrangulaire ou polygonale percée de baies placées au-dessus d'une partie d'édifice, cage d'escalier ou croisée de transept par exemple.

Loge (de l'italien : *loggia*) : portion de galerie ouverte mais bornée dans sa longueur, dépendant d'un édifice public, souvent commercial, ou privé. La loge (*lonja* en espagnol) s'élève au-dessus de la voie publique, au-dessus du sol extérieur et s'ouvre largement sur le dehors.

Maniériste : style *a la maniera* des grands maîtres de la Renaissance (Michel-Ange, Raphaël), qui en développe ou en exacerbe les traits artistiques.

Mayorazgo : autorisation accordée par la Couronne aux plus grandes familles d'Espagne de ne pas diviser leurs biens en les affectant entièrement ou partiellement à l'aîné (*mayor*).

Mechuar : en arabe maghrébin, « salle du Conseil », de l'arabe *shura*, le conseil sollicité par le prince et, par extension, l'assemblée qui le lui donne. Ici, le lieu de cette prise de conseil.

Muqarnas : communément traduit par « stalactite », cet élément architectural est caractéristique de l'architecture du monde islamique. Ces unités de formes alvéolaires, en encorbellement, permettent de passer d'un volume à un autre et notamment du plan carré de la salle au plan circulaire de la coupole. Ils connaissent aussi un usage plus décoratif et ornent souvent l'intérieur des arcatures ou les articulations d'un membre architectural à un autre.

Pilastre : fût saillant inséré dans une maçonnerie, en forme de demi-colonne ou de demi-pilier quadrangulaire, avec base, fût et chapiteau.

Plateresque : style « orfèvré » de transition entre gothique et Renaissance et s'apparentant plus au travail d'un retable précieux qu'à celui de la pierre.

Putto (pluriel : *putti*) : angelot nu et ailé.

Rampan : partie inclinée d'un élément architectural formant une pente ; se dit d'un fronton ou d'une toiture, ici alors dans le sens de « versant ».

Tiers-point : se dit d'un arc dans lequel s'inscrit un triangle équilatéral.

Transept : partie d'une église qui sépare la nef du chœur et forme comme la traverse d'une croix.

CHRONOLOGIE

GRENADE ZIRIDE (1009-1090)

1009-1031 : Chute du califat omeyyade de Cordoue. Désordres. Division d'Al-Andalus en *taifas*.

1016-1018 : Les contingents berbères de l'armée omeyyade s'établissent dans la province d'Elvira dont les habitants sollicitent leur protection contre l'insécurité, et y fondent leur *taifa*.

1018 : Ils déplacent la capitale d'Elvira vers les collines de Grenade.

1038-1075 : Règne de Badis ibn Ziri, servi par ses vizirs juifs Samuel ibn Naghrila et son fils Joseph.

1066 : Meurtre du vizir Joseph ibn Naghrila, massacre des juifs de la ville.

1075-1090 : Règne de 'Abd Allah ibn Ziri, petit-fils de Badis.

1085 : Les Castellans/Léonais prennent Tolède. Début de la phase active de la *Reconquista*.

1086 : Débarqués du Maghreb à l'appel des rois des *taifas*, les Almoravides infligent aux Castellans la défaite de Zallaqa, qui brise un temps l'élan de la *Reconquista*.

1090 : Fin des royaumes des *taifas*. 'Abd Allah est détrôné par les Almoravides.

GRENADE ALMORAVIDE ET ALMOHADE (1090-1238)

1090-1147 : Domination almoravide.

1118 : Chute de Saragosse musulmane aux mains du roi d'Aragon.

1125 : Raid du roi d'Aragon Alphonse I^{er} sur Grenade, d'où il ramène plusieurs milliers de chrétiens « mozarabes » appelés à peupler le royaume d'Aragon en pleine expansion territoriale. Plusieurs dizaines de milliers d'autres, accusés de complicité avec les Aragonais, sont déportés au Maroc par les Almoravides, avec l'assentiment juridique du Grand Cadi de Cordoue Ibn Rushd, le grand-père d'Averroès.

1147 : Marrakech, capitale des Almoravides, est prise par les Almohades.

1154 : Grenade, dernier bastion des Almoravides en Espagne, se rend aux Almohades.

1162 : Bataille de la Sabiq, sur la colline même de l'Alhambra. Les Almohades l'emportent sur leurs opposants andalous.

1195 : Victoire des Almohades sur les Castellans à Alarcos.

1212 : Revanche décisive d'une coalition de rois chrétiens ibériques à Las Navas de Tolosa.

1228 : La domination almohade en Al-Andalus s'effondre. Le chef des révoltés andalous, Ibn Hud, s'établit à Murcie. Muhammad ibn al-Ahmar ibn Nasr, futur fondateur de la dynastie nasride, est un de ses lieutenants.

1229-1230 : Ibn Hud est lourdement battu par les Léonais et les Castellans. Effondrement du front andalou.

1236 : Les Castellans prennent Cordoue.

1238 : Les Aragonais s'emparent de Valence.

GRENADE NASRIDE (1238-1501)

1238 : Déconsidéré par ses défaites, Ibn Hud est assassiné. Ibn Nasr (Muhammad I^{er}) se rend indépendant à Grenade, puis s'empare d'Almería et de de Málaga. Le royaume de Grenade est ainsi constitué dans ses frontières définitives.

1243 : Murcie se soumet au roi de Castille.

1246 : Les Castellans prennent Jaén. Ibn Nasr prête allégeance au roi de Castille pour sauver son royaume.

1248 : Les Castellans prennent Séville, capitale de fait d'Al-Andalus. La *Reconquista* est virtuellement terminée.

1264-1266 : Muhammad I^{er} ibn Nasr soutient la révolte des musulmans soumis contre la Castille. Elle est écrasée. Premier appel aux Mérinides de Fès.

1265-1380 : La défense de l'émirat nasride est assurée par des princes mérinides exilés, avec leurs partisans, le plus souvent prétendants malheureux au trône de Fès. On les nomme « Volontaires de la Foi ».

1273 : Mort du fondateur Muhammad I^{er}.

1275-1285 : Le sultan mérinide dirige personnellement la guerre contre les Castellans.

1319 : Victoire des Volontaires de la Foi sur les régents de Castille dans la bataille de la Véga, aux portes de Grenade.

1340 : Les Mérinides sont écrasés par les Castellans à la bataille de Tarifa, ou du Río Salado, second Las Navas.

1344 : Les Castellans prennent Algésiras.

1350 : Le roi de Castille Alphonse XI, vainqueur du Río Salado, meurt de la peste en assiégeant Gibraltar.

1354-1391 : Règne de Muhammad V. Apogée de Grenade nasride.

1356-1390 : Guerres civiles en Castille, en lien avec la guerre de Cent Ans. Répit pour Grenade.

1410 : Reprise de l'offensive castillane contre Grenade : prise d'Antequera.

1415 : Les Portugais s'emparent de Ceuta : le détroit est pratiquement fermé aux renforts maghrébins.

1431 : Victoire castillane sur les Grenadins à La Higueruela.

1453 : Chute de Constantinople.

1462 : Les Castellans prennent Gibraltar.

1469 : Mariage d'Isabelle de Castille et de Ferdinand d'Aragon.

1474 : Isabelle devient reine de Castille à la mort de son frère Henri IV.

1479 : Ferdinand devient roi d'Aragon à la mort de son père Jean II.

1482-1492 : Guerre de Grenade.

1492 (2 janvier) : Les Castellans occupent Grenade.

1501 : Les Maures de Grenade ont le choix entre conversion et départ. La grande majorité reste et se convertit du bout des lèvres. On les nomme désormais Morisques.

GRENADE CHRÉTIENNE SOUS LES HABSBOURG ET LES BOURBONS
(1504-1780)

1504-1700 : À la mort d'Isabelle (1504) et de Ferdinand (1516), la Castille et l'Aragon passent à leur petit-fils Charles Quint, fils de leur fille Jeanne et de l'archiduc Philippe, fils de l'empereur d'Allemagne, de la famille des Habsbourg. Cette dynastie des Habsbourg (*Austrías* en espagnol) se prolonge pendant près de deux siècles.

1520-1540 : Construction, puis réaménagement de la Casa de los Tiros.

1521 : La chapelle royale où sont inhumés les Rois catholiques est achevée.

1526 : Charles Quint passe plusieurs mois à Grenade.

1547 : Achèvement de la construction de San Jerónimo, sur les plans de Diego de Siloé.

1561 : Consécration de la cathédrale.

1568-1571 : Soulèvement des Alpujarras. Les Morisques survivants sont déportés vers les autres régions d'Espagne. Fin de la présence maure à Grenade.

1587 : Achèvement de l'édifice de la Chancellerie.

1588 : Découverte des premiers textes des « Plombs » du Sacromonte.

1595 : Parution des *Guerras civiles de Granada* de Ginés Pérez de Hita.

1606-1616 : Publication de *Don Quichotte*.

1609-1613 : Expulsions des Morisques d'Espagne.

1618-1648 : Guerre de Trente Ans, dernier grand affrontement entre catholiques et protestants. L'Espagne en sort vaincue. L'hégémonie passe à la France qui a soutenu le camp protestant.

1627 : Mort de Sánchez Cotán à la Chartreuse de Grenade.

1659 : Paix des Pyrénées entre la France et l'Espagne.

1660 : Mort de Velázquez.

1664 : Mort de Zurbarán.

1667 : Mort d'Alonso Cano.

1700 : Mort du dernier Habsbourg d'Espagne.

1702-1713 : Guerre de Succession d'Espagne. La couronne passe à Philippe V, petit-fils de Louis XIV, au prix d'un démembrement des possessions européennes de l'Espagne. Début de la dynastie des Bourbons (encore régnante).

GRENADE MODERNE (1780-1936)

1780 : Enquête et publication de l'Académie royale des beaux-arts de San Fernando sur les palais de l'Alhambra.

1807 : Chateaubriand à Grenade écrit *Les Aventures du dernier Abencérage*.

1808 : Émeutes madrilènes du 2 mai (*Dos de Mayo*) contre les troupes françaises.

1808-1814 : guerre d'Indépendance contre les troupes napoléoniennes.

1810 : Potocki achève (?) le *Manuscrit trouvé à Saragosse*.

1820 : Coup d'État libéral de Riego.

1823 : Intervention française pour renverser le pouvoir libéral. Victoire française du Trocadéro.

1831 : Voyage de Custine en Espagne. Publication des *Tales of the Alhambra* de Washington Irving.

1833-1846 : Guerres carlistes qui opposent légitimistes et libéraux.

1845 : Mérimée publie *Carmen*.

1868 : Fuite de la reine Isabelle II. Régence.

1873 : La République est proclamée.

1874 : La monarchie est restaurée.

1898 : Guerre entre l'Espagne et les États-Unis. L'Espagne vaincue perd Cuba, Porto-Rico et les Philippines. Mort de Ganivet. Naissance de García Lorca.

1922 : Festival du *cante jondo*.

1931 : Alphonse XIII abdique, proclamation de la République.

1936 : La guerre civile éclate (le 18 juillet). Exécution de García Lorca (le 19 août).

NOTES

Chapitre I

1. Bien que la plupart des sources arabes, comme on va le voir, situent la fondation de Grenade au début du ^x^e siècle, et placent jusque-là à Elvira/Atarfe la capitale de la région, le géographe oriental Muqaddasi (m. 1004) mentionne déjà Grenade dans sa géographie universelle, qui décrit le monde islamique au ^x^e siècle.

2. Pour une mise au point sur cette question, voir Isaac Ángel, *Historia urbana de Granada*, Grenade, Diputación de Granada, 2007, p. 9-13.

3. Voir Cyrille Aillet, *Les Mozarabes, christianisme, islamisation et arabisation en péninsule Ibérique (IX^e-XIII^e siècles)*, Madrid, Casa de Velázquez, 2010.

4. Le dictionnaire Kazimirski, élaboré au ^{xix}^e siècle, donne pour sens, « né à l'étranger » ou « introduit récemment » ou encore « né d'un père arabe et d'une mère étrangère, ou d'un père esclave et d'une mère libre, métis ». Il rappelle que le mot « mulâtre » vient de *muwallad* à travers l'espagnol *muladi*. C'est bien dans le sens de « métis » qu'Ahmad Amin, le grand historien égyptien du début du ^{xx}^e siècle, prend le mot dans le chapitre qu'il consacre à Al-Andalus. Le terme implique que la communauté des convertis est issue de mariages mixtes de père arabe et de mère indigène, ce qui est sans doute assez largement faux. La plupart des convertis n'ont pas de « père arabe », sinon celui qu'ils se donnent symboliquement.

5. Ces mêmes Fatimides réussiront à conquérir l'Égypte et la Syrie entre 969 et 974, et transféreront le siège de leur pouvoir dans leur nouvelle fondation égyptienne du Caire (970).

6. Sur toutes ces questions, voir Gabriel Martinez-Gros, *L'Idéologie omeyyade*, Madrid, Casa de Velázquez, 1992 ; ou encore Gabriel Martinez-Gros, *Identité andalouse*, Paris, Sindbad – Actes Sud, 1997.

7. Sur ces événements, voir Sophie Makariou, « The Al-Mughira pyxis and Spanish Umayyad Ivories : Aims and tools of power », in *Umayyad Legacies, Medieval memories from Syria to Spain*, dirigé par Antoine Borrut et Paul Cobb, Leyde, Brill, 2010, p. 313-335. Ou encore Sophie Makariou, « L'affaire Al-Mughira, un assassinat à la cour de Cordoue », *Médiévales*, n° 60, 2011, p. 29-44.

8. Sur les campagnes d'Al-Mansur, voir Évariste Lévi-Provençal, *Histoire de l'Espagne musulmane*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1950-1953, II, p. 233-259 ; Gabriel Martinez-Gros, « L'interprétation des campagnes d'Al-Mansur contre l'Espagne chrétienne », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, XL, 2009, *Le Monde d'Oliba, Arts et culture en Catalogne et en Occident (1008-1046)*, p. 91-100.

9. Reinhart Dozy, *Histoire des musulmans d'Espagne*, Leyde, Brill, 1861, 4 volumes.

10. Voir Sophie Makariou, Gabriel Martinez-Gros, « Le trésor du palais fatimide du Caire : inventaire du profane, mécanisme de dispersion et pieuse conservation », *Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, XLI, 2010, *Les Trésors des églises à l'époque romane*, p. 193-202.

11. Il a au moins un fils survivant, qui figure dans le *Collier de la Colombe* d'Ibn Hazm, et qui est à peu près de l'âge de l'auteur, c'est-à-dire 14 ans en 1008, trop jeune par conséquent pour prendre la succession de son père. Al-Muzaffar est en fait le second fils d'Al-Mansur. Il devient l'héritier désigné de son père après qu'Al-Mansur a fait exécuter son fils aîné, 'Abd Allah, impliqué dans un complot.

12. Emilio García Gómez, *El siglo XI en primera persona*, Madrid, Alianza Tres, 1980, p. 46-47.

13. *Ibid.*, p. 19.

14. *Ibid.*, p. 328-329.

15. Sur le procès fait aux rois des *taifas*, voir François Clément, *Pouvoir et légitimité en Espagne musulmane à l'époque des taifas, ve-xi^e siècle. L'imam fictif*, Paris, L'Harmattan, 1997.

16. *El siglo XI, op. cit.*, p. 84 ; voir le texte arabe *Al-tibyân 'an al-hâditha al-kâ'ina fî dawla Banî Zîrî bi-Gharnâta*, édité par Évariste Lévi-Provençal, Le Caire, Dâr al-Ma'ârif, 1955 [désormais *Tibyân*], p. 33 : « D'un côté, ils ne voulaient se soumettre à personne et n'acceptaient les décisions d'aucun chef ; mais d'un autre côté, c'était les gens les plus lâches du monde, et ils craignaient pour le sort de leur cité, car ils étaient incapables de faire la guerre à qui que ce soit, même à des mouches, sans l'assistance de milices étrangères qui les protègent et les défendent. »

17. *El siglo XI, op. cit.*, p. 87-88 ; *Tibyân, op. cit.*, p. 36.

18. Dans le *Rawd al-Qirtas* d'Ibn Abi Zar', écrit en 1324.

19. Voici le récit de la découverte et de la fondation de Fès, en 808, par le vizir andalou du roi Idris II, dans le *Rawd al-Qirtas* (1324), traduction d'A. Beaumier, 1826, réimprimé Rabat, Éditions La Porte, 1999, p. 35. « Arrivé là, il fut satisfait des terres vastes, fertiles et bien arrosées qui se déroulèrent devant lui, et il mit pied à terre devant une fontaine dont les eaux limpides et abondantes couraient à travers de vertes prairies. [...] Umayr [le vizir andalou] parcourut la plaine de Says et s'arrêta aux sources de la rivière Fès, qui jaillissent au nombre de soixante et plus, sur un beau terrain couvert de romarins, de cyprès, d'acacias et d'autres arbres. "Eau douce et légère, dit Umayr après avoir bu à ces sources, climat tempéré, immenses avantages. Ce lieu est magnifique [...]". Puis il arriva au lieu où Fès fut bâtie : c'était un vallon situé entre deux hautes montagnes richement boisées, arrosé par de nombreux ruisseaux et qui était alors occupé par les tentes des tribus des Zanata, désignées sous le nom de Zouagha et de Beni Yargatan... »

20. *El siglo XI, op. cit.*, p. 90 ; *Tibyân, op. cit.*, p. 38-39.

21. *El siglo XI, op. cit.*, p. 93 ; *Tibyân, op. cit.*, p. 41.

22. Sur un échantillon des poésies de Samuel ibn Naghrela, voir Masha Itzaki, Michel Garrel, *Jardins d'Éden, Jardins d'Espagne*, Paris, Seuil, 1993, p. 34-47.

23. *El siglo XI, op. cit.*, p. 101 ; *Tibyân, op. cit.*, p. 48.

24. *El siglo XI, op. cit.*, p. 115 ; *Tibyân, op. cit.*, p. 60.

25. Ibn Hazm meurt en 1064, deux ans avant le pogrom de Grenade.

26. *El siglo XI, op. cit.*, p. 158-159 ; *Tibyân, op. cit.*, p. 95.

27. *El siglo XI, op. cit.*, p. 158 ; *Tibyân, op. cit.*, p. 94-95.

28. *A contrario*, les musulmans semblent avoir été très peu nombreux dans ces campagnes à partir du XII^e ou du XIII^e siècle. Voir Jean-Pierre Molénat, *Campagnes et monts de Tolède du XII^e au XV^e siècle*, Madrid, Casa de Velázquez, 1997.

29. On pourrait y ajouter bien sûr le cas de la Prusse ou de la Poméranie conquises au même moment au détriment des dernières populations païennes d'Europe, et repeuplées par des Saxons ou des Frisons venus du nord du domaine germanique.

30. Le nom d'Almoravides (*al-murabitun*, les « gens du *ribat* »), fait directement allusion au *jihad*. Depuis le VIII^e et surtout le IX^e siècle, avec la fin des conquêtes, le *ribat* est une institution militaire de défense des frontières de l'Islam, d'abord tournée contre les Turcs païens d'Asie centrale avant d'être étendue aux côtes menacées par la piraterie byzantine ou européenne. De façon significative de leur engagement religieux en faveur du *jihad*, le nom d'Almoravides ne fait aucune allusion aux origines ethniques et tribales de ces Touaregs sahariens, Lamta, Lamtuna ou Massufa. De la même façon, les « Almohades » (« Unitaires », ou mieux, « monothéistes ») qui renverseront les Almoravides portent un nom de secte, ou d'engagement religieux, et non le nom ethnique de leur confédération tribale, les Masmuda.

31. Mot à mot les « savants » en droit et en sciences religieuses, en fait « hommes de religion ». Ce nom collectif prend de l'importance avec l'arrivée des nouveaux pouvoirs. Collectivement, les doctes deviennent une puissance idéologique et, à terme, une part de l'appareil d'État.

32. Il avoue qu'il a joué de sa faiblesse pour limiter le tribut qu'il a dû consentir aux Castillans. À Alphonse, il fait dire : « Si tu m'obliges à payer les 50 000 dinars que tu me demandes, malgré les faibles ressources de mon royaume, il en restera tellement épuisé qu'Ibn Abbad [le roi de Séville] sautera sur l'occasion. Or si Ibn Abbad s'empare de Grenade, ses forces augmenteront, et tu ne pourras plus le soumettre. Prends donc ce que je peux te donner, et laisse-moi de quoi vivre. » 'Abd Allah arrache finalement un rabais de moitié – un tribut de 25 000 dinars. Une telle négociation, habile dans le contexte des *taifas*, n'en démontre pas moins un appui pris sur les chrétiens contre le roi musulman de Séville, et elle sera le moment venu considérée comme criminelle. *El siglo XI, op. cit.*, p. 160 ; *Tibyân, op. cit.*, p. 96-97.

33. *El siglo XI, op. cit.*, p. 265-266 ; *Tibyân, op. cit.*, p. 184-185.

34. Du nom du fondateur, Muhammad ibn Yusuf ibn Nasr. Muhammad et Yusuf seront parmi les noms les plus fréquemment portés par ses successeurs.

35. Ibn Khaldun, *Histoire des Berbères*, traduit de l'arabe par le baron de Slane, Paris, Geuthner, réimpression 1999, 4 volumes. Les Volontaires de la Foi y sont logiquement traités comme une dynastie, à la fin de l'histoire des Mérinides, à laquelle ils appartiennent, volume IV, p. 459-498.

36. C'est Musa ibn Rahhu, un des neveux d'Abu Yusuf le Mérinide, qui devient semble-t-il le premier chef des Volontaires en 1271 ; après 1294, la charge se fixe dans la famille des Banu Rahhu pour une quinzaine d'années. Voir Gabriel

Martinez-Gros, « La théorie d'Ibn Khaldun sur le royaume de Grenade », *Le Discours politique au Moyen Âge*, sous la direction d'Adeline Rucquoi et Nilda Guglielmi, Buenos Aires, Consejo nacional de investigaciones científicas y técnicas, 1995.

37. Après la mort de son fils aîné (1275), Alphonse veut instituer pour successeurs les enfants du défunt, ce à quoi s'oppose son fils cadet Sancho, qui s'imposera finalement à la mort de son père.

38. À vrai dire la contestation avait été réglée du vivant même de leur père, par la révolte prématurée d'Abu 'Ali, gouverneur de Marrakech et du sud du royaume. Voir Mohamed Kably, *Société, pouvoir et religion au Maroc à la fin du Moyen Âge*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1986, p. 125-127 en particulier.

39. C'est ce même Yahya qu'Uthman ibn Abi-l-'Ula avait pris pour gendre et adjoint au commandement des Volontaires, puis destitué après un complot en 1328. Voir Ibn Khaldun, *Histoire des Berbères*, op. cit., vol. IV, p. 477-478. Abu Thabit, qui revient en grâce auprès du fils d'Abu-l-Hassan victorieusement révolté contre son père, meurt de la peste noire en 1349 au moment où il s'apprêtait à repasser en Espagne pour y reconquérir sa position à la tête des Volontaires de la Foi.

40. Muhammad VI et son commandant des Volontaires, Idrîs, trouvent refuge en Castille. Pierre le Cruel fait exécuter le Nasride et emprisonner Idris ibn Abi-l-Ula. Évadé de sa prison castillane et passé au Maroc en 1366, le dernier des Abi-l-Ula y meurt étranglé dans une prison de Fès.

41. Ibn Khaldun, *Histoire des Berbères*, op. cit., vol. IV, p. 485.

Chapitre II

1. Ibn Khaldun, *Histoire des Berbères*, op. cit., vol. IV, p. 404.

2. Adeline Rucquoi, *Histoire médiévale de la péninsule Ibérique*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1993, p. 231.

3. *Kitâb zubdat al-'asr fî akhbâr mulûk Banî Nasr aw taslîm Gharnâta wa nuzûl al-Andalusiyyîn ilâ-l-Maghreb*, in Alfredo Bustani (éd.), *Fragmento de la época sobre noticias de los reyes Nazaritas o capitulación de Granada y emigración de los andaluces a Marruecos*, Larache, Artes Gráficas Bosca, 1940, avec une traduction espagnole du texte par D. Carlos Quiros.

4. Ibn Khaldun, *Muqaddima*, traduction de Abdesselam Cheddadi, *Le Livre des Exemples*, Paris, Gallimard, 2002, p. 734-735 : « Quand on entend parler de prix élevés en Al-Andalus, on croit que c'est parce que les grains et les produits alimentaires y sont rares. Ce n'est pas cela. Les Andalous sont, que je sache, le peuple du monde le plus adonné à l'agriculture et le plus versé dans le travail de la terre. »

5. Voir à ce sujet le remarquable exposé d'Adeline Rucquoi, *Histoire médiévale de la péninsule Ibérique*, op. cit., en particulier p. 262-308.

6. *Ibid.*, p. 268.

7. En Orient, la victoire des janissaires ottomans, par excellence fantassins, sur la cavalerie turque des Safavides à la bataille de Tchaldiran (1514), aboutit au même constat.

8. Juan de Mata Carriazo y Arroquia, *Los relieves de la guerra de Granada en la sillería del coro de la catedral de Toledo* [1927], Grenade, Universidad de Granada, 1985, p. 48.

9. *Ibid.*, p. 54.

10. Il se nommait Abrahen Elgerbi (Ibrahim al-Djerbi), de Djerba dans le royaume de Tunis, selon Hernando del Pulgar, cité dans Juan de Mata Carriazo y Arroquia, *ibid.*, p. 70.

11. À ce propos, on pourra consulter la fine analyse de Jacques Le Goff sur l'attitude de Saint Louis à l'égard des juifs. L'hostilité du roi dépasse l'antijudaïsme, sans atteindre l'antisémitisme moderne. Voir Jacques Le Goff, *Saint Louis*, Paris, Gallimard, 1996.

12. Francisco Javier Simonet, *Historia de los Mozarabes*, Madrid, 1897, p. 788.

13. *Ibid.*, p. 792.

14. *Ibid.*

15. Miguel Ángel Ladero Quesada, *Castilla y la conquista del reino de Granada*, Valladolid, Universidad de Valladolid, 1967.

16. Machiavel, *Le Prince*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1952, texte présenté et annoté par Edmond Barincou, p. 356-357, chapitre XXI, « Comment se doit gouverner le Prince pour s'acquérir estime ».

17. Juan de Mata Carriazo y Arroquia, *op. cit.*, p. 15-16.

18. Pierre Nora, *Les Lieux de mémoire, I, La République*, p. XIX-XX, cité dans Antoine Prost, *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Seuil, 1996, p. 299-300.

19. Jérôme Münzer, *Viaje por Espana y Portugal*, Madrid, Polifemo, 2002, p. 151.

20. *Ibid.*, p. 149.

21. *Ibid.*, p. 147.

22. *Ibid.*, p. 83.

23. *Ibid.*, p. 149.

24. Juan de Mata Carriazo y Arroquia, *op. cit.*, p. 29.

Chapitre III

1. Pour en faciliter la lecture, ce chapitre ne comporte pratiquement pas de notes. Les textes essentiels à la compréhension des événements sont généralement cités et commentés dans le cours du développement. Les auteurs voudraient toutefois souligner dans cette note unique la dette qu'ils ont contractée à l'égard de quelques livres essentiels. Tout d'abord les deux chroniques majeures de Diego Hurtado de Mendoza, *La Guerra de Granada* ; et de Luis del Mármol y Carvajal, *Historia del rebelión y castigo de los moriscos del reino de Granada* ; d'Annie Molinié-Bertrand, *Au Siècle d'Or, l'Espagne et ses hommes : la population du royaume de Castille au XVI^e siècle*, Paris, Economica, 1985 ; de Antonio Dominguez Ortiz, Bernard Vincent, *Historia de los moriscos, Vida y tragedia de una minoría*, Madrid, Alianza, 1993 ; de Miguel Ángel de Bunes, *Los moriscos en el pensamiento histórico*, Madrid, Catedra, 1983 ; d'Isabelle Poutrin, *Convertir les musulmans. Espagne,*

1491-1609, Paris, PUF, 2012 ; enfin, sur l'affaire des Plombs, le livre collectif dirigé par Mercedes García Arenal, Manuel Barrios Aguilera, *Los plomos del Sacromonte, invención y tesoro*, Valence / Saragosse, Universidad de Granada, 2006.

2. La Chancellerie de Grenade comme l'Audience de Valladolid sont l'équivalent, respectivement pour le sud et pour le nord du royaume de Castille, des Parlements de l'Ancien Régime français, c'est-à-dire de hautes cours de justice en appel.

3. L'archevêque Castro voit en outre dans la découverte un moyen d'exalter le rôle de Grenade, siège du premier concile de l'Église ibérique en 303, au cœur des grandes persécutions de Dioclétien, et qui détiendrait ainsi les premiers tombeaux de martyrs et les plus vieilles reliques de saints de la péninsule, voire de la Chrétienté. Les plus anciennes et les plus récentes : l'archevêque s'emploie aussi à faire canoniser les victimes chrétiennes des insurgés des Alpujarras, torturées et mises à mort dans les premières semaines du soulèvement.

4. Les traits caractéristiques de cette influence des dialectes andalou et maghrébin sont en particulier la généralisation des pluriels en -in au lieu de -un ; la confusion des consonnes sourdes et emphatiques comme, en particulier « sad » et « sin », « qof » et « kaf », etc. ; la disparition du duel, remplacé comme dans le maghrébin moderne par « zuj » – de « zawj », « la paire » ; et bien sûr la tendance généralisée, comme dans les dialectes maghrébins, à la « imala », c'est-à-dire à ce qu'on nommerait en grec l'iotacisme, la prédominance du son « i ».

Chapitre IV

1. Jérôme Münzer, *Viaje por Espana y Portugal*, op. cit., p. 107.

2. *Ibid.*, p. 71. Il s'agit bien sûr de l'appel du muezzin à la prière depuis le minaret de la mosquée.

3. *Ibid.*, p. 111. Malgré aussi les pertes maures de la guerre de conquête – qui a anéanti la population de Málaga gonflée par les réfugiés des campagnes voisines, soit une quinzaine de milliers d'âmes –, et les départs vers le Maghreb. On peut grossièrement considérer qu'il demeure 200 000 Maures dans le royaume dont la population chrétienne ne dépasserait pas 50 000 âmes.

4. *Ibid.*, p. 79. Tlemcen, où règne la famine en 1494, note le voyageur.

5. *Ibid.*, p. 97.

6. Nous renvoyons pour la plupart des sources données à Juan Calatrava, Mario Ruiz Morales, *Los planos de Granada 1500-1909, cartografía urbana e imagen de la ciudad*, Grenade, Diputación provincial de Granada, 2005.

7. Musée du château de Peralada, province de Gérone, voir Diego Angulo Iñiguez, « La ciudad de Granada vista por un pintor flamenco hacia 1500 », *Al-Andalus*, vol. V, 1940.

8. Antoine de Lalaing, *Primer viaje de Felipe el Hermoso*, cité par J. Luques Moreno, *Granada en el siglo XVI, Juan de Vilches y otros testimonios de la época*, Grenade, Université de Grenade, 1994.

9. Jérôme Münzer, *Viaje por España y Portugal*, op. cit., p. 89, 91 et 127.

10. Les détenus chrétiens des *mazmorras* n'étaient pas moins de 7 000 dans

Grenade à son apogée.

11. Jérôme Münzer, *Viaje por España y Portugal*, op. cit., p. 113.

12. Il emploie d'ailleurs l'expression tirée de la sourate XXIV.

13. Jérôme Münzer, *Viaje por España y Portugal*, op. cit., p. 75, 77, 85, 89, 126.

14. *Ibid.*, p. 89 et 91. Les tombes les plus riches sont entourées d'un enclos et, dans tous les cas, elles sont individuelles à la différence des tombes familiales qui prévalent en Europe.

15. *Ibid.*, p. 109.

16. L'auteur, Manuel Gómez Moreno González (1834-1918), est le père du grand arabisant Manuel Gómez Moreno Martínez (1870-1970). L'édition à laquelle nous nous référons est le fac-similé de l'édition originale de 1892 [ci-après *Guía*].

17. C'est le même arrangement qui est repris par l'excellent ouvrage de Rafael López Guzmán, *Los palacios del Renacimiento*, Grenade, *Guía de historia y arte*, 2005 [ci-après *Los Palacios*].

18. En effet, les mosquées ont une orientation dite *qibla*, censée être celle de La Mecque. Dans les faits, la *qibla* peut se révéler astronomiquement imparfaite. Toujours est-il que depuis l'Andalousie, la *qibla* se trouve au sud-est et non pas à l'est.

19. *Guía*, op. cit., p. 200 et 402 passim.

20. Cette pertinente remarque revient à notre ami Carlos Sanchez, architecte et grand connaisseur de l'histoire de Grenade. La deuxième maison après le début de la *carrera del Darro* était la seule qui, originellement et jusqu'à sa récente réhabilitation, ne comportait pas de porte ; en effet, elle aurait été « les pieds dans l'eau » car le Darro n'était alors pas bordé d'une voie. C. Sanchez a établi de façon indubitable que cette maison était la chancellerie en ville des souverains nasrides ; elle est attribuable au règne d'Abu-l-Hajjaj Yusuf. C'est de cette maison que proviennent les deux plus grandes plaques de céramique lustrée jamais réalisées, dont l'une, bien conservée, est nommée « Azulejo Fortuny », du nom du peintre qui fut son découvreur.

21. *Los palacios*, op. cit., p. 57. Le palais fut construit par une famille noble des environs d'Almagro arrivée à Grenade avec la conquête.

22. Voir *infra*, chapitre 5.

23. *Guía*, op. cit., p. 422.

24. *Los palacios*, op. cit., p. 60.

25. On songe à l'emploi de la *pietra serena* dans l'œuvre de Michel-Ange, notamment à la bibliothèque Laurentienne à Florence.

26. En 1868, la physionomie de la *plaza nueva* fut profondément modifiée par la destruction de l'église San Gil, le comblement du cours du Darro en avant de l'église Santa Ana, la destruction du pont qui y menait et l'aménagement de parterres. Le point d'orgue de la place, devant la rivière, était une fontaine monumentale formée de quatre colonnes portant un fronton et abritant un bassin où deux lions de pierre crachaient l'eau. Aujourd'hui disparue, elle est connue par un dessin de Girault de Prangey, érudit connaisseur de l'architecture andalouse. *Guía*, op. cit., p. 406.

27. Voir *infra*, chapitre 4.
28. Juan Calatrava, Mario Ruiz Morales, *op. cit.*, p. 55.
29. Charles Quint souhaitait se retirer et finir ses jours au monastère de Celanova (Galice). Cependant, l'humidité du climat lui fit préférer celui plus sec de la Castille et le monastère de Yuste où il repose ; il modifia en ce sens son testament en 1558. Il mourut cette même année.
30. Pour l'analyse, voir Ignacio Henares Cuéllar, *La capilla real, la catedral y su entorno*, Grenade, Diputación provincial de Granada, 2004, et *Guía, op. cit.*, p. 287-300.
31. Il ne faut pas confondre la chapelle du tabernacle, présente bien sûr dans toute église, avec l'église du Tabernacle (iglesia del Sagrario), bâtiment accolé à la cathédrale de Grenade mais qui en est distinct ; il est dû à Francisco Hurtado de Mendoza.
32. On lui doit notamment le chœur de la cathédrale de Barcelone.
33. Elle demeura à peu près intouchée au ^{xvi}^e siècle, à l'exception d'une inscription qu'y firent porter les Rois catholiques. Elle fut profondément modifiée entre 1722 et 1729. *Guía, op. cit.*, p. 308-312.
34. Rafael López Guzmán, *Tradición y clasicismo en la Granada del siglo XVI, arquitectura civil y urbanismo*, Grenade, Diputación provincial de Granada, 1987.
35. Earl E. Rosenthal, *The Cathedral of Granada ; a study in the Spanish Renaissance*, Princeton University Press, 1961 est l'étude la plus complète sur les altérations de la conception originale dues à la rapide succession de maîtres d'œuvre après la mort de Siloé en 1563. La restauration de Pedro Salmerón en 1926, éliminant le chœur de bois, les grilles et tout ce qui pouvait nuire à l'effet centripète recherché par Siloé, contribua largement au retour à l'esprit de la conception originale, voir Ignacio Henares Cuéllar, *op. cit.*, p. 51-52.
36. *Ibid.*, p. 48.
37. *Guía, op. cit.*, p. 261.
38. Le palais fut démoli en 1919 mais put être reconstruit grâce aux dessins de Manuel Gómez Moreno et au fait que les propriétaires avaient conservé les éléments de décor dont les plafonds en *artesonado*. *Guía, op. cit.*, p. 204 et *Los palacios, op. cit.*, p. 92-97.
39. À l'adresse du *corregidor*, de Grenade émis en 1503 par le *camariere* des Rois catholiques, Bartolomé Ruiz de Castañeda, cité dans *Los palacios, op. cit.*, p. 138.
40. Ainsi apparaît-elle sur la *plataforma* d'Ambrosio de Vico. La maison fut donnée à l'État en 1921 et est actuellement le musée d'Histoire de la ville de Grenade.
41. Sur cette famille on se référera à Enrique Sonn Mesa, 1992.
42. *El Corazon manda, gente de Guerra exercita las armas ; el Corazon se quiebra hecho aldava llamandonos a la batalla ; Aldabas son que las da Dios y las siente el corazon.*
43. David Nogales Rincón, « Las series iconográficas de la realeza castello-leonesa (siglos XII-XV) », *La España medieval*, 2007, p. 81-111.
44. L'étude de Rafael López Guzmán, « El palacio de los Granada Venegas :

arquitectura y lectura iconológica », *Libro-Homenaje al Profesor Dr. Manuel Vallecillo Ávila*, Grenade, Universidad de Granada, 1985, p. 429-437, ne nous a malheureusement pas été accessible.

45. Lázaro Gila Medina, Manuel L. Peregrina Palomares, « El patrimonio artístico – pinturas y esculturas – de Da. Sancha de Mendoza, marquesa de Armuña, segun su inventario post mortem », *Atrio*, 8/9, 1999, p. 121-132. À notre connaissance la destinée des œuvres de la collection n'a pas été retracée et le travail d'identification reste donc à faire.

46. Juan Calatrava, Mario Ruiz Morales, *op. cit.*, p. 45-47. Le dessin (42 × 15,7 cm), signé et daté, est conservé à la Bibliothèque nationale de Vienne.

47. José Tito Rojo, Manuel Casares Porcel, *El jardín hispanomusulmán : los jardines de Al-Andalus y su herencia*, Grenade, Universidad de Granada, 2011.

48. Voir *supra*, chapitre 3.

49. Isaac Ángel, *Historia urbana de Granada*, *op. cit.*, p. 25.

50. Elle semble avoir été modifiée entre 1831 et 1845 par l'intégration d'un terrain du couvent de la Piété.

51. Le couvent de la Merced fut un des plus importants édifices du xvi^e siècle grenadin. Il souffrit de déprédations considérables durant l'occupation napoléonienne ; son clocher et son portail furent détruits, l'église de 1530 fut entresolée et destinée à des dortoirs ; ses somptueux plafonds de tradition *mudejar* furent enlevés et sont aujourd'hui au musée de l'Alhambra.

52. *Guía*, *op. cit.*, p. 333.

53. Ce n'est en effet qu'en 1505 que l'ouvrage contenant le plan de l'hôpital construit par Filarete semble être parvenu en Espagne. Fernando Marías, *El largo siglo XVI, los usos artísticos del Renacimiento español*, Madrid, Taurus, 1989, p. 133. On ne peut exclure cependant une connaissance parvenue d'après d'autres sources dont le contact direct, ce qui aurait pu être le cas de Machuca. On ne prête à Diego de Siloe qu'un court séjour à Naples.

54. Federico García Lorca lui consacra en 1925 une œuvre qui porte son nom.

55. Voir *supra*, chapitre 3.

56. Sur San Jerónimo, voir *Guía*, *op. cit.*, p. 362-377. On manque à ce jour d'une monographie sur ce grand monument, signe de l'oubli coupable dans lequel on continue, hors de la péninsule, de laisser la Renaissance espagnole.

57. À San Jerónimo cependant, le retable ne fut commencé suivant les indications de la duchesse que vers 1570.

58. Antonio Luis Callejón Peláez, *Los ciclos iconográficos del monasterio San Jerónimo de Granada. Hypnerotomachia Ducissae*, thèse de doctorat, Grenade, Editorial de la Universidad de Granada, 2007.

59. Juan Calatrava, Mario Ruiz Morales, *op. cit.*, p. 73-77, 102-103, 110-111.

60. Et bien que ce que l'on nomme *cartuja vieja*, vieille chartreuse, n'ait pas été créée exactement au même endroit ; *Guía*, *op. cit.*, p. 354.

61. Emilio Orozco Díaz, *El pintor Fray Juan Sánchez Cotán*, Grenade, Editorial Universidad de Granada, 1993.

62. Neuf *bodegones* sont mentionnés par l'inventaire de ses biens avant son entrée en religion ; on ne sait pourquoi toutes les natures mortes du peintre devraient obligatoirement dater de sa période tolédane ; les quatre natures mortes « végétariennes » sont : *Carottes et carde* (musée des Beaux-Arts de Grenade) ; *Coing, chou, melon et concombre* (Museum of Art de San Diego) ; une nature morte de la Banque d'investissement de Madrid ; et enfin celle redécouverte récemment de la collection David-Weill, la seule à faire usage de fleurs en plus des fruits et des légumes.

63. Les 52 tableaux conservés, sur les 54 originaux, furent restaurés et remis en place grâce au musée du Prado en 2010. Deux furent détruits par les républicains espagnols. En revanche, l'état des tableaux de Sánchez Cotán n'a pas permis qu'ils soient remis dans le cloître ; ils sont exposés dans le réfectoire et une salle adjacente.

64. Les pères ou moines du cloître sont tenus à une règle très stricte, une clôture perpétuelle, un silence presque total et une diète rigoureusement sans viande. Les différentes catégories de frères, convers, donnés ou clercs rendus avaient des statuts plus ou moins souples permettant des missions dans le monde.

65. Un impressionnant tabernacle d'argent était le point d'orgue de la composition au Paular comme à Grenade. Dans les deux cas ils disparurent avec l'occupation napoléonienne.

66. Notre traduction d'après *Guía*, *op. cit.*, p. 348.

67. Pour l'œuvre de Cano à la cathédrale, sculpture, peinture et architecture, voir Ignacio Henares Cuéllar, *op. cit.*, p. 71-90 et 59-68 et Harold E. Wethey, *Alonso Cano, pintor, escultor y arquitecto* [1955], Madrid, Alianza Editorial, 1983 ; sur les peintures, voir Emilio Orozco Díaz, « Los grandes lienzos de Cano en la Catedral de Granada », *Centenario de Alonso Cano en Granada*, Grenade, Universidad de Granada, 1971.

68. L'ensemble des toiles a été remis à sa place, sous les fenêtres du chœur, en 2010, après restauration.

69. Emilio Orozco Díaz, « Los grandes lienzos de Cano en la Catedral de Granada », *op. cit.*

70. Lors d'un voyage à Grenade en 1705, Hurtado Izquierdo présenta un projet, accepté, pour l'église du Tabernacle sur le flanc sud de la cathédrale, derrière la Loge et la chapelle royale. Initialement incluse dans le projet initial de Siloé, repensée par Cano, la réalisation de Hurtado – achevée après sa mort – conserva le plan centré de ce dernier. Cette concession a produit une belle architecture du XVIII^e siècle à la saveur encore classique, notamment par la part réduite qu'y tient la polychromie.

71. Alfonso Rodríguez G. de Ceballos, « Alonso Cano, arquitecto artista », *Archivo Español de Arte*, n° 296, 2001, p. 388.

72. La découverte en 1995 de l'inventaire de sa bibliothèque témoigne de l'extrême sophistication de la culture et de l'étendue des lectures de Cano, y compris dans le domaine des sciences auxiliaires de l'architecture : Alfonso Rodríguez G. de Ceballos, *ibid.*, p. 375.

73. *Ibid.*, p. 390.

74. Georges Kubler, en 1957, cité par Alfonso Rodríguez G. de Ceballos, *ibid.*.

75. Isaac Ángel, *Historia urbana de Granada*, op. cit., p. 19.

76. José Tito Rojo, Manuel Casares Porcel, « Los jardines y la génesis de un paisaje urbano a través de la documentación gráfica : el Albayzín de Granada », *PH Boletín del Instituto Andaluz del Patrimonio Histórico*, n° 27, 1999, p. 154-165.

77. Voir *infra*, chapitre 7, sur Ganivet.

Chapitre V

1. George M. A. Buchanan, « Alhambraism », *The Hispanic Review*, vol. III, n° 4, 1935, p. 269-274.

2. Pour le rappel des faits qui précèdent, voir Carlos Sánchez Gómez, « Imagen fotográfica y transformación de un espacio monumental : el patio de los Arrayanes de la Alhambra », *Papeles del Patal*, n° 3, novembre 2006, p. 9.

3. Johan Joachim Winckelmann est un théoricien majeur de l'histoire de l'art, dont le grand œuvre, *Histoire de l'art chez les Anciens*, écrit en allemand et publié en 1764, est traduit et édité en français dès 1766.

4. Pour de plus amples développements voir *infra*, chapitre 6.

5. 194 de ces daguerréotypes, œuvres uniques et fragiles sur verre, sont conservés au département des Estampes et de la Photographie de la Bibliothèque nationale de France. En 2003, un de ses daguerréotypes a été adjudgé pour la somme énorme de 922 000 dollars. Trente-deux daguerréotypes supplémentaires sont en tout apparus en vente depuis 2003. Sur Girault de Prangey, voir Sophie Makariou, « Girault de Prangey, Joseph-Philibert », *Dictionnaire des orientalistes* (sous la direction de François Pouillon), Paris, Karthala, 2008, p. 444-446.

6. L'expression est de Maryse Bideault. Maryse Bideault, « L'œuvre de Joseph-Philibert Girault de Prangey », *L'iconographie du Caire dans les collections patrimoniales françaises*, Paris, Éditions de l'INHA, 2010, mis en ligne le 11 janvier 2016. <http://inha.revues.org>.]

7. La seule vue antérieure est une gravure due au Français Louis Meunier en 1668.

8. Javier Piñar Samos, *Fotografía y fotógrafos en la Granada del siglo XIX*, Grenade, Caja y ayuntamiento de Granada, 1997.

9. La grande citerne qui occupe la majeure partie de son sous-sol fut construite sur ordre des Rois catholiques.

10. La tour de Machuca, originellement « de la victoire », est antérieure à Muhammad V ; ce n'est qu'après son retour sur le trône, en 1362, que le fossé du chemin de ronde qui séparait la tour du portique de la cour fut comblé et que la tour fut ainsi agrégée à l'ensemble, offrant un belvédère qui aurait servi de salle du trône au souverain selon le témoignage du vizir-poète et historien Ibn al-Khatib ; José Miguel Puerta Vilchez, *Leer la Alhambra, Guía visual del monumento a través de sus inscripciones*, Grenade, Patronato de la Alhambra, 2011, p. 40.

11. Voir *supra*, chapitre 3.

12. Le nettoyage et la restauration récente des lions permettent d'ailleurs de mieux apprécier désormais ces variations.

13. Voir *supra*, chapitre 1.

14. Sophie Makariou, « Étude d'une scénographie poétique : l'œuvre d'Ibn al-Jayyab à la Tour de la Captive (Alhambra) », *Studia islamica*, vol. 96, 2003, p. 95-107.

15. À la fin du xve siècle et au début du xvi^e siècle, les poètes Mir Ali Shir Navai en Transoxiane, Shah Ismaïl le Safavide en Iran, et le souverain mamelouk Qansuh al-Ghuri au Caire composent tous de la poésie dans une langue turque, alors qu'au même moment Babur, conquérant de l'Inde, dicte dans cette langue ses mémoires. Seul l'Ottoman Sélim I^{er} compose des vers en persan tandis que les derniers poètes arabes d'Espagne se sont tus.

16. On citera bien sûr, par ordre chronologique, Alonso del Castillo au xvi^e siècle, Dehrenbourg au xix^e siècle ; au xx^e siècle, Emilio García Gómez, María Jesus Rubiera Mata, Oleg Grabar et, au xxi^e siècle José Miguel Puerta Vilchez, Sophie Makariou pour n'en citer que quelques-uns.

17. Sophie Makariou, *Chefs-d'œuvre islamiques de l'Aga Khan Museum*, Paris, musée du Louvre / Somogy, 2007, p. 192.

18. Voir Darío Cabanelas Rodríguez, *El morisco granadino Alonso del Castillo*, Grenade, Patronato de la Alhambra, 1991, p. 21 : le relevé des inscriptions fait par Alonso del Castillo est conservé dans un manuscrit de la bibliothèque de l'Escorial (Ms 7453), consulté par Dehrenbourg pour la traduction qu'il donne en appendice au livre de Girault de Prangey. Alonso del Castillo relève également les inscriptions de quelques stèles de souverains nasrides, en l'occurrence Muhammad II (m. 1301), Ismaïl (m. 1324), Yusuf I^{er} (m. 1354), Yusuf III (m. 1417), lors de la découverte de la *rawda* des Nasrides en 1574 (Darío Cabanelas Rodríguez, *ibid.*, p. 92). Il conserve enfin la trace de vers depuis disparus (*ibid.*, p. 26). Son œuvre est essentielle dans la conservation de l'Alhambra.

19. Emilio García Gómez, *Poemas árabes en los muros y fuentes de la Alhambra (editados y traducidos en versos con introducción y notas)*, Madrid, Publicaciones del Instituto Egípcio de Estudios Islámicos en Madrid, 2^e édition, 1996, p. 30. María Jesus Rubiera Mata, *Ibn al Ýayyab, el otro poeta de la Alhambra*, Grenade, Patronato de la Alhambra, 1982, lui a consacré une excellente étude suivie d'une anthologie ; sur les poèmes de la tour de la Captive, voir Sophie Makariou, « Étude d'une scénographie poétique : l'œuvre d'Ibn al-Jayyab à la Tour de la Captive (Alhambra) », *op. cit.*

20. Les ouvrages sont nombreux sur Ibn al-Khatib ; pour son rôle à l'Alhambra, on se reportera à Emilio García Gómez, *Poemas árabes en los muros y fuentes de la Alhambra*, *op. cit.*, p. 32-36.

21. *Ibid.*, Emilio García Gómez, *Poemas árabes en los muros y fuentes de la Alhambra*, *op. cit.*, p. 36-41, et surtout Emilio García Gómez, *Ibn Zamrak, el poeta de la Alhambra* [1975], Grenade, Patronato de la Alhambra, 2009.

22. Le terme de *khatt al-kufi* – « écriture de Kufa », ville d'Iraq où cette graphie aurait pris sa forme originelle – apparaît dans de nombreuses sources arabes. Les débats byzantins sur une nouvelle terminologie n'ont donc pas lieu de bousculer des siècles d'usage et nous nous en tenons donc à cette convention établie. Sophie Makariou, *Chefs-d'œuvre islamiques de l'Aga Khan Museum*, *op. cit.*, p. 220.

23. Pour une étude de l'ensemble, voir Sophie Makariou, « Étude d'une scénographie poétique : l'œuvre d'Ibn al-Jayyab à la Tour de la Captive (Alhambra) », *op. cit.*

24. Dans ce passage en chicane, les Rois catholiques firent inscrire à la base du plafond, sur le mode nasride, en lettres gothiques, une proclamation de leur souveraineté et une glorification de leur prise de Grenade.

25. José Miguel Puerta Vilchez, *op. cit.*, p. 78.

26. La silhouette actuelle est due à Rafael Contreras qui ajouta, entre 1859 et 1861, deux petites tours crénelées aux extrémités, fit changer l'emprise de la toiture du portique qu'il affubla d'une coupole, depuis « dérestaurée » ; voir Carlos Sánchez Gómez, *op. cit.*

27. Sept vases dit de l'Alhambra sont conservés entiers ; l'inscription des alcôves ne mentionne pas cet usage ; en revanche les poèmes des petites niches marquant le passage entre la salle de la Barca et la salle de Comares proprement dite citent les *ibriq*, aiguères. Voir *Los jarrones de la Alhambra, simbología y poder*, catalogue d'exposition, Grenade, Consejería de Cultura / Patronato de Andalucía, 2006.

28. Darío Cabanelas Rodríguez, *El techo del salón de Comares en la Alhambra. Decoración, Policromía, Simbolismo y etimología*, Grenade, Patronato de la Alhambra, 1988.

29. À l'arrière du palais de Comares furent aménagés, sous le règne d'Ismail I^{er}, des bains que les travaux de son fils Yusuf I^{er} achevèrent de rendre somptueux.

30. José Miguel Puerta Vilchez, *op. cit.*, p. 206.

31. *Ibid.*, p. 168-170, 178, 207, 213-215, 229 ; Emilio García Gómez, *Poemas árabes en los muros y fuentes de la Alhambra*, *op. cit.*, p. 111-120 et 124.

32. Jerrilyn Dodds, « The paintings in the sala de Justicia of the Alhambra », *Art Bulletin*, n° 61, p. 186-197.

33. La racine arabe qui a donné le terme de *muwashshah* est aussi celle de *wushiyyat* : broderie.

34. Ce vers est sans doute aussi une allusion au mode de construction modulaire nasride. Sur ce point, voir Antonio Fernández Puertas, *The Alhambra, I, From the ninth century to Yusuf I^{er}*, Londres, Saqi Books, 1997. Pour une explication plus développée de cette complexe machinerie poético-architecturale, je me permets de renvoyer à Sophie Makariou, « Étude d'une scénographie poétique : l'œuvre d'Ibn al-Jayyab à la Tour de la Captive (Alhambra) », *op. cit.*

35. Ibn al-Jayyab pratiquait d'ailleurs l'art du rébus, María Jesus Rubiera Mata, *op. cit.*, p. 101-108.

36. Sophie Makariou, « Étude d'une scénographie poétique : l'œuvre d'Ibn al-Jayyab à la Tour de la Captive (Alhambra) », *op. cit.*

37. Rosa López Torrijos, « Las pinturas de la torre de la Estufa o del Peinador », *Carlos V y la Alhambra*, catalogue d'exposition sous la direction de Pedro Galera Andreu, Grenade, Patronato de la Alhambra, 2000, p. 108-129.

38. Le système de l'*estufa* servait aussi à répandre des vapeurs odoriférantes par des trous ménagés dans les dalles de marbre.

39. Pour ce qui précède, voir María José Redondo Cantera, « La casa real vieja de la Alhambra como residencia de Carlos V », *Carlos V y la Alhambra*, catalogue d'exposition sous la direction de Pedro Galera Andreu, Grenade, Patronato de la Alhambra, 2000, p. 84-105.

40. Owen Jones, *The Alhambra Court in the Crystal Palace, erected and described by Owen Jones*, Londres, 1854, p. 138 ; on trouve encore une reconstitution utopique de l'Alhambra, en élévation, chez le Français Alfred Guesdon en 1855.
41. En 1989 encore, l'historien d'art Manfredo Tafuri, lors de l'exposition monographique consacrée à Giulio Romano à Mantoue, était tenté d'attribuer le palais neuf de Charles Quint à l'architecte maniériste italien.
42. Pour plus de détails sur ce qui précède, Delfín Rodríguez Ruiz, « El palacio de Carlos V en la Alhambra de Granada. Arquitectura e historia en el siglo XVIII », *Carlos V y la Alhambra*, catalogue d'exposition sous la direction de Pedro Galera Andreu, Grenade, Patronato de la Alhambra, 2000, p. 163-193.
43. Au ^{xviii}^e siècle, Hermosilla, un des membres de l'Académie de San Fernando, envoyé par elle pour faire une enquête sur les monuments de Grenade, reprendra la structure du palais dans le collège Anaya à Salamanque.
44. *Carlos V y la Alhambra*, catalogue d'exposition sous la direction de Pedro Galera Andreu, Grenade, Patronato de la Alhambra, 2000, p. 293-307.
45. Astolphe de Custine, *L'Espagne sous Ferdinand VII* [1839], Paris, François Bourin, 1991, p. 595.
46. Des visites attentives en compagnie du restaurateur en chef de l'Alhambra, Ramón Rubio Domene, nous ont donné, en même temps qu'une intime connaissance du monument, la mesure de l'énormité des défis qui se présentent aux équipes.
47. Voir Carlos Sánchez Gómez, *op. cit.* C'est à lui que nous nous référons pour ce qui suit.
48. Archives de l'Alhambra citées par Carlos Sánchez Gómez, *ibid.*, p. 11.
49. *Ibid.*, p. 35-37.
50. Carlos Vílchez Vílchez, *La Alhambra de Leopoldo Torres Balbás (obras de restauración y conservación. 1923-1936)*, Grenade, Comares, 1988.

Chapitre VI

1. De Diderot et d'Alembert. Mais cette interrogation rhétorique, et le long article qui y répond, se trouve dans l'*Encyclopédie méthodique* en 90 volumes, dont Masson de Morvilliers contribua à écrire les trois tomes dédiés à la géographie humaine, publiés en 1783.
2. Même si ces thèses extrêmes seront nuancées ou rejetées par la majorité des esprits éclairés, en France et plus encore en Espagne bien sûr, dans ce milieu très lié aux Lumières françaises qu'on nommera avec dédain dans l'autre camp, après l'invasion napoléonienne surtout, les *afrancesados* – les « francisés ».
3. Au même titre, dans une certaine mesure, que l'Empire ottoman. Le rapprochement des deux empires en déclin est déjà sensible dans les *Lettres persanes* de Montesquieu, publiées dès 1721, très tôt dans le siècle.
4. En 1700, le testament du dernier des Habsbourg d'Espagne, Charles II, mort sans héritier, fait passer la couronne d'Espagne à son cousin Philippe, petit-fils de Louis XIV. Cette circonstance, et une commune hostilité à l'Angleterre, scelleront entre les deux dynasties de France et d'Espagne une alliance durable au ^{xviii}^e siècle.

5. En 1695, le tableau économique comparé de l'Angleterre et de la Hollande dressé par Gregory King donne l'avantage à la seconde, pourtant moins peuplée, sur la première. La Hollande compte en effet beaucoup moins d'indigents que l'Angleterre, des indigents dont l'entretien ne grève donc pas l'usage des ressources, comme c'est le cas en Angleterre.

6. Ce bond a cependant été préparé par beaucoup d'autres dans le siècle : Kepler, Galilée, Fermat, Descartes, Huygens peuvent en réclamer leur part, et tous ne sont pas protestants. Mais la fin du siècle incline décidément vers le nord-ouest de l'Europe.

7. En fait, on l'a vu, c'est entre 275 000 et 300 000 Morisques qui furent expulsés d'Espagne en 1609-1613.

8. Dans sa première édition de l'*Encyclopédie*, 1751-1772.

9. « Superstitieux », dit l'auteur, à propos de Philippe III, qui prit la décision d'expulsion. L'article « Fanatisme » précise que le fanatisme est la superstition mise en acte et renvoie donc à l'article « Superstition ».

10. Ce culte unique est bien sûr le christianisme, auquel l'auteur attribue, selon une très vieille thèse, le déclin de l'Empire romain.

11. L'édit révoqué en question est bien sûr celui de Nantes, qui chasse en 1685 les protestants de France. On notera sans surprise qu'on peut ouvertement parler en France des « crimes » ou des erreurs des rois d'Espagne, mais qu'il convient d'être plus allusif quand on en vient aux rois de France. Les Grecs sont pour l'auteur le modèle du bon gouvernement de petites communautés (les cités) qui ont favorisé la croissance de la population et de la prospérité (*L'Encyclopédie*, XIII, p. 93).

12. *Ibid.*, XIII, 95.

13. *Ibid.*, XIII, 99. Ici, l'expulsion des Morisques n'est même pas invoquée dans la dépopulation de l'Espagne.

14. Le chevalier de Jaucourt, auteur de l'article « Espagne », est un des collaborateurs les plus constants de l'*Encyclopédie*. Né en 1704, il meurt en 1779, mais il a sans doute rédigé cet article avant la première interdiction de parution, en 1757. Damilaville meurt en 1768 à 45 ans, et cet article est probablement d'assez peu antérieur à sa mort. Ces textes donnent donc l'état de l'opinion « éclairée » dans les années 1750-1770. Florian (1755-1794) comme Chénier appartiennent à la génération suivante. La « légende noire » antiespagnole traverse cependant une bonne partie du XIX^e siècle.

15. Les sources essentielles en sont Denis-Dominique Cardonne, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des Arabes*, Paris, Saillant, 1765, et surtout Louis Chénier (le père du poète), *Recherches historiques sur les Maures d'Espagne*, Paris, 1787. Cardonne, orientaliste, arabisant, iranisant et turcisant, dirige la Bibliothèque royale et enseigne au collège de France jusqu'à sa mort en 1783 ; Chénier est ambassadeur auprès de la cour de Fès. Le mythe andalou n'est ni chez l'un ni chez l'autre, semble-t-il.

16. Jean-Pierre Claris de Florian, *Précis historique sur les Maures d'Espagne*, Paris, Didot l'aîné, 1791, p. 11.

17. *Ibid.*, p. 51.

18. *Ibid.*, p. 41.

19. *Ibid.*, p. 66.

20. *Ibid.*, p. 86.

21. *Ibid.*, p. 153.

22. *Ibid.*, p. 48. Il va de soi que l'auteur erre ici totalement. L'interdiction de la représentation sculpturale (mais non picturale) a été très généralement respectée en Al-Andalus. Des statues antiques ont pu être en revanche remployées, ou simplement laissées en place.

23. À aucun moment, il n'est cependant question des juifs, très présents dans le milieu médical andalou au x^e siècle.

24. Jean-Pierre Claris de Florian, *op. cit.*, p. 93 : « La nature semble s'y épuiser pour donner à l'homme tout ce qu'il peut souhaiter. »

25. Là encore, Florian se trompe lourdement. L'essentiel de l'héritage scientifique gréco-arabe passe en Europe dès les XII-XIII^e siècles et Grenade n'y prend que très peu de part.

26. Jean-Pierre Claris de Florian, *op. cit.*, p. 104, 110.

27. *Ibid.*, p. 22. Sans doute le mot « Maures » sonne-t-il favorablement aux oreilles de Florian et de ses lecteurs tandis que celui de « Berbères » reste suspect de « barbarie ». Entre les XI^e et XIII^e siècles, l'époque berbère d'Al-Andalus est décrite par Florian comme « deux cents ans de massacres ».

28. *Ibid.*, p. 23. On notera la ressemblance entre cette description des Arabes et celle des peuples protestants de l'Europe du Nord. Les Maures, selon Florian, parlent une langue proche de celles des Arabes, et se convertissent rapidement avec la conquête arabe. Sur la tolérance des Arabes, voir p. 26. Sans doute les Arabes ont-ils détruit la bibliothèque d'Alexandrie, mais ils ont aussi ouvert un canal entre Méditerranée et mer Rouge. On ne s'étonnera pas, dans un climat intellectuel déjà très proche de celui de l'expédition d'Égypte de 1798, que Florian accuse les Turcs d'avoir laissé combler ce canal. Le jugement est donc d'autant plus favorable aux Arabes qu'il est défavorable aux Turcs. En fait, les Arabes conquérants ne méritent ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. Ils n'ont pas détruit la bibliothèque d'Alexandrie, qui n'était qu'un lointain souvenir lors de leur conquête de l'Égypte. Et bien sûr, ils n'ont jamais construit le canal de Suez, que les Turcs n'ont donc pas eu le mérite de perdre.

29. *Ibid.*, p. 122, 127, 128 (sur la galanterie et les jeux), 148-149 (sur le despotisme), 153 (sur l'exil malheureux au Maroc).

30. François René de Chateaubriand, *L'Itinéraire de Paris à Jérusalem*, cité dans *Les Aventures du dernier Abencérage*, Paris, Gallimard, 2006, p. 26.

31. Avec celui de Gérone, le siège de Saragosse, le « Stalingrad espagnol », entre juin 1808 et février 1809, fut l'un des plus atroces de la guerre. Plus de la moitié de la population de la ville, finalement enlevée par le maréchal Lannes, y périt. Voir François René de Chateaubriand, *Les Aventures du dernier Abencérage*, *op. cit.*, p. 25.

32. À Saragosse, il y eut plus de 60 000 morts dans les rangs espagnols – dont 50 000 civils – et environ 1 500 tués dans les rangs français. « Quel métier faisons-nous là ? », écrit Lannes à sa femme. Il meurt quatre mois plus tard, après six jours d'agonie, d'une blessure reçue à la bataille d'Essling, près de Vienne.

33. François René de Chateaubriand, *Les Aventures du dernier Abencérage*,

op. cit., « Avertissement », p. 26.

34. *Ibid.*, p. 68.

35. *Ibid.*, p. 73.

36. Voir l'édition des deux versions du *Manuscrit* par François Rosset et Dominique Triaire, Louvain / Paris, Peeters, 2006. Malgré les récentes découvertes de fragments inédits, la vision de l'œuvre dans sa structure d'ensemble exige encore de recourir en partie à la traduction polonaise de Chojecki, d'après les manuscrits en français de Potocki dont ce traducteur polonais aurait ensuite détruit l'original. La présence des deux versions différentes de 1804 et 1810, entre lesquelles il est impossible de choisir « la bonne », a fait dire, non sans raison, que le *Manuscrit*... n'existait pas, non plus que les *Mille et Une Nuits*. La comparaison comme la conclusion auraient sans doute plu à Potocki.

37. Que Potocki confond visiblement avec la Sierra Morena, située au nord de la vallée du Guadalquivir, tandis que les Alpujarras sont le versant méridional de la Sierra Nevada. Mais cette chaîne des Alpujarras s'était illustrée par la révolte de 1569, que Potocki connaît par les chroniques espagnoles qui la décrivent. Elle figure le repli par excellence de l'Espagne maure dans des déserts réputés inaccessibles.

38. Après la défaite turque devant Vienne (1683), Budapest est reprise en 1686. Un temps retardée par la guerre contre la France, l'offensive autrichienne reprend en 1697 et aboutit à la victoire du prince Eugène à Zenta, qui oblige les Ottomans au premier traité humiliant de Carlowitz (1699). De nouveau la participation de l'Autriche à la guerre de Succession d'Espagne contre la France donne aux Ottomans l'illusion d'une revanche. Après la paix européenne de 1714, les victoires du même prince Eugène à Peterwardein (1716) et à Belgrade (1717) conduisent les Ottomans à un second recul, sanctionné par la paix de Passarowitz (1718). À Peterwardein, le Grand Vizir et favori du sultan Ahmet III est tué.

39. L'allusion est évidente pour un lecteur européen de Potocki, difficile à comprendre aujourd'hui. Du fait des mesures prophylactiques efficaces de l'Occident, la peste y est devenue l'exception, et elle vient en général de l'autre rive, musulmane, de la Méditerranée où l'absence de ces mêmes mesures prophylactiques déchaîne encore au début du XIX^e siècle des poussées épidémiques très meurtrières. En 1818, le tiers de la population d'Alger périt dans un épisode de peste.

40. Là encore, le lecteur européen du XVIII^e siècle est moins surpris que nous pouvons l'être. La très forte présence des « renégats » d'origine européenne dans les cercles du pouvoir maghrébin, voire ottoman, est un lieu commun.

41. Ce ministre de Charles III mène son entreprise de colonisation de la Sierra Morena entre 1767 et 1776. Partisan décidé des Lumières, il entre en conflit violent avec l'Église et l'Inquisition, et doit finalement s'exiler à Paris.

42. *Le Dernier des Mohicans* est publié la même année que la nouvelle de Chateaubriand, en 1826.

43. Potocki naît en 1761, Chateaubriand en 1768.

44. Sur la vie de José Antonio Conde, je m'inspire de l'excellent mémoire de maîtrise inédit de Cyrille Aillet, université de Rouen, juin 1996.

45. Avec celui de Llorrente, auteur d'une histoire de l'Inquisition, évidemment très critique pour l'institution. L'Inquisition ne sera abolie qu'en 1818.

46. Il va de soi que cette très fréquente mention du « soutien à l'agriculture », à l'artisanat ou à l'économie relève de l'anachronisme d'auteurs contemporains des physiocrates et de la révolution agricole des dernières décennies du XVIII^e siècle, qui précède la véritable révolution industrielle. Nous sommes plus proches des rêves de Condorcet que des réalités d'un émirat médiéval.

47. En fait, il fait appel aux Mérinides, comme on l'a vu dans le chapitre 1.

48. Conde est en réalité un arabisant assez médiocre, comme le montrera Reinhart Dozy quarante ans plus tard. Il a cependant le mérite de lever quelques incertitudes, comme l'origine du nom de la fameuse famille des Zegrís, opposée chez Pérez de Hita aux Abencérages. Conde remarque que le mot vient probablement de l'arabe *thaghrī*, « de la frontière », et signifie donc « combattants des confins », comme le grec byzantin *Akritas*. L'un et l'autre mots désigneraient les guerriers des avant-postes (José Antonio Conde, *Historia de la dominación de los árabes en España*, Madrid, 1820, p. 271).

49. Voir *supra*, chapitre 3.

50. Padre Echeverría, *Paseos por Granada y sus contornos o descripción de sus Antigüedades* [1764], Grenade, 1814.

51. En particulier Alonso del Castillo. Echeverría se donne pour le seul Grenadin de son temps qui sache lire « l'arabe des doctes » – *el arabe doctrial*. Voir Padre Echeverría, *ibid.*, I, p. 126 : « Il est bien certain qu'aujourd'hui on ne trouve personne à Grenade qui lise ni traduise l'arabe des doctes. On trouvera bien quelqu'un qui comprendra et parlera l'arabe, et même le turc à la perfection, mais l'arabe des doctes, qu'on use pour écrire, est très différent de l'arabe commun, qu'on use pour parler, on ne peut guère utiliser la connaissance et l'intelligence de cet idiome qui se parle pour comprendre et lire celui qui s'écrit. De là vient que parmi les Arabes, seuls les Doctes savent lire et écrire [...]. Ainsi mon ami, pour ce qui est de lire, de connaître l'écriture, de distinguer les mots, d'extraire les racines, et, en ayant trouvé le sens, d'en relever le temps, la personne, le mode, le cas, etc., je ne crains personne. »

52. *Ibid.*, II, p. 78.

53. *Ibid.*, II, p. 31.

54. *Ibid.*, I, p. 240-390. Voir *supra*, chapitre 3.

55. *Ibid.*, I, p. 149 et II, p. 107.

56. *Ibid.*, I, p. 154-158. Étrangement, Echeverría donne pour exemple de poésie arabe un poème, probablement persan, sur les victoires de Sélim I^{er}, publié à Vienne en 1718.

57. *Ibid.*, I, p. 171, 174, 212. Le fait que le livre ait été très tôt traduit en français renforce la méfiance qu'on peut en éprouver. Les Français se soucient peu de vérité. « Vous verrez un nombre infini de livres français, pleins de ce qu'ils appellent « aventures », nom qu'ils donnent à des actions extraordinaires, et qui sont si bien adaptées au génie de cette nation qu'ils en font tous les jours des volumes, sous le nom de « Mémoires ». Sur un point toutefois, l'adultère de la reine de Grenade, épouse de Boabdil, Echeverría reconnaît que Pérez de Hita a raison, puisqu'on a trouvé un document arabe qui confirme l'épisode. Document imaginaire, bien sûr, qui a trompé la bonne foi d'Echeverría, mais qui démontre chez lui une connaissance de l'arabe plus courte qu'il ne le dit. In *ibid.*, II, p. 68-75.

58. *Ibid.*, II, p. 128-133.

59. *Ibid.*, II, p. 210.

60. *Ibid.*, II, p. 110-115.

61. *Ibid.*, I, p. 52 et II, p. 108-109.

62. *Ibid.*, I, p. 30.

63. La chose vaut aussi pour la littérature : « Avec tant d'écrivains, les Sarrasins se sont privés des avantages majeurs que donne la lecture des auteurs de Rome et de la Grèce, c'est-à-dire la connaissance de la pureté du goût et de la liberté philosophique de l'esprit qu'ils offrent. »

64. Johan Joachim Winkelmann, *Histoire de l'art*, 2 vol., 1764, traduction en français en 1794.

65. Une des originalités de Girault, par contraste avec Murphy ou Laborde, c'est sa capacité à comparer l'Islam d'Espagne avec celui de l'Égypte, ouverte par l'expédition de 1798 ; la mosquée de Sultan Hassan au Caire, contemporaine de l'Alhambra (1349), présente une ampleur et une élévation beaucoup plus comparables à celles d'une cathédrale gothique qu'au palais de Grenade.

66. On peut s'étonner d'une division aussi brutale entre la mosquée de Cordoue, considérée comme le dernier monument de l'art antique, et l'Alhambra. Mais cette coupure a son pendant dans l'historiographie de l'époque, qui réserve, comme Pascual de Gayangos dans son *Histoire de Grenade*, le terme « d'Arabes » à la période des Omeyyades et des *taifas* (VIII^e-XI^e siècles), et utilise celui de Maures pour les dynasties berbères et pour Grenade (XII^e-XV^e siècles). La mosquée de Cordoue est « arabe », l'Alhambra « maure » ou « mauresque ».

67. Owen Jones prépare et justifie le choix qu'il fera de l'Alhambra dans deux ouvrages : *Plans, elevations, sections and details of the Alhambra from drawings taken on the spot*, en collaboration avec l'architecte français Jules Goury, accompagné d'une histoire de Grenade par Pascual de Gayangos (1842) ; et *Grammar of ornament* (1856).

68. Owen Jones, *The Alhambra Court*, *op. cit.*, p. 156.

69. Rappelons qu'à l'inverse, la « conversion au beau » semblait souvent impliquer un rapprochement avec le catholicisme. Johan Joachim Winckelmann, fondateur de l'histoire de l'art européen, né Allemand et protestant, finit Romain et catholique.

70. Les *Tales of the Alhambra* sont publiés en 1832, traduits en français et en espagnol avant 1840. La première traduction espagnole fut, semble-t-il, exécutée à partir de la version française.

71. Que l'auteur de la préface de l'édition Phébus (Paris, 1998), reprend avec moins de bienveillance et moins de finesse : militant du « Moyen Âge noblement métissé », « tant que les sinistres Rois Catholiques n'y ont pas mis le holà », il poursuit : « Cette Espagne, Potocki et Irving à peu près seuls l'ont sentie bouger, toujours bien en vie sous le carcan imposé par les prêtres. C'est elle qui ressurgira en 1936, affamée de désordre et d'utopie – et que le parti cagot musellera une fois encore ; celle aussi que notre fin de siècle verra balayer les contraintes imposées par cinq siècles de conformisme catholique. » Voilà une histoire de l'Espagne qui a l'avantage d'être courte, dans tous les sens du terme...

72. C'en est une en effet, et Irving contribue largement à la construire.

73. Idée reprise de *Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain*, du grand historien anglais Edward Gibbon publiée en 1776.

74. Washington Irving, *Contes de l'Alhambra*, traduction d'André Bélamich, Paris, Phœbus, 1998, p. 46-49.

75. On retrouve ce pacifisme éclairé dans les portraits de Muhammad ibn al-Ahmar le fondateur, et d'Abu-l-Hajjaj Yusuf, le premier constructeur de l'Alhambra, à la fin du livre. Les deux portraits sont très inspirés de la lecture de Conde. Comme chez Conde, les aspects les plus scabreux pour un Occidental éclairé sont atténués : Ibn al-Ahmar avait un harem réduit, et il traitait ses femmes, toutes « filles de nobles », comme des amies. L'ensemble de la phrase est absurde, bien sûr.

76. La bienveillance d'Irving s'étend même au temps de l'occupation française de la ville : « Durant les troubles récents d'Espagne, lorsque Grenade tomba entre les mains des Français, l'Alhambra fut occupé par leurs troupes et le palais fut habité un certain temps par le commandement français. Avec ce goût si délicat qui a toujours caractérisé la nation française dans ses conquêtes, ce monument de l'élégance et de la grandeur des Maures fut sauvé de la ruine et du délabrement complets auquel il semblait voué. Les toits furent réparés, les salons et les galeries protégées contre les intempéries, les jardins cultivés, les conduites d'eau remises en état [...]. L'Espagne peut donc remercier ses envahisseurs de lui avoir conservé le plus beau et le plus intéressant de ses monuments historiques. » Washington Irving, *Contes...*, *op. cit.*, p. 32.

77. *Ibid.*, p. 59 : « Mais dans la ruine même [du jardin de Lindaraja], quelque chose avivait l'intérêt du tableau en rappelant l'inconstance qui est le sort irrévocable de l'homme et de toutes ses œuvres. La désolation des chambres de la demeure de la fière et élégante Élisabeth [de Parme, épouse de Philippe V, premier roi Bourbon d'Espagne] avait également pour moi un charme plus touchant que si j'avais pu les voir dans leur splendeur primitive [...]. Je décidai de m'installer dans cet appartement. »

78. Les nobles comptant parfois parmi les pauvres : d'un aristocrate dont la famille loge un moment avec lui dans l'Alhambra, Irving apprend que « les gigantesques palais de la noblesse espagnole [...] ne sont à vrai dire que de vastes casernes pour les générations de parasites héréditaires qui s'engraissent au détriment du gentilhomme » in *ibid.*, p. 143.

79. *Ibid.*, p. 98.

80. Dans un climat plus réaliste, un conte d'Alarcón reprend le même scénario.

81. Astolphe de Custine, *op. cit.*, p. 573.

82. *Ibid.*, p. 591.

83. *Ibid.*, p. 254.

84. *Ibid.*, p. 594.

85. Au sens de l'Ancien Régime, c'est-à-dire « rien que de l'intelligence » – et pas d'héroïsme.

86. Astolphe de Custine, *op. cit.*, p. 583 et 595.

87. *Ibid.*, p. 596 et 602.

88. On n'entrera pas ici dans le débat délicat de ce que le rejet de l'Alhambra recèle de « haine de soi » chez Custine, homosexuel et précisément vu comme efféminé par le monde où il vit. Relevons simplement cette phrase au passage : « Mon style a précisément le défaut que je prête à l'architecture mauresque. » *Ibid.*, p. 608. Sur la nostalgie du départ, voir p. 646-647.

89. *Ibid.*, p. 614-617. Il s'agit de la fameuse Mariana Pineda, dont Federico García Lorca fera l'héroïne d'une de ses pièces un siècle plus tard.

90. *Ibid.*, p. 569-571.

91. *Ibid.*, p. 644-645.

92. *Ibid.*, p. 557-559.

93. *Ibid.*, respectivement p. 292 et 547. Carmen travaille dans la manufacture ; le narrateur aborde Don José en lui offrant des cigares. Il en apporte d'autres dans la prison où José est incarcéré en attendant son exécution, et où il recueille son récit.

94. Prosper Mérimée, *Carmen et autres histoires d'Espagne*, édition de Pascaline Mourier-Casile, Paris, Presses Pocket, 1990, p. 264-279.

95. *Ibid.*, p. 47.

96. Par étranglement (garrote), supplice réservé aux nobles hidalgos, avant que ce privilège ne soit étendu au peuple.

97. C'est-à-dire si tu te faisais gitan.

98. Prosper Mérimée, *Carmen...*, *op. cit.*, p. 331, livre cette opinion de Théophile Gautier : « Une des prétentions des *gitanos* est d'être bons Castillans et bons catholiques, mais je crois qu'au fond, ils sont quelque peu Arabes et mahométans. »

Chapitre VII

1. En 1871, à l'Ateneo de Madrid, Cánovas del Castillo, très prochain fondateur du régime de la Restauration (1874) et futur Premier ministre conservateur, prédit le déclin des races latines face aux races germaniques. Voir Benoît Pellistrand, *Histoire et culture politique dans l'Espagne du XIX^e siècle, la Real Academia de la Historia de 1847 à 1897*, Paris, EHESS, 1997, p. 90.

2. Wilhelm Dilthey, *Einleitung in die Geisteswissenschaften* (« Introduction aux sciences de l'esprit »), 1883.

3. Avec le krausisme, puis le marxisme. Sur le premier mouvement, très particulier à l'Espagne et au monde ibérique, voir Juan López Morillas, *El krausismo español*, Mexico, Fondo de Cultura, 1956.

4. Sur cette institution, voir Benoît Pellistrand, *Histoire et culture politique dans l'Espagne du XIX^e siècle, op. cit.*

5. À la suite d'un séjour à Londres en compagnie de sa femme britannique et de leur fille, entre 1837 et 1843, alors que l'Espagne se débat dans les guerres civiles entre libéraux, conservateurs et carlistes.

6. Compilation rassemblée au début du XVIII^e siècle à Fès.

7. Sous le titre *Estado social y político de los Mudéjars de Castilla, considerados en*

8. Cette conclusion brutale est aussi celle d'Ernest Renan à la fin de son discours inaugural au Collège de France (1862), presque contemporain de la dissertation de Francisco Javier Simonet, *De la part des peuples sémitiques dans la civilisation*.

9. Les Persans, identifiés comme Indo-Européens, sont bien plus souvent sollicités que les chrétiens orientaux auxquels Francisco Javier Simonet fait ici appel. Voir Sophie Makariou, *Arabes versus Persans*, mémoire inédit de DEA soutenu à l'EHESS, sous la direction de Lucette Valensi, 2002.

10. On pourra consulter à ce propos aussi bien la *Historia crítica de la literatura española* de José Amador de los Ríos que la traduction, par Pascual de Gayangos, de la *History of the Spanish Literature* de son ami George Ticknor. En annexe à cette traduction, Gayangos dresse une liste de vocables de l'espagnol médiéval hérités de l'arabe. Ceux qui ont survécu dans l'espagnol moderne, précise-t-il, sont beaucoup moins nombreux, du fait de l'apport aristocratique de l'Europe, italienne et française pour l'essentiel, à partir du ^{xv}^e siècle, voire du fait de la sélection du *Diccionario de Autoridades*, qui élimine « tous les mots de saveur arabe ».

11. Francisco Javier Simonet se sert ici des chroniques arabes elles-mêmes, qui mettent en avant les dissensions du camp wisigoth au moment de la conquête de 711. Le roi Rodrigue avait succédé à Witiza, mort en 708, dont la famille le considérait comme un usurpateur, et n'hésitera pas à favoriser l'envahisseur arabe contre lui. À leur suite, de nombreux gouverneurs de province, comme le comte Théodomir dans le sud-est, limitrophe de Grenade, signeront des conventions de capitulation particulières qui les maintiendront au pouvoir sous le nouveau régime. Aux yeux des chroniqueurs musulmans, ces événements sont supposés démontrer que l'Islam est bien accueilli dans la péninsule, et qu'il y restaure même une légitimité que l'usurpation de Rodrigue avait bafouée. Les mêmes textes sont lus tout différemment par Simonet.

12. Entre 885 et sa mort en 917. Ibn Hafsun se serait converti en 898 ou 899 alors qu'il était au sommet de ses succès. Pour les Omeyyades, cette conversion, on l'a vu, est la preuve de la duplicité des indigènes et de l'appui nécessaire que l'Islam doit prendre sur les Arabes. Donc Ibn Hafsun prouve par défaut que le califat des Omeyyades, solidement assis sur sa base arabe et syrienne, est le seul légitime. Là encore la lecture qu'en fait Francisco Javier Simonet est toute différente.

13. Beaucoup d'autres victimes sont des moines. Il est possible aussi que des membres de vieilles familles musulmanes se soient convertis au christianisme. Dans un cas au moins, les jeunes martyres sont parentes du juge qui les condamne, et qui ne semble pas avoir été issu d'une famille de convertis.

14. Dès la fin du ^{ix}^e siècle, les restes des martyrs sont recueillis dans les grandes églises et monastères de la Chrétienté, à Oviedo, capitale du royaume chrétien du nord, mais aussi à l'abbaye parisienne de Saint-Germain-des-Prés.

15. Parmi ces « traîtres », le secrétaire chrétien de l'émir Muhammad (852-886), Gómez ben Antonian, qui finit converti à l'islam ; et les évêques de Grenade et de Málaga, Samuel et Hostegesis.

16. C'est encore Francisco Javier Simonet qui rappelle l'assertion des ambassadeurs d'Aragon auprès du Saint-Siège en 1311 : l'essentiel de la population musulmane de Grenade est en fait constituée d'Espagnols convertis,

qu'il devrait donc être facile de reconquérir à la foi du Christ.

17. En outre, en 1492, la Couronne d'Aragon étendait sa souveraineté familiale sur la Sicile, la Sardaigne et le royaume de Naples.

18. Sur ces questions, voir Carlos Serrano, *Final del imperio*, Madrid, Siglo XXI, 1984 ; *Le Tour du peuple*, Madrid, Casa de Velázquez, 1987.

19. Ángel Ganivet, Miguel de Unamuno, *El porvenir de España* [1998], Grenade, Diputación de Granada, 2008.

20. Voir Jean-Yves Frétygné, *Histoire de la Sicile*, Paris, Fayard, 2009.

21. Non sans quelque scepticisme d'Unamuno : « Et voilà cet archi-Espagnol de Joaquín Costa, un des esprits les moins européens que nous ayons jamais eus, en train de nous sortir le coup de la nécessité de nous européaniser, et se mettant à jouer au Cid – tout en proclamant qu'il faut fermer le tombeau du Cid à sextuple tour... –, en nous invitant à la conquête de l'Afrique », traduit de Pedro Laín Entralgo, *La generación del noventa y ocho*, Madrid, E. Masiá Alonso, 1945.

22. Cette domination de l'Amérique du Nord et du Centre sera bientôt parachevée, affirme Ganivet avec lucidité, par la construction d'un canal interocéanique en Amérique centrale. Le canal de Panama est achevé en 1914. D'une manière générale, les grandes conquêtes ne sont pas le fait d'intérêts économiques, qui leur servent seulement de prétexte rationnel, dit-il. Les Espagnols ne sont pas allés en Amérique pour de l'or, mais parce que les valeurs de la Reconquête y poussaient, avec la foi militante. Puis en très peu de temps sont arrivées les armées et les flottes, les politiques et les diplomates, à partir d'une nation obscure et désorganisée encore sous Henri IV (de Castille, 1454-1474). De même aujourd'hui, les États-Unis étendent leur puissance sur l'Amérique du Sud sous les apparences du profit. Ces thèses de Ganivet sont déjà très proches de celles d'Américo Castro.

23. Ángel Ganivet, Miguel de Unamuno, *El porvenir de España*, *op. cit.*, p. 116.

24. Ganivet est contemporain des progrès du wahhabisme en Arabie, de la deuxième guerre britannique en Afghanistan et surtout du mahdisme soudanais.

25. La décomposition de l'Empire ottoman s'est accélérée depuis la guerre russo-turque de 1878 : l'empire perd Chypre (1878), la Bulgarie (1885) et la Crète (1897).

26. Ángel Ganivet, *Idearium español*, Grenade, 1897, p. 146. Ganivet est donc hostile à une éventuelle colonisation du Maroc à laquelle l'Espagne pourrait prendre part. Il convient plutôt à ses yeux de protéger l'indépendance du Maroc et la dynastie alaouite régnante.

27. Le département démographique des Nations Unies situe pour 2010 le taux de mortalité le plus élevé du monde en République centrafricaine : 17,6 ‰.

28. Ganivet prépare ici Américo Castro, et même les équivoques qui s'attachent encore aujourd'hui aux thèses d'Américo Castro. Comme Ganivet, Castro affirme que les Espagnols ne sont pas des Orientaux, et plus clairement encore que les Andalous du x^e siècle n'étaient pas des Espagnols. L'un et l'autre affirment que l'Orient est une des composantes de l'Espagne parmi d'autres. L'un et l'autre seront pourtant accusés par certains de ne voir que l'Orient aux racines de l'Espagne – et félicités par d'autres pour ces thèses qu'ils n'ont jamais défendues.

29. À Grenade, vous avez désormais une industrie de la betterave, dit

Unamuno, et c'est plus important que la conquête de la ville par les Rois catholiques. Ce ne sont pas les idées qui changent le monde, mais la pratique économique. C'est pourquoi il faut se tourner vers l'Europe.

30. La seule traduction moderne de ce christianisme est le socialisme ou l'anarchisme, ajoute Unamuno. On ne peut pas imaginer un christianisme national – donc le christianisme milite contre l'idée de fermeture de Ganivet. Quant à Don Quichotte, dit Unamuno, c'est moins une fable arabe (comme le veut Ganivet) qu'une morale chevaleresque antichrétienne. Plutôt Robinson, qui crée son monde réel, que Quichotte qui le nie et mourrait de faim sans Sancho.

31. À Grenade, il n'y a d'artistiquement pur que l'arabe, dit Ganivet ; et encore, derrière, on sent l'art romain. Ensuite, Grenade a toujours eu deux visages. Un classique, païen et chrétien – c'est le peintre Alonso Cano. Et un chrétien arabe, comme le poète romantique José Zorrilla y Moral, auteur d'un grand poème à la gloire de la ville.

32. Mais du moins Unamuno reconnaît-il les influences, fussent-elles néfastes, de l'histoire ; car, dit Ganivet, « Il y en a qui poussent l'exclusivisme jusqu'à les nier, qui croient que les racines du paganisme sont extirpées, et qui affirment que les Arabes sont passés sans laisser de trace. Ils rêvent que nous sommes une nation chrétienne. » Ángel Ganivet, *Porvenir...*, *op. cit.*, p. 117.

33. L'exclamation, devenue célèbre, est probablement inspirée des vers fameux où Virgile accorde aux Grecs l'art suprême de tailler les bronzes les plus aériens, mais réserve aux Romains le gouvernement du monde.

34. De même, l'éclairage électrique tend à distinguer ceux qui en disposent de ceux qui en sont privés, et il disloque les familles, qui n'ont plus, au sens strict, de foyer auprès duquel se rassembler.

35. Ian Gibson, *Vida, pasión y muerte de Federico García Lorca*, Barcelone, Debolsillo, 2006, p. 277 et suivantes.

36. C'est Lorca qui souligne le mot « gitan ».

37. C'est encore Lorca qui souligne.

38. Federico García Lorca, *Poema del Cante Jondo, Romancero gitano* [1977], édition d'Allen Josephs et Juan Caballero, Madrid, Catedra, 2009, p. 73.

39. Dans la langue drue que le surréaliste Buñuel affectionne, l'*Ode* est une œuvre « fétide », à peine capable de faire passer à l'érection le membre débile de Falla. L'anticléricalisme modéré (selon les critères espagnols du temps) de l'œuvre entraîne en effet une brouille passagère entre Lorca et l'austère catholique qu'était Manuel de Falla. Ian Gibson, *Vida, pasión y muerte...*, *op. cit.*, p. 277.

40. Auteur d'un fameux *Juego y teoria del duende*, qu'il écrit à l'automne 1933.

41. Federico García Lorca, *Poema del Cante Jondo...*, *op. cit.*, p. 94.

42. Voir les études de Diaz del Moral, ami d'Ortega y Gasset, républicain, délégué des maîtres d'oliviers en 1898, sur la campagne andalouse et ses progrès, citées par Jacques Maurice, *El anarquismo andaluz*, Grenade, Universidad de Granada, 2007.

43. Voici le tableau de la population (en milliers d'habitants) des provinces andalouses entre 1860 et 1930, selon Jacques Maurice, *ibid.* En italique, Grenade et l'Andalousie ; en gras les progressions les plus importantes, supérieures à la moyenne andalouse, celles des provinces de Cordoue, Jaén, Huelva (et Séville

pour la période 1900-1930) :

	1860	Augmentation1900	Augmentation1930
Almería	315	8 %	339
Cadix	391	13 %	439
Cordoue	358	28 %	455
<i>GRENADÉ</i>	441	12 %	492
Huelva	176	48 %	260
Jaén	362	31 %	474
Málaga	446	15 %	511
Séville	473	17 %	555
<i>ANDALOUSIE</i>	2966	20 %	3549
			30 %
			4609

44. Il est alors courant en Espagne de soupçonner, sans doute le plus souvent à tort, des origines juives derrière les patronymes tirés de noms de villes (Lorca, Sevilla, Córdoba, etc.).

45. En particulier l'ouverture de la Gran Vía de Colón, dite « Gran Vía del Azúcar » (« Avenue du Sucre ») par allusion à la prospérité nouvelle que la betterave apporte à la ville.

46. En « andalou » dans le texte : « jondo » pour « hondo » (« profond »). Entre 1918 et 1922 – date d'élaboration du projet de festival –, Lorca connaît deux échecs relatifs : celui du *Maléfice du papillon*, un texte sur les amours malheureuses d'un cafard et d'un papillon (publié en 1920) ; et un *Libro de poemas*, publié en 1921, où il est encore largement question de la mélancolie des Morisques exilés... et aussi des défaites d'une adolescence homosexuelle, dira bien plus tard, en 1964, son ami Vazquez Ocaña.

47. Cité dans Eduardo Molina Fajardo, *Manuel de Falla y el « cante jondo »*, Grenade, Universidad de Granada, 1998, p. XXI.

48. Parmi les assistants de ce festival exceptionnel, Prosper Ricard, conseiller de Lyautey pour la renaissance des arts traditionnels mauresques au Maroc. Voir José Antonio González Alcantud, *La invención del estilo hispano-maghrebí*, Grenade, Anthropos, 2010.

49. Publié dans le *Defensor de Granada* le 9 février 1922.

50. *España*, 24 juin 1922, cité dans Eduardo Molina Fajardo, *Manuel de Falla y el cante jondo*, *op. cit.*

51. Le *Poema del Cante Jondo* n'est publié qu'en 1931 ; le *Romancero gitano*, qu'on lui associe souvent, écrit plus tard (en 1923-1927), est publié avant lui, en 1928, dans la *Revista de Occidente*.

52. Ian Gibson, *Vida, pasión y muerte...*, *op. cit.*, p. 148 et suivantes.

53. Federico García Lorca, *Poema del Cante Jondo...*, *op. cit.*, p. 35.

54. Les clairons dont il est ici question font peut-être allusion à Rimbaud ; plus probablement au début de la corrida. Les « printemps » qui entrent en scène – en effet couronnés de fleurs et de couleurs – sont les toreros et les taureaux, pour un bref et mortel tournoi amoureux. *Ibid.*, p. 42, 46.

55. Lorca termine son texte *Así que pasan cinco años* (« Ainsi passent cinq années ») le 19 août 1931, exactement cinq ans jour pour jour avant sa mort. En 1932, il éprouve un profond malaise dans le jardin où un ami l'a invité à déjeuner

dans un village des environs de Madrid ; après de longues investigations qui ne donnent rien, mais que Lorca poursuit avec obstination, le témoignage d'un vieillard confirme que le jardin recouvre l'ancien cimetière d'un couvent de nonnes.

56. Le 12 janvier 1931, à la fin de la représentation de sa pièce *El hombre deshabitado*, Rafael Alberti monte sur la scène pour s'écrier « Vive l'extermination ». On sait que ce cri (« Vive la mort ») était particulièrement populaire dans les milieux anarchistes, mais il l'était aussi dans l'autre camp. Les débuts de la guerre civile le mettent en scène dans une circonstance particulièrement solennelle et fameuse. En août 1936, à Salamanque, dans l'enceinte de l'université dont Unamuno était le recteur, le général Millán Astray, l'un des héros des guerres des Philippines et d'Afrique, connu pour sa témérité au combat, grand mutilé, termine sa harangue en s'écriant « Vive la mort ». La réplique réprobatrice d'Unamuno sera le dernier acte public du grand intellectuel de la génération de 98, qui rompt ainsi avec un camp nationaliste auquel il avait d'abord semblé favorable.

57. Conférence sur Góngora, écrite et prononcée d'abord à Madrid en 1926, citée par Allen Josephs et Juan Caballero, in Federico García Lorca, *Poema del Cante Jondo...*, op. cit., p. 45-46.

58. Ian Gibson, *Vida, pasión y muerte...*, op. cit., p. 153.

59. L'épisode est probablement inspiré du meurtre de gendarmes par des gitans en 1919. Les meurtriers sont exécutés au garrot sous les cris hostiles de la foule, dont la haine des gitans qu'elle démontre semble avoir profondément impressionné Lorca.

60. C'est ce que Lorca écrit à son ami Guillén dans une mise en scène imaginaire : « De temps à autre, sans qu'on comprenne pourquoi [les gardes civils] se convertiront en centurions romains. » in Federico García Lorca, *Poema del Cante Jondo...*, op. cit., p. 104.

61. C'est ce que conclut Guillén du fait que cette mise en scène ne vit jamais le jour : « preuve de l'antique ambiance épique qui enveloppait les deux factions des gitans et des gardes civils » (*ibid.*).

62. Le 26 juillet 1928, le *Heraldo de Madrid* donne une version dialoguée et passablement romancée du drame, que Lorca reprendra en partie : « Tu ne vas pas te marier à cet homme. Je ne veux pas. Et toi non plus. Je le lis dans tes yeux. Il ne peut pas te rendre heureuse, parce que..., parce que non, il ne te plaît pas ». « Mais il est bon, homme d'honneur, travailleur, et il m'aime » répond-elle. « Ce qu'il aime, c'est l'argent de ton père. Comment te laisser l'épouser, alors que je vois bien que tu ne l'aimes pas, et que tu m'aimes toujours. Tu te souviens ? » In Federico García Lorca, *Bodas de Sangre*, édition d'Allen Josephs et Juan Caballero, Madrid, Catedra, 1985, p. 29.

63. Pas l'Andalousie du massif de géraniums, des guitares et des castagnettes, dit Marcelle Auclair. Lorca veut fuir cette Andalousie touristique pour « la vraie », c'est-à-dire la mythique. C'est la même Espagne « vraie » que recherche à la même époque Buñuel dans *Las Hurdes*. Toute la puissance de la voix populaire (du chœur), l'immobilité apparente des protagonistes, rappellent le théâtre grec. Cette tragédie « tellurique » rejoint, avec le culte des taureaux, la Crète minoenne et la culture supposée de l'Andalousie antique. La vie et l'œuvre de Lorca sont en effet contemporaines de la vogue de Tartessos, la « première civilisation de l'Europe occidentale », que l'archéologie la plus savante place alors en Andalousie au

deuxième millénaire avant notre ère.

64. Federico García Lorca, *Bodas de Sangre*, *op. cit.*, p. 35.

65. Lorca ouvre la saison littéraire de 1926 à Grenade avec une conférence sur Soto de Rojas, poète grenadin du XVII^e siècle, où il prononce ces mots.

66. Sans être jamais central, le thème maure n'en est pas moins présent chez Lorca : en 1934, il publie le *Divan de Tamarit*, que commentera Emilio García Gómez. En octobre 1929, García Gómez publie une anthologie des poètes arabes andalous que les critiques comparent à du Lorca et à de l'Alberti... Cernuda, qui n'y voyait pas toujours clair, tenait Lorca pour un délicieux poète arabe.

67. Ian Gibson, *Vida, pasión y muerte...*, *op. cit.*, p. 206.

68. Fortement inspiré par l'œuvre de Lorca, l'anthropologue Pitt-Rivers comparera le gros village andalou à une petite cité grecque antique. La pièce ne sera jouée pour la première fois en Espagne qu'en 1964. Le modèle, Fresquita Alba (1858-1924), que Lorca a connue, eut 7 enfants survivants de 2 maris, et se comportait en effet en tyran domestique.

69. À comparer avec l'admirable strophe du couteau qui achève *Noces de sang* : « Il tient à peine en main, mais il pénètre froid par les chairs étonnées, et il s'arrête là, à l'endroit où tremble prisonnière l'obscur racine du cri. »

70. Dans l'une d'entre elles restée célèbre, il réclame que l'entrée au théâtre soit forcée par « le public en espadrilles » qui en expulserait les dames en soieries. Dans une autre, accordée à Montevideo en février 1934, on lui demande : « Pourquoi tant de femmes dans votre théâtre ? » Il répond : « Parce qu'elles sont plus humaines, plus végétales. »

71. Et aussi Borges, bien sûr. Mais l'inoubliable interprète du tango qu'est Gardel porte alors beaucoup plus de l'identité argentine que Borges, dont on ne reconnaîtra qu'assez tardivement qu'il est le plus grand écrivain argentin, et peut-être hispanique, du siècle.

72. Margarita Xirgu, la grande actrice catalane qui lui fait confiance dès 1927, et qui jouera ses œuvres à la fois à Barcelone et à Madrid, y est évidemment pour beaucoup.

73. À l'université d'été de septembre 1935, Lorca rencontre inopinément dans un restaurant José-Antonio Primo de Rivera, dont la Phalange est en plein essor, et qui lui fait passer un mot que la suite des événements rend douloureusement ironique : « Federico, ne pourrions-nous pas, toi avec ta salopette bleue [ouvrière, de la Barraca], et moi avec ma chemise bleue [fasciste], faire une Espagne meilleure ? » Lorca est fusillé par les phalangistes en août 1936 et Primo de Rivera en novembre 1936 par les républicains.

74. Les processions qui avaient coutume de gravir les pentes de l'Alhambra sont annulées. Lorca s'en félicite : « L'Alhambra n'est pas et ne sera jamais chrétienne avec ce "tacatac" de processions où ce qu'on croit bon goût est vulgarité, et qui sert seulement à ce que la foule brise les lauriers, foule les violettes et pisse sur les murs illustres de la poésie. » Et un peu plus loin : « L'Alhambra et le Palais de Charles Quint soutiennent un duel à mort dans la conscience de chaque Grenadin. » Le thème, comme on le sait, n'est pas nouveau.

75. À peu près à égalité s'il faut en croire Hugh Thomas, qui compte environ 50 000 exécutions sommaires perpétrées par le camp nationaliste en un peu moins de trois ans de guerre, et un peu plus, de 60 000 à 70 000 au passif du camp

républicain, dont le territoire et la population sont au départ nettement plus importants que ceux des nationalistes. À Grenade, Ian Gibson donne 2 000 exécutions en trois ans, dont le quart pour le seul mois d'août 1936. Lorca est fusillé le 19 ; à Málaga, en zone républicaine, le jeune poète Hinojosa, de signe opposé, est fusillé le 22. Hugh Thomas, *The Spanish Civil War [La guerra civil española]*, Madrid, Debolsillo, 2010].

76. Il sera fusillé quelques jours plus tard à Séville. C'est l'un des six généraux espagnols exécutés par les nationalistes pour avoir refusé de se joindre à l'insurrection.

77. À la demande d'instructions de Valdés Guzmán, impressionné par l'importance du personnage de García Lorca, et peut-être aussi par la véhémence du soutien que lui apportaient les Rosales, Queipo de Llano aurait répondu qu'il fallait « lui donner du café, beaucoup de café » – code usuel pour préconiser son exécution.

78. En 1929, après un désespoir d'amour, Lorca avait porté le *paso* (catafalque) de la Vierge des Angoisses lors de la Semaine sainte de Grenade et il était entré dans la confrérie de cette Vierge.

Conclusion

1. C'est le terme sous lequel il convient au ^{xv}^e siècle de désigner l'Europe et ses dépendances. « Occident » est encore anachronique.

2. À Bakou (Azerbaïdjan), la demeure du magnat du pétrole et mécène Zeynulabidin Taghiev, construite en 1895-1896, aujourd'hui musée national d'Histoire, comporte un grand et spectaculaire salon inspiré des décors de l'Alhambra. Filiz Yenişehirlioğlu a étudié l'alhambrisme architectural dans le monde ottoman durant la même période ; F. Yenişehirlioğlu, « Continuity and Change in Nineteenth Century Istanbul : Sultan Abdülaziz and the Beylerbeyi Palace », *Islamic Art in the 19th century*, Leyde, Brill, 2006, p. 57-89. Sur les Ottomans de l'Alhambra, voir Edhem Eldem, « Ottomans at the Alhambra : History, Culture, and Architecture », article à paraître, aimablement communiqué par l'auteur.

BIBLIOGRAPHIE

- AILLET Cyrille, *Les Mozarabes, christianisme, islamisation et arabisation en péninsule ibérique (IX^e-XII^e siècles)*, Madrid, Casa de Velázquez, 2010.
- AMADOR DE LOS RÍOS José, *Estudios históricos, políticos y literarios sobre los judíos en España*, Madrid, 1848.
- AMADOR DE LOS RÍOS José, *Historia crítica de la literatura española*, Madrid, 1861-1865.
- ÁNGEL Isaac, *Historia urbana de Granada, formación y desarrollo de la ciudad burguesa*, Grenade, Universidad de Granada, 2007.
- ANGULO IÑIGUEZ Diego, « La ciudad de Granada vista por un pintor flamenco hacia 1500 », *Al-Andalus*, vol. V, 1940.
- ARGOTE Simon de, *Nuevos Paseos históricos, artísticos, económico-políticos por Granada y sus contornos*, Grenade, 1806.
- BARRIOS AGUILERA Manuel, *La invención de los libros plúmbeos, Fraude, historia y mito*, Grenade, Université de Grenade, 2011.
- BEAUMIER, 1826 (voir IBN ABI ZAR').
- BIDEAULT Maryse, « L'œuvre de Joseph-Philibert Girault de Prangey », *L'Iconographie du Caire dans les collections patrimoniales françaises*, Paris, Éditions de l'INHA, 2010, mis en ligne le 11 janvier 2016. <http://inha.revues.org>.
- BUCHANAN George M. A., « Alhambraism », *The Hispanic Review*, vol. III, n° 4, 1935, p. 269-274.
- BUNES Miguel Ángel de, *Los moriscos en el pensamiento histórico*, Madrid, Catedra, 1983.
- CABANELAS RODRÍGUEZ Darío, *El morisco granadino Alonso del Castillo*, Grenade, Patronato de la Alhambra, 1991.
- CABANELAS RODRÍGUEZ Darío, *El techo del salón de Comares en la Alhambra. Decoración, Policromía, Simbolismo y etimología*, Grenade, Patronato de la Alhambra, 1988.

- CALATRAVA Juan, RUIZ MORALES Mario, *Los planos de Granada 1500-1909, cartografía urbana e imagen de la ciudad*, Grenade, Diputación provincial de Granada, 2005.
- CALLEJÓN PELÁEZ Antonio Luis, *Los ciclos iconográficos del monasterio San Jerónimo de Granada. Hypnerotomachia Ducissae*, thèse de doctorat, Grenade, Editorial de la Universidad de Granada, 2007.
- CARDONNE Denis-Dominique, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des Arabes*, Paris, 1765.
- Carlos V y la Alhambra*, catalogue d'exposition sous la direction de Pedro Galera Andreu, Grenade, Patronato de la Alhambra, 2000.
- CHATEAUBRIAND François René de, *Les Aventures du dernier Abencérage* [1826], Paris, Gallimard, 2006.
- CHÉNIER Louis, *Recherches historiques sur les Maures d'Espagne*, Paris, 1787.
- CLÉMENT François, *Pouvoir et légitimité en Espagne musulmane à l'époque des taïfas. L'imam fictif*, Paris, L'Harmattan, 1997.
- CONDE José Antonio, *Historia de la dominación de los árabes en España*, Madrid, 1820.
- CUSTINE Astolphe de, *L'Espagne sous Ferdinand VII* [1839], Paris, François Bourin, 1991.
- DODDS Jerrilyn, « The paintings in the sala de Justicia of the Alhambra », *Art Bulletin*, nº 61, p. 186-197.
- DOMINGUEZ ORTIZ Antonio, Bernard VINCENT, *Historia de los moriscos, Vida y tragedia de una minoría*, Madrid, Alianza, 1993.
- DOZY Reinhart, *Histoire des musulmans d'Espagne*, Leyde, Brill, 1861-1863, 4 volumes.
- ECHEVERRÍA Padre J. Velázquez de, *Paseos por Granada y sus contornos o descripción de sus Antigüedades* [1764], Grenade, 1814.
- ELDEM Edhem, « Ottomans at the Alhambra : History, Culture, and Architecture », à paraître.
- Encyclopédie méthodique*, Paris, 1783.
- FERNÁNDEZ PUERTAS Antonio, *The Alhambra, I, From the ninth century to Yusuf I^{er}*, Londres, Saqi Books, 1997.
- FERNÁNDEZ Y GONZÁLEZ Francisco, *Estado social y político de los Mudéjars de Castilla, considerados en sí mismos y respecto de la civilización española*, Madrid, 1866.

- FLORIAN Jean-Pierre Claris de, *Précis historique sur les Maures d'Espagne*, Paris, Didot l'aîné, 1791.
- FRÉTIGNÉ Jean-Yves, *Histoire de la Sicile*, Paris, Fayard, 2009.
- GALLEGO BURÍN Antonio, *El Barroco Granadino*, Madrid, Real Academia de la Bellas Artes, 1956.
- GANIVET Ángel, *Granada la Bella*, Grenade, 1896.
- GANIVET Ángel, *Idearium español*, Grenade, 1897.
- GANIVET Ángel, Miguel de UNAMUNO, *El porvenir de España* [1898], éd. Fernando García Lara, Grenade, Diputación de Granada, 2008.
- GARCÍA ARENAL Mercedes, Manuel BARRIOS AGUILERA, *Los plomos del Sacromonte, invención y tesoro*, Valence / Saragosse, Universidad de Granada, 2006.
- GARCÍA GÓMEZ Emilio, *El siglo XI en primera persona*, Madrid, Alianza Tres, 1980.
- GARCÍA GÓMEZ Emilio, *Foco de Antigua luz sobre la Alhambra*, Madrid, Instituto Egípcio de Estudios Islámicos, 1988.
- GARCÍA GÓMEZ Emilio, *Ibn Zamrak, el poeta de la Alhambra* [1975], Grenade, Patronato de la Alhambra, 2009.
- GARCÍA GÓMEZ Emilio, *Poemas árabes en los muros y fuentes de la Alhambra (editados y traducidos en versos con introducción y notas)*, Madrid, Publicaciones del Instituto Egípcio de Estudios Islámicos en Madrid, 2^e édition, 1996.
- GARCÍA LORCA Federico, *Bodas de Sangre*, édition d'Allen Josephs et Juan Caballero, Madrid, Catedra, 1985 (*Noces de sang*, traduction de Michelle Auclair, Paris, Gallimard, 1946).
- GARCÍA LORCA Federico, *Poema del Cante Jondo, Romancero gitano*, édition d'Allen Josephs et Juan Caballero, Madrid, Catedra, 1977 (in *Poésies*, traduction d'André Belamich, Claude Couffon, Pierre Darmangeat, Jean Prévost, Bernard Sesé et Jules Supervielle, Paris, Gallimard, 1955-1984).
- GAYANGOS Pascual de, *A History of Granada, from the Conquest of the City by the Arabs to the Expulsion of the Moors*, Londres, 1854.
- GAYANGOS Pascual de, *A History of the Muhammad Dynasties in Spain*, Londres, 1844.
- GIBSON Ian, *Vida, pasión y muerte de Federico García Lorca*, Barcelone, Debolsillo, 2006.
- GILA MEDINA Lázaro, Manuel L. PEREGRINA PALOMARES, « El patrimonio

- artístico – pinturas y esculturas – de Da. Sancha de Mendoza, marquesa de Armuña, según su inventario post mortem », *Atrio*, 8/9, 1999, p. 121-132.
- GINÉS PÉREZ DE HITA, *Las guerras de Granada*, Madrid, 1595.
- GIRAULT DE PRANGEY Joseph-Philibert, *Monuments arabes et mauresques de Cordoue, Séville et Grenade*, Paris, 1838.
- GÓMEZ MORENO MARTÍNEZ Manuel, *Guía de Granada* [1892], Grenade, Universidad de Granada, Archivum, fac-similé, 1998.
- GONZÁLEZ ALCANTUD José Antonio, *La invención del estilo hispano-maghrebí*, Grenade, Anthropos, 2010.
- Grande Encyclopédie*, articles « Espagne » (Jaucourt), « Morisques » (anonyme), « Population » (Damilaville).
- HAYERKAMP-BEGERMANN Egbert, « Las vistas españolas de Anton van den Wynegaerde », *Ciudades del siglo de Oro*, Madrid, El Viso, 1986.
- HENARES CUÉLLAR Ignacio, *La capilla real, la catedral y su entorno*, Grenade, Diputación provincial de Granada, 2004.
- HURTADO DE MENDOZA Diego, *La guerra de Granada*, édition de B. Blanco González, Madrid, Clásicos Castalia, 1970.
- IBN ABI ZAR', *Rawd al-Qirtas*, traduction d'A. Beaumier [1826], Rabat, Éditions La Porte, 1999.
- IBN KHALDUN, *Histoire des Berbères*, traduit de l'arabe par le baron Mc Guckin de Slane, Paris, Geuthner, réimpression 1999, 4 volumes.
- IBN KHALDUN, *Muqaddima*, traduction d'Abdessalam Cheddadi, *Le livre des Exemples*, Paris, Gallimard, Pléiade, 2002.
- IRVING Washington, *Tales of the Alhambra*, New York, Carey and Lea / Londres, Colburn, 1832 ; traduction d'André Bélamich, *Contes de l'Alhambra*, Paris, Phoebus, 1998.
- ITZAKI Masha, GARREL Michel, *Jardins d'Éden, Jardins d'Espagne*, Paris, Seuil, 1993.
- JONES Owen, *Grammar of ornament*, Londres, 1856.
- JONES Owen, *The Alhambra Court in the Crystal Palace, erected and described by Owen Jones*, Londres, 1854.
- JONES Owen, Jules GOURY, *Plans, elevations, sections and details of the Alhambra from drawings taken on the spot*, Londres, 1842.

KABLY Mohamed, *Société, pouvoir et religion au Maroc à la fin du Moyen Âge*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1986.

Kitâb zubdat al-‘asr fî akhbâr mulûk Banî Nasr aw taslîm Gharnata wa nuzûl al-Andalusiyyîn ilâ-l-Maghreb, in Alfredo Bustani (éd.), *Fragmento de la época sobre noticias de los reyes Nazaritas o capitulación de Granada y emigración de los andaluces a Marruecos*, Larache, Artes Gráficas Bosca, 1940, avec une traduction espagnole du texte par D. Carlos Quirós.

KUBLER Georges, *Arquitectura española de los siglos XVII y XVIII*, Madrid, Plus Ultra Editorial, 1957.

LABORDE Alexandre de, *Voyage pittoresque et historique de l’Espagne*, Paris, 1806-1820.

LADERO QUESADA Miguel Ángel, *Castilla y la conquista del reino de Granada*, Valladolid, Universidad de Valladolid, 1967.

LAÍN ENTRALGO Pedro, *La generación del noventa y ocho*, Madrid, E. Masiá Alonso, 1945.

LALAING Antoine de, *Voyage de Philippe le Beau en Espagne en 1501*, édité par Louis-Prosper Gachard, Bruxelles, 1876.

LE GOFF Jacques, *Saint Louis*, Paris, Gallimard, 1996.

LÉVI-PROVENÇAL Évariste, *Histoire de l’Espagne musulmane*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1950-1953.

LÓPEZ GUZMÁN Rafael, « El palacio de los Granada Venegas : arquitectura y lectura iconológica », *Libro-Homenaje al Profesor Dr. Manuel Vallecillo Ávila*, Grenade, Universidad de Granada, 1985, p. 429-437.

LÓPEZ GUZMÁN Rafael, *Los palacios del Renacimiento*, Grenade, Guía de historia y arte, 2005.

LÓPEZ GUZMÁN Rafael, *Tradición y clasicismo en la Granada del siglo XVI, arquitectura civil y urbanismo*, Grenade, Diputación provincial de Granada, 1987.

LÓPEZ MORILLAS Juan, *El krausismo español*, Mexico, Fondo de Cultura, 1956.

LÓPEZ TORRIJOS Rosa, « Las pinturas de la torre de la Estufa o del Peinador », *Carlos V y la Alhambra*, catalogue d’exposition sous la direction de Pedro Galera Andreu, Grenade, Patronato de la Alhambra, 2000, p. 107-129.

Los jarrones de la Alhambra, simbología y poder, catalogue d’exposition, Grenade, éd. Consejería de Cultura, Patronato de

- Andalucía, 2006.
- MACHIAVEL, *Le Prince*, dans *Œuvres complètes*, Gallimard, Pléiade, 1952, texte présenté et annoté par Edmond Barincou, introduction de Jean Giono.
- MAKARIOU Sophie, *Arabes versus Persans*, mémoire inédit de DEA soutenu à l'EHESS, sous la direction de Lucette Valensi, 2002.
- MAKARIOU Sophie, *Chefs-d'œuvre islamiques de l'Aga Khan Museum*, Paris, musée du Louvre/Somogy, 2007.
- MAKARIOU Sophie, « Étude d'une scénographie poétique : l'œuvre d'Ibn al-Jayyab à la Tour de la Captive (Alhambra) », *Studia islamica*, vol. 96, 2003, p. 95-107.
- MAKARIOU Sophie, « Girault de Prangey, Joseph-Philibert », *Dictionnaire des orientalistes de langue française*, sous la direction de François Pouillon, Paris, IISMM / Karthala, 2008, p. 444-446.
- MAKARIOU Sophie, « L'affaire al-Mughira, un assassinat à la cour de Cordoue », *Médiévales*, n° 60, 2011.
- MAKARIOU Sophie, « L'Alhambra, de l'histoire des arts aux rêveries décoratives », *Pur décor ? Art de l'Islam, regards du XIX^e siècle*, catalogue d'exposition sous la direction de Rémy Labrusse, Paris, Les Arts Décoratifs, 2007, p. 268-276.
- MAKARIOU Sophie, « The al-Mughira pyxis and Spanish Umayyad Ivories : Aims and tools of power », in *Umayyad Legacies, Medieval memories from Syria to Spain*, édité par Antoine Borrut et Paul Cobb, Leyde, Brill, 2010, p. 313-335.
- MAKARIOU Sophie, MARTINEZ-GROS Gabriel, « Le trésor du palais fatimide du Caire : inventaire du profane, mécanisme de dispersion et pieuse conservation », *Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, XLI, 2010, *Les Trésors des églises à l'époque romane*, p. 193-202.
- MARÍAS Fernando, *El largo siglo XVI, los usos artísticos del Renacimiento español*, Madrid, Taurus, 1989.
- MÁRMOL Y CARVAJAL Luis, *Historia del rebelión y castigo de los moriscos del reino de Granada*, 1630, édition en ligne.
- MARTINEZ-GROS Gabriel, *Identité andalouse*, Paris, Sindbad - Actes Sud, 1997.
- MARTINEZ-GROS Gabriel, « La théorie d'Ibn Khaldun sur le royaume de Grenade », *Le Discours politique au Moyen Âge*, sous la direction d'Adeline Rucquoi et Nilda Guglielmi, Paris / Buenos Aires,

- Centre national de la recherche scientifique (France) / Consejo Superior de Investigaciones Científicas y Técnicas (Argentine), 1995.
- MARTINEZ-GROS Gabriel, *L'Idéologie omeyyade*, Madrid, Casa de Velázquez, 1992.
- MARTINEZ-GROS Gabriel, « L'interprétation des campagnes d'al-Mansûr contre l'Espagne chrétienne », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, XL, 2009, *Le monde d'Oliba, Arts et culture en Catalogne et en Occident (1008-1046)*, p. 91-100.
- MATA CARRIAZO Y ARROQUIA Juan de, *Los relieves de la guerra de Granada en la sillería del coro de la catedral de Toledo* [1927], Grenade, Universidad de Granada, 1985.
- MAURICE Jacques, *El anarquismo andaluz*, Grenade, Universidad de Granada, 2007.
- MÉRIMÉE Prosper, *Carmen et autres histoires d'Espagne*, édition par Pascaline Mourier-Casile, Paris, Presses Pocket, 1990.
- MOLÉNAT Jean-Pierre, *Campagnes et monts de Tolède du XIII^e au XV^e siècle*, Madrid, Casa de Velázquez, 1998.
- MOLINA FAJARDO Eduardo, *Manuel de Falla y el « cante jondo »*, Grenade, Universidad de Granada, 1998.
- MOLINIÉ-BERTRAND Annie, *Au Siècle d'Or, l'Espagne et ses hommes : la population du royaume de Castille au XV^e siècle*, Paris, Economica, 1985.
- MORENO J. Luques, *Granada en el siglo XVI, Juan de Vilches y otros testimonios de la época*, Grenade, Universidad de Granada, 1994.
- MÜNZER Jérôme, *Viaje por Espana y Portugal*, Madrid, Polifemo, 2002 ; traduction de M. Tarayre, Paris, Les Belles Lettres, 2006.
- MURPHY J. Cavanah, *The Arabian Antiquities of Spain*, Londres, 1813.
- NOGALES RINCÓN David, « Las series iconográficas de la realeza castello-leonesa (siglos XII-XV) », *La España medieval*, 2007, p. 81-111.
- OROZCO DÍAZ Emilio, *El pintor Fray Juan Sánchez Cotán*, Grenade, Universidad de Granada, 1993.
- OROZCO DÍAZ Emilio, « Los grandes lienzos de Cano en la Catedral de Granada », *Centenario de Alonso Cano en Granada*, Grenade, Universidad de Granada, 1971.
- PELLISTRANDI Benoît, *Histoire et culture politique dans l'Espagne du*

- XIX^e siècle, *la Real Academia de la Historia de 1847 à 1897*, Paris, EHESS, 1997.
- PIÑAR SAMOS Javier, *En la Alhambra : Turismo y fotografía en torno a un monumento*, Grenade, Consejería de Cultura, 2006.
- PIÑAR SAMOS Javier, *Fotografía y fotógrafos en la Granada del siglo XIX*, Grenade, Caja y Ayuntamiento de Granada, 1997.
- POTOCKI Jan, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, édité par François Rosset et Dominique Triaire, Louvain, 2006.
- POUTRIN Isabelle, *Convertir les musulmans. Espagne, 1491-1609*, Paris, PUF, 2012.
- PROST Antoine, *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Seuil, 1996.
- PUERTA VÍLCHEZ José Miguel, *Leer la Alhambra, Guía visual del monumento a través de sus inscripciones*, Grenade, Patronato de la Alhambra, 2011 (livre et CD).
- REDONDO CANTERA María José, « La casa real vieja de la Alhambra como residencia de Carlos V », *Carlos V y la Alhambra*, catalogue d'exposition sous la direction de Pedro Galera Andreu, Grenade, Patronato de la Alhambra, 2000.
- RENAN Ernest, *De la part des peuples sémitiques dans la civilisation*, Paris, discours inaugural au Collège de France, 1862.
- RODRÍGUEZ G. DE CEBALLOS Alfonso, « Alonso Cano, arquitecto artista », *Archivo Español de Arte*, n° 296, 2001, p. 375-391.
- RODRÍGUEZ RUIZ Delfín, « El palacio de Carlos V en la Alhambra de Granada. Arquitectura e historia en el siglo XVIII », *Carlos V y la Alhambra*, catalogue d'exposition sous la direction de Pedro Galera Andreu, Grenade, Patronato de la Alhambra, 2000, p. 163-193.
- ROSENTHAL Earl E., *The Cathedral of Granada : A Study in the Spanish Renaissance*, Princeton, Princeton University Press, 1961.
- RUBIERA MATA María Jesus, *Ibn al Yāyyab, el otro poeta de la Alhambra*, Grenade, Patronato de la Alhambra, 1982.
- RUBIO DOMENE Ramón, *Yeserías de la Alhambra*, Grenade, Universidad de Granada, 2011.
- RUCQUOI Adeline, *Histoire médiévale de la péninsule Ibérique*, Paris, Points-Seuil, 1993.
- SÁNCHEZ GÓMEZ Carlos, « Imágen fotográfica y transformación de un espacio monumental : el patio de los Arrayanes de la Alhambra »,

- SECO DE LUCENA Luis, *Plano de Granada árabe*, Grenade, Don Quichotte, 1910.
- SERRANO Carlos, *El nacimiento de Carmen*, Madrid, Taurus, 1999.
- SERRANO Carlos, *Final del imperio*, Madrid, Siglo XXI, 1984.
- SERRANO Carlos, *Le Tour du peuple*, Madrid, Casa de Velázquez, 1987.
- SIMONET Francisco Javier, *Historia de los Mozárabes*, Madrid, 1897.
- SONN MESA Enrique, « De la conquista a la asimilación, la integración de la aristocracia nazarí en la oligarquía granadina. Siglos XV-XVII », *Areas*, 1992, p. 51-64.
- THOMAS Hugh, *The Spanish Civil War*, Londres, 1976 ; traduction espagnole, *La guerra civil española*, Barcelone, Debolsillo, 2010.
- TICKNOR George, *History of the Spanish Literature*, New York/Londres, 1849 ; traduction espagnole de Pascual de Gayangos, Madrid, 1851-1857.
- TITO ROJO José, CASARES PORCEL Manuel, *El jardín hispanomusulmán : los jardines de Al-Andalus y su herencia*, Grenade, Universidad de Granada, 2011.
- TITO ROJO José, CASARES PORCEL Manuel, « Los jardines y la génesis de un paisaje urbano a través de la documentación gráfica : el Albayzín de Granada », *PH Boletín del Instituto Andaluz del Patrimonio Histórico*, nº 27, 1999, p. 154-165.
- TORRES BALBÁS Leopoldo, *La Alhambra y el Generalife de Granada* [1953], Grenade, Universidad de Granada, 2009.
- VÍLCHEZ VÍLCHEZ Carlos, *La Alhambra de Leopoldo Torres Balbás (obras de restauración y conservación. 1923-1936)*, Grenade, Comares, 1988.
- WETHEY Harold E., *Alonso Cano : Painter, Sculptor, Architect* [1955], Madrid, Alianza, 1983.
- WINCKELMANN Johan Joachim, *Histoire de l'art* [1764], 2 vol., traduction en français, 1794.

INDEX DES LIEUX

‘Ayn al-Damar/Aynadamar [1](#), [2](#), [3](#)

Acropole [1](#)

Afghanistan [1](#)

Afrique [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#),
[18](#), [19](#), [20](#), [21](#)

Aghmat [1](#)

Al-Zahira [1](#)

Alameda (café), El Rinconcillo [1](#)

Alarcos (bataille, 1195) [1](#)

Albaicín [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#),
[18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#), [25](#), [26](#), [27](#), [28](#), [29](#), [30](#), [31](#), [32](#),
[33](#), [34](#), [35](#), [36](#), [37](#), [38](#), [39](#)

Albanie [1](#)

Alcalá de Henares [1](#), [2](#)

Alcazaba\$/i\$\$ [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)

Alcazar de Séville [1](#), [2](#)

Alcazarquivir (bataille, 1578) [1](#)

Alcira [1](#)

Algarve [1](#), [2](#)

Alger [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#),
[18](#), [19](#)

Algérie [1](#), [2](#)

Algésiras [1](#), [2](#), [3](#)

Alhama [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#)

Alhambra [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#),
[17](#), [18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#), [25](#), [26](#), [27](#), [28](#), [29](#), [30](#), [31](#),

32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46,
47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61,
62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76,
77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91,
92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104,
105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115,
116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126,
127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137,
138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145

Alhambra Palace 1

Alicante 1, 2, 3

Alixares 1

Aljubarrota (bataille, 1385) 1, 2

Allemagne 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9

Almería 1

Almuñécar 1, 2

Alora 1

Alpujarras 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16,
17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31,
32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46,
47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60

Amérique, Amériques 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13,
14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21

Amiens 1

Andarax 1, 2, 3

Angleterre 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16,
17, 18, 19, 20

Antequera 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7

Antequeruela 1, 2

Anvers 1, 2

Aragon 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17,
18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33

Aranjuez 1

Archidona 1

Argentine 1

Arjona [1](#)

Asie [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)

Asquerosa [1](#)

Astrakhan [1](#)

Asturies [1](#), [2](#), [3](#)

Athènes [1](#), [2](#)

Autriche [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#)

Badajoz [1](#), [2](#)

Baeza [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#)

Bagdad [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#)

Bairén [1](#)

Baléares [1](#), [2](#)

Balkans [1](#)

Barcelone [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#)

Béarn [1](#)

Belgique [1](#), [2](#)

Bentomiz (sierra de) [1](#)

Berchel [1](#)

Berja [1](#)

Bétique [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#)

Bibarrambla [1](#)

Bobastro [1](#), [2](#)

Boukhara [1](#)

Bruxelles [1](#)

Buenos Aires [1](#), [2](#)

Burgo de Osma [1](#)

Burgos [1](#), [2](#)

Cabrera [1](#)

Cadix [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#),

[18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#)

Calatayud [1](#)

Caprarola [1](#)

Carmona [1](#), [2](#), [3](#)

Casa de Castril [1](#), [2](#)

Casas Viejas [1](#)

Caspe (compromis de, 1412) [1](#), [2](#)

Castille [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#),
[18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#), [25](#), [26](#), [27](#), [28](#), [29](#), [30](#), [31](#), [32](#),
[33](#), [34](#), [35](#), [36](#), [37](#), [38](#), [39](#), [40](#), [41](#), [42](#), [43](#), [44](#), [45](#), [46](#), [47](#),
[48](#), [49](#), [50](#), [51](#), [52](#), [53](#), [54](#), [55](#), [56](#), [57](#), [58](#), [59](#), [60](#), [61](#), [62](#),
[63](#), [64](#), [65](#), [66](#), [67](#), [68](#), [69](#), [70](#), [71](#), [72](#), [73](#), [74](#), [75](#), [76](#)

Catalogne [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#)

Caucase [1](#)

Cavite (bataille, 1898) [1](#), [2](#)

Cazorla [1](#)

Celanova [1](#)

Ceuta [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#)

Chancellerie [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)

Chine [1](#), [2](#)

Churriana [1](#)

Chypre [1](#), [2](#)

Ciudad Real [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)

Coïmbre [1](#), [2](#), [3](#)

Coín [1](#)

Cologne [1](#), [2](#)

Comares (Tour de) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#)

Congo [1](#)

Constantinople [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#)

Cordoue [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#),
[18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#), [25](#), [26](#), [27](#), [28](#), [29](#), [30](#), [31](#), [32](#),
[33](#), [34](#), [35](#), [36](#), [37](#), [38](#), [39](#), [40](#), [41](#), [42](#), [43](#), [44](#), [45](#), [46](#), [47](#),
[48](#), [49](#), [50](#), [51](#), [52](#), [53](#), [54](#), [55](#), [56](#), [57](#), [58](#), [59](#), [60](#), [61](#), [62](#), [63](#)

Cour des Lions [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)

Crécy (bataille, 1346) [1](#)

Crystal Palace [1](#), [2](#)

Cuarte (bataille, 1094) [1](#)

Cuarto Dorado (Chambre Dorée) [1](#), [2](#)

Cuba [1](#), [2](#), [3](#)

Cuenca [1](#)

Cutanda (bataille, 1120) [1](#)

Damas [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#)

Danemark [1](#)

Daroca [1](#)

Darro [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#)

Delhi [1](#)

Dénia [1](#)

Dvina [1](#)

Èbre [1](#), [2](#), [3](#)

Égypte [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#),
[18](#), [19](#), [20](#), [21](#)

El Paular, Paular [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)

Elche [1](#)

Estrémadure [1](#), [2](#), [3](#)

États-Unis [1](#), [2](#), [3](#)

Famagouste [1](#)

Fès [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#),
[19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#), [25](#), [26](#), [27](#), [28](#)

Flandre [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)

Florence [1](#)

Fraga (bataille, 1134) [1](#)

France [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#),
[18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#), [25](#), [26](#), [27](#), [28](#), [29](#), [30](#), [31](#)

Fuente Vaqueros [1](#), [2](#)

Fustat, Le Caire [1](#)

Galice, Galiciens [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#)

Genil [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#)

Gibraltar [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#)

Grèce [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#)

Guadalete [1](#), [2](#)

Guadalquivir [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#)

Guadix [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#)

Guyenne [1](#)

Helsinki [1](#), [2](#)

Higueruela (bataille, 1431) [1](#)

Hollande [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)

Homs [1](#), [2](#)

Hongrie [1](#)

Huelva [1](#), [2](#), [3](#)

Illiberi/Elvira [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#),
[16](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#)

Inde [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)

Iran [1](#), [2](#)

Italie [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#),
[18](#), [19](#), [20](#)

Jerez [1](#), [2](#)

Jérusalem [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#)

Jourdain [1](#), [2](#)

Kabylie 1

Kairouan (bataille, 1348) 1, 2, 3

Khurassan 1

La Galera 1, 2

La Goulette 1

La Havane 1

Laroles 1, 2

Las Navas de Tolosa (bataille, 1212) 1, 2

Lépante (bataille, 1571) 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8

Lisbonne 1

Loja 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11

Londres 1, 2, 3, 4, 5

Lorca 1, 2, 3, 4

Lucena 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7

Madinat al-Zahra 1

Madrid 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27

Maghreb, Berbérie 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59

Mahdiya 1, 2

Málaga 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50

Mancha 1, 2

Manille 1

Marbella 1

Marchena 1, 2

Maroc [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#),
[18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#), [25](#), [26](#), [27](#), [28](#), [29](#)

Marrakech [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#)

Martos [1](#)

Mauritanie [1](#), [2](#)

Mechuar/Meshwar [1](#), [2](#), [3](#)

Médine [1](#), [2](#), [3](#)

Méréville [1](#)

Mérida [1](#), [2](#), [3](#)

Mertola [1](#)

Mexique [1](#), [2](#)

Milan [1](#), [2](#)

Mongolie [1](#)

Montevideo [1](#)

Morat (bataille, 1476) [1](#)

Murcie [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#),
[18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#)

Naples [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#)

Navarre [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)

Nayin (Iran) [1](#)

Nicopolis (bataille, 1396) [1](#)

Niebla [1](#)

Níjar [1](#), [2](#)

Nuremberg [1](#), [2](#), [3](#)

Ohanez (bataille, 1569) [1](#), [2](#)

Oran [1](#), [2](#), [3](#)

Orgaz [1](#), [2](#)

Osuna [1](#)

Otrante [1](#), [2](#), [3](#)

Palais des Lions, du Riyad [1](#), [2](#), [3](#)

Palestine [1](#), [2](#)

Paris [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#)

Partal [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#)

Parthénon [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)

Pavie (bataille de, 1525) [1](#), [2](#)

Pays-Bas [1](#), [2](#)

Pays Basque, Basques [1](#), [2](#)

Pérou [1](#), [2](#)

Philippines [1](#), [2](#), [3](#)

Plaza de las Pasiegas [1](#)

Plaza de los Lobos [1](#)

Podolie [1](#), [2](#)

Poitiers (bataille, 1356) [1](#), [2](#)

Portugal [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#)

Prusse [1](#)

Purchena [1](#)

Pyrénées [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#)

Rabat [1](#), [2](#)

Realejo [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)

Rif [1](#), [2](#)

Riga [1](#)

Rimini [1](#)

Rome [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#),
[18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#)

Ronda [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#)

Roussillon [1](#), [2](#), [3](#)

Russie [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)

Sabika [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#)

Sacromonte, abbaye [1](#), [2](#), [3](#)

Salamanque [1](#), [2](#), [3](#)

Salé [1](#), [2](#), [3](#)

Salobreña [1](#)

San Cecilio (église) [1](#)

San Felipe Neri (église) [1](#)

San Jerónimo (église) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)

San Juan de Dios (église) [1](#), [2](#)

San Juan de los Reyes (hôpital royal) [1](#), [2](#)

San Vicente [1](#), [2](#)

Santa Ana (église de) [1](#), [2](#)

Santa Fe [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#)

Saragosse [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#),
[17](#), [18](#), [19](#), [20](#), [21](#)

Sardaigne [1](#)

Ségovie [1](#), [2](#)

Segura [1](#)

Serón [1](#), [2](#), [3](#)

Setenil [1](#)

Séville [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#),
[18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#), [25](#), [26](#), [27](#), [28](#), [29](#), [30](#), [31](#), [32](#),
[33](#), [34](#), [35](#), [36](#), [37](#), [38](#), [39](#), [40](#), [41](#), [42](#), [43](#), [44](#), [45](#), [46](#), [47](#),
[48](#), [49](#), [50](#), [51](#), [52](#), [53](#), [54](#), [55](#), [56](#), [57](#), [58](#)

Sicile [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)

Sidonia, Medina Sidonia [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#)

Silves [1](#)

Sorbas [1](#)

Soria [1](#)

Sparte [1](#), [2](#), [3](#)

Strasbourg [1](#), [2](#)

Syrie [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#)

Tabernas [1](#)

Tage [1](#), [2](#)

Talavera [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#)

Tanger [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)

Tarifa [1](#), [2](#)

Tarifa/Rio Salado (bataille, 1340) [1](#), [2](#)

Taza [1](#)

Teruel [1](#)

Tétouan [1](#), [2](#)

Teutoburgerwald (bataille) [1](#)

Tlemcen [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#)

Tolède [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#),
[18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#), [25](#), [26](#), [27](#), [28](#), [29](#), [30](#), [31](#), [32](#), [33](#)

Toro (bataille, 1476) [1](#)

Toros de Guisando (accord, 1468) [1](#), [2](#)

Torrox [1](#)

Tortose [1](#)

Toulouse [1](#)

Tour de Comares, salon de Comares [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#),
[10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#)

Tour de la Estufa/Peinador de la Reina [1](#)

Tours [1](#)

Trastamare [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#)

Tudèle [1](#)

Tunis [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#)

Turquie [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)

Uclès (bataille, 1108) [1](#)

Valence [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#),

[18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#), [25](#)

Valladolid [1](#), [2](#)

Valparaiso, Sacromonte [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)

Varna (bataille, 1444) [1](#)

Varsovie [1](#), [2](#)

Vega/Vega (bataille, 1319) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#),
[13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#), [25](#), [26](#), [27](#),
[28](#), [29](#), [30](#), [31](#), [32](#), [33](#), [34](#), [35](#), [36](#), [37](#), [38](#), [39](#), [40](#), [41](#), [42](#),
[43](#), [44](#), [45](#), [46](#), [47](#), [48](#), [49](#), [50](#), [51](#), [52](#), [53](#), [54](#)

Venise, Vénitiens, Sérénissime [1](#)

Vera [1](#), [2](#)

Volhynie [1](#)

Yémen [1](#)

Yuste [1](#)

Zahara [1](#)

Zallaqa (bataille, 1086) [1](#), [2](#)

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

- ‘Abbas, Ibn ‘Abbas, Abbassides [1](#), [2](#)
- ‘Abd ‘Allah ibn Ziri, roi de Grenade (1075-1090) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#), [25](#), [26](#), [27](#), [28](#), [29](#)
- ‘Abd al-‘Aziz, sultan mérinide (m.1372) [1](#), [2](#)
- ‘Abd al-Rahman Ier, l’Immigré [1](#), [2](#)
- ‘Abd al-Rahman II, émir omeyyade (822-852) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#)
- ‘Abd al-Rahman III al-Nasir (913-961) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#)
- ‘Ali Badr al-din (chef des Volontaires de la Foi) [1](#), [2](#)
- ‘Ali Dordux [1](#)
- ‘Ali, fils deYusuf ibn Tashfin, émir almoravide (1106-1143) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)
- ‘Ali, gendre du Prophète [1](#)
- ‘Uthman ibn Abi-l-‘Ula (m. 1330), voir Banu Abi-l-‘Ula [1](#), [2](#)
- Abbadides de Séville [1](#)
- Aben Abo, insurgé morisque [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#)
- Aben Farax, voir Farax Aben [1](#)
- Aben Hamet l’Abencérage (personnage) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#)
- Aben Humeya/Hernando de Valor [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#)
- Abencérages [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#)
- Abu-l-‘Abbas, sultan mérinide (1374-1393) [1](#)
- Abu-l-Hasan ‘Ali, dit Muley Hacen, roi de Grenade (1464-1485) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#)
- Abu-l-Hasan, sultan mérinide (1331-1350) [1](#), [2](#), [3](#)

Abu ‘Abd Allah [1](#)

Abu Hamid al-Gharnati [1](#)

Abu Salim, souverain mérinide, voir Abd al-'Aziz [1](#), [2](#)

Abu Thabit ibn Abi-l-Ula, voir Banu Abi-l-Ula [1](#), [2](#), [3](#)

Abu Yaqub Yusuf, souverain almohade (1163-1184) [1](#), [2](#)

Abu Yusuf, sultan mérinide (1259-1286) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)

Abu Ali (prince mérinide) [1](#)

Aguilar, Alonso de [1](#)

Aguilar, Francisco de [1](#)

Aguirre, Melchor de [1](#), [2](#), [3](#)

Aïsha, épouse de Muley Hacén [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)

Alarcón, Pedro de [1](#)

Alaric [1](#)

Albe, duc d' [1](#), [2](#)

Alberti, Rafael [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)

Alcalá, Padre de, auteur du *Vocabulista* [1](#)

Alcántara, Sebastian de [1](#)

Alexandre, tsar (1801-1825) [1](#)

Aljamiado, aljamiados [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#)

Almohades [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#)

Almoravides [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#)

Alonso de Venegas [1](#), [2](#)

Alphonse Ier le Batailleur d'Aragon (1104-1134) [1](#), [2](#), [3](#)

Alphonse X (1252-1284) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#)

Alphonse XI (1312-1350) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)

Alphonse VI (1072-1109) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#)

Alphonse VII, roi de León et de Castille (1109-1157) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#)

Alphonse VIII (1158-1214) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)

Alphonse le Magnanime, roi d'Aragon et de Naples (1416-1458) [1](#), [2](#)

Alvar Fañez [1](#)

Amadis des Gaules [1](#)

Amador de los Rios, José [1](#)

Américains [1](#), [2](#)

Amirides [1](#), [2](#), [3](#)

Andalous [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#), [25](#), [26](#), [27](#), [28](#), [29](#)

Antolinez de Burgos, José [1](#)

Arabes [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#), [25](#), [26](#), [27](#), [28](#), [29](#), [30](#), [31](#), [32](#), [33](#), [34](#), [35](#), [36](#), [37](#), [38](#), [39](#), [40](#), [41](#), [42](#), [43](#), [44](#), [45](#), [46](#), [47](#), [48](#), [49](#), [50](#), [51](#), [52](#), [53](#), [54](#), [55](#), [56](#), [57](#), [58](#), [59](#), [60](#), [61](#), [62](#), [63](#)

Argote, Simon de [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)

Arias Montano [1](#), [2](#)

Asín Palacios, Miguel [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)

Assassins (secte des) [1](#), [2](#)

Ateneo [1](#)

Auclair, Marcelle [1](#), [2](#)

Averroès [1](#), [2](#)

Avis, dynastie du Portugal (1385-1580) [1](#)

Aznar Cardona, Pedro [1](#)

Azorin, José Martinez Ruiz, dit [1](#), [2](#)

Bacon, lord [1](#)

Badis ibn Ziri, roi de Grenade (1038-1075) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#)

Badis, roi ziride d'Ifriqiya [1](#)

Banu Abi-l-Ula, chefs des Volontaires de la Foi (1314-1338), puis (1359-1362) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#)

Banu Rahhu, chefs des Volontaires de la Foi (1294-1314), puis (1338-1359) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#)

Barbaresques [1](#), [2](#)

Barnabé (Évangile de) [1](#), [2](#)

Baroja, Pio [1](#)

Bartok, Bela [1](#)

Bartolomé de Jaén [1](#)

Basque, Basques [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)

Beltrán de la Cueva [1](#), [2](#)

Beltraneja, Jeanne, fille d'Henri IV de Castille, dite la [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)

Beneroso, Bartolomé Lomelin de [1](#)

Berbères [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#), [25](#), [26](#), [27](#), [28](#), [29](#), [30](#), [31](#), [32](#), [33](#), [34](#), [35](#), [36](#)

Bermudez de Pedraza [1](#), [2](#), [3](#)

Bernarda Alba (personnage) [1](#)

Bernardino Abu Amar [1](#)

Berruguete, Alonso [1](#), [2](#)

Bertillon, Alphonse [1](#), [2](#)

Bezoukhov, Pierre (personnage) [1](#)

Bigarny, Felipe [1](#)

Boabdil, voir Abu 'Abd Allah Blanca (personnage) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#)

Bonaparte, Lucien [1](#)

Bonaparte, Napoléon [1](#)

Borges, Jorge Luis [1](#), [2](#)

Borgia, César [1](#)

Boronat y Barrachina, Pascual [1](#)

Bourbons [1](#), [2](#)

Bourguignons [1](#)

Bovary, Emma [1](#)

Bramante [1](#)

Braun, Georg [1](#)

Britanniques [1](#), [2](#)

Buñuel, Luis [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)

Cadalso, José [1](#)

Calderon de la Barca, Pedro [1](#)

Calvo Sotelo, José [1](#)

Cano, Alonso (1601-1667) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#)

Canovas del Castillo [1](#), [2](#), [3](#)

Capulets [1](#)

Carducho, Vicente [1](#)

Carmen [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#)

Carvajal, Francisco [1](#)

Castillejo, comtes de [1](#)

Castillo, Alonso del [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#)

Castro Cabeza de Vaca, Pedro de [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)

Castro, Américo [1](#), [2](#)

Catalans [1](#), [2](#)

Catherine d'Aragon, épouse Henri VIII Tudor [1](#)

Celtes [1](#), [2](#)

Centurione, Centurion, marquis d'Estepa [1](#), [2](#), [3](#)

Cervantès [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)

Charles II d'Espagne (1665-1700) [1](#)

Charles IV d'Espagne (1788-1808) [1](#), [2](#)

Charles V de France (1364-1380) [1](#), [2](#)

Charles d'Anjou, roi de Sicile (1268-1285) [1](#)

Charles Quint, Charles V, l'Empereur [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#),
[10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#),
[25](#), [26](#), [27](#), [28](#), [29](#), [30](#), [31](#), [32](#), [33](#), [34](#), [35](#), [36](#), [37](#), [38](#), [39](#),
[40](#), [41](#), [42](#), [43](#), [44](#), [45](#), [46](#), [47](#), [48](#), [49](#), [50](#), [51](#), [52](#), [53](#), [54](#),
[55](#), [56](#), [57](#), [58](#), [59](#), [60](#), [61](#), [62](#), [63](#)

Chateaubriand, François de [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#),
[13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#)

Chiïtes [1](#)

Cisneros (cardinal de), voir Jiménez de Cisnéros [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#),
[6](#), [7](#)

Colomb, Christophe [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)

Commandeur de Montiel [1](#)

Comte de Tendilla, voir Iñigo de Mendoza [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)

Conde, José-Antonio (1768-1820) [1](#), [2](#)

Constantin XI, dernier empereur byzantin (m. 1453) [1](#)

Contrerras, José [1](#), [2](#), [3](#)

Contrerras, Mariano [1](#)

Contrerras, Rafael [1](#), [2](#)

Conversos\$/i\$\$ [1](#), [2](#)

Cooper, Fenimore [1](#)

Cordoba, Francisco de [1](#)

Cortès, Hernan [1](#), [2](#)

Costa, Joaquin [1](#), [2](#), [3](#)

Croce, Benedetto [1](#)

Croisés [1](#), [2](#)

Ctésiphon et Cécilius, saints arabes [1](#)

Custine, Astolphe de (1790-1857) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#),
[11](#), [12](#), [13](#), [14](#)

Czartoryski, prince [1](#), [2](#)

Daguerre, Louis (1787-1851) [1](#)

Dali, Salvador [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)

Dalmau, Francisco [1](#), [2](#)

Damilaville [1](#)

Dario, Ruben [1](#), [2](#)

Debussy, Claude [1](#)

Del Pulgar, Hernando [1](#)

Deza, Pedro de [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#)

Dilthey, Wilhelm [1](#)

Dioclétien [1](#)

Dirk Bouts [1](#)

Djerbi, el- (régicide) [1](#)

Dobelio, Marcos [1](#)

Don José [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)

Don Juan d'Autriche [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#),
[14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#)

Don Pedro, infant [1](#)

Don Quichotte [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#)

Don Sébastien, roi du Portugal [1](#)

Don Juan, infant [1](#)

Dozy, Reinhart [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)

Du Guesclin, Bertrand [1](#)

Dumas, Alexandre [1](#)

Echeverria (Padre) [1](#), [2](#), [3](#)

Egas, Enrique [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#)

Einstein, Albert [1](#)

El Encubierto [1](#)

El Seniz, Gonzalo [1](#), [2](#)

Elgin, Lord [1](#)

Elisabeth de Parme, reine d'Espagne (1692-1766) [1](#)

Enghien, duc d' [1](#)

Enriquez [1](#)

Eulj Ali, beylerbey (vice-roi) d'Alger [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)

Fajardo de Los Vélez, Diego [1](#)

Fajardo de Los Vélez, Luis [1](#), [2](#), [3](#)

Falla, Manuel de [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)

Fancelli, Domenico [1](#)

Farax Aben Farax [1](#), [2](#), [3](#)

Farnèse [1](#)

Fatimides [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)

Ferdinand Ier de Castille (1037-1065) [1](#)

Ferdinand III de Castille (1217-1252) [1](#), [2](#)

Ferdinand IV de Castille (1295-1312) [1](#)

Ferdinand VI (1746-1759) [1](#)

Ferdinand VII (1808-1833) [1](#), [2](#)

Ferdinand d'Antequera (1406-1416) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)

Ferdinand, roi d'Aragon (1479-1516) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#),
[10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#),
[25](#), [26](#), [27](#), [28](#), [29](#), [30](#), [31](#), [32](#), [33](#), [34](#), [35](#), [36](#)

Fernan Gonzalez, premier comte de Castille [1](#)

Fernández de Córdoba, Gonzalo, dit El Gran Capitan [1](#), [2](#)

Fernandez Montesinos, Manuel, maire républicain de Grenade
[1](#)

Fernandez y Gonzalez, Francisco [1](#)

Ferrante de Naples [1](#)

Filarete (vers 1400-1469) [1](#)

Florian, Jean-Pierre Claris de [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#)

Floridablanca, comte de [1](#)

Français [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#),
[18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#), [25](#)

Franco, Francisco [1](#)

Galiciens [1](#)

Gandhi [1](#)

Ganivet, Ángel (1865-1898) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#),
[12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#), [25](#), [26](#),
[27](#), [28](#), [29](#), [30](#), [31](#), [32](#), [33](#), [34](#), [35](#), [36](#), [37](#)

García Carcel, Ricardo [1](#)

Garcia de Pradas, Juan [1](#)

Garcia Godoy, Manuel [1](#), [2](#)

García Gómez, Emilio [1](#), [2](#), [3](#)

Garcia Lorca, Federico [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#),
[14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#), [25](#), [26](#), [27](#), [28](#),
[29](#), [30](#), [31](#), [32](#), [33](#), [34](#), [35](#), [36](#), [37](#), [38](#), [39](#), [40](#)

Gardel [1](#)

Gayangos, Pascual de (1809-1897) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)

Germanicus [1](#)

Ghalib, affranchi d'al-Hakam II (m. 978) [1](#), [2](#)

Ginés Perez de Hita [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)

Girault de Prangey, Joseph-Philibert [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#)

Gitan, Gitane, Bohémien, Bohémiennes [1](#)

Giulio Achille [1](#)

Giulio Romano (1499-1546) [1](#), [2](#)

Gomelez (personnages) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#)

Gómez Moreno González, Manuel (1834-1918) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)

Gómez Moreno Martínez, Manuel (1870-1970) [1](#)

Goya, Francisco de [1](#), [2](#)

Granada Venegas, voir Alonso de Venegas [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)

Granados de la Barrera [1](#), [2](#)

Grecs [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#)

Greuze, Jean-Baptiste [1](#)

Guerre de Cent Ans [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#)

Gutierre de Cardenas [1](#)

Guzman, ducs de Medina Sidonia [1](#)

Habaqui, el [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)

Habbus ibn Ziri, roi de Grenade (1018-1038) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#),
[7](#), [8](#), [9](#), [10](#)

Habsbourgs, Maison d'Autriche [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#)

Hafsides [1](#)

Hakam II al-Mustansir, Al-, calife (961-976) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)

Hamet el-Zegrí [1](#), [2](#)

Hasan, fils d'Ali [1](#)

Hausmann, Georges Eugène [1](#)

Hearst, Randolph [1](#)

Henri Ier de Castille (1214-1217) [1](#)

Henri II de Trastamare (1369-1379) [1](#), [2](#), [3](#)

Henri III de Castille, dit le Dolent (1390-1406) [1](#), [2](#), [3](#)

Henri IV de Castille (1454-1474) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)

Henri IV de France (1594-1610) [1](#)

Henri VII Tudor [1](#)

Henri VIII Tudor [1](#), [2](#)

Hermosilla, Juan de [1](#)

Hernando de Valor, voir Aben Humeya [1](#)

Herrera, Juan de [1](#)

Hicham II, calife de Cordoue (976-1013) [1](#)

Hicham, calife de Damas (724-743) [1](#), [2](#)

Hiéronymites [1](#)

Hoefnagel, Joris (1542-1601) [1](#), [2](#)

Hugo, Victor [1](#), [2](#), [3](#)

Hugues de Lusignan [1](#)

Humayun (mausolée) [1](#)

Hurtado de Mendoza, Diego [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#),
[12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#), [25](#), [26](#),
[27](#), [28](#), [29](#), [30](#)

Hurtado Izquierdo, Francisco [1](#), [2](#), [3](#)

Husayn, fils d'Ali [1](#)

Ibn 'Ammar [1](#), [2](#)

Ibn 'Arabi [1](#)

Ibn 'Arif [1](#)

Ibn Abi Amir, voir Mansur, al- [1](#)

Ibn al-Ahmar le Nasride (1238-1273) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#)

Ibn al-Jayyab (1274-1309) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#)

Ibn al-Khatib (1313-1374), Lisan al-Din [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#),
[9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#)

Ibn Battuta [1](#)

Ibn Hamushk [1](#), [2](#)

Ibn Hafsun [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#)

Ibn Hawqal [1](#)

Ibn Hayyan [1](#)

Ibn Hazm [1](#), [2](#)

Ibn Hud (1228-1238) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)

Ibn Khafaja (1058-1137) [1](#)

Ibn Mardanish [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)

Ibn Marzuq [1](#)

Ibn Naghrela, Naghrila, voir Samuel, Joseph [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#),
[8](#), [9](#), [10](#)

Ibn Qasi, Banu Qasi [1](#), [2](#)

Ibn Sab'in [1](#)

Ibn Sumadih, roi d'Almeria [1](#)

Ibn Tumart [1](#)

Ibn Zamrak (1333-1393) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#),
[13](#), [14](#), [15](#)

Idrissi, géographe [1](#), [2](#)

Idrissides [1](#)

Indiens [1](#), [2](#)

Indiens d'Amérique [1](#), [2](#)

Iñigo de Mendoza, comte de Tendilla [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)

Institution Libre d'Enseignement [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)

Irving, Washington (1783-1859) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#)

Isabelle de Bourbon, épouse de Philippe IV (1621-1665) [1](#)

Isabelle de Castille (1474-1504) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#),
[11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#)

Isabelle de Portugal, épouse de Charles-Quint [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#)

Ismail Ier (1314-1325) [1](#), [2](#), [3](#)

Jacopo Fiorentino, Jacob Florentino [1](#), [2](#), [3](#)

Jaucourt, chevalier de [1](#), [2](#)

Jean Ier de Castille (1379-1390) [1](#), [2](#)

Jean II d'Aragon (1458-1479) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#)

Jean II de Castille (1406-1454) [1](#), [2](#), [3](#)

Jean de la Croix [1](#), [2](#)

Jeanne la Folle [1](#)

Jésuites [1](#), [2](#)

Jiménez de Cisnéros [1](#)

Jones, Owen [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)

José Maria (bandit) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)

Joseph ibn Naghrela [1](#), [2](#)

Justinien [1](#)

Karataïev, Platon (personnage) [1](#)

Kircher, Athanase [1](#)

La Barraca [1](#), [2](#)

La Tour, Georges de [1](#)

Laborde, Alexandre de [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#)

Ladero Quesada, Miguel Angel [1](#)

Lafuente y Alcántara, Emilio [1](#), [2](#)

Lalaing, Antoine de [1](#)

Lampedusa, Giuseppe Tomasi di [1](#)

Lannes, Jean, maréchal [1](#)

Las Casas, Ignacio de [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)

Las Maderas [1](#)

Lautrec (personnage) [1](#), [2](#), [3](#)

Ledesma, Alonso de [1](#), [2](#)

León, Fray Luis de [1](#)

Léopold II de Belgique (1865-1909) [1](#)

Lévi-Provençal, Évariste [1](#)

Livres de Plomb [1](#), [2](#), [3](#)

Llanos y Palma, Alonso [1](#)

Lope de Vega, Felix [1](#), [2](#)

Los Cobos, Catalina de [1](#)

Los Rios, Fernando [1](#), [2](#)

Louis XI de France (1461-1483) [1](#), [2](#), [3](#)

Louis XIV [1](#)

Lucaín [1](#)

Luna, Alonso de [1](#)

Luna, Álvaro de [1](#)

Luna, Miguel de [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)

Lyautey, Hubert [1](#)

Machado, Antonio [1](#)

Machiavel [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#)

Machuca, Pedro de [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#)

Madariaga, Salvador de [1](#)

Maeda [1](#)

Maïmonide [1](#)

Malais [1](#)

Malatesta [1](#)

Mamun, al-, roi de Tolède [1](#)

Mamun, al-, souverain almohade (1228-1242) [1](#), [2](#), [3](#)

Manrique, Maria de (Duquesa de Sesa) [1](#), [2](#)

Mansur-al, Muhammad ibn Abi ‘Amir, régent de Cordoue

(978-1002) [1](#), [2](#), [3](#)

Maqqari (m. 1632), anthologue andalou [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)

Marie reine d'Angleterre (1553-1558), épouse de Philippe II [1](#)

Mármol y Carvajal, Luis de [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#),
[13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#), [25](#), [26](#), [27](#),
[28](#), [29](#), [30](#), [31](#), [32](#), [33](#), [34](#), [35](#), [36](#)

Marquina, Juan de [1](#), [2](#)

Marquis de Carthagène [1](#), [2](#)

Martin l'Humain, roi d'Aragon (m. 1410) [1](#)

Martorel, Joanot [1](#)

Martyrs de Cordoue (IXe siècle) [1](#), [2](#)

Marwan le Galicien [1](#)

Masmuda [1](#)

Masson de Morvilliers (1740-1789) [1](#), [2](#)

Masson, Louis [1](#)

Mata Carriazo [1](#)

Maures [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#),
[18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#), [25](#), [26](#), [27](#), [28](#), [29](#), [30](#), [31](#), [32](#),
[33](#), [34](#), [35](#), [36](#), [37](#), [38](#), [39](#), [40](#), [41](#), [42](#), [43](#), [44](#), [45](#), [46](#), [47](#),
[48](#), [49](#), [50](#), [51](#), [52](#), [53](#), [54](#), [55](#), [56](#), [57](#), [58](#), [59](#), [60](#), [61](#), [62](#),
[63](#), [64](#), [65](#), [66](#), [67](#), [68](#), [69](#)

Medina, Pedro de [1](#)

Mehmet II (1451-1481) [1](#), [2](#)

Mena, Juan de [1](#)

Mendoza, comtes de Tendilla, marquis de Mondéjar, ducs de
l'Infantado [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#),
[16](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#), [25](#), [26](#), [27](#), [28](#), [29](#), [30](#),
[31](#), [32](#), [33](#), [34](#)

Mendoza, Modesto [1](#)

Mendoza, Sancha de [1](#)

Menendez Pidal, Ramon [1](#)

Mérimée (1803-1870) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)

Mérinides [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#)

Milhaud, Darius [1](#)

Mohican [1](#)

Mojácar [1](#)

Mondejar, marquis de, voir Mendoza [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#),
[10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#),
[25](#), [26](#)

Mongols [1](#)

Montesa, Maestre de [1](#), [2](#)

Montesquieu [1](#), [2](#)

Montijo, Eugénie de, impératrice [1](#), [2](#)

Morisques [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#),
[17](#), [18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#), [25](#), [26](#), [27](#), [28](#), [29](#), [30](#), [31](#),
[32](#), [33](#), [34](#), [35](#), [36](#), [37](#), [38](#), [39](#), [40](#), [41](#), [42](#), [43](#), [44](#), [45](#), [46](#),
[47](#), [48](#), [49](#), [50](#), [51](#), [52](#), [53](#), [54](#), [55](#), [56](#), [57](#), [58](#), [59](#), [60](#), [61](#),
[62](#), [63](#), [64](#), [65](#), [66](#), [67](#), [68](#), [69](#), [70](#), [71](#), [72](#), [73](#), [74](#), [75](#), [76](#),
[77](#), [78](#), [79](#), [80](#), [81](#), [82](#), [83](#), [84](#), [85](#), [86](#), [87](#), [88](#), [89](#), [90](#), [91](#),
[92](#), [93](#), [94](#), [95](#), [96](#)

Mozarabes [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#)

Mu ‘ tamid, al-, roi de Séville (1068-1091) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)

Mu‘izz, al-, souverain ziride (1016-1062) [1](#)

Mudéjars [1](#), [2](#), [3](#)

Mughira, al-, prince héritier du califat de Cordoue (950-976)
[1](#), [2](#)

Muhammad Ier (1238-1273) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#)

Muhammad II (1273-1302) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)

Muhammad III (1302-1309) [1](#), [2](#), [3](#)

Muhammad IV (1325-1333) [1](#), [2](#)

Muhammad V al-Ghani-billah (1354-1391) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#),
[8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#),
[24](#), [25](#), [26](#), [27](#), [28](#), [29](#), [30](#), [31](#), [32](#), [33](#), [34](#), [35](#), [36](#), [37](#), [38](#)

Muhammad VI (1359-1361) [1](#), [2](#), [3](#)

Muhammad VII (1392-1408) [1](#), [2](#)

Muhammad IX le Gaucher (1417-1453) [1](#), [2](#)

Muhammad ibn Abi

Amir, voir Mansur, al- [1](#)

Muhammad VIII (1417-1419), puis (1427-1429) [1](#)

Muley Hacen, voir Abu-l-Hassan 'Ali [1](#)

Murphy, James Cavanagh [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#)

Murtada, al-, prétendant omeyyade (m. 1018) [1](#), [2](#), [3](#)

Musa ibn Nusayr [1](#)

Musa ibn Rahhu, voir Banu Rahhu [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#)

Mushafi, Abu Uthman, ministre d'al-Hakam II, calife de Cordoue [1](#), [2](#)

Muzaffar, al-, 'Abd al-Malik, fils d'Al-Mansur (1002-1008), voir 'Abd al Malik [1](#)

Nafza [1](#)

Napoléon III [1](#), [2](#)

Nasir, al-, souverain almohade (1199-1214) [1](#)

Nasr (1309-1314) [1](#), [2](#)

Navarrais [1](#)

Negrin, Juan [1](#)

Newton, Isaac [1](#)

Niepcé, Nicéphore (1765-1833) [1](#)

Noailles, Natalie de [1](#), [2](#), [3](#)

Noirs [1](#)

Nora, Pierre [1](#)

Nuñez Muley, \$i\$\$Mémoires\$/i\$\$ de Nuñez Muley [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)

Ocampo (1550-1622) [1](#)

Ochoa, Severo [1](#)

Olavidez, comte d' [1](#)

Omar, voir Ibn Hafsun [1](#)

Omeyyades [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#)

Ordres Militaires (Calatrava, Alcantara, Santiago) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)

Ortega y Gasset, José [1](#)

Ortiz, Angeles [1](#)

Ottomans [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#)

Pacheco, Francisco [1](#)

Palencia, chroniqueur des Rois catholiques [1](#)

Palomino [1](#)

Patronato de la Alhambra [1](#), [2](#)

Pedrell, Felipe (1841-1922) [1](#)

Pedro Gonzalez de Mendoza, archevêque de Tolède [1](#), [2](#), [3](#), [4](#),
[5](#)

Perses, Persans, Iraniens [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#)

Petrus Christus II [1](#)

Philippe II (1556-1598) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#),
[14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#)

Philippe III (1598-1621) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)

Philippe V d'Espagne (1701-1746) [1](#), [2](#), [3](#)

Philippe le Beau [1](#), [2](#)

Pierre III d'Aragon (1276-1285) [1](#)

Pineda, Mariana [1](#), [2](#)

Pizarro, Francisco [1](#)

Polignac, Winnaretta Singer, princesse de [1](#)

Ponce de León, ducs d'Arcos, ducs de Cadix [1](#), [2](#)

Potocki, Jan Jean (1761-1815) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#),
[12](#), [13](#), [14](#)

Poulenc, Francis [1](#)

Primo de Rivera, José Antonio [1](#)

Primo de Rivera, Miguel [1](#), [2](#)

Prince Noir [1](#)

Protocole des Sages de Sion [1](#)

Qadir, al-, souverain de Tolède, puis de Valence (1075-1092)

[1](#), [2](#), [3](#), [4](#)

Quatremère de Quincy, Antoine Chrysostome [1](#)

Queipo de Llano, Gonzalo [1](#), [2](#)

Quraysh [1](#)

Ramírez, Francisco [1](#)

Ramiro II, roi de Léon [1](#)

Rashid Rida [1](#)

Ravel, Maurice [1](#), [2](#)

Récarède [1](#)

Requesens, Luis de [1](#)

Ribera, Julian [1](#), [2](#), [3](#)

Rivas Chérif, Cipriano [1](#)

Rivers, comte de [1](#), [2](#)

Riyah (tribu arabe) [1](#)

Rodrigo Aleman [1](#), [2](#), [3](#)

Rodrigo Díaz de Vivar, le Cid Campeador (1043-1099) [1](#), [2](#), [3](#),
[4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#)

Rodrigue/Rodéric, dernier roi wisigoth [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#)

Rojas, Fernando de, auteur de la Célestine [1](#), [2](#), [3](#)

Rosales (famille phalangiste) [1](#)

Ruiz de Corcuera [1](#)

Saadiens (1526-1667) [1](#), [2](#)

Saavedra, Eduardo [1](#), [2](#)

Saint-Jacques [1](#), [2](#), [3](#)

Saint Louis [1](#), [2](#), [3](#)

Saladin [1](#), [2](#)

Salomon (et la reine de Saba) [1](#), [2](#)

Samuel ibn Naghrela, Ibn Naghrila [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#)

San Fernando, Académie des Beaux-Arts [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#)

Sanche le Grand, roi de Navarre (1000-1035) [1](#)

Sanche III, roi de Castille (1157-1158) [1](#)

Sanchez Albornoz, Claudio [1](#)

Sanchez Cotan, Juan (1560-1627) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#)

Sanjul, fils d'al-Mansur, régent de Cordoue (1008-1145) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#)

Santa Hermandad [1](#)

Sarmates [1](#), [2](#)

Savoie, Eugène de [1](#)

Sawwar ibn Hamdun [1](#)

Sayf al-Dawla ibn Hud [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#)

Seco de Lucena, Luis [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)

Sénèque [1](#), [2](#)

Sesa (duc de) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#)

Setti Meriem, María Venegas [1](#), [2](#), [3](#)

Sidi Yahya al-Najjar [1](#)

Siloé, Diego de [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#), [25](#)

Siloé, Gil de [1](#)

Silvestre de Sacy, Antoine-Isaac [1](#), [2](#)

Simonet, Francisco Javier [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#)

Sisnando Davidiz, comte mozarabe, ambassadeur d'Alphonse VI [1](#)

Slaves, Esclavons [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#)

Sotomayor, Grand Inquisiteur [1](#)

Stravinsky, Igor [1](#), [2](#)

Subh [1](#), [2](#), [3](#)

Syriens [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)

Talavera, Hernando de [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#)

Talleyrand [1](#)

Tamim, fils de Yusuf ibn Tashfin [1](#), [2](#), [3](#)

Tarde, Gabriel [1](#)

Tariq ibn Ziyad [1](#)

Tashfin ibn 'Ali, sultan almoravide (1143-1145) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#)

Tchekhov, Anton [1](#)

Thérèse d'Avila [1](#), [2](#)

Thuraya/Isabelle de Solis [1](#), [2](#), [3](#)

Tinocco, Agaton (personnage) [1](#), [2](#), [3](#)

Tocqueville, Alexis de [1](#), [2](#)

Tolstoï, Léon [1](#), [2](#)

Torres Balbás, Leopoldo (1888-1960) [1](#), [2](#), [3](#)

Torrijos, curé morisque [1](#), [2](#), [3](#)

Turcs [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#), [25](#), [26](#)

Umayyades [1](#), [2](#)

Unamuno, Miguel de [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#)

Urrea, Diego de [1](#)

Valdes Guzman, José [1](#), [2](#)

Valdes Leal, Juan de [1](#)

Valéry, Paul [1](#)

Valladar, Francisco de Paula [1](#)

Valle Inclan, Ramon Maria [1](#), [2](#)

Van Den Wyngaerde, Anton [1](#), [2](#)

Varela, José Enrique (général) [1](#)

Vasco de Gama [1](#)

Vega, Luis de [1](#)

Velazquez, Diego de [1](#), [2](#)

Vercingétorix [1](#)

Verlaine, Paul [1](#)

Vico, Ambrosio de [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)

Villena [1](#), [2](#)

Vinci, Léonard de [1](#)

Volontaires de la Foi [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#)

Wattassides (1420-1549) [1](#), [2](#), [3](#)

Wellington, Arthur Wellesley, duc de [1](#)

Winckelmann, Johan Joachim (1717-1768) [1](#), [2](#), [3](#)

Wisigoths, Goths [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)

Witiza [1](#)

Woorden, Alphonse de, personnage [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#)

Xirgu, Margarita [1](#)

Yahya ibn Rahhu (1338-1363), voir Banu Rahhu [1](#)

Yaqub, fils de Yusuf, souverain almohade (1184-1199) [1](#)

Yusuf Ier, roi de Grenade (1333-1354) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#)

Yusuf Ier, souverain almohade (1163-1184) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#)

Yusuf III, de Grenade (1407-1417) [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)

Yusuf IV, de Grenade (1431-1432) [1](#), [2](#)

Yusuf II (1214-1224) [1](#)

Zafra, Hernando de [1](#), [2](#), [3](#)

Zaghal, al-, frère de Muley Hacen [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#), [21](#)

Zagher, el- [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)

Zanata, Zénètes [1](#), [2](#)

Zawi ibn Ziri [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#),
[16](#), [17](#), [18](#)

Zirides [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#)

Zorrilla, José [1](#)

Zubda\$/i\$\$ (chronique) [1](#)

Zuhayr d'Almeria [1](#)

Zuloaga, Ignacio (1870-1945) [1](#)

Zumbigo, Bartolomé [1](#)

Zurbaran, Francisco de [1](#), [2](#), [3](#)

CRÉDITS DES ILLUSTRATIONS

Fig. 1 : © Philippe Paraire - Fig. 2 : © Coll. part. -
Fig. 3 : © De Agostini Picture Library / G. Dagli Orti / Bridgeman Images - Fig. 3bis : © Werner Forman Archive / Bridgeman Images -
Fig. 4 : © UIG / Bridgeman Images - Fig. 5 : © Coll. part. - Fig. 6 :
© De Agostini Picture Library / G. Dagli Orti / Bridgeman Images -
Fig. 7 : © De Agostini Picture Library / G. Dagli Orti / Bridgeman Images - Fig. 8 : © Coll. part. - Fig. 9 : © Jacques Brunet-Manquat / Naturimages - Fig. 10 : © Philippe Paraire - Fig. 11 : © Carlos Sanchez - Fig. 12 : © Philippe Paraire - Fig. 13 : © Biblioteca del Hospital Real de la Universidad de Granada - Fig. 14 : © DR - Fig. 15 : © Wien, Österreichische Nationalbibliothek - Fig. 16 et 16bis : © Coll. part. - Fig. 17 : © Manuel Cohen / Aurimages - Fig. 18 : © Bridgeman Images - Fig. 19 : © Granger / Bridgeman Images - Fig. 20 : © Bridgeman Images - Fig. 21 : © Santa y Apostólica Iglesia Catedral Metropolitana de Granada - Fig. 22 : © Santa y Apostólica Iglesia Catedral Metropolitana de Granada - Fig. 23 : © Colan/Tetra images/Andia - Fig. 24 : © Coll. part. - Fig. 25 : © S. Makariou - Fig. 26 : © Coll. part. - Fig. 27 : © Coll. part. - Fig. 28 : © Léon et Lévy / Roger-Viollet - Fig. 29 : © Werner Forman Archive / Bridgeman Images - Fig. 30 : © Alinari / Bridgeman Images - Fig. 31 : © De Agostini Picture Library / G. Dagli Orti / Bridgeman Images - Fig. 32 : © Jean Bernard/ Leemage - Fig. 33 : © Werner Forman Archive / Bridgeman Images - Fig. 34 : © Photothèque Hachette - Fig. 35 : © Coll. part. - Fig. 36 : © Coll. part. - Fig. 37 : © Coll. part. - Fig. 37bis : © Coll. part. - Fig. 38 : © Coll. part. - Fig. 39 : © Juanma Aparicio / Age fotostock - Fig. 40 : © Carlos Sanchez - Fig. 41 : © Coll. part.